l'étymo
BN/X
t.1 p.1

ologie. P
X. 6057

Paris, Sai

7 - 8 /

illant, V

Vincent,

p.

Desaint

.51

t , 1765,

AUPELF

, 2 vol. in

F / C N R

in-12°.LI

C 197

IX - 489p

FRANC

pp. + IV - 5

NCF EXPA

533 p.

A N S I O N

X. 16. p.
J

par M. De Brosses,
président au parlement
de Bourgogne.

DE

D

DES

A

Chez

Ave

TRAITÉ
DE LA FORMATION MÉCHANIQUE DES LANGUES, ET DES PRINCIPES PHYSIQUES DE L'ÉTYMOLOGIE.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez { SAILLANT, rue S. Jean de Beauvais.
VINCENT, rue S. Severin.
DESAINT, rue S. Jean de Beauvais.

M DCC LXV.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

Ne quis tam parva faſtidiat elementa : non quia magnæ ſit operæ conſonantes à vocalibus diſcernere, ipſaſque eas in ſemivocalium numerum mutarumque partiri ; ſed quia interiora velut ſacri hujus adeuntibus apparebit multa rerum ſubtilitas, quæ non modò acuere ingenia, ſed exercere altiſſimam quoque eruditionem ac ſcientiam poſſit. QUINTIL. *lib. 1, cap. 4.*

D

P

L

tems co
bre de g
manuſcr
ſieurs an
quelques
des uns
de l'uſag
vaſte &
raſſembl
connoiſſa
trouve q
les expr

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

LE TRAITÉ sur les élémens du langage, qu'on donne ici au Public, est dès-longtems connu d'un assez grand nombre de gens de lettres. L'ouvrage manuscrit est resté, pendant plusieurs années, entre les mains de quelques-uns d'entr'eux, passant des uns aux autres; &, sans parler de l'usage qu'on en a fait dans un vaste & célebre recueil destiné à rassembler les découvertes & les connoissances humaines, on en trouve quelquefois les pensées & les expressions dans quelques Li-

vres récens, dont le ſujet engageoit à parler, ſoit de la matiere ou de la forme du langage, ſoit de la philoſophie du diſcours.

Les vues de l'auteur ont porté ſur ces trois points, en compoſant l'ouvrage qu'on va lire; mais il s'eſt ſur-tout occupé des deux premiers, comme d'un préliminaire indiſpenſable, avant que d'arriver au troiſieme. Le vrai ou le faux des idées dépend, en grande partie, de la vérité ou de la fauſſeté des expreſſions, c'eſt-à-dire de l'exacte correſpondance des premieres notions contenues dans chacun des termes qu'on emploie, avec les idées nouvelles qu'on veut tranſmettre, ou avec les opinions qu'on veut établir. Si l'on

venoit à décompoſer les premieres idées contenues dans les expreſſions miſes en uſage pour établir un ſentiment, on ſeroit ſouvent ſurpris de trouver ſi peu de rapport entre ces premieres idées, & celles qu'on reçoit comme en étant une ſuite. On ſeroit du moins étonné de la ſingularité du paſſage des unes aux autres, & de la marche bizarre de l'eſprit humain. L'étymologie tient, de plus près qu'on ne croit, à la logique : c'eſt à les rapprocher tout-à-fait que ce Traité eſt deſtiné.

Dans cette vue, on y remonte juſqu'aux premieres cauſes, juſqu'aux principes élémentaires de l'expreſſion des idées, par la formation des mots, afin d'en déduire

avec plus de connoiſſance & de juſteſſe les rapports & le degré de force que ceux-ci doivent avoir, lorſqu'ils ſont raſſemblés en troupes nombreuſes. Car on ne parvient à connoître la force du diſcours réſultant de l'aſſemblage des termes, qu'autant qu'on a commencé par bien connoître la force des termes même; leur valeur réelle & primitive; leur acception conventionelle & dérivée, qui ne s'eſt établie, bien ou mal-à-propos, que ſur le véritable & premier ſens phyſique du mot, que ſur un rapport réel entre les termes, les choſes & les idées.

L'auteur a donc penſé que c'étoit à l'examen de ces rapports, qu'il devoit d'abord s'arrêter, s'il

vouloit conduire le lecteur au but proposé. Pour découvrir la source & le cours de quantité d'opinions répandues parmi les hommes, il a pris la voie d'en observer les fondemens vrais ou faux dans la fabrique même des mots qu'ils ont inventés pour exprimer leurs idées, dans l'assemblage & les nuances de couleurs qu'ils ont employées pour peindre aux autres hommes les objets de la nature, tels qu'ils les voyoient eux-mêmes. Car, en quelque langage que ce soit, sur-tout dans ceux des peuples policés, il y a bien peu d'expressions si simples, qu'on ne trouve, en les décomposant, qu'elles sont elles-mêmes un assemblage d'un certain nombre de traits, d'objets & d'i-

dées, réuni dans un seul petit tableau, par lequel on veut faire une impression prompte & claire sur l'esprit à qui on le présente.

Pour réussir à cette espece d'analyse, il a fallu remonter jusqu'aux racines qui ont produit les mots usités dans le langage humain; en découvrir le premier germe, & suivre ses développemens de branches en branches; observer comment & pourquoi ils ont été produits tels qu'ils frappent notre oreille; en un mot, arriver au dernier degré de l'analyse, aux principes les plus simples & vraiment primitifs, puisqu'il est très-vrai qu'ici, comme dans tous les effets naturels, les grands développemens, qui nous affectent

d'une maniere ſi ſenſible, ne ſont que la ſuite néceſſaire, & l'extenſion des premiers germes imperceptibles.

RECONNOISSANT alors,

Que ces germes de la parole ſi variée, & des langages multipliés chez tant de peuples, ne ſont autres que les inflexions ſimples & primitives de la voix humaine;

Que la forme de chaque inflexion ou articulation vocale, dont le bruit arrive à l'oreille par l'ondulation de l'air, dépend de la forme & de la conſtruction de l'organe qui le produit;

Que la conſtruction de chaque organe eſt déterminée par la nature, en telle ſorte, que l'effet ſuivant néceſſairement d'une cauſe

donnée & miſe en action, un organe ne peut produire d'autre effet, ni moduler l'air d'une autre maniere que de celle que ſa ſtructure naturelle lui a rendue poſſible;

Que chacun des organes de la voix humaine a ſa ſtructure propre, de laquelle réſulte la forme du ſon qu'il rend, déterminée par la forme même de ſa conſtruction;

Que les organes qui compoſent l'inſtrument total, & le méchaniſme complet de la voix humaine, ſont en petit nombre;

Que, par conſéquent, le nombre des articulations vocales doit y correſpondre, & ne peut être plus grand, puiſque c'eſt-là tout

l'effet que la machine peut produire.

Ces premieres obſervations, fondées ſur les principes phyſiques des choſes, telles que la nature les a faites, amenent les conſéquences ſuivantes.

Que les germes de la parole, ou les inflexions de la voix humaine, d'où ſont écios tous les mots des langages, ſont des effets phyſiques & néceſſaires, réſultans abſolument, tels qu'ils ſont, de la conſtruction de l'organe vocal; & du méchaniſme de l'inſtrument, indépendamment du pouvoir & du choix de l'intelligence qui le met en jeu;

Que les germes étant en très-petit nombre, l'intelligence ne

peut faire autre choſe que de les répéter, de les aſſembler, de les combiner de toutes les manieres poſſibles pour fabriquer les mots tant primitifs que dérivés, & tout l'appareil du langage.

Que, dans ce petit nombre de germes ou d'articulations, le choix de celle qu'on veut faire ſervir à la fabrique d'un mot, c'eſt-à-dire au nom d'un objet réel, eſt phyſiquement déterminé par la nature & par la qualité de l'objet même; de maniere à dépeindre, autant qu'il eſt poſſible, l'objet tel qu'il eſt; ſans quoi, le mot n'en donneroit aucune idée: tellement que l'homme, qui ſera dans le cas d'impoſer le premier nom à une choſe rude, emploiera une inflexion

rude & non pas une inflexion douce ; de même qu'entre les ſept couleurs primitives, un peintre, qui veut peindre l'herbe, eſt obligé d'employer le vert & non pas le violet. Sans chercher plus loin, on en peut juger par le mot *rude* & par le mot *doux* : l'un n'eſt-il pas rude & l'autre doux ? Suppoſons un Caraïbe qui voudra nommer à un Algonkin *un coup de canon*, objet nouveau pour ces deux hommes qui ne s'entendent pas ; il ne l'appellera pas *Nizalie*, mais *Poutoue*.

Que le ſyſtême de la premiere fabrique du langage humain & de l'impoſition des noms aux choſes n'eſt donc pas arbitraire & conventionel, comme on a coutume de ſe le figurer ; mais un vrai ſyſ-

tême de néceſſité déterminée par deux cauſes. L'une eſt la conſtruction des organes vocaux qui ne peuvent rendre que certains ſons analogues à leur ſtructure: l'autre eſt la nature & la propriété des choſes réelles qu'on veut nommer. Elle oblige d'employer à leur nom des ſons qui les dépeignent, en établiſſant entre la choſe & le mot un rapport par lequel le mot puiſſe exciter une idée de la choſe.

Que la premiere fabrique du langage humain n'a donc pu conſiſter, comme l'expérience & les obſervations le démontrent, qu'en une peinture plus ou moins complette des choſes nommées; telle qu'il étoit poſſible aux organes vo-

caux de l'effectuer par un bruit imitatif des objets réels.

Que cette peinture imitative s'eſt étendue de degrés en degrés, de nuances en nuances, par tous les moyens poſſibles, bons ou mauvais, depuis les noms des choſes le plus ſuſceptibles d'être imitées par le ſon vocal, juſqu'aux noms des choſes qui le ſont le moins; & que toute la propagation du langage s'eſt faite, de maniere ou d'autre, ſur ce premier plan d'imitation dicté par la nature; ainſi que l'expérience & les obſervations le prouvent encore.

Que les choſes étant ainſi, il exiſte une langue primitive, organique, phyſique & néceſſaire, commune à tout le genre humain,

qu'aucun peuple au monde ne connoît ni ne pratique dans ſa premiere ſimplicité ; que tous les hommes parlent néanmoins, & qui fait le premier fond du langage de tous les pays : fond que l'appareil immenſe des acceſſoires dont il s'eſt chargé laiſſe à peine appercevoir.

Que ces acceſſoires ſortis les uns des autres de branches en branches, d'ordre en ſous-ordres, ſont tous eux-mêmes ſortis des premiers germes organiques & radicaux, comme de leur tronc ; qu'ils ne ſont qu'une ample extenſion de la premiere fabrique du langage primitif tout compoſé de racines : extenſion établie par un ſyſtême de dérivation ſuivi pas à

pas, d'analogies en analogies, par une infinité de routes directes, obliques, tranſverſales; dont la quantité innombrable, les variétés prodigieuſes & les étranges divergences conſtituent la grande diverſité apparente qu'on trouve entre tous les langages: Que néanmoins toutes les routes, malgré la diverſité de leur tendance apparente, ramenent toujours enfin, en revenant ſur ſes pas, au point commun dont elles ſe ſont ſi fort écartées.

Que puiſque le ſyſtême fondamental du langage humain & de la premiere fabrique des mots n'eſt nullement arbitraire, mais d'une néceſſité déterminée par la nature même, il n'eſt pas poſſible que le

ſyſtême acceſſoire de dérivation ne participe plus ou moins à la nature du premier dont il eſt ſorti en ſecond ordre ; & qu'il ne ſoit comme lui plutôt néceſſaire que conventionnel, du moins dans une partie de ſes branches.

Que le langage humain & la forme des noms impoſés aux choſes n'eſt donc pas, autant qu'on ſe le figure, l'opération de la volonté arbitraire de l'homme : que dans la premiere fabrique du langage humain & des noms radicaux, cette forme eſt l'effet néceſſaire des ſenſations venues des objets extérieurs, ſans que la volonté y ait eu preſque aucune part : qu'elle en a même eu beaucoup moins qu'on ne l'imagine aux dériva-

tions, toujours tirées des premiers noms radicaux & imitatifs des objets réels, même lorſque la dérivation vient à s'exercer, non ſur des objets phyſiquement exiſtans dans la nature, mais ſur des idées, ſur des objets intellectuels qui n'ont d'exiſtence que dans l'eſprit humain; en un mot, ſur des êtres abſtraits qui n'appartiennent qu'à l'entendement ou aux autres ſens intérieurs.

Qu'après être remonté aux premiers principes du langage, tirés de l'organiſation humaine, & de la propriété des choſes nommées, il eſt important & convenable de redeſcendre au développement de ces principes; d'obſerver les effets de la dérivation, après avoir connu

ſes cauſes & ſes élémens ; d'examiner par quelles voies elle a paſſé du phyſique au moral, & du matériel à l'intellectuel ; de démêler, par l'analyſe des opérations ſucceſſives, l'empire ou l'influence de la nature dans le méchaniſme de la parole & de la formation des mots, d'avec ce que l'homme y a mis d'arbitraire par ſon propre choix, par l'uſage, par la convention reçue ; de montrer par quelles déterminations, par quelles méthodes, & juſqu'à quel point l'arbitraire a travaillé ſur le premier fond phyſiquement & néceſſairement donné par la nature.

C'EST ſur ces principes étudiés & reconnus, que l'on conſidere ici

la foule immenſe des langues répandues ſur toute la terre, dans ce qu'elle a ſeulement de général, de primordial & de commun, comme ſi c'étoit un objet unique; ſans égard à ce que la grande diverſité du climat, des mœurs & des uſages, de la façon de penſer & de procéder a mis de particulier dans chacune. Pluſieurs perſonnes éclairées ont trouvé quelque choſe de neuf & d'intéreſſant dans cette méthode d'appliquer ainſi l'analyſe & la ſynthèſe à la formation du langage, ſans autre guide que la nature ſuivie pied à pied dans ſes opérations.

Une partie des principes & des obſervations ci-devant expoſées étoient déja connues; mais elles

avoient été faites ſans ſuite, & d'une maniere iſolée. On a vu qu'elles acquéroient un grand degré de force par l'enſemble & par l'enchaînement. Leur liaiſon jette une nouvelle lumiere philoſophique ſur tout le ſyſtême du langage humain, en découvrant de quelle maniere la phyſique & la métaphyſique ſe ſont d'elles-mêmes, & comme par inſtinct, adaptées à la grammaire. On a trouvé que cette méthode traçoit une large voie pour entrer à découvert dans un vaſte canton de la métaphyſique juſqu'alors peu connu, & où on n'avoit encore pénétré que par des ſentiers.

Leibnitz diſoit qu'il ſeroit à ſouhaiter que la philoſophie con-

ſacrât une partie de ſes recherches à la diſcuſſion des méthodes & des inventions grammaticales. On verra, non ſans quelque ſurpriſe, que les Indiens avoient autrefois ſuivi une idée à-peu-près ſemblable. Ce qu'on nous raconte de la langue des Brachmanes indique qu'ils y avoient procédé d'une maniere preſque auſſi parfaite, auſſi vraie qu'il étoit poſſible [illegible] il eſt vrai que la haute antiquité avoit fait de plus grands progrès dans les ſciences que nous ne ſommes portés à le croire, aujourd'hui que ſes monumens ſont perdus. Ce que Leibnitz demandoit, on tâche de le faire ici, non pour les ſyntaxes dont il ne ſera queſtion qu'en paſſant, mais pour les

mots qui ſont la matiere premiere des ſyntaxes. On ne s'occupe pas, ainſi que l'ont fait quelques grammairiens, à fabriquer par art une langue factice, qui, par l'uſage univerſel qu'on en pourroit faire, tant verbalement que par écrit, tiendr[illegible] dans le commerce & da[illegible]nnoiſſances de toutes les [illegible] le même lieu que l'algé[illegible]ent dans les ſciences numérales; projet qu'on ne peut eſpérer de faire jamais adopter aux hommes dans la pratique. On ſe borne à montrer ici, que ce fond[illegible] langage univerſel exiſte en effet. Au lieu de perdre le tems à eſſayer, ſans fruit, ce que l'art pourroit faire, on y met à découvert ce qu'a fait la nature. Il

y

y a au moins plus de réalité dans le réſultat de ce travail, qu'il n'y en auroit dans l'autre.

On y décrit d'abord l'organe de la voix humaine, le nombre, la forme & le jeu de chacune des parties qui compoſent cet inſtrument admirable; l'ordre dans lequel la nature les développe, & les met en jeu; les effets néceſſaires de chaque partie dans le mouvement matériel, & dans les modulations qu'il imprime à l'air; les différences & les propriétés de chaque articulation; le nombre fixe & vrai, tant des voyelles, que des accens & des conſonnes; comment, & par quel mouvement doux, rude ou moyen, chacune des conſonnes part de chaque or-

gane en forme ſimple, ou ſe fléchit ſur un organe voiſin, pour prendre une forme compoſée. On obſerve les variétés que produit dans la voyelle le paſſage du ſon par l'un ou par l'autre des deux tuyaux de l'inſtrument vocal, la bouche & le nez. On indique quelles peuvent être les cauſes de la différence ſi ſenſible, qui ſe fait entendre entre la voix parlante, & la voix chantante. On donne une formule d'écriture organique très-ſimple, dont chaque élément correſpond juſte à chaque organe & à ſon mouvement propre; formule qui n'a d'autre uſage que de ſervir de *gloſſometre* pour meſurer le degré de comparaiſon entre les langages, & vérifier la juſteſſe des

étymologies & dérivations. Tout ceci eſt le technique de la choſe, fatiguant & ennuyeux pour le lecteur ; mais indiſpenſable, puiſqu'il décrit les opérations de la nature, leſquelles fondent les principes d'où ſortent les conſéquences & les développemens.

On cherche enſuite quelle eſt la langue primitive ; &, après avoir indiqué où l'on doit la chercher, on montre comment elle procede ; en quel ordre, en quelle ſuite d'ordres, par quels rapports naturellement établis entre certains organes, certains ſentimens, certaines ſenſations, certaines exiſtences phyſiques, & modalités d'exiſtence. On prouve que tout eſt primitivement fondé

ſur l'imitation des objets extérieurs, tant par les ſons vocaux que par les figures écrites; que l'impoſſibilité de faire parvenir à l'ouïe, par un bruit imitatif, les objets de la vue, a forcé d'avoir recours à un autre genre d'imitation ſuſceptible de tomber ſous cet autre ſens, & donné naiſſance à l'écriture. On ſuit les différens ordres, gradations & développemens de ce nouvel art, depuis l'écriture primitive en figures, juſqu'aux caracteres alphabétiques. On montre que les ordres & les ſuites ſont du même genre dans l'écriture, comme dans la parole; en ce que la nature a de même ſervi de guide, en donnant les principes & les développemens,

par de ſemblables procédés d'imitation, d'approximation & de comparaiſon ; juſqu'à ce qu'enfin l'homme ait totalement changé le ſyſtême de l'écriture, en s'attachant à peindre, non les objets extérieurs comme ci-devant, mais les mouvemens de chacun des organes vocaux, par l'invention d'un alphabet. On remarque comment s'eſt faite cette admirable réunion des deux ſens de la vue & de l'ouïe, qui aſſujettit les objets de l'un & de l'autre ſous un même point, en même tems que les objets & les ſenſations reſtent réellement très-ſéparées. On remarque encore combien le genre des procédés & des ſenſations qui ont principalement ſervi à la for-

mation de chaque langage, contribuent à le caractériſer, & ſervent à ranger les langues ſous deux claſſes principales, dont l'une s'adreſſe aux yeux, & l'autre aux oreilles. On traite de la formule d'écriture de chaque nation ancienne & moderne, brute, ſauvage & pôlicée; des variations & des progrès ſucceſſifs de l'art; des chiffres ou formules d'écriture numérale de chaque peuple.

Les objets généraux ayant ainſi été préſentés, on deſcend à l'examen un peu plus particulier de la formation d'une langue quelconque, (à la ſuppoſer primordiale) & de ſon progrès. On examine ſon enfance, ſon adoleſcence, ſa maturité; les cauſes qui con-

courent à ſon accroiſſement, à ſa ſyntaxe, à ſa richeſſe ; puis à ſon altération, à ſon déclin, & enfin à ſa perte ; celles qui la conſtituent en apparence *langue mere ;* celles qui la ſubdiviſent réellement en dialectes. On marque ce qui conſtitue l'identité d'une langue parlée, en fixant le point de l'époque où elle exiſte, & celui de l'époque où il ſemble qu'elle n'exiſte plus, quoiqu'on n'ait pas diſcontinué de la parler, mais avec tant d'altération, qu'elle ne paroît plus reſſembler à ce qu'elle étoit dans l'époque précédente. On ſuit les effets de la dérivation & de la deſcendance des langues l'une de l'autre. On démêle la ſuite des altérations ſucceſſives que ſubiſ-

ſent les termes, dans le ſon, dans le ſens, dans la figure ; le paſſage des unes aux autres ; leur marche naturelle ou bizarre ; les cauſes des fréquentes anomalies. On traite de toutes les formes d'accroiſſemens qu'un mot primitif eſt ſujet à recevoir ; des nouvelles forces que ces formes additionelles donnent au mot, par les idées acceſſoires qui s'y joignent, à chaque accroiſſement qu'il reçoit ; de la valeur ſignificative de chaque augmentatif & de ſes cauſes. On donne la formule générale & particuliere des ſyntaxes, avec l'exemple d'un ſon radical ſuivi dans tous les développemens qu'il reçoit, en un ſeul ſens principal, & en une ſeule ſyntaxe.

On traite enſuite des noms impoſés aux choſes qui n'ont pas une exiſtence réelle & phyſique dans la nature, telles que ſont les êtres intellectuels, abſtraits, moraux; les relations, les qualités générales, &c. On prouve que ces noms n'ont pas pas d'autre origine ni d'autre principe de formation que les noms des objets extérieurs & phyſiques, (matiere très curieuſe.) De-là on paſſe aux noms propres de perſonnes & de lieux, en montrant qu'ils ont tous une valeur ſignificative, tirée des objets ſenſibles; en indiquant les cauſes de leur impoſition, & les diverſes manieres de les impoſer, pratiquées par les différens peuples.

Revenant enſuite aux principes généraux, & aux régles de l'art étymologique, on traite des racines, de leur premier germe, de leurs branches ſorties du primitif ou premier tronc, & ſouvent priſes elles-mêmes, dans l'uſage, pour autant de primitifs; des branchages ſubdiviſés preſqu'à l'infini; de leur écart prodigieux; des cauſes de leurs étonantes divergences; de la maniere de les ſuivre & de les rappeller à leurs principes. On obſerve que les racines, qui ſont le fond des langues, y ſont elles-mêmes preſque par-tout inuſitées, & que la plûpart d'entr'elles ne ſont que des outils généraux ſervant à former les mots d'uſages; ſemblables en cela aux concep-

tions abſtraites & générales de l'eſprit humain, qui, en nommant des êtres qui n'exiſtent réellement pas eux-mêmes, ſont néanmoins employées à l'expreſſion de preſque tous ceux qui exiſtent en effet. On enſeigne la maniere d'appliquer l'art critique à l'étymologie. On tâche de guider ceux qui s'adonneront aux recherches de cette eſpece dans les routes qu'ils doivent tenir pour arriver du centre aux extrémités, & revenir des extrémités au centre; pour trouver le fil & la ſource d'une dérivation quelconque; pour diſcerner les caracteres de vérité & de fauſſeté, de juſteſſe & d'erreur entre pluſieurs étymologies données d'un

même mot. On termine ce Traité, en traçant le plan & la méthode très-détaillée de former un vocabulaire général de toutes les langues, ou une nomenclature universelle par racines. On fait voir qu'un dictionnaire de cette espece & de cette forme, loin d'être un ouvrage immense & impraticable, comme on le croiroit, est non-seulement possible sans une très-grande peine, mais qu'il seroit fort utile à l'avancement & à la facilité de la science; & qu'il est même devenu nécessaire, vû la multiplication des langages & des connoissances humaines, qui iront, en croissant, à tel point, que, sans cette aide, l'étude seule des

langues abſorberoit, à l'avenir, un tems auquel la vie de l'homme ne pourroit plus ſuffire.

Les OBSERVATIONS & les préceptes généraux ſont ſoutenus, ſur-tout dans les deux dernieres parties de l'ouvrage, d'exemples propres à les prouver & à les rendre plus ſenſibles. Les exemples, ſouvent curieux, quelquefois agréables, adouciſſent un peu la ſéchereſſe des raiſonnemens abſtraits, dont ce Livre eſt rempli. Toute matiere grammaticale eſt ingrate par elle-même. Toute conſidération métaphyſique eſt fatiguante. Qu'en doit-il arriver, quand elles ſont réunies ? C'eſt pourtant leur réunion qui doit piquer ici la curioſité du lecteur,

& qui peut rendre ce Livre utile, au cas que l'auteur ait pu parvenir à le rendre tel. Il y a ſi peu de perſonnes qui ſe plaiſent aux ſujets de cette eſpece & traités de cette maniere, qu'il n'oſe ſe promettre d'être lu par beaucoup de gens. Tout l'amuſement qu'ils pourront eſperer de cette lecture, eſt celui qu'on trouve à voir développer, dans toutes ſes conſéquences, un ſyſtême nouveau, fondé ſur des principes très-ſimples & très-vrais ; à ſuivre ſoi-même le fil des liaiſons qui joignent l'une à l'autre des choſes entre leſquelles on n'entrevoyoit aucun rapport ; à ſe convaincre, à meſure qu'on avancera dans cette lecture, que des propoſitions, que leur ſingularité avoit

d'abord fait prendre pour très-hazardées, ſont néanmoins juſtes & véritables; à tenir devant ſes yeux un tableau naturel & raccourci du langage & de l'eſprit humain, préſenté ſous un nouveau point de vue.

Il ſeroit à deſirer qu'on eût pu couvrir l'aridité de la matiere, par les agrémens du ſtyle. Il n'y a point de ſujet qui n'en ſoit ſuſceptible; & s'il manque de ceux qui ſont propres au genre, c'eſt toujours la faute de l'écrivain. Mais il eſt rare d'en trouver qui ſoient capables de mettre dans un Livre de grammaire autant de graces & d'élégance que nous en voyons dans Quintilien, & que Jules Céſar en avoit mis, ſans doute,

dans ſon Traité de l'Analogie. Dans cet ouvrage-ci, on a ſeulement tâché d'être clair, & de rendre, avec le plus de netteté poſſible, des idées abſtraites, ſouvent difficiles à exprimer; & peut-être n'y a-t-on pas toujours réuſſi.

Si l'ouvrage a peu de lecteurs, en revanche peut-être trouvera-t-il beaucoup de critiques. On répond d'avance; A ceux qui blâmeront les traductions un peu inexactes d'un mot comparé d'une langue à une autre, par exemple, d'un indicatif rendu par un infinitif, qu'on n'a pas beſoin de plus de préciſion, lorſqu'il ne s'agit que de conſidérer le ſens abſolu & la forme radicale des mots. A ceux qui jugeront que les exemples

cités ne ſont pas toujours auſſi bien choiſis qu'ils pouvoient l'être pour rendre la propoſition plus ſenſible, que cela eſt quelquefois vrai, parce que les exemples, qui avoient d'abord offert à l'eſprit une vérité claire, n'y reviennent pas toujours, au moment qu'on écrit, tels qu'on les deſireroit; & que, las de ne pouvoir ſe les rappeller, on ſe contente trop facilement de ceux qui ſe préſentent en leur place. A ceux qui rejetteront les étymologies données, parce qu'ils en préferent d'autres, que tel eſt leur avis, différent de celui de l'auteur qui eſt en droit, comme eux, d'avoir le ſien ſur cette matiere, laiſſant au Public à décider de la préférence; & que,

dans le cas où l'auteur ſe ſeroit trompé ſur certaines dérivations, l'application fauſſe ou mal choiſie d'un exemple particulier ne détruiroit pas la vérité d'une propoſition ou d'un principe général, auquel on l'auroit mal appliqué. A tous enfin, qu'on n'eſt nullement dans l'intention de répondre aux critiques qui porteront ſur les détails épiſodiques au ſujet; mais ſeulement à celles qui, en attaquant les fondemens de la théorie qu'on établit ici, renverſeront l'édifice par le pied. Or c'eſt ce qu'on ne fera pas, à moins qu'on ne rompe la chaîne qui joint toutes les parties; ce qui ne ſeroit l'ouvrage ni de quelques phraſes, ni de quelques pages, mais deman-

deroit un Traité tout auſſi étendu, tout auſſi ſuivi que l'eſt celui-ci.

Il n'y a que le tems, le progrès des connoiſſances grammaticales, les obſervations multipliées ſur un grand nombre de langage fort diſparates, qui puiſſent aſſurer ou détruire cette théorie d'une maniere parfaitement complette. On préſente ici un ſyſtême général. Il ſe trouve fort bien d'accord avec la nature & avec les expériences faites ſur les langages familiers & connus, d'où ſont tirés la plûpart des exemples qu'on cite. La nature étant par-tout la même, on a quelque droit d'en conclure que les mêmes expériences, répétées ſur tout autre langage, donneront les mêmes

réſultats. Mais c'eſt le fait qui reſte à vérifier. Les gens, qui ſeront verſés dans les langues barbares & tout-à-fait étrangeres, verront un jour ſi elles ſe rapportent, auſſi-bien que celles que nous connoiſſons, à une théorie qui poſe pour principe, que la premiere fabrique des mots conſiſte par-tout à former des images imitatives des objets nommés, & que la ſuite & le développement d'un langage quelconque n'eſt qu'une ſuite & un développement de ce même méchaniſme, employé même dans les cas où il ſemble le moins propre & le moins applicable.

Mais obſervons qu'il faut s'être rendu bien profond dans la connoiſſance d'une langue barbare,

avant que de l'éprouver ſur cette théorie ; qu'il faut en connoître parfaitement les racines, les ſources, la compoſition mêlangée, les procédés, les acceptions, les dérivations idéales & matérielles, les analogies & les anomalies ; & connoître auſſi ſur-tout quel eſt le jeu des organes familier à ce peuple-là : qu'il ne faut pas ſe décider ſur le peu de réuſſite des premiers eſſais, mais réfléchir qu'il n'y a point de langue ſi pauvre & ſi barbare, qui ne ſoit déja mêlangée, par dérivation, d'une foule d'autres langages, tous infiniment éloignés de leur ancienne formation & de leur premiere origine ; que, puiſque, dans nos langues pratiques, nous avons tant de peine

à découvrir les racines, preſque toutes inuſitées dans le diſcours, & étouffées ſous la foule des rameaux qui les couvrent, à diſcerner la premiere opération de la nature au milieu du mêlange confus des acceſſoires qui la cachent, il nous eſt bien difficile de ramener les choſes à ce premier point de ſimplicité, ſans une connoiſſance complette du langage examiné.

Souvenons-nous encore qu'avec le même deſſein, il eſt tout ordinaire de parvenir au même but par des moyens différens, lorſque diverſes routes y menent toutes également; qu'il ſuffit ici que les procédés ſoient inſpirés par la nature, & du même genre, malgré les variétés qui ſe montrent dans la

maniere d'exécuter. Peindre un objet par l'une ou par l'autre de ſes qualités apparentes, c'eſt toujours en vouloir tracer l'image. L'un tirera le nom *roc* de ſa dureté ; l'autre, de la difficulté d'y grimper. Comparer la *viteſſe* à un *oiſeau* ou à une *fléche* ; nommer l'*eſprit*, comme en langue égyptienne *papillon*, ou comme en chaldéenne *ſouffle aërien*, c'eſt toujours comparer. Toutes les nations ont pour procédé naturel & commun, lorſqu'elles veulent marquer le degré ſuperlatif d'une choſe, de redoubler d'effort dans la prononciation, & de charger davantage la compoſition du nom. A cet effet, les Américains répetent deux fois de ſuite le mot ſimple. Les Grecs & les Latins augmen-

tent le mot, en le terminant par un coup d'organe fortement appuyé; mais, avec le même deſſein d'exprimer méchaniquement le degré ſuperlatif, les Grecs le peignent par Τατος; les Latins par *errimus* ou *iſſimus*. Tous parviennent au même but par différentes eſpeces de moyens du même genre.

On en viendra un jour à comparer toutes les langues les unes aux autres, à meſure qu'elles ſeront bien connues; à les diſpoſer toutes enſemble, & à la fois, ſous les yeux dans une forme parallele. Si jamais on exécute l'archéologue univerſel, ou tableau de nomenclature générale, par racines organiques, pour les langues qui nous ſont connues, tel que l'auteur le propoſe, ce ſera un magazin tout préparé

paré pour y joindre celles dont on acquerra la connoiſſance ; & il eſt plus que probable que tous les mots de chacune viendront facilement d'eux-mêmes ſe ranger chacun ſous leur racine organique, dans leur caſe propre & préparée, juſqu'à ce qu'enfin on ſoit parvenu au complet ſur cette matiere. Mais n'omettons pas de remarquer, à ce propos, que les langages veulent y venir dans leur ordre ſucceſſif de deſcendance & d'affinité. Une langue pourra bien d'abord ne pas ſoutenir l'eſſai, & ne prendre que difficilement place dans l'archéologue, parce que le rédacteur n'aura pu y placer d'autres idiomes intermédiaires, qui lui ſont encore inconnus. Ceux-ci lui donneront,

après la découverte, le fil continu de la dérivation, le paſſage naturel d'une forme à l'autre : ils rempliront, par des nuances inſenſibles, l'intervalle vuide, qui ſéparoit auparavant deux langues déja connues. Ainſi tout viendra peu-à-peu ſe ranger, en bon ordre, dans le gloſſaire général.

SANS la crainte de retenir trop long-tems le lecteur ſur un ſujet ſi peu fait, (il faut l'avouer) pour être de goût de tout le monde, l'auteur avoit deſſein d'ajoûter deux autres volumes à ces deux-ci, pour donner l'application (indiquée Chap. II,) de ſa théorie grammaticale à pluſieurs autres ſciences, ſur-tout à la géographie en ce qui concerne les noms de lieux,

à la mythologie, à l'hiſtoire des anciennes nations, à celle de l'émigration & de la tranſplantation des peuples. Il a cherché dans cette partie de l'ouvrage la ſuite des différens peuples qui ont ſucceſſivement habité une région ; les traces de leur langage conſervées dans les noms qu'ils ont impoſés aux lieux, leſquels ont preſque tous une force ſignificative convenable à leur poſition ; les langages antérieurs, dont chaque idiome ſubſiſtant eſt compoſé en différentes doſes. Il examine & explique les noms anciens, tant des Rois que des Divinités de chaque pays, en faiſant voir combien l'intelligence de la ſignification propre de ces noms explique naturelle-

ment les faits hiſtoriques & les uſages ; montre l'origine des fables qui les défigurent, & fait évanouir le faux merveilleux ; ſert, en un mot, à lever ce voile obſcur que la nuit des tems, l'erreur & le menſonge ont jetté ſur des événemens très-ordinaires. L'hiſtoire des colonies & de leur *parcours* ſur la ſurface de la terre, tient de fort près à l'hiſtoire des langages. Le meilleur moyen de découvrir l'origine d'une nation eſt de ſuivre, en remontant, les traces de ſa langue comparée à celles des peuples avec qui la tradition des faits nous apprend que ce peuple a eu quelque rapport. Il y a même des cas où, par la conformité du langage, on reconnoît, à n'en pou-

voir douter, que deux peuples ont une origine commune, quoique l'hiſtoire n'en apprenne rien, quoique la langue, mere de ces deux-ci, ſoit inconnue ou perdue.

Ces derniers volumes, ſi les premiers ſont goûtés des gens de lettres, ſont deſtinés à expliquer l'hiſtoire par ſignification des mots & des noms impoſés aux choſes; à vérifier ce qu'on a dit, (n° 199,) que l'anatomie du mot donnoit fort bien, pour l'ordinaire, ſoit la définition de la choſe nommée, ſoit la deſcription du fait allégué; à montrer que la littérature confirme, en grande partie, ce que le raiſonnement ſeul avoit ſuggéré.

DE

Cor

CHAPITR

logique
certain.

CHAP. II.
l'art éty
ces.

CHAP. II
de l'ope
qui le co

CHAP. IV
gane du

CHAP. V
univerſe
ſix conſ

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce Volume.

CHAPITRE I. *PLAN général de cet Ouvrage. Que l'art étymologique n'eſt pas un art inutile ni incertain.* Page 1

CHAP. II. *Utilité qu'on peut retirer de l'art étymologique pour les autres ſciences.* 35

CHAP. III. *De l'organe de la voix & de l'opération de chacune des parties qui le compoſent.* 100

CHAP. IV. *De la voix nazale & de l'organe du chant.* 153

CHAP. V. *De l'alphabet organique & univerſel compoſé d'une voyelle & de ſix conſonnes.* 177

CHAP. VI. *De la langue primitive & de l'onomatopée.* 195

CHAP. VII. *De l'écriture ſymbolique & littérale.* 295

CHAP. VIII. *De l'écriture numérale par chiffres.* 463

Fin de la Table du Tome I.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit intitulé : *Traité de la Formation méchanique des Langues & des Principes phyſiques de l'Etymologie.* La philoſophie & l'érudition qui regnent dans cet Ouvrage, me perſuadent qu'il ſera utile au Public, & qu'on peut en permettre l'impreſſion ; le 30 Septembre 1763.

MICHAULT.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, Roi de France & de Navarre : A nos amés, & féaux Conſeillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra; SALUT. Notre amé le ſieur VINCENT, Libraire à Paris, nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un ouvrage qui a pour titre, *Traité de la Formation méchanique des Langues & des Principes phyſiques de l'Etymologie*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége

pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de neuf années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele ſous le contreſcel des Préſentes; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit, qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit

Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France le ſieur DE LAMOIGNON; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chancelier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France le ſieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers Secrétaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le vingt-ſeptieme jour du mois de Février, l'an de grace mil ſept cent ſoixante cinq, & de notre Regne le cinquantieme. Par le Roi en ſon Conſeil. *Signé* LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 49, Fol. 267, conformément au Réglement de 1723. A Paris ce 6 Mars 1765.
Signé *LE BRETON, Syndic.*

TRAITÉ

TRAITÉ
DE LA FORMATION
MÉCHANIQUE
DES LANGUES,
ET
DES PRINCIPES PHYSIQUES
DE L'ÉTYMOLOGIE.

****

CHAPITRE PREMIER.

PLAN général de cet Ouvrage. Que l'art étymologique n'eſt pas un art inutile ni incertain.

1. *La fabrique des mots roule ſur quatre élémens entierement ſemblables en-*

tre eux ; l'être réel, l'idée, le ſon, & la lettre.

2. *Leur réunion en un même point prouve, que malgré leur diſſemblance, elles ſe tiennent par un lien ſecret, principe néceſſaire de la fabrique des mots, & qu'il eſt queſtion de découvrir.*
3. *Cauſe de leur réunion & des premiers germes ou racines des mots.*
4. *Cauſe de leur écart immenſe dans le progrès & le développement des Langues; maniere de les réduire par l'analyſe aux mêmes principes généraux & communs.*
5. *Néceſſité de raſſembler de petites obſervations particulieres, pour en déduire les principes généraux.*
6. *Ce Traité roule ſur l'opération matérielle de la voix, non ſur l'opération ſpirituelle de l'ame qui la dirige.*
7. *La vérité des mots eſt leur conformité avec les choſes nommées.*
8. *L'étymologie n'eſt pas un art incertain.*
9. *L'étymologie n'eſt pas un art inutile.*

1. *La fabrique des mots roule ſur quatre élémens entiérement diſſemblables entre eux ; l'être réel, l'idée, le ſon, & la lettre.*

LE but principal de ce Traité eſt d'examiner le matériel de la parole, ce grand appanage de l'humanité, qui contribue à élever l'homme au-deſſus des autres animaux, au même dégré qu'il a plû au Créateur de douer l'eſpece humaine par-deſſus toute autre, de cette importante faculté naturelle. Son uſage conſiſte à rendre par la voix ce que l'ame a reçu par les ſens ; à repréſenter de nouveau au-dehors ce qui eſt au-dedans, & qui y étoit déja venu du dehors. L'objet extérieur & phyſique ; l'impreſſion que ſon image porte & laiſſe dans le cerveau ; l'expreſſion de cette image par un ſon vocal qui s'y rapporte réellement ou conventionellement ; la peinture de ce même ſon fixé par des caracteres qui lui donnent de la permanence, qui montrent tout à la fois

l'objet, l'idée de l'objet, & l'expreſſion vocale de l'idée, dans le tems même où tout cela eſt abſent : Que de choſes éloignées, diſparates, inalliables, à ce qu'il ſemble, & pourtant réunies en un fort petit point, & par des moyens fort petits en apparence ! Que de merveilles, qui, pour être devenues trop communes, ne touchent plus que ceux qui s'appliquent à conſidérer de près le jeu admirable des reſſorts d'une Méchanique ſi compoſée dans ſes effets, ſi ſimple dans ſes principes, ſi étendue dans ſon progrès, ſi naturelle dans ſon opération ! Comment tant de lignes ſi divergentes ont-elles pu ſe rencontrer dans un même centre ? Comment l'être réel, l'idée, le ſon, & la lettre, quatre choſes d'une nature ſi oppoſée, & qui paroiſſent ſi peu conciliables, ſe ſont-elles ainſi rapprochées ? Je laiſſe à part la tranſmiſſion des objets corporels à l'ame : c'eſt une Métaphyſique encore plus haute que celle qui m'occupe ici. Mais quel rapport entre l'idée & le ſon vocal ſi différent de l'idée, ſi différent de l'objet,

produit par le mouvement matériel des organes ſitués dans la bouche ? Quel rapport entre le ſon inviſible, mobile, aërien & la peinture littérale, fixe & viſible ?

2. *Leur réunion en un même point, prouve que malgré leur diſſemblance, elles ſe tiennent par un lien ſecret, principe néceſſaire de la fabrique des mots, & qu'il eſt queſtion de découvrir.*

Il faut bien néanmoins qu'il y ait entre toutes ces choſes une relation cachée qui ait pu conduire de l'une à l'autre. Je dis une relation phyſique & néceſſaire dans ſon premier principe, non ſimplement arbitraire & conventionnelle, telle que nous l'appercevons aujourd'hui, depuis que l'homme, à force d'uſage, d'habitude & d'inadvertance, a bâti, détruit, rebâti l'édifice immenſe & toujours ruineux des langages quelconques, en s'écartant du fondement ſolide ſur lequel il avoit été néceſſité de poſer les premieres pierres, qui, ſeules dans toute la conſtruction, reſtent

éternellement ſtables ſans s'écrouler. Quelques écarts qu'il y ait dans la compoſition des Langues, dans la fabrique des mots, quelque part que l'arbitraire puiſſe y avoir, la convention n'a pu s'établir qu'en vertu d'une raiſon effective, née de l'exiſtence même & de la propriété des choſes. L'expérience nous montre qu'on retrouve cette raiſon, en ſuivant le fil pied à pied juſqu'aux premieres ſources. Sans elle l'arbitraire même, qui la cache ou la défigure, n'auroit jamais eu lieu. L'homme n'eſt pas créateur de la matiere; obligé d'employer l'organe vocal, tel qu'il l'a reçu de la nature, il n'eſt pas même ici l'artiſte de l'inſtrument dont il ſe ſert: il ne fait donc que donner bien ou mal, la forme dont le ſujet eſt ſuſceptible; car c'eſt la matiere qui détermine la forme; c'eſt dans ſes propriétés que réſide le principe phyſique & primordial de toute l'opération. Quand la nature a mis des barrieres inſurmontables entre les êtres, nul pouvoir humain ne peut les réunir; & puiſqu'il l'a fait ici pour des eſpeces qui paroiſſent

ſi peu ſuſceptibles d'être amenées à ce point de réunion, il faut qu'elles ſe tiennent par un lien ſecret, qu'il eſt queſtion de découvrir.

3. *Cauſe de leur réunion & des premiers germes ou racines des mots.*

Eſſayons d'y parvenir, ſelon la maxime ci-deſſus établie, par l'examen du matériel de la parole & des mots, par l'analyſe exacte de chaque partie de la machine vocale, de chaque mouvement propre aux diverſes parties, réſultant néceſſairement de leur conſtruction naturelle, telle qu'elle ſera décrite dans les chapitres *de l'organe de la voix: de l'opération propre de chacune de ſes parties: de l'alphabet organique.*

Nous y verrons d'abord que chaque organe de la bouche, imprimant à l'air un certain mouvement déterminé par la nature de ſa conſtruction, produit un bruit pareillement déterminé, & qui n'eſt ſuſceptible que d'une légere variation. Que ces bruits ſont en petit nombre. Que, dès

qu'une fois la conſtruction & le mouvement propre de chaque organe eſt connu, l'oreille qui entend les bruits reconnoît ſans peine de quel organe chacun d'eux eſt parti. Qu'elle peut facilement diſcerner ce qui n'eſt qu'une variété du même mouvement, d'avec les bruits eſſentiellement différens, comme étant provenus d'un autre organe; & ranger ainſi tous les mouvemens imprimés à l'air par la voix humaine, chacun ſous la claſſe de l'organe qui les a modulés. Chacun de ces ſons ou mouvemens articulés, eſt le premier germe d'un certain nombre de racines. Le nombre des racines ainſi produites n'eſt pas grand; mais celui des branches, ou dérivés qui ſortent des racines eſt preſque infini.

Nous verrons enſuite, que lorſque l'homme veut repréſenter par la voix quelque objet réel, & faire paſſer dans l'oreille d'autrui l'idée de cet objet qu'il a lui-même dans l'eſprit, il ne peut employer de méthode plus naturelle, plus efficace, plus prompte, que de faire avec

ſa voix le même bruit que fait l'objet qu'il veut nommer. Car il y a peu d'objets qui n'en faſſent ; & c'eſt de ce bruit ſur-tout dont on ſe ſert pour impoſer les noms originaux. Rien de plus ſimple que d'adopter cette méthode, puiſque la parole s'adreſſe à l'ouïe. Un Sauvage qui veut nommer un fuſil, ne manque pas de l'appeller *pouh*. On veut nommer un certain oiſeau, on dit *Coucou*, parce que l'oiſeau a fait entendre un pareil ſon. Premiere méthode méchanique & naturelle de la formation des mots.

L'organe prend, autant qu'il peut, la figure qu'a l'objet même qu'il veut dépeindre avec la voix : il donne un ſon creux ſi l'objet eſt creux, ou rude ſi l'objet eſt rude ; de ſorte que le ſon qui réſulte de la forme & du mouvement naturel de l'organe mis en cet état, devient le nom de l'objet ; nom qui reſſemble à l'objet par le bruit rude ou creux que la prononciation choiſie porte à l'oreille. A cet effet, la voix, pour nommer, emploie par préférence celui de ſes organes dont le mouvement propre

figurera le mieux à l'oreille, ſoit la choſe, ſoit la qualité ou l'effet de la choſe qu'il veut nommer. C'eſt la nature qui conduit la voix à ſe ſervir, par exemple, d'un organe dont le mouvement ſoit rude pour former l'expreſſion *racler*. Seconde méthode.

Ces principes, auxquels je joins en paſſant quelque exemple évident & familier, propre à les éclaircir, ſont généraux, naturels & phyſiques. Ce n'eſt pas ici le lieu de leur donner tout leur développement. J'y viendrai dans la ſuite, pied à pied. Il en faudra conclure que ſi les ſons vocaux ſignifient les idées repréſentatives des objets réels, c'eſt parce que l'organe a commencé par s'efforcer de ſe figurer lui-même, autant qu'il a pu, ſemblable aux objets ſignifiés, pour rendre auſſi par-là les ſons aëriens qu'il moule le plus ſemblables qu'il lui eſt poſſible à ces objets. Nous en aurons la preuve dans les Chapitres *de la Langue primitive* & de *l'Onomatopée*.

Avant que d'aller plus loin, paſſons un moment des ſons vocaux au caractère

d'écriture. Nous verrons le même ſyſtème naturel de reſſemblance s'établir entre le caractère & l'objet qu'il veut déſigner ; car la premiere méthode d'écriture a été de figurer groſſiérement aux yeux les objets même qu'on vouloit faire connoître. La vue de la figure réveillant l'idée de l'objet dépeint, la voix appliquoit aux caractères tracés le même ſon par lequel elle avoit nommé l'objet. Ainſi dans l'ancienne écriture Chinoiſe, le caractère par lequel on écrit *Soleil* en a la figure, & ſe prononce par le même ſon qui ſignifie *ſoleil*. Cette méthode-ci ne regarde encore que l'écriture *repréſentative* la plus ſauvage. Mais nous verrons bientôt que cette formule groſſiere a donné naiſſance aux hiéroglyphes plus compoſés, deſquels on a enfin tiré la figure des plus anciens caractères alphabétiques.

Le tout donc tendoit d'abord, dans l'écriture comme dans la voix, à cette reſſemblance avec l'objet exprimé. Si le caractère écrit ſignifie les ſons vocaux, c'eſt donc parce qu'il a commencé par

reſſembler, autant qu'il a été poſſible, à l'objet nommé & ſignifié, ainſi que je le montrerai dans le Chapitre *de l'écriture primitive*. De ſorte que la réunion de trois eſpeces par elles-même auſſi diſparates que le ſont l'idée, la voix, & la lettre, réſulte de ce commun effort d'aſſimilation, & de leur tendance vers l'objet ſignifié, où elles trouvent un centre commun, établiſſant entr'elles une relation non ſeulement intuitive, mais réelle, & dont l'effet eſt d'une extrême promptitude.

La parole commence dès l'enfance, dès que les organes de la voix ont acquis aſſez de force pour articuler. Mais tous les organes vocaux n'acquierent pas à la fois cette faculté d'opérer; elle ne ſe développe que ſucceſſivement, ſelon que l'organe eſt plus mobile, ou ſon opération plus aiſée. L'enfant qui ne peut encore mettre qu'un de ſes organes en jeu, eſt dans la néceſſité de rendre les ſeuls ſons que cet organe peut produire. Cet enfant veut parler & nommer. Comment le pourroit-

il faire autrement qu'en employant les ſeules articulations dont il eſt encore capable ? Il faut qu'il diſe *papa* & *mama*, qui ſont les inflexions ſimples de l'organe labial, le premier & le plus mobile de tous : il faut que ces ſyllabes deviennent les noms qu'il impoſe aux objets qu'il nomme. Il n'y a ici aucun choix de ſa part, car il ne peut articuler autrément : c'eſt l'opération néceſſaire de la nature ; opération qui doit être à-peu-près la même dans tous les langages, dans tous les pays, puiſqu'elle n'a rien d'arbitraire, de conventionel, ni d'autrement poſſible. Troiſieme méthode naturelle de former les mots.

Je dis donc que s'il y a certaines expreſſions qui ſe développent regulié-rement les premieres, dès que la faculté de parler commence à ſe mettre en exercice ; que ſi ces expreſſions ſe retrouvent eſſentiellement les mêmes chez les peuples des quatre angles de la terre, il en faudra conclure qu'elles ſont natives au genre humain ; néceſſairemént réſultantes de la ſtructure phyſique de l'organe vocal,

& du produit de ſon plus ſimple exercice. L'examen des premiers mots du langage enfantin nous en fournira la preuve.

Une des obſervations précédentes (ſçavoir, que chaque organe, en raiſon de ſa conſtruction, a un mouvement qui lui eſt propre, d'où il réſulte dans l'air un ſon déterminé) nous conduit à de plus étendues.

En comparant le ſon rendu par un organe avec le nom donné à cet organe, nous aurons lieu de remarquer qu'ils ſont ſemblables; qu'on s'eſt ſervi de ce ſon naturel à l'organe, pour le nommer lui-même; que l'articulation *ghez* eſt, par exemple, l'articulation propre à la *gorge;* & que le mot *gorge* a pour baſe ou racine cette articulation, & la fait entendre. Voilà donc une relation habituelle entre le mouvement propre d'un organe, entre le ſon produit par ce mouvement, & les mots ſervant à exprimer les noms, tant de cet organe que des choſes relatives à ſon action, à ſa figure, &c. comme les noms même donnés à ces organes, aux dér-

vations, aux comparaiſons qui en ſont tirées, nous l'indiquerons ci-après. Il eſt clair que le mouvement propre de l'organe, & le ſon qui en réſulte, ont tout naturellement déterminé à nommer l'organe par un tel ſon. En deux mots, le mouvement d'un organe produit un certain ſon : on veut nommer l'organe : on ſe ſert de ce ſon pour le nommer ; avec raiſon aſſurément ; car il ne pouvoit être mieux déſigné que par ſon opération propre : Quatrieme méthode.

Nous avons vu que l'inſtrument vocal, lorſqu'il veut nommer, cherche naturellement à imiter les bruits aiſés à contrefaire. Il va plus loin ſur le même principe. L'expérience & les obſervations en très-grand nombre, nous montreront encore une liaiſon habituelle entre un certain ſon provenant d'un certain organe, & tout un genre d'idées ou de choſes conſidérées ſous une certaine face. Nous obſerverons que la plûpart des objets qu'on a pu conſidérer comme étant par leur nature dans un état de *ſtabilité* (par exemple)

tirent leur nom d'une certaine racine, ou d'un certain mouvement d'organe plus propre que nul autre à désigner cet état. Que ceux qu'on a pu considérer comme étant dans un état de *fluidité*, d'*excavation*, de *rudesse*, &c. fourniſſent de pareilles obſervations. Qu'en chacun de ces cas, on a, pour former la racine du nom de l'objet, naturellement fait uſage du mouvement de l'organe le plus *fixe*, ou le plus *mobile*, ou le plus *creux*, ou le plus *rude*, &c. comme étant ſur-tout propre à dépeindre l'effet qu'on vouloit déſigner. Ceci n'eſt qu'une extenſion de la ſeconde méthode un peu plus développée.

Nous aurons un juſte ſujet d'en induire que la nature a mis un rapport entre la forme du ſon & la maniere d'exiſter des objets nommés, & que ce rapport eſt naturellement fondé entr'elles ſur une eſpece de reſſemblance imparfaite, telle que le mouvement d'organe employé par préférence peut la produire mieux qu'aucun autre. C'eſt en effet ce qu'il ſera difficile de nier à la vue d'une foule d'exemples

qui nous montreront que chaque claſſe de choſes, ou de conſidérations ſur les choſes, ſe rapporte, quant aux noms qu'elles ont reçus, à un certain mouvement propre à l'un des organes, & s'articule preſque toujours par ce même mouvement vocal.

Arrêtons-nous quant à préſent à ce petit nombre de premiers principes; & n'indiquons dans le début que les plus ſimples & les plus communs. Comme premiers germes généraux du langage humain, ils ont produit les racines d'où ſont ſortis les mots uſités dans le langage. Il n'eſt pas tems encore d'indiquer par quelles méthodes ſecondaires, & en vertu de quelle force naturelle les mots ſont immédiatement ſortis de leurs racines, pour former l'appareil immenſe de toutes les langues. Car dans le mêlange & l'aſſemblage confus de toutes les branches dérivées, on ne parvient à connoître la cauſe efficiente & conſtitutive de l'état actuel de chacune, qu'en remontant à ſa racine, où l'on découvre comment & pourquoi elle a été formée telle que nous

la voyons; comment & pourquoi il arrive ſi ſouvent qu'un terme dérivé, pris dans ſon acception commune & vulgaire, ne participe plus à la nature ſpéciale de ſa racine, que par la forme, & non par le ſens; car chaque principe ſimple du genre de ceux que je me ſuis contenté d'expoſer, eſt devenu la ſource d'une dérivation fort étendue, où la nature de ſa cauſe premiere ſubſiſte encore, quoique ſouvent cachée & difficilement apperçue, à moins qu'on ne ſoit exercé à cette eſpéce d'examen. Les premiers germes originaux ſont en fort petit nombre, correſpondant au petit nombre de leurs cauſes *poteſtatives*; mais leur développement eſt prodigieux. Telle une graine d'orme produit un grand arbre qui pouſſant des nouveaux jets de chaque racine produit à la longue une véritable forêt.

Si les expériences & les obſervations réïtérées nous montrent les choſes telles que je viens de les expoſer, n'aurons-nous pas un juſte lieu de croire que, dans les cas ci-deſſus énoncés, tout roule primor-

dialement ſur deux principes matériels ; l'imitation des objets par la voix, & le mouvement propre à chaque organe en conformité de ſa ſtructure ; qu'ainſi les premieres opérations ſur leſquelles s'eſt propagé tout le ſyſtême de la parole, ſont nées de la nature phyſique des choſes, ou de la néceſſité des effets réſultans d'une cauſe donnée, bien plus que de la réflexion ou d'un choix arbitraire fait par l'eſprit humain ?

Mais puiſque c'eſt la nature qui a poſé les premiers fondemens, puiſqu'elle eſt l'auteur véritable des premiers germes & des vrais mots primitifs que les grammairiens ont avec raiſon nommé *racines ;* puiſqu'on lui doit tous les termes qui ſont inconteſtablement radicaux ; n'en faut-il pas tirer cette conſéquence, qu'elle a beaucoup influé dans le développement du tout ; qu'il eſt à propos de s'attacher ſur-tout à ſuivre, à démêler ſon opération dans le progrès immenſe des langages quelconques, ſi multipliés, ſi variés, ſi diſſemblables, mais peut-être, au moyen

de cet examen, réductibles à un même principe ? Les branches participent toujours plus ou moins à la nature de leur racine, quoique plus elles s'en éloignent, plus les formes en deviennent arbitraires, bizarres & anomales.

L'examen des premieres questions que je viens d'exposer, joint aux observations détaillées qui en donnent la solution, fera voir *d'où viennent* les mots qu'on peut appeller *primitifs*, comme étant immédiatement engendrés des signes radicaux, comme étant des troncs sortis de la racine, & qui vont pousser un nombre infini de branches.

L'examen de la derniere question montrera *où vont* ces mêmes mots primitifs ; comment les branches se propageant sur le tronc même, & se subdivisant en une infinité de *dérivés*, forment enfin sur un petit nombre d'origines l'assemblage immense & total d'une langue quelconque, & de tous ses dialectes. Je traiterai ces matieres dans les chapitres des *racines* : de la *dérivation* : & de *l'accroissement des mots*

4. *Cauſe de leur écart immenſe dans le progrès & le développement des langues ; maniere de les réduire par l'analyſe aux mêmes principes généraux & communs.*

On ne pouvoit, au premier coup d'œil comprendre comment quatre choſes auſſi diverſes que l'être réel, l'idée, le ſon, & la lettre avoient pu converger en un même point, pour y produire un même effet. Mais quand on a percé ce myſtère difficile, on n'eſt pas moins étonné, dans le progrès de l'obſervation, de reconnoître à quel excès ces quatre choſes, après s'être ainſi rapprochées d'un centre commun, s'écartent de nouveau par un ſyſtême de dérivation qui raſſemble toutes les irrégularités que peuvent accumuler à l'envi leur totale diſparité d'actions, & qu'on trouvera développées dans les chapitres de la *dérivation* & *du nom des êtres moraux*. Chacun des quatre principes élémentaires de la fabrique des mots travaille à multiplier l'irrégularité de cette

fabrique ; chacune diverge ſur ſa propre trace, ou, qui plus eſt, s'égare ſur la trace de l'un des autres. L'eſprit dérive d'idée en idées ; la voix, de ſons en ſons ; la main, de figures en figures. Que ſera-ce, ſi l'idée vient à s'écarter ſur la route du ſon, ou ſur celle de la figure, lorſque leurs opérations n'ont aucune reſſemblance avec la ſienne ? De-là tant de locutions ſi peu analogues à leur origine, mais pourtant invétérées par l'uſage. Diſons plus ; de-là tant d'opinions bizarres, tant d'exiſtences imaginaires, nées de l'empire que les mots uſités prennent ſur l'eſprit humain, qui s'accoutume fort vîte, & ſans réflexion, à prendre de ſimples paroles pour des êtres très-effectifs, lors même qu'elles ne ſignifient rien de réel. La parole & l'écriture ſont les inſtrumens de l'eſprit ; ſouvent l'ouvrier guide l'inſtrument ; ſouvent auſſi l'inſtrument guide l'ouvrier, qui auroit opéré d'une toute autre maniere, s'il eût eu en main un tel outil au lieu d'un tel autre. Cependant l'ouvrage reſte, bien ou mal fait, paſſable ordinairement dans

ſon total, quoique par-fois mal aſſemblé dans ſes parties. S'il y en a qui paroiſſent s'écarter de leur but, ou n'y tendre que d'une maniere trop indirecte, on en trouvera cependant un grand nombre parmi celles-ci, qu'on peut ramener à l'analogie commune, en les examinant, en les décompoſant, en repaſſant ſur la piſte qui s'eſt écartée de la route ordinaire. Quant à celles qu'il n'eſt plus poſſible de décompoſer, ne ſera-t-il pas juſte de croire que, par l'analyſe, elles auroient donné les mêmes réſultats connus, & qu'elles peuvent, ainſi que les autres, être ramenées aux mêmes principes généraux & communs?

5. *Néceſſité de raſſembler de petites obſervations particulieres, pour en déduire les principes généraux.*

C'eſt le but que je me propoſe; & je ſens que je ſuis plus obſcur que je ne le voudrois dans l'expoſition rapide que j'en viens de faire, comme on l'eſt toujours, lorſqu'à la vue des conſéquences, on veut

tout d'un coup remonter aux ſources, & faire toucher les deux extrémités ſans paſſer par les propoſitions intermédiaires, ſans parcourir le fil qui les tient l'une l'autre. Mais je demande qu'on m'écoute juſqu'au bout. Alors la liaiſon clairement apperçue entre des choſes où l'on n'en auroit pas ſoupçonné, & les traces de l'eſprit humain miſes à découvert, malgré l'irrégularité de ſa marche, rendront intelligible ce qui ne l'étoit pas d'abord. *Ex fumo dare lucem cogitat.* On verra que la theſe que je me propoſe d'établir n'a pas le défaut ordinaire des ſyſtêmes, d'être gratuite & de s'éloigner de la nature & de l'expérience.

Pour l'ordinaire on juge des eſprits moins par eux-mêmes que par la grandeur ou par la petiteſſe des objets ſur leſquels ils s'exercent. En ce cas, un étymologiſte doit s'attendre ſur le ſeul titre, à être peu favorablement jugé de la plûpart des gens. Dans le cours de cet ouvrage, je ſerai ſouvent obligé de procéder à l'anatomie des mots. Le genre de mon ſujet exige

exige cette eſpece de travail, réellement minutieux aux yeux de tout le monde comme aux miens, & que beaucoup de perſonnes, à qui je ne ſerai pas en peine de répondre bientôt, regarderont comme inutile, même dans ſon objet. Mais je ne m'arrête aux mots que pour arriver aux choſes. Si j'en examine la fabrique, c'eſt dans l'eſpérance qu'elle me découvrira celle des idées, & au lecteur intelligent celle des opinions :

Sicque adopinamur de cauſis maxuma parvis.

LUCRET.

C'eſt ſans doute ce qui a dès-long-tems fait penſer à de très-bons eſprits, que la forme matérielle du langage mériteroit bien que la philoſophie lui conſacrât une ſcience particuliere. Mais il faut ſe garder de rédiger cette ſcience en ſyſtême, avant que l'expérience n'en ait recueilli les détails. On ne fait point de grands bâtimens ſans amaſſer de petites pierres. Ce n'eſt qu'en raſſemblant de petites obſervations détaillées, qu'on parvient à généraliſer les idées. Les réflexions naiſſent des faits ;

les propoſitions générales, preſque toujours abſtraites, ne ſeroient ni facilement entendues, ni ſuffiſamment prouvées ſans le ſecours des exemples particuliers, dont le concours uniforme donne la concluſion demandée. Mon deſſein eſt de me porter toujours, autant qu'il ſera poſſible, au centre où toutes les lignes viennent aboutir : de tâcher par des obſervations, des analyſes & des exemples, de mettre à la main le nœud de toutes les petites vérités de détail qu'on auroit à rechercher ſur cette matiere : de montrer les les vues générales, qui embraſſant les rapports éloignés, & les réuniſſant en une même claſſe ſous leurs principes communs, décident à la fois une infinité de queſtions. Que s'il vient à m'arriver de m'arrêter parfois à des remarques qui paroiſſent n'avoir trait à aucune propoſition générale, quelle eſt la ſcience dont il faille exclure à la rigueur toute recherche de pur amuſement, de ſimple curioſité ? Souvent même il arrive qu'elles ont l'avantage imprévu d'amener quelque

c'eſt donc parce qu'il a commencé par

découverte qu'on n'attendoit pas. Un homme réfléchi, s'il s'adonne à obſerver la vérité avec des yeux exercés par l'étude & par l'expérience, découvrira des principes généraux où d'autres ne voyent que des faits particuliers.

6. Ce Traité roule ſur l'opération matérielle de la voix, non ſur l'opération ſpirituelle de l'âme qui la dirige.

J'avertis d'avance que mon premier but eſt d'obſerver les opérations corporelles de l'organe vocal. Celui d'obſerver les opérations de l'eſprit humain dans l'uſage de la parole & dans la fabrique des mots, n'eſt que le ſecond. C'eſt en vertu de la conſtitution phyſique des organes de la voix humaine que je veux examiner comment l'intelligence ſpirituelle parvient à faire réſonner un inſtrument que la nature a mis en ſa diſpoſition, pour en tirer parti ſelon ſa fabrique : d'où il arrive que l'eſprit intellectuel, dans la ſuite des ſons qu'il lui fait rendre, eſt ſouvent guidé ou entraîné par les propriétés de

parler & nommer. Comment le pourroit-

l'inſtrument, comme l'inſtrument l'eſt lui-même, par les propriétés des objets ſenſibles. Ainſi l'examen de la ſuite & de la génération des ſons doit ſouvent conduire à reconnoître quelle a été la ſuite & la génération des penſées, & faire découvrir la marche de l'eſprit humain dans ſon opération ; car on ſçait aſſez que la raiſon ſe laiſſe guider par l'imagination, & l'imagination par les organes & par les ſens. Des exemples à milliers pourroient confirmer cette méthode d'obſervations. Je n'en citerai dans cet Ouvrage qu'un petit nombre. L'eſprit humain tire de l'inſtrument vocal des conſonances & des diſſonances ; car on peut appeller *conſonances* les mots pris dans leur ſens vrai, phyſique, propre & primordial : & *diſſonances*, les mots pris dans un ſens détourné, relatif, figuré, abſtrait, moral & métaphyſique, en un mot, tout ce qu'en termes de grammaire on peut appeller *trope* dans le diſcours. Les accords, qui réſultent du mélange cy-deſſus, forment le langage commun, par lequel l'opération

de la ſtructure phyſique de l'organe vocal,

extérieure & corporelle rend ſenſible, l'opération intérieure & ſpirituelle. Ce n'eſt que de l'opération matérielle qu'il ſera queſtion dans ce Traité. Dans les remarques qu'il contient l'organe de la voix n'eſt conſidéré que comme un inſtrument méchanique, que comme une machine propre par ſa conſtruction à rendre des ſons articulés & à les rendre néceſſairement tels qu'il les rend, en vertu d'une organiſation donnée; & abſtraction faite de l'opération toute ſpirituelle de l'ame humaine qui dirige le jeu de la machine. Mais il arrivera ſouvent que les effets nous feront découvrir les cauſes; & qu'au moyen du jeu de l'inſtrument nous connoîtrons la conduite & la direction de la puiſſance intérieure qui le régle.

7. *La vérité des mots eſt leur conformité avec les choſes nommées.*

Dans le langage comme dans l'harmonie les conſonances ſont les premiers ſons fondamentaux: les diſſonances n'y ſont engendrées qu'en ſecond ordre par les

même donnés à ces organes, aux dér-

conſonances même. La vraie ſignification propre & phyſique des mots, les noms appellatifs des objets réels qui ont une exiſtence ſenſible, y ſont antérieurs au ſens détourné de ces mêmes mots, au développement prodigieux que la culture du langage a produit dans les mots primitifs, en faiſant jetter à leurs racines des branches très-étendues & très-divergentes. La premiere régle, la plus ſimple qu'indique la nature dans la formation des mots eſt qu'ils ſoient *vrais*; c'eſt-à-dire qu'ils repréſentent la choſe nommée, auſſi-bien qu'il eſt poſſible à l'inſtrument vocal de la repréſenter. La vérité des mots, ainſi que celle des idées, conſiſte dans leur conformité avec les choſes : auſſi l'art de dériver les mots a-t-il été nommé *étymologie*, c'eſt à dire *diſcours véritable*; ἔτυμος, *verus*; λόγος, *ſermo* (d'ἔτος, *verus*, *quod eſt* ou d'εἰμὶ *ſum*.) Nul doute que les premiers noms ne fuſſent convenables à la nature des choſes qu'ils expriment : en juger autrement ce ſeroit croire les hommes inſenſés : car ce ſeroit

dans un état de *ſtabilité* (par exemple)

dire que leur but en parlant n'étoit pas de ſe faire entendre.

8. *L'étymologie n'eſt pas un art incertain.*

Mais comme il y a dans les choſes une quantité de points que nous n'avons jamais connus ou dont la connoiſſance eſt perdue, faut-il s'étonner ſi nous ne pouvons connoître la cauſe de tous les noms ; ſurtout ſi l'on conſidere qu'elle ſe tire non-ſeulement des objets, mais encore de mille circonſtances de fait qui y ſont relatives, qui ont paru propres à les repréſenter lors de la premiere inſtitution, & que nous ne pouvons qu'ignorer pour la plûpart ? Des exemples clairs & ſans nombre, en nous montrant la vérité de de ces deux propoſitions dans les cas particuliers auxquels elles ſont applicables, nous apprennent ce que nous devons juger des autres cas pareils, où le fil de l'application ſe trouve interrompu. N'eſt-il donc pas plus juſte d'admettre l'étymologie comme un art certain, par les exemples aſſurés que l'on en donne, que de le nier ſur ceux dont on ne peut

de nier à la vue d'une foule d'exemples

rendre raiſon. *Igitur de originibus verborum qui multa dixerit commodè, potiùs boni conſulendum, quàm qui aliquid nequiverit reprehendendum; præſertim cùm dicat étymologicè non omnium verborum poſſe dici cauſas.* Varro, (*L. lat.* l. vj, c. 1.)

Cependant mille gens vont juſqu'à croire que cette ſcience n'a preſque rien de réel même à l'égard des mots. On ſçait combien Ménage eut de railleries à eſſuyer quand il donna ſon curieux & ſcavant Ouvrage ſur l'origine des mots de notre langue françoiſe. Il y a encore aujourd'hui des perſonnes qui par ignorance ou faute d'y avoir réfléchi, ſe figurent que les étymologies ſont chimériques ou purement arbitraires. Elles croient ſans doute que les noms ont été impoſés aux objets ſans raiſon ſuffiſante, & par hazard. C'eſt, à proprement parler, dire qu'il ſe produit des effets ſans cauſe; ce qui eſt contre les premieres notions du ſens commun.

9. *L'étymologie n'eſt pas un art inutile.*

D'autres perſonnes, en convenant que les expreſſions dérivent véritablement les

pourquoi elle a été formée telle que nous

unes des autres ne laiſſent pas de ſe figurer pour l'ordinaire que la recherche de leur origine n'eſt qu'un pur amuſement grammatical aſſez frivole, puiſqu'il ne roule que ſur des mots. Quelques réflexions où je ne ferai que jetter le premier germe de mes idées ſur ce ſujet ſuffiront pour faire voir combien cette façon de penſer eſt peu juſte. Certaines obſervations que l'on peut faire ſur cette matiere, & qui ne paroiſſent d'abord que de ſimples queſtions de grammaire, s'élevent en les généraliſant juſqu'à la plus ſubtile métaphyſique, juſqu'à la naiſſance même de nos idées. Non-ſeulement la ſcience étymologique n'eſt pas inutile dans cette partie de la philoſophie, où elle nous montre les rapports des noms aux choſes, & nous développe le fil des idées humaines; mais elle eſt d'un ſi grand uſage dans preſque toutes les parties de la littérature, ſur-tout pour ce qui regarde l'hiſtoire ancienne, qu'elle y ſert (pour ainſi dire) d'inſtrument univerſel; comme l'algebre & la géométrie en ſervent à ceux

cas ci-deſſus énoncés, tout roule primor-

qui s'adonnent aux ſciences mathématiques. C'eſt ce qu'il faut montrer en peu de mots dans le Chapitre ſuivant, qui pourra me ſervir d'apologie près d'un grand nombre de perſonnes, ſi je parviens à faire voir que l'art en queſtion n'eſt imaginaire, mépriſable, ni frivole; & qu'il n'y a guères de ſciences auxquelles on n'en puiſſe étendre l'uſage. Peut-être ce réſultat ſeroit-il mieux placé à la fin de ce Traité, comme un corollaire & une application des conſéquences qu'on doit tirer des principes qui y ſont établis. Mais je ne puis m'empêcher de le faire précéder dans l'unique vue d'adoucir la ſéchereſſe de la matiere par la conſidération préalable du profit que peut apporter cette méthode aſſez nouvelle d'obſerver de ce côté méchanique l'expreſſion verbale de nos connoiſſances & de nos ſentimens, ainſi que la ſtructure de la machine complette dont la nature nous a doués pour une pareille opération.

CHAPITRE II.

UTILITÉ qu'on peut retirer de l'art étymologique pour les autres sciences.

10. *Utilité de l'examen méchanique des mots.*
11. *Utilité métaphysique de l'étymologie servant à faire connoître les différents ordres d'idées humaines, simples & composées. La fabrique des Grammaires est une suite de cet ordre.*
12. *L'usage des mots détermine souvent l'usage des choses, & peut faire croire la réalité de ce qui n'existe pas.*
13. *Les mots sont les fondemens de la science; leur examen découvre ces fondemens.*
14. *L'examen des expressions découvre le faux ou le frivole des opinions. Exemple tiré de l'Astrologie.*

15. *Erreur des hommes, née de ce qu'ils ont mis dans l'expreſſion ce qui n'étoit pas dans la choſe; & de ce qu'ils ont enſuite pris l'expreſſion pour la réalité. Exemples & effets de ceci.*

16. *Moyen de reconnoître les erreurs métaphyſiques en remontant à l'analyſe des idées par la décompoſition des mots.*

17. *Circulation des idées vraies ou fauſſes par le commerce des mots qui eſt le plus grand lien de la ſociété univerſelle.*

18. *Utilité de l'étymologie dans la Phyſique.*

19. *L'étymologie ſert à faire connoître les variétés de conformation anatomique dans l'organe vocal ſelon les différens climats.*

20. *Elle indique le caractere d'ame des peuples.*

21. *Qui eſt auſſi très-marqué par les idiotiſmes & par la ſyntaxe de chaque langue.*

22. *L'arrangement des termes propres à*

chaque langue, indique quel genre de conſidération prévaut dans l'eſprit de chaque peuple. Quel eſt l'arrangement qu'on doit nommer ordre *ou* inverſion ? *Faut il pour plus de clarté du diſcours le tirer de la nature des perceptions, ou de la nature des affections.*

23. *Elle indique auſſi la police plus ou moins ancienne des peuples, leurs inventions, leurs connoiſſances.*

24. *Utilité de l'étymologie dans l'hiſtoire ancienne & dans la mythologie.*

25. *Exemples.*

26. *Néceſſité d'entrer dans l'examen des termes appellatifs & des noms propres, dont l'altération a été une ſource continuelle d'erreurs dans l'hiſtoire ancienne.*

27. *Utilité de l'étymologie pour recouvrer en partie les anciennes langues perdues. Maniere d'y parvenir.*

10. *Utilité de l'examen méchanique des mots.*

LA plûpart des gens ſont, comme je l'ai remarqué, dans l'habitude de regarder les obſervations étymologiques comme frivoles dans leur objet, & inutiles dans leurs conſéquences. A l'égard de la frivolité, il eſt vrai que le détail des remarques particulieres qui ne roulent que ſur les mots a toujours un air de petiteſſe aſſez propre à le faire dédaigner des lecteurs, qui ne vont pas au de-là d'une premiere apparence des choſes. Cependant, quoique les obſervations grammaticales ſoient toutes de ce genre, beaucoup de perſonnes ſpirituelles & ſçavantes n'ont pas laiſſé que d'en faire l'objet de leurs études. Deux des plus illuſtres compagnies de gens de lettres qu'il y ait en Europe, l'académie Françoiſe & celle de Cruſca ont choiſi cette matiere pour le ſujet de leur travail habituel. Le plus grand homme de l'univers à tous égards, le plus grand

génie qu'aucun ſiécle ait jamais produit, Jules Céſar, n'a pas cru qu'il fût au-deſſous de lui d'écrire un ouvrage ſur l'analogie des mots. Meſſala, dit Quintilien, L. j, ch. 7, en a uſé de même, ſans être taxé de pédanterie, ſans rien perdre de la réputation d'homme poli. *An vim C. Cæſaris frœgerunt éditi de analogia libri? Aut ideo minùs Meſſala nitidus, quia quoſdam totos libellos non verbis modo ſingulos, ſed etiam litteris dedit?* Si l'on regarde les petites remarques de Grammaire comme annoblies par leur but, qui tend à la perfection du diſcours, on doit voir d'un œil plus favorable encore les remarques étymologiques qui tendent à l'examen & à la perfection des idées : car c'eſt ſous cette face que je me propoſe ſur-tout de les employer dans cet Ouvrage. *Non obſtant hæ diſciplinæ per illas euntibus, ſed circa illas hærentibus*, ibid. Ainſi, toutes minutieuſes que pourront paroître la plûpart des petites obſervations auxquelles il faudra que je m'arrête ici, elles n'en ſeront pas plus mépriſables. Les grands objets qui excitent

notre admiration ne ſont compoſés que de petites parties qui n'ont rien d'admirable. Ce n'eſt qu'en décompoſant l'aſſemblage, & qu'en obſervant le détail qu'on peut parvenir à connoître l'art de la fabrique, & la ſtructure intérieure des ſciences. Ceux qui ſont frappés d'étonnement à la vue d'un ſuperbe édifice, ne ſongent guères aux fondations que la terre couvre, & qui d'ailleurs n'ont rien de capable d'attirer les yeux. C'eſt néanmoins la baſe ſur laquelle tout porte, ſans quoi l'édifice n'auroit pu être élevé. Quintilien s'écrie à ce propos, L. j, ch. 4: *Minùs ferendi ſunt qui hanc artem ut tenuem & jejunam cavillantur; quæ niſi fundamenta fideliter jecerit, quidquid ſuperſtruxeris corruet. Nequis igitur tam parva faſtidiat elementa*, &c. (Voyez l'épigraphe). Le ſentiment de ce ſçavant rhéteur ſert de réponſe à ceux qui croient l'art étymologique inutile dans ſes conſéquences. Il ſçavoit mieux que perſonne combien l'examen ſuivi de ſes petits élémens, & du progrès de leur

assemblage met de connoissance à découvert : il sçavoit que cet examen montre ce qu'a de solide ou de mal fondé l'édifice des sciences & des opinions humaines dont il déterre, pour ainsi dire, la base. Les sciences se prêtent un secours mutuel, & tiennent toutes l'une à l'autre par quelqu'endroit, enchaînées comme elles le sont par un lien encyclopédique ; mais sur-tout elles tiennent toutes à cet art-cy qui s'exerce sur les mots, comme étant la peinture naturelle ou métaphysique des idées ; à cet art qui recherche dans la dérivation des noms imposés aux choses, quelles ont été les perceptions primitives de l'homme ; quel germe celles-ci ont produit dans son esprit ; quel développement ce germe a donné à ses sentimens & à ses connoissances.

11. *Utilité métaphysique de l'étymologie servant à faire connoître les différens ordres d'idées humaines simples & composées. La fabrique des grammaires est une suite de cet ordre.*

C'est en dire assez pour indiquer de

quelle utilité l'étymologie peut être dans l'étude de la philoſophie. M. Loke a tellement ſenti combien l'examen des mots étoit néceſſaire pour parvenir à la connoiſſance de l'eſprit humain, qu'il n'a pas craint d'y employer une partie conſidérable de ſon Traité de l'entendement. Indépendamment de ce qu'il en a dit, à quoi le lecteur peut avoir recours, il eſt conſtant que cette matiere conſidérée avec des vues métaphyſiques devient une partie eſſentielle de l'hiſtoire de l'eſprit humain.

Elle nous indique comment les hommes doués de la faculté de ſe ſervir des ſons comme des ſignes de leurs conceptions intérieures, ſont parvenus par certaines conſidérations naturelles & primitives à appliquer certains ſons à certains objets.

Comment après avoir établi un premier ordre d'idées ſimples, étant venus à conſidérer un objet d'une maniere réfléchie, relative & combinée avec un autre objet, ils ont établi un ſecond ordre d'idées &

un ſecond ordre de ſons qui conſerve avec le premier la même corrélation qu'ont entr'eux le premier & le ſecond ordre d'idées.

Comment de ce ſecond ordre eſt né un troiſieme ordre pareillement proportionnel & correlatif d'idées plus combinées, & de ſons plus compoſés; de ce troiſieme un quatrieme; & ainſi de ſuite.

Comment les hommes les variant à l'infini à meſure que leurs mœurs ſe poliçoient, & que leurs eſprits s'exerçoient, ont trouvé le ſecret d'exprimer d'un ſeul mot une quantité de circonſtances de leurs idées, par ce qu'ils appellent noms, pronoms, verbes, adverbes, déclinaiſons, conjugaiſons, &c. en variant ou augmentant un peu le ſon radical de la choſe.

Comment ces terminaiſons une fois établies pour une choſe ont ſervi de regle pour les autres dans la même langue, & d'exemples dans d'autres langues; ce qui a donné naiſſance aux grammaires.

Comment on eſt venu à bout d'exprimer par le ſon non-ſeulement les objets réels, mais même la négation de ces objets, en joignant par la dérivation une idée poſitive à l'abſence de la choſe dont cette idée eſt le ſujet.

Comment pour remédier à l'inconvénient de la multiplicité des ſons, qui en auroit trop embarraſſé l'uſage, on a inventé les termes généraux qui comprennent ſous un même ſigne une multitude d'êtres particuliers : comment ces termes ſont devenus d'un uſage encore plus fréquent que tous les autres ; & comment l'eſprit humain dans les dérivations a tantôt conclu du général au particulier, & tantôt du particulier au général : tantôt a tiré les noms généraux des qualités, de celui de certaines ſubſtances où elles dominoient, & plus ſouvent les noms des ſubſtances de celui des qualités qu'il y appercevoit.

En effet les qualités ſenſibles des corps telles que leur couleur, leur figure, leur étendue ſont ce qui a d'abord frappé les hommes, plus promptement même, eu

quelque façon, que la ſubſtance ſimple qui en eſt le ſujet. C'eſt ce que l'on apperçoit dès que l'on commence à ſentir l'uſage de ſes ſens & à jouir de la faculté de concevoir. Les termes qui expriment ces qualités ſont néanmoins de ceux que nous regardons comme deſtinés à n'exprimer que des accidens ; ce ſont des adjectifs. Mais dans l'ordre primitif de nos connoiſſances, ils ont la priorité ſur les ſubſtantifs : ils ſervent à former le concept, & enſuite la définition de chaque objet particulier. Rien n'eſt donc plus naturel que de penſer que ces adjectifs ont ſouvent ſervi de racines aux noms d'une infinité d'objets particuliers ; ſoit que ce nom ſe trouve tiré d'une des principales qualités extérieures de l'objet, également frappante pour tout le monde ; ſoit comme il arrive parfois, que le premier qui a donné le nom à la choſe ait été par hazard frappé d'abord de quelque particularité ſinguliere, qui n'auroit peut-être pas tant affecté d'autres perſonnes. Car rien ne vous montre mieux la marche

de l'eſprit de l'homme dans la ſuite de ſes idées, que la ſuite exacte de certaines dérivations; & alors on eſt étonné de voir la bizarrerie de la route qu'il a ſouvent priſe; & de quelle maniere la moindre circonſtance ſuperficielle des qualités extérieures d'un certain objet a ſuffi pour le faire ranger dans une certaine claſſe.

12. *L'uſage des mots détermine ſouvent l'uſage des choſes & peut faire croire la réalité de ce qui n'exiſte pas.*

Rarement cette acception incomplette a-t-elle manqué d'entraîner d'un certain côté la direction des connoiſſances, & quelquefois celle des mœurs & des uſages: ſur-tout, par la facilité avec laquelle on vient à ſe figurer que les paroles ſignifient auſſi la réalité des choſes, & que les choſes exiſtent dans la nature, parce qu'elles ont un nom dans la langue. Ce dernier point eſt de plus grande conſéquence qu'on ne le ſçauroit dire. (*Vide* N° 4.) Avec un peu d'attention,

l'on reconnoîtra que dans tous les ſiécles la plûpart des diſputes dans les Ecoles ne roulent que ſur des mots dont les choſes n'exiſtent point ; quoique l'on en ait une fois donné une définition reçue, qui bien approfondie ne ſignifie rien, & ſur laquelle néanmoins on ne ceſſe de diſſerter. Il n'eſt donc pas étonnant que les diſputes autrefois élevées ſur de telles matieres n'ayent jamais pu prendre fin ; puiſqu'il n'y a point d'originaux auxquels on ait pu comparer les termes de la définition reçue, & vérifier lequel des deux partis avoit tort ou raiſon. On peut en dire autant de ce qui a fondé quantité de dogmes & d'uſages reçus parmi les nations. Le langage, dit Michaëlis, *de l'influence des opinions ſur le langage*, perpétue les erreurs comme les vérités : lorſqu'une fauſſe opinion s'eſt gliſſée, ſoit dans la dérivation d'un terme, ſoit dans une phraſe entiere, elle s'enracine & paſſe à la poſtérité la plus reculée ; elle devient un préjugé populaire ; quelquefois un préjugé ſcavant, pire que

les expreſſions dérivent véritablement les

le préjugé populaire ; & par malheur il y a des préjugés pires encore que les préjugés ſçavans.

13. *Les mots ſont les fondemens de la ſcience, leur examen découvre ces fondemens.*

Quoique les mots ne ſoient en eux-même que les ſignes dont on eſt convenu pour s'entendre, ils ne ſont devenus que trop ſouvent les fondemens de la ſcience. A la vérité cela ne devroit pas être, mais comme l'impoſition des noms a ſouvent été faite ſur des rapports arbitraires, & en conſéquence des différens points de vue ſous leſquels on s'eſt aviſé de conſidérer les objets, la route s'eſt ouverte ſur les traces de ces rapports ; elle a tourné de ce côté la direction ainſi que la ſuite des idées ſubſéquentes : on a frayé le chemin où il étoit ouvert : on l'a étendu dans la même ligne. Les eſprits des hommes ſe ſont formés ſur les idées de leurs prédéceſſeurs. C'eſt ainſi que de peu-à-peu s'eſt conſtruit l'édifice

l'édifice entier de chaque opinion générale. Car les hommes ne font que porter au tas où les autres avoient fait un amas : rarement font-ils quelque conſtruction nouvelle ; & encore n'eſt-ce la plûpart du tems que ſur les vieilles ruines d'un ancien édifice.

Nos opinions générales n'embraſſent d'ailleurs que des idées générales ; & celles-ci, n'étant compoſées que des idées particulieres, ſont relatives à l'échelle continue des objets particuliers, & des noms qu'on leur a ſouvent donné d'une maniere très-imparfaite en ne conſidérant qu'une petite partie de l'objet.

14. *L'examen des expreſſions découvre le faux ou le frivole des opinions. Exemple tiré de l'aſtrologie.*

Ainſi pour retrouver le fondement d'une opinion, pour déterrer la baſe de tous les acceſſoires dont on l'a groſſie ; pour connoître la liaiſon qu'ont entr'elles les diverſes parties de la machine, pour ſuivre le plan ſur lequel elle eſt conſtruite,

& ſentir combien le pivot ſur lequel elle porte eſt foible, il ne faut quelquefois que remonter à la ſource des expreſſions qu'une ſcience ou qu'une croyance met en uſage ; ou que démêler toutes les différentes ramifications d'une même racine, en conſidérant combien de matieres hétérogenes elles ont elevées avec elles en s'écartant de leur tronc.

Y eut-il jamais d'art plus faux, plus inſenſé, plus dénué de liaiſon dans ſa pratique, plus généralement reçu en même tems, & plus impérieux ſur la conduite des hommes que celui de l'aſtrologie judiciaire ? Comment a-t-il pu s'établir une premiere fois, & ſubſiſter encore parmi des peuples qui ne ſont pas imbécilles ? Comment n'a-t-on pas vu qu'il n'y a pas la moindre relation entre les préceptes de cette prétendue ſcience & leurs réſultats ? On n'a pour le ſçavoir qu'à rechercher l'origine & la ſignification des premiers noms donnés aux aſtres, des riches épithétes attribuées à la lumiere admirable de ces beaux objets : on n'a

qu'à réfléchir à l'idée de puiſſance naturellement jointe à de telles expreſſions qu'on avoit employées comme les plus belles ; à l'affinité de dérivation entre les termes qui expriment le reſpect & ceux qui expriment le pouvoir ; au culte des aſtres établis en conſéquence ; à l'identité des titres donnés aux rois & aux aſtres : identité de mots qui a fait naître l'opinion connue de l'ancien orient que les rois devenoient des aſtres ; c'eſt-à-dire que les ames des grands ſouverains alloient après leur ſéparation d'avec le corps habiter, animer, régir les étoiles ; d'où elles continuoient à gouverner le monde comme auparavant, à y envoyer les influences dont elles diſpoſoient. Ces influences ne peuvent manquer d'avoir les qualités conformes à la ſignification du terme arbitraire employé pour nommer l'aſtre ; triſtes ſi elles viennent du vieillard Saturne, ſanglantes ſi elles partent du guerrier Mars. Les principes chimériques de cette ſcience ſont-ils fondés ſur autre choſe que

ſur les noms que certaines alluſions ont jadis fait donner aux étoiles ? On ſe figura que ces noms exprimoient leurs fonctions & ſpécifioient leurs influences. Le moment le plus déciſif à choiſir pour que les influences puſſent déterminer la deſtinée générale d'un homme, parut être celui de ſa naiſſance : & le moment le plus marqué du pouvoir de l'étoile celui où elle monte ſur l'horiſon. Ainſi l'homme né à l'inſtant où le lion ſe leve devoit être courageux. Le ſcorpion mal-faiſant ne pouvoit donner que des inclinations pareilles ; au lieu que la balance étoit le préſage d'un eſprit d'ordre & d'équité. On rafina davantage ſur l'art en combinant l'aſcenſion de l'étoile avec celle du ſoleil & des planetes ; au moyen de quoi on parvenoit à rendre un peu mieux raiſon de la grande différence qui ſe trouve entre les deſtinées ; article fort embaraſſant pour les artiſtes. Comme les aſtres décidoient des inclinations & de la fortune générale d'un homme au moment de ſa naiſſance, l'aſpect du ciel

pouvoit auſſi avoir ſon influence ſur chaque action particuliere de la vie, & marquer l'inſtant eſſentiel où il étoit à propos de l'entreprendre. On attend encore aujourd'hui cet inſtant en Aſie; on le combine avec le plus grand ſcrupule. C'eſt un uſage commun, & reçu dans les actions ordinaires de la vie, dès qu'on y attache quelque importance. La profeſſion d'aſtrologue demande beaucoup d'appareil, d'exactitude & de calculs: tellement qu'on eſt parvenu à joindre à cet art ridicule un travail réel & une apparence de ſcavoir qui n'a fait que lui donner plus de relief. Que ſert de s'étendre ſur de telles abſurdités où les mots ſeuls n'ayant qu'un rapport abſolument faux aux choſes qu'ils déſignent (pour mieux dire n'y en ayant aucun) n'ont pas laiſſé que d'établir une ſcience reçue, qui s'eſt long-tems attiré par-tout un reſpect aveugle? L'Europe infatuée de ce préjugé pendant tant de ſiécles n'en eſt entiérement guérie que depuis peu. Mais les Perſans, peuple ſpirituel & policé,

ſont auſſi crédules que jamais ſur ce point. Le meilleur moyen de faire revenir ceux qui y croient, ſeroit de leur montrer l'origine des mots, dont celle de leur croyance n'eſt qu'une ſuite.

15. *Erreurs des hommes, nées de ce qu'ils ont mis dans l'expreſſion ce qui n'étoit pas dans la choſe; & de ce qu'ils ont enſuite pris l'expreſſion pour la réalité. Exemples & effets de ceci.*

Nous ſommes les créateurs des mots. Il eſt vrai que nous les appliquons aux choſes réelles ſuivant ce que nous y voyons. Mais ſouvent nous croyons y voir ce qui n'y eſt point; & c'eſt en vertu de cette préoccupation que nous impoſons le nom : de ſorte que ſouvent auſſi il n'y a dans l'expreſſion des choſes que ce que nous y avons mis nous même. Cependant l'expreſſion de la choſe, née d'une conſidération qui lui eſt étrangere, vient à tenir lieu de la choſe même & de la réalité. Toute la ſuite de nos raiſonnemens ſe fait en conſéquence de

cette expreſſion, que nous regardons comme le *compendium* de la définition c'eſt-à-dire d'une courte deſcription de l'objet.

Il eſt ſi vrai que nous voyons dans les choſes ce qui n'y eſt point, que ſouvent même nous ne cherchons pas à les voir autrement : ſur-tout lorſque nous les enviſageons eu égard à certaines relations imaginaires ou à un certain ordre de claſſes que nous nous ſommes fait pour notre propre commodité. C'eſt preſque toujours là-deſſus que nous impoſons les noms. Mais cet ordre, ces relations ne ſont point dans l'objet, & n'ont rien à faire à lui. Cependant l'expreſſion de la choſe, née d'une conſidération qui lui eſt étrangere détermine la claſſe en laquelle on la range. Cette claſſe guide la façon de penſer ſur l'objet, jugement dont les branches ſe propagent enſuite, bien ou mal, fort au loin.

Prenons pour exemple l'idée de pudeur & de chaſteté, idée bonne & vertueuſe en ſoi; ſagement réglée par la légiſlation au juſte exercice d'une faculté naturelle, de

manière à prévenir l'abus qu'on pourroit faire de cette faculté par deux excès également contraires l'un à la politique & l'autre aux mœurs.

Mais cette idée, ce préjugé raiſonnable & réfléchi eſt-il naturel, comme on convient qu'il eſt moral ? Comment a-t-il pu naître au tems de la loi de pure nature (**) ; s'établir fortement enſuite

(**) Le premier homme & la première femme étoient nuds & n'en avoient point de honte. *Erat autem uterque nudus, Adam ſcilicet & uxor ejus, & non erubeſcant.* Dans la ſuite après leur déſobéiſſance ils ſe firent des vêtemens avec de larges feuilles : & lorſque la crainte de paroître devant Dieu, à qui ils avoient déſobéi les eut porté à ſe cacher en entendant ſa voix, ils dirent pour excuſe qu'ils s'étoient mis à couvert dans le bois parce qu'ils étoient nuds. Mais leur faute n'ayant rien de relatif à certains endroits du corps humain, n'avoit rien qui pût leur inſpirer la penſée de les dérober promptement à la vue, ni leur faire naître aucun ſentiment de honte ſur leur uſage naturel. D'ailleurs, quoiqu'il ſoit certain que nos premiers parens ont connu l'uſage des vêtemens, ce n'eſt pas au tems même de la formation de l'homme qu'il faut prendre les inſtitutions & les coutumes humaines : c'eſt à la rénovation du genre

conformément à la loi positive, & malgré le desir de la nature ; se porter même à des excès quelquefois nuisibles à la société. Le préjugé presque général parmi les nations non sauvages, qu'il est glorieux de se priver des besoins & des plaisirs naturels, a contribué sans doute à mettre en honneur le célibat. Mais convenons que cette cause n'est ni la plus ancienne ni la

humain après le déluge qui remit au premier pas les hommes dispersés & isolés sur la surface de la terre. On ne fait que rarement cette observation qu'on devroit toujours faire, que l'homme, si on le considere dans l'état de nature, doit être pris non avant, mais après l'inondation qui dépeupla la terre, lorsque les arts furent nécessairement perdus par le défaut même des matieres premieres, & que la dispersion du genre humain loin de sa premiere demeure eut effacé presque par-tout les anciennes connoissances acquises. Alors ils redevinrent sauvages, & vécurent nuds, même absolument nuds comme on les trouve encore dans les contrées de la terre où l'homme est resté le plus brute ; quoique l'art de se vêtir eut probablement été bien perfectionné longtems avant eux, & qu'on ne puisse douter que la famille unique qui survécut à la destruction totale du reste des hommes, n'eût conservé l'habitude de se couvrir de vêtemens.

plus naturelle. Il eſt aiſé d'en aſſigner d'autres qui le ſont davantage. L'uſage néceſſaire, mais déſagréable aux ſens pour lequel la nature a diſpoſé les conduits inférieurs du corps humain ; les changemens involontaires auxquels les parties des ſexes ſont aſſujettis ; la facilité de les bleſſer en dedans ou en dehors, lorſqu'on habite tout nud au milieu des bois, a porté les hommes à les couvrir les premieres, tant pour les cacher que pour les garantir. On ne trouve guères d'hommes aſſez brutes pour ne pas vouloir éviter eux-mêmes ou cacher aux yeux l'exceſſive mal-propreté. Parce que ces parties étoient la ſentine du corps humain, & parce qu'elles étoient par préférence dérobées à la vue, on y a attaché une idée de turpitude, & on les a nommées *honteuſes*. Mais il ne faut pas prendre ici la cauſe pour l'effet ; la nature n'a point fait d'ouvrage dont elle doive rougir. Ce qui eſt néceſſaire peut être déplaiſant, convenable à cacher, mais non pas honteux, ſelon le ſens que l'on attache

ici à ce terme. Et ſi l'on y prend garde, *pudor* ne ſignifioit dans ſon origine que ce qu'il devoit réellement ſignifier (*) : car c'eſt préciſément le même mot que *putor*, ſynonime de *fœtor*. Ainſi le mot *pudeur*, ſi l'on s'en fût tenu à ſon origine, n'auroit jamais été employé que pour exprimer une certaine eſpece de ſenſation déſagréable. Mais ayant égard aux circonſtances dont la choſe qu'on vouloit exprimer étoit accompagnée, on s'eſt ſervi du même terme pour exprimer *l'obſervation des bienſéances*. Or perdant de vue le phyſique de l'expreſſion, on l'a tout-à-fait tournée du côté moral. Le beſoin, l'occultation, la honte, la bienſéance, toutes ces idées, fort différentes, mais exprimées par un même terme, & par-là ſouvent confondues, ont formé un mêlange dans la tête des hommes, ont dirigé la façon de penſer, & l'ont entraînée fort loin. C'eſt ce qui arrive très-ſouvent, au moyen du pouvoir que les

(*) Les Latins définiſſent ce mot : *Ob aliquam rem ſordidam timor.*

mots ont sur les idées, sur-tout lorsqu'ils sont pris du côté moral, où les termes ne sont pas fixes & déterminés, comme ils le sont dans le sens physique. Ne pourroit-ce donc pas être de cette fausse application d'idée, faite en conséquence de l'introduction d'un terme ou épithéte impropre, que pourroient être nées en premiere origine les idées primordiales de pudeur, c'est-à-dire *honte honnête*, le plus souvent très-bonnes en soi, & conformes à l'humanité mais qui s'étendent si loin parmi certaines nations ? Ne seroit-ce pas aussi de-là qu'est venue la gloire stérile mise dans la virginité, qui a produit tant d'effets dans les mœurs & dans l'état des hommes ; ainsi que l'honneur attaché au non-exercice de l'une des facultés naturelles les plus utiles au genre humain.

16. *Moyen de reconnoître les erreurs métaphysiques, en remontant à l'analyse des idées par la décomposition des mots.*

Nous pouvons bien sur tout ceci faire une réflexion pareille à celle qu'un écri-

vain célebre fait ſur les ſciences numérales. Sçavoir bien diſtinguer ce qu'il y a de réel dans un ſujet d'avec ce que nous y mettons d'arbitraire en le conſidérant : démêler clairement les propriétés qui lui appartiennent, de celles qu'on pourroit lui prêter, ſeroit le meilleur fondement de la méthode d'impoſer les noms. Si les premiers impoſiteurs des noms avoient été en état de fixer leur vue ſur ce principe, on n'auroit pas vu paroître enſuite tant d'erreurs ſouvent reçues pour des vérités ; tant de fauſſes peintures des objets réels, tant de paradoxes, d'opinions, de fauſſes croyances, tant de queſtions inſolubles parce qu'elles ne roulent que ſur des mots pris pour des choſes, quoique ces mots ne fuſſent pas applicables avec juſteſſe aux objets réels : on n'auroit pas tranſporté dans le ſujet réel ce réſultat idéal qui n'eſt que dans le terme, & dont on a par dérivation tiré tant de fauſſes conſéquences : on s'entendroit mieux aujourd'hui ſur la métaphyſique des ſciences : on auroit moins

à faire à décompoſer nos idées par la décompoſition des mots qui les expriment, pour en ſuivre ainſi le fil, qui mieux qu'aucun autre guide nous peut faire remonter aux premieres traces de nos opinions, & reconnoître les préjugés & les erreurs que nous avons nous même portées dans les ſciences réelles.

17. *Circulation des idées vraies ou fauſſes par le commerce des mots, qui eſt le plus grand lien de la ſociété univerſelle.*

Enfin ſoit qu'il ſoit queſtion d'idées abſtraites ou de toute autre connoiſſance humaine quelconque & plus uſitée, la bonne ou mauvaiſe maniere de procéder à l'impoſition des noms, a jetté de profondes racines éternellement durables. L'étymologie nous montre comment les nations ſe prêtant un ſecours mutuel, & faiſant entre elles plus de commerce des mots que de toute autre choſe que ce puiſſe être, chaque peuple pour augmenter l'étendue de ſes idées combinées a profité des idées & des ſons

originels de ſon voiſin ; en les détournant par des dérivations conformes à ſa propre maniere de penſer & d'articuler : & comment il a fait par-là de la faculté de parler le grand inſtrument univerſel, & le lien commun de la ſociété.

18. *Utilité de l'étymologie dans la phyſique.*

Ce n'eſt pas ſeulement à la partie intellectuelle de la philoſophie que l'art en queſtion peut devenir utile. Il l'eſt encore à ſa partie matérielle dans les ſciences phyſiques lorſque les nomenclatures ſont bien faites. L'étymologie en inſtruiſant du vrai ſens & de la juſte ſignification des mots, apprend à connoître les propriétés des choſes, dont le nom, s'il eſt bien impoſé, doit être un *compendium* de la définition, & comme une courte deſcription de la choſe nommée. Ainſi la connoiſſance de la force des noms donnés aux choſes naturelles eſt déja d'un grand avancement pour les connoiſſances phyſiques. Les phyſiciens & en particulier les botaniſtes

ont été plus exacts dans les dénominations que nuls autres artiſtes ; s'étant attachés à dreſſer leur nomenclature ſur les qualités de chaque plante les plus propres à la diſtinguer. Par exemple, le nom *ortie* c'eſt-à-dire *brûlante* annonce d'abord le ſuc cauſtique contenu dans les pointes dont cette plante eſt couverte. *Urtica* dérivé d'*uro* vient du Chaldéen *ur ignis*, que les Grecs articulent avec un mouvement labial en diſant en leur langue πῦρ. Il eſt vrai que l'opération des nomenclateurs devient plus aiſée à pratiquer, quand il ne s'agit que de former logiquement, par obſervation & par étude un nouveau langage technique que le vulgaire n'a pas encore gâté : & c'eſt ce qui rend le langage des arts ignorés du peuple, plus juſte dans ſes expreſſions & plus facile à compoſer.

19. *L'étymologie ſert à faire connoître les variétés de conformation anatomique dans l'organe vocal ſelon les différens climats.*

Ajoûtons qu'on peut indirectement tirer

de l'art étymologique quelques connoiſſances de la ſtructure intérieure d'une partie du corps humain ; & qu'il n'eſt pas ſans quelque uſage pour l'hiſtoire phyſique de la conformation de l'homme. On obſerve que chaque peuple procede à la fabrique de ſon langage propre avec une certaine méchanique qui lui eſt particuliere ; & qu'on pourroit comparer à ce que les peintres appellent *maniere*, laquelle fait reconnoître la main ou l'école de l'artiſte. L'obſervation montrant de quelle maniere un peuple a coutume d'altérer les mots qu'il tire d'une nation voiſine, elle fera connoître l'aptitude que la nature a donnée à l'homme, ſelon la diverſité des climats où elle l'a fait naître, à ſe ſervir facilement de tels ou tels des organes de la parole. Car c'eſt de-là que dépendent les accens qui caractériſent une nation. Chaque peuple a ſon alphabet qui n'eſt pas celui d'un autre, & dans lequel pluſieurs lettres ſont impoſſibles à prononcer pour tout autre. (Voyez n° 23.) Le climat, l'air, les lieux, les eaux,

le genre de vie & de nourriture produiſent des variétés dans la fine ſtructure de l'organiſation. Ces cauſes donnent plus de force à certaines parties du corps ou en affoibliſſent d'autres. Ces variétés qui échapperoient à l'anatomie peuvent être facilement remarquées dans les organes ſervans à la parole, en obſervant quels ſont ceux dont chaque peuple fait le plus d'uſage dans les mots de ſa langue, & de quelle maniere il les emploie. On verra par-là que l'Hottentot a le fond de la gorge & l'Anglois l'extrémité des levres doués d'une très-grande activité. On verra que dans l'émigration des mots d'un langage à un autre, d'une contrée à une autre, à meſure qu'ils s'avancent vers le nord, l'homme les charge de ſifflement labial & naſal; comme au contraire à meſure qu'ils s'avancent vers le midi, il les recule au fond du canal vocal, en les chargeant d'aſpirations gutturales; (Voyez n° 91.) d'où il ſuit qu'en général vers le ſeptentrion le bout extérieur de l'inſtrument vocal eſt plus agile, & ſe met

plus aiſément en jeu ; & que vers les contrées méridionales c'eſt au contraire l'extrémité intérieure du canal que la nature a formé plus facile à mouvoir : diſpoſition générale qui ne peut naître que de l'influence qu'a le climat ſur l'organiſation humaine. Ces petites remarques ſur les variétés de la ſtructure humaine peuvent quelquefois conduire à de plus importantes. En une matière auſſi difficile à connoître que l'eſt la configuration de notre propre corps, & où les moindres détails ont tant d'intérêt pour nous, on ne doit pas négliger d'y appliquer les obſervations & les méthodes des arts étrangers : ſur-tout à des points où les opérations propres à l'art même, ſeroient probablement inſuffiſantes.

20. *Elle indique le caractere d'ame des peuples.*

Cette habitude d'un peuple d'employer certains ſons par préférence, ou de fléchir certains organes plutôt que d'autres, étant donc un bon indice du climat, il l'eſt en même tems du caractere de la nation, qui

en beaucoup de choſes eſt déterminé par le climat ; comme le génie de la langue l'eſt par le caractere de la nation.

L'uſage habituel des lettres rudes déſigne un peuple ſauvage & non policé. Les lettres liquides ſont dans la nation qui les emploie fréquemment une marque de molleſſe & de délicateſſe tant dans les organes que dans le goût. Citons pour exemple d'une part les langues du nord ; & d'autre part la langue italienne, & ſur-tout la chinoiſe. On peut tirer un fort bon indice du caractere mol de la nation Chinoiſe, aſſez connu d'ailleurs, de ce qu'elle n'a aucun uſage de l'articulation rude *R*. La langue italienne qui n'eſt qu'un latin corrompu a perdu ſa force, s'eſt amollie en vieilliſſant, en même proportion que le peuple qui la parle a perdu de la vigueur des anciens Romains. Mais comme elle étoit plus près de ſa ſource, qu'elle a moins contracté de barbarie, que ſa molleſſe eſt tombée ſur une langue fort mâle, dont le caractere ſévere avoit peut-être beſoin

d'être adouci, elle eſt encore reſtée la plus belle entre les dialectes de l'Europe.

La langue latine eſt franche & ſéche ayant des voyelles pures & nettes, & n'ayant que peu de diphtongues. Si cette conſtitution de la langue latine en rénd le génie ſemblable à celui des Romains, c'eſt-à-dire propre aux choſes fermes & mâles, elle l'eſt d'un autre côté beaucoup moins que la grecque, & même moins que la nôtre, aux choſes qui ne demandent que de l'agrément & des graces legeres. Auſſi notre langue eſt-elle, ainſi que notre nation, beaucoup plus ſemblable à la grecque qu'à la romaine; quoique plus éloignée de celle-là dans l'ordre de la filiation. Mais le génie du peuple l'a emporté & a déterminé la reſſemblance; outre que les exemples ſont communs de gens qui reſſemblent plus à leur aïeul qu'à leur pere. On ſent aſſez que je n'entends parler ici que d'une reſſemblance dans l'idiotiſme & dans certaines tournures de phraſes qui dénotent le caractere d'une nation; non de

la reſſemblance dans les termes qui chez nous eſt plus grande avec les mots de la langue latine dont les nôtres ſont immédiatement ſortis.

La langue grecque eſt pleine de diphtongues qui en rendent la prononciation plus allongée, plus ſonore, plus gazouillée : c'eſt ce qui rend ſa poéſie plus belle, plus harmonieuſe encore que la poéſie latine. La langue grecque a par elle-même un certain ramage facile à reconnoître en liſant à haute voix les vers d'Homere. La langue françoiſe pleine de diphtongues & de lettres mouillées approche davantage en cette partie de la prononciation du grec que de celle du latin. Que ſi la poéſie Françoiſe eſt, malgré cela, fort au-deſſous de celle des Latins, ceci ne vient que du peu de proſodie de notre langue, de la monotonie de nos pieds toujours équivalens aux anciens ſpondées, & du retour fatiguant de nos rimes plates, inſupportable à l'oreille dans un poëme de longue haleine en vers hexametres. Quant à notre proſe

ſelon l'opinion commune elle l'emporte ſur toutes celles des autres nations par la clarté : & c'eſt un des principaux mérites que puiſſe avoir un langage.

La réunion de pluſieurs mots en un ſeul, ou l'uſage fréquent des adjectifs compoſés, marque dans une nation beaucoup d'eſprit, une appréhenſion vive, une humeur impatiente, & de fortes idées : tels ſont les Grecs & les Anglois.

On remarque dans l'eſpagnol que les mots y ſont longs, mais d'une belle proportion, graves, ſonores & emphatiques, comme la nation qui les emploie.

L'habitude de changer la voix franche en voix naſale, d'atténuer l'articulation d'un organe, de tranſpoſer les inflexions fermes pour les rendre plus ſouples, provenant d'une prononciation vicieuſe, affectée ou molle, eſt un ſigne de peu de force dans la nation qui en uſe. Exemple, *Campidoglio* pour *Capitolium* ; *Drento* pour *Dentro*. Quoique ces deux exemples-ci ſoient tirés de l'italien, qu'on ſe garde encore une fois, de croire que je veuille

insinuer par-là, que la langue italienne est une langue foible ou médiocre. Si elle abonde en diminutifs & en paroles molles, si elle se prête aisément aux petits jeux de mots & d'imagination, aux pointes puériles & recherchées qu'on appelle mal-à-propos du beau nom de *concetti*, c'est qu'elle est souple, insinuante, spirituelle, & exagérée comme la nation qui la parle. Mais ces foiblesses n'empêchent pas que d'un autre côté elle ne soit sonore, vocale plus qu'aucune autre, vive & pathétique au dernier point, dans les sujets grands & sublimes. Pour se convaincre qu'elle est propre à tous les styles & à tous les sujets, il n'y a qu'à lire l'Arioste.

21. *Le caractere des peuples aussi très-marqué par les idiotismes & par la syntaxe de chaque langue.*

Il n'est pas inutile non plus d'observer les idiotismes tant de construction que d'expression particulieres à chaque peuple. La plûpart naissans de ses mœurs ou de son

ſon tempérament peuvent être d'aſſez bons indices de ſa façon générale de penſer. Les François ſe plaiſent ſur-tout à ce qu'ils appellent avoir de l'*eſprit*. Cette expreſſion qui caractériſe le ton habituel de leur converſation & de leurs livres, eſt propre à leur langue & ne ſe trouve dans aucune autre. Ils aiment les *jolies* femmes, plus que les belles : & ce mot *joli* n'eſt pas ailleurs que chez eux. Ils s'entendent eux-même beaucoup moins qu'ils ne le croient ſur la ſignification préciſe de ces façons de parler ſi communes, *un homme d'eſprit*, *une jolie femme* ; c'eſt une choſe qu'on ſent mieux qu'on ne la définit ; & pour marque évidente, très-ſouvent ils ne ſont d'accord ni de la définition, ni de l'application particuliere. Les mots anglois, *humour*, *ſplen*, &c. ne ſe peuvent traduire exactement. Les termes de cette eſpece n'ont point d'équivalens ni même de dérivés dans d'autres langues : ils reſtent confinés chez la nation qui ſe les eſt rendu propres par ſon caractere d'ame.

22. *L'arrangement des termes propres à chaque langue indique quel genre de conſidération prévaut dans l'eſprit de chaque peuple. Quel eſt l'arrangement qu'on doit nommer* ordre *ou* inverſion? *Faut-il pour plus de clarté du diſcours le tirer de la nature des perceptions, ou de la nature des affections.*

Nous vantons par exemple la clarté de l'eſprit de notre nation indiquée par l'extrême clarté de notre langue qui procede toujours comme les choſes procedent elles-même dans la nature, & ne ſe permet point, à l'exemple de beaucoup d'autres, d'en intervertir l'ordre. Notre phraſe préſente d'abord l'acteur qui agit (le *nominatif*) puis ſon action (le *verbe*); puis ſa maniere d'agir (l'*adverbe*); puis le ſujet ſur lequel il agit (l'*accuſatif*); puis la qualité de ce ſujet (l'*adjectif*), &c. Nous ſommes fortement perſuadés que c'eſt la maniere la plus naturelle de procéder. Cependant ceux qui auront lu le Traité de l'Inverſion de M. le Batteux

(Cours des Belles-Lettres, tome II.) ouvrage rempli d'une métaphyſique très-critique & très-fine, verront que c'eſt le défaut de terminaiſons propres à diſtinguer le nominatif de l'accuſatif qui nous a forcé à prendre cet ordre moins naturel qu'on ne le croit : que l'inverſion eſt dans notre langue, non dans la langue latine comme on ſe le figure : que les mots étant plus faits pour l'homme que pour les choſes, l'ordre eſſentiel à ſuivre dans le diſcours repréſentatif de l'idée des objets n'eſt pas tant la marche commune des choſes dans la nature, que la ſucceſſion véritable des penſées, la rapidité des ſentimens ou de l'intérêt du cœur, la fidélité de l'image dans le tableau de l'action : que le latin en préférant ces points capitaux procede plus naturellement que le françois, & ſans crainte de l'amphibologie, parce que ſes terminaiſons annoncent d'avance la diſtinction de l'agent & du ſujet, du nominatif & de l'accuſatif, &c.

On peut conſulter là-deſſus le livre

de M. Pluche de la maniere d'étudier les langues. Il y raporte cet exemple, L. 2, p. 115.

Goliathum procéritatis inuſitatæ virum (1) *David adoleſcens* (2) *impacto in ejus frontem lapide* (3) *proſtravit* (4): *& allophylum cùm inermis puer eſſet* (5) *ei detracto gladio* (6), *confecit* (7).

Le jeune David (2) renverſa (4) d'un coup de fronde au milieu du front (3) Goliath homme d'une taille prodigieuſe (1) & tua (7) cet étranger avec ſon propre ſabre qu'il lui arracha (6): car David étoit un enfant déſarmé (5).

» Dans la marche que l'on fait prendre » à la phraſe françoiſe, on renverſe entié- » rement l'ordre des choſes qu'on y rap- » porte; & pour avoir égard au génie, » ou plutôt à la pauvreté de nos langues » vulgaires, on met en piéce le tableau » de la nature. Dans le françois, le jeune » homme renverſe avant qu'on ſache qu'il » y ait quelqu'un à renverſer: le grand » Goliath eſt déja par terre, qu'il n'a en- » core été fait aucune mention ni de la » fronde, ni de la pierre qui a fait le » coup: & ce n'eſt qu'après que l'étranger

» a la tête coupée, que le jeune homme
» trouve une épée au lieu de fronde pour
» l'achever. Ceci nous conduit à une
» vérité fort remarquable, que c'eſt ſe
» ſe tromper de croire, comme on fait,
» qu'il y ait inverſion ou renverſement
» dans la phraſe des anciens tandis que
» c'eſt très-réellement dans notre langue
» moderne qu'eſt ce déſordre. Le latin
» préſente dans ſa ſimplicité hiſtorique
» un vrai tableau du fait; & ſi vous y
» conſidérez l'adreſſe avec laquelle la lan-
» gue latine diſpoſe ſes termes, vous y
» trouverez plus que l'art des peintres
» même ne peut fournir. Ceux-ci n'ont
» qu'un inſtant à vous livrer : au lieu que
» vous avez ici la continuité de l'action,
» & le progrès des circonſtances qui ſe
» ſuccedent. Vous voyez d'abord (1 & 2)
» ſelon l'ordre de la nature les deux
» champions en préſence, & la diſpro-
» portion de l'un à l'autre : puis on les
» met aux priſes. (3) La pierre partie de
» la fronde du jeune homme, briſe le
» front du géant : il tombe (4). Le jeune

» Hébreu ſe trouvant ſans armes (5) lui » enleve ſon épée (6) & l'acheve (7). » Ici l'ordre grammatical du latin ſe rend » eſclave de la nature ; & quoiqu'il » conſerve ſes droits en donnant à cha- » que terme l'inflexion & la terminaiſon » qui en caractériſe l'emploi, cependant » la ſuite des choſes ſignifiées n'eſt point » dérangée par l'ordre du latin : au con- » traire la marche de la phraſe eſt pré- » ciſément comme celle de l'action.

Je ne voudrois pas néanmoins conclure de ceci que les Romains avoient plus de clarté que nous dans l'eſprit, mais ſeulement qu'ils y avoient plus de vivacité ; qu'ils ne regardoient pas les objets du même biais, ni dans le même ordre que nous les regardons, & qu'concevant plus vivement les choſes, ils ſuivoient dans leurs expreſſions l'ordre des ſentimens préférablement à celui des choſes.

Durum ſed levius fit patientiâ quidquid corrigere eſt nefas. — Tout ce qui eſt ſans remede eſt cruel, mais la patience l'adoucit.

Les idées ſont rangées dans le latin

ſelon l'ordre qui a frappé l'eſprit. La plus vive eſt la premiere, *durum :* celle qui affecte le plus promptement enſuite eſt l'adouciſſement cherché à l'affliction, *levius :* puis le moyen d'obtenir cet adouciſſement, *patientiâ.* Ce n'eſt qu'apres que l'eſprit a marqué ainſi les principaux objets dont il eſt frappé qu'il ajoûte les autres mots qui ont fait naître ſes affections. Le françois ſuit l'ordre de l'intelligence ; mais le latin ſuit l'ordre du ſentiment & des mouvemens du cœur : en quoi il eſt plus vif & plus noble. De même.

Uſque adeone mori miſerum eſt ?	La mort eſt-elle donc un ſi grand mal ?

Le françois parle d'abord de l'objet conſidéré qui eſt *la mort* ; mais le Romain ſent & s'écrie : *Uſque adeone ?* Danet de qui j'emprunte ces exemples & ces reflexions (Préfac. du Dict. fr.) ajoûte ingénieuſement : « Le latin eſt un langage » de gens paſſionnés qui ſe preſſent » d'exprimer ce qu'ils ſentent davantage. » Le françois eſt un langage de philo-

» ſophes tranquilles, qui tend à faire » connoître les choſes telles qu'elles ſont » en effet, & dans un ordre tout-à-fait » naturel.

Je n'en dirai pas davantage ſur une matiere fort curieuſe qui appartient aux tropes & à la ſyntaxe des langues, plus encore qu'aux mots ſimples dont je m'occupe. « Mais les mots même, ſelon la remarque de M. Falconet, » ne méritent » pas moins ici une conſidération par- » ticuliere. La formation des mots ne » ſcauroit être approfondie, ſi l'on n'en » examine les relations avec le caractere » d'eſprit des peuples & la diſpoſition » primitive de leurs organes; en un mot » ſi l'on étudie l'homme de tous les » ſiécles & de tous les climats, pour ainſi » dire en l'enviſageant de tous les côtés, » c'eſt-là peut-être un des objets les plus » dignes de l'eſprit philoſophique. Quelle » vaſte carriere d'ailleurs les recherches » de l'origine des mots n'ouvrent-elles » pas à la vraie critique qu'on doit re- » garder comme l'exercice de ce même

» eſprit. » (Mém. de l'Acad. des B. L. tom. XX).

23. *Elle indique auſſi leur police plus ou moins ancienne : leurs inventions, leurs connoiſſances.*

On peut juger de la police ancienne ou récente d'un peuple, de l'ancienneté ou de la nouveauté de ſa langue, par la quantité plus ou moins grande des mots, par la variété plus ou moins nuancée des conſtructions. L'abondance des mots, la richeſſe d'expreſſions nettes & préciſes ſuppoſent dans la nation un eſprit qui s'exerce depuis long-tems, un grand progrès de connoiſſances & d'idées. (Buffon, Hiſt. nat. tom. I, Diſc. 1.) De même pour connoître à quel peuple un art doit ſon invention & ſes développemens, ou du moins pour remonter à ce ſujet autant qu'il eſt poſſible, la meilleure méthode eſt d'examiner en quelle langue ſe trouvent les plus anciens termes de cet art. Nous voyons par-là de combien de choſes les Grecs avoient des

idées préciſes, qu'ils ne pouvoient avoir acquiſes que par une étude de ces mêmes objets, par une longue ſuite d'obſervations & de remarques. » Ils ont même, dit l'auteur que j'ai cité, » des noms pour » les variétés, & ce que nous ne pou- » vons repréſenter que par une phraſe » ſe nomme en leur langue par un ſeul » ſubſtantif. » Il remarque ailleurs que la meilleure preuve que la bouſſole, par exemple, eſt une invention moderne dûe Italiens, & que les Arabes n'en ont pas, comme le rapporte Bergeron, anciennement connu l'uſage, eſt qu'il n'y a dans l'arabe aucun mot relatif à cette connoiſſance; les Arabes qui ſe ſervent de la bouſſole ſe ſervant auſſi du mot italien qui la nomme.

Il eſt certain que le langage d'un peuple contient, s'il m'eſt permis de m'exprimer de la ſorte, les véritables dimenſions de ſon eſprit. Il eſt la meſure de l'étendue de ſa logique & de ſes connoiſſances. Laſcaris diſoit de la langue grecque qu'elle eſt aux ſciences & aux arts ce que

la lumiere eſt aux couleurs : qu'elle paroît avoir été formée moins par le beſoin & par la convention que par la nature même. Un écrivain moderne, qui poſſede le talent d'approfondir les objets qu'il traite, enchérit encore ſur cet éloge. Selon lui, la langue grecque fut inconteſtablement l'ouvrage des hommes les plus ſenſibles & les plus heureuſement organiſés. On diroit que la nature s'étoit offerte à eux par ſes côtés les plus frapans & les plus riches; qu'avant que d'avoir rien nommé ils avoient parcouru l'univerſalité des choſes, & en avoient ſaiſi les rapports, les différences, l'enchaînement, en un mot toutes les propriétés : tant cette langue eſt l'image fidelle de l'action des objets ſur les ſens & de l'action de l'ame ſur elle même. Des mots qui par le mêlange heureux des élémens qui les compoſent, forment, ou plutôt deviennent des tableaux ; qui s'étendent, ſe nuancent & ſe ramifient, conformément à la nature des ſenſations, ou des idées, dont ils ſont non-ſeulement l'inſtrument, mais la plus vive image ;

qui par leur aptitude à s'unir & à ne former qu'un corps avec une infinité d'autres mots, obtiennent le double avantage de rapprocher & de multiplier les idées, & de devenir en même tems plus majestueux & plus sonores; qui par la transposition à laquelle ils se prêtent, tantôt procedent comme la raison tranquille, tantôt s'élancent, se troublent, se désordonnent comme les passions. Des systêmes entiers renfermés dans son sein; des combinaisons variées à l'infini, d'où résulte une harmonie enchantereſſe, mais dont la partie la plus sensible (les accens) a péri. Une marche pleine de mouvement, &c. (ARNAUD. Journ. étrang.)

La source de tant de louanges données à la langue grecque, la plus belle en effet de celles que les hommes ont jamais parlé, du moins de notre connoissance, vient de ce qu'elle est plus facile à reconnoître pour l'ouvrage de la nature; de ce qu'elle a mieux réussi qu'une autre à peindre les objets extérieurs, en se tenant attachée de plus près au systême de la nature,

qui n'eſt autre que ce penchant qu'elle a donné à l'homme de combiner la forme d'une inflexion vocale avec la forme d'un objet phyſique, pour les aſſimiler l'une à l'autre : ſyſtême dont le développement fait la matiere du Traité que j'écris. Convenons cependant de bonne foi que la langue grecque, à force de culture & d'abondance, eſt devenue bien moins ſage dans la fabrique de l'énorme quantité de compoſés & de dérivés qu'elle poſſede, lorſqu'ils ont à exprimer des noms d'êtres relatifs, abſtraits, métaphyſiques, &c : qu'il lui eſt ſouvent arrivé d'en former les dénominateurs ſur des conſidérations ſingulieres & peu apparentes : qu'elle auroit en les formant pu faire un choix plus ſimple & plus heureux des approximations ou des comparaiſons : qu'elle a quelquefois pris des routes trop détournées, & pouſſé des branches bizarrement écartées du tronc : qu'en un mot elle a trop obéi au génie vif & fin d'une nation qui s'exprimoit avec promptitude & s'entendoit à demi-mot, par la faci-

lité qu'elle avoit à saisir les objets, lors même qu'ils n'étoient présentés que sous les plus petites faces. Mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans les discussions que demanderoit une pareille thèse.

24. *Utilité de l'étymologie dans l'histoire ancienne & dans la mythologie.*

Venons à l'histoire ancienne. Il faudroit n'en avoir qu'une bien médiocre teinture pour ignorer tous les secours que lui fournit la matiere étymologique : combien elle sert à débrouiller le chaos de la mythologie ; à réduire à des événemens fort simples le faux merveilleux dont se pare l'antiquité ; à reconnoître la nature & la situation des climats, les noms des villes & des nations, leurs mœurs, leurs usages, leurs rits religieux. Rien sur-tout ne contribue davantage à nous mettre au fait des émigrations des peuples, de leurs navigations, & des colonies qu'ils ont portées en des climats éloignés. Il n'y a point de meilleure maniere de suivre un peuple, que de le suivre à la trace de

ſa langue. En ceci il eſt à propos d'obſerver, non-ſeulement les termes primitifs & leurs dérivations, mais auſſi les idiotiſmes & la ſyntaxe, non moins eſſentiels & déciſifs que les mots ſimples. C'eſt par-là que l'on parvient à connoître, le mieux qu'il eſt poſſible, l'origine des peuples, leurs mêlanges, le progrès de leurs connoiſſances, la variation de leurs uſages, la ſource de leurs coutumes & de leurs dogmes : pourvu toutefois que les preuves étymologiques que l'on apporte ſoient ſolides & réitérées; que l'on ne ſe laiſſe pas emporter à l'eſprit de ſyſtême; & que l'on ne premne pas à tâche de vouloir, comme il n'arrive que trop ſouvent, tout ramener à un ſeul principe que l'on s'eſt fait. Il ne faut donner d'autres preuves de cette propoſition que l'excellent ouvrage du célebre Bochart. Avec une profonde connoiſſance des langues orientales & par le ſeul ſecours de l'étymologie, quelle lumiere ce ſçavant homme n'a-t-il pas jetté ſur ce que l'hiſtoire ancienne a de plus obſcur? &

malgré le petit reproche qu'on peut lui faire d'avoir trop embraſſé de choſes dans ſon ſyſtême, y a-t-il un autre livre ſur cette matiere dont on puiſſe tirer autant d'utilité ?

25. *Exemple.*

A l'aide des explications que Bochart & les autres perſonnes verſées dans les anciennes langues d'orient nous ont données des termes de ces langues, il ne ſeroit peut-être pas difficile de montrer, ſi c'étoit ici le lieu de le faire, que tous les noms des anciennes divinités, n'expriment qu'une ſeule & même idée relative au ſoleil & aux aſtres, ou aux épithétes qu'on leur donnoit : Que dans les premiers tems il n'y a eu chez tous les peuples d'orient, ſi on en excepte les Hébreux, d'autre religion que le *Sabéiſme*, ni d'autre divinité que le ſoleil, objet naturel du culte de tous les peuples qui ne ſont ni tout-à-fait groſſiers, ni aſſez philoſophes : Que preſque tous ces noms de divinités fabuleuſes Grecques & Romaines ſont

dérivés de certains mots Egyptiens, Phéniciens, Chaldéens, Aſſyriens, ou Perſiques qui tous ſignifient le *ſoleil*, ou un adjectif exprimant une épithéte donnée au ſoleil : Que ces adjectifs perſonifiés dans la ſuite par les peuples qui n'entendoient pas les langues orientales ſont devenus autant de divinités particulieres, d'où eſt né le *Polythéiſme* : Que ces adjectifs donnés pour épithétes, ſoit par flatterie, ſoit par honneur, ſoit par convenance de ſignification, aux anciens rois d'orient ont introduit l'*idolatrie* : & enfin que ces mêmes adjectifs mal entendus, pris dans un ſens équivoque, altérés dans la prononciation, ou rapportés par les Grecs (peuple menteur & ignorant en hiſtoire étrangere) à certains mots de leur langue aſſez ſemblable pour le ſon, leur ont donné lieu de débiter ſur les hiſtoires anciennes mille circonſtances fauſſes & ridicules ; mille contes puériles, métamorphoſes & fables de toute eſpece : ce qui a donné naiſſance à la *mythologie*, c'eſt-à-dire à la choſe du

monde la plus abſurde & la plus dénuée de liaiſon, ſi l'on n'y porte le flambeau de l'étymologie.

26. *Néceſſité d'entrer dans l'examen des termes appellatifs & des noms propres dont l'altération a été une ſource continuelle d'erreurs dans l'hiſtoire ancienne.*

On ne ſçauroit croire combien l'averſion pour les ſons barbares & la grande ſenſibilité pour l'euphonie ont introduit d'erreurs dans l'hiſtoire, par la mauvaiſe habitude d'eſtropier les noms propres étrangers, à qui l'écrivain veut donner une tournure & une terminaiſon conformément à ſon idiome national. La langue grecque affectoit ſur-tout cette délicateſſe. On voit qu'Herodote s'excuſe quelquefois d'être obligé de rapporter des noms qui rendent un ſon étranger : il y a même des cas où il aime mieux les omettre tout-à-fait. Les écrivains Grecs alterent les noms barbares ; ils les plient à la forme de leur langue, & les *gréciſent* ſi

ſi bien (par exemple *eutychios*, pour *Evochous*) qu'ils ſemblent alors dérivés d'une racine grecque (*eu-tychius*, *bene fortunatus:*) ou bien, ils rendent par des équivalens ou traduiſent en leur langue les noms des lieux. Parce que le nom d'une ville d'Egypte *Babel*, *Babylon*, ſignifie *porte* ou *ville du ſoleil*, ils l'appellent *Heliopolis*. Cette habitude eſt devenue la ſource de mille erreurs particulieres; & n'a pas médiocrement contribué à un préjugé général encore plus erroné, en vertu duquel les Grecs, ſans héſiter, faiſoient honneur à leur nation de tous les faits étrangers. Comment s'empêcher de croire que tant de perſonnages célebres dont les noms avoient un air national, appartenoient à la nation; que tant de villes & de peuples lui devoient en effet leur origine? Quelle idée plus flateuſe pour une nation naturellement ſi vaine! Elle avoit d'ailleurs un air de patriotiſme; (*Michaëlis*, de l'influence des opinions ſur le langage.) Il n'en falloit pas tant pour l'établir comme préjugé po-

pulaire généralement reçu. Les Grecs, comme on l'a déja remarqué ailleurs, (Mémoires de l'Académie des Belles Lettres, Liv. XXV, page 68) ont par-là tellement brouillé les temps, les perſonnes, & les faits, qu'ils ont rendu l'hiſtoire ancienne, déja ſi ténébreuſe, preſqu'entiérement méconnoiſſable. De ſorte qu'il eſt difficile de dire, ſi dans l'étude des anciennes origines & des premiers ſiécles, les auteurs Grecs, de qui nous tenons preſque tout ce qui en reſte, (les originaux des autres nations étant perdus) nous ſervent plus, par ce qu'ils nous apprennent réellement, qu'ils ne nous nuiſent en nous le tranſmettant d'une telle maniere.

Tout ceci pour être developpé autant qu'il le faut, demanderoit des explications fort étendues, ou plutôt un livre entier. J'y pourrai revenir, quoique ſuccintement, dans un chapitre particulier vers la fin de ce Traité : mais ce n'eſt pas le cas d'arrêter plus long-temps le lecteur au début. Je ne le dis ici que pour montrer

que la ſcience étymologique eſt la vraie clef de l'hiſtoire ancienne. C'eſt ce que je me propoſe d'expliquer avec plus de détail dans un Mémoire ſur les dieux *Cabires*, ou je ferai voir que le culte de ces dieux n'étoit autre choſe que l'adoration du ſoleil ſous la figure du feu, & la religion actuelle des *Guebres*, dont le nom, comme on le voit, eſt le même que celui des *Cabires*. Tout l'ancien monde a été partagé entre cette religion *Sabéenne*, & le culte plus groſſier de certaines divinités matérielles, animées ou inanimées, tels qu'un animal, un arbre, un lac, &c. culte aſſez ſemblable à celui que les peuples Negres rendent à leurs *Fétiches*, dont on nous a depuis peu donné l'hiſtoire. Ces deux religions ſont antérieures à l'*idolatrie* proprement dite, c'eſt-à-dire au culte des hommes déifiés : le développement de l'origine de ce dernier culte appartient plus proprement à l'hiſtoire des regnes & des évenemens particuliers de chaque pays.

27. *Utilité de l'étymologie pour recouvrer en partie les anciennes langues perdues ; maniere d'y parvenir.*

A ne regarder l'étymologie qu'en ce qu'elle a de grammatical, il eſt certain qu'outre ſon uſage le plus commun qui eſt de faire la généalogie des mots, elle en peut avoir un autre beaucoup plus curieux ; ce ſeroit de recouvrer en partie les anciennes langues, en décompoſant les langues modernes. Voici la méthode que je propoſerois pour y parvenir. Que l'on ôte du françois, par exemple, tout le grec & le latin qu'y ont apportés les Marſeillois & les Romains, tout le ſaxon ou le theuton qu'y ont apportés les Francs : que l'on ôte du réſidu tout ce que l'on reconnoîtra par la comparaiſon des langues d'orient venir des colonies Phéniciennes, il eſt preſque certain que le reſtant ſeroit le pur celtique des anciens Gaulois. Par de pareilles opérations on auroit le cambrique ou *cimraéc* en Angleterre ; le cantabre en Eſpagne : l'oſque,

le ſabin, l'umbre en Italie; l'illyrien en Eſclavonie; le runique en Scandinavie. La confuſion que le mêlange des peuples a miſe entre leurs langues n'empêche pas d'en pouvoir démêler l'origine & le fond, en ſéparant l'alliage qui les déguiſe. Il faudroit choiſir, en faiſant ce travail, le langage de la campagne dans les provinces de chaque royaume où la vieille langue s'eſt le mieux conſervée; telles que la Bretagne, le pays de Galles, la Biſcaye. Peut-être tireroit-on auſſi d'aſſez grands ſecours de l'irlandois : mais c'eſt ſur quoi je ne puis rien dire, n'ayant aucune connoiſſance de cette langue.

Je citerai encore un exemple de la même méthode qu'on pourroit employer par rapport à la langue punique. L'iſle de Malte, au rapport de Diodore, l. 5, eſt originairement une colonie de Phéniciens, qui dans l'habitude où ils étoient de voyager juſqu'au grand océan occidental pour les affaires de leur commerce, y établirent un entrepôt commode, parce qu'elle eſt ſituée en haute mer à moitié

chemin de Tyr à Gades, & qu'on y trouve de bons ports. Ce récit de Diodore eſt confirmé par l'étymologie du nom des trois iſles de ce canton de la mer : *Malit* en Phénicien. i. e. *Refugium* : *Gaulos*. i. e. *Rotunda* : Lampas ou *Lampeduſa* vient de *Lapid*, i. e. *Lampas*. Le géographe Scylax rapporte en effet qu'il y avoit dans cette derniere iſle deux grandes tours qui probablement ſervoient de phares. (Voyez Bochart, *Chan*. 1. 26. & Soldani, *Della lingua Punica uſata da Malteſi*.) Le langage de l'iſle de Malte, dit Jean Quintin dans la deſcription qu'il nous a donnée de cette iſle, eſt fort mêlée d'africain. J'ai vu à Malte en 1533 certaines colonnes de pierre ſur leſquelles ſont gravées des lettres puniques avec des eſpeces de points, leur figure approche aſſez de l'hébreu. Et il eſt ſi vrai que l'idiome maltois participe du phénicien que les inſulaires entendent, prononcent fort bien, & ont dans leur langue quelques-uns des mêmes termes que l'on trouve dans la ſcene de Plaute, dans Avicenne, &

& dans l'Evangile, entr'autres ceux-ci de l'Evangile *Eloi*, *ephhta*, *kumi*. On ſcait que les mots de cette eſpece ne s'écrivent pas facilement en caracteres latins, & ne ſe prononcent bien que par ceux à qui la langue eſt naturelle. Si les reſtes du vieux langage qu'on retrouve à Malte viennent véritablement de la colonie Phœnicienne, comme le croit Quintin, il ſeroit fort à ſouhaiter qu'un homme habile dans les langues d'orient s'y tranſportât pour rechercher les veſtiges du phœnicien & du punique. Mais il ne faudroit pas qu'il bornât ſa courſe à ce ſeul endroit. Peut-être les découvertes ſeroient-elles plus aſſurées dans deux autres iſles de la Méditerranée, la Sardaigne & la Corſe. Il eſt conſtant, à la vérité par le rapport de tout le monde que le langage vulgaire de Malthe eſt à demi mêlé d'oriental : mais les Arabes & les Sarazins ont occupé cette iſle il y a peu de ſiecles, & ce peut être la raiſon pour laquelle les Maltois entendent ſi bien les termes d'Avicenne. Il eſt à craindre que

l'oriental qu'on trouve mêlé dans leur langue ne vienne au moins autant de ces derniers que des Tyriens ou des Cartaginois. Pour travailler avec succès sur cette matiere il faudroit séparer tous les mots Maltois qui peuvent venir des racines grecques ou latines par les langues modernes d'Europe. Puis séparer tous les termes qui sont purement arabes & ne laisser que ceux qui ne se trouvant point dans l'arabe, auroient un rapport analogique pour la figure, le son ou la signification avec les langues d'orient; sur-tout avec le samaritain & le chaldéen. Alors on pourroit assurer que ces mots sont vraiment phœniciens. Mais comme ils seroient sans doute difficiles à démêler d'avec les termes de la langue arabe qui n'est elle-même qu'un dialecte assez semblable au phœnicien, on travailleroit avec succès à vérifier ce qui est punique en observant avec soin les langues sarde & corse moins mêlangées que celle de Malte. Les peuples de ces deux isles, sur-tout de celle de Corse, sont vraiment le reste des anciens Sauvages de l'Europe. Nul

pouvoir n'a pu les assujettir parfaitement : nul gouvernement les policer. Les grandes puissances Cartaginoise & Romaine auxquelles ils ont été soumis n'ont pas autrefois mieux réussi à cet égard que leurs maîtres modernes. Les contrées intérieures de l'isle de Corse ne sont pas fréquentées par les étrangers ; les Sarazins l'ont possédée trop peu de temps pour que leur langue y ait pu faire de grands progrès. Avant les Cartaginois, on n'y avoit vu d'autres étrangers qu'une colonie de Phocéens & une d'Etrusques. Ainsi je regarde la langue des Corses comme une des moins mêlangée parmi celle où l'on peut faire des recherches. Leur idiome doit être composé, 1° De l'ancienne langue barbare des insulaires Autochtones. 2° De quelque teinture de phocéen d'Asie, & d'etrusque. 3° De punique. 4° De grec, latin & italien qui y domine. Mais comme la langue barbare des insulaires étoit sans doute aussi pauvre que le sont d'ordinaire les langues des Sauvages, & que ce n'est que par le moyen

des Cartaginois, dont les établiſſemens dans la Sardaigne & la Corſe furent grands & durables, que les naturels du pays commencerent à acquerir un plus grand nombre d'idées & connoiſſances, & par conſéquent de mots, il y a apparence que langue corſe doit abonder en termes puniques, & qu'ils y doivent être moins difficiles à démêler & à comparer que nulle part ailleurs.

CHAPITRE III.

De l'organe de la voix & de l'opération de chacune des parties qui le composent

28. *Découverte de l'alphabet & du nombre des articulations de la voix. Méthode de figurer chaque articulation par un caractere. Défaut de cette méthode d'un alphabet général.*

29. *Chaque peuple a ſon alphabet propre aſſez different de celui d'un autre.*

30. *Il n'y a qu'une voyelle & ſix conſonnes primitives correſpondantes aux ſix organes.*

31. *La voyelle eſt le ſon conduit dans le canal de la parole.*

32. *La conſonne eſt la maniere dont le ſon eſt affecté par l'organe, & la forme qu'il en reçoit.*

33. *Des variations infinies de la voyelle.*
34. *Des ſix conſonnes produites par les ſix organes du canal vocal.*
35. *La multiplication des lettres, n'eſt que l'effet du mouvement plus fort ou plus foible dans chaque organe.*
36. *De l'articulation propre à chaque organe ou de l'eſprit qu'il affecte naturellement.*
37. *Effet du mêlange des eſprits de divers organes.*
38. *De la conſonne nazale.*
39. *Des muettes & des liquides, des rudes & des douces, & de leur mêlange.*
40. *Des di-lettres ou conſonnes doubles.*
41. *Des accents.*
42. *Des diphtongues.*
43. *De la voyelle muette.*
44. *Des trois caractères de la voyelle.*
45. *Compoſition de l'alphabet. Cauſe de l'ordre des lettres.*

28. *Découverte de l'alphabet & du nombre des articulations de la voix. Méthode de figurer chaque articulation par un caractere. Défaut de cette méthode d'un alphabet général.*

L'ART de l'écriture qui peint & fixe la parole ſuppoſe une découverte antérieure, & tout auſſi merveilleuſe : c'eſt celle de l'alphabet, par laquelle avant que de peindre les objets on a obſervé, reconnu ixé & déterminé ce qu'on auroit à peindre. Ce qu'il y a de plus admirable, à non gré, dans l'art de l'écriture c'eſt-à-dire dans la plus belle invention de eſprit humain, n'eſt pas tant d'avoir guré des caracteres pour repréſenter les rticulations de la voix, que d'avoir ſçu iſcerner la variété des mouvemens qui rment une parole, & diſtinguer chaque rticulation ſimple. Mais il eſt arrivé à uteur de cette découverte, ce qui arve à tous les premiers inventeurs, qui

après avoir, par un coup de génie, découvert le principe originel d'un art, n'employent enſuite dans le détail & dans la pratique qu'une méthode aſſez défectueuſe. En effet il ſeroit difficile que le talent d'inventer ſe trouvât joint à la patience néceſſaire pour perfectionner. Les inventeurs de l'alphabet crurent avoir trouvé le nombre des articulations de la voix, & jugerent qu'il ne reſtoit plus qu'à l'exprimer par autant de figures conventionelles. Il eſt certain néanmoins que d'un côté ils ont été au-delà du vrai, s'ils n'ont voulu rendre que les mouvemens primitifs de la parole; & que d'un autre côté ils ſont reſtés infiniment au-deſſous, s'ils ont crû figurer toutes les variations dont eſt ſuſceptible en ſoi chacun de ces mouvemens primitifs.

29. *Chaque peuple a ſon alphabet propre aſſez différent de celui d'un autre.*

Il n'y a pas une contrée qui n'ait ſa maniere d'articuler qui lui eſt propre, & que ceux d'un autre pays n'imitent jamais

parfaitement, ou ne peuvent point imiter du tout. On ne vient pas mieux à bout, dit Quintilien, de prononcer les mots comme un autre homme les prononce, que de jouer d'un instrument comme un autre homme en joue. *An cujuslibet est exigere literarum sonos? non Hercule magis quàm nervorum*, (Quintil. l. 1, c. 4.) Nous avons en Europe des lettres qu'il est impossible aux Chinois de prononcer: & tous nos efforts sont inutiles pour copier les inflexions des Hottentots. Sans aller si loin, quelle différence entre un Anglois qui fait sortir toutes ses paroles en sifflant du bout des levres, & un Florentin qui les fait toutes rentrer dans le fond de sa gorge? Les consonnes de l'allemand, du françois, & de l'espagnol sont-elles parfaitement les mêmes? non sans doute; & chaque peuple qui veut prononcer un mot d'une langue voisine ne fait qu'employer les lettres de sa propre langue qui en approchent le plus, en se servant du même organe, qu'il fléchit à la maniere de son pays. Ainsi un François

peut-il entendre un Allemand qui lui parle en latin à cauſe de la grande différence de prononciation. Plus les nations ſont éloignées, plus la différence eſt remarquable. Quant aux voyelles tout le monde en Europe emploie les mêmes figures : mais tel peuple donne à une de ces figures le ſon qu'un autre peuple donne à une autre. Il eſt donc conſtant que chaque nation a ſon alphabet qui lui eſt propre ; & ſans doute le premier inventeur n'avoit porté ſon attention que ſur ſa propre langue. Il s'enſuit de-là que ſi l'on vouloit compter combien il y a de lettres qui ne ſont pas parfaitement les mêmes, il faudroit compter combien il y a de ſons dans les voix, & combien il y a d'inflexions différentes dans la maniere dont chaque peuple de la terre varie le mouvement de chacun de ſes organes : ce qui produiroit un nombre de lettres infini.

30. *Il n'y a qu'une voyelle & que ſix conſonnes primitives correſpondantes aux ſix organes.*

Ramenons les choſes à une méthode plus

ſimple & plus certaine, c'eſt-à-dire au principe invariable de leur origine & de leur cauſe efficiente, par l'examen de l'organe, ou des organes qui s'emploient ſucceſſivement à former la parole, par-tout ou il y a des hommes. Nous trouverons que toutes les lettres ou inflexions poſſibles, dont le nombre eſt infini, en raiſon de leur legere différence, peuvent être rangées par claſſes ſous l'organe primitif qui les forme; que le nombre de ces organes compoſant l'inſtrument de la parole, eſt très-petit: & qu'il en eſt de même par conſéquent du nombre des lettres qui correſpond juſtement, ſans plus ni moins, à celui d'autant d'organes dont chacun produit ſon articulation propre. Ainſi pour avoir une méthode générale applicable à toutes les langues, dont la vérité ſera bientôt démontrée, je poſe pour principe que dans tous les langages de l'univers, dans toutes les formes quelconques de prononcer, il n'y a qu'une voyelle, & que ſix conſonnes correſpondantes à autant d'or-

ganes ſervant à la parole. Je m'explique.

Mais avant que de commencer, je préviens le lecteur que je ſuis obligé d'entrer dans un détail d'obſervations curieux, néceſſaire, mais minutieux & peu amuſant. Le maître de philoſophie de M. Jourdain ſe rend ridicule, lorſque déployant un appareil déplacé, il remonte aux principes phyſiques, & explique l'opération des organes à un bourgeois, qui opere fort bien ſans ſçavoir comment, & qui ne demande qu'à apprendre un peu d'orthographe. Il ne l'eût pas été, s'il eût eu à traiter des principes & des regles d'un art, lequel ne conſiſte qu'en obſervations des pratiques naturelles & primordiales qui en ſont le fondement.

31. *La voyelle eſt le ſon conduit dans le canal de la parole.*

La voyelle en général n'eſt autre choſe que la voix, c'eſt-à-dire que le ſon ſimple & permanent de la bouche que l'on peut faire durer, ſans aucun nouveau mouvement des organes auſſi long-tems que la

poitrine peut fournir l'air. Les conſonnes ſont les articulations de ce même ſon que l'on fait paſſer par un certain organe, comme à travers d'une filiere, ce qui lui donne une forme. Cette forme ſe donne en un ſeul inſtant & ne peut être permanente. Que ſi elle paroît l'être dans quelques articulations fortes qu'on appelle *eſprits rudes*, ce n'eſt plus un ſon clair & diſtinct; ce n'eſt qu'un ſifflement ſourd qu'on eſt obligé d'appeller du nom contradictoire de *voyelle muette*. Ainſi la *voix* & la *conſonne* ſont comme la matiere & la forme, la ſubſtance & le mode. L'inſtrument général de la voix doit être conſidéré comme un tuyau long qui s'étend depuis le fond de la gorge juſqu'au bord extérieur des levres. Ce tuyau eſt ſuſceptible d'être reſſerré ſelon un diametre plus grand ou moindre, d'être étendu ou racourci ſelon une longueur plus grande ou moindre. Ainſi le ſimple ſon qui en ſort repréſente à l'oreille l'état où on a tenu le tuyau en y

pouſſant l'air. Les différences du ſon ſimple ſont comme les différences de cet état ; d'où il ſuit qu'elles ſont infinies ; puiſqu'un tuyau flexible peut être conduit par dégradation inſenſible depuis ſon plus large diametre & ſa plus grande longueur, juſqu'à ſon état le plus reſſerré & le plus racourci. On remarque communément ſept diviſions plus marquées du ſon ſimple, ou ſept états du tuyau qu'on appelle voyelles, *a. e. é. i. o. u. ú.* Mais il eſt clair qu'une ligne ayant autant de parties qu'il y a de points indiviſibles qui la compoſent dans toute ſa longueur, il y a autant de voyelles qu'il peut y avoir de diviſions intermédiaires entre les ſept ci-deſſus ; d'où il ſuit qu'il y en a une infinité. On remarque facilement en effet qu'une nation ne diviſe pas préciſément comme une autre le diapaſon ou échelle de ſa voix, & que les voyelles des Anglois, par exemple, ne ſont pas celles des François. Auſſi ne reconnoît-on plus rien dans le ſon des voyelles du même

mot prononcé dans deux langues différentes.

32. *La conſonne eſt la maniere dont le ſon eſt affecté par l'organe & la forme qu'il en reçoit.*

Je dis donc qu'il eſt à propos, pour éviter l'embarras de ces variétés infinies, de conſidérer la voyelle ou le ſon ſimple comme unique, quel que ſoit l'état où chacun tient le tuyau de ſa voix; & d'obſerver ſeulement, pour fixer un alphabet, l'état particulier de chacune des parties qui compoſent le tuyau ou inſtrument. Car ce canal eſt formé par pluſieurs parties ou organes, chacun deſquels a un mouvement qui lui eſt particulier, une articulation qui lui eſt propre, & qui ſert à faire diſtinguer que le ſon ſimple en paſſant par le tuyau a été affecté par cet organe, & non par un des autres. Il y a donc autant de manieres d'affecter le ſon & de lui donner, pour ainſi dire, une figure, qu'il y a d'organes le long

du tuyau, & il n'y en a pas plus. Ce ſont ces mouvemens imprimés au ſon que l'on appelle *lettres* ou *conſonnes*. Elles ne ſont par elles-mêmes que des formes qui n'exiſteroient pas ſans la *voix* qui en eſt la matiere & le ſujet. Ainſi tout le méchaniſme de la parole peut être, quoiqu'imparfaitement, comparé à une flûte. L'air pouſſé dans le tuyau de cette flûte, en eſt le ſon ſimple, ou la *voix*. Les trous par leſquels il ſort ſont les diviſions de cette voix ſimple : & ces diviſions peuvent auſſi-bien être dans un endroit du tuyau que dans un autre. La poſition ou figure des doigts ſur ces trous ſont les *lettres* ou *conſonnes* qui donnent la forme à tout le ſon : forme qui par elle-même n'auroit aucune exiſtence pour le ſens de l'ouïe, ſans l'air ou voix qui en eſt la matiere & le ſujet.

33. *Des variations infinies de la voyelle.*

La choſe ne ſera pas moins ſenſible ſi nous comparons la voix, ou le ſon

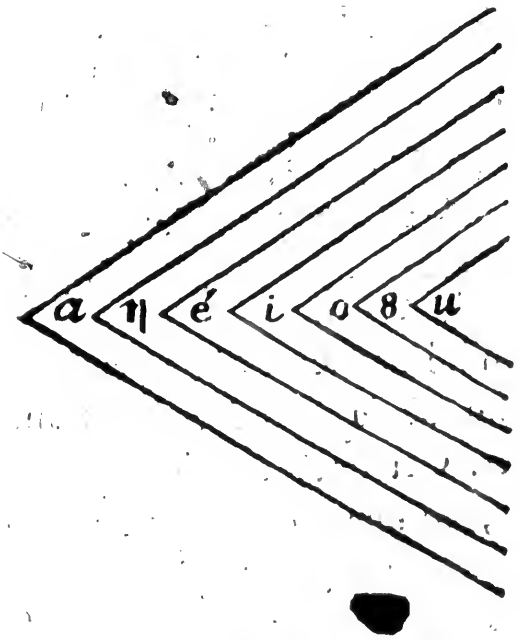
ſimple de la voyelle, à celui que rend une corde tendue ſur un inſtrument où les diviſions ſont marquées par des touches dans toute ſa longueur. Il n'y a perſonne qui ne ſe ſoit apperçu que pour former dans leur ordre les cinq voyelles vulgaires, on ne fait qu'accourcir ſucceſſivement la corde. *a* eſt la voix pleine & entiere, ou la corde tenue dans toute ſa longueur depuis la gorge aux levres. *i* eſt la corde raccourcie de moitié, tenue du palais aux levres. *u* eſt le bout de la corde à l'extrémité des levres. Nous allongeons les levres en dehors, & tirons, pour ainſi dire, le bout d'en-haut de cette corde pour faire ſonner deſſus *u* (voyelle particuliere aux François, & que n'ont pas les autres nations); tandis que les Orientaux la prolongent tant qu'ils peuvent d'en-bas pour former deſſus un ſon profondément guttural, *H*. Ainſi les deux extrémités les plus marquées de la corde, le *complementum acuti*, & le *complementum imi*, ſont le ſifflement *u* & l'aſpiration

tion *H*. Elles ſont le par-deſſus & la baſſe-contre ſonnés ſur la corde de la parole.

Comme la corde dans toute ſa longueur eſt diviſible à l'infini, il y a dans la ligne une infinité de points où l'on peut placer la diviſion : de ſorte que les diverſes voyelles de tous les peuples de l'univers, quoique variées à l'infini, ne diffèrent cependant, qu'en ce qu'un peuple diviſe ſa corde dans un endroit, & un autre dans un autre. Auſſi les anciens Orientaux dans leur écriture négligèrent-ils de marquer la *voix*, qu'en liſant ils ſuppléoient par intervalles entre les vraies *lettres* qui ſont les *conſonnes.*

Au reſte, ce n'eſt que pour une intelligence plus facile que j'ai comparé la voyelle à une ſimple ligne étendue, diviſible dans ſa longueur. La véritable image de la voix, conforme à celle de la bouche ouverte, eſt un entonnoir flexible dont on diminue à volonté les deux diametres pour dégrader le ſon

voyal : en ſorte que *A* eſt le plus grand entonnoir, & *U* eſt le plus petit.



Mais je me contente ici d'exprimer la grandeur de chacun de ces entonnoirs concentriques par une ligne faiſant partie de l'axe qui les traverſe tous.

34. *Des ſix conſonnes produites par les ſix organes du canal vocal.*

Je viens de dire que chaque organe qui eſt dans la bouche a ſa figure & ſon

mouvement propre formant une lettre qui lui eſt particuliere : qu'il y a autant de *lettres* ou *conſonnes* que *d'organes :* & qu'il n'y en a pas plus. Ce ſont 1. *les levres.* 2. *la gorge.* 3. *les dents.* 4. *le palais.* 5. *la langue.* Il y en a un ſixieme, ſçavoir, *le nez*, qui doit être regardé comme un ſecond tuyau à l'inſtrument. Car ainſi qu'on pouſſe l'air du fond de la gorge à l'extrémité des levres, on peut le pouſſer du fond de la gorge à l'extrémité des narines. Cet organe a ſa conſonne ; il a même, comme nous le verrons bientôt ſa voyelle *an*, *in*, *on*, &c. ou ſon ſimple qui lui eſt propre ; & dont je traiterai en particulier dans le chapitre ſuivant. En ce ſens on doit dire qu'il y a réellement deux voyelles ; celles de la bouche, & celle du nez : cependant, quoique la voyelle ſoit ſuſceptible d'une différence effective ſelon le tuyau par lequel l'air eſt conduit, je ne laiſſerai pas de la conſidérer comme unique, tant que je ne la regarderai que comme l'air ſortant d'un

inſtrument. On peut nommer chaque lettre ou conſonne du nom de ſon organe propre, ce qui la rendra reconnoiſſable à toutes les nations de la terre, ſous quelque caractere que l'on la figure. Nous les figurons ainſi : *levre*, *Be* ; *gorge*, *Ke* ; *dent*, *De* ; *palais*, *Je* ; *langue*, *Le* ; *nez*, *Se*. Je joins ici aux lettres, pour les faire ſonner un peu, la voyelle ſourde que nous appellons *e* muet. De ces ſix lettres, les trois premieres ſont parfaitement muettes ; les trois autres ſont un peu liquides & permanentes, en ce qu'étant coulées ou ſiflées, la forme du mouvement de l'organe peut ſe continuer un peu plus long-tems par une eſpece de voix ſourde ; au lieu que dans les trois précédentes, la forme eſt purement inſtantanée.

35. *La multiplication des lettres n'eſt que l'effet du mouvement plus fort ou plus foible dans chaque organe.*

Chaque organe peut donner ſon mouvement propre d'une maniere douce,

moyenne, rude; plus ou moins douce, plus ou moins rude. Les modifications rudes ſont celles qui pouſſent le ſon en dehors; *je*, *te*, *re*, *ke*, *che*, *ſe*: les douces ſont celles qui ſemblent le retenir; *ve*, *the*, *ne*, *ghe*, *ze*. Ces manieres produiſent dans chaque lettre des variations qui ont fait croire qu'il y en avoit un nombre plus grand qu'il n'eſt en effet. Et ſi l'on vouloit diſtinguer par un *caractere* particulier chacun des degrés de ces différences, on auroit un nombre infini de lettres conſonnes, par la même raiſon que j'ai rapportée plus haut en parlant du nombre infini des voyelles. Mais à conſidérer ſeulement les trois mouvemens doux, moyen, & rude, on trouve trois différences dans chaque lettre primitive, & on les appelle lettres *permutables*, ou de *même organe*. Elles s'emploient très-ſouvent l'une pour l'autre dans le même mot, & dans la même langue; à plus forte raiſon quand le mot paſſe d'une langue à une autre. Cette obſervation, qu'on ſçait être très-ſenſible dans la langue

que, ne l'eſt guères moins dans les
es, ſi on y fait attention.

evre doux, Be ; *moyen*, Pe ; *rude* Fe.
ge doux, Gue ou Gamma Grec ;
en, Ce, Ke ; *rude* Que en grec Xi.
Dent doux THe en anglois, ou Theta
grec ; *moyen* De ; *rude* Te.
Palais doux Ze ; *moyen* Je, *rude* CHe.
Langue doux Ne, *moyen* Le ; *rude* Re,
ns la lettre de langue *Le Ne Re*, le
yen *Le* s'opere du bout de la langue :
loux *Ne* du milieu de la langue un
ſoulevée contre le palais, en rechaſ-
l'air par le tuyau du nez ; le rude *Re*
la racine de la langue gonflée en chaſ-
l'air de la gorge par ſoubreſault.

Quant au *nez*, comme c'eſt un organe
ins flexible, il ne varie pas ſon ſifle-
nt naſal, *Se*.

Le palais qui eſt encore plus immobile
le nez, n'agiroit guères ſans le ſecours
la langue ; de ſorte que l'on peut preſ-
conſidérer la lettre de *palais* & la
re de *langue* comme procédans d'une
me cauſe.

Les dents infixées aux mâchoires, dont le mouvement eſt peu varié, s'aident beaucoup auſſi pour la lettre qui leur eſt propre du ſecours de la langue, qu'on regarde avec raiſon comme l'agent général de la parole. (*) C'eſt en effet le

(*) On lit actuellement dans les papiers publics (Décembre 1763.) le récit d'un phénomene fort extraordinaire, s'il eſt bien exactement rapporté, d'une fille qui parle ſans avoir de langue. Voici en quels termes il eſt rapporté. « On voit dans cette ville (de » Nantes) un phénomene qui mérite de fixer » la curioſité publique: c'eſt une fille de 19 » ans qui parle ſans langue. A la ſuite de la » petite vérole, qu'elle eut à 8 ans, ſa langue » tomba en pourriture, & ſe détacha entiére- » ment. Pendant les deux premieres années » qui ſuivirent cet accident, elle reſta ſans » parler, n'ayant qu'un cri comme les muets; » au bout de ce tems-là, elle ſe mit à parler, » & demanda fort diſtinctement du pain à ſa » mere; dès-lors elle a conſervé l'uſage de la » parole, & chante même aiſément. Cette » fille, nommée Marie Greſſar, eſt née dans » la paroiſſe de ſaint Hilaire, près de Mortagne » en Poitou.

On ne peut pas douter que la langue ne ſoit le principal agent de la parole; & l'on n'auroit pas cru qu'il fût poſſible de parler

plus

plus flexible de tous, & celui qui ſe

quand on manque de cet organe. Cependant on peut éprouver, & j'en avois déja fait l'expérience, que l'organe de la levre, & même celui de la gorge, ſitués aux deux extrémités de l'inſtrument peuvent, abſolument parlant, effectuer leurs articulations propres ſans le ſecours de la langue, ou du moins ſans s'en aider que fort peu: & peut-être que par l'exercice, on peut parvenir à s'en paſſer tout-à-fait. Mais les lettres intermédiaires qui s'articulent au milieu de l'inſtrument vocal comme celle de langue, palais, & même celle de dents ſont impoſſibles à prononcer ſans elle. Ainſi ſans avoir vu Marie Greſlar on pourroit aſſurer d'avance, que ſi elle parle un peu en effet, après avoir totalement perdu la langue, ce n'eſt que d'une maniere très-imparfaite: que ſa faculté ſe réduit à prononcer les lettres labiales ou gutturales B. P. F. V. M. G. Q. K. & les mots qui en ſont compoſés; mais qu'elle ne peut faire entendre L. N. R. J. CH. ni Z. D. T. que les gens accoutumés à l'entendre ſuppléent peut-être aux mots qu'elle veut dire. A l'égard des voyelles il y a moins de difficulté. Comme il n'y faut point d'articulation, mais un ſimple ſon, la trompe vocale peut y ſuffire. Ainſi il eſt moins étonnant que cette fille chante avec une certaine facilité. Mais en ſuppoſe qu'elle fait entendre le chant d'un air ſans y joindre les paroles, ce qui lui eſt probablement impoſſible.

trouve placé au milieu de l'inſtrument. Il n'y a que la gorge & les levres ſituées aux deux extrémités qui ſe puiſſent paſſer de ſon ſecours. Mais aucun, pas même la langue, ne peut ſe paſſer des poumons, qui ſont les ſoufflets de cette eſpéce d'orgue vocal qui pouſſent l'air reſſerré & rendu plus fort dans le canal étroit du larinx. C'eſt du larinx & des poumons que vient l'intenſité & le volume de la voix, le fort & le foible de l'intonation, qu'il ne faut pas confondre avec le fort & le foible de l'articulation. L'intonation forte ou foible n'appartient qu'à la voyelle: l'articulation forte ou foible n'appartient qu'à la conſonne. Vainement la langue feroit-elle dans l'air libre ſes mouvemens & ſes figures, il n'en réſultera rien de ſenſible à l'oreille, ſi cet air n'eſt en même tems chaſſé au-dehors par l'exſpiration des poumons, & reſſerré au paſſage du larinx. C'eſt ce reſſerrement qui donne le ſon à la voix, & qui la diſtingue de la ſimple exſpiration non ſonore.

Exprimimus, rectoque foras emittimus ore :
Mobilis articulat verborum dædala lingua ;
Formaturaque laborum pro parte figurat.
LUCRET.

536. *De l'articulation propre à chaque organe, ou de l'eſprit qu'il affecte naturellement.*

Outre la maniere particuliere de moduler appartenante à chaque organe, il y a encore dans la voix certains *eſprits*, ou tournures dans la maniere de conduire l'air. Que l'on me permette d'employer ici pour les conſonnes ce terme *eſprits*, que la langue grecque applique le plus ſouvent aux voyelles. Chaque organe affecte communément ceux qui conviennent le mieux à ſa conformation. Les levres *battent* ou *ſiflent* ; la gorge *aſpire* ; les dents *battent* ; la langue *frappe* ; la langue & le palais enſemble *coulent*, *frolent* ou *ſiflent* ; le nez *ſifle* : chacun de ces effets ſe produit d'une maniere douce, moyenne ou rude. Chacun de ces ſiflemens a un caractere propre

à l'organe qui opère, & qui chaſſe l'air avec un bruit réſultant de ſa configuration: ce qui contribue encore beaucoup à la variété de la lettre primitive. Par exemple: ſi les deux *levres* battent fort rudement, elles produiſent un ſon particulier & preſque impermutable que nous figurons *Me*. Les mâchoires auxquelles les levres ſont attachées ſervent alors à lui donner ce mouvement plus fort; de ſorte qu'elles ſont l'inſtrument propre de cette articulation dans la claſſe des lettres des *levres*. Le mouvement de la mâchoire inférieure la produit en ſe joignant à celui de la levre qui y eſt attaché. La mâchoire étant un organe ſolide & bien moins flexible que la levre, l'*M* devient par-là une lettre plus forte, & moins permutable que les autres lettres de *levres*. Si les *levres* ſiflent doux, au lieu de ſifler rude, comme c'eſt l'ordinaire, elles produiſent le ſon figuré *Ve*, qui auroit été *Fe*, ſi on l'eût ſiflé rude. Mais aucun de ces ſiflemens ne donnera à l'air chaſſé la forme qu'il reçoit des autres organes qui ſiflent auſſi,

ſoit du ſiflement nazal *Se*, ou des ſiflemens de langue & de palais *Ze*, *Je*, *Che*, *Re* : chacun même de ces quatre derniers, fait entendre une variété à meſure que l'air pouſſé entre la langue & le palais, eſt pouſſé du bout, du milieu, ou de la racine de la langue.

37. *Effet du mélange des eſprits de divers organes.*

Il arrive ſouvent auſſi qu'un organe ſe ſert ſubitement de deux *eſprits* qui lui ſont habituels ; ou qu'il employe, quoiqu'avec moins de facilité, l'*eſprit* habituel d'un autre organe ; ou que deux organes s'employent en même tems à articuler ſi vite, qu'on croit que la voyelle n'a paſſé que par une ſeule filiere. Cependant on s'apperçoit ſi bien de la complication ; que le plus ſouvent dans les cas ci-deſſus on eſt obligé d'employer deux *caracteres* pour figurer la *lettre*. Par exemple : ſi le *palais doux* eſt *battu* avec l'eſprit *doux*, au lieu d'être *Ze* il eſt *DZe* ; ſi le *palais moyen* eſt *battu* avec l'eſprit

doux, au lieu d'être *Je*, il eſt *DJe*, à l'italiene : ſi le *palais rude* eſt *battu* avec eſprit *rude*, au lieu d'être *CHe*, il eſt *TCHe* encore plus rude, à l'italienne.

Si la *gorge douce* aſpire en *battant doux*, au lieu d'être *Ge*, elle eſt *DGHe :* ſi la *gorge moyenne* aſpire *rude*, au lieu d'être *Ke*, elle eſt *CHe*, *Que.*

Si la *levre moyenne frole* au lieu d'être *Pe* elle eſt *PRe* : ſi elle ſifle *rude*, au lieu d'être *Pe*, elle eſt *PSe :* ſi la *levre douce* ſifle *doux* au lieu de *Ne*, elle eſt *GNe* à l'eſpagnole ou *N* mouillée. Si la *langue moyenne* aſpire *doux*, au lieu de *Le* ſimple, elle eſt *GLe* à l'italienne ou mouillée : ainſi du reſte.

Dans le mélange des *lettres* & des *eſprits*, on trouvera toutes les inflexions poſſibles de la voix humaine de quelque peuple que ce ſoit ſur la terre. Toutes ſeront réductibles ſous la claſſe d'une des ſix lettres primitives que l'on aura nommée du nom de chaque organe. Toutes ſeront permutables entr'elles dans chaque claſſe,

& paſſeront d'autant plus facilement dans une claſſe voiſine, qu'elles en approcheront davantage, ſoit par elles-mêmes, ſoit par les *eſprits* étrangers qu'elles affectent le plus habituellement : remarque très-eſſentielle pour l'étymologie. Cette eſpece de permutation eſt dans la nature. Il ne faut pas la confondre avec quelques autres altérations qui ne naiſſent que de la mauvaiſe habitude d'un certain peuple, ou de la méthode défectueuſe qu'il met en uſage, au moyen de laquelle il y a des lettres qui ſans être du même organe, ſont devenues permutables par l'abus de la prononciation vitieuſe d'un peuple, ou de ſon orthographe habituelle. Tel eſt parmi nous le *G.* permutable en *J;* & le *C.* & le *T.* permutables en *S.* Nous nous ſervons des premieres de ces lettres dans l'écriture, & nous les liſons comme ſi nous avions écrit les ſecondes. L'exception produite par cet abus, ou par tel autre de même eſpece qui peut ſe trouver dans d'autres langues, mérite auſſi beaucoup d'attention en étymologie :

mais elle ne doit entrer pour rien dans l'examen du ſyſtême général de la nature dont il s'agit ici.

Il arrive ſouvent qu'un peuple habitué par l'éducation à moduler ſes organes d'une certaine maniere, figure tout à la fois par un ſeul *caractere* la lettre, l'eſprit, & l'aſpiration. Alors un autre peuple ſe voit obligé de figurer trois *caracteres* pour écrire celui-ci, & encore très-imparfaitement; l'alphabet d'une nation n'étant pas celui d'un autre. Par exemple : le *Ci* des Italiens eſt chez nous *TCHi. Cicero*, *Tchitchero*. De-là vient que certaines langues étrangeres, ſur-tout celles qui employent beaucoup d'aſpirations & d'eſprits rudes, nous paroiſſent avoir tant de conſonnes.

38. *De la conſonne nazale.*

Le nez fait un ſecond tuyau à l'inſtrument : ſon fiflement ou lettre nazale *Se* eſt par-tout d'un très-grand uſage, par l'habitude que l'on prend de pouſſer le ſon de la bouche au nez, ou de le ra-

mener du nez à la bouche. Ce qui fait que le nez n'ayant pas le pouvoir de varier par lui-même la lettre moyenne, parvient à la rendre douce, ou rude en s'aidant d'un autre organe. Elle eſt douce, ſi l'air paſſe du nez à la bouche. Exemple : *Ste* ou ϛ (*ſigmatau*) des Grecs ; elle eſt rude ſi l'air paſſe de la bouche au nez. Ex. *TSe* ou צ (*tſade*) des Hébreux. Si on la rend fort rude, ramenant une ſeconde fois l'air le long du palais après l'avoir pouſſé de la gorge aux narines, c'eſt *TSCH* des langues barbares. Par la facilité qu'on a dans l'uſage de la parole à ſe ſervir du ſecond tuyau, il arrive que le ſiflement naſal ſe trouve mêlé dans une grande partie des mouvemens combinés ou lettres doubles, & ſe marie volontiers à l'articulation de tout autre organe. *BSe*, *PSe*, *SBe*, *SPe*, *SFe*, *SVe*, *CSe*, *SCe*, *SGe*, *STe*, *TSe*, *SDe*, *SCHe*, *SNe*, *SLe*. Auſſi la lettre *S*. eſt-elle la plus commune de toutes. Elle ne differe du *Z*. qu'en ce qu'elle eſt un *coulé rude* le long des narines, au lieu

que le *Z.* eſt un *coulé doux* le long du palais.

39. *Des muettes & des liquides : des rudes & des douces, & de leur mêlange.*

Des ſix lettres primitives, trois étant *muettes*, & trois autres *liquides ſemi-voyelles*, vous ne verrez preſque jamais de conſonne combinée qui ne participe des deux eſpeces; & ſi la conſonne eſt de trois figures, la muette eſt entre deux liquides, qui lui donnent du corps, comme dans *eSCRime*, *aSTRingent*, *eSCLavé*, *SPLendeur.* Que ſi dans quelques mots grecs ou orientaux on trouve une conſonne combinée de deux muettes, la *voix ſourde*, ou *e muet* qui les ſépare s'y fait fortement ſentir; comme dans *PTOlomée*, *CTeſiphon*, *BDellion.* Mais jamais il n'arrive qu'une conſonne double ſoit compoſée de deux figures du même organe: comme ſeroit, *BP. TD. CG. LR. ZJ.* Car un organe ſe replie bien ſur un autre, mais ne peut ſe replier ſur lui-même; non plus que l'œil qui voit tout, ne peut

ſe voir lui-même : ce qui eſt une ſuite de l'impénétrabilité phyſique des corps. De plus quand les deux inflexions procédent du même organe, ſans être identiques, il faut bien que l'une ſoit rude, & l'autre douce. Or la rude pouſſe le ſon au-dehors, & la douce le retient au dedans. (Voyez n° 35.) Des mouvemens ſi oppoſés ne ſçauroient être effectués enſemble. Auſſi eſt-il bien rare que deux articulations diſparates puiſſent être rapprochées aſſez vîte pour en former une double ſans aucune ſéparation ſenſible. Si le ſiflement nazal ſe joint un peu mieux aux autres inflexions, c'eſt que l'organe dont il dépend n'eſt pas dans la bouche, & que deux inſtrumens ont plus de facilité pour exécuter en un même inſtant des choſes différentes qui ne pourroient être que ſucceſſives ſur le même inſtrument. Vous avez pu remarquer que dans les ſyllabes de trois conſonnes dont je viens de citer quatre exemples, l'une des trois eſt toujours la lettre *S*. Vous ne trouverez preſque jamais trois conſonnes

ainſi cumulées, à moins que l'organe du nez, ſitué hors de l'inſtrument principal, n'y joigne ſon opération propre.

Obſervez encore que les trois conſonnes muettes ou fixes ſont principales dans la parole, plus que les trois liquides ou ſemi-voyelles : c'eſt-à-dire, que quand une fixe & une liquide ſont immédiatement jointes enſemble dans la même ſyllabe, la fixe affecte le premier rang, & la liquide qui la ſuit ne paroît quaſi qu'une modulation ſinguliere de la fixe. Jamais en commençant le mot ou la ſyllabe, la liquide de *langue* ou de *palais* ne précéde la fixe. Du moins je ne connois pas d'exemple d'aſſemblage initial, tel que ſeroit *LPa*, *RTa*, &c. dont le ſon ſeroit horriblement dur, diſſonant, & difficile à exécuter : au lieu que les exemples de l'arrangement contraire *PLa*, *TRa*, ſont fréquens & doux tant à la bouche qu'à l'oreille. Si la liquide *S.* peut précéder les fixes, j'en ai dit la raiſon, ſçavoir qu'elle eſt produite par l'organe naſal qui a ſon opération à part. Il eſt vrai auſſi

que l'ordre que les fixes & les liquides tiennent preſque invariablement entre elles, n'a lieu qu'en commençant le mot ou la ſyllabe. Nos langues grecques & dérivées du grec l'obſervent de même en finiſſant : mais les langues barbares ſuivent ſouvent l'ordre contraire à la fin de la ſyllabe, en faiſant précéder la liquide *aLT*, *oLD*, *eRD*. C'eſt même ici un des principaux caracteres qui marque la différence entre les langages venus du grec, & ceux qui viennent de la langue barbare de l'Europe ſeptentrionale.

40. *Des di-lettres ou conſonnes doubles.*

Il n'y a peut-être de vraies *di-lettres* marquées, c'eſt-à-dire, de véritables *conſonnes doubles* que celles qui ſont compoſées de deux muettes, de deux de même organe ; celles en un mot dont la double articulation ne peut s'éxecuter ſans qu'on entende une diviſion ſenſible entre les deux mouvemens d'organes qui la produiſent. Il y a de fréquens abus à cet égard dans la méthode vulgaire. Si

c'eſt une erreur dans l'uſage de ne faire qu'une ſyllabe de certaines *di-phtongues* formant deux ſons, (Voyez n° 42) ce n'en eſt pas une moindre que d'écrire deux figures pour une ſeule lettre, comme les Latins dans leur *QU.* les François dans leur *CH.* ou comme les Italiens dans leur *CH.* que les Grecs écrivoient plus correctement par *X.* J'ai même peine à regarder comme vraies *di-lettres* les conſonnes doubles, lorſqu'elles ne ſe forment, comme c'eſt l'ordinaire, que du mêlange d'une lettre muette avec une lettre liquide; parce qu'alors les deux articulations ſe replient l'une ſur l'autre ſans effort & ſans intervalle; agiſſant par des mouvemens qui ſe peuvent effectuer enſemble ſans ſe contrarier. Ces mouvemens ajoutés viennent preſque toujours de la langue ou du nez, comme dans *FLambeau* & dans *SPirale.* Les deux conſonnes ſont ici fondues: on pourroit dire qu'il n'y en a qu'une: car en effet c'eſt un organe qui agit, en joignant à ſon action l'articulation habituelle d'un autre

rgane au lieu de la ſienne propre. Mais ſi la onſonne double eſt compoſée de deux ettres muettes, dont le mouvement ſe ontrarie & ne peut être ſimultané comme ans *CTéſias*, alors il y a réellement deux onſonnes ſéparées par un *e* muet, deux rais ſons & deux ſyllabes. Car ces deux ouvemens d'organes ne peuvent ſe ſuc-éder ſans un certain effort qui ſépare les rticulations, & par conſéquent les ſyl-bes. De tels mots ſont fort rares, & uand ils paſſent d'une langue dans une utre, celle-ci leur ôte auſſi-tôt cette ouble inflexion contrariante, difficile à xécuter. Exemple *Ptolemeus*, *Tolomei*; *Pſalmus*, Salmo; πτισάνη, tiſane.

41. *Des accens.*

De même que les lettres ſont ſujettes ux *eſprits*, la voix eſt ſujette aux *accens*. l n'y en a que deux; le *grave* & l'*aigu*: nais ils peuvent être à l'infini plus ou noins *graves*, & plus ou moins *aigus*, elon que le diametre du tuyau eſt plus rand ou moindre: ainſi que tout inſ-

trument muſical eſt grave ou aigu, ſelon que ſon coffre eſt plus moins gros. La voix peut auſſi allonger ou abréger le ſon, le rendre ſourd ou diſtinct. Le ſon grave & le ſon allongé paroiſſent redoubler la voyelle. (Exemple : *mâle*, *faire*, *nêgre*, *iſle*, *prône*, *voûte*, *flûte*.)

42. *Des diphtongues.*

Les diphtongues doivent être ſoigneuſement diſtinguées. Il ne faut pas donner dans l'erreur ordinaire des grammairiens qui dès qu'ils voyent deux ou pluſieurs voyelles écrites de ſuite les appellent *diphtongues*; & qui d'un autre côté par une maxime contraire enſeignent que ces compoſitions de trois ou quatre voyelles de ſuite ne ſont qu'une ſeule ſillabe; erreur à la vérité autoriſée par notre uſage général tant en vers qu'en proſe. Mais les défauts de notre écriture & de nos uſages ne ſont point dans la choſe même. Regle générale; ſi le ſon eſt ſimple, ſoit qu'il ſoit bref ou long, il n'y a pas *diphtongues*, bien que l'on employe

plus d'un caractere pour le figurer comme dans *faïre*, *feŭ*, *pigeŏn*, *fleŭr*, *eau*, *coŭp*, *Seigneŭr*, *Reïne*, *orgeat*, *deŭx*, *œŭil*, *rouïlle*, *jeŭn*. Tous ces ſons n'ont que la *voix* ſimple touchée dans un endroit ou dans un autre ſur la *corde* de la *parole*, & devroient régulierement être notés par un ſeul *caractere*. Si le ſon eſt double, il y a toujours *diphtongue* ; ſoit qu'on le prononce bref ou allongé, grave ou aigu ; ſoit qu'on l'employe pour monoſyllabe ou pour diſſyllabe, comme dans *li-ard*, *chi-ourme*, *hu-is*, *bi-ais*, *cordi-aux*, *paſſi-on*, *ri-en*, *pi-ed*, *Di-eu*, *ou-i*, *bo-is*, *lo-i*, *ou-ais*, *lo-in*. Ecrivez ces derniers à la grecque βυῆς, λωῆ, νῦς, λοιν ; car c'eſt par un défaut de l'alphabet françois que nous ne ſçavons pas les écrire juſte ; & par abus que nous les employons pour monoſyllabes, puiſque la voix, dont chaque ſon marque une ſyllabe, s'y fait évidemment ſentir deux fois. L'*au* françois eſt de deux *voix* ſi on le prononce emphatiquement à la latine, *aotorité*. Il n'eſt que d'une voix en prononçant couramment

otorité. La voix ſe redouble auſſi frequemment qu'elle le veut, en employant à chaque fois le pur ſon ſimple, ſans le faire paſſer par aucune des filieres propres aux organes particuliers. On peut faire de ſuite autant de voyelles que l'on veut. Il n'y a nul doute qu'il ne pût exiſter un langage entiérement compoſé de voyelles combinées entr'elles ſans aucunes conſonnes.

43. *De la voyelle muette.*

Il y a dans notre langue certaines voix que l'on prendroit d'abord pour des diphtongues quoiqu'elles ne ſoyent réellement qu'une ſeule *voix* allongée. Ce ſont toutes celles où après avoir fait entendre une *voix franche*, on finit en l'aſſourdiſſant par une *voix muette :* comme dans *raye*, *fée*, *vie*, *bleue*, *joue*, *rue*, qui n'ont aucune différence avec *Rāi*; *Fē*, *rī*, *bleū*, *joū*, *rū :* ſur quoi il n'eſt pas inutile de remarquer 1° que nous ne paſſons jamais de la *voix muette* à la *voix franche :* mais toujours de la *voix franche* à la *voix muette*, en laiſſant mourir le ſon dans

la bouche. 2° Que toute diviſion de la *voix* eſt ſuſceptible de finir ſourdement ; (comme le prouvent les exemples qu'on vient de lire), mais que la voix pleine & entiere *a* l'eſt moins qu'une autre ; ſans doute parce que le ſon de la corde pleine & entiere eſt trop net & trop franc pour y rendre ſenſible un aſſourdiſſement, qui ſe peut plus aiſément exécuter ſur les diviſions de cette même corde. Quant à l'effet que fait après la conſone cette *voix ſourde* ou *e* muet ſi fréquent dans notre langue, ce n'eſt pas la peine de s'y arrêter puiſqu'il n'en produit aucun. La *voix muette* nous paroît être dans notre langue d'un plus grand uſage que dans nulle autre : ce qui ne vient que du peu d'habitude que nous avons des langues étrangeres. Pluſieurs nations élident par une prononciation précipitée la voix finale de leurs mots. L'*us* des Latins, l'*os* des Grecs, l'*o* des Italiens, terminaiſons habituelles dans ces langues, n'ont qu'une *voix muette* ainſi que l'*e* des François, des Anglois & des Allemands. Nous en avons

reçoit des autres organes qui lient aussi

la preuve dans certains mots terminés en *os* ou en *us*, qui ont passé dans notre langue sans aucune altération ; sur-tout dans plusieurs noms propres qui en perdant seulement l'*o* ou l'*u* ont conservé l'*s* finale dans l'orthographe, quoiqu'on n'y ait aucun égard dans la prononciation : tels que *Nicolaos*, Nicolas ; *Carolus*, Charles, &c. L'*eu* est un son simple qui appartient proprement à la *voix muette* plus fortement poussée.

44. *Des trois caracteres de la voyelle.*

Pour plus de précision on doit compter trois différences dans la *voyelle* comme dans la consonne. De même que celle-ci est douce, moyenne ou rude, l'autre est *sourde*, *franche* ou *sonore* ; cette derniere est la voix *nazale* & *chantée*. Nous figurons les trois voix ainsi, *e*, *é*, *en*. La *voix sourde* & la *voix franche* se peuvent également produire soit par le flux soit par le reflux de l'air, soit en inspirant soit en exspirant ; mais presque toujours de cette derniere maniere, à

la différence de la *voix naſale*, qui ne peut ſe produire qu'en exſpirant l'air & non en l'inſpirant.

45. *Compoſition de l'alphabet. Cauſe de l'ordre des lettres.*

L'alphabet, tel que nous l'avons, a réſulté d'une partie des principes ci-deſſus, inſpirés par la nature même & par la conſtruction méchanique de l'inſtrument vocal, encore plus que reconnus enſuite d'un examen médité. L'ordre qu'on y a ſuivi dans la diſpoſition des lettres a d'abord été plutôt néceſſaire qu'arbitraire, ſur-tout dans le commencement. Dans la ſuite l'indication de la nature n'étant plus ſi forte, l'application s'eſt relâchée : on a fait uſage de la méthode défectueuſe de particulariſer un trop grand nombre d'articulations, ſans aſſez d'égard à la claſſe d'organes à laquelle chacune appartient ; on a ſucceſſivement inventé de nouveaux caracteres ; car je ſuis perſuadé qu'il n'y en avoit d'abord eu que très-peu, lors de la premiere invention. Tout

rangée dans l'alphabet d'une maniere un peu confuſe.

Nul doute que la voyelle ne dût occuper le premier rang dans l'alphabet, ſur-tout la voyelle pleine, où la corde eſt tenue dans toute ſa longueur ſans aucune diviſion. *Eſt A*, dit Scaliger, (de Cauſis ling. lat. 1. 38.) *prima notiſſimaque infantis vox, cum quâ vitæ hujus ſpiritum primum hauſimus; neque re ullâ egèt aliâ, quàm hiatu oris ſolo ſine ullo cæterorum motu inſtrumentorum.* La voix A étant le premier & le plus ſimple de tous les ſons, c'eſt donc avec raiſon qu'on en a fait la premiere lettre dans preſque tous les alphabets. Voici comment s'exprime Plutarque à ce ſujet, *Sympoſiac.* ix. 2. » Il eſt certain que les voyelles précédant » à juſte titre les muettes & les demi- » voyelles, l'alpha doit entre celles-là » tenir le rang de capitaine, puiſqu'elle » va toujours devant & jamais après les » deux autres : car ſi vous la joignez avec » iota, ou ipſilon pour ne faire qu'une

» qu'elle aille devant, *ai*, *au*; mais elle » ne veut jamais ſeconder, ni ſuivre les » autres. . . . Lamprias mon grand-pere » diſoit que la premiere voix diſtincte » & articulée que l'homme prononce » c'eſt A: car le vent & l'eſprit qui ſort » de la bouche par le ſimple mouvement » de l'ouverture des levres, eſt le premier » ſon ſimple qui n'a beſoin de l'aide d'au- » cun autre inſtrument, n'appellant pas » même la langue à ſon ſecours. Auſſi » eſt-ce la premiere voix que les enfans » jettent: & nous avons dans notre langue » pluſieurs termes que je crois n'avoir été » ainſi nommés, qu'à cauſe de l'entre- » bâillement & ouverture des levres par » laquelle ſort le ſon de ces mots. » Exemple. Αω, Ααζω, *Hiatus*, &c. Voici déja une premiere indication de la langue primitive donnée à l'homme par la nature, & de la maniere, conforme à ſon organiſation, dont elle l'a guidé dans la fabrique des mots: méchanique qu'il faudra bientôt ſuivre avec ſoin dans les diverſes branches de ſon opération.

Pour ce moment ne quittons pas de vue notre objet actuel qui nous montre que la voix *A* devoit néceſſairement précéder toutes les autres dans la compoſition de l'alphabet, puiſqu'elle eſt la premiere dans l'ordre de la nature. *Cur non ea princeps*, dit Juſte-Lipſe, *quæ naturæ ductu principium voci dat? Infantes vide; per hanc vagiunt: pueros; per hanc babant, lallant, tatant: viros fœminaſque; præcipuos affectus efferunt per iſtam.* Dans l'alphabet hébreu *Aleph* n'eſt pas une lettre, mais une aſpiration qui ne déſigne que la ſimple ouverture du goſier.

Parmi les conſonnes la lettre *B.* ou de *levre douce* eſt la premiere dans l'ordre que nous montre la nature, partant de l'organe le plus extérieur, & très-facile à mouvoir. C'eſt le premier qu'un enfant met en jeu *Ba Ba*, *Pa Pa*, *Ma Ma*. Et ſi le climat, la conformation ou l'exemple lui refuſe la facile habitude de ce mouvement des levres, le premier organe qu'il met en jeu eſt le plus voiſin

il dit *aTTa*, *TaTa*, *DaDa*. Il ſe ſert enſuite de l'articulation de *gorge*; de ſorte qu'il commence à toucher l'inſtrument ſur les deux extrémités; puis au milieu, par la lettre *de langue L. N.* ou par celle du *palais Z. J.* Ce n'eſt qu'après avoir pratiqué ces trois-ci qu'il fait uſage des parties intermédiaires; employant communément l'articulation douce avant que de pratiquer la rude qui demande plus de force & d'exercice. J'en ai fait l'expérience ſur des enfans ayant pris ſoin d'obſerver de ſuite & avec exactitude l'ordre du développement de leurs organes vocaux; il eſt tel que je viens de le décrire. Ils exécutent de bonne heure & avec facilité les articulations de la levre, de la gorge & des dents, *Ba*, *Ga*, *Da*. Au bout d'un certain tems ils exécutent enſuite l'articulation de langue; mais ſeulement l'articulation douce, *Na*. J'ai remarqué avec ſurpriſe qu'il leur faut encore du tems & de la peine pour prononcer la pure lettre de langue *La*, qui nous paroît aiſée, provenant du ſimple

non plus que l'œil qui voit tout, ne peut

exercice d'un organe ſi flexible. Ils parviennent même plutôt à prononcer l'articulation rude de cet organe *Ra :* il eſt vrai que d'abord ils le prononcent mal & en graſſeyant. Mais depuis le moment où ils ſont parvenus à prononcer les lettres ſimples, il ſe paſſe encore un long tems avant qu'ils puiſſent exécuter les di-lettres ou conſonnes doubles. Ce n'eſt que quand l'âge a donné une certaine force à leurs organes, qu'ils acquierent la faculté d'en employer deux à la fois, & d'effectuer ces ſortes de mouvemens combinés.

L'ordre naturel a d'abord été bien ſuivi dans la diſpoſition des lettres de l'alphabet, en mettant la *voix* la premiere ; la *levre* la ſeconde ; la *gorge* la troiſieme ; les *dents* la quatrieme ; ainſi que l'enſeigne la nature. Mais bientôt on s'en eſt écarté dans les détails faute d'avoir aſſez examiné la matiere. Cependant cet ordre ne diffère pas eſſentiellement au fond de celui de notre alphabet vulgaire & grammatical, que nous tenons des Phœniciens. Cet

que nous connoiſſions, & doit être cité par préférence. Nous verrons qu'il n'a pas été diſpoſé ſans étude ni ſans juſteſſe, ſi nous l'examinons dans la diſpoſition de ſes élémens ſimples, laiſſant à l'écart les répétitions de lettres de même organe, qui ne ſont que des variétés d'un élément déja figuré, comme eſt *N.* par rapport à *L.* Nous trouverons qu'il débute par les trois muettes. ב. B. b. Beth, Βητα, Bé, *levre*; ג. Γ. G. Gimel, γαμμα, Gé, *gorge*; ד. Δ. D. Daleth, Δαλτα, Dé, *dent*: Enſuite dans l'ordre nous trouverons les trois liquides ז. ζ. Z. Zain, ζητα, Zed, *palais*; ל. Λ. L. Lamed, λαμβδα, el, *langue*; ס. Σ. S. Samech, σιγμα, eſſe. *Nez.* Dans l'alphabet grammatical les conſonnes ſont mêlées & répétées; mais à chaque fois qu'il commence à indiquer le premier emploi d'un organe, c'eſt dans l'ordre que je viens de décrire.

Il réſulte de la méthode des rédacteurs de l'alphabeth 1° & en général que les muettes doivent précéder les liquides :

2° Qu'ils ont jugé, que la premiere partie la plus mobile, la plus aisée de l'instrument, est le bout extérieur, *levre*: en quoi leur observation est certainement juste.

De-là ils ont été à l'autre bout de l'instrument, au bout intérieur de la *gorge*, & lui ont assigné le second rang. Les expériences que j'ai faites ne m'ont pas toujours donné le même résultat. J'en aurois quelquefois pu conclure qu'il falloit mettre au second rang la touche voisine du premier organe, qui est la touche *dent*, & ne mettre qu'au troisieme rang la touche du fond, *gorge*.

Quant aux liquides, j'aurois cru que la *langue*, ce grand & principal organe de la machine, devoit tenir le premier rang entre celles-ci. Les rédacteurs l'ont assigné au *palais*. Il faut respecter autant qu'il est possible l'ancien usage, & leur travail ingénieux: ils ont peut-être mieux discerné que moi le méchanisme & le vrai jeu de l'instrument.

L'organe *nez*, qui est un second tuyau,

hors & à côté de l'inſtrument, eſt conſtamment le dernier des ſix. Le *nez* ſeroit la 1ere lettre dans l'ordre des liquides de l'alphabet grec ſi l'on s'arrêtoit au *ſigma-tau* ς. Mais je crois que cette inflexion compoſée n'eſt que le *ſifflé-battu*, & qu'une variété de l'articulation *dentale* déja marquée dans l'alphabet. Le *ſifflé nazal* n'eſt, à ce que je crois, qu'acceſſoire aux conſonnes muettes, auxquelles il ſe mêle ſi ſouvent pour leur donner une inflexion compoſée : en pareil cas la muette eſt principale.

Les lettres fort rudes ou compoſées comme *Tſade*, *Khof*, *Reſch*, *Schin* en hébreu ; *Phi*, *Chi*, *Pſi* en grec, ne viennent qu'à la fin de l'alphabet, après toutes les autres.

Pour les voyelles, les rédacteurs de l'alphabet hébreu ont à-peu-près ſuivi dans l'arrangement le même procédé par eux employé pour celui des conſonnes. Ils ont mis en tête de tout l'alphabet un ſigne, qui n'indique chez eux que la ſimple ouverture de la trompe vocale ;

premier mouvement néceſſaire à la parole. Mais ce mouvement, dès qu'on le rend ſonore, produiſant naturellement le ſon *A*, la voix *Aleph*, *Alpha*, A, ſe trouve en tête des alphabets. Les Hébreux ont marqué trois diviſions de la corde vocale, aux deux bouts & au milieu. Sans avoir des voyelles proprement dites (car les points ſont une invention poſtérieure dont le commerce avec les peuples Occidentaux leur a donné l'habitude) ils indiquent par trois caracteres, s'il faut donner le ſon à la conſonne au bout, au fond, ou au milieu de la trompe. Dans l'ordre de leur alphabet la premiere indication ה *Hé* eſt au fond dans la *gorge*; la ſeconde ו *Vau* eſt au bout extérieur ſur les *levres*; la troiſieme י *Iod* eſt au milieu ſur la *langue*.

Quand aux rédacteurs grecs, ils ont très-bien diſpoſé les voyelles ſelon l'ordre & la diminution de la voix & des diametres de la trompe vocale αλφα *a*: ειψιλον *é*: ιωτα *i*: ομικρον *o*: υψιλον *y*. ητα devroit précéder υψιλον, s'il étoit notre voix *ai* intermédiaire entre *a* & *e*. Mais dans

rand ou moindre : ainſi que tout in-

phabet grec, il repréſente l'aſpiration
fondément gutturale que nous figurons
: nous lui avons dans notre alphabet
nſervé la figure & le rang qu'elle a
ns le grec. Quant a l'*u* ſiflé, cette
yelle appartient en particulier à la
gue françoiſe. L'*upſilon* grec a un ſon
s doux, plus tenu, quoique labial &
né ſur l'extrémité de la corde vocale :
eſt moyen entre notre *i* & notre *u*. Les
tins en faiſoient uſage dans grand nom-
e de mots comme *Sulla*, *maxumè*, &c.
il a ce ſon moyen dont parle Quin-
en. *Medius eſt quidem* u & i *litteræ*
ius : non enim ſic optumum *dicimus ut*
timum ; Verrius Flaccus dit qu'il eſt
peu-près le même que celui de l'*upſilon*
ec. *Videtur eandem eſſe apud nos* u
teram quæ apud Græcos y.

Voici l'ordre des conſonnes dans les
ois alphabets, hébreu, grec & latin ;
, à quelques petites variétés près, on
ouvera le même fond d'arrangement.
n y obſerve que la ſuite totale des
émens n'eſt qu'un compoſé des mêmes

a pas *diphtongues*, bien que l'on employe

indications d'organes, répétées selon que l'articulation est moyenne, douce, ou rude : mais qu'à chaque répétition du véritable alphabet naturel, composé de six consonnes seulement, l'ordre des organes ci dessus décrit est conservé dans l'alphabet grammatical, sur-tout dans l'hébreu qui est le plus ancien.

	Hebreu.			*Grec.*		*Latin.*	
Levre	פ ם ו ב			β μ π φ		B. F. M. P. V.	
Gorge	ק ע כ ח ג			γ κ	χ	C. G.	Q.
Dent	ט ד	ת		δ τ θ		D.	T.
Palais	י ז			ζ	ξ	J.	Z.
Langue	ל	נ	ר	λ ν ρ		L.	N. R.
Bec	ס	ש צ		σ ς		S.	

***

CH

DE la voi

46. *De la vo*
quoi on
N & M
47. *Différen*
nazale.
48. *La voix*
49. *Du chan*
viennent.
50. *Les accen*
lation m
chant.
51. *Causes d*
52. *Analyse*
tions don
de chant
celles qu
férence e
des corps
cipes néc

d'une voix en prononçant couramment

CHAPITRE IV.

De la voix nazale & de l'organe du chant.

46. *De la voyelle nazale & lyrique. Pourquoi on l'exprime par les conſonnes* N & M.

47. *Différence de la voix pure à la voix nazale.*

48. *La voix nazale exprime l'idée négative.*

49. *Du chant : & des paroles qui lui conviennent.*

50. *Les accens forment une eſpece d'articulation mitoyenne entre la parole & le chant.*

51. *Cauſes du chant. De ſon organe propre.*

52. *Analyſe des circonſtances & modifications dont la voix de parole & la voix de chant ſont ſuſceptibles. Quelles ſont celles qui forment le caractere de différence entre les deux voix. De la loi des corps ſonores qui conſtitue les principes néceſſaires de l'harmonie.*

mais toujours de la *voix franche* à la *voix muette*, en laiſſant mourir le ſon dans

46. *De la voyelle nazale & lirique, Pourquoi on l'exprime par les conſonnes* N. & M ?

EXPLIQUONS ce que j'ai dit plus haut, n° 28, qu'a proprement parler il y avoit deux voyelles correſpondantes aux deux tuyaux de l'inſtrument. L'air pouſſé de la gorge à l'extrémité des levres parcourt une ligne à-peu-près droite. Mais l'air pouſſé de la gorge à l'extrémité des narines ſe courbe au de-là de ſon milieu & forme un angle aigu. Cette courbure change beaucoup le ſon ſimple, qui, outre cela, retentit dans les narines, comme dans un inſtrument ſonore ; la ſtructure propre des narines & leur ſéparation par un mince diaphragme les rendant très-ſuſceptibles d'oſcillations. Ce n'eſt plus une voix franche, mais une voix demi-chantée & nazale : de-là vient que cette eſpéce de voyelle eſt ſi propre à la poëſie lyrique. Au lieu de faire *a*, *u*, *é*,

muette ainſi que l'*e* des François, des Anglois & des Allemands. Nous en avons

i, *o*, *u*, *e*, elle fait *an*, *ain*, *en*, *in*, *on*, *oun*, *un*. Pourquoi figurons-nous ainſi la voix nazale, qui eſt une pure voyelle & qui ne paſſe nullement par l'articulation de *langue* figurée *N*? C'eſt un défaut dans la méthode ordinaire: mais dès qu'on vouloit ſe ſervir d'un caractere conſone pour figurer une vraie voyelle, il étoit juſte d'y employer par préférence la plus douce de toutes les lettres liquides, & par conſéquent celle qui ſe rapprochoit le plus de la voyelle. En ceci, comme en beaucoup d'autres choſes de ce même genre, la méchanique même de l'inſtrument a entraîné par inſtinct le choix de l'inventeur; plutôt qu'il n'a été décidé par aucune obſervation phyſique, à laquelle je ne penſe pas qu'on ſe ſoit beaucoup arrêté pour lors. Une marque évidente que la lettre *N* n'entre pour rien dans les voyelles nazales, *an*, *in*, *on*, eſt que la langue n'y agit point du tout, mais ſeulement le nez. La lettre de mâchoire, ou de levre double *M*, ſi elle eſt finale dans la ſyllabe, prend, par la maniere dont on

inſpirant ſoit en exſpirant ; mais preſque toujours de cette derniere maniere, à

la prononce, quelque choſe de nazal qui la diſtingue des autres articulations du même organe. Auſſi s'en ſert-t-on quelquefois, quoique mal à propos pour figurer les voix nazales *am*, *im*, *um* ; & remarquez que lorſque dans les langues latine, françoiſe, &c. on ſe ſert de l'*M* au lieu de l'*N* pour figurer la voyelle nazale, ce n'eſt jamais que lorſque la voix nazale précéde une lettre labiale, comme dans *imbécille*, *imprudent*, *ambigu*, *empêcher*, &c. alors au lieu de figurer la voix nazale ordinaire *in*, ou la figure nazale-labiale par *im*, à cauſe de la conſonne de même organe qui va ſuivre & qui l'attire : ce qui eſt bien une marque de cet inſtinct dout j'ai parlé tout à l'heure, par lequel une lettre d'un organe en attire une autre de même organe. Car j'ai peine à croire que cet uſage ſe ſoit introduit enſuite d'aucune obſervation méditée ; mais plutôt parce que lorſqu'un mot porte la forte labiale *M* précédée d'une voyelle pure, s'il paſſe d'une langue en une autre, il change ſa voyelle pure

qu'il n'y en avoit d'abord eu que très-peu, lors de la premiere invention. Tout ceci fait qu'une partie des lettres ſe trouve

en nazale formée par *M* qui y reſte englobée : & on y ſubſtitue, au lieu de l'*M* qui ne ſonne plus comme elle devoit ſonner, une moindre labiale pour la ſuivre & la remplacer. Exemple. *Numerus, nombre. Cumulus, comble. Camera, chambre.*

47. *Différence de la voix pure à la voix nazale.*

Une perſonne à qui le ſecond tuyau manqueroit dans l'inſtrument de la parole ne pourroit avoir dans ſon langage ni *M.* ni *N.* finales, ni *S*, ni voyelles nazales ; mais il pourroit facilement prononcer avec pureté toutes les autres lettres. On s'exprime à contre-ſens, quand on dit, *parler du nez* ; c'eſt une eſpece d'antiphraſe : on parleroit du nez ſi on n'en avoit point. S'il eſt bouché, ſi l'air n'y paſſe pas librement, on parlera, on chantera du nez. Il faut pour parler, ou pour chanter à voix pure & nette, que l'air paſſe librement par ce tuyau ſans y faire d'impreſſion. Mais l'oſcillation nazale qu'il y

» deux autres : car ſi vous la joignez avec
» iota, ou ipſilon pour ne faire qu'une
» ſeule ſillabe, elle s'y accordera pourvû

cauſe, entremêlée avec la voix pure, ſi elle eſt bien ménagée, donne de l'agrément & une certaine mélodie à la parole; au lieu quelle nuit preſque toujours au chant; comme on le verra ci-après.

48. *La voix nazale exprime l'idée négative.*

L'idée privative s'exprime volontiers avec la voix nazale qui a l'air d'un geſte de négation. Exemple. *in*croyable, *im*prouver, *in*fidele. Par cette même raiſon naturelle la conſone nazale *S* eſt devenue en certaines langues le ſigne & le caractere de l'idée privative; dans l'Italienne par exemple: *Sfortunato*, *ſmontar*, *ſvaligiato*, *ſnaturale*, *ſpropoſito*, &c. Cette rencontre de la voyelle & de la conſonne nazale dans les expreſſions toutes différentes d'une même idée marque ſenſiblement que la nature a déterminé cet organe chez pluſieurs nations pour exprimer la négative. Car il n'y a nulle reſſemblance entre la voyelle nazale *in* & la conſonne nazale *S*. Ceci n'eſt donc pas l'effet d'un choix

qu'il faudra bientôt ſuivre avec ſoin dans les diverſes branches de ſon opération.

volontaire ni raiſonné, mais la ſuite d'une analogie ſecrette, réſultante du phyſique de la machine, comme on le verra, n° 189.

49. *Du chant: & des paroles qui lui conviennent.*

La voix nazale eſt harmonieuſe & retentiſſante; par-là convenable au genre lyrique, mais plutôt à la poëſie, où elle met une eſpéce de muſique, qu'à la muſique même. Le chant & la parole ſont deux choſes ſi différentes dans leurs premiers principes, qu'il n'eſt pas aiſé d'en comparer les inflexions, les élémens, & les organes. Le chant pour être pur, ne doit ſortir qu'a plein canal, de la bouche ouverte, & non d'aucun autre tuyau ou partie de l'inſtrument. Il ne veut donc que des voyelles ſimples & franches. Car il ne porte que ſur la voix, ſans qu'il y ait d'action ni de réaction entre le chant & les inflexions des ſix organes que nous appellons conſonnes: même dans les mots chantés c'eſt la parole ſeule qui articule les *conſonnes*; le chant n'y

ce mouvement des lèvres, le premier organe qu'il met en jeu eſt le plus voiſin de celui-ci, ſçavoir, le mouvement *dental*: il

prend point de part, & ne s'exerce que ſur la voyelle. Les voyelles nazales peuvent le contrarier, en ce qu'elles font retentir dans le nez un ſon qui ne doit ſortir que par la bouche: en ce que le nez eſt un ſecond tuyau à l'inſtrument mal d'accord en muſique avec l'autre tuyau. Il la contraint & l'importune: elle n'aime pas à s'en ſervir. Auſſi les voyelles pures dont la langue italienne eſt remplie ont-elles aſſuré la prééminence à la muſique de cette nation: auſſi notre muſique françoiſe quand elle fait des roulemens ſur certaines ſyllabes nazales familieres à la poëſie lyrique, telles que *chan*-ter, *triom*-phe, &c. ne fait entendre dans le roulement que la voix franche *A*, *O*; & ce n'eſt que lorſqu'elle s'appuye ſur une tenue ou en finiſſant le roulement qu'elle fait ſonner la voix nazale *an*, *om*. On en peut faire l'expérience: elle fera connoître que ſi en roulant ſur la premiere ſyllabe du mot *chanter* on faiſoit entendre la voyelle *an* au lieu de la voyelle pure *a*, on chanteroit, non gutturalement, mais

encore du tems & de la peine pour prononcer la pure lettre de langue *La*, qui nous paroît aisée, provenant du simple

tout-à-fait nazalement d'une maniere très désagréable. La musique se déplaît si fort à certaines syllabes dures, quoique lyriques, comme a*mour*, er*reur*, où l'articulation frolée est jointe à la voyelle sourde, la parole a tant à travailler dans de tels sons, que le chant, dont le son est déja si différent de celui de la parole, ne peut venir à bout d'y adapter son opération propre.

La musique en effet a sa mélodie propre. Elle ne veut être gênée dans sa marche ni par aucun effort, ni par aucune mélodie trop marquée dans les paroles; l'opération du chant & ses principes efficiens étant bien moins variés & en plus petit nombre que ceux de la parole, ne peuvent la suivre dans toutes ses marches. Par cette raison elle veut des mots doux coulans & faciles; se trouvant également gênée, s'il y a trop de rythme dans les paroles, & s'il n'y en a point du tout: car ce dernier point seroit contraire à son essence. Les vers latins d'un genre prosodique & fortement mesuré ne lui conviennent pas; la prose françoise tout

notre alphabet vulgaire & grammatical, que nous tenons des Phœniciens. Cet alphabet de Chanaan eſt le plus ancien

à fait plate & ſans quantité ne lui convient pas. Mais elle s'accommode de la proſe latine & des vers françois, parce qu'à vrai dire notre poëſie n'a pas plus de meſure que la proſe des Latins. Elle ne ſe plaît pas aux vers hexametres des langues vulgaires trop longs pour elle, parce que le diſcours muſical, bien plus borné que celui des idées, fait ſes phraſes courtes, les chargeant à tout momens de petits repos : ce qui ſera facilement reconnu par ceux qui voudront prendre une piéce de ſymphonie & y mettre des points, deux points, & virgules par-tout ou le ſens muſical le demandera. Ils y verront la raiſon primordiale pour laquelle la muſique veut de petits vers coupés : combien elle ſe plaît aux rimes redoublées, à cauſe de leur analogie avec le chant : combien elle exige que dans les phraſes le ſens & les demi-repos des paroles ſoient d'accord avec ceux du chant ; rien n'étant plus choquant à l'oreille que de trouver comme il n'arrive que trop, une virgule muſicale qui coupe un mot par le milieu. Auſſi eſt-il né-

l'alphabeth l^r & en général que les muettes doivent précéder les liquides : ce qui eſt vrai :

ceſſaire que le plus fort accommode ſa marche à celle du plus foible, s'ils veulent aller enſemble. Dans nos operas, les chanſons fort mélodieuſes ne ſe font qu'après l'air muſical & ſur ſa marche : de-là vient qu'il y en a ſi peu de bonnes quant à la poëſie. Mais s'il eſt ſi difficile de faire ſur la muſique les vers de ces ſortes de chanſons, qu'on appelle *parodies*, il le ſeroit encore plus de faire précéder la poëſie. Quinault eſt venu à bout de faire ſur une gigue de Phaëton la chanſon, *Ce beau jour ne permet qu'à l'aurore*, &c : mais on peut aſſurer que Lulli, tout grand maître qu'il étoit, n'auroit pas fait ſon chant tel qu'il eſt ſur les paroles de Quinault.

Dans l'impoſſibilité de faire ſur nos poëmes d'auſſi beaux chants que ceux des Italiens, nous commençons depuis peu à faire des paroles, telles qu'elles, ſur les chants Italiens. Ceux de cette nation n'ont pas cette peine : il ne leur importe guères par où ils commencent ; la muſique ſympathiſant tout-à-fait avec leur langue.

La nôtre, au contraire, n'eſt guères

propre qu'à cette déclamation chantante, conforme à ſon rythme & à notre goût, que nous appellons *récitatif* & *récit*. Dans le grand nombre que nous avons de bons morceaux de muſique chantante, expreſſifs, nobles & bienfaits, preſque tous ſont des récits dans ce genre déclamatoire. A peine pourrions-nous citer dans tous nos operas une douzaine d'airs de muſique vocale faits ſur la poëſie, & qui méritent veritablement le nom d'airs chantans. Nous en avons davantage à proportion dans nos cantates, dont la fabrique approche plus de celle de la muſique italienne. Je n'entends pas parler ici des parodies : car notre muſique excelle par la variété & le nombre infini de charmantes ſymphonies, menuets, chaconnes, rigodons & autres ballets à danſer, pleins de mélodie & de cadence. Ils deviennent de fort jolis airs à chanter, lorſqu'on parvient à faire de bonnes paroles ſur la muſique, ce qui n'eſt pas commun. La langue latine nette & ſonore eſt auſſi très-propre à la muſique du genre noble, harmonieux & ſublime.

Je ne crois pas qu'aucune nation ait mieux, ou peut-être même auſſi bien réuſſi que la nôtre à faire uſage de cette belle langue dans la muſique.

50. *Les accens forment une eſpece d'articulation mitoyenne entre la parole & le chant.*

Les accens qui forment, comme je le dirai ci-après, un des ordres de mots naturels de la langue primitive (voyez n° 84) entrent pour beaucoup dans la muſique. Mais ſelon mon ſentiment ils appartiennent au ſon vocal; & je croirois qu'il ne faut pas les confondre, comme on a fait quelques fois avec le ton muſical, qui n'eſt pas la même choſe que le ſon vocal; l'organe de la parole n'étant pas le même que l'organe du chant: ſi bien que nous ne reconnoîtrions pas un homme à la voix du chant, bien que la voix de parole nous fût familiere, & que l'on remarque quelquefois des perſonnes dont la parole eſt d'un ſon rude & déplaiſant, quoique leur chant ſoit très-agréable; ou au contraire. Il eſt vrai néanmoins que les accens ſont la mo-

dification du ſon vocal qui approche le plus de la muſique, tellement qu'ils paroiſſent former dans la nature une eſpece moyenne, intermédiaire entre la parole & le chant; comme leur nom même le déſigne. (*Accentus* id eſt, *ad cantum, prope cantum.*) Convenons encore que lorſque l'accent eſt pouſſé fort loin dans le mouvement d'une paſſion véhémente de douleur ou de joie, il devient aſſez ſonore pour ſe convertir preſque tout-à-fait en chant. Auſſi le bon goût des accens entre-t-il pour beaucoup dans la compoſition muſicale, ſur-tout dans le récitatif & dans les airs paſſionés. Le compoſiteur & le chanteur y doivent avoir le plus grand égard, s'ils veulent rendre avec vérité l'expreſſion du ſentiment. Mais on doit ici les diſtinguer avec ſoin, comme ſéparés, dans l'examen des principes qui ne ſont peut-être pas les mêmes; ou dont l'action, s'ils ſont les mêmes, eſt infiniment plus atténuée dans le diſcours que dans le chant. Cela eſt ſi vrai, que la déclamation de l'opéra & la déclamation de la tragédie

nt toutes deux extrêmement chargées
accens, quoique la premiere ait du chant,
que la ſeconde, pour être bonne, n'en
oive point avoir. Il y a de l'accent &
même genre d'articulation dans : *Zaire,*
us pleurez, & dans : *Seigneur, vous*
angez de viſage, que dans : *Quoi! San-*
ride eſt morte ? & dans : *Le vainqueur*
Renaud, ſi quelqu'un le peut être. Ces
emples nous montrent que l'accent y
du reſſort de la parole, & appartient
débit de la déclamation parlée. Dans
mouvemens de l'ame ſubits & véhé-
ens, il produit un grand effet ſur l'audi-
ur par une intonation imprévue & ap-
yée. On doit l'employer en toute eſpéce
déclamation, ſi l'on veut émouvoir
ec force. En pareil cas, ce qui diſtingue
muſique un bon compoſiteur d'un
édiocre, c'eſt de ſçavoir, comme a fait
Lully, mettre ſur de telles paroles un
ant qui indique au chanteur l'accent
mandé par le ſentiment ; qui le force
ême à ſaiſir cet accent particulier. Au
plus, on n'a pas pour le marquer autant

de facilité que pour écrire les paroles, ou pour noter le chant. On ne preſcrit pas l'expreſſion du ſentiment. L'accent qui le manifeſte eſt le langage du ſens intérieur. Nous n'y ſommes conduits que par l'émotion qu'excitent en nous les paſſions qui nous agitent. Les acteurs ne mettent de vérité dans leur jeu, qu'autant qu'ils excitent en nous les mêmes émotions. (Voyez n° 51. *bis.*)

51. *Cauſes du chant. De ſon organe propre.*

Voici ce que l'on peut remarquer ſur l'organe propre du chant. La voix chantante a de plus que la ſimple voix parlante, un mouvement de tout le larinx, de cette partie de la tranchée-artere qui ſe termine à la glotte, qui en enveloppe & ſoutient les muſcles. Le balancement & les vibrations du larinx y produiſent une eſpece d'ondulation qui n'eſt pas dans la voix de la parole, ſi ce n'eſt qu'elle ſe fait un peu ſentir dans la voyelle nazale, où le paſſage de l'air fait ondiler un peu les narines & le diaphragme du nez. Mais ſur-tout la voix

du

cipes néceſſaires de l'harmonie.

du chant conſiſte dans les vibrations & la tenſion plus grande ou moindre de la glotte. On doit cette belle découverte à M. Ferrein. Il eſt parvenu à faire entendre le chant humain, & même les cris des animaux, en ſoufflant dans les larynx tirés des corps & faiſant onduler les rubans membraneux des glottes. Les contractions & les dilatations de ces rubans en tout ſens ſemblables à celles des cordes de violons, forment avec une extrême rapidité dans un petit eſpace, les tons plus ou moins graves du chant. Les vibrations y ſont le chant même; l'air y fait l'office de moteur ou d'archet : le poumon qui le pouſſe avec plus ou moins de force, de rapidité, ou de quantité, y fait celui de la main droite qui manie l'archet. De la doſe de cette force ou quantité, réſulte l'intenſité du ſon, le fort & le doux, en un mot ce qu'on appelle en muſique le volume de voix. Il eſt vraiſemblable auſſi que l'abbaiſſement ou l'élévation du larynx, le plus ou le moins de diametre

que l'on donne au tuyau, contribuent à former le grave ou l'aigu.

Ainſi la voix de chant eſt un orgue à cordes, qui a des ſoufflets pour inſpirer l'air, un tuyau pour le conduire, & des rubans oſcillatoires. C'eſt un inſtrument monté de cordes mues par le vent; deux conditions qu'on n'a jamais cru pouvoir réunir dans la fabrique d'aucun inſtrument, & qu'on regarde comme les plus propres à lui donner la plus grande perfection poſſible, en y réuniſſant la rondeur & la legéreté. Le premier eſt un attribut de l'air, le ſecond eſt celui des fils tendus, & la diverſité qui ſe rencontre dans la conſtruction de nos inſtrumens factices, ſoit à vent, ſoit à cordes, exclut l'une ou l'autre de ces propriétés qu'il faudroit y pouvoir raſſembler. Auſſi voyons-nous que l'orgue eſt moëlleux & plein de majeſté, mais il n'eſt pas fin; le claveſſin eſt brillant & leger, mais il eſt ſec. L'inſtrument chantant de la voix humaine, par ſa conſtruction, réunit tous ces avantages.

Il faut conſulter ſur cette conſtruction les excellens Mémoires de MM. Dodart & Ferrein dans le Recueil de l'académie des ſciences.

52. *Analyſe des circonſtances & modifications dont la voix de parole & la voix de chant ſont ſuſceptibles. Quelles ſont celles qui forment le caractere de différence entre les deux voix ? De la loi des corps ſonores, qui conſtitue les principes néceſſaires de l'harmonie.*

Dans ceux de l'académie des belles-lettres, tom. xxj, M. Duclos a donné des obſervations très-ingénieuſes & très-juſtes ſur le genre caractériſtique de la déclamation théatrale, ſoit en parlant, ſoit en chantant. Il définit parfaitement bien la déclamation, & ce qu'il en dit convient également aux accens. « C'eſt, dit-il, une » affection ou une modification que la » voix reçoit, lorſque nous ſommes émus » de quelque paſſion, & qui annonce cette » émotion à ceux qui nous écoutent, de » la même maniere que la diſpoſition des

en une autre, il change ſa voyelle pure

» traits de notre viſage l'annoncent à ceux » qui nous regardent. » Analyſons avec lui tout ce qui ſe trouve dans le ſon de la voix humaine, c'eſt-à-dire dans le paſſage de l'air pouſſé par les poumons, & ſortant du tuyau par la fente de la glotte. Nous y remarquerons, en décompoſant ſes modifications, pour les conſidérer chacune à part.

1° Le ſon ſimple.

2° Le volume & la force du ſon, ſelon que les poumons en donnent plus ou moins à l'air, & qu'il retentit dans les cavernes de la bouche.

3° La lenteur & la rapidité, ſelon que l'air eſt chaſſé du poumon avec plus ou moins de précipitation.

4° Les différens degrés d'abbaiſſement ou d'élévation, ſelon que la fente de la glotte eſt plus ou moins ouverte; que tout le conduit du canal eſt tenu dans un état plus ou moins reſſerré, que le ſon retentit plus près ou plus loin de l'orifice extérieur. Toutes ces circonſtances ſont autant de modifications différentes, qu'on

sion. Mais l'oscillation nazale qu'il y

ne doit pas prendre l'une pour l'autre. De lá seconde provient le fort & le doux : de la troisieme la tenue & la vîtesse : de la quatrieme le grave & l'aigu. Toutes appartiennent également à la parole & au chant, *piano e forte*, *adagio ed allegro*, *soprano e basso* : la troisieme appartient sur-tout à la tactique musicale, à ce qu'on appelle mesure & mouvement qui forme le vrai rythme de la musique. La quatrieme caractérise la différence des especes de voix & d'instrumens : elle appartient ainsi que la seconde à l'intonation tant de la parole que du chant ; mais aucune ne doit être confondue avec le chant, puisque leurs variétés se remarquent dans la prononciation du discours ordinaire.

5° L'accent & la déclamation, qui en faisant usage de tout ce que je viens de dire, en y participant, paroît encore former une nouvelle modification dans la substance même de la voix ; modification inspirée par le sentiment de l'ame, différente de la parole & du chant, puisqu'elle peut s'unir à l'une & à l'autre, ou en être

voyelle nazale *in* & la consonne nazale *n*. Ceci n'eſt donc pas l'effet d'un choix

retranchée. « C'eſt une affection qui » arrive à notre voix, lorſque paſſant d'un » état tranquille à un état agité, notre » ame eſt émue de quelque paſſion ou de » quelque ſentiment vif. Ces changemens » de la voix ſont involontaires. Ils accom- » pagnent néceſſairement les émotions » naturelles. Dans le chant comme dans » la voix, l'expreſſion du chant eſt quelque » choſe de différent du chant même, & » des intonations harmoniques. L'acteur, » ſans manquer à ce qui conſtitue le chant, » peut ajoûter l'expreſſion ou y manquer.

6° Le chant, qui ajoûte au ſon vocal une modulation toute particuliere, une ondulation mélodieuſe, une intonation beaucoup plus variée & plus étendue, laquelle ne procede que par certains intervalles réglés. Les loix de ces intervalles ſont données par la nature : elles partent toutes d'un certain principe fondamental, phyſique & néceſſaire, appellé *la loi des corps ſonores* : ſçavoir, qu'un corps retentiſſant, frappé d'un ſeul coup, fait entendre non-ſeulement le ſon principal,

qui articule les *conſonnes* ; le chant n'y

mais encore la quinte aiguë de l'octave, & la tierce plus aiguë de la double octave, que le même coup fait frémir un autre corps ſonore voiſin s'il eſt plus grave d'une quinte que le corps frappé. De cette *réſonance* des aigus, de ce *frémiſſement* des graves naiſſent la progreſſion harmonique, l'ordre réel & véritable des gammes quelconques, la variété des modes majeur & mineur, les régles des accords, en un mot tous les principes de la mélodie & de l'harmonie (*). C'eſt, comme l'ont obſervé les deux habiles phyſiciens que j'ai cités, le balancement du laryinx, la vibration de ſes rubans oſcillatoires qui ajoûte au ſon vocal cette eſpece d'ondulation particuliere qui n'eſt pas dans la ſimple parole. On peut imprimer ou n'imprimer pas le coup harmonique au corps ſonore : c'eſt-à-dire, à la machine vocale du corps hu-

(*) On peut voir ce que j'ai dit à cet égard dans le Dictionnaire Encyclopédique ſur la maniere dont toutes les modulations majeures ſont ſucceſſivement engendrées les unes des autres par la *réſonance* des aigus, & les modulations mineures par le *frémiſſement* des graves.

la voyelle *an* au lieu de la voyelle pure *a*, on chanteroit, non gutturalement, mais

main : alors la voix ſera chantante ou ſimplement parlante. La différence entre les deux voix vient de celle qu'il y a entre les rubans du larynx mis en vibration ou laiſſés en repos ſur leurs attaches. Que la voix ſoit de chant ou de parole, elle vient toute entiere de la glotte tant pour le ſon que pour le ton. Mais l'ondulation vient entiérement du balancement de tout le larynx. C'eſt une modification qu'on n'ajoûte que quand on veut. Sans faire une partie néceſſaire de la voix, elle en affecte la totalité & la ſubſtance même du ſon.

Toutes les variétés que je viens de décrire n'affectent que la voyelle, ſans aucun rapport aux conſonnes qui la figurent. Elle reçoit ſeule les modifications ſoit d'accens dans la ſimple parole, ſoit d'intonation muſicale dans le chant. J'ai déja obſervé, n° 49, que la conſonne n'avoit aucune part au chant. Elle n'en a d'autre à l'accent produit par l'émotion de l'ame, que d'être plus appuyée, plus fortement articulée dans une prononciation véhémente.

prolodique & fortement notare ne lui conviennent pas ; la proſe françoiſe tout

CHAPITRE V.

De l'alphabet organique & univerſel compoſé d'une voyelle & de ſix conſonnes.

53. *Maniere de figurer la voyelle de l'alphabet organique.*
54. *Conſonnes de l'alphabet organique.*
55. *Alphabet factice.*
56. *Uſage de cet alphabet.*
57. *Exemple.*
58. *Autre tablature d'écriture organique.*
59. *Du point dageſch.*
60. *Utilité de la ſeconde tablature.*
61. *Exemples des langues conférées par la ſeconde tablature.*

53. *Maniere de figurer la voyelle de l'alphabet organique.*

Si nous voulons, ſur les obſervations que je viens de faire, fabriquer les caracteres radicaux d'un alphabet primitif applicable à toutes les langues de

il arrive que trop, une virgule musicale qui coupe un mot par le milieu. Auſſi eſt-il né-

l'univers, on y pourra figurer la voix ordinaire ou franche par une ligne droite, *Planche* I, *fig.* 1 : la voix ſonore & nazale où le cours de l'air eſt courbé formant un angle aigu, lorſqu'après être monté par la tranchée-artere il deſcend par les narines, ainſi, *fig.* 2 : & la voix ſourde ou *e muet* qui mérite peu qu'on s'y arrête, ne faiſant preſqu'aucun effet, par une ſimple ligne plus courte, *fig.* 3.

Si la ligne droite a un petit trait au milieu, plus haut ou plus bas, tout en haut ou tout en bas, ainſi, *fig.* 4, 5, 6. Cette ſection déſignera la longueur dans laquelle on tient la corde ou le tuyau : elle montrera que le ſon ſe donne au milieu, un peu plus haut ou un peu plus bas, tout en haut ou tout en bas. Car j'ai dit (n° 33,) que pour former dans leur ordre les cinq voyelles vulgaires, on ne fait qu'accourcir ſucceſſivement la corde de la voix en la touchant ſur ſes diviſions plus grandes ou moindres. La *fig.* 4 marque *i* qui eſt à-peu-près le milieu de la corde, ou ſa diviſion par la moitié. La *fig.* 5, qui eſt

pathiant tout-à-fait avec [illegible]

La nôtre, au contraire, n'eſt guères

Planche V. *Tom. I. p. 178.*

La Voix ou Voyelle avec ses Sept diviſions qui peuvent etre intermediaire-ment diviſées à l'Infini.

Fig. 1. — *Voix ou Voyelle franche.*

Fig. 2. — *Voix nazale ou ſonore.*

Fig. 3. — *Voix ſourde.*

Fig. 4. — *Voix donnée au milieu du tube ou de la trombe Vocale.*

Fig. 5. — *Voix dans toute la longueur du tube.*

Fig. 6. — *Voix ſonnée tout au bout exterieur du tube.*

Fig. 7. — *Aſpiration profonde et guturale.*

Fig. 8. — *Diverſes voix intermediaires entre le milieu et les extremités interieures ou exterieures du tube.*

Fig. 10 — *Diverſes voix graves et allongées, ſoit dans toute la longueur, ſoit au milieu, ſoit au bout exterieur du tube ou trombe vocale.*

Fig. 11.

Fig. 12.

la ligne
tout à l
déſigna
fig. 7,
quée à
eſt l'af
comple
ment a
placée
marqué
nombre
puiſqu'i
de poin
Son pla
particul
forte pa
les voy
de l'uni

Si la
d'un ſo
comme
il faut a
de côté
& la fi
fig. 10,

la ligne droite ayant ſa touche ou diviſion tout à l'extrémité marque la corde à vuide, déſignant la voix pure & franche *a*. La *fig.* 7, differenciée d'*a* par la diviſion marquée à gauche, au lieu de l'être à droite, eſt l'aſpiration *h* profonde & gutturale, complément du bas : La *fig.* 6 eſt le ſifflement *u* complément de l'aigu. La ſection placée plus haut ou plus bas, *fig.* 8, 9, marque *les voix* intermédiaires, dont le nombre peut être infini & l'eſt en effet, puiſqu'il y a dans la ligne une infinité de points où la touche peut être placée. Son placement marquant ainſi le caractere particulier du ſon ſimple, on aura de cette ſorte par une clef preſque uniforme toutes les voyelles poſſibles de tous les peuples de l'univers qui les varient à l'infini.

Si la voyelle eſt d'un accent grave & d'un ſon allongé qui paroît la redoubler comme dans les exemples cités, n° 41, il faut allonger la ſection tranſverſalement de côté & d'autre de la ligne verticale, & la figurer ainſi dans l'alphabet factice, *fig.* 10, 11, 12.

S'il y a veritable diphtongue où la voix se faſſe entendre deux fois comme dans les exemples cités, n° 42, il faut figurer auſſi deux fois le caractere *voyelle* dans l'alphabet factice, marquer double le ſon qui eſt tel en effet, & ne pas donner dans l'erreur d'uſage notée *ibid.* Exemple des trois *voix*, ſourde, franche & ſonore *e*, *é*, *en*, fig. 3, 8 & 2.

54. *Conſonnes de l'alphabet organique.*

Les ſix conſonnes primitives ne ſeront pas moins faciles à figurer dans notre alphabet factice. *Planche* IF. *Levre*, fig. 1. *Gorge*, fig. 2. *Dent*, fig. 3. *Palais*, fig. 4. *Langue*, fig. 5. *Nez*, fig. 6. Il eſt aiſé de diſtinguer par un point à droite, ſi la lettre eſt douce *fig.* 7, & par un point à gauche, ſi elle eſt rude *fig.* 8; ſi elle eſt fort douce ou fort rude, on peut redoubler le point. Les *eſprits* peuvent ſe marquer ainſi: *Battu*, fig. 9. *Aſpiré*, fig. 10. *Coulé*, fig. 11. *Frôlé*, fig. 12. *Frapé*, fig. 13. *Siflé*, fig. 14. Quand un organe n'emploie que l'*eſprit* qui lui eſt propre, il eſt inutile de le figurer. Que s'il affecte celui d'un autre organe il faut l'ajoûter à la lettre primitive.

Planche III. *Tom. I. p. 181*

La voix, ou les voyelles du nouvel alphabet organique.

Voix pure ou franche	*Voix allongée*	*Voix nazale*
a	a a	an
ai η	aiai η̃	ain
e	ee	en
i	ii	in
o	oo ω	on
ou ϐ	ouou ϐ̃	oun
u	uu	un

Voix sourde, et Voix aspirée

e *muet*	eu	ϐ *Aleph simple ouverture de la trompe vocale*	h *Aspiration profonde et gutturale*

55. *Alphabet factice.*

Tel ſeroit donc un alphabet factice compoſé des lettres les plus communes. Voyez *Planches* III & IV.

56. *Uſage de cet alphabet.*

Vous voyez que cette tablature a quelque choſe de l'écriture figurée & hiéroglyphique, en ce que j'y repréſente chaque articulation par une groſſiere image de l'organe qui l'a produit. La voix franche y eſt figurée comme une corde tendue, ayant ſa touche, ou diviſion marquée dans l'endroit de ſa longueur où le ſon doit être frappé. Dans la voix nazale, où la ligne décrite par le ſon ſe plie dans le nez, on repréſente la ligne briſée en angle à ſon ſommet. L'articulation de langue eſt repréſentée comme *Planche* II. *fig.* 5. Celle de nez comme *Planche* II. *fig.* 6. La double lettre de levre, comme vous voyez la lettre *M* Planche IV. L'eſprit frôlé, l'eſprit ſiflé, &c. comme vous le voyez, *ibid.*

Le but d'un tel alphabet n'eſt pas de ſervir à l'uſage ordinaire dans lequel il

ne s'établira jamais. Mais je le propose ici à ceux qui voudront s'adonner aux recherches d'étymologie comme un instrument très-propre à les vérifier. Quiconque voudra vérifier si une dérivation est juste, n'a qu'à écrire avec les caracteres ci-deſſus le dérivant & le dérivé, par où il verra ſi on emploie pour l'un & pour l'autre le même ordre dans le mouvement des organes. C'eſt après l'identité de ſignification, la meilleure preuve que l'on puiſſe avoir que deux mots viennent d'une même ſource ; & quand l'identité de ſignification s'y trouve jointe, la preuve eſt démonſtrative. Obſervons ſeulement en employant cette méthode qu'il ne faut pas avoir égard à certaines prononciations anomales qu'affectent quelques langues, & dont il a été parlé, (n° 37.) On peut auſſi ſe ſervir utilement de l'alphabet organique pour comparer les diverſes langues. Lorſque l'on aura un modele de chaque langue fait ſur un même diſcours, ſoit ſur l'Oraiſon Dominicale, ou ſur tout autre,

il faudra écrire chacune des traductions en caracteres de cet alphabet. Alors par la conformité preſqu'entiere qu'auront enſemble un grand nombre des copies ainſi tranſcrites, on verra d'un coup d'œil toutes les langues réduites à trois ou quatre formant autant de claſſes générales.

57. *Exemple.*

Pour donner un exemple de l'extrême facilité que donne l'alphabet organique de reconnoître ſi un mot eſt formé ſur un autre, je n'en choiſirai pas un autre que celui qu'a cité Wachter, en parlant des altérations multipliées auxquelles les mots ſont ſujets. Ce ſcavant homme s'éleve contre ceux qui voudroient nier ou tourner en raillerie ce que les étymologiſtes diſent des changemens de lettres. Il s'emporte juſqu'à les traiter de bêtes ou de méchans. Il fait voir combien un mot peu altéré ſouffre néanmoins de changement, en paſſant d'une langue à une autre. Il en remarque juſqu'à ſept dans le changement du latin *Peregrinus*

en *Bilgram*. 1° *B*. au lieu de *P*. 2° *i* au lieu d'*é*. 3° *L*. au lieu de *R*. 4° *é* ſupprimé. 5° *a* au lieu d'*i*. 6° *M* au lieu de *N*. 7° *us* ſupprimé. Mais les deux mots ſuſſent-ils plus différens qu'on ne les voit de ſon & de figure, quelle facilité n'auroit-on pas à les reconnoître pour le même par l'opération ſuivante, après avoir ôté, comme il eſt raiſonnable de le faire, les voyelles, & la terminaiſon en *us* affectée au latin?

Pe	re	gr	imus.	Bi	l	gr	am
1	2	3	4.	1	2	3	4.

1. Levre	P.	1. Levre	B.
2. Langue	R.	2. Langue	L.
3. Gorge frôlée	GR.	3. Gorge frôlée	GR.
4. Voix nazale	*in*	4. Voix nazale.	*am*.

Ecrivons ces deux mots ſelon l'alphabet organique, les lettres ſeulement ſans voyelles franches, & ceci nous montrera combien ils ſont ſemblables. Voyez *Planche* V.

§8. *Autre tablature d'écriture organique.*

Voici une ſeconde tablature d'alphabet

Planche V[illegible] Tom I. p. 184

Pe re gr in

Lèvre moyenne

Langue ridée

Gingle postérieure

Oeil marqué au milieu

Bi l gr an

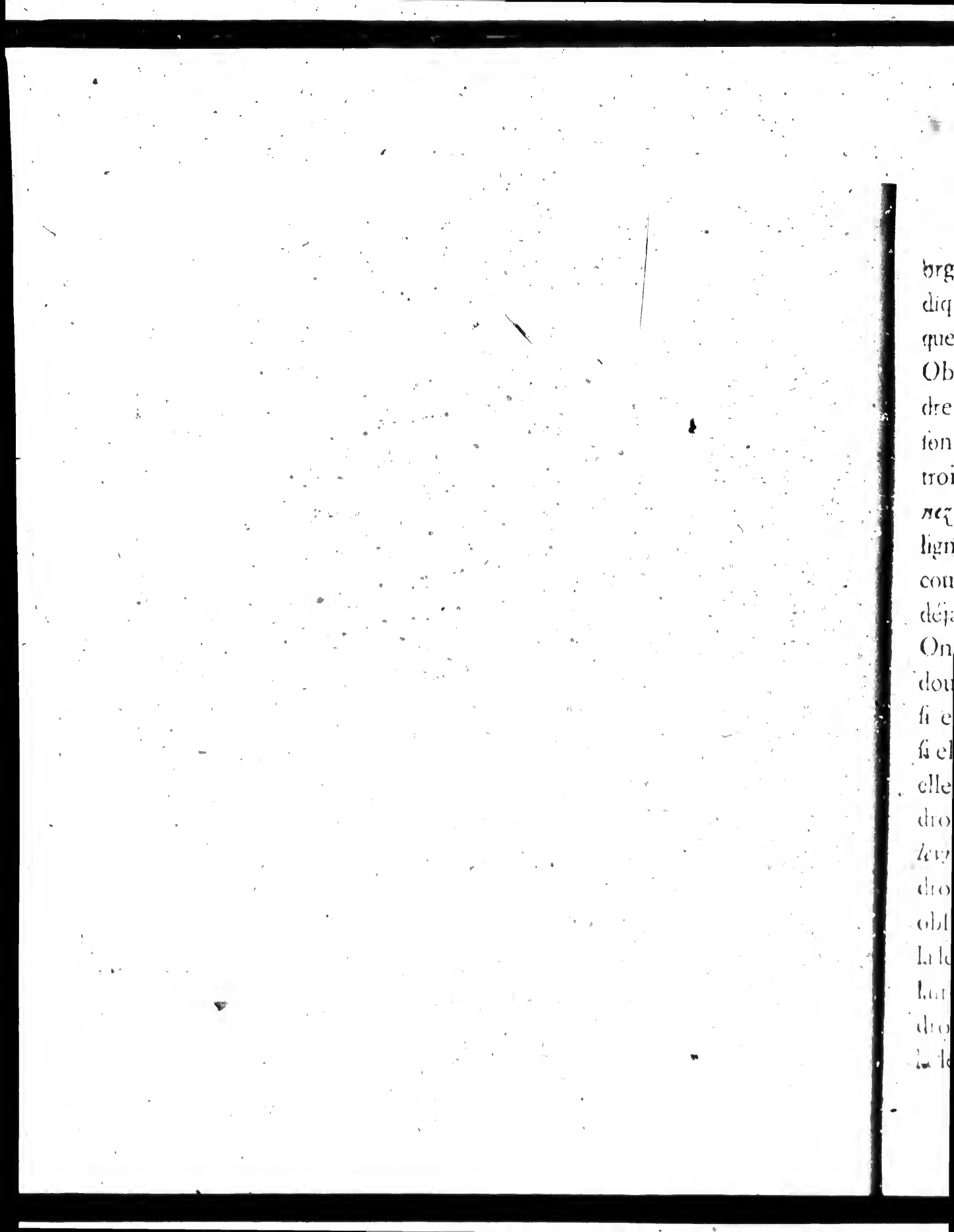
Lèvre douce

Langue inverse

Gingle postérieure

Oeil marqué en rubis

B.N.

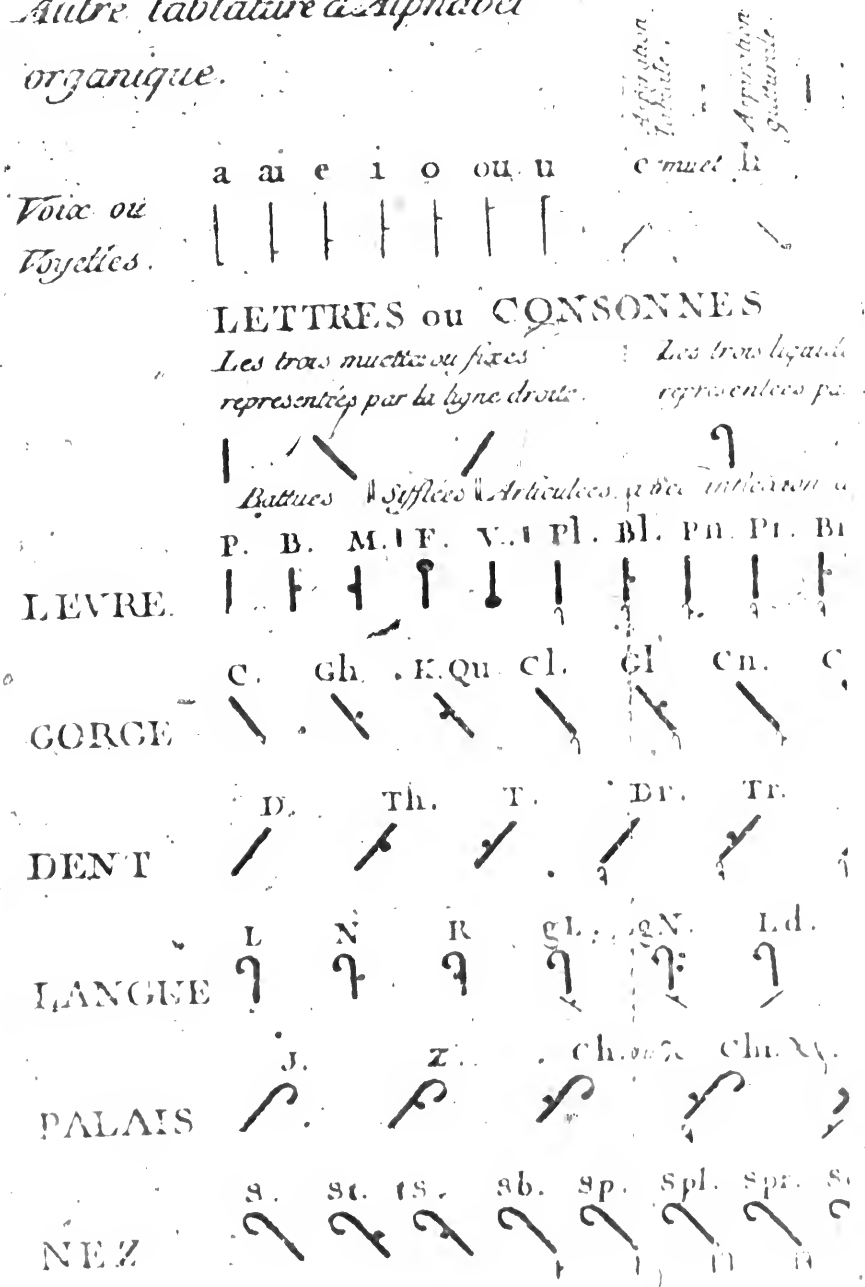


organique, la plus ſimple, la plus méthodique & la plus expéditive, ce me ſemble, que l'on puiſſe imaginer. Voyez *Planche* VI. Obſervons d'abord, pour la faire comprendre, que des ſix lettres conſonnes, trois ſont muettes, ſçavoir *levre*, *dent* & *gorge*, trois ſont liquides ſçavoir *langue*, *palais* & *nez*. Cela étant, je figure les muettes par une ligne droite: les liquides par une ligne courbée à ſon extrémité inférieure. Voilà déja les deux caracteres diſtingués à l'œil. On diſtinguera de même ſi la lettre eſt douce ou rude; par un point à droite, ſi elle eſt douce; par un point à gauche, ſi elle eſt rude; & ſi elle eſt moyenne, elle ſera ſeule ſans aucun point. La ligne droite perpendiculaire repréſente la lettre *levre*: oblique de 45 degrés penchant à droite par ſon ſommet, la lettre *dent*: oblique penchant à gauche par ſon ſommet, la lettre *gorge*. La ligne courbe perpendiculaire repréſente la lettre *langue*: inclinée à droite, la lettre *palais*: inclinée à gauche, la lettre *nez*. Je ne change rien aux figures.

voyelles, les laiſſant telles qu'elles ſont formées dans la tablature précédente, avec quelque legere différence qui ſera expliquée cy-après. J'en forme les traits plus longs & plus déliés que ceux des conſonnes, & je place chacune d'elle au-deſſus de ſa conſonne, pour repréſenter les points maſſorettes, & former une ſorte d'écriture ſyllabique. L'aſpiration labiale ou *e muet* eſt marquée par le même trait voyel plus court & incliné à droite par ſon ſommet: de même, incliné à gauche, il marque l'aſpiration gutturale *h*. Quant aux eſprits au lieu de les figurer comme dans la premiere tablature, je mets au-deſſous de chaque lettre le trait repréſentatif de l'organe étranger dont la lettre affecte l'eſprit. Reſte une obſervation à faire ſur la conſonne M. lettre de *levre*, ou, ſi l'on veut, de *mâchoire*, articulation très-forte, preſque impermutable, agiſſant par elle même, s'en tenant à ſon propre eſprit fortement battu des deux levres, ſans jamais affecter ceux des autres

Planche VI.

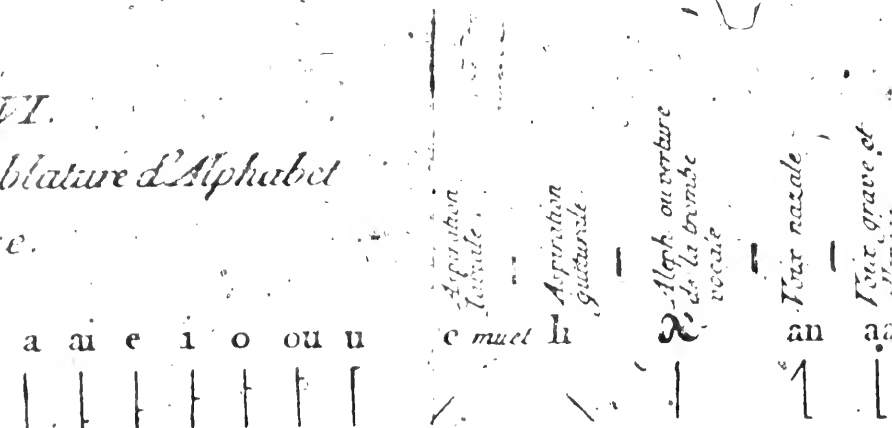
Autre tablature d'Alphabet organique.



VI.

ablature d'Alphabet

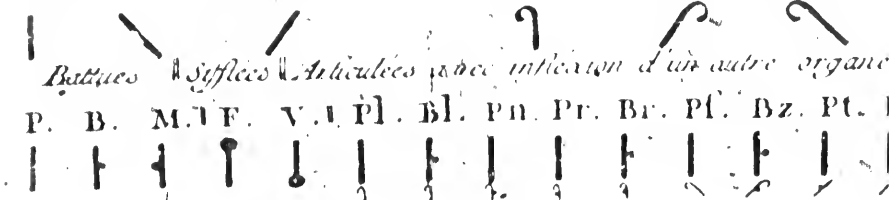
xe.



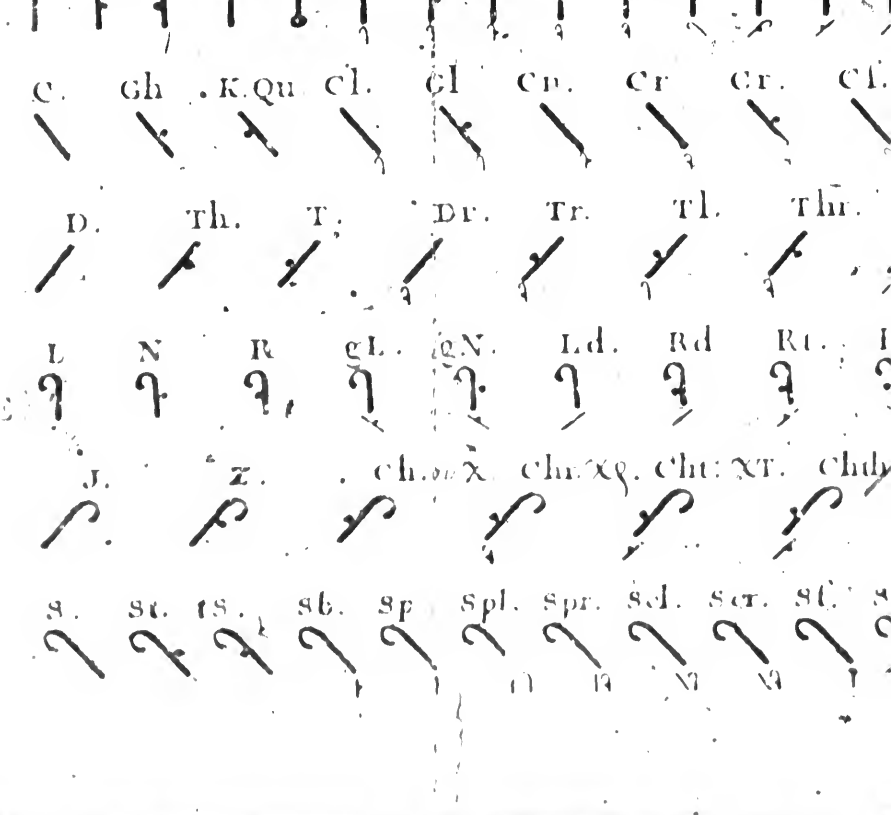
LETTRES ou CONSONNES

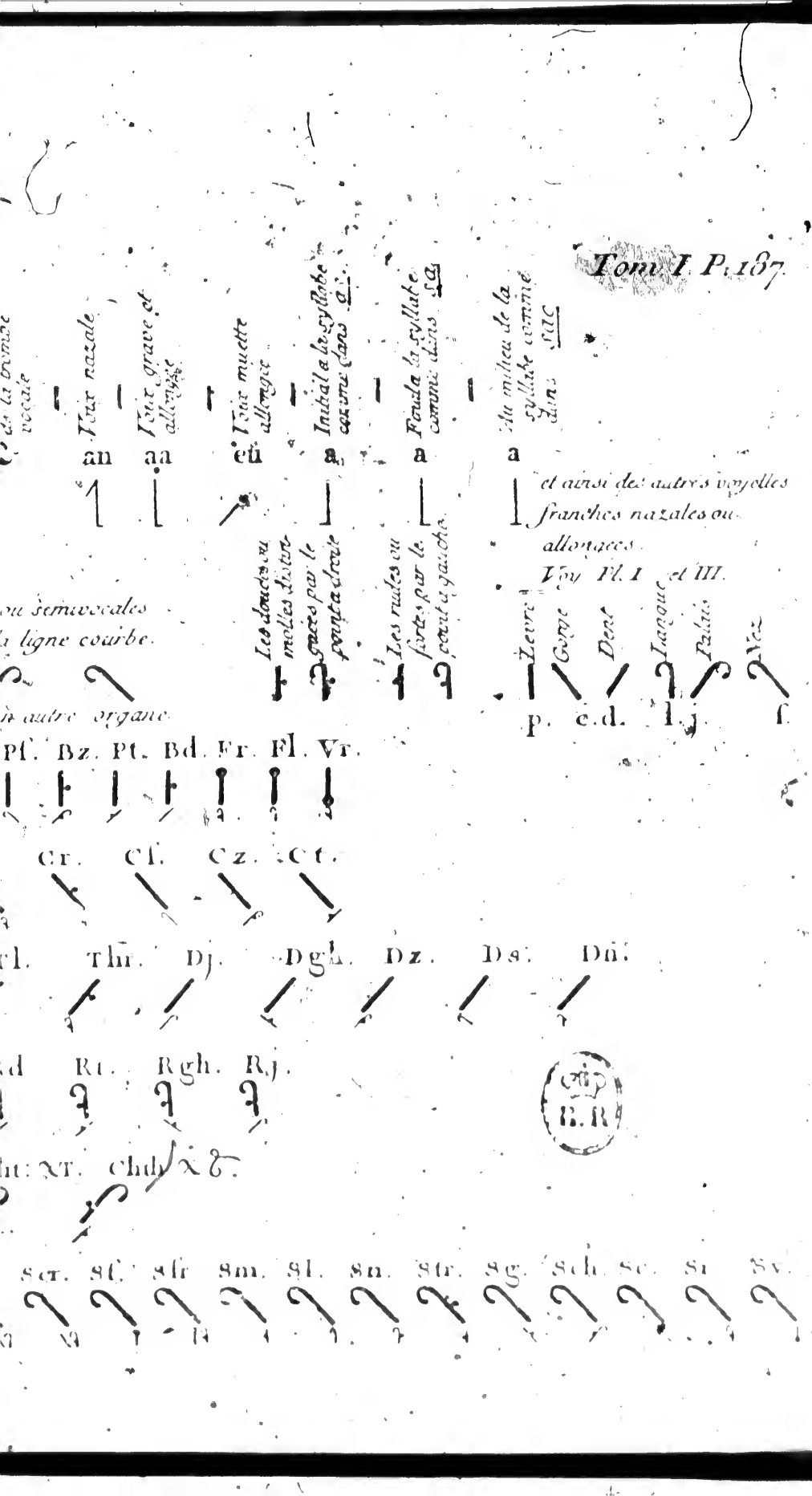
Les trois muettes ou fixes représentées par la ligne droite.

Les trois liquides ou semivocales représentées par la ligne courbe.



Battues *Sifflées* *Articulées avec inflexion d'un autre organe*




Voix nazale
Voix grave et allongée
Voix muette allongée
Initiale de syllabe comme dans ça
Finale de syllabe comme dans sac
Au milieu de la syllabe comme dans sac
an
aa
eu
a
a
a
et ainsi des autres voyelles franches nazales ou allongées
Voy. Pl. I et III.
Les doubles ou molles sont exprimées par le pointu droit
Les rudes ou fortes par le courbe à gauche
ou semi-vocales
la ligne courbe.
Lèvre
Gorge
Dent
Langue
Palais
Nez
P. c. d. l. j. f.
Pl. Bz. Pt. Bd. Fr. Fl. Vr.
Cr. Cl. Cz. Ct.
Dgh. Dz. Ds. Dn.
Rgh. Rj.
Chd.
Sr. Sl. Sfr. Sm. Sl. Sn. Str. Sg. Sch. Sc. Sj. Sv.

B.R

organes. Dan
figure M par
culaire ayant u
L'organe de
exécute très-fa
variétés distin
au lieu que l
que trois. Rien
le sifflement *V*
par un point
ligne droite po

Et le reste, c
cédente ; à ce
conde tablatu
division marc
voyel peint la
marquée à gau
dans la syllab
la voix interm
deux consonn
Sa ; initial d
Sac. Voyez

59.

Il seroit bi

organes. Dans la ſeconde tablature je figure M par la ligne droite perpendiculaire ayant un point à ſon bout inférieur. L'organe de levre eſt bien mobile : il exécute très-facilement : auſſi a-t-il cinq variétés diſtinctes *Pe*, *Be*, *Fe*, *Ve*, *Me*, au lieu que les autres organes n'en ont que trois. Rien n'empêche qu'on ne figure le ſifflement *Ve* du bout extérieur des levres par un point mis au bout ſupérieur de la ligne droite perpendiculaire.

Et le reſte, comme dans la tablature précédente ; à cette différence que cette ſeconde tablature-cy étant ſyllabique, la diviſion marquée à droite dans le trait voyel peint la voix finale dans la ſyllabe ; marquée à gauche, elle peint la voix initiale dans la ſyllabe ; des deux côtés elle peint la voix intermédiaire dans la ſyllabe entre deux conſonnes. *Exemple*. *A* final dans *Sa* ; initial dans *as* ; intermédiaire dans *Sac*. Voyez *Planche* VI.

59. *Du point dageſch.*

Il ſeroit bien facile dans cette tablature

de marquer la conſonne redoublée comme j'ai marqué la voyelle allongée par un point au-deſſus ou au-deſſous dont l'effet ſeroit le même que celui du *dageſch* hébreu. Mais cette méthode ſeroit ſouvent défectueuſe. Le mot où ſe trouve la conſonne redoublée eſt communément un mot compoſé. La conſonne double appartient à deux ſyllabes différentes, le mot étant pour l'ordinaire un verbe précédé de la prépoſition, *applico* pour *ad-plico ; irritus* pour *in-ritus ; collata* pour *con-lata ; ſuppreſſit* pour *ſub-preſſit*. On a trouvé plus d'*euphonie* à ne faire qu'une articulation fortement appuyée qu'à les marquer toutes deux par deux coups d'organes. Mais dans la tablature, ou en ſe conformant à l'uſage il ne faut s'écarter que le moins qu'il eſt poſſible du principe des choſes, il vaut mieux figurer deux fois la lettre repliquée, que de repréſenter le redoublement par un point *dageſch*, qui dans deux des quatre exemples ci-deſſus ne repréſenteroit pas la voix nazale *in* &

; & qui dans les deux autres ne convient u'au premier *p*, non au ſecond où la evre modulе avec l'*eſprit de langue*, rude lans *preſſit*, plus doux dans *plico*. Indépendamment de ceci la lettre redoublée, quoique la même en figure, diffère quelquefois dans la prononciation, & n'appartient pas toujours à la même ſyllabe. Exemple. *Acceſſit*, *ac-ces-ſit*. Or dans une tablature ſyllabique il ſeroit hors de propos de confondre les ſyllabes. On ne doit donc faire uſage du point dageſch que quand la voyelle ſe trouve redoublée dans la même ſyllabe, ſans autre cauſe que de rendre la prononciation plus fortement appuyée, & les exemples en ſeront rares.

60. *Utilité de la ſeconde tablature.*

La premiere tablature avoit quelque choſe d'hiéroglyphique en ce que chaque figure de lettres y repréſente l'organe qui les articule. Ce ſeroit un grand avantage, ſi cette peinture pouvoit être aſſez reſſemblante pour que toute nation vît par

l'image de la lettre quel organe il faut employer pour la prononciation ; tellement que la même écriture devînt lisible pour tous les peuples. Mais outre que la lecture ne donne pas l'intelligence des mots, si ce n'est dans les mêmes dialectes, on sent assez que l'image ne peut être que très-imparfaite. Ainsi j'abandonne cet avantage en faveur de l'extrême simplicité, de la méthode & de la facile expédition d'écriture courante qui se trouve dans la seconde tablature. Voyez l'exemple rapporté ci-après. En même tems que cette écriture est organique, ce qui est sa propriété particuliere à laquelle je m'attache dans tout mon système, elle réunit les diverses formules (Voyez Chap. VII.) des peuples de la terre : elle est syllabique : elle est alphabétique : elle est par clefs, non pas à la vérité par clefs idéales mais par clefs d'organes & de prononciations vocales ; & elle est si simple qu'elle n'en contient que six avec la voyelle qui fait la septieme. Les clefs d'organes amenent à

beaucoup d'égards la connoiſſance des clefs idéales, par la liaiſon phyſique & preſque néceſſaire que nous avons reconnue par expérience ſe trouver entre certaines modalités générales des objets extérieurs, & certaines modifications des organes intérieurs appropriées par la nature à exprimer ces modalités. Je m'expliquerai ſuffiſamment là-deſſus dans les Chapitres ſuivans.

Cette écriture organique en reſtant écriture littérale a donc l'utilité conſidérable de joindre à ſes propres avantages quelques-uns de ceux de l'écriture idéale qu'ont les clefs chinoiſes. On ſçait que les caracteres chinois repréſentent aux yeux des idées de l'eſprit, & non des lettres ou articulations de l'organe vocal. Cette écriture a pour opération principale de parvenir à l'ame par les yeux; & notre écriture européanne a pour opération principale de parvenir à l'ame par les oreilles, en ſuppoſant dans la méthode que les paroles écrites ſeront prononcées tout haut. Au milieu de mille & mille inconvéniens

qui ſe trouvent dans l'autre méthode employée par les Chinois, il en réſulte pourtant, à ce qu'on dit, cet avantage extrême, que parmi tous les peuples de différent langage qui ſe ſervent des clefs chinoiſes pour leur écriture chacun peut lire ſans traduction les caracteres figurés du même livre en mots de ſon propre langage. Cela eſt facile à concevoir par la comparaiſon des figures d'algebre ou d'arithmétique qui n'expriment que des idées & des réſultats. Si j'écris 1752 en chiffres arabes, un François lira *mil ſept cent cinquante-deux*, & un Anglois *touſand ſeven hundred fiſtyn two.* Tous deux entendront également bien ce que j'ai voulu exprimer. Voilà un prodigieux avantage de l'écriture idéale. Dans l'écriture organique, il ne ſera pas à la vérité ſi étendu : mais on le retrouvera, à peu de choſe près, dans tous les dialectes d'une même langue. Tellement qu'un Latin, un Italien, un Eſpagnol, un François pourront lire l'écriture organique,

chacun

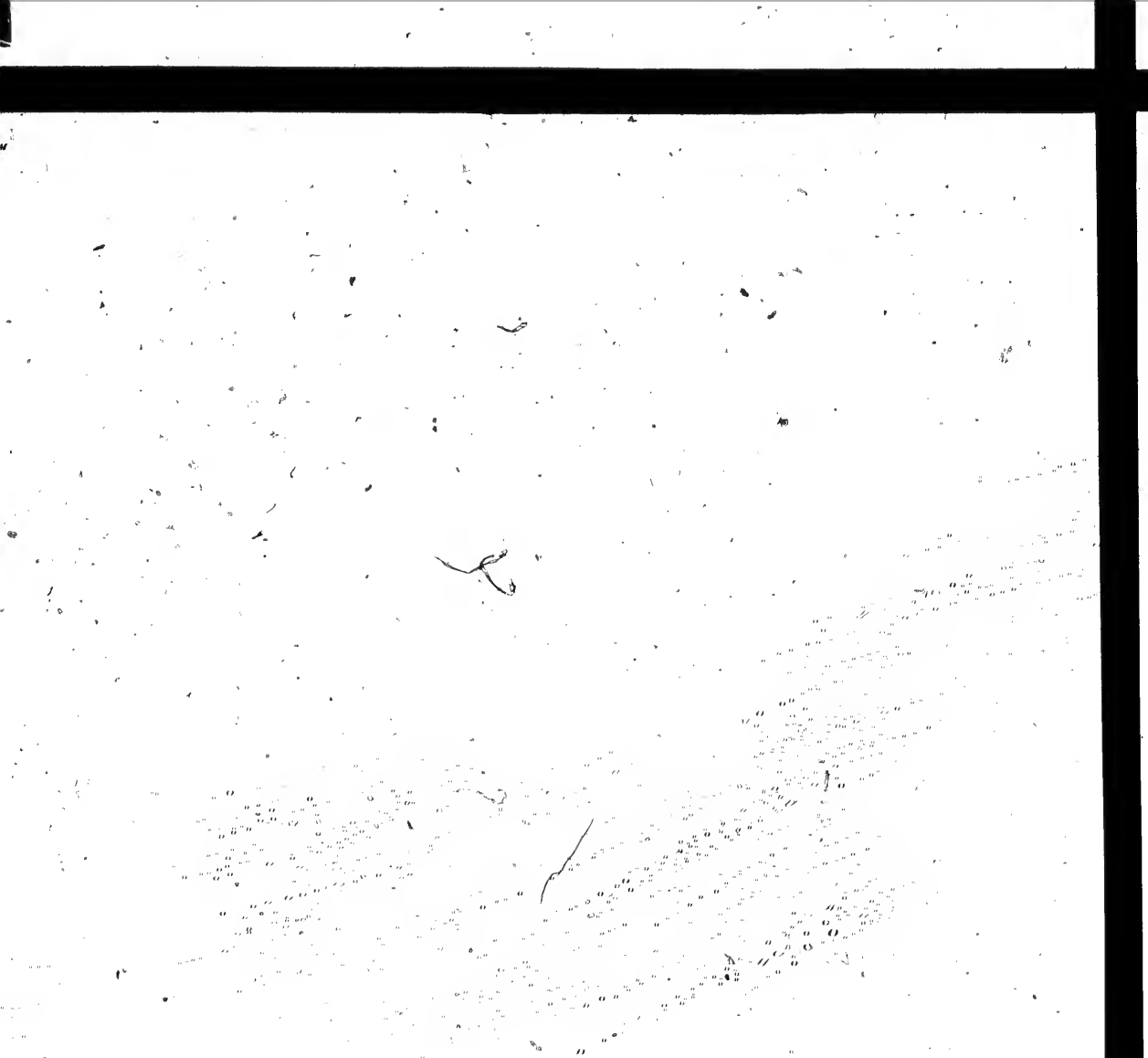
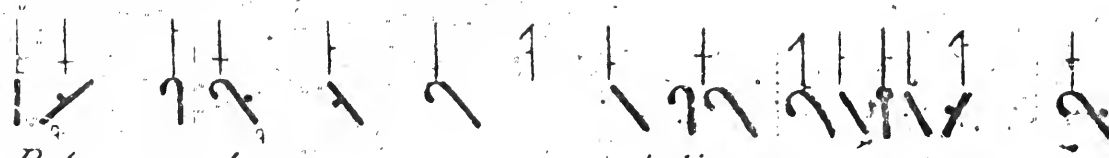


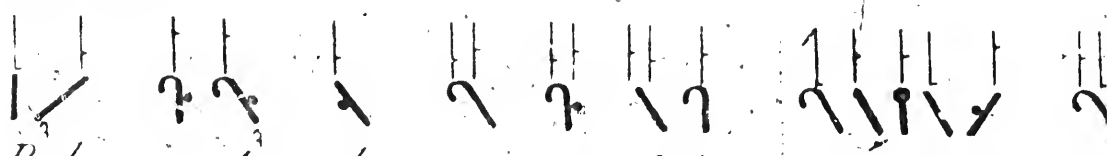
Planche III.

LATIN



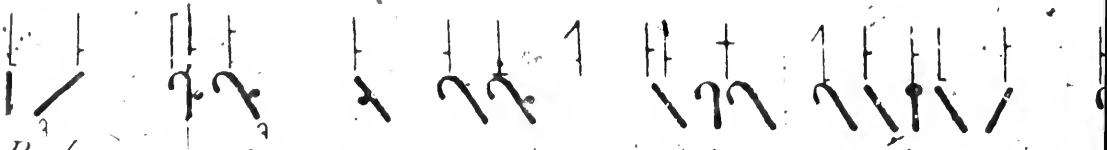
Pater noster qui es in cœlis sanctificatum su

ITALIEN



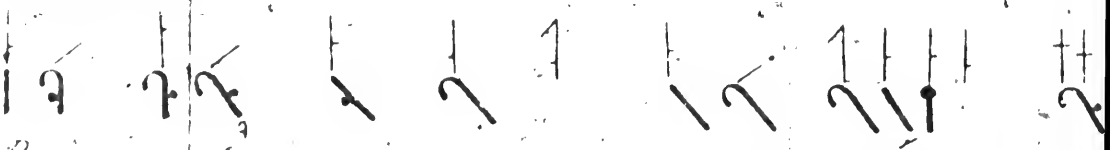
Padre nostro che sei nei cieli santificato s

ESPAGNOL



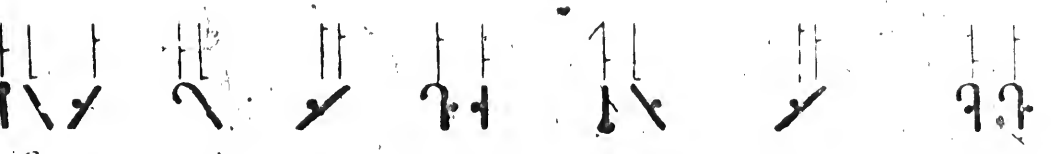
Padre nuestro que estas en cielos santificado

FRANCOIS

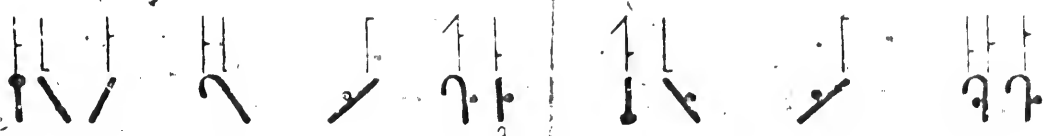


Pere nostre qui es en cieux sanctifié so

ficatum sit tuum nomen adveniat tuum regnum



ficato sia tuo nome venga tuo regno



tificado sia tu nombre venga tu reyno

tifié soit ton nom vienne ton regne

chacun dans leur idiome propre, non pas tout-à-fait à la vérité ſans exception d'aucun mot, ni bien correctement pour la ſyntaxe; mais aſſez pour fort bien entendre ce qu'on aura voulu exprimer; & il n'en faut pas davantage. *Exemple* tiré de la premiere phraſe du *Pater*. Voyez *Planche* VII.

61. *Exemple des langues comparées par la ſeconde tablature.*

Exemple de l'écriture organique ſur la même phraſe en quatre dialectes de la même langue. *Planche* VII.

On voit dans cet exemple la legere différence qui ſe trouve entre les quatre dialectes diſparoître preſqu'entiérement par l'uſage de l'écriture organique. Je pourrois nommer cette tablature un *gloſſometre*, inſtrument d'une grande commodité pour meſurer le degré de comparaiſon entre les langues, pour voir d'un coup d'œil entre pluſieurs idiomes moins rapprochés que les quatre cy-deſſus ce qu'ils ont de com-

mun, la maniere dont ils nuancent leurs changemens, ce qu'ils ont de tout-à-fait différent, leurs procédés particuliers, leurs caracteres ſpécifiques, leurs articulations favorites, &c.

CHAPITRE VI.

De la langue primitive & de l'onomatopée.

62. *Sur quoi ſe fonde l'aſſertion qu'il y a eu une langue primitive.*

63. *Il n'eſt plus poſſible à préſent de reconnoître quelle eſt la plus ancienne langue ſur laquelle toutes les autres ſe ſont formées.*

64. *Il n'y a nulle preuve en faveur, ſoit de l'hébreu ſoit d'aucun autre langage connu, qu'il ſoit la langue primitive.*

65. *Il faut rechercher par l'examen de la nature comment elle procéderoit à la formation d'une langue primitive.*

66. *Les mots ſont premierement faits pour déſigner ce qui eſt en nous, ou ce qui eſt hors de nous.*

67. *Les cauſes de l'impoſition des noms ſont de deux eſpéces : ſoit immédiate*

par la peinture ou imitation de la choſe même : ou médiate par ſimple derivation tirée d'un mot déja reçu.

68. *Obſervation ſur la langue primitive telle que les enfans la parlent.*

69. *Premier ordre des mots primitifs : les interjections qui expriment le ſentiment.*

70. *Rapports généraux entre certains ſentimens & certains organes.*

71. *Liaiſon néceſſaire entre les ſentimens & les ſons de la voix.*

72. *Second ordre. Les mots néceſſaires nés de la conformation de l'organe indépendamment de toute convention : les racines labiales : les mots enfantins.*

73. *Des mots* Papa *&* Maman.

74. *A défaut de l'organe de la levre, le plus voiſin de celui-ci s'emploie le premier dans l'enfance.*

75. *Formation des mots primitifs chez un peuple qui n'auroit point d'organe labial.*

76. *Dans tous les ſiécles, & dans toutes les contrées on emploie la lettre de* levre *ou à ſon défaut la lettre de* dent

ou toutes les deux enſemble pour exprimer les premiers mots enfantins Papa *&* Maman.

77. *Troiſieme ordre. Les mots preſque néceſſaires : les noms donnés aux organes, tirés de l'inflexion même de l'organe.*

78. *Quatrieme ordre. Les noms qui tiennent au phyſique de l'objet. Les mots qui peignent par onomatopée.*

79. *Exemple des mots qui peignent les choſes par l'impreſſion qu'elles font ſur les ſens.*

80. *Cinquieme ordre. Les mots conſacrés par la nature à l'expreſſion de certaines modalité des êtres.*

81. *Il y a de certains mouvemens des organes appropriés à déſigner certaines claſſes des choſes.*

82. *L'émigration des peuples eſt prouvée par l'identité des mots conventionels, mais non par celle des mots néceſſaires & naturels.*

83. *Fabrique des noms d'objets qui n'agiſſent que par le ſens de la vue.*

84. *L'altération des mots néceſſaires n'eſt*

que dans la terminaiſon. Exemple tiré du mot Maman.

85. *Sixieme ordre ſervant d'appendix au premier ordre : les accens ou l'expreſſion jointe à la parole. De l'accent né des affections de l'ame.*

86. *De l'accent né du climat. Qu'il pourroit y avoir un langage où la diverſité des mots ne conſiſteroit preſque qu'en la variété des accens.*

87. *Puiſſance & effets de l'accent.*

88. *Comment le ſyſtême de dérivation commence à s'établir ſur les mots néceſſaires & naturels.*

89. *Comment le ſyſtême de dérivation peut influer ſur les opinions humaines.*

90. *Difficulté dans la fabrique des noms qui n'appartiennent qu'au ſens de la vue.*

91. *On les fabrique par compâraiſon ou par approximation.*

92. *L'inſuffiſance de cette méthode fait naître l'écriture primitive, c'eſt-à-dire celle qui s'exprime par la peinture des objets.*

62. *Sur quoi ſe fonde l'aſſertion qu'il y a eu une langue primitive.*

Y A-T-IL une langue primitive, & quelle eſt-elle ? Deux queſtions que je ne prétends examiner ici ni en théologien, ni en littérateur : mais ſeulement ſelon la méthode que j'ai juſqu'à préſent ſuivie, en m'attachant à prendre toujours la nature pour guide, & à ſuivre dans leur ordre les opérations de l'organe vocal réſultantes de ſa propre conſtruction. J'ai déja remarqué, & la choſe eſt évidente en ſoi, qu'aucune langue connue n'a été formée en bloc & tout d'un coup ; qu'il n'y a point de langage nouveau qui ne ſoit l'altération d'un autre plus ancien, précédemment uſité ; & que toute langue eſt étendue ou bornée en même proportion que le ſont les idées de ceux qui la parlent, & l'exercice qu'ils font de leur eſprit. Si en remontant de degrés en degrés la filiation

généalogique des langages, on parvenoit à en rapporter toutes les branches à une ſeule ſouche ou langue primitive, c'eſt-là ſans doute qu'il faudroit chercher les véritables racines des mots. Qui la ſçauroit parfaitement, verroit avec évidence la cauſe de l'impoſition des noms, laquelle doit être tirée des qualités extérieures des choſes. Mais après les révolutions que les élémens, dans une longue ſuite de ſiecles, ont cauſées ſur la ſurface de la terre, révolutions dont il ſubſiſte tant de traces phyſiques, où chercher cette langue primitive? Il n'eſt que trop ordinaire aux hommes d'appeller *premier* dans un ſens abſolu, ce qui n'eſt premier que relativement à l'ordre de leurs connoiſſances qui ne s'étendent pas fort loin. Si la révélation ne fixoit nos idées à cet égard, il ne ſeroit pas, à parler philoſophiquement, plus aiſé de décider s'il n'y a eu autrefois qu'une ſeule langue primitive, que de décider s'il n'y a eu qu'un ſeul homme primitif. On voit bien que toutes les langues orientales ſont dérivées les

unes des autres. Mais n'eſt-il pas aiſé de faire la même remarque ſur les langues européennes des pays méridionaux ? Cependant on raiſonneroit fort mal dans cinquante ſiécles, ſi, ne connoiſſant rien alors au-delà de notre tems moderne, comme cela pourroit abſolument arriver, on vouloit prouver par-là que la langue mere des dialectes européens, ſoit la grecque, ſoit la latine, eſt l'unique langue primitive. Quoiqu'il ſoit conſtant que l'une des langues orientales eſt la primitive de toutes autres du même pays, ce n'eſt pas à dire que cette vieille langue ne ſoit elle-même un mêlange dérivé de pluſieurs autres plus anciennes, ainſi que la langue latine n'eſt qu'un compoſé de pluſieurs idiomes où le grec éolique domine : & comme le latin n'a aucun rapport avec la langue Malaye, de même la langue mere de Khanaan n'en avoit-elle aucun avec celle qu'on parloit alors en Guinée. Ainſi toute la queſtion par rapport à la langue primitive ſe réduit à ſçavoir ſi tous les hommes viennent

d'une premiere & unique famille ; & ce n'eſt que par la foi que nous ſommes aſſurés qu'il y a eu une telle langue, puiſque n'y ayant eu qu'une ſeule famille, il eſt très-certain qu'il n'y a eu alors qu'une ſeule langue, dont toutes les autres ſont dérivées ; mais avec des altérations ſi fortes, que ſouvent il ne reſte plus aucune trace, qu'elles ayent eu rien de commun, & qu'on ne l'auroit même jamais imaginé, ſi la religion ne nous l'eût appris.

63. *Il n'eſt plus poſſible à préſent de reconnoître quelle eſt la plus ancienne langue ſur laquelle toute les autres ſe ſont formées.*

La premiere des deux queſtions eſt donc fixée par le dogme qui, une fois annoncé, ne permet plus d'examen. Ainſi il eſt inutile de conſidérer plus long-temps les choſes ſous cette face. Il n'y a donc d'abord eu qu'un ſeul langage commun aux premiers hommes & à leur poſtérité. Il eſt naturel, & le témoignage de l'hiſtoire paroît s'y joindre, que le langage ſoit reſté le même, tant que les hommes

vécurent enſemble réunis dans une même contrée. L'époque de la diverſité des langages eſt marquée au tems où les hommes, abandonnant leur projet de continuer l'édifice de Babel, ſe ſéparerent en diverſes colonies, & allerent loin les uns des autres habiter des régions fort écartées. Mais l'hiſtoire ſacrée ne nous dit pas que la langue originelle de la premiere famille ait été pour lors tout-à-fait abolie, ni détruite juſques dans ſes principes. Les ſçavans diſputent encore entr'eux ſur la queſtion de ſçavoir ſi cette langue originelle eſt l'hébraïque ou quelqu'autre. Parmi les plus habiles commentateurs de la Bible, grammairiens ou critiques, il y en a même pluſieurs, tels que Réland, le Clerc, & autres, qui ne penſent pas que, ſuivant le texte ſacré, la diverſité des langages ait aucun rapport à la diſſenſion qui ſe mit entre les conſtructeurs de Babel. Selon leur ſentiment ceux qui ſoûtiennent l'extinction totale & ſubite de la premiere langue au moment que les hommes abandonnerent la conſtruc-

tion du grand bâtiment qu'ils élevoient dans la plaine de Chaldée, pour ſe diſperſer en différentes peuplades ſur la ſurface de la terre, entendent, mal-à-propos, d'une uniformité & d'une diverſité de langage cette expreſſion de l'hiſtoire ſacrée, Geneſe xj. 1. *Erat autem univerſa terra, unius labii eorumdemque ſermonum. Ils tenoient dans tout le pays le même langage.... Ils ſe dirent l'un à l'autre, Allons.... Bâtiſſons pour nous une ville & une tour....* Il eſt plus naturel & plus ſimple d'entendre cette narration d'une conformité de volonté dans l'exécution du même projet de bâtir un très-grand édifice, qui leur ſervit de ſignal, de lieu de ralliment & de retraite dans les vaſtes plaines de Sennaar. Ce projet n'avoit en ſoi rien de mauvais, comme on le voit par le ſilence de la Bible qui ne condamne pas l'entrepriſe comme téméraire en elle-même, & ne dit nulle part que Dieu eût fait quelque défenſe à cet égard. Si le bâtiment fut abandonné, c'eſt que les hommes après avoir eu une volonté unanime de le

conſtruire, changerent de penſée, ſe diviſerent ſur cet objet & laiſſerent un ouvrage ſur lequel ils n'étoient plus d'accord. Le germe du langage uſité entr'eux n'en ſubſiſta pas moins, ſur-tout parmi ceux qui ne s'étant pas beaucoup éloignés de la premiere demeure, conſerverent enſemble de plus fréquentes relations, & furent moins expoſés aux altérations que l'extrême diverſité de climat peut produire dans la diſpoſition native des organes vocaux, & dans les articulations qui en ſont l'effet. Le Clerc rapporte un bon nombre de paſſages parallelles du texte ſacré, où les mots *unius labii*, *ejuſdem ſermonis* ne ſignifient qu'un accord de ſentiment, qu'une même façon de penſer & de parler. Ceux qui croient, dit Réland, » que l'ancienne langue des » habitans du monde fut tout-à-coup abolie » en punition de leur deſſein téméraire, » & que de nouveaux langages ſubitement » créés les forcerent, faute de s'entendre, » à ſe diſperſer ſur la terre, donneront-» ils quelque raiſon plauſible d'un fait

» très-conſtant, & qui détruit leur opi-
» nion? Les langages des diverſes colonies
» placées aux environs de l'Euphrate
» avoient entr'eux beaucoup d'affinité,
» tandis que ceux qui en étoient bien
» loin ne leur reſſembloient nullement.
» Il auroit au contraire fallu laiſſer ceux-
» ci ſur place & tranſporter au loin ceux-là:
» mettre les Chinois vers l'Euphrate &
» les Chaldéens à l'autre bout de l'Aſie:
» ſans quoi il étoit à craindre que les
» hommes ne repriſſent aiſément l'exé-
» cution de leur premier projet.

Mais quelle eſt cette langue primordiale? Subſiſte-t-elle encore? Et parmi les langages connus entre leſquels on peut le plus vraiſemblablement choiſir, y en a-t-il un qui par de juſtes raiſons doive obtenir la préférence? C'eſt une ſeconde queſtion ſur laquelle la littérature peut s'exercer en diſſertations infinies, ſans que le fait en ſoit par-là mieux vérifié. A force de variété, de mêlange, de multiplicité dans les langages, les fils ſont devenus trop nombreux, trop em-

brouillés pour eſpérer de les démêler. Si l'on ſuppoſoit que la langue quelconque, Indienne, Aſſyrienne, Phœnicienne, ou d'Egypte, que l'on croira devoir mériter la préférence, étoit encore alors reſtée dans les premiers principes de l'opération de la nature tels qu'ils ſont par-tout & que je vais bientôt les décrire, on pourroit peut-être eſpérer de réuſſir dans une telle recherche. Mais dès-lors ſans doute, elle étoit déja fort chargée d'altérations, de dérivations & d'ornemens. C'eſt-à-dire que les premiers principes y ſeroient déja très-difficiles à reconnoître, & les germes de la nature fort dépravés. N'eſt-ce donc pas une chimere que de croire comme Woſton (*De Conſuſ. Babylonic.*) & Stiernhielm (*Prefat. ad Evang. Ulphilæ*) qu'à force d'examen & de comparaiſon des langues actuelles, on puiſſe les ramener toutes à la ſeule langue primitive que les hommes parloient avant le déluge. Outre que d'autres langues primitives ont pu ſe former par l'abandon de quelques enfans dans les déſerts, aſſez naturel à

ſuppoſer au milieu de tant d'émigrations qui ont ſuivi de près le déluge, l'intervalle de tant de ſiécles a tellement travaillé ſur les langues, & les a dénaturées de cette primitive à tel point, que ce ſeroit un projet abſurde que de prétendre les y ramener. Stiernhielm convient lui-même que ceci ne lui paroît praticable que pour les langues d'Aſie, d'Europe & d'Afrique, & qu'ayant bien examiné la choſe pour les langages d'Amérique & des iſles il n'y a trouvé aucune eſpece de rapport avec celui de Noë. Il n'a même, dans les trois parties de l'ancien monde, probablement obſervé que les dialectes orientaux, les dérivés du grec & du latin qui par-là tiennent au phœnicien, & les dialectes maures dérivés de l'arabe. S'il eût jetté la vue ſur ceux des Foulis, des Mandigos & autres barbares au-delà du Sénégal, il en auroit peut-être porté le même jugement que de ceux de l'Amérique: & je doute que dans l'examen des langages chinois & de leurs dialectes uſités dans l'Aſie orientale, il eût trouvé plus d'a-

nalogie avec les objets de ſa recherche.

64. *Il n'y a nulle preuve en faveur, ſoit de l'hébreu ſoit d'aucun autre langage connu, qu'il ſoit la langue primitive.*

La queſtion de ſçavoir quelle étoit la langue que parloit Abraham a été agitée, dans la ſuppoſition que cette langue, étant la même que parloient Heber & Noë, ſeroit auſſi le langage de la premiere famille du genre humain. Les Rabbins ſoutiennent avec opiniâtreté que le langage de la premiere famille étoit l'hébreu, c'eſt à-dire le ſamaritain ou phœnicien du pays de Chanaan. Ils jugent la gloire de la nation Juive intéreſſée à le prétendre ainſi; comme ſi les autres peuples anciens ne deſcendoient pas même de la premiere famille, & n'avoient pû auſſi aiſément & auſſi probablement que les Hébreux conſerver ce premier langage. Les Rabbins appuient beaucoup ſur certains jeux de mots fréquens dans la Bible; leſquels ſelon eux ſe rapportent mieux à la langue hébraïque qu'à nulle autre. On en trouve en effet pluſieurs ſur Adam, ſur Eve, Seth,

Japhet, Babel, &c. Il paroît que les anciens peuples d'Orient aimoient les jeux de mots: on reconnoît ce même goût chez nos Sauvages modernes : & dans le cours de mes observations je l'ai ſouvent remarqué chez les enfans, qui ſe plaiſent à corrompre les mots qu'ils ſçavent fort bien, à dépraver les terminaiſons, à rapporter les mots à d'autres à-peu-près ſemblables à l'oreille; & rient de bon cœur de leur procédé. Mais ces jeux de mots qu'on allégue en preuve, ſont ſouvent forcés & ſans juſteſſe : on y a quelquefois plus d'égard à la parité de mots qu'à celle du ſens. D'autres ſe déduiſent auſſi-bien d'une autre langue que de l'hébreu : ce qui eſt fort naturel ; tous ces dialectes voiſins les uns des autres étant déduits des mêmes primitifs. Ainſi le nom d'*Eve* (vie) donné à la premiere femme comme mere de tous les *vivans* ſera auſſi heureuſement tiré du Chaldéen *Hhavah* (*vivens*) que de l'hébreu *Hhai* (*vivens*). On le tireroit encore auſſi-bien des mots paralleles venus de la même ſource, tels qu'Ζάω (*vita*) & le latin

ævum ; sans en être mieux fondé à dire que la premiere famille parloit grec ou latin. Il eſt vrai que le mot *Adamah* (terre) ne ſe trouve aujourd'hui que dans le dialecte hébreu, & qu'il y a par hazard un jeu de mots dans cette phraſe, Jaoh Elohim fit Adam pouſſiere de terre, *Adam pulverem ex adamah.* Mais cet argument, le plus fort de ceux employés par les Rabbins, prouve-t-il davantage que ne feroit le raiſonnement d'un Latin, s'il s'aviſoit de dire : L'homme a été formé de terre, *Homo ex humo*, & ce n'eſt qu'en notre langue latine qu'on trouve un tel rapport entre ces deux mots.

On ne ſçait ſi le langage de la premiere famille a été conſervé ou perdu lors de la diſperſion des peuples. Les Juifs avancent ſans aucune authorité qu'Héber le conſerva dans le ſein de ſa ſeule famille. Mais Héber, comme le porte ſon nom qui ſignifie *l'homme d'au de-là*, habitoit au de-là de l'Euphrate dans un pays où l'on ne parloit pas hébreu. Il eut deux fils Phaleg & Joktan. Ce dernier eſt la

tige des Arabes, qui ont leur langue particuliere, différente de l'hébreu. Abraham & Laban descendoient tous deux de Phaleg. Laban parloit, non l'hébreu mais la langue de son pays natal. Il s'exprime en pur Chaldéen (Genes. xxxj. 47.) Comment douter qu'Abraham né à Ur de Chaldée, d'une famille qui y étoit établie depuis plusieurs générations ne parlât aussi la langue du pays. Il en sortit jeune avec Tharé son pere, qui cherchoit à s'établir ailleurs. Ils vinrent d'abord demeurer à Charran en Mésopotamie; puis à Sichem en Chanaan. Enfin toute sa famille & sa postérité se fixa dans cette derniere contrée, où, comme il arrive toujours, la famille Abrahamite prit l'habitude de parler la langue du pays & perdit celle du langage de sa patrie. Or la langue du pays, aujourd'hui l'hébraïque, étoit le chananéen de la race de Cham; race qui, selon les Juifs eux-mêmes, n'avoit nullement mérité les faveurs particulieres du vrai Dieu. Car les Rabbins voudroient qu'on regardât cette conservation du

langage primitif dans leur nation, comme une espece de grace spéciale. Les critiques reconnoissent encore dans les idiotismes de l'hébreu les traces des anciennes mœurs Cananéennes fort différentes en certains points capitaux de celles des Hébreux. Rien n'étoit plus éloigné de la façon de penser de ceux-ci que d'admettre comme les Cananéens la pluralité des Dieux. Cependant la Bible parle souvent de Dieu au pluriel; ce qui ne vient que du génie de l'ancienne langue du pays qu'on suivoit par habitude dans le langage vulgaire. On peut aussi regarder toutes les locutions hébraïques qui tendent à revêtir Dieu d'une forme humaine, ou des passions des hommes, comme un défaut inhérent au langage qui devoit sa formation à un peuple idolâtre. Les Hébreux, par leurs mœurs propres, abhorroient la seule pensée que Dieu pût être représenté sous aucune forme. (Voyez le Clerc, *Dissert. de ling. hebraïc.*) Cette langue de Chanaan avoit ses jargons dans le pays même, tels que celui d'Azot, ville des Philistins,

dont Néhémie ſe plaint, (Eſdr. xiij. 24.)

On ne peut donc pas dire que l'hébreu ſoit la langue primitive. Il y a même des raiſons qui font plutôt préſumer qu'elle ne l'eſt pas. Il en faut dire autant des langues voiſines de celle-ci, où l'on n'apperçoit autre choſe que l'affinité qui ſe remarque par-tout entre les langages des pays voiſins, qui tous rapportent leur origine à un ou pluſieurs autres langages plus anciens, dont ils ſe ſont peu-à-peu formés, & c'eſt en vain que par la critique ou par la comparaiſon on voudroit rechercher auquel d'entr'eux appartient ſans conteſtation le droit de primogéniture.

65. *Il faut rechercher par l'examen de la nature comment elle procéderoit à la formation d'une langue primitive.*

Abandonnons cette méthode infructueuſe. Ramenons de nouveau la choſe à ſes premiers principes : conſidérons-la en elle-même ſeulement comme ſi elle en étoit à ſon origine. Suppoſons même pour un moment l'étrange hypothèſe de quelques anciens philoſophes, qui pré-

tendoient que l'homme dans les premiers tems de l'humanité vivoit iſolé dans les bois à la maniere des brutes, ſans ſçavoir encore faire un uſage utile de ſa faculté de parler; & que ce ne fut que petit à petit & par développement qu'il commença d'inventer & de dreſſer les ſignes de la parole.

Cùm prorepſerunt primis animalia terris,
Mutum ac turpe pecus, glandem atque cubilia propter,
Unguibus & pugnis, dein fuſtibus atque ita porrò
Pugnabant armis, quæ poſt fabricaverat uſus:
Donec verba, quibus voces ſenſuſque notarent
Nominaque invenere. Dehinc abſiſtere bello.

HORAT. Serm. 1. 3.

Voyons abſtraction faite des langages uſités ſur la terre comment il en peut éclore un du premier germe des organes, & de la faculté naturelle donnée à l'homme d'en varier les articulations.

En expoſant (Chap. III.) les effets réſultans de la fabrique de chaque partie de l'inſtrument vocal, je cherchois à pénétrer le méchaniſme interne & primitif du langage quelconque. Après l'avoir connu,

cherchons à préſent à ſaiſir l'inſtant où les premiers mots naiſſent des premieres ſenſations. Voyons nos ſentimens & nos premieres perceptions créer par l'organe de la voix leurs ſignes repréſentatifs, tels qu'ils peuvent convenir aux choſes ſignifiées, & autant qu'il eſt poſſible à la voix d'effectuer cette convenance, ſelon ſes facultés naturelles. *Hos natura modos primùm dedit* (Virgil.) Suivons pas à pas les premieres variétés des ſentimens & des perceptions, pour voir les modifications de la parole ſuivre inſenſiblement celles de la penſée; ſans que la nuance des uns ni des autres s'écarte encore beaucoup de la premiere forme. De-là deſcendant à la formation progreſſive & développée du langage, nous verrons l'analyſe des mots nous donner celle de l'opération de l'eſprit, & réciproquement les opérations de l'eſprit nous donner les cauſes de la propagation infiniment variée du très-petit nombre des germes de la parole, & nous découvrir juſque dans ſa ſource tout le ſyſtême grammatical.

66.

66. *Les mots ſont faits premiérement pour déſigner ce qui eſt en nous, ou ce qui eſt hors de nous.*

Une langue primitive ſi nous en pouvons diſcerner la trace nous donnera les racines des termes habituels ſervant à exprimer nos idées, ou à dénommer les objets qui tombent ſous nos ſens. L'homme parle pour faire connoître à un autre homme ce qui eſt en lui, ou ce qui eſt hors de lui ; c'eſt-à-dire, ce qu'il ſent, ce qu'il perçoit, ou ce qu'il a perçu. Ceci comprend les trois ſens intérieurs, qui ſont la volonté, l'intelligence, & la mémoire. S'il eſt queſtion d'une ſimple ſenſation intérieure (car il ne s'agit pas encore ici de réflexion ni d'idée combinée) il la dénote fort bien par le geſte, l'accent, le ſimple cri ; & cette partie du langage eſt donnée à l'animal comme à l'homme. S'il faut dénoter un objet extérieur & lui donner un nom, dans le peu de relation qui ſe trouve entre le mot & la choſe, l'homme imite au moins du mieux qu'il peut avec ſa voix la peinture de l'objet. C'eſt ce qu'on

appelle *onomatopée* ou *vox repercuſſa naturæ*. Le mot grec *onomatopée* ſignifie à la lettre, *formation du nom*. Mais on ne l'applique que lorſque le nom eſt formé par la peinture ſonore de l'objet même. Ainſi le mot même d'onomatopée & ſon acception particuliere concourent à nous montrer que cette maniere de *former les noms* a été la plus naturelle & la premiere employée.

67. *Les cauſes de l'impoſition des noms ſont de deux eſpeces : ſoit immédiates par la peinture ou imitation de la choſe même : ou médiates par ſimple dérivation tirée d'un mot déja reçu.*

La fabrique des mots qui ſervent à déſigner les objets extérieurs, ou (ce qui eſt le même) les cauſes qui ont fait impoſer les noms aux choſes ſont donc de deux eſpeces. Elles ſont médiates lorſque le terme eſt fabriqué ſur un autre terme déja fait. Les termes de cette eſpece compoſent le plus grand nombre, ſans comparaiſon : & c'eſt de ceux-ci que j'ai

dit qu'il n'y avoit aucun mot qui ne fût dérivé de quelqu'autre : il n'en eſt pas encore queſtion ici. Elles ſont immédiates lorſque le terme eſt fabriqué à l'imitation même de l'objet, comme dans les mots françois *bruit*, *trictrac*, *taffetas*, *racler*, *flairer* faits par onomatopée. Les termes de cette eſpece directement formés ſur la choſe même, ſont véritablement primitifs & radicaux. Il n'y a aucune langue ancienne ou moderne qui n'en poſſede pluſieurs, leſquels ont des dérivés dans d'autres langues voiſines. C'eſt en raſſemblant de chaque langue tous les mots ainſi formés qu'on auroit une langue véritablement primitive. Car le premier & le plus naturel mouvement de l'homme eſt d'imiter dans le nom qu'il donne aux choſes l'impreſſion que la choſe même fait ſur les ſens. Nous aurions ainſi, par abſtraction, une langue primitive que perſonne ne parleroit, ni n'auroit jamais parlé, du moins dans tout ſon contenu, quoique tout le monde en ait en ſoi tous les germes primitifs. On aſſure qu'un tel langage formé par abſtrac-

tion contiendroit en ſoi beaucoup de racines hébraïques ; ce qui eſt très-naturel à penſer. *Skittius dixit ex omnibus linguis fieri per abſtractionem poſſe linguam univerſalem matricem radicalem quam nemo loquatur ; ſed quæ ſit omnium radix. In hac plurima Hebræa.* (Lettre de Leibnitz.) Ce que je remarque ici ſur la formation primitive & naturelle des mots par onomatopée n'eſt qu'une obſervation préliminaire que je jette d'abord en avant : mais dont l'application ſe rencontrera ſi fréquemment dans la ſuite que je crois la devoir faire précéder avant que d'entrer en matiere. Venons à prendre les choſes d'une maniere tout-à-fait générale & dans leurs premiers germes.

68. *Obſervation ſur la langue primitive telle que les enfans la parlent.*

Puiſqu'il faut renoncer à chercher la langue primitive dans l'hiſtoire, les traditions & les grammaires ; puiſque nous manquons de mémoires ſur la langue que parloient les premiers d'entre les hommes,

ou que du moins les enſeignemens qu'on nous veut donner la-deſſus ſont ſi peu ſatisfaiſans, & les auteurs qui s'en prévalent ſi peu d'accord entr'eux ; ne pourrions-nous pas employer à la recherche de cette langue une méthode générale & métaphyſique priſe au ſein de la nature ? C'eſt-là que la raiſon nous dit qu'il auroit fallu la chercher d'abord, & que pour ſçavoir comment le langage humain a commencé de ſe former, il falloit premiérement tourner nos yeux vers ceux qui commencent à le parler ; ce ſont les enfans : puis conſidérer en ſecond lieu quelles ſont les premieres cauſes qui excitent la voix humaine à faire uſage des facultés ; ce ſont les ſentimens ou ſenſations intérieures ; & non les objets du dehors qui ne ſont, pour ainſi dire, encore apperçus ni connus. Entre les huit parties de l'oraiſon les noms des ſubſtantifs ne ſont donc pas la premiere, comme on le croit d'ordinaire : mais ce ſont les interjections qui expriment la ſenſation du dedans, & qui ſont le cri de la nature. L'enfant com-

mence par elles à montrer tout à la fois qu'il eſt capable de ſentir & de parler. Examinons-les ſous ce coup d'œil : nous verrons qu'elles ſont les premiers mots de la langue primitive, & nous les trouverons les mêmes chez tous les peuples. Ce premier pas nous mettra peut-être dans la bonne route, & pourra nous conduire plus loin.

69. *Premier ordre des mots primitifs : les interjections qui expriment le ſentiment.*

Les interjections méritent d'être fort examinées, non pas ſeulement comme ſimple cri & *vagiſſement* d'un enfant nouveau-né, qui lui eſt commun avec d'autres animaux, mais telles qu'elles ſont dans nos langues formées & articulées, où l'on ne les apprend pas par ſa propre audition & par l'intonation d'autrui ; mais tout homme les tient de ſoi-même & de ſon propre ſentiment ; du moins dans ce qu'elles ont de radical & de ſignificatif qu'on trouve le même par-tout, quoiqu'il puiſſe y avoir quelque legere variété dans la terminaiſon.

Les interjections ſont courtes : elles partent du mouvement machinal & tiennent par-tout à la langue primitive. Ce ne ſont pas des mots, mais quelque choſe de plus, puiſqu'elles expriment le ſentiment qu'on a d'une choſe ; & que par une ſimple voix prompte, par un ſeul coup d'organe elles peignent la maniere dont on s'en trouve intérieurement affecté. Toutes ſont primitives en quelque langue que ce ſoit, parce que toutes tiennent immédiatement à la fabrique générale de la machine organique, & au ſentiment de la nature humaine qui eſt par-tout le même dans les grands & premiers mouvemens corporels. Les interjections, quoique racines, n'ont que peu de dérivés. J'en viens de dire la raiſon. Elles n'expriment pas des objets extérieurs, mais des affections intérieures. Or l'homme lie fort volontiers les appréhenſions de ſon eſprit qui lui viennent du dehors : il les tire les unes après les autres comme avec un cordon, les combine, & les emmêle. Mais les mouvemens de ſon ame qui ſont

au-dedans de lui, qui appartiennent à ſon exiſtance, y ſont fort diſtincts, y reſtent iſolés chacun dans leur claſſe, ſelon le genre d'affection qu'ils ont produit tout d'un coup, & dont l'effet quoique permanent, a été ſubit. La douleur, la ſurpriſe, le dégoût, le doute n'ont rien de commun, chacun de ces ſentimens eſt un, & ſon effet a d'abord été ce qu'il devoit être. Il n'y a ici ni dérivation dans les ſentimens, ni connoiſſance acquiſe, ni combinaiſon factice, comme il y en a dans les idées.

70. *Rapports généraux entre certains ſentimens & certains organes.*

C'eſt une choſe curieuſe ſans doute que d'obſerver ſur le ſyſtême expoſé dans le Chapitre *de l'organiſation vocale* ſur quelles cordes de la parole ſe frappe l'intonation de chacun des divers ſentimens de l'ame; & de voir que ces rapports ſe trouvant les mêmes par-tout où il y a des machines humaines, établiſſent ici, non plus une relation purement conventionnelle, telle

qu'elle eſt d'ordinaire entre les choſes & les mots, mais une relation vraiment phyſique & de conformité entre certains ſentimens de l'ame & certaines parties de l'inſtrument vocal.

La voix de la douleur frappe ſur les baſſes cordes : elle eſt traînée, aſpirée & profondément gutturale, *heu ! hélas !* Si la douleur eſt triſteſſe & gémiſſement, ce qui eſt la douleur douce ou à proprement parler l'affliction, la voix quoique toujours profonde devient nazale, parce que la plainte qui de ſa nature approche du chant emploie le plus ſonore des deux tuyaux.

La voix de la ſurpriſe touche la corde ſur une diviſion plus haute : elle eſt franche & rapide. *Ah Ah : Eh : oh oh.* Celle de la joie en diffère en ce qu'étant auſſi rapide elle eſt fréquentative, & moins breve *Ha Ha Ha Ha, Hi Hi Hi Hi.*

La voix du dégoût & de l'averſion eſt labiale : elle frappe au-deſſus de l'inſtrument ſur le bout de la corde, ſur les levres allongées, *Fi*, *va*, *pouah.* Au lieu

que les autres interjections n'emploient que la voyelle, celle-ci ſe ſert auſſi de la lettre labiale la plus extérieure de toutes, parce qu'il y a ici tout à la fois ſentiment & action ; ſentiment qui répugne, & mouvement qui repouſſe : ainſi dans le ſon il y a tout à la fois voix & figure : voix qui exprime, & figure qui rejette par le mouvement extérieur des levres allongées.

La voix du doute & du diſſentement eſt volontiers nazale *hum*, *hom*, *in*, *non* : à la différence, que le doute eſt allongé, étant un ſentiment incertain, & que le pur diſſentement eſt bref, étant un mouvement tout déterminé. Je l'ai déja remarqué que le ſon nazal appartient naturellement à la négation. Cela eſt ſi vrai que dans le latin, dans le françois, &c. la négation, l'idée privative s'exprime par la voix du *nez*, *in* ; (Exemple. *Ingratus*, *infeſtare*, *infini*, *intempérie*) & que dans l'italien ces mêmes idées s'expriment par la lettre de *nez S*. (Exemple. *Smontare*,

ſpiantato, sfortunato.) Cependant ce n'eſt le rapport ni de ſon ni de figure qui a conduit ici, car il n'y en a aucun entre la conſonne & la voyelle nazale; & il ſeroit abſurde de ſe figurer que ces formules ſi différentes en apparence & les mêmes au fond ſe fuſſent introduits dans les langues enſuite d'une obſervation réfléchie telle que je la viens de faire. Si la choſe eſt arrivée ainſi, c'eſt tout naturellement ſans y ſonger; c'eſt qu'elle tient au phyſique même de la machine, & qu'elle réſulte de ſa conformation, du moins chez une partie conſidérable du genre humain.

71. *Liaiſon néceſſaire entre les ſentimens & les ſons de la voix.*

Telle eſt la connoiſſance métaphyſique qu'on peut tirer de l'examen des interjections. Elles nous démontrent fort bien qu'il y a dans la conformation de l'homme certains rapports généraux entre certaines parties de l'organe vocal & certains ſentimens, dont on ne peut qu'aſſez difficilement aſſigner les cauſes, mais dont on

voit clairement les effets. Elles nous donnent les premieres traces d'une liaiſon néceſſaire, indépendante de toute convention, entre certaines idées de l'ame & certains ſons de la voix, elles ſont les premieres expreſſions des langues, les plus anciens mots de la langue primitive, de tout langage enfin quel qu'il ſoit. Car elles expriment des ſentimens & non pas des idées externes : & l'on a des ſentimens avant que d'avoir des idées. Le langage d'un enfant avant qu'il puiſſe articuler aucun mot, eſt tout d'interjections. Les cris même qu'il fait en naiſſant ſont-ils autre choſe ? N'annonce-t-il pas bien aux autres qu'il ſent, & ce qu'il ſent, avant qu'on le puiſſe ſoupçonner d'avoir acquis aucune idée des objets placés hors de lui, bien moins encore, d'avoir l'art & l'invention d'y appliquer des ſons ; art que la nature lui ſuggéreroit ſans doute de très-bonne heure indépendamment de l'exemple, & quand même il exiſteroit ſeul au monde, puiſque c'eſt une

ſuite néceſſaire de ſa nature qui l'a fait animal parlant, tout autant qu'animal voyant ?

L'enfant commence donc l'exercice de ſa faculté de parler par des ſons qui ne ſont d'abord que de ſimples accens, mais qu'il figurera bientôt avec une facilité & une variété que la nature n'a donnée à aucun autre animal. La peinture d'aucun objet n'eſt encore entrée en lui par les portes des ſens extérieurs, ſi ce n'eſt peut être la ſenſation d'un toucher fort indiſtinct. Il n'y a que la volonté, ce ſens intérieur qui naît avec l'animal, qui lui donne des idées, ou, pour parler plus juſte, des ſenſations, des affections, auxquelles il impoſe des noms par le ſon de ſa voix, non volontairement, mais par une ſuite néceſſaire de ſa conformation méchanique, & de la faculté que la nature lui a donnée de proférer des ſons. Cette faculté lui eſt commune avec quantité d'autres animaux. Auſſi ne peut-on gueres douter que ceux-ci n'ayent reçu de la nature le

don de la parole à quelque petit degré, plus ou moins grand : mais je n'examine ici que ce qui regarde le développement de cette faculté dans l'homme qui la poſſede à un dégré fort éminent. Je dis que les noms des affections du ſens intérieur ſont les premiers mots, les plus anciens, les plus originaux de la langue primitive : qu'ils ſont invariables : qu'ils ont une liaiſon néceſſaire & phyſique en vertu de la conformation humaine avec l'affection intérieure dont ils ſont l'expreſſion : & qu'ainſi le ſon, la formation des mots premiérement primitifs eſt indépendante de toute convention des peuples, & née de la conſtitution de l'homme. Il y a donc dans la langue primitive des mots néceſſaires, & ce ſont ceux qui ſignifient les idées nées de l'affection intérieure, le premier de tous les ſens ; qui peignent la douleur ou la joie, l'averſion ou le deſir. Ce ne ſont d'abord que des accens, des voix ſimples, tels qu'en proférent auſſi beaucoup d'autres animaux.

72. *Second ordre. Les mots néceſſaires, nés de la conformation de l'organe indépendamment de toute convention : les racines labiales : les mots enfantins.*

Mais bientôt l'homme figure ſes accens, bien plus diverſement qu'aucun autre animal, les parties de ſon inſtrument étant plus fines & plus flexibles. Il commence à caractériſer ſes accens ; à les figurer ſur les parties les plus faciles à mettre en jeu, d'abord ſur les levres, & enſuite ſur la gorge. Quoiqu'il n'ait point encore de dents, les gencives commencent par en faire imparfaitement l'office. La langue, toute flexible qu'elle devient enſuite aux mouvemens de la parole, n'eſt pas d'abord d'un uſage auſſi facile qu'on le croiroit. Le palais n'eſt pas mobile ; le nez rude & difficile à mouvoir. L'enfant commence donc à ſe ſervir des lettres labiales, puis des gutturales. Mais il ne s'eſt d'abord ſervi que de la ſimple voyelle, & il n'employera l'un de ces deux organes à la figurer qu'après avoir acquis un peu plus

de force & d'exercice. C'eſt un ſecond pas qu'il fait naturellement ſans avoir beſoin d'être guidé par l'exemple, & duquel il faut conclure que la formation des paroles labiales eſt encore néceſſairement dérivée de la conformation humaine indépendante de toute convention. Suivons les premieres productions de la voix humaine par l'examen des enfans au berceau. Tous en quelque pays que ce ſoit ayant pour premier mouvement plus facile d'ouvrir la bouche & de remuer les levres, forment la voix pleine, & articulent la lettre labiale. *Cùm cibum & potionem buas & papas vocent; matrem mammam, patrem papam.* (Cato, *de Liber. educand.*) Ainſi dans toutes les langues les ſyllabes, *Ab*, *Pap*, *am*, *ma*, ſont les premiers qu'ils prononcent. De-là viennent *Papa*, *maman* & autres qui ont rapport à ceux-ci. Il n'y a point de langue en aucune contrée où les mots de *Pere*, *mere*, & *mammelle* ne viennent de ces racines. L'hiſtoire de l'enfant qu'un ancien roi curieux de connoître la langue primitive fit élever parmi des chévres,

& qui imita le cri *bek* que rendoient ces animaux, ne peut contrarier ceci. Il eſt donc certain que les ſyllabes cy-deſſus ſont les premieres racines qui ayent exiſté en quelque langue que ce ſoit. Qu'on examine tous les premiers mots prononcés par les enfans, & les petits mots que leur diſent les nourrices pour les contrefaire & les amuſer, on les trouvera tous de voix ſimples, ou liées avec les lettres labiale & dentale (*baba, teter; mamma teton; bobo : poupon; papoute*, &c.) Voici donc encore un ordre de mots néceſſaires, exiſtans indiſpenſablement dans la langue primitive. Les mots *Baba, Papa, Mama, Atta, Tata, Gaga, Nana*, ſont des racines primordiales nées de la nature humaine, & dont la naiſſance eſt une conſéquence abſolue de cette vérité phyſique, l'*homme parle*. Auſſi verrons-nous ces racines croître dans toutes les langues & y étendre des branches infinies.

73. *Des mots* Papa & Maman.

Il faut inférer de ceci que ces petits

mots *Papa* & *Maman*, familiers aux enfans & les premiers qu'ils ſoient en état d'articuler, ſont primitifs & radicaux pour toutes les langues du monde; qu'il n'eſt pas beſoin d'admettre ici de dérivation d'une langue à une autre; & qu'il ſeroit inutile de dire (par exemple) que nous les tenons anciennement de l'Egyptien, langue en laquelle ils ſe trouvent pareillement, & où *Ap*, *Apa*, ſignifie *pater*; *Am*, *Ama* ſignifie *mater*; ou plutôt tous les deux ſignifient indifféremment l'un & l'autre, comme le latin *parens*. Je ſuis très-perſuadé que tout enfant abandonné à lui-même, ſans qu'on lui faſſe entendre aucune voix humaine ni animale, commencera de faire uſage de la parole par les ſyllabes, *Papa* & *Mama*, compoſées de ſons pleins & de lettres labiales, c'eſt-à-dire de la voix & de la conſonne la plus facile : car ils ſe forment néceſſairement dès qu'on emploie le ſimple mouvement des levres. Ainſi, ſans recourir à aucune raiſon d'étymologie, on doit les regarder comme vraiment primitifs,

en quelques langues qu'ils ſe trouvent, auſſi-bien dans les modernes que dans les anciennes. M. de la Condamine qui les a retrouvés avec leur ſignification ordinaire dans les langues barbares de l'Amérique méridionale, les regarde comme tels avec raiſon.

Mais une difficulté ſinguliere paroît s'élever en même temps. On peut demander s'il eſt vrai que *Papa* ſignifie toujours *pere*, & *mama*, *mere*; & pourquoi les enfans qui n'ont aucune idée de ſexe les différencieroient ainſi par-tout : M. de la Condamine paroit frappé de cette obſervation qui ne lui eſt pas échappée. « J'ai » dreſſé, dit-il dans ſa Relation de la » riviere des Amazones, un vocabulaire » des mots les plus d'uſage de diverſes » langues indiennes. La comparaiſon de » ces mots avec ceux qui ont la même » ſignification en d'autres langues de l'in- » térieur des terres, peut non-ſeulement » ſervir à prouver les diverſes tranſmi- » grations de ces peuples d'une extrémité » à l'autre de ce vaſte continent; mais

» cette même comparaiſon, quand elle
» ſe pourra faire avec diverſes langues
» d'Afrique, d'Europe & des Indes orien-
» tales, eſt peut-être le ſeul moyen de
» découvrir l'origine des Américains. Une
» conformité de la langue averée décideroit
» ſans doute la queſtion. Le mot *abba* ou
» *baba* ou *papa*, & celui de *mama*, qui
» des anciennes langues d'orient, ſemblent
» avoir paſſé avec de legers changemens
» dans la plûpart de celles de l'Europe,
» ſont communs à un grand nombre de
» nations d'Amérique, dont le langage
» eſt d'ailleurs très-différent. Si l'on re-
» garde ces mots, comme les premiers
» ſons que les enfans peuvent articuler,
» & par conſéquent comme ceux qui ont
» dû, par tout pays, être adoptés préfé-
» rablement par les parens qui les enten-
» doient prononcer, pour les faire ſervir
» de ſignes aux idées de *pere* & de *mere*,
» il reſtera à ſçavoir pourquoi dans toutes
» les langues d'Amérique où ces mots ſe
» rencontrent, leur ſignification s'eſt con-
» ſervée ſans ſe croiſer. Par quel hazard

» dans la langue *Omogua* par exemple,
» au centre du continent ou dans quel-
» qu'autre pareil, où les mots de *papa*
» & de *mama* ſont en uſage, il n'eſt
» pas arrivé quelquefois que *Papa* ſignifiât
» *mere*, & *Mama*, *pere*, mais qu'on
» y obſerve conſtamment le contraire,
» comme dans les langues d'Orient &
» d'Europe. » Voilà ce que dit ce célebre voyageur philoſophe. Il ſeroit en effet fort ſingulier que ces mots fuſſent auſſi invariables dans leur ſignification qu'il le le croît. Mais ne venons-nous pas de voir un exemple du contraire dans l'ancienne langue égyptienne, où ces mots *Apa* & *Ama* ſe croiſent, ſignifient également ou le pere ou la mere, ou tous les deux, ainſi que le latin *parens*. L'Egypte donnoit à Dieu le nom de *pere*, & ſon Dieu étoit le ſoleil qu'elle nommoit *Apis*, & *Ammon*. Cet aſtre a été adoré de preſque tous les peuples Orientaux ſous ce nom de *Am*, comme pere de la nature & de toute production, qu'ils ont prononcé ſuivant les différens dialectes, *Ammon*,

Oman, *Omin*, *Iman*, &c. De-là, en général *Iman* chez les Orientaux ſignifie *Dieu*, *l'Être ſacré*. *Ar-iman* chez les anciens Perſes, c'eſt *fortis Deus*. Ce mot *Iman* ſe retrouve encore dans le dialecte turc pour *Sacerdos*, comme chez nous on trouve dans le même ſens le mot *Abbé*. Tous deux dans leur ſens primordial ſont ſynonymes de *Pater*, & forment un exemple de ce croiſé qu'on diſoit ne ſe rencontrer jamais. Mais outre ceci, loin qu'on obſerve conſtamment & ſans aucune exception cette diſtinction des deux racines *papa* & *mama* excluſivement l'une de l'autre pour déſigner le *pere* & la *mere*, nous trouvons au contraire quelques peuples qui ſe ſervent de la racine phyſique *mama* pour ſignifier *pere*, & non pas *mere*. Le Georgien & l'Ibérien diſent *mamao* pour *pater* : Le Tartare Mantcheou *Ama* : Le Tunguz *Amin*, &c. Au rapport de Dampiere, t. 2, p. 230, dans le langage de l'iſle Meang ; aux Indes orientales, *mama* ſignifie *homme*, *pere* ; & *babi*, *femme*, *mere*.

74. *A défaut de l'organe de la levre le plus voiſin de celui-ci s'emploie le premier dans l'enfance.*

Tel eſt l'effet que produit la nature chez la plûpart des peuples de l'univers en leur faiſant articuler avec l'organe de levre le premier mot que l'homme eſt capable de prononcer en ſon enfance. On peut vérifier dans le recueil des traductions de l'Oraiſon dominicale en toutes langues, publié par Chamberlayn, que parmi les nations de la terre il y en a plus qui ſe ſervent du ſeul organe labial pour articuler ce premier mot enfantin, qu'il n'y en a qui l'énoncent par tout autre organe quelconque. Que ſi par la variété legere que la diverſité des climats peut apporter dans la conſtruction ou dans l'habitude phyſique des corps humains, il ſe trouve un autre organe autant ou plus facile que l'organe labial à être le premier mis en jeu, ce ſera preſqu'infailliblement le plus voiſin de celui-ci, & celui auquel la levre eſt adhérente, ſçavoir l'organe de

dent ou de gencive : tellement que l'enfant né dans un tel climat au lieu de dire *abba* ou *papa*, dira *atta* ou *tata*. Ainſi comme nous avons vu que le plus grand nombre des peuples de la terre commence d'articuler la premiere parole de l'enfance par la lettre de *levre*, de même verrons-nous que le plus grand nombre du reſtant fait la même opération par la lettre de *dent*. Quant au petit nombre de peuples qui ne ſe trouvent ni dans l'un ni dans l'autre des deux cas ci-deſſus, & qui ſe ſervent pour le mot en queſtion de tout autre organe que de la *levre* ou des *dents*; il faudroit ſçavoir leur langage pour pouvoir indiquer la cauſe de cette ſingularité, ou plutôt il faudroit d'abord être aſſuré qu'elle y exiſte en effet : car ceux qui nous donnent ces gloſſaires extraordinaires ſont ſouvent fautifs & mal inſtruits. D'autres fois au lieu du mot propre & naturel ils nous donnent des ſynonymes équivalens. Si un Brachmane me demande comment on dit *pere* en latin, & que je lui réponde *genitor*, je ne mentirai pas; mais je lui répondrai

répondrai très-mal ; & s'il concluoit de ma réponſe que la raiſon éternelle de la fabrique néceſſaire de ce mot eſt démentie par l'examen du mot en langue latine, il ſeroit dans l'erreur en raiſonnant juſte ſur ma réponſe.

75. *Formation des mots primitifs chez un peuple qui n'auroit point d'organe labial.*

Au reſte la nature eſt ſi variée, qu'il n'y a aucune de ſes opérations, même les plus communes où elle ne mette quelquefois des anomalités ſurprenantes. Ce ſont des exceptions ſingulieres qui n'empêchent pas que la regle n'exiſte & ne puiſſe être donnée comme générale. On aſſure que la lettre labiale, la plus facile de toutes & que j'ai donnée pour principe des mots néceſſaires, manque abſolument dans la langue huronne, où l'on ne trouve aucun de ces caracteres-ci *B. P. F. M.* La Hontan qui le rapporte ainſi, ajoûte qu'aucune nation du Canada

ne fait uſage de la lettre *F*. (la plus extérieure des quatres labiales :) que les Hurons à qui elles manquent toutes quatre ne ferment jamais les levres en parlant : que néanmoins leur langue paroît fort belle & d'un ſon tout-à-fait beau Dès qu'un fait ſi étonnant, ſi peu conforme à la nature humaine eſt véritable, il faut que ce peuple ſoit un peu *engaſtrymythe*, comme le ſont certains peuples de l'Afrique qui parlent du dedans de l'eſtomac ; & qu'à force d'habitude contractée peu-à-peu dans une longue ſuite de ſiécles, il ait reculé en-dedans le diapaſon de ſa voix juſqu'au point de ne plus faire ſonner le bout extérieur de l'inſtrument : ce qui s'accorde aſſez avec ce qu'obſerve La Hontan que la langue huronne ſe parle avec beaucoup de gravité ; & que preſque tous les mots ont des aſpirations, l'*H* devant être articulée le plus qu'il eſt poſſible : circonſtance qui ne doit pas rendre à l'oreille le ſon de cette langue auſſi beau qu'il le dit. Quoi qu'il en ſoit, je n'en ſuis pas

moins perſuadé qu'un enfant Huron livré à lui-même formeroit naturellement les lettres labiales ; & que ce n'eſt que par les exemples de l'uſage contraire invétéré parmi ſa nation, qu'il en peut perdre l'uſage naturel. En examinant dans la langue huronne les termes de l'eſpece de ceux dont j'ai formé les deux premiers ordres de termes primitifs, je ſuis perſuadé qu'on les trouvera formés ſur l'inflexion de l'organe que la nature développe le premier dans les enfans de cette nation. Je me le perſuade d'autant plus facilement que le mot *pere* en langue huronne ſe dit *aitaha* ; ſe formant comme en beaucoup d'autres langues avec l'organe de *dent* voiſin de l'organe de *levre* & le plus extérieur de tous après celui-ci. D'où il ſuit que le principe méchanique de la langue primitive ſubſiſte tel que je l'ai poſé, & que la nature chez un peuple ainſi conſtitué dérive les premiers mots *néceſſaires* de ſon organe le plus extérieur dont elle développe les mouvemens avant tous autres.

76. *Dans tous les ſiécles, & dans toutes les contrées on emploie la lettre de* levre *ou à ſon défaut la lettre de* dent *ou toutes les deux enſemble pour exprimer les premiers mots enfantins* Papa *&* Maman.

Parcourez les peuples de l'univers anciens & modernes: le Chananéen, l'Hébreu, le Syriaque, l'Arabe, & autres dérivés de l'Aſſyrien & du Phœnicien, que nous n'avons plus, ils diront *Ab*, *Abba*, *Ava*, *Aboh*, *Abou*, &c. Le Grec, le Latin, l'Italien, l'Eſpagnol, le François, diront: *Pater*, *Padre*, *Pere*, &c. L'Iſtrien, le Catalan, le Portugais, le Gaſcon: *Pari*, *Para*, *Pae*, *Paire*. Le Tudeſque, le Franciſque, l'Anglo-Saxon, le Belgique, le Flamand, le Friſon, le Runique, le Scandinave, l'Ecoſſois, l'Anglois, l'Allemand, le Perſan, & autres qui paroiſſent dérivés du Scythe diront, *Fader*, *Fater*, *Vatter*, *Vader*, *Pader*, *Payer*, *Peer*, *Feer*, *Fœdor*, *Fadiir*, *Father*, *Fatter*, *Pader*, &c. L'Orcadien, *Favor*. Le

Malabare, *Pitawe.* Le Chingulais de l'iſle Ceylan *Pita.* L'Ethiopien, l'Abyſſin, le Mélindien des côtes d'Afrique & autres qui paroiſſent dérivés de l'Arabe diront *Abi*, *Abba*, *Aba*, *Baba*, &c. Le Turc *Baba.* Le Moreſque *Abbo.* Le Sarde *Babu.* L'ancien Rhœtique *Papa.* Le Hongrois *Apa.* Le Malais de l'Inde & de Bengale *Bappa.* Le Balie des Siamois *Poo.* Le Mogol *Baak.* Le Tangut *Hapa.* Le Thibet *Pha.* L'Hottentot *Bo.* Le Chinois, l'Annamitique du Tonquin *Fu*, *Phu.* Le Tartare *Baba.* Le Mantcheou *Ama.* Le Tunguz *Amin.* Le Georgien & l'Ibérien *Mama.* Le Caraïbe *Baba.* Le Groenlandois *Ubia.* Le Galibis *Baba.* Le Sauvage de la riviere des Amazones *Pape.* Le Kalmouck *Abega.* Le Samoiede *Abam.* Le Moluquois *Bapa.* Le Tamoul *Bita*, *Vida.* Tous en ſe ſervant de la lettre de *levre* douce, moyenne ou rude.

L'Egyptien, le Cophthe, l'Africain d'Angola diront *Taaut*, *Theut*, *Thot*, *Tot*, &c. Celui du Congo *Tat.* Le Celtique, le Cimraëc, l'Armorique, le bas

Breton, le Gallois, le Cantabre diront *Taut, Taad, Tad, Tath, Taz, Aita.* L'Irlandois *Nathair.* Le Gothique *Atta.* L'Epirote *Atti.* Le Frison *Haite.* Le Valaque *Tatul.* L'Eſclavon, le Ruſſe, le Polonois, le Bohémien, le Dalmate, le Croate, le Vandale, le Bulgare, le Servite, le Carnique, le Luſacien, & autres dérivés de l'ancien Illyrien & de l'ancien Sarmate diront *Ottſe, Otſche, Otshe* ou par corruption *Oietze, Wotzo, Wſchzi, Otsky, Woſche,* &c. Le Sauvage de la N. Zemble *Otcſe.* Le Lapon *Atti.* Le Livonien, le Curlandois, le Pruſſien, le Lithuanien, le Meklembourgeois, *Tabes, Tews, Thawe, Teuwe, Thewes* ou *Tabes.* Le Hongrois *Atyank, Atya.* Les Sauvages du Canada *Atſtan, Aytan, Outa, Adatti.* Le Huron *Aihtaha.* Le Groenlandois *Attata.* Le Sauvage de N. Angleterre *Oshe.* Le Mexicain *Tahtli.* Le Braſilien *Tuba.* Le Kalmouck *Atey.* Le Siberien *Atei.* Le Ruſſe *Otetze.* Le Lapon *Otzie,* &c. Tous en ſe ſervant de la lettre de *dent* douce, moyenne ou rude. Obſervez même qu'il

y a beaucoup de langues qui emploient à la formation du mot les deux organes, ſi voiſins & ſi bien attachés l'un à l'autre, qu'il eſt tout naturel qu'on en confonde l'exercice, ſur-tout dans la premiere enfance. Le Latin dit *Pater*. Le Braſilien *Tuba*. Le Chingulais *Pita*. Le Livonien *Tabe*. L'Anglo-Saxon *Fædei*. Tous employant la *levre* à l'une des ſyllabes, & la *dent* à l'autre. De même toutes deux ſont employées pour le mot *mere* dans le Latin *Mater*, dans l'Egyptien *Moth*, dans le Ruſſe *Mati*, dans le Tamoul *Mada*, &c. Une conformité ſi frappante entre les peuples de tous les ſiécles & de toutes les contrées de l'univers éleve au plus haut dégré d'évidence la démonſtration des principes ci-deſſus établis.

77. *Troiſieme ordre. Les mots preſque néceſſaires : les noms donnés aux organes, tirés de l'inflexion même de l'organe.*

Mais puiſqu'il exiſte des mots néceſſaires dont la ſtructure eſt abſolument liée aux

idées de l'ame & à tout le ſyſtême de l'organiſation humaine ; puiſque ces mots ſont les premiers & les plus originaux, n'eſt-il pas raiſonnable de penſer qu'à meſure que l'organe ſe développe, le même progrès méchanique a ſa continuation, quoique plus difficile ſans doute à diſcerner lorſqu'elle s'éloigne & s'étend ? N'eſt-il pas juſte de ſuivre la route tracée par la nature dans la recherche de l'origine des noms impoſés aux choſes, & dans l'examen de la naiſſance des racines de la langue primitive ?

1° L'homme forme volontiers les noms qu'il donne à chaque organe de ſa parole ſur le caractere ou l'inflexion propre à cet organe : comme, *gorge*, *langue*, *dent*, *bouche* ou *babine*. (Je prends les exemples dans notre langue ſans affectation.) On voit que le caractériſtique radical de chacun de ces mots eſt la lettre même propre à l'organe que le mot ſignifie. Une rencontre ſi juſte ne peut manquer de frapper & de montrer qu'elle appartient à une cauſe fixe. Quoique les hommes ayent pu convenir de

donner auſſi d'autres noms à ces organes, la nature a été le guide qui le plus ſouvent a machinalement déterminé ces mots, qu'on doit par-là regarder comme mots preſque néceſſaires appartenans à la langue primitive, & née de la conformation humaine. Non-ſeulement l'inflexion gutturale *gu gh* a été par exemple la racine du nom de l'organe *gorge* (& ainſi dans d'autres langues. Hébreu, *gharon*. Grec, *glottis*. Latin, *guttur*. Italien, *gola*. Eſpagnol, *garguero*. Anglois, *gullet*. Allemand *gurgel*,) & de tout ce qui y eſt relatif par une infinité de mots dérivés en toutes ſortes de langues; mais encore on a donné à tout ce qui fait un bruit reſſemblant à celui que cette inflexion fait dans la gorge, des noms auxquels le mot *gorge* ou cette inflexion *gh*. profondément gutturale ſert de racine: comme *gargouiller*, *gargariſme*, *gargarozzo*, *gâchis*, *glougloux*, *glotte*, *glouton*, *gouphre*, *golphe*, &c. ou autres choſes, ſoit naturellement profondes, ſoit dont l'idée ſe lie volontiers avec celle de

profondeur. On en peut aiſément trouver un grand nombre d'exemples dérivés du nom de cet organe-ci, ou applicables au ſigne radical des noms des autres organes de la parole. Voyez les mots qui ſignifient *Dent*; vous les trouverez en la plûpart des langues formés par l'articulation *D. TH. T.* qui eſt propre à cet organe. François *Dent.* Latin *Dentes.* Grec ὀδὼς, ὀδόντος, & de même τίτδω (*comedo, rodo.*) Anglois *Tooth Teeth.* Danic. *Tand.* Perſan *Dandan.* Turc *Diſch*, &c.

Obſervez les mots relatifs à la *mâchoire* ou à ſon action, vous les verrez formés par l'articulation *M* qui lui eſt propre. *Maxilla. Mala. Maſchoire. Maſtico* Μασάομαι, *Maſcher*, *Maxcar*, (en Eſpagnol) *Manger. Mando. Manduco. Maſtic, Maſtiquer.* (Voilà un exemple des dérivés qui ſe forment médiatement ſur une cauſe primitive à laquelle ils n'ont plus de rapport. Le nombre en eſt prodigieux) *Maſchera* (en Italien.) *Maſque*, *Maſcaré* (en Perſan, c'eſt-à-dire *boüffonnerie.*) *Mentum.*

Menton. Mordeo. Morceau. Muffle. Muſeau, &c. &c.

De même pour la *langue* ou pour les choſes relatives à ſon action, dont les noms ſont formées par l'articulation *L.* qui lui eſt propre; *Lingua. Laſchon. Lak. Lachach* (en Hébreu.) Λάχω. Λιχνίω. *Lingo. Ligurio. Lambo. Lamper. Laper. Lecken* (en Allemand.) *Lap* (en Anglois.) *Lamer* (en Eſpagnol.) Λόγος. *Loqui. éLoquence. Logique. SyLLogiſme... Logie... Logue* & tous leurs compoſés. Λαλίω (c'eſt-à-dire *parler*,) & tous ſes dérivés. Λάλαξ (c'eſt-à-dire *cri*), &c. &c.

J'en pourrois citer un beaucoup plus grand nombre tant ſur ces deux organes-ci, que ſur les autres organes ſitués dans la bouche & ſervant à la parole. Mais une plus longue énumération deviendroit faſtidieuſe aux Lecteurs. Il eſt aiſé ſur l'indication que je donne de groſſir le tas, & d'apporter à chaque monceau une quantité de termes provenus de tous les langages.

» lervée ſans ſe croiſer. Par quel hazard

78. *Quatrieme ordre. Les noms qui tiennent au phyſique de l'objet. Les mots qui peignent par onomatopée.*

2° C'eſt une vérité de fait aſſez connue que l'homme eſt par ſa nature porté à l'imitation : on le remarque de la maniere la plus frappante dans la formation des mots. S'il faut impoſer un nom à un objet inconnu, & que cet objet agiſſe ſur le ſens de l'ouïe dont le rapport eſt immédiat avec l'organe de la parole, pour former le nom de cet objet l'homme n'héſite, ne réfléchit, ni ne compare ; il imite avec ſa voix le bruit qui a frappé ſon oreille, & le ſon qui en réſulte eſt le nom qu'il donne à la choſe. C'eſt ce que les Grecs appellent purement & ſimplement *onomatopée*, c'eſt-à-dire *formation du nom ;* reconnoiſſant lorſqu'ils l'appellent ainſi emphatiquement & par autonomaſe, que quoiqu'il y ait pluſieurs autres manieres de former les noms, celle-ci eſt la maniere vraie, primitive & originale.

Tous les mots de ce genre peuvent donc être regardés comme néceſſaires ; leur formation étant purement méchanique & abſolument liée au phyſique des choſes, ſans que l'arbitraire y ait aucune part ; quoique les hommes puiſſent d'ailleurs donner à leur guiſe d'autres noms à ces mêmes choſes. Les mots appartiennent par conſéquent à la langue primitive : ſi vrai, que le mouvement naturel & général à tous les enfans eſt d'appeller d'eux-mêmes les choſes bruyantes du nom du bruit qu'elles font. Sans doute qu'ils leur laiſſeroient à jamais ces noms que la nature a dicté dès l'enfance, ſi l'inſtruction & l'exemple, dépravant la nature, ne leur apprenoit qu'elles peuvent en vertu de la convention des hommes être appellées autrement. Les termes *onomatopées* ſont en très-grand nombre, tous originaux & primitifs, tous faiſant partie de la langue primitive naturelle ; leurs dérivations ſont étendues, peu altérées, & en quantité dans quelque langue que ce ſoit.

79. *Exemple des mots qui peignent les choſes par l'impreſſion qu'elles font ſur les ſens.*

Les exemples des mots, évidemment formés par l'expreſſion imitée du bruit qu'on entend, s'offrent à chaque inſtant dans toutes les langues. Citons-en quelques-uns, ſoit ſubſtantifs, ſoit verbes. Je mets les verbes à l'impératif; parce que c'eſt à ce tems qu'eſt le vrai primitif du verbe. (Voyez nº 236.)

NOMS.

Bruit.	Fracas.
Sonore.	Tintouin.
Cliquetis.	Cri.
Carillon.	Claque.
Fredon.	Dindelles.
Murmure.	Rot.
Taffetas.	Tymbale.
Trictrac.	Tambour.
Galop.	Tympanon.
Eclat.	Trompettes.
Ruine.	Tapage.

Tonnerre.	Coucou.
Bombe.	Coq.
Chouette.	Choc, &c.

VERBES.

Sifle.	κρίζω, &c.
Tombe.	
Frôle.	*En latin.*
Frappe.	Clangor.
Grince.	Fragor.
Miaule.	Stridens.
Grogne.	Pipire.
Déchire.	Clamare.
Rômp.	Gannire.
Jape.	Tintinnabulum.
Bourdonne.	Sugillare.
Hurle.	Cachinnus.
Gazouille.	Crepitus.
Bêle.	Ululla.
Rugi.	Ejulare.
Hennit.	Latrare.
Fremi.	Coaxare.
	Baubari.
En grec.	Turtur.
ὀλολύζω.	Upupa, &c.

genitor, je ne mentirai pas; mais je lui répondrai

En Italien.	*En Allemand.*
Tromba.	Bellen.
Sibilar.	Heulen.
Rinbombar, &c.	Knallen.
En Anglois.	Quacken.
	Rollen.
Spittle.	Thönen, &c.
Bellow, &c.	

Et ainſi de toutes les autres langues. Rien n'eſt plus naturel ni plus commun que le nom des choſes rendu par le bruit qu'elles font à l'oreille. C'eſt en ces occaſions que l'organe vocal a beau jeu pour la fabrique des mots, puiſque l'ouïe eſt le ſens dont le rapport eſt immédiat avec la voix qui eſt un bruit. Mais quoique le rapport ſoit infiniment moins marqué pour les autres ſens, on peut cependant y reconnoître des termes imitatifs. Dans le ſens du goût, *âpre*, *âcre*, *aigre*, *acerbus*, *ſaur*, &c. Dans le ſens du toucher, *rude*, *gliſſer*, *tactus*, *racler*, *grater*, *grimper*, *χείρες*, *χάφω*, *griffe*, *keriſten* (en Perſan, le même qu'en Allemand *greiffen* i. e.

eapere.) *frangere*, *ſtringere*, *ſalebra*, *rabot*, *ſcabreux*, &c. Dans le ſens de l'odorat *flairer*, &c.

Tous ces mots viennent cependant d'une onomatopée d'oreille. On ſent qu'ils procedent d'un mouvement ſonore opéré par les autres ſens & dont l'ouïe ſe trouve affectée. *Flare*, d'où vient le mot *flairer*, vient évidemment à ſon tour de l'articulation labiale modulée par l'articulation de langue *FL*, que j'ai appellé ci-deſſus le *ſiflé-coulé*. (Voyez n°. 36 & 54.) Le mot *flare* eſt un bruit, imitatif de celui qu'on fait en ſoufflant avec le bord des levres. Nous verrons bientôt les racines organiques de cette eſpece produire une innombrable quantité de dérivés : & pour le dire d'avance, il y a lieu de croire que toutes les racines purement organiques dont j'aurai à parler dans la ſuite, de quelque inflexion de l'inſtrument vocal qu'elles procedent, ne viennent preſque toutes, dans leur premiere origine, que d'une onomatopée d'oreille. C'eſt là-deſſus que la parole agit directement & par na-

ture. Les premiers principes originaux & radicaux des noms ayant ſans doute eu leur ſource dans quelqu'impreſſion premiere que les choſes nommées ont faite ſur les ſens, il eſt naturel que la voix humaine ait ramené tant qu'elle a pu cette impreſſion au ſens de l'ouïe, pour copier par un bruit ſemblable l'objet qu'elle avoit à dépeindre. Car le bruit eſt ſon opération propre & (ſi l'on me permet de parler ainſi) la ſeule couleur que lui ait donnée la nature pour repréſenter les objets externes. Par exemple le mot *fluide* n'eſt-il pas une onomatopée ſenſible, où la voix à voulu peindre les propriétés de la choſe même, par le bruit, par la racine *FL*, par le coup d'organe *ſifflé-coulé*, en y employant la plus liquide & la plus coulante des articulations qu'il lui ſoit poſſible d'effectuer.

C'eſt par cette raiſon qu'il eſt difficile de trouver des exemples d'onomatopée relatives au ſens de la vue. L'opération de ce ſens eſt ſi ſubtile, que dans les impreſſions qu'il reçoit, on ne diroit pas que les objets arrivent à lui; la lumiere

qui les transmet ne faisant aucun mouvement sensible sur l'organe. Dans ce qu'il y a de relatif à la parole, il lui faut un tout autre élément que le bruit. C'est la figure ; & je traiterai cette matiere à part. Mais si, relativement à la vûe, il y a quelque mouvement qui puisse produire quelque bruit, il donnera lieu à l'onomatopée, comme dans *niſlare*, *clignoter*, &c.

Non-seulement les langues peignent par l'onomatopée les choses sonores, mais aussi les choses en mouvement. Car il n'y a guères de mouvement sans quelque bruit. Il semble (par exemple) que dans la plûpart des langues on ait tâché dans le nom du *vent* d'imiter un mouvement de l'air. *Ruagh*, πνεῦμα, ἄημι, ἄνεμος, *Spiritus*, *Ventus*, *Flatus*, *Halitus*, *Anhelitus*, &c.

L'onomatopée s'étend même aux noms des choses qui remuent les sens intérieurs, lorsque leur effet est de produire au dedans du corps quelque mouvement inusité. Alors les noms sont imitatifs des mouvemens imprimés au corps par l'affection de l'ame.

Exemple. *Horror*, *Palpiter*, *Frémir*, *Trembler*, &c.

80. *Cinquieme ordre. Les mots conſacrés par la nature à l'expreſſion de certaines modalités des êtres.*

Toutes les obſervations ci-deſſus prouvent qu'il y a des figures de mots, des caractériſtiques de ſons liés à l'exiſtence des ſenſations intérieures : qu'il y en a de liés à l'exiſtence des objets extérieurs ou du moins à l'effet qu'elles produiſent ſur le *ſenſorium*. D'autres obſervations paroiſſent nous montrer qu'il y en a auſſi de liées à certaines modalités des êtres; ſans qu'il ſoit quelquefois poſſible de démêler nettement le principe de cette liaiſon entre des choſes où l'on n'apperçoit aucun rapport; telles que ſont certaines lettres, & certaines figures ou modes des objets *extérieurs*. Mais lors même qu'en ce cas la cauſe reſte inconnue (car elle ne l'eſt pas toujours) l'effet ne laiſſe pas que d'être fort ſenſible. C'eſt ce que Platon a fort bien reconnu, & ce qu'il obſerve

en ces termes, *Quandam nominum proprietatem ex rebus ipsis innatam esse.* PLAT. *in Cratyl.* Les exemples sont en si grand nombre qu'il faut que quelque nécessité cachée ait ici coopéré à la formation des mots. Par exemple, pourquoi la fermeté & la fixité sont-elles le plus souvent désignées par le caractere *St* ? Pourquoi ce caractere *St.* est-il lui-même l'interjection dont on se sert pour faire rester quelqu'un dans un état d'immobilité. Exemples *Stare, stabilité, stips, stupide,* στατὸς, στηλὴ, *stamen, stagnum* (eau dormante) *stellæ* (les étoiles fixes) *strenuus, stapia, structure, estat, consistance, estime, stuc, stérile,* στύφος, *stay, stead, stone,* &c. J'en pourrois citer une infinité en toute sorte de langues, sans parler de leurs dérivés qui n'ont plus de rapport à ceci, & qui sont sans nombre, tels que *stellio, stipendium, estable, estafier,* &c.

Pourquoi le creux & l'excavation le sont-ils par le caractere *Sc* ? Ex. σκάπτω, σκάφος, σκάφη, σκίμπους, *scutum, scaturire, scabies, scyphus, sculpere, scrobs, scrutari,*

ſecare, *ſcotto*, *écu*, *écot*, *écuelle*, *ſcarifier*, *ſcier*, *ſcabreux*, *ſculpture*, *ſcop*, *ſcrew*, *ſchinden*, *ſchall*, &c. ſans parler ici des dérivés en ſecond & en troiſieme ordre; comme lorſque du latin *ſecare* on a fait *ſecalia*, d'où vient notre mot françois *ſeigle*, nom d'un grain qui ne préſente plus aucun rapport au caractere primitif dont il tire ſa premiere origine, à moins qu'en ſe remettant ſur la trace de ſa filiation, on ne s'apperçoive que le bled a été nommé *ſecale* parce qu'on le *ſcie* avec des faucilles au tems de la moiſſon. De *Secale* vient *Secalaunia*, *Sologne*, nom d'une contrée de la France où l'on recueille beaucoup de grains de cette eſpéce: *Sologne*, c'eſt-à-dire *plaine de ſeigle*.

Leibnitz a ſi bien fait attention à ces ſingularités, qu'il les remarque comme des faits conſtans. Il en donne pluſieurs exemples en ſa langue que l'on peut voir. (*Mantiſſa miſcellan.* n° 41.) Mais quelle en pourroit être la cauſe? Celle que j'entrevois paroîtra-t-elle ſatisfaiſante? ſçavoir que les dents étant le plus immobile des ſix

dont la structure est absolument liée aux

organes de la voix, la plus ferme des lettres de *dent*, sçavoir le *T*, a été machinalement employée pour désigner la fixité ; comme pour désigner le creux & la cavité on emploie le *K* ou *C* ou lettre de *gorge*, le plus creux & le plus cave des six organes. Quant à l'*S* ou articulation nazale qui se joint volontiers aux autres articulations, elle est ici, ainsi qu'elle est souvent ailleurs, comme un augmentatif plus marqué, tendant à rendre la peinture plus forte.

Cette cause se montre plus clairement dans quelques-uns des autres organes, où l'on voit sans peine la liaison de la cause avec l'effet, celle du mot avec la chose qu'il signifie. Par exemple *N*, la plus liquide de toutes les lettres, est le caractéristique de ce qui agit sur le liquide. *Nó*, Nāe, *Navis*, *Navigium*, Nēbel, *Nubes*, *Nuage*, &c.

De même *FL*, caractere liquide est affecté au fluide, soit ignée, soit aquatique, soit aërien; *flamma*, *fluo*, *flatus*, *flabellum*, *floccus*, *floccon*, tel qu'en portoient sur leurs bonnets les prêtres payens, nom-

Quoique les hommes ayent pu convenir de

més par cette raiſon *Flamines*) *flot*, *ſouffle*, *ſoufflet*, *flambeau*, *flûte*, *flageolet*, &c. De même en tout tems & par tout pays; car *phium* en Egyptien ſignifioit, *mer*, *lac*, *grande abondance d'eau*, comme le latin *flumen*. Et remarquez que l'organe dans la fabrique des noms, cherche ſi bien à peindre l'effet des choſes, que ſi la choſe eſt douce & coulante, il ſe ſert d'un ſon doux & coulant; *flûte*. Si la choſe eſt rude & perçante, il rend ce même ſon rude & âpre; *fifre*, &c. La même articulation *FL.* eſt affectée encore à ce qui, par ſa mobilité, peut avoir rapport aux liquides élémentaires; *fly* (en Anglois *mouche*, voler) *flight* (fuir) *fléche*, *vol*, *viſte*, *pli*, *flexible*, *flagro*, *flagellum*, *fleau*, *flotte*, *flos*, φύλλον, *feuille*, *ſoufflet* ſur la joue (car dans notre ancienne comédie, un des farceurs faiſoit *enfler* ſes joues en *ſoufflant*, & les autres venoient frapper deſſus pour réjouir la canaille,) &c. Leibnits remarque que ſi *FS* y eſt jointe, *Sw*, eſt *diſſipare*, *dilatare*; *SL* eſt *dilabi*, *vel labi extra receſſu*: il en cite pluſieurs exemples en

langue

langue allemande, auxquels on peut joindre en anglois *Slide*, *Slink*, *Slip*, &c.

On peint la rudeſſe des choſes extérieures par l'articulation *R.* la plus rude de toutes. Il n'en faut point d'autre preuve que les mots de cette eſpéce : *Rude*, *âcre*, *âpre*, *roc*, *rompre*, *racler*, *irriter*, &c. Si la rudeſſe eſt jointe à la cavité, on a joint les deux caractériſtiques. Exemple : *ſcabroſus.* Si la rudeſſe eſt jointe à l'échappement, on a de même joint deux caractériſtiques propres, ſçavoir, ceux du mouvement labial & de l'articulation rude *FR.* Exemples : *frangere*, *fruſtra*, *Briſer*, *Breche*, *Phur* (en hébreu.) *fregit* On redouble cette onomatopée s'il faut peindre cet effet au plus haut degré ; car pluſieurs langages n'ont pas de meilleure maniere d'exprimer le ſuperlatif qu'en réitérant le mot. Ainſi l'Oriental dit *Pharphar*, pour *briſer fort menu*, *moudre*, & le latin dit auſſi pour *bled moulu*, *far*, *furfur*, *farina.* Je ne multiplie pas les exemples, de peur d'ennuyer le lecteur, qui de lui-même en trouve aſſez. On voit

dans ceux-ci que l'organe labial y peint toujours la modalité; qu'il la peint rude par *frangere*, & la peint douce dans *fluere*. S'il y a mouvement avec dureté, quelques langues y joignent l'*S*. Exemple. *Sreien*, *Sragen*. S'il y a mouvement, fixité & rudeſſe, les trois caractériſtiques ſe trouvent accumulés l'un ſur l'autre, comme dans *ſtringere*, *ſtrangulare*. Cette même inflexion *R*. détermine le nom des choſes qui vont d'un mouvement vîte accompagné d'une certaine force. *Rapide*, *ravir*, *rota*, *rheda*, *rouler*, *racler*, *raînure*, *raie*. Auſſi ſert-elle ſouvent au nom des rivieres dont le cours eſt violent: *Rhin*, *Rhône*, *Eridanus*, *Garonne*, *Rha* (le Volga) *à-Raxe*, &c. *Valor ejus*, dit Henſelius, en parlant de cette lettre, *erit egreſſus rapidus & vehemens, tremulans & trepidans: hinc etiam infert affectum vehementem rapidumque.* C'eſt la ſeule obſervation raiſonnable qu'il y ait dans le ſyſtême abſurde que cet auteur s'eſt formé ſur les propriétés chimériques qu'il attribue à chaque lettre.

Les choſes entr'ouvertes ſe peignent par la lettre de gorge, comme *Gouffre*, *Goſfe*, ou encore mieux par le caractere de l'aſpiration, comme dans *Hiatus*. ΑΩ (*reſpira*) eſt un terme imitatif pour lequel, comme dans *Hiare*, l'inſtrument organique ſe figure en *hiatus* comme l'objet qu'il veut repréſenter : ce qu'il tâche toujours de faire dans tous les mots phyſiques dont le ſon ou l'inflexion peuvent être repréſentatifs de la choſe nommée.

L'organe du nez ou lettre *S*. eſt par ſa conſtruction propre à peindre les bruits de ſifflement. Exemple : *Sibilare*, *Sifler*, *Souffle*. Dans ces mots l'organe exécute lui-même l'action ſignifiée en chaſſant l'air par les deux tuyaux du nez & de la bouche à la fois, par les deux lettres nazales & labiales. Selon la remarque de Leibnitz les *S* s'emploient à déſigner que les choſes ſe diſſoudent : mais alors le caractere labial ſe particulariſe davantage & ſe forme en *M*. Exemple : *Smelen*, *Smoke*, *Smunk*, &c.

la maniere vraie, primitive & originale.

Il y a une onomatopée radicale qui vient du mouvement de l'air dans la bouche, ſoit qu'il ſoit figuré, ſoit même qu'il ne ſoit qu'une pure voyelle ſimple & non figurée. Le ſimple mouvement de reſpirer, d'exhaler l'air, produit dans le langage trois racines qui abondent en dérivés. Si on le pouſſe de la *gorge* à bouche ouverte, il fait Ἄω. Si on le pouſſe des *levres* il fait *FLo :* ſi on le pouſſe du *nez* il fait *SPiro*. Voilà trois verbes établis par onomatopée dans le langage en conſéquence du ſimple mouvement de reſpirer : ils y produiront de nombreuſes familles. Par exemple on voit bien que le verbe σπαρῶ *ſpargere* eſt fait ſur le verbe de langue primitive *ſpiro ;* & qu'on a cherché à rendre l'image d'un homme qui pouſſe ſa reſpiration en ſoufflant ſur les choſes pour les *diſperſer*.

Mais ne nous arrêtons qu'au mouvement ſimple Ἄω (*Spiro*) tout voyelle & non figuré par aucun organe, pour faire voir que la voyelle ſeule devient germe

langue que ce ſoit.

radical dans le langage primitif ; que les mots qu'elle y engendre ſont phyſiques & naturels au genre humain. De ce germe viennent *Halo, exhalo, Halitus, Haleine, Haleter, exhalaiſon, Hâle* (ſouffle de vent chaud) *Hâlé* (brûlé, deſſeché par l'air) Ἀαζω (*exhalo;*) là-deſſus la langue flamande appelle un lievre *Haaze* à cauſe de l'odeur qu'il *exhale* & laiſſe après lui : le François ne donne le nom d'*aze* qu'à la femelle du lievre. *Antlo* (reſpirer avec peine) *exantlo* (faire un travail forcé qui coupe la reſpiration) *Antlia* (pompe) *anhelitus* (reſpiration difficile). Ici la racine ſimple ſe charge d'articulations dures & pénibles pour peindre la peine & l'action violente.

Si l'on veut peindre qu'une choſe eſt profondément entr'ouverte, on ſe ſert de la profonde aſpiration gutturale *H.* Exemple : *Hio, Hiatus, Hiulcus*, &c. (*)

(*) Catulle dit en badinant ſur la mort d'un homme qu'il n'aimoit pas, & qui venoit d'être *englouti* dans la mer Ionienne.

Ionios fluctus, cùm jam pervenerat illuc,
Tam non Ionios eſſe, quam Hionios.

Eclat. Trompettes.
Ruine. Tapage.

81. *Il y a de certains mouvemens des organes appropriés à désigner certaines classes de choses.*

Tant d'exemples dérivés de chaque organe, & conformes à ses propriétés, démontrent jusqu'à l'évidence que la nature agit primitivement sur le langage humain, indépendamment de tout ce que la réflexion ou la convention y ont ensuite ajoûté sur le plan déja dressé par la nature, qui en a toutefois été souvent altéré. Ils nous donnent lieu de poser pour principe, qu'il y a de certains mouvemens des organes appropriés à désigner une certaine classe de choses de même espece ou de même qualité. Ils nous font voir comment l'homme sans convention, sans s'en appercevoir, forme machinalement ses mots le plus semblables qu'il peut aux choses signifiées; & que sa voix étant un son modifié propre à peindre quelquefois les objets, l'organe effectue cette peinture tout aussi souvent que l'occasion de le faire se présente. Publius Nigidius ancien grammairien Latin pouſſoit peut-être ce

ſyſtême trop loin, lorſqu'il vouloit l'appliquer, par exemple, aux pronoms perſonnels, & qu'il remarquoit que dans les mots *ego* & *nos* le mouvement d'organe ſe fait avec un retour intérieur ſur ſoi-même, au lieu que dans les mots *tu* & *vos* l'inflexion ſe porte au dehors vers la perſonne à qui on s'adreſſe. Mais il eſt du moins certain qu'il a rencontré juſte dans la réflexion générale qui ſuit : *Nomina verbaque non poſita fortuitò, ſed quâdam vi & ratione naturæ facta eſſe P. Nigidius in grammaticis Commentarii docet, rem ſanè in philoſophiæ diſſertationibus celebrem. Quæri enim ſolitum apud philoſophos φύσει τὰ ὀνόματα ſint ἢ θέσει (naturâ nomina ſint an impoſitione). In eam rem multa argumenta dicit, cur videri poſſint verba eſſe naturalia magis quàm arbitraria.... Nam ſicuti cùm* adnuimus & abnuimus, *motus quidem ille vel capitis vel oculorum à naturâ rei quam ſignificat non abhorret; ita in vocibus quaſi geſtus quidam oris & ſpiritûs naturalis eſt. Eadem ratio eſt in Græcis quoque vocibus, quam*

χύτος, χάφω, griffe, keriſten (en Perſan, le même qu'en Allemand *greiffen* i. e.

eſſe in noſtris animadvertimus. A. GELL. L. x, cap. 4.

Les Grecs dont le goût étoit extrêmement fin & délicat, regardoient les noms impoſés par cette méthode naturelle, comme les plus juſtes & les plus vrais. Quand ils trouvoient que le ſon d'un mot avoit quelque rapport avec la choſe qu'il exprimoit, ils le nommoient εἰκὼν (l'image, la peinture de cette choſe:) ils concevoient qu'un terme n'étoit pas parfaitement expreſſif, à moins qu'il ne fût compoſé de lettres propres à lui donner un ſon qui eût du rapport avec la choſe qu'il devoit ſignifier: ils ne trouvoient pas que le mot répondît pleinement à l'idée, à moins que le ſon & les lettres n'imitaſſent & ne repréſentaſſent l'objet déſigné. C'eſt la remarque de Shuckford (Hiſt. of the World. Tom. ij, pag 285,) qui obſerve avec juſteſſe à ce ſujet combien les anciens étoient philoſophes en ce qui regarde les mots & les lettres.

82. *L'émigration des peuples eſt prouvée par l'identité de mots conventionels,*

d'une onomatopée d'oreille. C'eſt là-deſſus que la parole agit directement & par na-

mais non par celle des mots néceſſaires & naturels.

Qu'on ne s'étonne donc pas de trouver des termes de figure & de ſignification ſemblable dans les langues de peuples fort diſtans les uns des autres, qui ne paroiſſent avoir jamais eu de communication enſemble. Car bien que la conformité dans les termes arbitraires ſoit une preuve aſſurée d'émigration ou de communication entre deux peuples, on n'en peut tirer aucune conſéquence pareille, ſi dans l'examen des mots ſemblables on découvre qu'ils ſont tous du genre de ceux que la nature produit d'elle-même, auxquels j'ai par cette raiſon donné l'epithète de *néceſſaires*. J'aurois pu les appeller *verba nativa*, mots naturels, pour les diſtinguer des mots *conventionels* qui ſont en bien plus grand nombre, & que les hommes ont formés enſuite d'une comparaiſon arbitraire entre l'objet qu'ils vouloient nommer, conſidéré ſous une certaine face, & d'autres objets extérieurs. Chaque objet a tant de faces & de qualités, & chaque

impreſſions qu'il reçoit, on ne diroit pas que les objets arrivent à lui ; la lumiere

homme tant de manieres d'en être diverſement affecté, qu'on ne doit pas être ſurpris de trouver tant de variété dans les mots conventionels, même dans les racines ; s'il eſt vrai toutefois qu'il puiſſe y en avoir de cette eſpece parmi les racines vraiment primordiales. C'eſt une matiere que je me réſerve d'examiner bientôt, en recherchant les cauſes générales de l'impoſition des noms aux objets phyſiques que le mouvement de la voix ne peut eſpérer de peindre, tels que ſont ceux qui tombent purement ſous le ſens de la vue ſans mouvement, bruit ni ſon.

83. *Fabrique des noms d'objets qui n'agiſſent que ſur le ſens de la vue.*

Alors même, à ce que je crois, l'homme ſe départ le moins qu'il peut du plan dreſſé par la nature ainſi que de l'envie & de l'habitude qu'il a de peindre. Pour ne pas interrompre actuellement le fil de mes idées je remets à montrer ci-après (n° 89) qu'il ſaiſit méchaniquement l'objet viſible par la face ou la qualité apparente qui lui donne le plus de jeu pour en

imprimés au corps par l'affection de l'ame.

former le nom par comparaiſon ou par approximation avec d'autres mots *naturels* déja faits. Il y a de l'*arbitraire* à la vérité dans cette méthode ; cependant la nature, à ce qu'il ſemble, n'y en ſouffre que le moins qu'elle peut.

84. *L'altération des mots néceſſaires n'eſt que dans la terminaiſon. Exemple tiré du mot* Maman.

Mais il n'y en a point dans les purs mots *naturels*. La comparaiſon n'y entre pour rien : la ſpontanéité de l'homme n'y a point de part ; s'ils ſont tels, c'eſt qu'ils ne peuvent être autrement. Il n'eſt pas au pouvoir de l'enfant qui commence d'articuler de dire autre choſe que *Papa*, *Baba*, *Mama*. Cependant il veut nommer & parler, parce que ſa faculté conſtitutive l'y pouſſe, comme à tout autre mouvement réſultant de ſon organiſation. Il dit ce qu'il peut dire : il nomme ce qu'il connoît. (Voyez n° 3 & 72.) Les Latins ont adopté des mots d'enfans qui n'ont rapport qu'à leur petit jargon primitif : *Papare*, *Lallare*, *Tatare*, *Nanare*. L'en-

a fort bien reconnu, & ce qu'il obſerve

ſant appelle également *ma ma* la mere qui l'allaite & la mammelle qu'il ſuce. Ce ſont les deux ſeuls objets dont le beſoin & la familiarité lui ayent donné l'idée permanente. Il ſe ſervira de cette expreſſion ſimple pour nommer ſa *mere*, juſqu'à ce que l'âge & l'uſage lui apprenne à joindre aux mots une terminaiſon finale. Mais la variété arbitraire ne ſera que dans la terminaiſon. La racine organique & phyſique ſubſiſtera par-tout. L'Egyptien dira *Amma*, & *Muth :* le Chaldéen *Am.* Le Grec, le Latin & les dialectes d'Europe leurs dérivés diront *Mater*, *Madre*, *Mere :* Le Perſan *Madar :* Le Germain *Muder* ou *Mother* : Le Sarmate *Materz* ou *Mati*. Le Ruſſe *Mate*. L'Arménien *Mair :* L'Epirote *Mame*. Le Celte *Mam*, *Mamus*, *Ama :* Le Cantabre *Amar*. Le Tangut, le Thibet, le Tonquinois, *Ma Hama*, *Man*. Le Negre *Imma*. Le Moluquois *Mama*, *Mata*. Le Samoiede *Imam*. Le Lapon & le Finnois *Am*, *Ama*. Le Peruvien *Mama*. Le Paraguai *Immer*, *Hamma :* Le Maltois *Omma :* Le Guianois *Bibi :*

Le Turc *Ava* : Le Japonois *Fava* (toujours avec l'organe labial) &c. &c. . . .

85. *Sixieme ordre ſervant d'appendix au premier ordre. Les accens, ou l'expreſſion jointe à la parole. De l'accent ne des affections de l'ame.*

Les accens ſont une eſpece de chant joint à la parole, comme le marque leur nom : *Accentus eſt etiam in dicendo cantus obſcurior.* (CIC. *de Orat.*) Ils lui donnnent une vie & une activité plus grande. Ils ſont de la langue primitive, étant chez tous les hommes l'expreſſion pure & premiere de la nature : ils y forment un ſixieme ordre de ſons primitifs ; ou, pour mieux dire, n'étant pas des mots, ils doivent être joints au premier ordre qui eſt celui des interjections ; car ils ſont comme elles l'expreſſion du ſentiment intérieur. On peut dire qu'ils ſont l'ame des mots. Ils ſont au diſcours ce que le coup d'archet & l'expreſſion ſont à la muſique. Ils en marquent l'eſprit : ils lui donnent le goût, c'eſt-à-dire l'air de conformité avec la vérité. Ce qui a ſans doute porté

obſerve

ſont-ils par le caractere *Sc* ? Ex. σκάω, σκάπτω, σκάφη, σκίμπω ; *ſcutum*, *ſcaturire*, *ſcabies*, *ſcyphus*, *ſculpere*, *ſcrobs*, *ſcrutari*,

que les dents étant le plus immobile des u

les Hébreux à leur donner un nom qui ſignifie *goût*, *ſaveur*, (Læſcherus *de Cauſ. ling. hebr.* L. ij, c. 5,) & les Grecs à les appeller *eſprits*. Ils ſont les fondemens de toute déclamation orale; & l'on ſçait aſſez combien ils ajoûtent de force au diſcours écrit; car tandis que la parole peint les objets, l'accent peint la maniere dont celui qui parle en eſt affecté, ou dont il voudroit en affecter les autres. *Vocis mutationes totidem ſunt quot animorum* (Cic. *ibid.*) Ils naiſſent de la ſenſibilité de l'organiſation : ils tiennent à la conformation phyſique; auſſi ſont-ils des ſons *néceſſaires* appartenans à la langue primitive, & ſe trouvent-ils plus ou moins dans toutes les langues quelconques, à meſure que le climat rend une nation plus ſuſceptible, par la délicateſſe de ſes organes, d'être fortement affectée des objets extérieurs. Le langage des accens eſt général, expreſſif, intelligible encore plus que celui des mots. Les mots des langues étrangeres ſont inutiles à prononcer devant ceux qui

ne les ont pas appriſes. Mais les inflexions expreſſives du ſentiment forment, comme les interjections, une langue univerſelle auſſi facile à entendre qu'il eſt aiſé de reconnoître par-tout les paſſions dont un homme eſt agité, en voyant l'air & le mouvement des traits de ſon viſage. Les ſignes du ſentiment intérieur ont les uns comme les autres leur caractere propre, leurs degrés & leurs nuances diſtinctives, ſervant à marquer le genre des affections; ainſi que le plus ou le moins de force de chacune, auquel le ſpectateur & l'auditeur ne ſe trompent guères, quand ils ſont rendus avec vérité. Or ils le ſont preſque toujours, puiſqu'on ne fait en cela que s'abandonner aux ſimples mouvemens de la nature.

86. *De l'accent né du climat. Qu'il pourroit y avoir un langage où la diverſité des mots ne conſiſteroit preſque qu'en la variété des accens.*

L'accent eſt à tel point inhérent au langage, que chaque climat a le ſien particulier, aſſez marqué pour faire recon-

noître de quel royaume ou de quelle province eſt la perſonne qui parle. L'accent de cette eſpece naît du climat & de l'habitude d'organe : il eſt différent de celui qui naît des paſſions & des mouvemens de l'ame. Il ne faut pas confondre ici ce que je dis de l'un avec ce que je dis de l'autre. Dans la langue françoiſe on paroit mépriſer l'accent du climat. Ceux qui en ont en parlant ſont traités de provinciaux. Mais cela ne ſignifie autre choſe ſinon que celui qu'ils ont n'eſt pas conforme au bel uſage. Quoique l'habitude nous faſſe croire que notre langue ſe parle ſans accent, je ſuis perſuadé que l'accent propre de notre langue eſt auſſi remarquable pour un Italien ou pour un Anglois qui nous entend parler, que celui de ces peuples eſt remarquable pour nous. L'accent fait tant d'impreſſion à l'oreille, il ſe diverſifie en tant de manieres qu'un langage pourroit être preſqu'entiérement compoſé ſur la ſeule variété des intonations. On dit qu'il entre pour beaucoup dans la fabrique de la langue chinoiſe,

qui de lui-même en trouve aſſez. On voit

qui n'a qu'un très-petit nombre de ſyllabes primitives, & dont les mots varient du tout au tout pour la ſignification ſelon l'accent dont on les accompagne. Il eſt probable qu'une langue primitive en auroit beaucoup plus qu'une langue formée. Celle-là, n'ayant que peu de termes, mettroit une différence entr'eux par ce moyen fort naturel, ſervant à les particulariſer. Mais cet expédient devient inutile & s'abolit à meſure que les expreſſions ſe multiplient dans un langage. Un écrivain moderne fait ſur le chant des accens une obſervation très-bien exprimée. « La na-» ture, dit-il, a donné aux hommes les » tons de la voix pour manifeſter leurs » différentes ſenſations ; ainſi les enfans » marquent par des accens vifs, tendres, » gais ou triſtes, leurs ſentimens, leurs » deſirs, leurs beſoins. C'eſt le langage » de la nature : elle eſt de tous les pays & » de tous les tems. Les ſociétés une fois » formées, donnerent de nouveaux be-» ſoins, de nouvelles idées ; les ſimples » articulations des tons ne furent plus des

qu'il attribue à chaque lettre.

» expreſſions aſſez variées ni aſſez éten-
» dues : on fut donc obligé de modifier
» le chant naturel, & de le diviſer pour
» en former des mots & des ſignes de
» conventions. (*Lacombe, Spectacle des arts*).

87. *Puiſſance & effets de l'accent.*

Remarquons avec cet écrivain que le germe ainſi décompoſé perdit beaucoup de ſa force ; le mot conventionel indiquant aſſez ce qu'on vouloit exprimer, l'inflexion primitive fut moins obſervée. La nature ſe repoſa, lorſque l'art commença d'agir ; mais le germe radical, loin d'être aboli ſe reproduit à tout moment ſans qu'on y ſonge : & l'accent interprète & organe de la nature reparoît dans toutes les affections vives, les grandes paſſions, les mouvemens ſubits, les intérêts touchans : c'eſt par-là que nous rendons encore la douleur, l'effroi, le plaiſir, la joie, &c. Plus les nations ſont ſuſceptibles d'être affectées plus on y trouve de veſtiges de ce chant naturel : nos pays méridionaux, par exemple, conſervent

beaucoup d'accens dans leur langage ; & leur diſcours, même le plus familier & le plus uni, eſt tel qu'on pourroit quaſi le noter. La langue des Italiens eſt plus accentuée que la nôtre. Leur ſimple parole, ainſi que leur muſique, a beaucoup plus de chant. C'eſt qu'ils ſont ſujets à ſe paſſionner davantage. La nature les a fait naître plus ſenſibles. Les objets extérieurs les remuent ſi fort, que ce n'eſt pas même aſſez de la voix pour exprimer tout ce qu'ils ſentent. Ils y joignent le geſte & parlent de tout le corps à la fois.

C'eſt à cette ſenſibilité qu'il faut attribuer les puiſſans effets de la muſique & de l'éloquence chez les peuples Grecs. Ce qu'on raconte des merveilles opérées par leur muſique ne prouve pas qu'elle fût meilleure que la nôtre ; mais ſeulement que leur organiſation étoit plus délicate & leurs nerfs plus ſenſibles. D'ailleurs les peuples républicains ſont plus faciles à émouvoir que les autres. Ainſi les cauſes politiques concourroient ici avec les cauſes

phyſiques. On peut juger de la vive impreſſion que les orateurs Grecs étoient capables de faire lorſqu'à la ſublime éloquence que nous admirons dans leurs harangues, ils joignoient la véhémence du geſte, la force & la vérité de l'accent. Ariſtote reconnoît dans ſa Poëtique, que de toutes les cauſes qui peuvent faire valoir une piéce, aucune ne contribue plus au ſuccès que le talent du déclamateur : *Maximè autem delectat melopeïa* ; vérité tous les jours confirmée à nos repréſentations théatrales, où le public aſſemblé porte la forme & l'eſprit d'un gouvernement républicain.

88. *Comment le ſyſtéme de dérivation commence à s'établir ſur les mots néceſſaires & naturels.*

J'ai décrit les différentes eſpeces de mots réſultans d'une maniere néceſſaire de la conſtitution méchanique de l'homme; mots qu'il a formés dès le commencement, qu'il formera radicalement les mêmes par tout pays, parce que c'eſt la nature,

& non la volonté refléchie qui le porte à ce faire. Les interjections & les accens nés du ſentiment intérieur en ont formé le premier ordre. Le ſecond eſt celui des mots enfantins, déterminés par la mobilité plus grande ou moindre de chaque partie de l'inſtrument vocal, jointe au beſoin intérieur ou à la néceſſité d'appeller les objets extérieurs. Le troiſieme eſt celui du nom des organes même de la voix, de tout ce qui a quelque rapport avec eux ou qui leur reſſemble en formation, déterminé par l'inflexion articulée qui réſulte de la ſtructure méchanique de l'organe nommé & qui lui eſt propre. Le quatrieme eſt celui du nom des choſes extérieures qui peuvent produire quelque bruit à l'oreille, par le ſon, le mouvement, ou le frémiſſement des nerfs, en écoutant, flairant, goûtant, touchant ou raclant; déterminé par un penchant vrai & dicté par la nature à faire comme font les choſes que l'on veut déſigner; méthode la meilleure de toutes pour les faire promptement reconnoître. Le cin-

grammairien Latin pouſſoit peut-être ce

quieme ordre qui eſt une conſéquence ſourde du précédent, mieux connue par ſes effets innombrables que par ſa cauſe, naît de ce que la ſtructure machinale de certains organes les approprie naturellement à nommer certaines claſſes de choſes du même genre; l'inflexion propre à l'organe étant indiquée par la nature pour le caractériſtique de cette claſſe: ce qui vient au fond de ce que les choſes contenues dans cette claſſe ont quelque qualité ou quelque mouvement ſemblable à celui qui eſt propre à l'organe. C'eſt donc la nature qui maîtriſe ici; qui dans cette opération préſide ſeule à la fabrique des mots, ſur ce ſeul principe que l'homme eſt doué de perceptions ſimples & d'organes vocaux. La combinaiſon, qui eſt une opération de l'eſprit, n'y a point encore de part. Quand elle y en prendra, elle ſuivra la route ouverte, formant, par exemple, le verbe, ou l'expreſſion de l'action de la choſe, ſur le nom déja formé de la choſe; l'adverbe, ou la modalité de cette action, ſur le verbe ou ſur le nom, &c.

ratio eſt in Græcis quoque vocibus, quam

Elle mettra quelque variété dans la terminaiſon du mot toujours répétée dans les mêmes cas, & qui lui ſervira de caractériſtique pour diſtinguer par claſſe chaque genre de combinaiſon : & dès-lors voilà le ſyſtême de dérivation bien établi, ayant toujours ſa ſource premiere dans les mots néceſſaires qu'a fabriqués la nature.

Que s'il eſt queſtion de trouver de nouveaux mots pour nommer quelque combinaiſon difficile, multipliée, non relative au bruit ou au mouvement, où l'organe ne puiſſe faire comme fait l'objet, il s'écartera toujours le moins qu'il pourra du plan de la nature : il ſaiſira quelque circonſtance de reſſemblance avec un autre objet que l'organe a pu peindre, & s'en ſervira pour fabriquer le nouveau nom. Mais Qui pourroit le ſuivre dans ces routes égarées & arbitraires, où il ſort de la voie battue ; où il déprave, pour ainſi dire, la nature même en ſuivant ſon plan ; où l'on travaille depuis tant de ſiecles à effacer la trace de ſes

pas écartés, en marchant & remarchant par-dessus, en changeant & rechangeant les langues? Cependant nous distinguons encore quelquefois sa trace, comme je le ferai voir par quantité d'exemples en traitant du nom des êtres moraux.

89. *Comment le système de dérivation peut influer sur les opinions humaines.*

De plus nous reconnoissons par-tout avec évidence que les métaphores & figures oratoires quelconques, où l'on emploie les termes en un sens détourné du sens propre de la racine, procèdent de quelque trait de l'imagination, qui a toujours la ressemblance pour fondement. Les exemples des mots formés par métaphore sont extrêmement communs. Dans la suite j'en rapporterai quelques-uns de diverses especes; mais un lecteur philosophe ne les aura pas attendu pour réfléchir sur les conséquences prodigieuses du passage des termes, du simple au figuré, du réel à l'abstrait. Il n'aura trouvé que trop d'exemples des effets de ce passage, & de son

ſon influence ſur les opinions humaines, (n° 4 & 10.) Toute expreſſion figurée dont on ſe ſert dans le diſcours, ſoit ordinaire, ſoit oratoire ou dogmatique, eſt ſans danger tant qu'on la prend comme on la doit prendre, c'eſt-à-dire comme une comparaiſon; ſans s'écarter de ſon origine, ni du ſimple but qu'on avoit en l'employant. Mais on ne s'en tient pas toujours là. On perd le fil de l'application, quand l'expreſſion a pris force par l'uſage habituel, quand elle frappe des auditeurs ignorans ou enthouſiaſtes. Les opinions des hommes ſont un étrange chemin, dès que les abſtractions, les métaphores, les metonymies & autres figures ſont regardées comme exiſtences réelles, ſont employées comme principes, & deviennent la baſe du raiſonnement.

90. *Difficulté dans la fabrique des noms qui n'appartiennent qu'au ſens de la vue.*

Le lecteur s'eſt apperçu, & j'en ai dit un mot dans les réflexions précédentes

qui lui donne le plus de jeu pour en

(n° 82,) que le ſens de la vue n'entroit pour rien dans tout le ſyſtême de la premiere fabrique des mots *néceſſaires*. Ce ſens eſt le plus différent qu'il ſoit poſſible de celui de l'ouïe ; car enfin on peut faire quelque bruit en touchant, en flairant, &c. au lieu que les objets extérieurs qui entrent en nous par le ſimple ſens de la vue ne produiſent en arrivant ni bruit ni mouvement ſenſible. L'âpreté qui affecte le goût trémouſſe les nerfs : c'eſt un frémiſſement ; c'eſt quelque choſe un peu analogue au ſon. Mais à l'exception de la lumiere éclatante, les objets rudes, même ceux dont on detourne la vue par ſentiment d'averſion, ne font pas frémir l'œil ; quoiqu'un aveugle-né interrogé ſur ſes ſenſations ſe fût une fois figuré que le rouge vif reſſembloit au ſon d'une trompette. Les objets ſe peignent ſur la rétine preſqu'avec auſſi peu de ſenſibilité que ſur un miroir. L'organe vocal n'a donc point de moyen primitif pour peindre les objets viſibles, puiſque la nature ne lui a donné

de faculté que pour peindre les objets bruyans. Cependant les objets visibles sont innombrables; le sens de la vue étant le plus étendu de tous. Il faut les nommer. Comment la voix s'y prendra-t-elle ?

91. *On les fabrique par comparaison ou par approximation.*

Je l'ai dit, par comparaison, par approximation s'il est possible, en s'écartant le moins qu'elle pourra du chemin qu'elle sçait tenir. Une *fleur* n'a rien que la voix puisse figurer, si ce n'est sa mobilité qui en rend la tige flexible à tout vent. La voix saisit cette circonstance, & figure l'objet à l'oreille avec son inflexion liquide ***FL*** que la nature lui a donnée pour caractéristique des choses fluides & mobiles. Lorsqu'elle nomme cet objet *Flos*, elle exécute le mieux qu'elle peut ce qu'il est en son pouvoir d'exécuter. Mais qui ne voit combien cette peinture, qui ne s'attache qu'à une petite circonstance presqu'étrangere, est infidelle & éloignée de celle que rendent les mots

tymbale, *fracas*, *gazouillement*, *racler*, &c. Toute imparfaite qu'elle eſt néanmoins, on eſt rarement dans le cas de pouvoir faire uſage de cette approximation. Il faut en venir à la comparaiſon ; appeller une fleur *immortelle*, à cauſe de ſa longue durée ; *belſamine* ou reine des cieux (en phénicien) ; *œillet* parce qu'elle eſt ronde comme l'œil ; *anemone* ou venteuſe parce qu'elle s'ouvre du côté du vent ; *renoncule* ou grenouillette parce qu'elle croît dans les terreins marécageux, & que ſa patte reſſemble à la grenouille, &c. Obſervons ici une choſe fort ſinguliere. La fleur eſt un être qui agit immédiatement ſur un de nos ſens, par ſa qualité odorante. Pourquoi donc n'eſt-ce pas de la relation directe à ce ſens qu'elle a tiré ſon nom ? parce que l'homme voit de loin & ne ſent que de près : parce qu'il a vu avant que de ſentir ; & que toujours preſſé de nommer ce qu'il voit de nouveau, il s'attache à la premiere circonſtance forte ou foible qui ſaiſit ſon appréhenſion.

92. *L'insuffisance de cette méthode fait naître l'écriture primitive par la peinture des objets.*

Dans cette méthode arbitraire & comparative d'imposer les noms, si commune en toute espece de dérivation, la nature est encore plus dépravée que dans la précédente & l'objet plus défiguré. Il fallut donc avoir recours à un autre, & l'homme l'eut bientôt trouvée. C'est ici que la nature lui ouvre un nouveau systême d'un tout autre genre, primitif comme le précédent, (car la réflexion & la combinaison n'y ont aucune part) & presqu'aussi *nécessaire ;* quoiqu'à vrai dire la volonté de l'homme y ait un peu plus de part qu'à l'autre. Avec sa main & de la couleur il figura ce qu'il ne pouvoit figurer avec sa voix. Il parla des choses visibles aux yeux par la vue, puisqu'il n'en pouvoit parler aux oreilles par le son, comme des choses bruyantes. Ainsi la nature rentra dans ses droits, offrant à chaque sens ce qu'il étoit susceptible de recevoir:

Ainſi l'écriture primitive naquit d'une maniere preſque *néceſſaire* de l'impoſſibilité de faire autrement. Cette matiere importante demande un examen à part, & veut un Chapitre ſéparé pour y être ſuivie dans tout ſon progrès.

CHAPITRE VII. (*)

De l'Écriture ſymbolique & littérale.

93. *Naiſſance néceſſaire de l'écriture primitive. Elle n'a d'abord été qu'une*

(*) J'avois écrit ce Chapitre avant que d'avoir lu l'Eſſai de Warburthon ſur les hiéroglyphes Egyptiens. J'ai vu avec ſatisfaction que je m'étois rencontré avec lui ſur une partie des queſtions dont il s'agit ici : ſur-tout en ce qu'il penſe que les inſcriptions ſculptées ſur les obéliſques dans les places publiques n'étoient point du tout une écriture myſtérieuſe, & que loin de contenir une doctrine ſecrette, ces inſcriptions ne faiſoient qu'expoſer aux yeux du peuple les choſes dont on vouloit qu'il conſervât le ſouvenir. Je pourrois renvoyer le lecteur à cet ouvrage plein d'érudition & de ſagacité. Mais la nature de mon ſujet m'ayant engagé à traiter des différentes formules d'écriture d'une maniere plus générale & plus étendue que Warburthon n'étoit dans le cas de le faire, il me ſemble plus à propos d'ajoûter ici quelques obſervations qui m'étoient échappées & que je tire de l'auteur Anglois & de ſon commentateur.

peinture des objets ſeulement relative aux yeux.

94. *Il n'eût pas été plus poſſible par cette premiere invention de faire entendre aux oreilles les objets de la vue que de montrer aux yeux les objets du ſon.*

95. *Gradation de l'invention, 1° par peinture.* In rebus.

96. *2° Par écriture où les choſes ſont priſes pour ſymboles.*

97. *3° Par dérivation des figures ſymboliques en traits plus ſimples & clefs chinoiſes.*

98. *4° Par application des traits ſimples à la repréſentation des ſyllabes & des articulations organiques.*

99. *Réunion du ſens de la vue & du ſens de l'ouie.*

100. *Caractere, ou claſſe des langues, diſtingué par leur fabrique primitive ſur le ſens de la vue, ou ſur celui de l'ouïe.*

101. *Des ſix ordres d'écriture.*

102. *Les trois formes d'écriture correſpondent aux trois exercices de l'eſprit.*

Cauſe forcée de l'invention de l'écriture par lettres.

103. *De l'écriture par figure des objets phyſiques, formant des mots ſimples. Ecriture des Patagons.*

104. *Des mêmes figures formant un diſcours ſuivi. Ecriture des Iroquois.*

105. *Ecriture des Mexicains.*

106. *Formule ſinguliere d'écriture uſitée chez les Péruviens. Quipos ou cordelettes nouées. Cette formule paroît avoir été uſitée en Egypte & à la Chine.*

107. *De l'écriture ſymbolique.*

108. *Elle eſt néceſſairement plus ancienne que l'écriture littérale.*

109. *De la formule d'écriture Egyptienne, Elle étoit vulgaire & non myſtérieuſe.*

110. *Les Egyptiens n'avoient qu'un genre d'écriture ſervant à tous les ſtyles.*

111. *Ils étendoient chaque figure à divers ſens, propres, métaphoriques ou emblématiques.*

112. *Explication de divers caracteres hiéroglyphiques.*

113. *Monumens d'écriture Egyptienne. Direction des lignes.*

114. *Tradition de l'antiquité ſur ce que les monumens contiennent.*

115. *Traduction de l'inſcription hiéroglyphique gravée ſur un obéliſque autrefois élevé en l'honneur du Roi Rameſſe.*

116. *Moyens qu'on pourroit tenter pour eſſayer de déchiffrer les hiéroglyphes.*

117. *Pluſieurs anciens peuples, autres que les Egyptiens, ont fait uſage de l'écriture par hieroglyphes.*

118. *Les figures ſimboliques réduites en clefs plus ſimples. Ecriture chinoiſe.*

119. *La multiplication des idées réfléchies & morales oblige d'abandonner l'écriture ſymbolique.*

120. *Le paſſage des caracteres compoſés aux caracteres ſimples a fait nommer ces derniers* lettres.

121. *On ne peut indiquer en quel tems ni par qui l'écriture littérale a été introduite.*

122. *Traditions hiſtoriques ſur la tranſmiſſion de l'art de peuple en peuple.*

123. *Les lettres phœniciennes ſont les plus anciennes aujourd'hui connues, & celles d'Europe en tirent leur origine.*

124. *Preuve que les lettres grecques, étruſques & latines, viennent du cananéen ou phœnicien.*

125. *Preuve du paſſage des figures ſymboliques aux figures littérales.*

126. *Alphabet cananéen comparé avec le grec.*

127. *Origine de la figure de nos caracteres.*

128. *De la direction des lignes.*

129. *Maniere de connoître de qui un peuple tient la lecture & l'écriture.*

---

93. *Naiſſance néceſſaire de l'écriture primitive. Elle n'a d'abord été qu'une peinture des objets ſeulement relative aux yeux.*

JUSQU'ICI la voix a fait ſur l'impoſition des noms tout ce qu'il étoit en ſon pouvoir d'exécuter pour tranſmettre les ſons à

l'oreille, en s'efforçant de les former le plus reſſemblans qu'il lui étoit poſſible aux choſes qu'elle vouloit déſigner. Son opération ne va pas plus loin. Un inſtrument inviſible & totalement acouſtique devenoit inutile dès qu'il falloit ſignifier des choſes qui ne peuvent affecter que le ſens de la vue : & c'eſt le plus grand nombre. La méthode de peindre les objets par imitation vocale du bruit qu'ils portent à l'oreille manquant tout-à-fait ici, il fallut chercher une autre méchanique, & trouver le moyen de parler aux yeux avec un autre inſtrument que la langue. La main de l'homme ſi agile, ſi flexible, ſi heureuſement conformée, cet ineſtimable préſent de la nature, auquel l'homme doit ainſi qu'à ſon organe vocal ſa ſupériorité corporelle ſur les autres animaux, étoit un inſtrument approprié pour mettre en pratique la nouvelle méthode. Elle pouvoit figurer les objets à la vue par geſtes ou en traçant leur image. C'étoit une nouvelle route ouverte pour la tranſmiſſion des idées : & la nature rentrant

dans ſes droits, ſans s'écarter de ſon procédé, y guidoit l'homme, comme elle avoit fait dans la précédente, d'une maniere ſimple, néceſſaire & imitative des objets ſignifiés. La figure de l'objet préſentée aux yeux pour en faire naître l'idée, a dû, ce me ſemble, précéder l'impoſition du nom donné à ce même objet pour en fixer ou pour en réveiller l'idée chaque fois que ce mot ſeroit prononcé. Ici le néceſſaire eſt dans la peinture, & non plus dans le nom de l'objet. Ainſi l'impoſition en peut devenir conventionelle & beaucoup plus arbitraire qu'elle n'avoit cy-devant été dans la méthode purement vocale des ſons imitatifs.

Il me paroît évident que le premier pas qui a été fait dans cette nouvelle carriere a été de tracer la figure même de l'objet abſent, dont on vouloit faire naître l'idée. On vouloit dire à ſon compagnon ce qu'il n'étoit pas poſſible de lui montrer ni de lui faire entendre. Qu'auroient ſervi

les paroles, ou même les noms conventionels donnés à la choſe, ſi l'on n'eût eu quelque premiere notion de ce à quoi on les donnoit? La convention d'appliquer des noms aux objets, de les ſignifier par des mots qui ne les peignent pas, ſuppoſe néceſſairement quelque connoiſſance antérieure de ces mêmes objets parvenue par l'un des ſens; ſinon le mot n'eſt qu'un bruit vague, tout-à-fait dénué de ſa relation, ſans laquelle ſon effet n'exiſte pas. On a donc commencé par figurer groſſiérement à la vue quelque portrait de l'objet; & ſur cette premiere connoiſſance donnée par les yeux, on a commencé d'y appliquer des paroles un peu plus explicatives, & de pouvoir ſe faire entendre. C'eſt ainſi qu'on montre à un enfant une planche ſur quatre pieds: on lui dit *table*: il regarde l'objet; il répete machinalement *table*: il joint la vue à l'ouïe, le ſon à l'objet: la convention eſt faite: il vous entendra déſormais là-deſſus.

94. *Il n'eût pas été plus poſſible par cette premiere invention de faire entendre aux oreilles les objets de la vue que de montrer aux yeux les objets du ſon.*

Quoi qu'on en veuille dire, les premiers élémens de l'invention de l'écriture ne ſont dûs ni à une méditation ſuivie, ni aux regrets de l'abſence, ni au beſoin de tranſmettre au loin ſes paroles. L'homme auroit plutôt cru qu'il lui étoit poſſible de voler dans les airs, que d'imaginer qu'il lui étoit poſſible de tranſporter & de fixer ſa parole loin de lui, hors de lui & ſans lui. L'eſprit humain ne fait pas tout d'un coup de ſi grands pas. Il poſe par hazard ou par néceſſité une petite pierre à l'édifice de ſes connoiſſances; & quand il eſt monté deſſus il s'apperçoit qu'il peut en poſer une autre, & monter un peu plus haut. D'ailleurs l'écriture telle que nous l'avons, & la peinture primitive des ſimples objets viſibles ſont des choſes tout-à-fait différentes. L'homme de ce tems-là auroit été auſſi embarraſſé

depuis ſon invention de montrer aux yeux les objets du ſon, qu'il l'avoit été de faire entendre aux oreilles les objets de la vue.

95. *Gradation de l'invention, 1° par peinture.* In rebus.

Des peintures groſſieres de cette eſpece, & même iſolées, ſans aucune ſuite de phraſe, ſont le premier élément de l'art d'écrire, la premiere notion de la poſſibilité de le faire que nous trouvions chez des peuples très-brutes & très-ſauvages. Les Auſtraliens de la Magellanique, peuple de la plus brute nature, & qu'on peut regarder comme étant au premier pas ſur les connoiſſances de l'humanité avoient figuré ſur les bruyeres avec de la terre rouge le vaiſſeau d'un capitaine Anglois. Or j'appelle ceci une vraie écriture. Toute peinture mérite ce nom. Toute opération faite pour exciter des idées par la vue eſt une véritable formule d'écriture ; & ce n'eſt pas une métaphore que de dire en ce ſens que le monde eſt un grand livre

vivant ouvert à tous les yeux. On voit que l'art avoit fait un peu plus de progrès chez les Américains moins barbares de la partie ſeptentrionnale. Ils avoient des peintures ſuivies, faites à deſſein de repréſenter une ſuite des choſes connexes, écrites, pour ainſi dire, *in rebus*, par des hiéroglyphes naturels, ſans ſymbole.

96. 2° *Par écriture où les choſes ſont priſes pour ſymboles.*

Mais les Egyptiens peuple policé & de longue main exercé dans les arts avoient étendu bien loin cette pratique, en faiſant ſervir les figures naturelles, non pas ſeulement à ce qu'elles repréſentoient, mais comme ſymboles & alluſions à diverſes choſes non ſuſceptibles d'être peintes; par une méthode arbitraire d'approximation, & de comparaiſon tout-à-fait ſemblable à celle dont j'ai montré la ſuite dans la fabrique des mots formés par l'organe vocal. Les monumens Egyptiens ſont les plus anciens qui nous reſtent de l'emploi des tropes dans le diſcours écrit, en faiſant ſervir

allégoriquement des peintures d'objets phyſiques à ſignifier des êtres intellectuels qui y avoient quelque rappport. Les premiers Sauvages n'avoient pas eu grand beſoin de pouſſer l'invention juſque-là, n'ayant que peu ou point d'idées intellectuelles. Mais tous les peuples qui ont commencé à ſe policer, & à faire un grand commerce réciproque de leurs idées, ont été contraints d'y recourir, du moment qu'ils ont commencé à exercer leur eſprit, non plus ſur les êtres réels & extérieurs ſeulement, mais ſur leurs propres concepts intérieurs & réfléchis. Faute de pouvoir peindre la *prévoyance* on peignit un *œil*, & un *oiſeau* pour la *viteſſe*. La route eſt la même & la marche en gradation pareille, dans ce que la main a fait pour la vue, & dans ce que la voix a fait pour l'ouïe. La nature & la néceſſité y ont fait d'abord ce que l'arbitraire & la convention ont continué ſur le même plan. La ſpontanéité de l'homme, qui n'y avoit d'abord eu que peu de part, y en a pris enſuite la plus grande.

97. 3° *Par dérivation des figures ſymboliques en traits plus ſimples & clefs chinoiſes.*

Quand une fois les figures naturelles ont été reçues comme ſymboles d'autres objets, on a eu tant de choſes à leur faire dire qu'il a fallu abréger, altérer, dépraver la nature, & réduire les figures à des traits plus ſimples qui les rendoient méconnoiſſables. Auſſi-bien n'y avoit-il preſque plus de rapport entre ces traits compoſés & la choſe qu'ils déſignoient : mais la pratique étoit connue & les yeux ſaiſiſſoient le ſens de la repréſentation ; ce qui devoit ſuffire, & ce qui ſuffit encore à l'écriture chinoiſe qui s'eſt conſervée ſur cet ancien plan.

98. 4° *Par application des traits ſimples à la repréſentation des ſyllabes & des articulations organiques.*

Enfin quand il a été reçu dans l'uſage que des traits informes pouvoient ſignifier des choſes, un [illegible] génie, embarraſſé

de la multiplicité des choſes & des traits, a eſſayé ſi des traits ne pourroient pas ſignifier les ſyllabes des mots, & les articulations diverſes de l'organe vocal qui ſont en petit nombre ; au moyen de quoi on n'auroit beſoin que d'un très-petit nombre de traits, les mêmes ſervant pour tous les mots & pour toutes les choſes ; & il a trouvé que cela ſe pouvoit ; ſoit en convenant de certains traits figurés qui repréſenteroient à la fois le ſon vocal & la figure conſonante qu'on lui donne ; ce qui eſt l'écriture ſyllabique telle que la Siamoiſe : ſoit en ſéparant la voyelle de la conſonne, en figurant d'une part le ſon & d'une autre part la forme articulée qu'il reçoit de l'un des organes vocaux ; ce qui eſt l'écriture littérale telle que la nôtre.

99. *Réunion du ſens de la vue & du ſens de l'ouïe.*

Or ceci eſt la plus ſublime invention où ſe ſoit jamais élevé l'eſprit humain, & la choſe la plus difficile qu'il ait jamais entrepris d'exécuter. Car il eſt parvenu

à réunir, autant qu'il étoit poſſible, dans un ſeul art deux choſes tout-à-fait diſparates, & dont la nature ſembloit rendre la jonction impoſſible; je veux dire le ſens de la vue & celui de l'ouïe: ou s'il ne les a pas réunis eux-mêmes, il en a du moins aſſujetti les objets ſous un même point fixe; en même tems que ces deux genres d'objets reſtent très-ſéparés l'un de l'autre, dans les deux effets de l'art qui les joint; car l'écriture, & la lecture qui eſt la parole, ſont deux choſes tout-à-fait différentes, & autant que le ſont les deux organes qui dominent ſouverainement dans chacune des deux; l'œil dans l'un, l'oreille dans l'autre.

100. *Caractere ou claſſe des langues, diſtingué par leur fabrique primitive ſur le ſens de la vue, ou ſur celui de l'ouïe.*

Ne perdons jamais de vue cette diſtinction importante qui, entr'autres points, fixe le caractere des langues, & leurs claſſes; indique leur filiation & leur

origine, en montrant ſi leur écriture eſt faite pour être vue ou pour être entendue : ſi elle défère plus au ſens de l'œil comme celle des Chinois, ou au ſens de l'oreille comme celle d'Europe. Car chacune tient encore infiniment de ſon origine immédiate ; & l'on diſcerne dans ſa fabrique ſi l'uſage du peuple de qui vient le langage déféroit plus à la voix qui peint les objets à l'oreille, ou à la main qui peint les images aux yeux.

101. *Des ſix ordres d'écritures.*

Je me ſuis hâté d'expoſer rapidement dans les articles ci-deſſus tout le plan de la fabrique de l'art d'écrire & de ſes progrès de degrés en degrés, depuis ſa cauſe néceſſaire & ſon premier élément le plus groſſier, mais en même tems le plus naturel, juſqu'au point où il s'eſt fixé. J'ai voulu donner d'un coup d'œil le tableau progreſſif d'un art qui a tant influé ſur l'accroiſſement des langues, ſur l'aſſemblage des perceptions, ſur la culture des eſprits, ſur tout le ſyſtême habituel de dérivation, & qui doit être

employé comme principe dans la matiere que je traite. En deux mots, mêmes ordres de caracteres primitifs formés par la main & faisant leur effet par les yeux, que de mots primitifs formés par la voix & faisant leur effet à l'oreille. 1. Peinture simple, ou image isolée. 2. Peinture suivie, écriture *in rebus* représentative des choses même; ou caracteres à la Mexiquaine. 3. Symboles allégoriques, hiéroglyphes représentatifs des qualités des choses; ou caracteres à l'Egyptienne. 4. Traits, clefs représentatives des idées; ou caracteres à la Chinoise. 5. Traits représentatifs des syllabes; ou caracteres à la siamoise. 6. Lettres détachées organiques & vocales; ou caracteres à l'Européenne. De ces six ordres, les deux premiers se rapportent aux objets extérieurs; les deux autres aux idées intérieures; les deux derniers aux organes vocaux. Il y a donc deux genres d'écriture partis de principes absolument différens. L'un est l'écriture figurée repré-

sentative des objets, qui indique par la vue ce qu'il faut penser & dire : ce genre comprend les quatre premiers ordres ci-dessus ; l'autre, à qui appartiennent les deux derniers ordres, est l'écriture organique représentative des articulations de l'instrument vocal, qui indique aussi par la vue ce qu'il faut effectuer & prononcer. L'un en fixant tellement quellement la vue des objets en excite le nom : l'autre va plus loin, il fixe la vue du nom même de l'objet. C'est par son moyen qu'on opere cette admirable jonction de l'ouïe & de la vue, dont j'ai parlé (n° 99).

102. *Les trois formes d'écriture correspondent aux trois exercices de l'esprit. Cause forcée de l'invention de l'écriture par lettres.*

Observons encore que ces trois formules d'écriture, figurée, symbolique, & littérale répondent très-bien aux divers exercices de la pensée auxquels elles ont dû leur naissance : sçavoir la perception par un

un sens extéri
sens intérieur,
perceptions q
jugement. Tan
que sur les obj
qu'elle connoît
noître aux autr
l'image pour en
& les peuples
d'autres idées à
Que si l'homme
non-sensibles qu
été occasionnée
il peut encore v
ces idées-ci ; so
écrit, en figura
a occasionnées
mieux, comme
un *chien* pour
toutefois d'expli
tionelle qu'il éta
sensible, & l'obj
soit qu'il les tran
servant d'un ter
l'objet extérieur ;

un ſens extérieur, la perception par un ſens intérieur, & le mêlange interne des perceptions qu'on appelle réflexion ou jugement. Tant que la penſée ne s'exerce que ſur les objets extérieurs & ſenſibles qu'elle connoît & qu'elle veut faire connoître aux autres, il lui ſuffit d'en figurer l'image pour en exciter l'idée en autrui; & les peuples fort ſauvages n'ont guères d'autres idées à tranſmettre que celles-ci. Que ſi l'homme veut communiquer les idées non-ſenſibles qui ſont en lui, & qui ont été occaſionnées par les objets ſenſibles, il peut encore venir à bout de tranſmettre ces idées-ci; ſoit qu'il les tranſmette par écrit, en figurant l'objet extérieur qui les a occaſionnées ou qui y reſſemble le mieux, comme un *œil* pour la *prévoyance*, un *chien* pour la *fidélité*, à la charge toutefois d'expliquer la relation conventionelle qu'il établit entre ſon idée non ſenſible, & l'objet ſenſible qu'il a dépeint: ſoit qu'il les tranſmette verbalement, en ſe ſervant d'un terme dérivé du nom de l'objet extérieur; ce qui donne à entendre

d'une maniere vive & courte la relation qu'on établit entre les deux. C'eſt ainſi que nous appellons *coqueterie* le vice de caractere qui porte à changer d'amours comme le *coq* change de poules. Mais cette méthode des ſymboles pour exprimer une idée non-ſenſible ne peut être de quelque uſage qu'autant que l'idée ſe trouve avoir avec l'objet extérieur un large rapport facile à ſaiſir. Tout imparfaite & arbitraire qu'elle eſt, on n'en tire bientôt plus aucun ſecours, lorſque l'opération de l'eſprit, ſe concentrant ſur lui-même, éloigne ou atténue les rapports; s'exerçant à réfléchir des notions déja refléchies, à combiner des choſes déja combinées, à porter des jugemens, c'eſt-à-dire, à faire naître en lui une notion nouvelle réſultante d'un grand nombre de premieres idées ſimples déja mêlangées. Alors les explications abandonnent le ſymboliſte, & les figures ne peuvent plus ſuffire au peintre. Elles ſe brouillent à force d'être multipliées ſur un même point, & ne préſentant plus rien de net aux yeux, elles

n'offrent auſſi plus rien de perceptible à l'eſprit. Il a donc fallu pour lors abandonner une méthode devenue inſuffiſante, & la remplacer par quelqu'autre méthode plus générale & moins diffuſe. Les efforts que la néceſſité a contraint de faire à cet égard ont donné lieu à la plus belle invention qui ſoit jamais ſortie de l'eſprit humain; je veux dire à l'invention de l'écriture alphabétique.

103. *De l'écriture par figure des objets phyſiques, formant des mots ſimples. Ecriture des Patagons.*

Revenons à préſent ſur nos pas. Il faut repréſenter une ſeconde fois le même tableau dans toutes ſes parties, & repaſſer ſur chacun de ces ordres, ou méthodes d'écriture, en montrant avec plus de détail de quelle maniere chacune a procédé; en développant les effets quelles ont produits, ainſi que les conſéquences que l'on en peut tirer.

Il eſt conſtant que lorſque les hommes ſauvages voulurent autrefois exprimer leurs paroles par des figures, ils ne ſçurent employer d'autre méthode plus facile &

plus naturelle que celle de tracer des images groſſieres des choſes qu'ils vouloient ſignifier. Cela n'étoit alors ni fort difficile ni fort compliqué. Il n'étoit preſque jamais queſtion que de repréſenter des objets familiers, viſibles, ſenſibles, ſur leſquels roulent toutes les penſées bornées des gens groſſiers, qui n'ont preſque aucune de ces idées combinées, relatives, morales, métaphyſiques, générales, mathématiques & philoſophiques, que les nations en ſe civiliſant acquierent peu-à-peu par l'exercice de l'eſprit, & qui ont ſucceſſivement introduit dans nos langues une foule ſi étonnante de mots impoſſibles à dépeindre ſous des images ſenſibles & ſouvent même peu entendus par ceux qui en font uſage. Conſidérons les prémices connus de tous les peuples anciens & modernes. Ceux qui ſont tout-à-fait barbares n'ont aucun uſage de l'écriture. Ceux qui le ſont moins écrivent par peintures & par ſymboles.

» Durant le ſéjour que nous fimes au » port Saint-Julien en Magellanique, nous

» vîmes, dit Narborough, des figures que » les habitans ſauvages avoient faites de » notre vaiſſeau, ſur la terre & dans les » buiſſons où ils avoient mis des bâtons » en guiſe de mâts, & rougi les buiſſons. » Cette repréſentation étoit pour ſe reſ- » ſouvenir de nos vaiſſeaux : car je m'i- » magine que ces ſortes de figures leur » ſervent de mémoriaux. » Cette forme primitive d'écriture ſi ſimple qui chez les Patagons ne dit que des mots iſolés, ou plutôt qui indique des choſes, nous la trouvons en uſage d'une maniere plus ſuivie chez les Algonkins, & chez les Mexicains moins groſſiers que tous les autres Américains.

104. *Des mêmes figures formant un diſcours ſuivi. Ecriture des Iroquois.*

La Hontan donne un modele de l'écriture des Sauvages du Canada. C'eſt l'hiſtoire d'une expédition guerriere faite par quelques François contre une des nations Iroquoiſes. Elle eſt écrite *in rebus*, en dix lignes figurées de la maniere ſuivante.

Ligne premiere. Les armes de France, & une hache au-deſſus. La hache eſt le ſymbole de la guerre parmi les Sauvages, comme le calumet eſt celui de la paix ; ainſi cela ſignifie que les François ont levé la hache, c'eſt-à-dire qu'ils ont été à la guerre au nombre d'autant de dixaines d'hommes que vous voyez de marques aux environs, leſquelles étant au nombre de 18, ſont 180 guerriers François.

Lig. 2. Une montagne qui repréſente la ville de Montréal (ſelon les Sauvages) & l'oiſeau partant du ſommet ſignifie le départ. Une lune ſur le dos d'un cerf ſignifie le tems du premier quartier de celle de Juillet, appellée la Lune au cerf.

Lig. 3. Un canot qui ſignifie qu'on a voyagé par eau autant de journées que vous voyez de cabanes, c'eſt-à-dire vingt & un jours.

Lig. 4. Un pied qui ſignifie qu'on a marché enſuite autant de jours que vous y voyez de cabanes, c'eſt-à-dire ſept journées de guerriers ; chacune valant cinq

lieues communes de France, ou de 20 au dégré.

Lig. 5. Une main & trois cabanes, ce qui ſignifie qu'on eſt approché juſqu'à trois journées du village des *Iroquois Tſonontouans*, dont le blaſon c'eſt-à-dire le ſigne repréſentatif ſont la cabane avec les deux arbres panchés que vous y découvrez. Enſuite un ſoleil marque que c'eſt juſtement à l'orient du village qu'on a été. Car il faut remarquer que ſi l'on eût marché à l'occident, les armes des Sauvages ſeroient placées à l'endroit où eſt la main, & la main ſeroit tournée & placée à l'endroit où ſont leſdites armoiries, ſçavoir, la cabane & les deux arbres.

Lig. 6. Douze marques, qui ſignifient douze dixaines d'hommes, comme à la premiere ligne. La cabane avec les deux arbres étant les armes des *Tſonontouans*, ſignifie que ce ſont des gens de cette nation; & l'homme qui paroît couché marque qu'ils ont été ſurpris.

Lig. 7. Une maſſue & onze têtes qui

ſignifient qu'on a tué onze *Tſonontouans*; & les cinq hommes debout ſur cinq marques, ſignifient autant de dixaines de priſonniers de guerre qu'on a emmenés.

Lig. 8. Neuf têtes dans un arc, c'eſt-à-dire que neuf des aggreſſeurs ou du parti vainqueur, ont été tués; & les douze marques qui paroiſſent au-deſſous ſont le même nombre des bleſſés.

Lig. 9. Des fléches décochées en l'air, les unes deçà, les autres de-là, qui ſignifient une bonne défenſe, & une réſiſtance vigoureuſe de part & d'autre.

Lig. 10. Les fléches filant toutes d'un même côté, ſuppoſeroient que les vaincus l'ont été en fuyant, ou en ſe battant en retraite, en confuſion & en déſordre.

» Tout ceci réduit en quatre mots » veut dire que 180 François étant partis » de *Montréal* au premier quartier de la » lune de Juillet, naviguerent 21 jours. » Enſuite après avoir fait trente-cinq » lieues à pied, ils ſurprirent cent vingt » *Tſonontouans* à l'orient de leur village, » d'entre leſquels onze d'entr'eux perdirent

» la vie, & cinquante furent pris, avec » perte de la part des François de neuf » hommes & de douze bleſſés, le combat » ayant été fort opiniâtre.

» Concluons de-là vous & moi que nous » devons bien rendre grace à Dieu de nous » avoir donné les moyens d'exprimer nos » penſées & nos ſentimens par le ſimple » arrangement de vingt-trois lettres : ſur- » tout de pouvoir écrire en moins d'une » minute un diſcours dont les Américains » ne ſçauroient donner l'intelligence dans » une heure avec leurs impertinens hiéro- » glyphes. Le nombre qu'ils en ont quoi- » qu'aſſez médiocre eſt capable d'embarraſ- » ſer extrêmement l'eſprit d'un Européen. » (*Voyage de la Hontan. tom. 2, pag.* 191.)

105. *Ecriture des Méxicains.*

Les peuples du Mexique plus artiſtes, plus civiliſés que ceux du Canada faiſoient auſſi de l'écriture figurée un uſage plus fréquent & plus étendu. Antonio de Solis parle avec éloge de leur induſtrie à cet égard dans ſon Hiſtoire de la conquête, *livre xj, chap.* 1.

» Les Officiers de Motézuma, avoient, dit-il, » emmené avec eux au camp » Eſpagnol de Cortez des peintres Mexi- » cains qui travailloient avec une diligence » admirable, à repréſenter les vaiſſeaux, » les ſoldats, les chevaux, l'artillerie, & » généralement tout ce qui étoit dans le » camp : pour cet effet, ils avoient ap- » porté des toiles de coton préparées & » imprimées, où ils traçoient des figures, » des payſages & d'autres ſujets, d'un » deſſein & d'un coloris qui pouvoient » mériter quelque approbation des con- » noiſſeurs.

» Les peintures ſe faiſoient par l'ordre » de Teutilé qui vouloit donner à Moté- » zuma une connoiſſance entiere de tout » ce qui regardoit les Eſpagnols. Les » peintres y ajoûtoient en certains endroits » quelques caracteres, à deſſein, comme » il ſembloit, d'expliquer ce qui pouvoit » manquer aux figures. C'étoit leur maniere » d'écrire ; car ils n'avoient point encore » l'uſage des lettres, ni cet art qui par » des ſignes ou des élémens que les autres

» nations ont inventés, peint la voix, &
» rend visibles les sons.

» Ils ne laissoient pas néantmoins de se
» faire entendre avec le pinceau, en repré-
» sentant les objets matériels par leurs
» propres images; & le reste par des nom-
» bres ou par d'autres signes, avec une dis-
» position si juste, que le nombre, le ca-
» ractere & la figure s'entr'aidoient réci-
» proquement à exprimer la pensée & for-
» moient un raisonnement entier. On peut
» juger du génie de ces peuples, par la sub-
» tilité de cette invention assez semblable
» aux hiéroglyphes des Egyptiens dont les
» Mexicains faisoient un usage ordinaire;
» pratiquant cette maniere d'écrire avec
» tant d'habileté, qu'ils avoient des livres
» entiers de ce style, où ils conservoient
» la mémoire de leurs antiquités, & don-
» noient à la postérité les annales de leurs
» rois.

» On avertit Cortez du travail de ces
» peintres. Il sortit pour les voir & fut
» surpris de la facilité avec laquelle ils
» exécutoient leurs desseins. On lui dit

» qu'ils exprimoient ſur ces toiles non-
» ſeulement les figures, mais encore la
» converſation qu'il avoit eu avec Teu-
» tilé, afin que Motezuma fût inſtruit de
» tout, & ſçût en même temps le deſ-
» ſein & les forces de l'armée Eſpagnole.
» Sur quoi Cortez qui vouloit ſoutenir la
» fierté qu'il avoit témoignée, & qui
» avoit l'eſprit vif & préſent, comprit
» d'abord que ces images ſans action & ſans
» mouvement, donneroient une idée qui
» ne ſeroit pas avantageuſe à ſes deſſeins.
» Il réſolut d'animer la repréſentation en
» faiſant faire l'exercice à ſes ſoldats, pour
» faire paroître leur adreſſe & leur valeur,
» & donner en même tems une grande
» vivacité à la peinture.

» On vit alors les peintres Mexicains
» inventer de nouvelles figures & de
» nouveaux caracteres, pour donner de
» nouvelles expreſſions de ce qu'ils ve-
» noient de voir. Les uns deſſinoient les
» ſoldats armés & rangés en bataille; les
» autres peignoient les chevaux dans le
» mouvement du combat. Ils figuroient un

» coup de canon par du feu & de la fumée,
» & même le bruit par quelque choſe qui
» repréſentoit un éclair, ſans oublier
» aucune de ces terribles circonſtances qui
» pouvoient exciter les ſoins, ou ſatiſ-
» faire la curioſité de leur Empereur.

Les recueils de Purchas & de Melchiſedec Thevenot contiennent un curieux eſſai des livres hiſtoriques des Mexicains écrits par peinture *in rebus* dont Antoine de Solis vient de parler cy-deſſus. Le Gouverneur du Mexique envoya cet eſſai en Eſpagne avec une interprétation que les Mexicains en avoient donnée, néceſſaire à l'intelligence de ces groſſieres figures, & traduite en eſpagnol. L'original Mexicain a été ſucceſſivement entre les mains d'André Thevet, d'Hackluit, du chevalier Raleigh, d'Henri Spelman & de Purchas qui l'a fait graver en ſoixante-trois planches Les unes repréſentent l'hiſtoire, les conquêtes & la ſucceſſion des rois, & même leur chronologie aſſez adroitement repréſentée autour de chaque planche, par la répétition d'une période

de quatre années. Dans les planches ſuivantes on a peint les productions naturelles du pays, les revenus de chaque contrée & les tributs qu'elle payoit. On raconte quelque choſe d'à-peu-près pareil des figures gravées ſur les obéliſques de l'Egypte. Les autres images contiennent ce qui a rapport à l'éducation, aux mœurs, aux uſages, à la diſcipline & aux loix pénales. Toutes ces figures ſont extrêmement groſſieres. On n'y diſtingue que des images d'objets ſenſibles & viſibles, ſans aucune idée intellectuelle, ſans aucune liaiſon de ſyntaxe dans la narration figurée. Celle-ci même ſeroit inintelligible pour nous, ſi la tradition n'en avoit conſervé l'explication dans le pays d'où elle nous a été tranſmiſe. Mais en examinant cette eſpece d'écriture avec la verſion à côté, on ſent combien il ſeroit aujourd'hui mal-aiſé de pénétrer le ſens des hiéroglyphes égyptiens, pour l'explication deſquels nous n'avons que fort peu de ſecours, & qui doivent être encore plus difficiles, puiſque les figures y ſont employées non-ſeulement ſelon leur

représentation naturelle, mais encore en un sens symbolique & détourné. La maniere nette & curieuse dont Acosta décrit l'art de l'écriture figurée des Mexicains montre au juste quelle étendue cet art avoit chez eux, & qu'il n'alloit pas aussi loin qu'Acosta le prétend; sur-tout lorsqu'il falloit exprimer des choses qu'il n'est presque pas possible de rendre par l'image figurée de quelque objet matériel. « En » recherchant, dit-il, de quelle façon les » Indiens avoient conservé leurs histoires, » & tant de particularités, j'appris qu'en» core qu'ils ne fussent point si subtils, » ni si curieux que les Chinois, ils avoient » cependant entr'eux quelque sorte de » lettre & de livre par lesquels ils con» servoient à leur mode les choses de leurs » prédécesseurs. En la province de Yu» catan, il y avoit des livres de feuilles » d'arbres à leur mode pliés & équarris, » où les sages Indiens tenoient comprises » & déduites la distribution de leur temps, » la connoissance des planetes, des ani» maux, & des autres choses naturelles,

» avec leurs antiquités : choſe pleine de
» grande curioſité & diligence. Il ſembla
» à quelque pédant que tout cela étoit
» un enchantement & art de magie, &
» ſoutint obſtinément que l'on les devoit
» brûler, de ſorte qu'ils furent mis au
» feu : ce que depuis non-ſeulement les
» Indiens reconnurent avoir été mal fait,
» mais auſſi les Eſpagnols curieux qui
» deſiroient connoître les ſecrets du pays.
» Il en eſt arrivé autant ailleurs ; car les
» nôtres, penſant que le tout fût ſuper-
» ſtition, ont perdu pluſieurs mémoires
» des choſes anciennes & ſacrées dont on
» pouvoit beaucoup profiter. Cela procède
» d'un zèle fol & ignorant, qui ſans
» ſçavoir ni vouloir entendre les choſes
» des Indiens diſent que ce ſont toutes
» ſorcelleries. Un de nos peres Jeſuites
» homme habile & curieux, aſſembla les
» anciens de la province du Mexique,
» & conféra fort amplement avec eux. Ils
» lui montrerent leurs livres d'hiſtoires &
» calendriers, qui étoient choſes fort
» dignes de voir, en ce qu'ils avoient

» leurs figure
» quelles ils
» cette manie
» Celles qu
» étoient repr
» images ; & c
» étoient rep
» qui les ſigni
» figuroient &
» loient. Et pe
» quelque cho
» roues peint
» ſiecle, qui
» compoſé de
» ans, chaqu
» caractériſtiq
» le roſeau,
maiſon. A
» gnoient avec
» leurs à l'en
» mémorables
» Ils marquer
» gnols entret
» gnant un ho
» une jupe r

» leurs figures hiéroglyphiques, par lef-
» quelles ils repréſentoient les choſes en
» cette maniere.

» Celles qui avoient forme ou figure,
» étoient repréſentées par leurs propres
» images; & celles qui n'en avoient point,
» étoient repréſentées par des caracteres
» qui les ſignifioient : & par ce moyen ils
» figuroient & écrivoient ce qu'ils vou-
» loient. Et pour marquer le temps auquel
» quelque choſe arrivoit, ils avoient des
» roues peintes, chacune contenant un
» ſiecle, qui étoit de cinquante-deux ans,
» compoſé de treize périodes de quatre
» ans, chaque année diſtinguée par ſon
» caractériſtique propre, ſçavoir le lapin,
» le roſeau, la pierre de fléche, & la
» maiſon. A côté de ces roues ils pei-
» gnoient avec figures, caractères & cou-
» leurs à l'endroit de l'année, les choſes
» mémorables arrivées en cette année.
» Ils marquerent l'année, que les Eſpa-
» gnols entrerent dans leurs pays en pei-
» gnant un homme avec un chapeau, &
» une jupe rouge, au ſigne du roſeau

» qui couroit alors, & ainſi des autres
» événemens. Mais comme leurs écritures
» & caractères n'étoient pas auſſi ſuffiſans
» que nos lettres & écritures, ils ne pou-
» voient exprimer de ſi près les paroles,
» mais ſeulement la ſubſtance des concep-
» tions : & d'autant qu'ils avoient accou-
» tumé de raconter par cœur dans des
» diſcours, & dialogues compoſés par
» leurs orateurs & rhétoriciens anciens &
» dans beaucoup de *chapas* dreſſés par leurs
» poëtes ce qu'il étoit impoſſible d'ap-
» prendre par les hiéroglyphes & carac-
» teres. Les Mexicains étoient fort curieux
» que leurs enfans appriſſent par mémoire
» ces compoſitions : raiſon pourquoi ils
» avoient des écoles où les anciens en-
» ſeignoient aux enfans ces oraiſons, &
» beaucoup d'autres choſes qui ſe conſer-
» voient entr'eux par la tradition des uns
» aux autres auſſi entiérement que ſi elles
» euſſent été couchées par écrit. Tellement
» que quand les Eſpagnols vinrent en leur
» pays & qu'ils leur eurent enſeigné à
» lire & écrire notre lettre, pluſieurs de ces

» Indiens écrivirent alors ces harangues.
» Mais ils écrivoient auſſi nos diſcours à
» leur mode par des images & caracteres.
» J'ai vu les Oraiſons du *Paternoſter*, *Ave*,
» *Maria*, *Credo* & *Confiteor*, écrites en
» cette façon d'Indiens; & à la vérité
» quiconque les verra, s'émerveillera. Car
» pour ſignifier ces paroles *moi Je me*
» *confeſſe*, ils peignent un Indien aux
» genoux d'un religieux, comme quel-
» qu'un qui ſe confeſſe; & puis pour celles-
» ci, *à Dieu tout-puiſſant*, ils peignent
» trois viſages avec leurs couronnes, en
» façon de la Trinité; & *à la glorieuſe*
» *Vierge Marie*, ils peignent un viſage
» de Notre-Dame & un demi-corps de
» petit enfant; & *à ſaint Pierre & ſaint*
» *Paul*, des têtes avec des couronnes,
» une clef & une épée; & où les images
» ne pouvoient exprimer, ils mettoient
» des caracteres de nos lettres comme à
» ces paroles, *en quoi j'ai péché*, &c. »
Cette derniere circonſtance du récit d'Acoſta, montre bien à quoi ſe bornoit l'art des Mexicains : & qu'il ſe trouvoit

en défaut, auſſi-tôt qu'il falloit exprimer quelque terme ou quelqu'idée, intellectuelle, morale, relative ou abſtraite; en un mot toute autre idée que celles des objets viſibles & ſenſibles. Et quoiqu'Acoſta ait dit ci-deſſus *que les choſes qui n'avoient point de figures étoient repréſentées par des caracteres qui les ſignifioient*, nous n'en voyons aucun exemple dans les monumens Mexicains, à l'exception de quatre ou cinq marques, qui ſelon l'avertiſſement donné par le traducteur ſont les ſignes conventionels de certains nombres. De plus tous les mots y ſont iſolés. Il n'y a rien qui lie le diſcours, ni qui l'aſſujétiſſe à aucune forme de ſyntaxe ou de grammaire. « J'ai vû au Pérou, continue le même hiſtorien » la confeſ-» ſion de tous ſes péchés qu'un Indien » apportoit pour ſe confeſſer, écrite en » la même ſorte de peintures, & de » caracteres, en peignant chacun des dix » Commandemens d'une certaine façon, » où il y avoit certaines marques comme » des chiffres, qui étoient les péchés

» qu'il avoit faits contre ce Comman-
» dement.

106. *Formule ſinguliere d'écriture uſitée chez les Péruviens. Quipos ou cordeletes nouées. Cette formule paroît avoir autrefois été uſitée en Egypte & à la Chine.*

Les Péruviens ſuppléoient à l'inſuffiſance de cette méthode d'écriture ſimple & groſſiere par une autre méchanique beaucoup plus induſtrieuſe à mon gré ; laquelle étoit d'un genre & avoit des principes élémentaires tout différens. Elle ſe rapportoit aux couleurs, à la mémoire artificielle, & ſur-tout au calcul, aux rapports numéraires, & aux jettons dont parmi nous les perſonnes qui ont peu d'habitude de l'écriture ſe ſervent pour compter. Ces formules, quoique très-différentes de celles du Mexique & de l'Egypte, & de beaucoup d'autres qu'on pouvoit inventer, ſe rapportent cependant toujours aux images que la main trace pour les préſenter à la

vue, & exciter ainſi l'idée des objets & la connoiſſance des choſes. Ainſi c'eſt le cas d'en rapporter ici la deſcription d'après le même Acoſta & d'après l'Ynca Garcilaſſo.

» Les peuples du Pérou ſuppléoient au » défaut d'écriture & des lettres, en » partie par la peinture, comme ceux du » Mexique (bien que ceux du Pérou y » fuſſent fort groſſiers & lourds) & en » partie & le plus communément par des » quipos. Ces quipos ſont des mémo- » riaux, ou regiſtres faits de rameaux, » où il y a divers nœuds & diverſes » couleurs qui ſignifient diverſes choſes. » On eſt étonné de ce qu'ils ont exprimé » & repréſenté par ce moyen; car les » quipos leur ſervent pour livres d'hiſ- » toires, de loix, de cérémonies, & » des comptes de leurs affaires. Il y avoit » des Officiers députés pour garder ces » quipos, leſquels étoient obligés de tenir » & rendre compte de chaque choſe » comme les tabellions en Europe. On » leur ajoûtoit entiere foi & créance; car » ſelon diverſes ſortes d'affaires, comme

» de guerre, de police, de tributs, de
» cérémonies & de terres, il y avoit
» divers quipos, ou rameaux en chacun
» desquels il y avoit tant de nœuds petits
» & grands, & de filets attachés, les
» uns rouges, les autres verds, les autres
» azurés & les autres blancs; & finale-
» ment tant de diversités que comme nous
» tirons une infinité de mots des vingt-
» quatre lettres en les accommodant en
» diverses façons, ainsi ils tiroient des
» significations innombrables de leurs
» nœuds & diverses couleurs. Encore
» aujourd'hui au Pérou, quand, au bout
» de deux ou trois ans, un commissaire
» va pour informer, les Indiens viennent
» avec leurs cordelettes rendre un compte
» exact de ce que chaque bourgade ou
» chaque personne ont déja fourni ou
» doivent de reste, soit en argent, soit en
» denrées de diverses espéces. La preuve
» étant faite sur le champ par cette quan-
» tité de nœuds & de poignées de cordes,
» cela demeure pour témoignage & écri-
» ture certaine. Je vis une poignée de

» ces filets par leſquelles une Indienne
» portoit écrite la confeſſion générale de
» toute ſa vie, comme j'euſſe pu faire
» en du papier écrit, & lui demandai ce
» que c'étoit que quelques filets qui me
» ſembloient un peu différens, elle me
» dit que c'étoit certaines circonſtances
» que le péché requéroit pour être entiére-
» ment confeſſé. Outre ces quipos de fil,
» ils ont une autre certaine maniere d'écrire
» avec de petites pierres par le moyen
» deſquelles ils apprennent ponctuellement
» les paroles qu'ils veulent ſçavoir par
» cœur. C'eſt une choſe plaiſante de
» les voir avec une roue faite de
» petites pierres apprendre *Pater noſter*,
» avec une autre, *Ave*, *Maria*, & avec
» une autre le *Credo*, & de retenir quelle
» priere eſt, *Qui fut conçu du ſaint*
» *Eſprit*, & laquelle, *ſouffrit ſous Ponce*
» *Pilate* : de les voir corriger quand en
» contemplant leurs petites pierres, ils
» voyent qu'ils ont manqué. Je n'ai pas
» moins été ſurpris d'une autre ſorte de
» quipos qu'ils font de grains de maïs.

Car

» Car pour faire un compte difficile, » auquel un bon arithméticien feroit bien » empêché avec ſa plume, & pour faire » une partition, afin de voir combien un » chacun doit contribuer, ils tirent tant » de grains d'un côté, & en ajoûtent tant » de l'autre, & ils s'en vont avec leur » compte certain, ſans faillir d'un point. » (*Acoſta, Hiſt. des Indes, liv. vj, ch.* 8.)

» Lorſque les Indiens vouloient faire leurs comptes qu'ils marquoient par le mot *quipu* qui ſignifie *nouer* ou *nœud*, & ſe prend pour le compte même parce que les nœuds ſe faiſoient de toutes ſortes de choſes, ils prenoient ordinairement des fils de différentes couleurs; car les uns n'en avoient qu'une ſeule, les autres deux, les autres trois & ainſi du reſte. Chaque couleur, ſoit qu'elle fût ſimple ou mêlée, avoit ſa ſignification particuliere. Ces cordons qui étoient de trois ou quatre fils retors, gros comme de la moyenne ficelle & de la longueur de trois quarts d'aune étoient enfilés par ordre en long dans une autre ficelle; ce qui faiſoit une

eſpece de frange ; on jugeoit du contenu de chaque fil par la couleur, comme par exemple, le jaune déſignoit l'or, le blanc marquoit l'argent, & le rouge les gens de guerre. »

» Que s'ils vouloient déſigner des choſes dont les couleurs ne fuſſent point remarquables, ils les mettoient chacune ſelon ſon rang, commençant par les plus conſidérables juſqu'aux moindres ; ainſi par exemple s'il ſe fût agi de bled ou de légumes, ils auroient mis premierement le froment, puis le ſeigle, les pois, les féves, le millet, &c. De même quand ils avoient à rendre compte des armes, ils mettoient les premieres celles qu'ils eſtimoient les plus nobles, comme les lances, & enſuite les fléches, les arcs, les javelots, les maſſues, les haches, les frondes, &c. Que s'ils vouloient faire un compte des vaſſaux, ils commençoient par les habitans de chaque ville, puis par ceux de chaque province, ce qu'ils faiſoient ainſi. Ils mettoient au premier fil les vieillards de ſoixante ans, & au-

deſſus, au ſecond ceux de cinquante, au troiſième ceux de quarante, & ainſi des autres, en deſcendant de dix en dix ans, juſqu'aux enfans à la mammelle; ils tenoient le compte des femmes ſelon leurs âges dans le même ordre. »

» Il y avoit dans quelques unes de ces ficelles d'autres petits fils fort déliés d'une même couleur & qui ſembloient être des exceptions de ces autres regles générales; comme par exemple les petits fils qui étoient au cordon des femmes ou des hommes mariés, de tel & tel âge, ſignifioient ce qu'il y avoit de veufs & de veuves cette année-là. Car ces comptes étoient comme des annales qui ne rendoient raiſon que d'une année ſeulement. »

» On obſervoit toujours dans ces cordons ou dans ces filets, l'ordre d'unité, comme qui diroit dixaine, centaine, mille, dixaine de mille; ils paſſoient rarement la centaine de mille, parce que chaque ville ayant ſon compte particulier, & chaque capitale ſa province, le nombre ne montoit jamais ſi haut que cela. Ce n'eſt pas pourtant que

s'il leur eût fallu compter par le nombre de centaine de mille, ils ne l'euſſent pu faire de même parce que leur langue eſt capable de tous les nombres d'arithmétique. Chacun de ces nombres qu'ils comptoient par les nœuds de filets étoit diviſé de l'autre ; & les nœuds de chaque nombre dépendoient d'un, comme ceux d'une cordeliere, ce qui ſe pouvoit faire d'autant plus facilement qu'ils ne paſſoient jamais neuf, non plus que les unités ni les dixaines, &c. Ils mettoient le plus grand nombre qui étoit la dixaine de mille au plus haut des filets, & plus bas le mille & ainſi du reſte. Les nœuds de chaque fil & de chaque nombre étoient égaux les uns aux autres, & placés de la même maniere qu'un bon arithméticien a coutume de les poſer pour faire une grande ſupputation. »

» Parmi les Indiens, il y avoit des hommes exprès qui gardoient ces *quipus* ou ces cordons à nœud. On les appelloit *quipucamayu*, c'eſt-à-dire *celui qui a la charge des comptes* ; le nombre de ces

quipucamayus ou de ces maîtres des comptes devoit être proportioné aux habitans de toutes les villes des provinces ; pour ſi petite que fût une ville, il falloit qu'il y en eût quatre, & ainſi toujours en montant juſques à vingt & à trente. Bien qu'ils euſſent tous un même régiſtre & que par conſéquent ils n'euſſent pas beſoin de plus d'un maître de comptes ; l'*Ynca* néanmoins vouloit qu'il y en eût pluſieurs dans chaque ville pour couper chemin aux ſupercheries, diſant que s'ils étoient peu, ils pourroient s'entendre enſemble, au lieu que cela n'étoit pas ſi facile à pluſieurs, & qu'il falloit ainſi, ou qu'ils fuſſent tous fideles, ou qu'ils trempaſſent tous dans une même méchanceté. »

» Ils comptoient par nœuds tous les tributs que l'*Ynca* recevoit d'eux chaque année ; ſans qu'il y eût aucune maiſon qui n'y fût ſpécifiée ſelon ſon genre & ſa qualité, on y voyoit le rolle des gens de guerre, de ceux qu'on y avoit tué, des enfans qui naiſſoient & de ceux qui

mouroient tous les ans dont ils désignoient le nombre selon les mois. En un mot on comprenoit dans ces nœuds toutes les choses qui pouvoient être supputées par des nombres, jusqu'à y marquer le nombre des batailles & des rencontres, des ambassades de la part de l'*Ynca*, & des déclarations que le Roi avoit données. Mais on ne pouvoit pas exprimer par des nœuds le contenu de l'ambassade, les paroles expresses de la déclaration & tels autres évenemens historiques parce que ces choses consistoient en des termes articulés de vive voix, ou par écrit ; & que les nœuds marquoient bien les noms, mais non pas la parole. Pour suppléer à ce défaut, ils avoient certaines marques par où ils connoissoient les actions mémorables, les ambassades & les déclarations faites en tems de paix & de guerre. Les *quipucamayus* en apprenoient par cœur la substance & les enseignoient les uns aux autres par tradition & de pere en fils ; mais cela se faisoit particuliérement dans les villes ou dans les provinces

où ces choſes s'étoient paſſées : & où la mémoire s'en conſervoit plus qu'en toute autre contrée à cauſe que ceux du pays ſe piquoient naturellement de les ſçavoir. »

» Lorſque les *curacas* ou les gentils-hommes vouloient ſçavoir l'hiſtoire de leurs aïeux, ou ce qui s'étoit paſſé de plus remarquable dans quelques provinces, ils alloient trouver auſſi-tôt ces *quipucamayus*, qui par le moyen des nœuds qu'ils gardoient & qui leur tenoient lieu d'hiſtoires, d'annales & de regiſtres, pouvoient rendre un fidele compte de tous les événemens les plus mémorables. Ces *quipucamayus* étoient obligés par le devoir de leurs charges de rendre raiſon de tout ce qu'on leur demandoit ſur leur hiſtoire. Afin de s'en acquiter avec plus d'honneur, ils étudioient ſans ceſſe les nœuds pour bien retenir par cœur la tradition qu'ils avoient des exploits de leurs ancêtres : on les exemptoit du tribut ordinaire & de tous autres ſervices, afin qu'ils euſſent le loiſir de s'y perfectionner. »

» Par ce même moyen ils ſe rendoient

capables de discourir de leurs loix, de leurs ordonnances de leurs coutumes & de leurs cérémonies. Car par la couleur du filet & par le nombre des nœuds ils apprenoient ce que telle ou telle loi défendoit, & quelle punition devoit être faite de ceux qui la violoient. Ils sçavoient encore quels sacrifices il falloit faire au Soleil à certaines fêtes de l'année ; quelles ordonnances, ou quels édits étoient en faveur des veuves, des étrangers & des pauvres ; enfin rien n'échappoit à leurs connoissances, & ils pouvoient parler pertinemment de toutes les choses de leur pays qu'ils avoient apprises par cœur & par tradition ; car chaque filet ou chaque nœud leur remettoit en mémoire ce qu'il contenoit. . . . . Comme ils n'avoient aucun usage des lettres, ils faisoient tout leur possible pour empêcher quelles ne leur échappassent de la mémoire ; parce qu'un Indien qui n'avoit pas appris par tradition leurs comptes ou leurs histoires s'y trouvoit aussi ignorant qu'un Espagnol ou un autre étranger. J'eus occasion dans

ma jeunesse de
l'art de manier
Indiens sujets d
curacas venoien
pour y payer le t
qu'elle me comm
pus, parce qu'éta
ils ne prenoient
gnols les mani
cordois très-vo
tionnois avec le
la conformité a
toient ; de sorte
je m'y rendis a
Garcilasso, Hi
chap. 8 & 9.

Ce n'est pas
indices que cet
ture en quipos
nœuds a été c
des Chinois d
On croit appe
de ces fils tre
gravures des o
a été établi en

ma jeuneſſe de me rendre ſçavant dans l'art de manier ces nœuds. Lorſque les Indiens ſujets de mon pere & les autres *curacas* venoient à la ville, à la ſaint Jean, pour y payer le tribut, ils prioient ma mere qu'elle me commandât de revoir leurs *quipus*, parce qu'étant d'un naturel aſſez défiant, ils ne prenoient pas plaiſir que les Eſpagnols les maniaſſent, ce que je leur accordois très-volontiers & je les collationnois avec leurs nœuds, pour en voir la conformité avec le tribut qu'ils apportoient ; de ſorte qu'à force de les manier je m'y rendis auſſi habile qu'eux. » (*Ynca Garcilaſſo*, Hiſtoire du Pérou, liv. vj, chap. 8 & 9.

Ce n'eſt pas tout. Nous avons des indices que cette étrange formule d'écriture en quipos ou cordelettes garnie de nœuds a été connue des Egyptiens & des Chinois dans leur haute antiquité. On croit appercevoir encore les figures de ces fils treſſés & noués parmi les gravures des obéliſques. Leur uſage, s'il a été établi en Egypte comme un ſecours

de plus pour exprimer les penſées, y aura été mêlangé dans les monumens publics tracés en creux ſur les pierres, avec les figures ordinaires de l'écriture *réelle* repréſentative des objets nommés. Il ſemble même que les prêtres du pays ayent conſervé l'uſage d'exécuter enſemble ces deux anciennes formules, long-tems encore après l'introduction publique & vulgaire de l'écriture *verbale*; puiſqu'Apulée, (*Metam. Liv. ix*,) paroît les décrire toutes deux à la fois dans le paſſage ſuivant. « Un vieux » prêtre d'Iſis tira du fond du ſanctuaire » certains livres écrits en caractères incon- » nus : les uns en figures d'animaux de toute » eſpece repréſentant à l'eſprit une ſuite » d'idées & de diſcours; les autres entaſſés » en traits ou accens les uns ſur les autres, » tracés en nœuds, en roues tortueuſes, » & en ſpirales comme les vrilles de la » vigne. C'étoit pour empêcher les pro- » fanes curieux de pouvoir les lire. » *Sacerdos ſenex protinus de opertis adyti profert quoſdam libros litteris ignorabilibus prænotatos, partim figuris cujuſmodi ani-*

malium concepti ſermonis compendioſa verba ſuggerentes ; partim nodoſis & in modum rotæ tortuoſis, carpolatimque (aliàs *capreolatim*) *condenſis apicibus, à curioſâ profanorum lectione munita.*

Quant aux Chinois, on aſſure que dans les premiers ſiécles de leur police, ils ont eu cette écriture dont l'image & la formule s'eſt conſervée ſous le nom de *Ho-tou*, dans un de leurs vieux livres appellé *I-King*. Le *Hotou* eſt formé de diverſes lignes ou fils, dans leſquels ſe trouvent de diſtance en diſtance des eſpéces de nœuds ouverts ou fermés, ſoit cercles & globules, blancs ou noirs. Il reſſemble à un aſſemblage de cordelettes. Les cercles blancs ſont comme les nœuds ouverts, & les cercles noirs comme les nœuds fermés. Telle eſt la deſcription qu'en fait le pere Gaubil. « On aſſure, » dit Freret, (*Mém. de l'Acad.* tome vj, pag. 609) » que les Chinois dans la plus » profonde antiquité ſe ſervoient de cor- » delettes nouées en guiſe d'écriture. Le » nombre des nœuds de chaque corde

» faiſoit un caractere, & l'aſſemblage des » cordes tenoit lieu d'une eſpece de livre » qui ſervoit à rappeller, ou à fixer dans » l'eſprit des hommes des hommes des » choſes qui ſans cela, ſe ſeroient effacées. » On ne peut qu'être fort ſurpris de trouver une maniere d'écrire ſi extraordinaire en des ſiécles & en des lieux auſſi diſtans les uns des autres qu'il ſoit poſſible, à la Chine, en Egypte, au Pérou. Si le fait eſt vrai, on ſeroit tenté de préſumer que cette formule d'écriture eſt un reſte des inventions de l'ancien monde, un art échappé à la derniere révolution que les eaux ont cauſée ſur la ſurface de notre globe. Au reſte, cette formule n'eſt pas d'un genre d'invention qui doive naturellement tomber dans l'eſprit humain, en tant de lieux éloignés & différens, à moins que ce ne ſoit pour marquer des nombres. Auſſi apprenons-nous de l'*Ynca* Garcilaſſo que c'étoit à cet uſage qu'on l'avoit premierement & principalement employée. Il y a donc grande apparence qu'après s'en être ſervi à nom' :r, on l'a dans la ſuite

appliqué à d'autres ſignifications, où cette méthode ne peut être que tout-à-fait défectueuſe.

Nous avons encore une indication de quelque autre eſpece de formule d'écriture autrefois uſitée chez les peuples de la Sibérie orientale, & chez les Américains ſeptentrionaux. On lit dans les anciennes relations d'anciens voyageurs Chinois, dont M. de Guignes nous a donné de curieux extraits, que les peuples Sibériens appellés *Che-goei*, placés au nord du fleuve Amur en tirant vers les bords de la Léna avoient une écriture compoſée de petits morceaux de bois, qui exprimoient leurs différentes idées par la maniere dont on les diſpoſoit. Ceci reſſemble aſſez à l'arrangement de pluſieurs petites pierres, portant chacun leur ſigne mémorial & ſignificatif, au moyen deſquelles les Péruviens, au rapport d'Acoſta, liſoient, ou plutôt récitoient l'Oraiſon Dominicale. Les mêmes relations Chinoiſes parlent d'un pays appellé *Fou-Sang*, découvert à l'orient de la Chine ſur la fin du cinquieme ſiécle de

l'ére vulgaire par les navigateurs Chinois, & qui paroît être l'Amérique ſeptentrionale de l'oueſt aujourd'hui inconnue; où les peuples, diſent ces relations, avoient l'uſage d'une eſpece d'écriture. Cela peut être vrai. Mais il faut avouer que ces relations probablement vraies quant au fond & à la découverte, contiennent pluſieurs détails fort ſuſpects, quoiqu'infiniment moins abſurdes que la fable de ce prétendu voyage de l'amiral de *Fuente* & de ſon compagnon *Bernardo* dans cette même partie occidentale de l'Amérique. Il eſt honteux pour la nation Françoiſe, qu'ayant poſſédé ſi long-temps le Canada elle n'ait pas daigné ſe mettre au fait de ce que contient cette vaſte partie du globe, ſituée à l'occident des Aſſiniboils & des Sioux.

107. *De l'écriture ſymbolique.*

Plus les anciens peuples ont eu de police, d'eſprit, & de connoiſſances, plus ils ont étendu l'uſage de cette formule primitive d'écriture figurée, en la détournant par un

ſyſtême général de dérivation, par l'application des figures non-ſeulement aux objets réels qu'elles repréſentoient, mais encore aux qualités les plus frapantes de ces mêmes objets. C'étoit encore ſuivre la nature en commençant de l'altérer ; & il eſt aiſé de penſer que la dépravation, commencée ſur un plan juſques-là ſupportable, n'a ceſſé d'augmenter avec le beſoin d'exprimer tant de conſidérations idéales, qui n'ont plus qu'un rapport fort compliqué avec les objets de la vue, ſeuls ſuſceptibles de lui être fidelement repréſentés. C'eſt ce qui eſt arrivé aux Egyptiens. Après s'être d'abord ſervi, comme les barbares, des figures des objets pour exprimer les objets, ils ont employé ces mêmes figures comme termes généraux ſervant à ſignifier les qualités dominantes dans ces objets ; puis ils en ont fait des applications plus détournées, particulieres à leurs idées ; applications difficiles ſans doute, qui n'étoient guères entendues qu'à force d'explications & de conventions, & qui ne l'ont plus été du tout lorſque l'uſage de

cette méthode allégorique a ceſſé d'être commun, & que la mémoire des interprétations traditionelles s'eſt effacée avec le tems. Cette méthode, quoique ſi embarraſſée qu'elle a bientôt dégénéré en énigmes & en myſtere, étoit très-ingénieuſe en ſoi, & paroiſſoit d'abord s'écarter de la nature, moins qu'aucune autre poſſible. Les Egyptiens paſſent pour avoir eu l'honneur d'une invention qui donnoit une large étendue aux formules auparavant ſi bornées de l'écriture ſauvage, ayant été les premiers, dit Tacite, qui ayent inventé d'exprimer les idées de l'eſprit par la figure des objets phyſiques. *Primi per figuras animalium Ægyptii mentis ſenſus effingebant: ea antiquiſſima monumenta memoriæ humanæ ſaxis inſculpta erant.* (Tacit. *Annal. L.* 2.) Il paroit même qu'ils ne s'en ſont pas tenus-là, & qu'ils ont fait de ces figures des clefs générales, telles à-peu-près que celles des Chinois, ſuſceptibles d'un certain nombre d'acceptions, de dérivations & de ſynonimes, ſouvent auſſi mêlangées par la réunion de pluſieurs

ſymboles ſur une ſeule figure rendue monſtrueuſe, telle qu'un homme à tête de chien ou d'épervier, afin d'exprimer par un ſeul caractere toute une idée compliquée : ce qui leur a ſervi à tracer, tellement quellement, l'expoſition de leurs ſciences. Les maîtres la faiſoient entendre aux étudians à force d'explications. Après quoi le monument imparfait qui reſtoit ſervoit à leur en conſerver la mémoire.

108. *Elle eſt néceſſairement plus ancienne que l'écriture littérale.*

Lucain, Tacite, Marcellin & beaucoup d'autres nous diſent nettement que l'écriture ſymbolique a précédé l'écriture littérale ; & ſi leur témoignage nous manquoit, le fait n'en auroit pas pour nous moins d'évidence, à conſiderer la nature même des choſes. Un art eſt imparfait à meſure qu'il eſt plus voiſin de ſa naiſſance. Ce n'eſt qu'à force d'eſſais & d'habitude qu'on parvient à lui donner plus de préciſion, de promptitude & de netteté dans l'exécution. L'écriture par figures hiéroglyphiques étant plus diffuſe, plus compliquée, moins

nette que celle par petites lettres conventionelles eſt donc conſtamment plus ancienne. Outre que la convention qu'on doit néceſſairement ſuppoſer dans l'uſage introduit des caracteres de lettres en eſt une preuve, je ne puis me perſuader qu'il y ait jamais eu d'aſſez puiſſant génie pour imaginer tout d'un coup, ſans aucun préalable, de réduire à de petits traits conventionels tous les ſons de la voix, tous les noms des objets extérieurs & les noms des combinaiſons qu'en fait l'eſprit humain, c'eſt-à-dire les paroles & leur ſyntaxe. Cette invention ſeroit ſi merveilleuſe qu'on ne doit pas s'étonner ſi quelques auteurs ont voulu l'attribuer à Dieu même, en diſant que la premiere écriture littérale avoit été celle qu'il avoit tracée ſur les tables de la loi donnée à Moyſe. (Voyez *Euſebii Præpar. Evang. cap. iv.*) (*Iſidor. Origin.* 1. 3.) La nature va pied à pied de petites inventions en petites inventions. L'eſprit humain ne fait pas de ſi grands pas. L'homme de génie qui chez un

peuple groſſier s'eſt aviſé le premier d'écrire des mots, & de donner de la permanence aux noms des choſes, n'a ſans doute pas imaginé pouvoir figurer rien autre que les noms appellatifs des objets réels qui tombent ſous le ſens de la vue. C'eſt ſeulement à ce ſens ſi net, ſi étendu, que l'écriture a d'abord été relative, n'ayant pour but que de montrer un objet abſent, & d'en exciter l'idée. L'inventeur pour écrire *oiſeau*, *œil*, *main*, a figuré un oiſeau, un œil, une main. Cela n'étoit pas trop difficile à imaginer. Cependant celui qui a fait ce premier pas a tout fait : car il a guidé les autres. Comment s'y prendre quand il a fallu écrire des noms de choſes qui ne tombent point ſous le ſens de la vue, telles que ſont par exemple les qualités ? On a figuré les objets viſibles où ces qualités dominoient : on a figuré un oiſeau pour ſignifier *vîteſſe* ; un œil pour *attention* ; une main pour *puiſſance* ou *action* ; un vieillard pour la *mort* : & peut-être, pour le dire en paſſant, eſt-ce de ces figures

qu'eſt venue l'habitude de perſonaliſer tant d'êtres qui n'exiſtent point, comme la mort, l'amour, la fortune, la nature, & tant d'autres relatifs qu'on a fini par prendre pour autant d'êtres perſonellement exiſtans. Quoi qu'il en ſoit, rapportons ici une phraſe entiere écrite en formule ſymbolique, telle qu'on la trouve dans Clément d'Alexandrie (*Stromat. liv. v.*) « On voit, dit-il, » à Dioſpolis en Egypte dans un temple » appellé Pylon, une inſcription portant » les figures d'un enfant, d'un vieillard, » d'un épervier, d'un poiſſon, & d'un » crocodile. En ce langage, enfant ſignifie » la *naiſſance*, vieillard la *mort*, épervier » *Dieu*, poiſſon *haine*, crocodile *impu-* » *dence*. De ſorte que cette inſcription » paroît ſe devoir traduire par la maxime » ſuivante. O vous tous qui *naiſſez* & qui » *mourez*, (ou plus ſimplement) *Jeunes &* » *vieux*, *Dieu hait les impudens.* » Les bonnes ou mauvaiſes qualités d'un homme ſe figuroient en peignant cet homme avec la tête ou quelque autre membre de l'animal recommandable par ces qualités,

avec une tête de chien ou d'épervier, avec une patte d'oie, &c. Les adjectifs exprimant toujours des qualités s'écrivoient par la figure d'un animal.

Nondum flumineas Memphis contexere biblos
Noverat, & ſaxis tantùm volucreſque feræque,
Sculptaque ſervabant magicas animalia linguas.
LUCAN. Lib. iij.

Alors la route s'eſt élargie. On l'a ſuivie par habitude & comme uſage reçu, peut-être même long-temps après avoir reconnu qu'elle étoit difficile, & qu'elle menoit mal : & quand on a pris la réſolution de la rendre moins embarraſſée, de la frayer par une nouvelle méthode, on a ſans doute en la redreſſant ſuivi tant que l'on a pu les directions de l'ancienne où l'on avoit accoutumé de marcher. Les Egyptiens n'ont donc eu dans les premiers temps d'autre écriture que la *ſymbolique*. Les prêtres d'Egypte la conſerverent parmi eux, même après que l'écriture littérale fut devenue la ſeule vulgaire, & continuerent, à ce qu'on

assure, de l'employer pour les choses sacrées ; les vieux usages se retenant toujours par-tout pour les choses de religion, tant par respect, que parce qu'ils ont l'air de mystere qui lui est convenable. Alors cette écriture fut nommée *sculpture sacrée*, en grec *hiéroglyphes*.

109. *De la formule d'écriture égyptienne. Elle étoit vulgaire, & non mystérieuse.*

Elle est devenue pour les siécles postérieurs un grand objet de curiosité : & comme cette formule d'écriture symbolique d'un peuple déja policé tient, d'une part à la méthode tout-à-fait grossiere d'écriture primitive *in rebus* dont elle est dérivée ; & d'autre part à l'écriture littérale dont elle a dans la suite donné l'idée, & fourni, selon l'apparence, les plus anciens caracteres (Voyez n° 125,) je ne craindrai pas de m'arrêter encore sur cette matiere qui tient de si près à mon sujet, tant pour la faire connoître avec plus de détail, que pour mettre sur les voies les personnes curieuses qui voudroient tenter de déchiffrer ces ancien-

nes énigmes. Elles nous apprendroient, ſans doute, des choſes fort ſingulieres ſur les mœurs, les uſages, les opinions, le ſtyle & la façon de penſer d'un peuple célebre, dont on ne peut aſſez louer la police morale; mais dont on a, ſi je ne me trompe, beaucoup trop vanté la philoſophie; étonnant par la grandeur prodigieuſe de ſes entrepriſes, & par le mauvais goût de leur exécution; peuple à demi-groſſier, ſans élégance dans les arts, ſans logique dans les ſciences; mais à qui les autres nations reconnoiſſent devoir les connoiſſances dans leſquelles ils l'ont depuis ſurpaſſé. Les ſciences lui rendront toujours le reſpect qu'un empire doit à ſes fondateurs: & les gens de lettres ne ceſſeront jamais de regarder ſes monumens & ce qu'ils contiennent comme un des plus dignes objets de leur attention.

Par malheur les ſiécles de l'Egypte ſont trop éloignés de nous pour qu'il ſoit poſſible de donner un détail de la formule d'écriture Egyptienne, auſſi-bien ſuivi que ceux que je viens de rapporter de

l'écriture des Américains. Nous n'avons aucune traduction ſuivie, faite en une langue connue, de quelques-uns des grands monumens hiéroglyphiques qui nous reſtent, qu'un long fragment de celle qu'Hermapion avoit donnée de l'obéliſque aujourd'hui élevé à Rome devant l'égliſe de Latran. Mais quoique le traducteur ait eu le ſoin de marquer dans ſa verſion les faces de l'obéliſque qu'il traduiſoit, eu égard à la poſition qu'il avoit de ſon tems, comme le monument a changé de place, & que les figures qu'il explique ne ſont ni mentionnées ni jointes à l'explication, on ne ſçait plus à quel endroit des ſculptures il faut rapporter le fragment de traduction grecque qu'on lit dans Ammien Marcellin. On rencontre dans les anciens écrivains quelques explications iſolées du ſens que les Egyptiens donnoient à certaines figures. Horapollon Panopolitain, qui, au rapport de Suidas, tint une école de grammaire à Alexandrie, puis à Conſtantinople au tems de Théodoſe, a dreſſé en ſa langue maternelle un catalogue

logue d'hiéroglyphes accompagné d'un commentaire explicatif, dont la traduction grecque par Philippe nous eſt parvenue. Ce vocabulaire en deux livres paroît n'être qu'une partie d'un ouvrage plus étendu; car il n'explique que des figures d'animaux. C'eſt l'ouvrage le plus détaillé que l'on puiſſe conſulter ſur le génie de la langue hiéroglyphique, dès-lors inuſitée depuis un grand nombre de ſiécles, mais dont il paroît néanmoins par pluſieurs témoignages de l'antiquité que la tradition explicative s'étoit en partie conſervée juſqu'au tems de la domination Romaine, & n'a été entiérement perdue que par l'invaſion des Arabes en Egypte. On trouveroit auſſi des explications répandues dans quantité d'anciens livres, & en particulier dans le cinquieme des Stromates de Clément Alexandrin.

On verra dans ce vocabulaire que les figures ſignifient, non-ſeulement les objets qu'elles repréſentent naturellement; non-ſeulement les choſes dont elles peuvent faire naître l'idée par des alluſions faciles

à saisir : mais encore qu'on les prenoit en des sens tout-à-fait détournés, éloignés, & dont la vue de ces figures ne nous donneroit pas la moindre idée, tant ils sont énigmatiques à notre égard. Ils ne sont souvent fondés que sur des propriétés singulieres ou imaginaires que les Egyptiens attribuoient aux animaux ; sur de prétendus faits d'histoire naturelle ; sur des préjugés puériles, des contes ou opinions populaires qui devoient néantmoins être généralement répandues, puisqu'elles devenoient la base du langage commun. Elles décèlent dans la nation Egyptienne une excessive crédulité, en même tems qu'une assez mauvaise méthode de raisonner & de déduire les analogies. C'est ce qui a sur-tout rendu les hiéroglyphes si mystérieux pour nous. Car je ne puis croire qu'ils le fussent pour la nation qui en faisoit usage, ni qu'on se fût avisé d'exposer en public des inscriptions que le public n'auroit pas sçu lire. Cette seule exposition est une preuve que l'écriture hiéroglyphique ne contenoit pas une doc-

trine ſecrette, puiſque ce ſeroit une conduite abſurde que de placer une telle doctrine dans les carrefours, au lieu de la graver dans l'intérieur des temples, & de la tenir cachée dans les ſanctuaires. Je penſe donc avec Wilkinds & Warburton, qui a excellemment traité cette matiere, que les hiéroglyphes ne ſont qu'une invention imparfaite & défectueuſe, convenable aux ſiécles à demi-ſauvages, & à laquelle les Egyptiens ont eu recours dans le tems de la haute antiquité, à défaut des lettres alphabétiques dont l'invention n'étoit pas encore trouvée. Lorſqu'elle le fut, elle leur fit abandonner l'ancienne pratique, qui n'étoit au fond que la groſſiere méthode primitive & ſimplement curiologique, un peu rafinée & plus étendue.

110. *Les Egyptiens n'avoient qu'un genre d'ecriture ſervant à tous les ſtyles.*

On ne doit, à vrai dire, reconnoître que deux genres d'écriture ayant eu cours en Egypte, ſçavoir le figuré, en uſage dans les ſiecles qui ne nous ſont peut-être plus

guères connus ; & l'alphabétique probablement déja inventé lors de l'établiſſement des plus anciennes colonies Egyptiennes dans la Gréce, où l'on n'apperçoit aucune trace de l'écriture figurée. Si Warburton admet quatre eſpeces d'écriture en Egypte, c'eſt qu'il diviſe, après Porphyre & Clément Alexandrin, l'écriture figurée en trois eſpeces ; ſçavoir la curiologique qui repréſentoit les choſes énoncées ſous leurs propres images (Κύριος *proprius* ; Κυριολογία *proprius ſermo* ;) la ſymbolique qui par la repréſentation d'un objet donnoit à entendre, non l'objet repréſenté, mais un autre objet ou quelque idée qui y avoit un rapport aſſez clair : & l'énigmatique plus compliquée que la précédente, lorſque le rapport étoit hazardé & difficile à ſaiſir. Mais ces trois manieres de s'exprimer ſelon le beſoin, en conſtituant trois uſages des mots ou caracteres, ne ſont pas trois manieres d'écrire. C'eſt le ſtyle qui change & non l'écriture ; comme nous n'avons qu'une même maniere d'écrire les mots

dont nous nous ſervons, ſoit en ſens propre; ſoit en ſens figuré ou tropique preſqu'auſſi commun que le ſens propre; ſoit en un ſens encore plus figuré & très-hardi, qu'on n'employe guères que dans la poëſie.

111. *Ils étendoient chaque figure à divers ſens propres, méthaphoriques, ou emblématiques.*

La formule d'écriture Egyptienne étoit tellement bornée par ſa nature même qu'on étoit obligé d'employer une même figure en pluſieurs ſens & acceptions différentes qui n'avoient aucun rapport entr'elles, & n'en avoient auſſi preſqu'aucun avec l'objet figuré. Un *épervier* ſignifioit *Dieu*, *hauteur*, *profondeur*, *excellence*, *ſang*, *victoire*, *ame*. Un *eſcarbot* ſignifioit *fils unique*, *naiſſance*, *pere*, *monde*, *homme*, &c. Un *vautour* ſignifioit *mere*, *vie*, *borne*, *connoiſſance de l'avenir*, *année*, *ciel*, *pitié*, *le poids de deux dragmes*, &c. Horapollon rapporte dans ſon Commentaire les motifs de chacune de ces accep-

tions, & nous apprend auſſi qu'on pouvoit écrire un même mot par différens caracteres figurés. Il eſt aſſez vraiſemblable que c'eſt dans l'art de trouver des emblêmes & d'appliquer aux objets des ſignifications détournées que conſiſtoit une partie de la doctrine ſacerdotale & myſtérieuſe des Egyptiens. Le beſoin d'exprimer les penſées par écrit qui augmentoit toujours avec la culture de l'eſprit; la néceſſité de les rendre par les images des figures naturelles, ſeule invention alors connue; l'extrême difficulté d'y réuſſir par cette méthode inſuffiſante, exerçoit le génie des prêtres & des docteurs du pays à chercher dans les propriétés des êtres des rapports au moyen deſquels on pût parvenir à exprimer certaines locutions par la peinture de certaines images naturelles. C'étoit chez eux, ſans doute, une grande preuve de ſageſſe & de pénétration que d'être venu à bout de trouver quelques-unes de ces formules difficiles & d'en enrichir le langage écrit. Cependant les rapports, quoique fondés ſur les opinions nationales,

étoient tellement forcés, qu'il falloit bien pour les faire entendre, que ceux qui les avoient trouvés en donnaſſent l'explication publique. Elle ſe perpétuoit par tradition, & par le ſoin d'en renouveller les leçons de tems à autre. Il ne faut pas demander comment les Egyptiens, peuple inſtruit & policé, ont pu garder très-long tems une maniere d'écrire auſſi obſcure & auſſi embaraſſée. Cela eſt tout ſimple. Il eſt au contraire ſurprenant qu'ils ſe ſoient enfin déterminés à l'abandonner. Ils avoient juſques-là fait comme les Chinois, peuple non moins inſtruit & induſtrieux, qui, malgré les exemples contraires, gardent encore aujourd'hui leur eſpece d'écriture ſymbolique chargée de 80000 caracteres. Rien n'eſt plus difficile que de faire prendre aux nations de meilleures méthodes de faire les choſes qui ſe font à chaque inſtant. Tout ce que l'on peut ordinairement leur perſuader c'eſt de ſimplifier & de rectifier peu-à-peu la méthode habituelle. Mais enfin l'invention des lettres & leur uſage infiniment préfé-

rable fit oublier au public le ſens de ces ſculptures groſſieres, où nous reconnoiſſons à peine aujourd'hui les images des objets propres, tant ils ſont mal figurés. Les prêtres ſeuls en conſerverent le ſens parmi eux : ce fut une partie conſidérable de leur doctrine que d'avoir l'intelligence de cette vieille écriture des ſiécles ſauvages, qu'on nomma *hiérogrammatique* ou *ſacrée*, pour la diſtinguer de l'*écriture littéraie*.

112. *Explication des divers caracteres hieroglyphiques.*

Dans le grand nombre d'exemples que contient le livre d'Horapollon ſur la maniere de s'exprimer par écrit ſelon la formule Egyptienne, j'en vais citer quelques-uns contenant des alluſions, tantôt aſſez viſibles, tantôt plus ou moins forcées qu'on ne devineroit jamais ſi l'auteur du vocabulaire n'eût ajoûté le commentaire explicatif. Ils ſerviront à faire connoître la tournure d'eſprit du peuple Egyptien ; ſon goût particulier pour l'hiſtoire naturelle, dont il tiroit la plûpart des alluſions ; & en même tems ſa facilité

à donner un libre cours à toutes les fables qu'on débitoit alors ſur les propriétés des animaux.

L'aveuglement eſt repréſenté par une *taupe*. L'amour par un *lacet*. La vigilance & l'exactitude par une *tête de lion*. La franchiſe par un *cœur ſuſpendu à un goſier*. La vengeance par une *corne de vache*. La cruauté, le caractere impitoyable par un *homme à mi-corps tenant une épée nue*. L'impoſſibilité de faire quelque choſe par *deux pieds marchans ſur l'eau*. L'impudence eſt déſignée par *une mouche* qui revient toujours quoiqu'on la chaſſe. La pénétration d'eſprit par *une fourmi* qui ſe gliſſe dans les lieux les mieux fermés pour manger ce qu'on y a reſſerré. La deſtruction par *une ſouris* qui ronge tout. L'imprudence par *un pélican*, parce que lorſqu'on allume du feu autour de ſon nid il y va brûler ſes aîles, & ne peut plus après cet accident échapper au chaſſeur qui le pourſuit. La doctrine & l'érudition par *un ciel verſant de la pluie* qui nourrit les plantes comme la ſcience fait fructifier

les eſprits. La mort par *le corbeau de nuit* (*nicticorax*) qui enleve tout-à-coup les petits de la corneille comme la mort enleve les hommes.

Une langue & un œil, ou *une langue & une main*, ſignifient *diſcours ;* la langue y faiſant le principal office ; & le ſecond étant rempli, ſoit par la main qui trace les images des choſes dont on parle, ſoit par l'œil qui les apperçoit.

S'ils parlent d'un tumulte, d'une ſédition populaire, ils peignent *un homme armé lançant des fléches.*

Pour déſigner un vieux muſicien, ils peignent un *cygne* qui chante en mourant.

Un homme qui mange ſignifie qu'on avertit d'une heure marquée ; parce qu'on prend ſes repas à des heures réglées.

Une chauve-ſouris ſignifie une bonne nourrice ; cet oiſeau étant le ſeul qui ait des dents & des mammelles. *La chauve-ſouris* ſignifie encore un homme foible qui entreprend au-deſſus de ſes forces, parce que cet animal veut voler ſans avoir de véritables aîles.

Une ligne ſignifie un nombre ; & s'il y a *une ligne tranſverſale ſur les autres*, elle décuple le nombre.

Le nombre *ſeize* ſignifie le plaiſir de l'amour, parce que l'homme en devient ſuſceptible à ſeize ans qui eſt l'âge de la puberté. *Ce nombre figuré deux fois* ſignifie l'habitude qu'ont enſemble un homme & une femme. Si l'on veut faire entendre que c'eſt un mari qui a commerce avec ſa femme, on peint *deux corneilles*, parce que ces oiſeaux s'accouplent dans la même attitude que l'eſpece humaine.

S'ils veulent dire qu'une femme eſt accouchée d'un garçon, ils peignent *un taureau tournant la tête à droite*. Mais ils la tournent à gauche ſi la femme a fait une fille. Car lorſque le taureau a couvert ſa femelle, s'il en deſcend à droite, c'eſt une marque qu'il a engendré un mâle, & une femelle s'il en deſcend à gauche. Si la femme dont on veut parler a fait une fauſſe couche, on peint une *cavalle marchant ſur un loup ;* parce qu'une jument pleine avorte ſur le champ lorſqu'elle vient

ſeulement à fouler la piſte récente d'un loup. Le mot *avorton*, s'écrit par la figure *d'une grenouille*, cet animal n'ayant pas tous ſes membres développés au tems de ſa naiſſance.

Pour dire qu'une femme a les inclinations d'un homme & qu'elle veut être la maîtreſſe, ils peignent *une belette*; parce que le mâle de la belette a la partie du ſexe oſſeuſe. S'ils veulent faire entendre qu'elle a au fond de l'ame de la haine pour ſon mari qu'elle feint d'aimer, ils peignent *une vipere*, parce qu'au ſortir de l'accouplement la femelle mord le mâle & le tue.

S'ils veulent dire qu'une perſonne ſe laiſſe trop facilement aller aux diſcours des flateurs, ils peignent *un cerf & un homme qui joue de la flûte*; car le cerf ſenſible à la mélodie des inſtrumens ſe laiſſe ſurprendre par le chaſſeur.

S'ils veulent dire qu'un homme ſupporte les malheurs qui lui arrivent ſans en être abbatu, ils figurent *la peau d'une hyenne*, parce qu'elle a la propriété de

rendre invulnérable celui qui en eſt revêtu; tellement qu'il peut paſſer au travers d'une armée ennemie ſans recevoir de bleſſures.

S'ils veulent parler d'un juge qui rend bien également juſtice à tout le monde, ils peignent *une aîle d'autruche* avec les barbes égales de part & d'autre de la tige : au lieu qu'elles ſont toujours inégales aux plumes de l'aîle des autres oiſeaux.

Le même auteur fait encore mention d'une maniere très-ſinguliere que le hazard fourniſſoit quelquefois de rendre par écrit certaines expreſſions en figurant un objet dont le nom faiſoit une équivoque ou un jeu de mots avec ceux qu'on vouloit faire entendre. Par exemple : *Bai* en Egyptien ſignifie *ame : Eth* ſignifie *cœur*, & le mot *Baieth* qui réunit les deux ſyllabes ſignifie *épervier*. Là-deſſus les Egyptiens pour écrire les mots *une ame vigoureuſe*, ou un *cœur bien animé.* (ψυχὴν ἰγνωμένην) qu'il n'auroit pas été poſſible de rendre directement par aucune figure viſible, peignoient *un épervier.* En liſant, c'eſt-à-dire, en voyant cette image d'un

épervier *baieth*, on faiſoit entendre aux auditeurs les mots *bai* & *eth*, *ame* & *cœur*; ou on les avoit ſoi-même préſens à la penſée. Les Egyptiens croyoient que le ſiége principal de l'ame étoit dans le cœur. De plus, ils étoient, ainſi que la plûpart des anciens Orientaux, dans l'idée que l'ame eſt entretenue & nourrie par le ſang: ce qui conſtituoit encore un juſte rapport entre l'*ame* & l'*épervier* qui, diſent-ils, ne boit jamais que du ſang au lieu d'eau.

113. *Monumens d'écriture égyptienne. Direction des lignes.*

Il reſte encore en Egypte un grand nombre de monumens de cette ancienne écriture, & ſur-tout en Thébaïde, dont perſonne n'a décrit les antiquités avec autant d'exactitude que Norden voyageur Danois qui remonta le Nil juſqu'aux Cataractes en 1737. Ceux que nous avons en Europe ſont peints ſur les bandelettes de quelques monnoïes, ou incruſtés en argent ſur la fameuſe table Iſiaque (que les ſçavans

croyoient perdue, je ne ſçais pourquoi, car elle eſt publiquement expoſée à Turin dans une ſale du tréſor des archives ;) ou ſculptés ſur les obéliſques amenés d'Egypte à Rome. Ceux-ci contiennent une, deux ou trois lignes d'écriture perpendiculaire ſur chaque face : ce qui ſembleroit indiquer que tel étoit l'uſage des Egyptiens dans la direction des lignes de leur écriture, ſemblable à celui des Indiens & des habitans de la Taprobane mentionée par Diodore, *l.* 2, *n°* 57. Cependant cette direction peut avoir été déterminée par la forme des obéliſques. Les Egyptiens ne paroiſſent pas s'être attachés à une maniere invariable de diriger les lignes de leur écriture. Richard Pococke, durant ſon ſéjour en Egypte, a fait deſſiner pluſieurs figures dont les vêtemens ſont chargés d'écriture hiéroglyphique diſpoſée par lignes horizontales comme la nôtre. Il y a parmi celles-ci une très-belle Iſis vêtue d'une eſpece de juppe couverte d'écriture horizontale. Mais la ſtatue d'Oſiris qui eſt à côté, & qui paroit évidem-

ment fabriquée de la même main pour être le pendant de l'autre, porte sur le dos une bande chargée de deux lignes perpendiculaires, & par devant, au milieu d'une espece de tablier plissé, d'une autre ligne d'écriture aussi perpendiculaire.

Les trois lignes sculptées sur chaque face des obélisques à Rome, commencent probablement du haut en bas, (ce qui est plus naturel que de les présumer écrites du bas en haut) & se suivent probablement aussi de droite à gauche selon l'usage ordinaire de l'écriture orientale.

114. *Tradition de l'antiquité sur ce que ces monumens contiennent.*

Les auteurs qui ont écrit dans un tems où l'on n'avoit pas encore perdu l'intelligence de ces inscriptions lapidaires, parlent à-peu-près du même ton de ce qu'elles contenoient. Selon Strabon, *liv. xvij*, *page* 816, celles qu'il a vues sur les obélisques dressés au-devant des cavernes de la Thébaïde, où les Rois ont

leur sépulture,
quelles furent
de ces rois : c
étendu jusqu'en
l'Inde & sur le
lonie : quels
payoit & la
entretenoient,
d'hommes. On
bon que ces inf
de même genre
trouvées chez
s'accorde avec
p. 53, que Séso
obélisques de
vingt coudées,
le dénombreme
tité des tributs
des nations par
porte (*in Tim.*
en Egypte reste
mémoire des
voit le souveni
elle-même au m
sur lesquelles o

leur ſépulture, apprennent au voyageur quelles furent la puiſſance & la richeſſe de ces rois : comment leur empire s'eſt étendu juſqu'en Scythie, en Bactriane, dans l'Inde & ſur le pays qu'on appelle à preſent Ionie : quels ſont les tributs qu'on leur payoit & la quantité de troupes qu'ils entretenoient, allant à près d'un million d'hommes. On voit par ce récit de Strabon que ces inſcriptions étoient à-peu-près de même genre que celles que nous avons trouvées chez les peuples du Mexique. Il s'accorde avec Diodore qui raconte, *l. j, p.* 53, que Séſoſtris avoit fait élever deux obéliſques de pierre dure, hauts de ſix-vingt coudées, ſur leſquels on avoit inſcrit le dénombrement de ſes forces, la quantité des tributs qu'il recevoit & le nombre des nations par lui ſoumiſes. Proclus rapporte (*in Tim. Platon.*) que les faits arrivés en Egypte reſtoient toujours préſens à la mémoire des habitans, qu'on en conſervoit le ſouvenir par l'hiſtoire, & l'hiſtoire elle-même au moyen de certaines colonnes ſur leſquelles on avoit décrit tous les bons

enſeignemens & tout ce qui étoit digne de remarque, ſoit en actions, ſoit en inventions. Lorſque Germanicus alla, dit Tacite, (*Ann. II.* 60,) viſiter les magnifiques reſtes de l'ancienne ville de Thèbes, il y trouva des maſſes de pierres couvertes d'écriture égyptienne qui atteſtoit encore l'ancienne opulence du pays. Le plus ancien des prêtres mandé pour en donner l'explication, dit que cela ſignifioit qu'il y avoit eu à Thèbes ſept cent mille habitans en âge de porter les armes: que le Roi Ramsès en avoit fait une armée à la tête de laquelle, il avoit conquis la Lybie, l'Ethiopie, la Perſe, la Médie, la Bactriane & la Scythie; ſoumis les peuples de Syrie & d'Arménie & tout le pays depuis la Cappadoce juſqu'aux mers de Bithynie & de Lycie: qu'on y liſoit auſſi les tributs impoſés aux nations, le poids des ſommes d'or & d'argent; le nombre des préſens faits aux temples; la quantité d'yvoire & de parfums, de grains & d'uſtenſiles que chaque province devoit fournir; en un mot, un détail qui

faiſoit voir que les richeſſes de l'Egypte n'étoient pas moins grandes que l'ont été celles des Parthes & des Romains. Pline, (*xxxiij*, 10,) nous apprend ce que contenoient en particulier les deux obéliſques placés dans le grand Cirque à Rome, dont je parlerai bientôt plus au long. Tous deux, dit-il, contiennent des explications de choſes naturelles, ſelon les idées que la philoſophie égyptienne en donnoit. *Inſcripti ambo rerum naturæ interpretationem Ægyptiorum philoſophia continent.* Il a voulu dire, ce me ſemble, qu'on y avoit exprimé les paroles & les conceptions humaines par des repréſentations d'objets naturels, pris allégoriquement & en un ſens relatif aux propriétés que la philoſophie égyptienne s'imaginoit avoir découvert dans les choſes naturelles. Car je ne puis m'empêcher de croire que c'eſt dans la découverte & dans la connoiſſance de ces prétendus rapports que conſiſtoit ſur-tout cette ſageſſe ſi vantée, & cette ſcience myſtérieuſe des prêtres de l'ancienne Egypte. Ammian Marcellin

qu'une même maniere d'écrire les mots

taire les m

paroît l'entendre ainſi, lorſqu'il s'exprime en ces termes, (*L. xvij, c.* 4,) qui expliquent aſſez bien ceux de Pline. « Un » vieux reſpect dû aux monumens des » premieres connoiſſances a rendu célébre » cette prodigieuſe quantité de notes & de » petites figures que nous voyons ſculptées » de toute part en Egypte. L'uſage étoit » autrefois de graver des repréſentations » d'animaux & d'oiſeaux, même fantaſ- » tiques, ou qui n'exiſtent que dans » un autre monde, quand on vouloit » tranſmettre aux races ſuivantes, la » mémoire publique & la connoiſſance » des grands événemens. Ces notes ap- » prennent auſſi quels ſont les vœux faits » ou acquités par les rois du pays. Au- » jourd'hui un petit nombre de lettres » convenues & d'un emploi facile, ſuffit » pour exprimer toutes les conceptions » de l'eſprit humain. Il n'en étoit pas de » même autrefois, & les Egyptiens n'é- » crivoient pas comme nous. Chacun de » leurs caracteres fait un nom ou mot » complet, quelquefois même un ſens ou

» une pl
» tillons
» thode.
» *nature*
» que ſel
» il n'y
» ſexe n
» peigne
» ſignifie
» joindre
» rend r
Le même
l'Egyptie
ſon hiſto
des obél
pompeux
roi Ram
que le n
paroiſſen
& celle
Germani
venance
aſſurer q
plication
Ce que

taire les motifs de chacune de ces accep-

» une phraſe entiere. Voici deux échan-
» tillons de leur ſcience & de leur mé-
» thode. Chez eux pour écrire le mot
» *nature*, on figuroit un *vautour*, parce
» que ſelon leurs connoiſſances phyſiques
» il n'y a point de vautour qui ait le
» ſexe mâle : pour écrire *un Roi*, ils
» peignent *une mouche à miel*; ce qui
» ſignifie que celui qui gouverne doit
» joindre la douceur à l'aiguillon qui le
» rend redoutable, & ainſi du reſte. »
Le même Marcellin a tiré d'un livre de l'Egyptien Hermapion, & inſéré dans ſon hiſtoire, la verſion grecque de l'un des obéliſques du Cirque, contenant un pompeux éloge que les dieux font du roi Rameſtes. Mais malgré les rapports que le nom de ce roi & ſes conquêtes paroiſſent établir entre cette explication & celle qu'un prêtre Thébain donnoit à Germanicus, on n'y trouve pas une convenance dans les détails ſuffiſante pour aſſurer que toutes les deux ſoient l'explication du même monument.

Ce que nous diſent tant d'auteurs bien

quoique fondés sur les opinions nationales,

inſtruits, ſuffit au moins pour nous aſſurer que les hiéroglyphes ſont une écriture réelle, telle qu'elle a été inventée & uſitée dans les premiers ſiécles avant l'invention de l'écriture littérale; & pour nous inſtruire en géneral de ce que contiennent les monumens de cette écriture. C'eſt en vain que Pluche à voulu ſoutenir qu'elle contenoit toute autre choſe que ce que nous en avons dit ici. Ni lui, ni le pere Kirker qui accuſe Hermapion d'impoſture, & traitent de rêverie ſa traduction n'en ſçavent pas autant là-deſſus, qu'en ſçavoient les auteurs dont on vient de lire les témoignages. On va reconnoître à la lecture de cette verſion, qu'Hermapion, s'il l'a forgée, ne pouvoit déguiſer la ſuppoſition avec plus d'adreſſe & de vraiſemblance. Tout ce qu'on y lit s'accorde à merveille avec ce que l'hiſtoire nous apprend de la façon de penſer, & de l'ancienne croyance des Egyptiens. Le pere Kirker malgré le tems & l'érudition qu'il a perdu à faire effort pour recouvrer dans ces monumens les

chimeres de la philosophie Porphyrienne, n'est pas non plus mieux fondé à croire que cette écriture étoit lettres closes pour le peuple & qu'elle contenoit une doctrine profonde, sublime & mystérieuse qu'on vouloit cacher au public. On l'exposoit au contraire par-tout à ses yeux, grande marque qu'elle n'apprenoit que des faits célebres dont on vouloit qu'il conservât la mémoire. Les prêtres Egyptiens ont eu, sans doute, des mysteres qu'ils ne révéloient pas volontiers. Le rapport de l'antiquité ne laisse aucun doute à cet égard. Mais on peut assurer que ce qu'on exposoit ainsi au milieu des places, n'étoit pas ce qu'on vouloit dérober à la connoissance du public.

115. *Traduction de l'inscription hieroglyphique gravée sur un obélisque autrefois élevé en l'honneur du roi Rameste.*

Toutes les tentatives ont été jusqu'à présent inutiles pour trouver l'art de déchiffrer cette écriture énigmatique, & si singuliere. Ce problême, peut-être au

des allusions ; & en même tems la facilité

fond plus curieux qu'utile, eſt, ſans doute d'une extrême difficulté tant par les raiſons que j'ai déja touchées que par quantité d'autres faciles à ſentir : mais n'eſt-ce pas aller trop loin que de le croire impoſſible à réſoudre. Lorſque les termes d'une langue littérale ſont perdus, & ne peuvent être retrouvés par analogie, il devient impoſſible de retrouver la langue ; quand même les caracteres de l'écriture nous reſteroient connus. Mais, par la raiſon qu'une écriture ſymbolique exprime ſes penſées par des figures, & non par des mots formés de lettres détachées, ne pourroit-on pas abſolument parlant, la deviner ; comme on devineroit les principes de géométrie par les figures d'Euclide dénuées de leur explication, ou les principes d'aſtronomie à la vue d'une ſphere armillaire ; comme on retrouveroit un jour à venir les intervalles & la juſte intonation du chant d'un de nos airs à la vue des lignes & des notes qui nous ſervent à les écrire dans notre méthode ordinaire ; ce qui ſeroit, ſans doute, infiniment

infiniment difficile, ſi la connoiſſance de nôtre tablature muſicale étoit une fois perdue, car à peine même alors, à la vue des monumens, pourroit-on ſe douter qu'ils nous ſervoient à exprimer la mélodie par écrit.

Il y a des gens doués d'un talent tout particulier pour deviner ces ſortes d'énigmes. La méthode qu'ils y pourroient employer ſeroit de deſſiner piéce à piéce toutes les figures hiéroglyphiques, par forme de catalogue : elles ſont en petit nombre & ſouvent répétées. On écriroit enſuite à côté de chaque figure le ſens & les explications, telles qu'elles ſont répandues çà & là dans les auteurs de l'antiquité. On y pourroit joindre auſſi le recueil de tout ce qui nous reſte de mots Egyptiens raſſemblés par Wildkins dans ſa Diſſertation ſur la langue Cophte. A l'aide de cette eſpece de dictionnaire, on eſſayeroit de confronter à l'original la traduction grecque que l'Egyptien Hermapion a donnée de l'un des obéliſques de Rome.

Ammian Marcellin nous l'a tranſmiſe en faiſant le récit du tranſport, ordonné

de véritables ailes.

par l'Empereur Conſtance, du grand obéliſque de Thebes à Rome, où il le plaça dans le grand Cirque. C'eſt le même que le Pape Sixte V a depuis fait élever dans la place de ſaint Jean de Latran. Cette inſcription en forme de diſcours direct fait par le Soleil divinité de l'Egypte, contient un panégyrique du Roi Rameſtes. Elle eſt très-propre à nous montrer quel étoit l'ancien ſtyle des Egyptiens, la magnificence emphatique de leurs expreſſions, & des titres ſuperbes qu'on donnoit à leurs Souverains. Le traducteur a eu ſoin de numéroter chacune des trois lignes de chaque face & de faire mention qu'il commençoit par la face expoſée au midi; il finit par celle d'orient: ce qui montre qu'après avoir lu la face du midi, il continuoit à lire par la face d'occident; tournant ainſi ſur la gauche à meſure qu'il parcouroit ſucceſſivement les quatre faces: & ceci confirme ce que j'ai conjecturé, que les lignes ſe ſuivoient de droite à gauche. On ne ſera pas fâché de voir ici cette piéce ſinguliere qui n'a jamais

été traduite en notre langue. Voici quel en eſt à-peu-près le ſens. Je le rends le plus littéralement qu'il m'eſt poſſible, en ſuppléant quelque choſe à la ſyntaxe, qui dans le langage hiéroglyphique, ne peut manquer d'être maigre, obſcure & embarraſſée. Le défaut de liaiſon dans les phraſes s'apperçoit aiſément à la lecture de la verſion grecque.

A commencer du côté du Midi.

Premiere ligne.

LE SOLEIL AU ROI RAMESTES.

Je t'ai donné de régner ſur la terre au gré des nations.

Toi que le Soleil aime.

Qu'aime Apollon le fort, l'amateur de la vérité, le fils de Héron, le fils de Dieu.

Lui qui a fait le monde.

Toi que le Soleil a choiſi, Roi Rameſtes, courage de Mars,

Dont la force & l'audace ont ſoumis toute la terre ;

Roi Rameſtes, immortel fils du Soleil.

Deuxieme ligne.

Apollon le fort, vrai Seigneur des diadêmes ;

Qui poſſede l'Egypte & la remplit de ſa gloire;

Qui embellit la ville du Soleil ;

Qui donne la forme à la terre entiere,
Qui honore les Dieux habitans de la ville du Soleil;
Que le Soleil aime.

Troiſieme ligne.

Apollon le fort, fils du Soleil tout lumineux,
Celui que le Soleil a choiſi, que le vaillant Mars a comblé de faveurs:
Celui dont la fortune n'eſt point ſujette aux viciſſitudes:
Qu'Ammon chérit;
Qui remplit les temples des richeſſes de la Phœnicie,
A qui les Dieux ont donné une longue vie;
Apollon le fort, fils de Héron.
Rameſtes le Roi du monde;
Qui a ſauvé l'Egypte & vaincu les étrangers:
Que le Soleil aime,

la fameuſe table Iſiaque (que les ſçavans

A qui les Dieux ont donné de
longs jours :
Rameſtes l'immortel Seigneur du
monde.

Sur une autre face de l'Obéliſque.

Seconde ligne.

Moi le Soleil, le grand Dieu, le
Seigneur du Ciel,
Je t'ai donné une vie exempte de
traverſes :
Moi Apollon le fort, l'incomparable,
le maître des trônes ;
Le Seigneur d'Egypte nous a élevé
des ſtatues dans ces Palais ;
Il a embelli la ville du Soleil :
Il a rendu homage au Soleil, au
Seigneur du Ciel.
Ton ouvrage nous plaît.
O fils du Soleil, ô Roi immortel !

Troiſieme ligne.

Moi le Soleil, Seigneur du Ciel,

firis qui eſt à côté, & qui paroit évidem-

J'ai donné au Roi Rameſtes la force &
la toute-puiſſance,
A ce Roi, qu'Apollon l'oracle de la
vérité, le Seigneur des tems,
Et Vulcain le pere des Dieux ont
choiſi en faveur de Mars,
A ce Prince tout gracieux, fils du
Soleil, favori du Soleil.

Du côté d'Orient.

Premiere ligne.

A la ville du Soleil; voix du grand
Dieu céleſte,
Et d'Apollon le fort, fils de Héron.
Que celui que le Soleil a nourri,
Que les Dieux honorent,
Qui commande à la terre:
Que ce Roi vaillant que le Soleil a
choiſi en faveur de Mars,
Que ce Prince chéri d'Ammon,
Regne à jamais dans la ville du
Soleil:
Ainſi l'ordonne le maître de la
lumiere.

vernes de la Thébaïde, où les Rois ont

ſur leſquelles o

NOTES

Sur l'Inſcription Egyptienne.

Le Soleil au Roi Rameſtes.] On lit pour titre dans pluſieurs exemplaires de Marcellin. *Voici ce que nous avons donné au Roi Rameſte.* Ce ſont les Dieux qui parlent : Le P. Brunelli Jéſuite, (*Vid.* Lindenbrog. *Obſerv. in Ammian.*) (& Bargæus dans ſon *Traité de l'obéliſque Flaminien*) (Vid. Græv. *Theſ. Ant. t. iv,*) ont ſuivi cette leçon dans leurs traductions latines qu'on peut comparer à la mienne. On y trouvera quelques legeres différences. Mais je n'ai fait que donner aux paroles un ſens un peu plus intelligible & ſuivi, en me tenant le plus près qu'il eſt poſſible des termes grecs.

Le Soleil.] Je ne doute pas que le mot Egyptien ne ſoit EL ou ELOAH (*Deus*) d'où les Grecs ont tiré leur mot ΗΛΙΟΣ (le Soleil.) *El* eſt une épithete qui déſigne *la force*, & priſe comme titre de dignité, *la puiſſance.* Le Soleil eſt le ſecond Sou-

verain de l'E
Dieux rappor
Rameſte.]
hauteur, l'éle
de dignité, il
teſſe, & à celu
le grand ſeigr
l'Orient, *le*
le nom de la
(le pere du
latine *Veſta*,
perpétuel.) Le
& ont fait là-
Le pur orien
notre langue
RAM-EST eſ
rendre par ce
d'Alteſſe orien
cription ce
titres de *fils d*
On ne peut g
ne ſoit le fan
jugué l'Aſie ;
dans le temp
grands obéliſ

ſur leſquelles on avoit décrit tous les bons

verain de l'Egypte dans la dynaſtie des Dieux rapportée par Manethon.

Rameſte.] Le mot *Ram* déſigne la hauteur, l'élévation. Pris comme nom de dignité, il répond à notre titre *d'Alteſſe*, & à celui *de ſa Hauteſſe*, que porte le grand ſeigneur Ottoman. *Eſt*, ſignifie *l'Orient*, *le Soleil*, *le Feu*. De-là vient le nom de la Divinité grecque *hepheſtos* (le pere du feu) & celui de la Divinité latine *Veſta*, (le feu par excellence, le feu perpétuel.) Les Latins prononçoient *pheſta* & ont fait là-deſſus le mot *feſtus* (*feſte.*) Le pur oriental *Eſt* eſt parvenu juſqu'à notre langue pour ſignifier *le côté d'Orient*. RAM-EST eſt donc un titre qu'on pourroit rendre par celui *d'Alteſſe lumineuſe*, ou *d'Alteſſe orientale*. Dans la ſuite de l'inſcription ce Prince eſt auſſi décoré des titres de *fils du Soleil* & de *tout-lumineux*. On ne peut guères douter que ce Prince ne ſoit le fameux Séſoſtris qui avoit ſubjugué l'Aſie; en l'honneur de qui on éleva dans le temple du Soleil à Thèbes deux grands obéliſques, ſoit de ſon vivant, ſoit

grains & d'uſtenſiles que chaque province devoit fournir ; en un mot, un détail qui

ſous le régne de Phéron ſon fils, comme le rapporte Herodote (ij, 3.) Le vrai nom de ce Roi eſt *Seth-Ochris*, c'eſt-à-dire, *Seth* ſurnommé *le Victorieux*. Je l'explique ainſi d'après les anciens même qui nous apprennent que le nom de la Reine *Nitocris* ſignifioit *la fille victorieuſe* (Neith *Virgo* Ochris *Victrix*.) Les Egyptiens appelloient *Seth* (*Sothis*) la plus belle des étoiles fixes, ſur le lever de laquelle ils régloient leur grande période (*Sothiacale*) des tems, comprenant une révolution de 1460 ans. Ils nommoient auſſi comme nous cette étoile *Sir*, *Siris*, *Sirius* c'eſt-à-dire, *Royale*. On voit donc que les noms des Rois *Oſiris* & *Séſoſtris* ſont à-peu-près ſynonimes. Auſſi ces deux Princes ont-ils ſouvent été pris l'un pour l'autre. *O-Siris*, ſignifie à la lettre *le Roi*, *le Sire*. Il y a apparence que les Egyptiens écrivoient ou prononçoient Y-SER, comme on en peut juger par le nom d'un très-ancien Roi d'Egypte appellé *Y-Ser-Cherets*, ce qui ſignifie *le Roi de la terre*. Quant au nom de la Reine *Iſis*,

l'ancienne Egypte. Ammian Marcellin

c'eſt le nom générique de la *femme* & celui de tout le *genre féminin*. (*Iſcha*, *fœmina*.) Raiſon pour laquelle on ne doit plus être ſurpris de le voir appliqué chez les Egyptiens à tant de perſonnes & de choſes différentes.

Apollon.] Je crois que le mot original eſt A-BELEN (*le Divin*, tiré du primitif *Bel* (Dieu) dont les Grecs ont fait Α-Πόλλων & les Latins *A-Polline*. Apollon eſt le cinquieme Souverain dans la dynaſtie des demi-Dieux, & le ſucceſſeur immédiat d'Hercule. L'inſcription joint toujours à ſon nom l'épithete de *fort*. Homere a ſuivi cette coutume de joindre au nom d'un perſonnage principal une épithete conſacrée à le déſigner particuliérement, *Achille aux pieds legers*, &c. Virgile & l'Arioſte ſuivent en ceci l'exemple d'Homère : *Pius Æneas ; il buon Ruggiero.*

L'amateur de la vérité.] Ceci nous rappelle une ancienne coutume Egyptienne. Le préſident des tribunaux portoit au col une petite image de Divinité, repréſentant le ſymbole de la vérité, & la préſen-

» leurs caracteres fait un nom ou mot
» complet, quelquefois même un ſens ou

toient à baiſer à l'une des deux parties plaidantes, pour marque qu'elle avoit gagné ſa cauſe. Cette image étoit probablement celle d'Apollon. Ce qu'en dit ici l'inſcription fait voir que ſelon l'idée des Egyptiens, cette Divinité préſidoit à la juſtice. Les Grecs & les Latins ont confondu Apollon avec le ſoleil, quoique l'inſcription les diſtingue nettement. Mais elle n'en donne pas moins à entendre qu'Apollon eſt un des aſtres. Elle lui donne le titre de *Tout-lumineux*, & de *Seigneur des tems*, comme elle appelle le ſoleil, *Seigneur du Ciel :* ce qui me fait préſumer qu'Apollon étoit l'étoile *Seth* ou *Sirius* dont le lever marquoit le commencement de la grande année égyptienne, & dont la révolution formoit la grande période des tems.

Le fils de Héron.] C'eſt-à-dire, ſelon l'opinion commune, *le fils d'Hercule.* En effet, dans le catalogue de Manéthon Hercule (Ηρακλῆς) eſt le quatrieme Souverain de la dynaſtie des demi-Dieux, prédéceſſeur immédiat d'Apollon. Ce ſentiment eſt le plus vraiſemblable.

plication du même monument.

Ce que nous disent tant d'auteurs bien

Cependant quelques Critiques croient qu'il faut lire ici le nom de *Héron* avec une articulation labiale *Phéron*, c'est-à-dire, *Pha-Raon* (le Roi.) Hérodote nomme *Phéron* le Roi qui fit élever deux obélisques à Thèbes, & dit qu'il étoit fils de Séfostris. *Ro* ou *Rao* (& en faisant précéder l'article grammatical de la langue Egyptienne *Pha* ou *Pi*) *Pha-Rao Pi-Ro*) est le titre générique des Souverains de l'Egypte ; comme il l'est encore des Souverains de l'Europe, *Rex*, *Roi*, & même de ceux de l'Inde *Raia*. Dans les dialectes Arabes *Reys* est aussi un titre d'honneur. Plusieurs Princes Egyptiens portent dans l'ancienne histoire les noms de *Phe-Ron*, *Pho-Ronée*, *P-Rot*, &c.

D'autres pensent que par fils de Héron on peut entendre fils d'Horus, ou fils de Heres, deux noms très-communs dans la haute antiquité de l'Egypte. *Horus* est le premier Souverain de la dynastie des demi-Dieux. Son nom qui signifie *lumiere* est la racine d'une infinité de termes usités. *Horæ*, les parties du jour. *Oriens* le côté de la lumiere, le côté du soleil

Egyptiens. Le pere Kirker malgré le
& l'érudition qu'il a perdu à faire effort
pour recouvrer dans ces monumens les

levant ; *oriri* en général, naître, se lever : *aurum* métal qui a la couleur du soleil, &c.

Heres, ou avec l'aspiration gutturale *Cheres*, *Ceres*, est le nom propre de la *terre* (erets, *terra.*) Le nom du Roi d'Egypte *Mer-cheres* signifie *le maître du pays*, *Dominus terræ.* Cerès, c'est-à-dire la terre qui produit le bled, est devenue chez les Mythologues une Reine qui a fait présent au genre humain de cette nourriture si utile ; la déesse & l'inventrice de l'agriculture.

Mars.] Le mot Egyptien doit être *MARES* ou *Mœris* nom commun dans la langue du pays ; de la R *Mar* qui en langue orientale & en tant d'autres signifie *Dominus*, *Herus.* La version grecque de l'inscription, & celle du catalogue de Manéthon insérée dans la Chronique de Syncelle porte Ἄρης. De ce mot sortent ceux qui en langue grecque expriment la force & la vertu. L'épithete jointe au nom de Mars est ἄλκιμος (courageux.) Elle peut avoir déterminé les Grecs & les Latins à faire de Mars le Dieu de la guerre. Il est

chiffrer cette écriture énigmatique, & ſi ſinguliere. Ce probléme, peut-être au

le ſecond des Souverains dans la dynaſtie des demi-Dieux. Le nom de *Mares* ſe retrouve dans le Catalogue des Rois, donné par Eratoſthene qui l'interprete *don du Soleil.* Il y a beaucoup de rapport entre le nom *Mœres*, *Moeris*, *Miris*, & le nom *Mihr* qui eſt celui du Soleil.

La ville du Soleil.] C'eſt le titre de la ville de Thèbes. Les Grecs l'ont traduit à la lettre *Heliopolis*, & *Dioſpolis.* C'eſt auſſi le ſens de l'expreſſion Egyptienne *NO-AMMON* dont les prophetes Hébreux ſe ſervent en parlant de l'une des principales villes d'Egypte; quelle que ſoit celle dont ils ont voulu parler. *Ammon* eſt le Soleil. Ainſi les prophetes nous apprennent que *No* en langage Egyptien ſignifie *ville.* Du moins eſt-il certain que les cités ou banlieues s'appelloient *nomes.* Seſoſtris avoit diviſé tout le pays en trente-ſix nomes (*Civitates*). Le texte d'Iſaïe (xix, 18,) appelle une des principales villes d'Egypte *Ir-Hœres:* & le Targum d'Onkelos traduit ce nom par *Heliopolis*, *ville du Soleil.* C'eſt un équivalent du ſens littéral *terre du feu;*

vent à les écrire dans notre méthode ordinaire ; ce qui ſeroit, ſans doute, infiniment

car c'eſt ce que paroît ſignifier *Ir-hæres* (Ur *ignis ;* erets *terra*).

Ammon.] Ammon le grand Dieu de la Thébaïde eſt le ſixieme Souverain de la dynaſtie des demi-Dieux. Il a plu aux Grecs de l'appeller *Jupiter*. Son nom AM ſignifie en effet *Pater*. On l'a confondu avec le bélier qui étoit l'animal divin, ou le fétiche de cette contrée. Mais il n'eſt pas queſtion de la religion des fétiches dans notre monument qui ſe rapporte par-tout au Sabéiſme qui eſt le culte des Aſtres & du feu. Ammon eſt un titre d'honneur que l'Egypte Sabéiſte a ſouvent donné au Soleil comme au pere de la nature. D'autres dérivent ce titre de *cham*, *chemi* (*calidus*) autre épithete convenable au ſoleil. D'autres enfin ont cru que *Cham* fils de Noë étant le premier auteur de la nation, les Egyptiens en avoient fait leur Dieu Ammon.

De la Phœnicie.] Le mot Egyptien eſt probablement *CHNA*. C'eſt ainſi que les anciens Orientaux appelloient la Phœnicie & la Paleſtine, que nous nommons encore indifféremment de ce dernier nom,

ou de celui de *Chanaan*. Au tems de ſaint Auguſtin lorſqu'on demandoit aux payſans du territoire de Carthage (colonie Punique ou Phœnicienne) de quel pays ils étoient, ils répondoient : *Nous ſommes Chnanins*. (Chananéens).

Vaincu les étrangers.] L'hiſtoire parle fort au long des conquêtes de Séſoſtris, l'un des plus célebres guerriers de la haute antiquité. On peut conſulter, entr'autres, Hérodote & Diodore. Ils détaillent les richeſſes immenſes & la quantite de priſonniers qu'il en ramena, & qu'il employa pour élever les monumens dont il eſt ici queſtion. Ils parlent auſſi des inſcriptions hiéroglyphiques qu'il laiſſoit en différens pays. Il y faiſoit graver ſon nom, celui de ſa patrie, ceux des peuples vaincus, en faiſant mention de la réſiſtance plus grande ou moindre que la nation ſoumiſe avoit oppoſée à ſes armes. Quand il l'avoit trouvée ſans courage, on l'exprimoit ſur la colonne en repréſentant la partie naturelle d'une femme. Hérodote dit avoir vu en Paleſtine deux de ces

gauche. On ne ſera pas fâché de voir ici cette piéce ſinguliere qui n'a jamais

inſcriptions l'une avec la marque du ſexe féminin & l'autre en Ionie, ſur une ſtatue de ce Roi haute de cinq palmes. Elle eſt armée à l'Egyptienne & à l'Ethiopienne; tenant une fléche de la main droite, & un arc de la gauche. On a écrit ſur ſon dos, d'une épaule à l'autre, une inſcription en lettres hiéroglyphiques d'Egypte qui ſignifie ; *J'ai conquis ce pays par mes épaules ;* c'eſt-à-dire, probablement, *à force de travaux.*

A élevé des ſtatues dans ces palais.] Hérodote le raconte de même. Seſoſtris, dit-il, fit élever au-devant du temple de Vulcain ſa propre ſtatue & celle de ſa femme, chacune haute de trente coudées, & les ſtatues de ſes quatre enfans, de vingt coudées de haut. Darius Roi de Perſe ayant dans la ſuite voulu faire mettre ſa ſtatue au même lieu, au-devant de celles-ci, le prêtre de Vulcain ne le voulut pas ſouffrir, diſant que Darius n'étoit pas un conquérant tel que Séſoſtris, & que n'ayant pas encore fait des choſes qu'on pût comparer aux grandes actions de ce

Prince célébre, il n'étoit pas juſte de mettre dans le temple ſon offrande au-devant de celle de Séſoſtris. Darius ne s'offenſa pas de la liberté courageuſe du prêtre de Vulcain. Liv. ij, c. 110.

Vulcain.] Je rends ici, ſelon l'uſage, le grec Ηφαιστος par le françois *Vulcain.* L'un & l'autre nom ſont orientaux. Ainſi le mot de l'original peut être APH-ESTA (le pere du feu) ou BAAL-KHAN (Dieu puiſſant.) *Baal* eſt un nom de Dieu chez les Orientaux; & le nom de *Khan* eſt encore uſité parmi eux comme titre ordinaire des Souverains. Les Latins, qui ont conſervé beaucoup plus exactement que les Grecs les noms des Divinités orientales, ont retenu celui de *Balcan* qui n'eſt que legérement altéré dans le mot latin *Vulcanus.* Comme il eſt ſynonyme d'*Hephaiſtos* qui ſignifie *pere du feu*, on voit la raiſon pour laquelle les Latins ont fait de Vulcain la Divinité du feu, & des arts où l'on emploie la forge. Vulcain eſt le premier Souverain de l'Egypte dans la dynaſtie des Dieux, dont notre inſcription

de ſa gloire;
Qui embellit la ville du Soleil;

l'appelle *le pere ;* & le Soleil qui lui ſuccede immédiatement dans le catalogue de cette dynaſtie y eſt nommé *fils de Vulcain.*

Fils du Soleil.] En comparant ici un paſſage de Pline, on a lieu de conjecturer que le mot Egyptien de l'original eſt *NUNCORES*. On lit dans Pline, (xxxvij, 11,) le nom d'un Roi d'Egypte *Nuncoreus*, qui ne ſe trouve en aucun autre ancien écrivain. Il étoit, dit-il, fils de Séſoſtris. Etant devenu aveugle, il fit vœu d'élever un obéliſque dans le temple du Soleil; ce qu'il exécuta, après avoir recouvré la vue. On voit par ce récit que ce Prince eſt celui qu'Hérodote, qui en raconte préciſément les mêmes choſes, a nommé *Phéron.* On voit auſſi que ce ſurnom de *fils du Soleil* étoit un titre de dignité aſſez ordinaire aux Rois d'Egypte, également porté par Séſoſtris-Rameſte, & par Phéron ſon fils. C'eſt ce que ſignifie *Nuncores* (*Nun* fils; *Cores*, Soleil,) au rapport de Plutarque qui nous apprend que le vrai nom de Cyrus Roi de Perſe

étrangers:
Que le Soleil aime,

eſt *Cores* qui veut dire *Soleil.* Quoique Plutarque ne nous donne pas ce mot comme tiré de la langue égyptienne, & que *Nun* ſoit auſſi un mot chaldéen ou hébreu, je n'héſite pas à croire que les anciennes langues d'Orient ne différoient pas plus entr'elles qu'elles diffèrent aujourd'hui ; c'eſt-à-dire qu'elles avoient ce même rapport que nous appercevons ſans peine entre les dialectes d'un même langage. Nous avons plus d'une preuve que les peuples d'Egypte & ceux de Chanaan, ſi voiſins l'un de l'autre, parloient à-peu-près le même langage. Selon l'apparence ils différoient comme l'italien diffère du françois ; c'eſt-à-dire, moins que ces deux-ci ne diffèrent de l'anglois.

Nous liſons dans Iſaïe (xix, 18,) que cinq villes du territoire de l'Egypte parloient la langue Phœnicienne du pays de Chanaan. Il appelle une des cinq villes, *la ville du Soleil.* Mais il n'y a nulle apparence que l'Héliopolis dont il parle ſoit celle de la Thébaïde ; car il y avoit en Egypte pluſieurs villes de ce nom. Regardons en général la langue de l'Orient

Moi le Soleil, Seigneur du Ciel,

comme nous devons regarder celle de l'Europe ; c'eſt-à-dire, comme une ſeule langue partagée en pluſieurs dialectes, tant que les mots qu'elle emploie ſortent tous des mêmes primitifs. Quant au titre de *fils du Soleil*, les Rois d'Egypte n'étoient pas ſeuls en poſſeſſion de le prendre. On le voit par l'exemple de Cyrus. C'étoit un uſage commun dans les ſiécles & dans les pays où le Sabéiſme, qui rapportoit tout aux aſtres, étoit en vogue. Les Princes Arſacides ſe qualifioient *freres du Soleil & de la Lune*. Choſroës fils d'Hormiſdas intitule ainſi une de ſes lettres : *Choſroës Rois des Rois, qui ſe leve avec le Soleil, & qui illumine la terre pendant la nuit.* (Voyez Theophylact. Samocatt. liv. iv.) Les filiations employées par les anciens Souverains comme titres faſtueux, ont été ſouvent priſes à la lettre par ceux qui les ont lues dans des ſiécles fort poſtérieurs, & ſont devenues dès-lors une ſource d'embarras & d'abſurdité dans l'ancienne mythologie.

Fin des Notes ſur l'inſcription Egyptienne.

Ainſi l'ordonne le maître de la lumiere.

116. *Moyens qu'on pourroit tenter pour eſſayer de déchiffrer les hiéroglyphes.*

Si quelqu'un vouloit avoir la patience de comparer ſoigneuſement la traduction grecque à l'original Egyptien, (ce qui ſeroit le meilleur moyen de parvenir à déchiffrer les hiéroglyphes) il faudroit qu'il commençât par écrire le grec ſur quatre colonnes de trois lignes chacune ; les lignes allant de droite à gauche, & les mots grecs diſpoſés perpendiculairement les uns ſur les autres du haut en bas. On numéroteroit tous les mots & toutes les figures de l'original, pour plus de facilité à les combiner enſemble, & à retrouver la corrélation qui doit y être ; car les mêmes mots revenans pluſieurs fois dans l'inſcription, on doit auſſi trouver ſur l'obéliſque des figures pareilles en même retour & diſpoſition. On les y voit en effet ſouvent répétées ; & ſi la traduction eſt juſte, on les y doit trouver proportionellement dans le même nombre, dans la même combinaiſon, & à des diſtances correſpondantes. Chaque face

la force, & prise comme titre de dignité, *la puissance*. Le Soleil est le second Sou-

commence en haut par un tableau semblable, & distingué des trois lignes de figures : ce qui paroît être le type d'un titre répété à chaque face. Dans la traduction, la face du midi commence par un titre qu'on n'a peut-être pas répété en traduisant les autres faces. Sur l'obélisque, on voit deux figures humaines debout coëffées d'un bonnet élevé, pointu & refendu en forme de mitre, ayant chacune un bâton royal. L'une a l'air de parler, & l'autre d'écouter. La premiere tient la seconde par le bras & leve l'autre main. Ce type a la forme de ceux que les Romains appelloient *adlocutio*, & pourroit être l'expression hiéroglyphique du titre que le traducteur a rendu par ces mots : *Le Soleil au Roi Rameſtes*. On trouve dans le corps de l'inscription certains mots plusieurs fois répétés tels que ceux ci : *Apollon le fort, fils du Soleil, Roi Rameſtes, fils de Héron, ville du Soleil, Dieu Soleil, a choiſi, tout-lumineux, immortel*, &c. qui donneroit à une personne versée dans l'art de déchiffrer, plus de facilité à comparer sur l'original les

dans le temple du Soleil à Thèbes deux grands obéliſques, ſoit de ſon vivant, ſoit

les proportions, & les relations du tout. Je penſe que l'écriture hiéroglyphique étant par images qui repréſentent de courtes phraſes, ou des mots compoſés, il faudroit joindre, comme je viens de faire, diverſes expreſſions qui ſe retrouvent toujours enſemble dans la verſion grecque.

Mais d'autre part, le moyen que je propoſe de mettre en uſage pour réſoudre ce fameux problême, ſouffre de grandes difficultés. 1° Les figures ſont ſouvent ſi mal-faites, qu'on a peine à deviner ce qu'elles repréſentent. 2° Marcellin, auteur dont le ſtyle eſt ſans netteté, & dont le livre eſt mutilé en cent endroits, peut-être même ici, racontant l'hiſtoire du tranſport de l'obéliſque que Conſtance fit placer dans le grand cirque, parle auſſi, tant d'un autre qu'Auguſte avoit déja fait mettre au même lieu & qui eſt aujourd'hui à la place *del Popolo*, que de pluſieurs autres répandus en divers endroits de Rome; après quoi il ajoute: *Voici la traduction de l'obéliſque de Cirque, tirée du livre d'Hermapion.* Quoiqu'il ſemble

Y-Ser-Cherets, ce qui signifie *le Roi de la terre*. Quant au nom de la Reine *Isis*,

évidemment parler de celui qu'on venoit d'y placer, & qui est l'objet de son récit, quelques Critiques modernes pensent qu'Hermapion ayant, à ce qu'on croit, vécu au tems d'Auguste, la traduction est celle de l'obélisque *del Popolo* que cet Empereur fit transférer, non celle de l'obélisque de Latran transféré par Constance. La raison qu'ils alléguent ne me détermineroit pas à le penser ainsi. Le nom d'Hermapion, assez commun en Egypte peut avoir été porté par des personnes qui ont vécu en différens siécles. Quand le traducteur auroit vécu au tems d'Auguste, dès qu'il avoit fait un livre contenant la version d'une ou de plusieurs anciennes inscriptions lapidaires de l'Egypte, n'est-il pas naturel que Marcellin en ait tiré celle qui au tems où il écrivoit faisoit l'objet de la curiosité publique? & n'a-t-il pas pu appeller ce vieux monnment, *veterem obeliscum*, sans que par cette épithete *veterem* il faille absolument entendre celui des deux obélisques qu'on avoit placé le premier dans le Cirque? De plus l'obélisque

petite image de Divinité, représentant le ſymbole de la vérité, & la préſen-

expliqué par Hermapion eſt celui de Rameſtes; comment auroit-il pu être à Rome au tems d'Auguſte, s'il eſt le même qui étoit encore à Thèbes lorſqu'un prêtre du pays en donna l'explication à Germanicus, comme pluſieurs convenances peuvent porter à le croire. Bianchini ſe contrarie lui-même lorſqu'il fait porter la verſion ſur l'obéliſque *del Popolo*, après être convenu qu'Hermapion a traduit le même obéliſque de Rameſte que Germanicus vit à Thèbes.

Je ne prétends pas diſconvenir que Rameſtes ne ſoit le même roi que Séſoſtris; qu'on n'eût élevé en l'honneur de ce prince plus d'un obéliſque à Thèbes; que la ville dont Auguſte les tira, nommée par Marcellin Héliopolis, ne ſoit la même que Dioſpolis ou Thèbes. Mais Pline dit expreſſément que des deux obéliſques dont Auguſte embellit Rome, l'un placé dans le champ de Mars, (& qui vient d'être déterré vers Monte Citorio) eſt celui de Séſoſtris; l'autre placé dans le grand Cirque (aujourd'hui à la place

del Popolo) est celui du roi Senneserte. Au reste je ne suis pas touché de l'argument qu'on tire du nom d'Héliopolis donné à la ville, tant dans l'inscription traduite en grec, que dans le texte latin de Marcellin. Plus d'une ville d'Egypte a porté ce nom, qui convient fort bien à la ville de Thèbes; étant synonyme de celui de Diospolis qu'on lui donne ordinairement. Ainsi je m'en tiendrois sur cette question plutôt à l'opinion du chevalier Marsham qu'à celle de Bargæus. C'est-à-dire que je crois que l'obélisque en question est plutôt celui de Latran que celui *del Popolo*. Quoi qu'il en soit, il reste néanmoins quelque incertitude sur le choix de celui des deux originaux auquel il faut comparer la traduction. 3° Il y a une lacune dans l'endroit où Marcellin a copié la version grecque d'Hermapion. Des douze lignes d'hiéroglyphes qui forment le tout, trois sur chaque face de la pierre, il n'en reste que six, & même assez fautives dans le texte de Marcellin, sçavoir, les trois premieres inscrites sur la face méridionale:

est la racine d'une infinité de termes usités. *Horæ*, les parties du jour. *Oriens* le côté de la lumiere, le côté du soleil

les deux dernieres d'une autre face, soit l'occidentale ou la septentrionale, & la premiere de celle d'orient. 4° Le traducteur avertit qu'il a commencé par la face du midi. Mais la pierre a changé trois fois de place. Qui sçait quelle est la face qui étoit exposée au midi, soit en Egypte, soit dans le Cirque? Il y a cependant une ressource pour retrouver ce premier côté, au moyen du mot *immortel* qui finit la premiere & la derniere des trois lignes de ce côté. D'autant mieux que ce mot est précédé du mot *Rameſtes*, immédiatement dans la derniere ligne & médiatement dans la premiere; n'y ayant entre deux que le mot *fils du Soleil*, qui se trouve aussi être le second dans la derniere ligne de ce même côté.

Ces petites observations peuvent guider & mettre sur les voies un homme patient, exact, & habile dans l'art de déchiffrer. N'ayant pas ce talent, je dois avouer qu'étant à Rome j'y ai moi-même échoué, & qu'ayant voulu comparer sur place la version grecque

avoir déterminé les Grecs & les Latins à faire de Mars le Dieu de la guerre. Il eſt

aux ſculptures des deux obéliſques, tant de Latran que *del Popolo*, je n'y ai reconnu, ni même entrevu aucun rapport. Il ne m'eſt pas même poſſible d'imaginer comment de telles figures peuvent ſignifier de tels mots : & il faut convenir que nous trouverions le même embarras dans les hiéroglyphes Américains, ſi on ne nous en avoit donné la clef. Le nombre des figures de chaque ligne de l'obéliſque ſurpaſſe de beaucoup celui des mots de la verſion grecque. Il faut qu'on ait employé un bon nombre de figures pour ſignifier un ſeul mot, ce qui ſeroit tout le contraire de ce que dit Marcellin. Il y en a qui ſe trouvent paralleles & placées en ſymmétrie aux mêmes endroits des quatre faces : telles ſont certaines figures de lambels, peignes, ou rateaux, par leſquels il ſembleroit qu'on eût voulu exprimer des nombres. On y trouve à tout moment pluſieurs figures renfermées dans des ovales poſés ſur une baſe. En un mot ſi l'on n'étoit aſſuré par mille témoignages & par l'exemple des Mexicains que

par *Heliopolis*, *ville du Soleil.* C'eſt un équivalent du ſens littéral *terre du feu;*

ces ſculptures repréſentent un diſcours ſuivi, on les prendroit pour une pure phantaiſie des artiſtes d'un ſiecle groſſier, qui ſe ſont aviſés de diſpoſer à leur guiſe de tels ornemens ſur les pierres, comme nous en mettons ſur nos toiles peintes & ſur nos tableaux en découpures.

117. *Pluſieurs anciens peuples, autres que les Egyptiens, ont fait uſage de l'écriture par hiéroglyphes.*

Ce n'eſt pas aux Egyptiens ſeuls parmi les anciens peuples que cette maniere d'écrire étoit affectée : peut-être même ne l'avoient-ils que par imitation de leurs voiſins. Ils la tenoient des Chaldéens, s'il faut prendre à la lettre les termes de Caſſiodore, lorſqu'il dit. « Les aiguilles » de pierre d'une hauteur ſurprenante, » qu'on avoit élevées dans le Cirque, ſont » dédiées, la premiere au Soleil, l'autre à » la Lune. On y a gravé les anciens rites » ſacrés en caracteres chaldéens qui te- » noient lieu de lettres. » Le ſiécle de

& la Paleſtine, que nous nommons encore indifféremment de ce dernier nom,

Caſſiodore pouvoit avoir conſervé des monumens propres à prouver ce qu'il avance, que les caracteres dont on ſe ſervoit en Egypte ſont ceux des Chaldéens. Les Mahométans n'exiſtoient pas alors, & n'avoient pas encore détruit les vieux édifices des Orientaux. Mais il y a plus d'apparence encore que l'Egypte tenoit immédiatement les hiéroglyphes des Ethiopiens. « J'ai lu en Ethiopie, dit Héliodore, » une bande écrite en caracteres non vulgaires, mais qu'on appelle » royaux, & qui reſſemblent beaucoup » à l'écriture ſacrée des Egyptiens. » Thraſile, dans Diogene-Laërce, cite un Traité écrit par Démocrite ſur les lettres ſacrées en uſage à Meroë en Ethiopie. Comme il paroît que les Egyptiens ſont un peuple moins ancien que ceux de Thébaïde & d'Ethiopie (le Delta étant un don du Nil, au rapport d'Hérodote, & croiſſant tous les jours, ainſi que M. Maillet l'a vérifié par de bonnes preuves) je crois très-vraiſemblable que

dit avoir vu en Paleſtine deux de ces

c'eſt de Thébaïde que les Egyptiens, & que c'eſt de Méroë que ceux de Thébaïde avoient tiré leur ancienne & primitive écriture figurée. Ils peuvent bien leur devoir cette invention, ſi, comme les Ethiopiens le ſoutenoient, l'Egypte tenoit d'eux une grande partie de ſes loix, de ſes rits religieux, des cérémonies de la cour, & entr'autres la maniere ſinguliere d'enſevelir les morts. Le rapport de *Diodore* (iij, 5,) eſt ſi détaillé ſur ce qui regarde l'écriture que je ne puis m'empêcher de le tranſcrire ici. « Les » Ethiopiens diſent que les Egyptiens ſont » une de leurs Colonies qui fut menée » en Egypte par Oſiris.... Ils alléguent » diverſes preuves de leur ancienneté ſur » les Egyptiens.... Nous dirons un mot » des caracteres éthiopiens & de ceux » que les Egyptiens appellent hiérogly- » phes.... Ces ſortes de lettres reſſem- » blent, les unes à différentes eſpeces » d'animaux, d'autres aux extrémités du » corps humain, d'autres à des inſtru- » mens méchaniques. Ainſi ils compoſent

pût comparer aux grandes actions de ce

» leur écriture, non d'un assemblage de
» lettres & de mots, mais d'un arrange-
» ment de figures dont un long usage a gravé
» la signification dans leur mémoire. En
» effet s'ils représentent un milan, un
» crocodile, un serpent ou quelque par-
» tie du corps humain, comme un œil,
» une main, un visage & d'autres choses
» semblables; c'est que le milan, par une
» métaphore assez naturelle, signifie tout
» ce qui est prompt & subit; d'autant qu'il
» vole le plus legérement de tous les
» oiseaux : le crocodile dénote toutes
» sortes de méchancetés : l'œil marque
» un observateur de la justice, & tout
» ce qui défend le corps. Entre les au-
» tres parties, la main droite avec les
» doigts étendus exprime l'abondance des
» choses nécessaires à la vie; la main
» gauche fermée, indique l'œconomie &
» l'épargne. Il en est à-peu-près des autres
» parties du corps, aussi-bien que des
» instrumens. Les Ethiopiens recherchant
» avec soin la signification de chacune de
» ces figures & se l'imprimant dans l'esprit

» par une longue application, connoiſſent » d'abord ce quelles repréſentent.

Les Phœniciens avoient comme en Egypte des figures d'animaux pour lettres. Philon de Biblos, dans ſa Préface, dit que Sanchoniaton fouilla dans les archives, & y trouva pluſieurs choſes ſecrettes écrites en lettres Ammonéenes qui n'étoient pas entendues de tout le monde. Par lettres Ammonéenes, on peut entendre des caracteres figurés, ou les hiéroglyphes, en uſage dans le fameux temple du Soleil, connu ſous le nom de temple de Jupiter Hammon, (*Hamma*, i. e. *Pater Sol. Hamman*, i. e. *Templum Solis. Hammanim*, i. e. *Simulachra Solis*, & en général *Simulachra*, *Anaglypta*). Les auteurs font auſſi mention de l'écriture ſacrée des Babyloniens. Les Hébreux prétendent en avoir eu une dans les premiers tems, & diſent que le Samaritain n'étoit que le caractere vulgaire poſtérieurement mis en uſage. Les Arméniens dont la langue porte un caractere original, outre les lettres courantes, en ont d'autres

que le vrai nom de Cyrus Roi de Perſe

figurées & repréſentatives, fort curieuſes. Les hiérophantes des Grecs, au rapport de Théodoret, conſervoient dans leur temple un caractere qu'ils appelloient ſacré & différent du vulgaire. Il y a grande apparence, ſi le fait eſt vrai, que ce caractere n'étoit que celui d'Egypte qu'avoient apporté en Grece les premieres colonies Egyptiennes. Mais il eſt plus vraiſemblable que dès-lors l'écriture littérale avoit cours en Egypte. On a dit que les Thraces s'étoient auſſi ſervi de caracteres ſymboliques : c'eſt-à-dire ſeulement, qu'ils ont pu, comme les Scythes, employer des ſignes allégoriques, comme ſignes de leurs expreſſions.

Nous n'apprenons pas que parmi nos peuples du Nord, Latins, Celtes, Teutons & autres, cette écriture ſymbolique ait été d'uſage. Auſſi, malgré l'antiquité que quelques auteurs veulent donner aux Runes ſeptentrionales, dont le nom, que Spelman en ſon Gloſſaire explique, *myſtere ou choſe ſacrée*, ſignifie plutôt *raie*, *rainure*, *gravure*, je ſuis perſuadé que les Sauvages

en Egypte pluſieurs villes de ce nom. Regardons en général la langue de l'Orient

d'Europe n'ont point eu l'uſage de l'écriture avant les voyages qu'y firent les Phœniciens & les Grecs, tems auquel l'uſage de l'écriture *littérale* avoit déja prévalu. Mais les anciens Barbares Septentrionaux ſans avoir l'uſage de l'écriture ne laiſſoient pas que d'employer les figures ſymboliques pour exprimer verbalement leur penſée. Phérécide, (cap. *Clem. Alex. Strom. L. v, p.* 567,) rapporte qu'Idanturas roi des Scythes, habitans au de-là du Danube, envoya au roi de Perſe Darius, qui étoit entré à main armée dans ſon pays, une ſouris, une grenouille, un oiſeau, une fléche & une charrue pour lui annoncer quel ſeroit le mauvais ſuccès de ſon entrepriſe. Cela vouloit dire : *A moins que vous n'échappiez en l'air comme des oiſeaux, ſous terre comme des rats, ou ſous l'eau comme des grenouilles, vous périrez par nos fléches; car la terre que nous labourons ne vous appartient pas.* Clément Alexandrin remarque que non-ſeulement les Egyptiens, qui ont été fort adonnés à la philoſophie, mais toutes les

nations barbares qui en ont eu quelque teinture ont fait autrefois uſage de l'écriture par ſymboles. Il faut que cette façon d'écrire ſoit bien naturelle à l'homme, puiſqu'on la trouve répandue chez des peuples qui n'ont point eu de liaiſon les uns avec les autres.

118. *Les figures ſymboliques réduites en clefs plus ſimples. Ecriture chinoiſe.*

On peut aſſurer que l'on n'a écrit que rarement, & preſque toujours en gravant ſur des matieres dures, tant qu'a duré l'uſage des figures ſymboliques. La difficulté, la longueur, l'embaras de cette méthode, la ſurcharge des ſymboles réunis & compliqués ſont de bonnes raiſons de le préſumer ainſi. Mais lorſque l'uſage des ſymboles fut une fois commun & bien convenu, rien ne devint plus naturel que de ſe contenter de rendre les figures par des traits plus ſimples; ce qui rendoit la méthode beaucoup plus expéditive & commençoit d'introduire une eſpece d'écriture courante d'un plus commode uſage

pour l'écrivain ; si commode même, qu'il n'y a guères moyen de douter que l'altération n'ait toujours augmenté en ceci, comme en tout le reste, & qu'on n'ait de plus en plus simplifié les esquisses des figures. Ces traits croqués, abréviations de figures non encore méconnues, étoient des clefs qui présentoient à l'œil des mots entiers ou des idées. C'étoit beaucoup que d'en être venu-là. Les facilités données par la nouvelle formule faisoient tout d'un coup faire à l'art un progrès immense. On a pu même absolument parlant se contenter de cette dernière méthode ; malgré les embarras d'une extrême complication qu'elle tient encore de son origine ; malgré le nombre énorme de caracteres qu'elle oblige d'employer, correspondant au nombre infini des idées, ou plutôt très-insuffisant pour les rendre toutes, quoique la vie d'un homme ne suffise pas pour apprendre à lire & à connoître tous ces caracteres. Nous avons aux extrémités de l'orient l'exemple d'une quantité de peuples po-

licés, exercés dans les arts & dans la morale, qui s'en ſont tenus à cette méthode, & qui même par habitude la préferent à la nôtre. Les Chinois, le plus ancien peuple connu de la terre & le plus fidele obſervateur des coutumes anciennes, n'ont jamais changé leur écriture par clefs ſymboliques. Ils peignent, non les ſons de la voix, mais les objets de la penſée par un certain nombre de figures radicales, & par les variétés innombrables dont ils chargent chaque racine.

Je me ſuis trop étendu ſur les formules d'écritures Américaine & Egyptienne pour m'arrêter encore long-tems à décrire celle de la Chine, mieux connue par le grand détail où nos miſſionnaires d'Europe ſont entrés ſur un objet très-intéreſſant pour l'hiſtoire de l'eſprit humain. Pluſieurs ſçavans en ont curieuſement parlé, entre autres, Freret, dans le ſixieme volume des Mémoires de l'Académie. Il ſuffira de dire que ſelon l'opinion commune la plus ancienne écriture des Chinois fut purement réelle & repréſentative des objets nommés,

Planche IX. *Tom. I. p. 425*

Caracteres representatifs tirés de l'écriture Chinoise.

comme d'un *œil*, d'une *main*, &c. & qu'on croit reconnoître encore les images groſſieres de ces objets dans les caracteres qui les expriment aujourd'hui ; tels que l'on en voit ici quelques-uns repréſentés : (Voyez *Pl.* VIII.) Qu'il y a apparence que les objets figurés ont été de bonne heure employés comme ſymboles : Que les Chinois ſe ſont auſſi ſervis de cordelettes nouées pour dreſſer des mémoriaux, comme je l'ai rapporté (n° 106 :) Que *Fohi* ſubſtitua aux cordes nouées des caracteres formés par la combinaiſon de pluſieurs lignes droites & paralleles, les unes entieres, les autres briſées. On les appelle *ko-va*, & ce mot ſignifie *choſe expoſée au public.* Il ſe peut, comme le croit Freret, que les cordelettes aient donné lieu à l'introduction de la peinture des lignes qui les repréſentent, les unes entieres, les autres briſées pour repréſenter les nœuds. L'ancien livre *I-king*, dont l'intelligence eſt perdue, eſt écrit, partie en *hotou* ou cordelettes avec

des nœuds blancs & noirs, partie en *koua* ou lignes, ſoit entieres, ſoit briſées. Chaque ligne eſt compoſée d'un, de deux, ou de trois points, c'eſt-à-dire, courte, moyenne ou longue. La ligne eſt entiere ſi les points ſont contigus : ſi elle eſt briſée, c'eſt en deux ou en trois piéces. On a combiné parallelement enſemble de différentes manieres des lignes entieres ou rompues, pour en former chaque caractere, en employant s'il le falloit juſqu'à ſix lignes paralleles des deux eſpeces, pour un ſeul caractere : de ſorte que la variété des combinaiſons poſſibles ne laiſſoit pas de donner un certain nombre de caracteres élémentaires ; chacun deſquels étoit, dit-on, approprié à déſigner une certaine choſe ou une certaine modalité générale des êtres. Toute inſuffiſante qu'étoit cette méthode, on ne peut nier que la méchanique n'en fût ingénieuſe.

Elle me paroît avoir du rapport avec les caracteres inconnus gravés ſur les monumens de Tſchilminar, ou ruines de

l'ancienne Perſépolis, dont le Bruyn & Chardin nous ont donné les figures. Ce caractere d'écriture n'a qu'un trait uniforme, comme l'eſt la ligne de l'ancien Chinois. C'eſt toujours une eſpece de clou ou triangle oblong & fort étroit. Ces clous ſont perpendiculaires ou inclinés plus ou-moins d'un côté ou d'un autre; la pointe en bas ou la pointe en haut; plus grands ou plus courts; ſeuls ou enſemble, deux à deux, trois à trois, quatre à quatre. On connoît aiſément qu'il peut réſulter de cette variété d'aſſemblage & de poſition un certain nombre de caracteres élémentaires capable d'avoir formé l'écriture de ces ſiécles inconnus.

Les caracteres dégénérés des images réelles, réduites à des traits plus ſimples & plus expéditifs, ſont fort anciens à la Chine. On raconte qu'un Souverain qui regnoit 28 ſiecles avant l'ére vulgaire, perfectionna cette écriture, multiplia les caracteres & en varia les figures. Les Chinois ont encore un des livres écrits

ſuivant la forme alors établie. Dans la ſuite les progrès ne firent que s'étendre : ce fut, ſelon eux, dans le cours du douzieme ſiécle avant l'ére vulgaire que l'écriture ſe trouva portée au plus haut point de perfection. Ils ajoûtent que les caracteres alors en uſage étoient tous fondés ſur des raiſons philoſophiques : qu'ils exprimoient la nature des choſes qu'ils ſignifioient ; ou du moins la déterminoient en déſignant les rapports de ces mêmes choſes avec d'autres mieux connues. (*Freret, ibid.*) On ne peut mieux définir que par ces paroles l'écriture *réelle-curiologique* & l'écriture *ſymbolique ;* le ſens *propre* & le ſens *figuré.* Comment nier que les caracteres dont on parle ici ne fuſſent dérivés des images réelles de chaque choſe, & que tout le ſyſtême de cette méthode ne portât ſur un fondement plutôt néceſſaire & phyſique, c'eſt-à-dire fondé ſur la repréſentation même des objets naturels, qu'arbitraire & conventionnel ? Je m'étonne que Freret, le plus ſçavant homme qui ait vécu de notre tems &

l'un des meilleurs raiſonneurs quand il n'étoit pas préoccupé, ait pu avancer comme un principe, que ces ſignes formés par de ſimples traits, n'étoient que des figures arbitraires, n'ayant qu'un rapport conventionel & de pure inſtitution avec les choſes ſignifiées.

L'écriture chinoiſe ſouffrit un grand échec dans le troiſieme ſiécle, s'il eſt vrai, comme on le prétend, qu'un empereur ennemi des lettres fit brûler tous les livres, & que ce ne fut que 50 ou 60 ans après, dans le cours du deuxieme ſiecle qu'un autre empereur fit rechercher ceux qu'on avoit pu cacher & ſauver de la perſécution. A l'aide de ces reſtes & de la tradition, on reſtitua de mémoire ou d'exemple une partie des caracteres perdus; mais faute d'être ſuffiſamment inſtruit du véritable ſyſtême de l'ancienne écriture primitive, ou d'y avoir donné une ſoigneuſe application, on y introduiſit un grand nombre de caracteres bizarres qui n'avoient aucune analogie naturelle avec les anciens.

Il ne faut pas croire que ce nombre infini de clefs qu'on dit monter à 80000, ſoient primitives & indépendantes les unes des autres. Comme ce ſont des mots, & non des lettres, nous en avons, à vrai dire, tout autant dans nos langues. La plûpart de ces clefs ſont compoſées de pluſieurs autres plus ſimples, & ſervent, ainſi jointes, à faire le tableau d'une idée combinée de pluſieurs idées ſimples. Il y a donc une analogie dans ces combinaiſons, qui en fait aiſément deviner le réſultat par la connoiſſance que l'on a de la valeur des traits ſimples dont chacune d'elle eſt compoſée : comme dans la plûpart de nos mots, preſque tous compoſés & allongés, il y a une dérivation qui en rend l'intelligence facile dès que l'on connoît le terme ſimple dont ils ſont dérivés. Or chez nous les termes primitifs, & chez les Chinois les traits ſimples ſont en petit nombre correſpondant au petit nombre de nos idées ſimples qui ont ſervi à former les racines, ou les premiers traits d'où eſt ſortie la

famille innombrable des mots dérivés en toutes langues. Le pere Lecomte a donné la table des expreſſions qui ne montent qu'à 328, dont la combinaiſon variée produit un nombre prodigieux. Il en eſt de même des traits ſimples, compoſés de la ligne droite, de la ligne courbe & du point, placés & variés en 214 manieres. Ce ſont autant de caracteres radicaux correſpondans aux notions générales que les hommes peuvent ſe propoſer d'exprimer. (*Freret, ibid.*) Il faut obſerver encore deux ſingularités de cette langue. L'une qu'il n'y a point de rapport conſtitué entre le ſigne qui repréſente un objet à la vue & le ſon que le nom de cet objet fait entendre aux oreilles en le prononçant. Au lieu que chez nous *B* & *A* font *BA* : en cette langue deux traits ayant chacun leur nom, s'ils ſont joints enſemble, ſe prononcent par un ſon qui n'a quelquefois rien des deux autres. L'autre qu'en conſéquence de ce défaut de rapport entre les ſignes & les ſons, chacune des nations qui ſe ſert de

ces ſortes de caracteres, les prononce avec les ſons de ſa propre langue en y attachant le même ſens dans lequel on a écrit; de ſorte que toutes comprennent fort bien ce que l'on a écrit, ſans rien entendre à ce qu'une d'entr'elles diroit en le liſant. La direction des lignes de cette écriture eſt perpendiculaire du haut en bas, les lignes continuées de droite à gauche, comme je l'ai ſoupçonné des hiéroglyphes Egyptiens; quoique je ſois bien éloigné de croire que ces deux peuples aient une origine commune. A la vérité, il y a quelques traits de reſſemblance entre ces deux nations anciennement civiliſées, comme il y en a entre les nations ſauvages des Celtes & des Américains. Mais pour établir la theſe moderne que les Chinois ſont une colonie Egyptienne (theſe abſolument démentie par l'hiſtoire, & aſſez ſemblable à celle de Laffiteau qui vouloit que les Américains fuſſent une colonie de Pelaſges Grecs) il faudroit, pour la faire adopter, des preuves auſſi démonſtratives, auſſi irréſiſtibles

irréſiſtibles que celles qu'on a juſqu'à préſent apportées ſont peu concluantes.

Telle eſt la forme actuelle de l'écriture Chinoiſe dont les caracteres ſont les ſignes immédiats des idées qu'ils expriment & n'ont aucun rapport avec l'écriture verbale dont les caracteres ſont les ſignes immédiats des mouvemens exécutés par l'organe vocal. Telle eſt enfin la plus ancienne méthode, plus ou moins compliquée, qu'ont ſuivie tous les peuples de la terre aſſez civiliſés pour avoir un uſage de l'écriture habituelle & commune.

119. *La multiplication des idées réfléchies & morales oblige d'abandonner l'écriture ſymbolique. Cauſe de l'invention de l'écriture littérale.*

Mais les défauts de cette formule, ou de toute autre qui s'exprime par ſymboles, a forcé d'autres peuples d'abandonner l'ancienne route où ils ne faiſoient que s'égarer davantage, plus ils alloient en avant; & de s'en frayer une nouvelle d'un genre abſolument différent. En effet

l'augmentation des connoiſſances ayant de jour en jour en jour mieux civiliſé certains peuples, leurs eſprits s'exercerent auſſi davantage ſur les objets extérieurs ; ce qui leur inſpira un plus grand nombre d'idées ſimples, & un nouvel ordre d'idées combinées. A meſure que les idées ſe multiplierent, il fallut multiplier les mots qui les expriment, & les figures repréſentatives de ces mots. Mais on ſe trouva bientôt arrêté par un inconvénient inſéparable de la méthode ſymbolique. Quelque ſoin que l'on prît de borner le nombre des ſymboles, & de faire adroitement ſervir le même caractere ou la même clef aux choſes qui avoient entr'elles quelques rapports, en ajoûtant, ôtant, ou variant ſeulement un attribut, ou une piéce de la figure ſymbolique, cette écriture devenoit impraticable par la quantité de figures qu'il falloit multiplier ou varier, non-ſeulement comme les objets, mais comme les jugemens que l'eſprit porte de ces objets. Alors dans le deſir de trouver une nouvelle

méthode, on étudia ſans doute avec ſoin l'organe de la parole; & l'on découvrit, ou du moins l'on crut découvrir, que les ſons de la voix, avec leſquels nous pouvons ſignifier tout ce qui nous plaît, n'étoient qu'en petit nombre. On s'aviſa donc de repréſenter ce petit nombre de ſons par un égal nombre de caracteres ſimples ou *lettres*, dont le mêlange combiné, portant aux yeux, à force d'habitude, tout ce que les articulations des organes portent aux oreilles, préſente à l'eſprit l'idée des objets extérieurs d'une maniere plus ſimple, plus courte, & plus facile que ne feroit la figure même de ces objets. On trouva d'abord douze ou ſeize de ces caracteres ſimples: puis avec un plus grand examen ou par une plus grande facilité, on y ajoûta peu-à-peu un plus grand nombre, qui, à ce qu'on croit, ne paſſe pas 24 ou 26. J'ai fait voir ailleurs (n° 28 & ſuiv.) que cette opinion commune ne va pas aſſez loin, ou qu'elle y va beaucoup trop. Au reſte je ne m'arrête pas à traiter ſéparément de l'écriture

ſyllabique, & de l'écriture littérale. Toutes deux ſont organiques, & n'ont, à vrai dire, entr'elles preſqu'aucune différence. Ce que j'obſerve ſur l'une convient à-peu-près également bien à l'autre. Elles n'ont de différence que dans la multiplicité des caracteres alphabétiques que la premiere eſt obligée d'avoir pour ne pas ſéparer le ſon vocal de la forme que l'organe lui donne: de ſorte qu'il faut multiplier chaque conſonne par le nombre des voyelles qu'elle fait ſonner ; ou réciproquement.

120. *Le paſſage des caracteres compoſés aux caracteres ſimples a fait nommer ces derniers* lettres.

Lorſque les nouveaux caracteres organiques plus ſimples furent d'uſage pour remplacer les hiéroglyphes ou caracteres figurés de la grande & écriture ſymbolique, on les nomma *lettres*, *literæ*, ou autre mot ſynonyme : ce qui ſignifie *les figures ſimples*, *les petites figures*, pour les diſtinguer des anciens caracteres plus compliqués : nom dérivé parmi nous du grec

λιτὸς i. e. *ſimplex, tenuis, exilis :* & de *litera* on a fait le verbe *legere* par le ſupin *lectum*. Cette étymologie du mot *lettre*, à laquelle Voſſius s'arrête par préférence, eſt évidemment la bonne. Elle rend une juſte raiſon du nom impoſé aux nouveaux traits pour les diſtinguer des anciens, en même temps qu'elle indique fort bien la trace du paſſage des uns aux autres.

121. *On ne peut indiquer en quel tems ni par qui l'écriture littérale a été introduite.*

On ne peut douter que la nature n'ait de bonne heure indiqué les premiers élémens de l'écriture figurée aux peuples qu'elle a doués de quelque doſe d'intelligence. Il ſeroit bien inutile de rechercher le tems d'une invention née, pour ainſi dire, avec l'homme. Il n'en eſt pas de même de l'écriture organique, fruit d'une longue & ſçavante obſervation. Cependant on ne peut dire au juſte par qui ou en quel tems elle a été inventée. Les

monumens certains nous manquent à cet égard, tant l'invention eſt ancienne ; & les traditions n'ont rien là-deſſus de bien aſſuré. L'opinion commune qui en donne l'honneur aux Phœniciens ne ſignifie autre choſe ſinon qu'ils peuvent être regardés comme inventeurs par rapport à nous qui la tenons d'eux. Quelques anciens auteurs lui donnent une très-haute antiquité dans l'Aſſyrie ; mais il eſt douteux ſi par le mot *literas* ils ont entendu parler de l'écriture littérale, ou d'une écriture quelconque. D'autres auteurs font l'invention récente & l'attribuent aux Egyptiens : peut-être n'ont-ils voulu parler que du tems ou l'Egypte ſubſtitua l'écriture littérale à l'ancienne formule uſitée dans ce pays. Pline, (*l. vij, ch.* 56,) ſemble croire que l'uſage de l'écriture eſt auſſi ancien que l'homme : *Apparet æternum literarum uſum.* Selon l'apparence il a voulu dire par-là que cet art eſt ſi ancien que ſon origine remonte au de-là de toute tradition humaine. Car c'eſt en réfléchiſſant ſur la haute antiquité des obſervations

aſtronomiques inſcrites par les Babyloniens ſur des lames de terre cuite qu'il s'exprime ainſi. Il avoit dit plus haut que les Aſſyriens ont toujours eu l'uſage des lettres, dont quelques autres attribuent l'invention aux Eyptiens, aux Syriens, ou aux Phœniciens qui les apporterent en Grece. *Literas ſemper arbitror aſſyrias fuiſſe.* Il eſt conſtant que s'il falloit diſputer de la gloire de l'invention, les Aſſyriens nation très-ancienne ſeroient pour le moins auſſi-bien en droit d'entrer en lice qu'aucune des autres cy-deſſus mentionnées; mais peut-être faudroit-il qu'elle cédât aux Indiens ou à quelqu'autre nation plus orientale. Que ſi l'on veut prendre à la rigueur les expreſſions de Pline, & croire avec lui que l'écriture a toujours été en uſage chez les Aſſyriens; ſon ſentiment n'a rien d'incroyable, s'il a voulu dire que l'homme dès le premier tems a fait uſage de ſa faculté de figurer les images groſſieres des objets extérieurs pour montrer aux yeux & indiquer ce qu'il ne pouvoit imiter par l'organe de ſa voix. Mais il

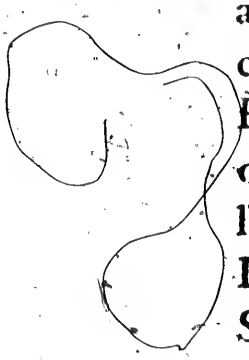
eſt aiſé de voir que ſa propoſition n'eſt pas ſoutenable, s'il a voulu parler, même des hiéroglyphes naturels employés comme ſymboles ; invention de l'art arbitraire & conventionnelle, que la nature n'a pas dictée : & encore moins s'il a voulu parler de l'écriture littérale telle que nous l'avons, invention beaucoup plus fine & plus compliquée que la précédente. On peut aſſurer hardiment qu'elle ſuppoſe une longue exiſtence précédente du genre humain. L'exemple général des peuples ſauvages, qui ne l'ont pas, prouve que ce n'eſt que fort tard, après un grand exercice & un long développement, que l'eſprit humain a pu parvenir à une telle invention.

Anticlide croyoit & s'efforçoit, dit Pline (*ibid.*) de prouver par d'anciens monumens que cette invention des petites lettres étoit dûe à Menon l'Egyptien quinze ans ſeulement avant le tems de Phoronée, (Pharaon) qui a conduit en Grece la plus ancienne des colonies étrangeres qui y ſoient arrivées ; mais

Béroſe & Epigene ſoutenoient, ajoûte-t-il, qu'elle étoit en uſage au moins cinq à ſept ſiécles avant le ſiécle de Phoronée, dont on place ordinairement l'émigration dans le dix-huitieme ſiecle avant notre ére.

122. *Traditions hiſtoriques ſur la tranſmiſſion de l'art de peuples en peuples.*

Au rapport de Diodore (*l.* 5,) les Egyptiens ainſi que les Phœniciens tenoient l'art des Syriens, premiers inventeurs. Ces Syriens, s'il en faut croire Euſebe, (*Prepar. Ev. l.* 10,) ſont les Hébreux. Il cite Eupoleme qui dit que Moïſe l'enſeigna à ſa nation de qui les autres peuples de Chanaan l'aprirent. Mais Moïſe dans ſes livres ne dit lui-même rien de pareil. Il ne s'attribue point une telle invention dans le récit fort circonſtancié de tout ce qu'il a fait & preſcrit au peuple qu'il gouvernoit : & tant de livres qu'il a écrit montrent que l'écriture étoit dès-lors une choſe très-uſitée en orient : ce qu'il ſeroit également facile de prouver par pluſieurs endroits du Pentateuque où divers autres livres ſont cités & extraits, & par l'antiquité



du livre de Job qu'on croit encore plus ancien. De plus les colonies Phœniciennes chaſſées de leur pays par l'invaſion des Hébreux divulguerent par-tout cet art en occident. Il eſt donc certain que dès-lors l'art étoit familier en Egypte & en Chanaan. Il eſt poſſible que ceux-ci la tinſſent des Syriens, & que ces derniers l'euſſent appris des Aſſyriens ou Babyloniens, puiſque ſelon Pline, l'art étoit ſi ancien chez ceux-ci : encore eſt-il probable qu'ils n'en étoient pas les inventeurs, & qu'ils le tenoient de quelque peuple ſitué plus avant dans l'intérieur de l'Aſie, plus voiſin de l'équateur. Car plus les traditions remontent, plus elles s'approchent de ce canton de la terre ; & nous voyons toutes les connoiſſances faire la même route, & s'avancer de l'Aſie intérieure vers l'occident ; de l'équateur vers le nord. On a dit que parmi les Grecs les Pelaſges avoient l'uſage de l'écriture avant l'arrivée des colonies Phœniciennes en Grece ; mais qu'ils le perdirent au tems que la Grece fut dépeuplée par les inon-

dations ; ce qui a fait dire que Cadmus fils d'Agenor en avoit le premier introduit l'uſage en cette contrée. (*Diodore, l.* 5.) Euſtathe, (*in Iliad. ij*, 841,) va plus loin & rapporte que les Pelaſges conſerverent ſeuls au tems du déluge l'uſage de l'écriture que les autres nations Grecques perdirent alors. Diodore dit ailleurs (*l.* 3,) que les nouvelles lettres apportées aux Grecs furent appellées Phœniciennes, & que les anciennes lettres dont on ſe ſervoit auparavant, & dont celles-ci firent abandonner l'uſage, ſe nommerent Pelaſgiques : ce qui dit aſſez clairement que l'art d'écrire à la Pelaſgienne ne fut pas entiérement perdu au tems du déluge de la Grece. Quelques ſçavans ont même ſoupçonné que les Runes ſeptentrionales étoient les reſtes de cette vieille écriture Pelaſgique conſervée dans le nord de l'Europe. D'autres auteurs préſument que c'eſt des Scythes que les anciens Grecs avoient appris l'art de l'écriture. Mais d'où ſçait-on que les Scythes ayent eux-mêmes connu cet art ? La conjecture contraire

ſeroit plus vrai ſemblable tant à leur égard qu'à celui des Pelaſges même. Si les Pelaſges ont eu en effet cet uſage, il y a beaucoup d'apparence que leur écriture étoit en figures ſymboliques plutôt que littérale : & que quand les Phœniciens eurent fait connoître aux Grecs les avantages de la nouvelle invention, ceux-ci abandonnerent auſſi-tôt leur ancienne méthode Pelaſgienne. Palamede n'eſt point l'inventeur des lettres parmi les Grecs. Il n'a fait comme Simonide qu'introduire quelques figures nouvelles qui pour plus de facilité exprimoient des conſonnes doubles. (*Plin. vij*, 66.) Il eſt conſtant que cette invention a été tranſmiſe par les Orientaux ; ſoit que Cadmus en ſoit l'auteur, ou Cécrops l'Egyptien, ou Linus précepteur d'Hercule, c'eſt-à-dire d'un marchand Tyrien : cet Hercule ne pouvant être le Thébain fils d'Amphitryon, puiſque l'hiſtoire nous apprend qu'il y avoit en Grece des monumens écrits au temps même d'Amphitryon. Les Européens tiennent donc cette invention des

Orientaux : & il eſt certain que les lettres qui leur furent portées ſont les lettres Phœniciennes dont l'Europe ancienne & moderne a toujours depuis fait uſage.

123. *Les lettres Phœniciennes ſont les plus anciennes aujourd'hui connues ; & celles d'Europe en tirent leur origine.*

Laiſſons donc les Phœniciens jouir, ſelon la tradition la plus ordinaire, de la gloire d'avoir inventé ce bel art de l'écriture organique. Ils en ſont du moins les inventeurs à notre égard, puiſqu'il eſt conſtant que ce ſont eux qui par leurs voyages l'ont divulguée dans les pays plus occidentaux. On en a une foule de preuves, parmi leſquelles il n'y en a point de meilleure que celle qui ſe tire de la choſe même : je veux dire l'étymologie de la figure de chacun de nos caracteres vulgaires, laquelle ſe trouve dans le Samaritain. Le caractere Phœnicien eſt le même que le Chananéen : on n'en ſçauroit douter, puiſque c'eſt même peuple & même

pays. Par la même raiſon le Chananéen eſt à-peu-près le même que le Samaritain. Or le Samaritain eſt l'ancien caractere hébreu : ce qui eſt prouvé par les anciens Sicles de Paleſtine dont les inſcriptions ſont en caracteres Samaritains. Donc le Phénicien eſt le même, ou à-peu-près le même que l'ancien caractere hébreu. Les *Cadmus*, c'eſt-à-dire les *hommes d'orient* ont tranſmis ce caractere tant aux Grecs (qui le retournerent de gauche à droite, après s'en être ſervi d'abord à la maniere orientale, puis alternativement de deux manieres, allans & revenans comme les bœufs qui tracent des ſillons) qu'aux Etruſques & Oſques d'Italie, qui retinrent l'uſage d'écrire de droite à gauche, & ne ſe ſervirent que de lettres capitales. Les Latins deſcendus des Oſques, formans leur langue ſur le dialecte grec éolique, qui prévaloit dans leurs provinces, uſerent pour petit caractere des lettres à la grecque, & pour caractere capital des figures oſques & étruſques, qu'ils retournerent de l'autre

ſens à la grecque, afin de conſerver l'uniformité dans leur écriture. Les deux inſcriptions en lettres oſques, qu'on vient de trouver dans la ville ſouterreine d'Herculane, ont un rapport infini avec les capitales latines figurées à l'envers. Telle eſt l'étymologie de la figure de nos caracteres. Au reſte il me paroît probable que les Etruſques ont emprunté leurs lettres immédiatement des colonies orientales plutôt que des Grecs. Elles ſont fort ſemblables à celles que Scaliger donne pour être les lettres des inſcriptions Thébaines; & de plus les Etruſques écrivoient de droit à gauche. Je crois auſſi que les Latins ont pris leurs lettres immédiatement des Etruſques, & qu'ils les ont enſuite figurées à-peu-près ſemblables aux lettres éoliques de la grande Grece qui en différoient peu, ſuivant le ſens des lignes de gauche à droite. Les lettres que Cadmus aporta en Grece ſeroient encore plus ſemblables aux lettres latines, qu'aux grecques même vulgaires, telles que nous

les avons & telles que les Grecs les avoient altérées par l'uſage, ſi la forme en étoit telle que Scaliger (*ad. An. Euſeb.* 1617. *Vide Henſelium Synops. Harmonic. p.* 88,) l'a figurée dans les trois anciennes inſcriptions qu'Hérodote dit avoir vu écrites en lettres cadméennes ſemblables aux ioniques dans le temple d'Apollon à Thèbes en Béotie. Les inſcriptions les plus anciennes qui exiſtaſſent parmi les Grecs étoient l'une d'Amphitryon petit-fils de Cadmus; la 2e, d'Hippocoon fils de Laïus; la 3e, de Laodamas fils d'Etéocle. J'ajoûterai ici quelques preuves, preſque toutes tirées de Bochart pour démontrer que les figures des lettres grecques, & des nôtres, viennent néceſſairement du caractere chananéen, qui étoit ſans doute fort approchant de l'Egyptien, vû le voiſinage des deux peuples, s'il n'étoit le même, comme cela eſt encore plus vraiſemblable & comme il faut que le ſoutiennent ceux qui prétendront que l'art a paſſé directement d'Egypte en Grece.

124. *Preuves que les lettres grecques, étruſques & latines, viennent du cananéen ou phœnicien.*

1° Cadmus Hévéen de naiſſance, & officier de cuiſine du roi de Phœnicie, fut le chef d'une colonie qui paſſa dans la Grece. Harmonie ſa femme, muſicienne du palais, au rapport d'Euhemere, & probablement native des environs du mont Harmon dans le même pays, porta la premiere en Grece, ſelon les apparences, l'art de la muſique. Quant à celui de l'écriture, il eſt preſque conſtant qu'il y fut porté par ſon mari, qui n'aura ſans doute pas donné aux Grecs d'autres lettres que celles de ſon pays. Les lettres grecques ioniques paſſent pour les plus anciennes entre tous les caracteres grecs. Hérodote (*l. v, ch.* 58,) dit que les caracteres dont les Phœniciens ſe ſervoient de ſon tems étoient les mêmes que les anciennes lettres ioniques, dont on avoit un peu altéré depuis la figure & le ſon. Il ajoûte qu'en ce canton de la Grece, le

mot *phœniciennes* ſignifie *lettres*. Hézychius, rend de même le mot Ἐκδοσιξαι par le terme ſynonyme ἀναγινῶσαι (d'ἀναγινώσκω *lego*.)

125. *Preuve du paſſage des figures ſymboliques aux figures littérales.*

2° Les Grecs malgré la prétention où ils étoient que leur langue eſt la plus ancienne de l'univers, étoient obligés de reconnoître eux-mêmes, dit le philoſophe Crates, que les noms apellatifs de leurs lettres ne ſont pas tirés de leur langue, mais de quelqu'autre langue barbare. *Alpha* eſt le nom que Cadmus a donné à notre premiere lettre, dit Plutarque, parce que les Phœniciens appellent ainſi un *bœuf*. En effet ſi on fait attention à la figure de l'*aleph* ſamaritain, on y trouvera quelque image groſſiere d'une tête de bœuf avec ſes deux cornes. On voit ici une trace du paſſage des hiéroglyphes aux lettres courantes. Et il n'eſt pas étonnant que les Cananéens ou les Egyptiens leurs voiſins ayent donné à leur premiere

lettre le nom & la figure de l'animal le plus utile, ſi révéré parmi eux, & ſi commun dans leur ancienne écriture ſymbolique. Au reſte il n'eſt pas certain que le bœuf fût la premiere lettre de l'alphabet ſimple des Egyptiens : car Plutarque dit ailleurs que la premiere lettre de leur alphabet étoit un Ibis portant le bec à ſes jambes : ce qui figuroit une eſpece de triangle. De-là peut-être que l'*A* majuſcule a une forme à-peu-près triangulaire ; au lieu que l'*a* ordinaire (ſur-tout celui des Grecs α) approche plus de la forme d'une tête de bœuf poſée horizontalement ; mais de quelque maniere que cela ſoit, on retrouve toujours ici le paſſage des figures hiéroglyphiques aux caracteres ſimples.

126. *Alphabet chananéen comparé avec le grec.*

3° Les noms des lettres vulgaires & grecques ſont les mêmes que ceux des lettres hébraïques *A. B. C. D. E*, &c. *Alpha, Beta, Gamma, Delta, Epſilon*, &c.

Aleph, Beth, Guimel, Daleth, Hé, &c. L'ordre eſt le même preſque dans tout le cours de l'alphabet : & cet ordre eſt fort ancien, comme on peut le vérifier, dit Selden, par les acroſtiches de David & de Jérémie. Les derniers caracteres compoſés qui ſe trouvent à la fin de l'alphabet grec, ont, comme on le ſçait, été ajoûtés dans la ſuite par Simonide ou par Epicharme.

127. *Origine de la figure de nos caracteres.*

4° La figure des caracteres ſamaritains retournés étant aſſez approchante de celle des caracteres grecs, il y a apparence que les caracteres phœniciens, s'ils n'étoient les mêmes que les ſamaritains, n'étoient pas plus differens que les latins le ſont des grecs, & peut-être même tenoient-ils le milieu entre le ſamaritain & le grec. Il eſt vrai que les lettres que l'on voit ſur les médailles puniques ne paroiſſent pas avoir beaucoup de reſſemblance avec les caracte.. s grecs, non plus qu'avec les ſamaritains. Mais il faut remarquer que ce ſont des monumens africains fort éloignés

de leur ſource, qui a pu être altérée par le commerce continuel avec des étrangers, & par la grande diſtance des lieux & des tems : car il ne paroît pas que ces monumens ſoient beaucoup antérieurs à l'ére vulgaire. 5° Les Grecs dont l'accent étoit doux & beaucoup plus fortant que celui des Phœniciens, ont transformé en voyelles les aſpirations gutturales des Orientaux. Mais les Ioniens plus voiſins de ceux-ci conſerverent en aſpiration la lettre *H.* dont les autres Grecs avoient fait un *E* ouvert & long. L'uſage des Ioniens, peut-être conſervé originairement par les Etruſques, a paſſé dans la langue latine, d'où il s'eſt perpétué dans nos langues vivantes. L'aſpiration *H.* ſi commune dans nos dialectes latins, & qui ne paroît plus dans l'alphabet grec comme ſimple aſpiration, y étoit néanmoins anciennement avant que Palamede n'eut inventé les caracteres doubles θ, φ, χ, qui le remplacent. Alors, au rapport de Marius Victorinus, les Grecs écrivoient THEOS, ΠΗΙΛΟS, ΚΗΡΟΝΟS. Mais depuis

que l'uſage des lettres doubles l'eût rendu inutile, Simonide ſe ſervit du caractere *H* pour figurer l'*é* long ou ητα. Car juſques-là l'*é* long s'étoit écrit avec un ſimple *epſilon*. Enfin Calliſtrate de Samos raſſembla toutes les lettres grecques, préféra les ioniques comme plus anciennes, rangea dans leur ordre juſqu'au nombre de 24, tant les anciennes lettres que celles que Palamede & Simonide avoient introduites. Cet alphabet fut reçu par les Athéniens ſous l'archontat d'Euclide (*Andron. in Tripode ap. Suidam in* Ψ. Σαμίων.)

6° On croit communément que Cadmus ne donna aux Grecs que ſeize caracteres; mais il faut y ajoûter les ſignes ou épiſêmes (*notæ diſtinctivæ, ſignationes.*) Βαυ qui eſt le *vau* ϝ ſixieme lettre ſamaritaine, & *ſigmatau* ϛ qui étoient de vraies lettres, & qui quoique ſupprimées de notre alphabet grec d'aujourd'hui y étoient certainement autrefois. Car le digamme éolique *F* eſt le même que l'*v* conſonne des Latins & des François. Les Latins

ne le prononçoient pas doux comme nous, mais rudement ſifflé *F*. L'*F* eſt chez eux & chez nous la ſixieme lettre comme chez les Samaritains. Dans l'alphabet éthiopien, que l'ordre & le nom des lettres montrent clairement être le même que celui de Chaldée & de Phœnicie, le *Waw* y eſt auſſi la ſixieme lettre. *Alf*, *Bet*, *Geml*, *Dent*, *Haut*, *Waw*, &c. Qu'on ſe rappelle ce que nous avons dit (n° 117) que les Ethiopiens ont eu l'uſage de l'écriture hiéroglyphique avant que d'avoir celui d'un alphabet. Diodore dit qu'ils avoient deux ſortes d'écritures: & il paroît qu'on doit conclure du récit d'Héliodore qu'ils avoient deux ſortes de lettres; les une *royales* ſemblables aux caracteres ſacerdotaux de l'Egypte, c'eſt-à-dire, comme il paroît qu'on doit l'entendre, aux hiéroglyphes; les autres *vulgaires*. Ainſi les Ethiopiens ont pratiqué à la fois pendant quelque tems l'ancienne méthode d'écriture *réelle*, & la nouvelle méthode d'écriture *verbale*.

La preuve que l'autre épiſême ſ *ſig-*

matau remplaçoit dans le même ordre chez les Grecs la ſixieme lettre ſamaritaine, & faiſoit partie de leur alphabet ; c'eſt que chez eux il s'eſt conſervé dans les chiffres où il eſt le ſixieme, comme dans l'alphabet oriental, au lieu que le ϛ *ſigma* ou *S* final eſt beaucoup plus reculé. La preuve que l'alphabet grec ſuit le ſamaritain, & que le ϛ *ſigmatau* ou *S* y étoit comme dans l'autre la ſixieme lettre, ſe tire de l'alphabet coptique qui eſt évidemment le même que le grec (le cophte étant un grec corrompu en Egypte depuis que ce pays fut ſous la domination des ſucceſſeurs d'Alexandre.) L'alphabet cophte eſt *Alpha*, *Vida*, *Gamma*, *Dalta*, *Ei*, ⲥⲟ, &c. Dans un vieux manuſcrit de l'abbaye de Fulde où l'on trouve les noms des lettres grecques, écrit tout au long, la ſixieme entre l'*epſilon* & le *zeta* eſt nommée ⲓⲱⲓⲱⲱⲓ, & ſa forme eſt celle d'un *S*. On en trouve une autre entre le ⲡⲓ & le ⲣⲉ (le *p* & l'*r*) appellée ⲕⲟⲡⲡⲁ, ou ⲕⲟⲫⲓ, qui eſt évidemment le ק *khof* des Orientaux & le *q* des Latins dont les

les Grecs ne faiſoient pas uſage. Les Latins ont adopté immédiatement des Phœniciens le ϙ *kof* ou *q* retourné qui ſe trouve auſſi chez les uns & les autres entre le *p* & l'*r* & que les Grecs n'avoient pas.

128. *De la direction des lignes.*

La direction des lignes chez tous les Orientaux eſt, comme on ſçait, de droit à gauche, contraire à la nôtre. C'étoit l'ordre Samaritain que probablement les Grecs ſuivirent auſſi dans les premiers tems où l'art leur fut tranſmis. Il y a bien de l'apparence que les anciennes inſcriptions Thébaines étoient écrites de droit à gauche. Elles ſont toutes trois plus anciennes que la guerre de Troye. Quand on en trouve de *bouſtrophées*, telles que l'inſcription Sigéenne, c'eſt auſſi un ſigne qu'elles ſont fort anciennes. Celles-ci ſemblent marquer le tems où les Grecs ont commencé à changer la direction de leurs lignes. Mais après tout c'eſt une choſe bien étrange qu'un peuple s'aviſe de varier là-deſſus. Comment peut-il venir en penſée de changer l'uſage habituel de

diriger les lignes ? Ceci pourroit faire ſoupçonner que les Grecs avoient dès-lors une écriture dirigée à l'occidentale ; & qu'ils ne firent qu'adopter les lettres qu'apporterent les Orientaux. Mais eſt-il plus naturel de croire qu'un peuple qui a l'uſage de l'écriture & des lettres propres, les quitte pour en adopter d'autres ? Il y a là de part ou d'autre une grande bizarrerie dont il n'eſt pas poſſible de rendre de bonnes raiſons. Ce n'eſt pourtant pas ici le ſeul exemple. Les lettres latines ont aboli dans le nord l'uſage des lettres Runiques. Les Latins avoient pris les lettres des Etruſques leurs voiſins, & en conduiſoient la direction en ſens contraire, comme les Grecs leurs autres voiſins. Non-ſeulement les Latins placés entre les Eoliens de la grande Grece & les Tyrrhéniens de l'Etrurie, ont pris la direction des lignes à la grecque en adoptant les lettres étruſques ; mais les Ethiopiens d'Abyſſinie, Sabéens d'origine, & qui ont l'alphabet de Chaldée, conduiſent leur ligne de gauche à droite, en ſens contraire

aux Orientaux. La direction grecque & latine fut sans doute bientôt suivie en Etrurie même, quand Rome commença d'y étendre sa domination. En général quand un peuple puissant ou sçavant se mêle avec un autre ignorant ou plus foible, ce dernier, sur-tout en fait de sciences, prend beaucoup de l'autre, & conserve quelque chose du sien. Rome ignorante prit beaucoup des Etrusques, & leur rendit davantage à son tour quand elle fut devenue la plus forte.

Quoique la direction des lignes en sens contraire n'exclue pas le rapport qui peut se trouver entre deux langues, comme nous le voyons par l'exemple du phœnicien & du grec, la direction dans le même sens marque une grande analogie entre les langues qui l'employent dans leur écriture, & peut servir à guider ceux qui voudront ranger les langues sous des classes générales. Il y a bien des manieres de diriger les lignes: Le choix a dépendu de la fantaisie ou de la commodité de ceux qui en ont les premiers

introduit l'uſage. Elles peuvent être horizontales de droit à gauche, comme en Orient : horizontales de gauche à droite, comme en Occident : bouſtrophées ou alternatives de cette maniere, comme on les trouve en certaines inſcriptions : perpendiculaires (comme dans les langues chinoiſes, & comme je ne doute pas que les hiéroglyphes ne ſoient écrits ſur les pyramides d'Egypte) de haut en bas, ou de bas en haut, ou même bouſtrophées alternativement; les lignes ſuivies de droit à gauche ou de gauche à droite : enfin de beaucoup d'autres manieres qu'on peut imaginer. Au premier aſpect, il ne paroit guères naturel qu'on ait pu introduire aucune maniere de diriger les lignes, qui faſſe repaſſer la main ſur celles qui viennent d'être tracées, comme ſeroit l'écriture horizontale en continuant les lignes de bas en haut, ou la perpendiculaire en les continuant de droite à gauche : car alors la main effaceroit ce qu'elle vient fraîchement d'écrire. Mais il eſt preſque certain que dans les premiers tems de l'introduction de l'art, on n'écrivoit que

ſort rarement ; dans le cas ſeulement où l'on vouloit conſerver la mémoire des choſes importantes & publiques, & en gravant les caracteres ſur des matieres dures. Ce n'eſt que lorſque les ſciences ont eu fait du progrès, & que les nations ont été civiliſées, qu'on a journellement écrit à main courante, avec la plume ou le pinceau ſur des matieres moins durables, mais plus faciles à manier. Alors on a ſuivi dans la direction des lignes l'uſage habituel, bon ou mauvais. Un peu d'attention a ſuffi pour ſe précautionner contre les ratures, qu'il eſt aiſé d'éviter en écrivant avec le pinceau, & qui ne ſont pas à craindre en écrivant avec un poinçon, ſoit ſur des feuilles de latanier, ſoit ſur des tablettes cirées, &c. Quoiqu'il paroiſſe d'abord contraire à la raiſon & à la probabilité qu'aucun peuple dirige ſon écriture horizontalement multipliant les lignes de bas en haut en repaſſant la main ſur ce qu'il vient d'écrire, on en trouve un exemple aſſuré. « Ceux du pays » de Thibeth, dit Rubruquis, (*Voyage*

» *de Tartarie*, c. 39.) écrivent comme » nous de la gauche à la droite. Ceux » de Tangut écrivent de la droite à la » gauche comme les Arabes, & en mon- » tant en haut multiplient leurs lignes. » Cet auteur se trompe dans l'application du fait. L'écriture du Thibeth & celle de Tangut est constamment la même. Mais il ne se trompe pas dans le fait même. Chamberlayn nous a donné un modele de l'ecriture des Tartares Mantcheoux voisins du pays de Tangut, où l'on voit qu'ils suivent dans la progression de leurs lignes cette extraordinaire direction, telle que Rubruquis la rapporte.

129. *Maniere de connoître de qui un peuple tient la lecture & l'écriture.*

Par l'origine des termes qui chez les nations expriment l'action de lire & d'écrire, il est facile de connoître de qui ils tiennent l'art de l'écriture. On voit par exemple que les Prussiens & les Russes le tiennent des Grecs, appellant ainsi qu'eux l'art d'écrire, *Gromata* de *Graphein*: Les Allemands qui le tiennent des Romains disent en leur langue *Schreiben*, *Scribere*.

CHAPITRE VIII.

De l'Écriture numérale par chiffres.

130. *Les chiffres ſont une écriture idéale.*

131. *Les doigts de la main ſont l'organe primitif de l'expreſſion des nombres par geſtes.*

132. *De l'emploi des lettres pour chiffres.*

133. *Que les chiffres romains ne ſont pas des lettres, mais des images du geſte des doigts. Progreſſion quinaire de ce chiffre.*

134. *Des figures de notre chiffre actuel.*

135. *Qu'il vient originairement des Indiens.*

136. *Admirables effets du chiffre arabe.*

137. *Qu'il eſt probable que les Grecs ont connu l'emploi du zéro.*

138. *De l'échelle décimale & de ſes défauts.*

139. *L'échelle duodécimale ſeroit préférable.*

140. *Tablature de l'échelle duodécimale ſous-multiple.*

---

130. *Les chiffres ſont une écriture idéale.*

CE que j'ai dit de l'écriture purement idéale, qui parle directement à l'eſprit par le ſeul organe des yeux, & qui a cet admirable avantage de pouvoir être prononcée à voix haute par différens peuples, chacun en ſa propre langue, quoique l'un n'entende pas celle de l'autre, demande que j'ajoûte quelque choſe ſur ce qui s'en eſt introduit parmi nous dans l'uſage commun. Ce ſont les chiffres ou caracteres des nombres. Nous tenons des Arabes, peuple très-ſçavant en mathématiques, ceux dont nous nous ſervons aujourd'hui; & ceux-ci les tenoient preſque certainement des Brachmanes grands philoſophes & grands arithméticiens. Pour le dire en paſſant, plus j'approfondis l'hiſtoire & les antiquités, plus je ſuis tenté de croire que les anciennes connoiſſances quel-

conques, même celles des Chaldéens & des Egyptiens, viennent de ce pays-là, où l'on ſçait que Ninus & Séſoſtris ont communiqué; & que plus il eſt poſſible de remonter à l'origine des choſes, plus la ſource ſe rapproche de l'Inde, & des climats voiſins de l'équateur.

131. *Les doigts de la main ſont l'organe primitif de l'expreſſion des nombres par geſtes.*

Quoique le *numérique* n'exiſte pas en réalité dans les objets, & que ce ne ſoit qu'une relation conſtitutive d'un ordre imaginaire introduit par l'homme pour ſon beſoin & pour ſa commodité, ce beſoin eſt d'un ſi fréquent uſage, qu'il n'y a nul doute que ce ne ſoit une des premières inventions humaines. L'extrémité des deux mains refendües en dix parties en a été l'organe primitif & le premier indicateur. C'etoit une table arithmétique fabriquée par la nature, & que chaque ſauvage avoit toujours prête au beſoin. L'uſage en a certaine-

ment précédé celui de l'écriture, puiſqu'on trouve l'un chez mille nations qui n'ont pas l'autre : & peut-être que les hiéroglyphes indiens qui nous ſervent de chiffres aujourd'hui, ſont un reſte de l'ancienne écriture idéale par *clefs*, antérieure à l'écriture vulgaire par *lettres*.

On voit ſur preſque tous les obéliſques une figure en forme de rateau dont les dents toujours au nombre de neuf ſont aſſemblées ſous une ou ſous pluſieurs lignes tranſverſales. Bianchini a fort ingénieuſement ſoupçonné qu'elle repréſentoit une machine ou table arithmétique des Egyptiens. Auquel cas leur calcul ſe faiſoit par le *novennaire* qui n'eſt pas mal choiſi, & qui dans le calcul a des propriétés ſingulieres qu'on ne trouve que dans ce nombre. Il ſe peut faire néantmoins que les Egyptiens, n'ayant comme nous que neuf figures, euſſent auſſi comme nous une marque que nous ne reconnoiſſons plus, pour ajoûter à la figure, & completter l'échelle décimale. Le nombre des

traverſes des rateaux peuvent avoir ſervi pour indiquer ſi le nombre des dents étoit employé comme unité, comme quarré, comme cube; ſi c'étoit neuvaine, ou neuvaine de neuvaine, &c. en un mot quelque équivalent à ce que nous appellons les dixaines, les centaines, les mille, &c. Bianchini, (*Decad. I, cap.* 3, *pag. iij*,) explique aſſez au long la maniere dont il préſume que les Egyptiens pouvoient employer cet inſtrument arithmétique. Ceux qui voudroient s'adonner à déchiffrer les hiéroglyphes feront bien de lire ſon hypotheſe.

132. *De l'emploi des lettres pour chiffres.*

Quand l'écriture littérale eut prévalu, la commodité de conſerver une formule abrégée d'écrire en ſimples notes l'expreſſion des nombres (ſi commune qu'on peut remarquer à ce ſujet que nous nous ſervons du mot *un* comme de l'article du ſubſtantif, *un raiſonnement*, *une figure*) fit qu'on ſe ſervit pour cet effet de lettres alphabétiques, priſes non à l'ordinaire

comme ſignes de ſons vocaux, mais comme figures abſolument répréſentatives des quantités numériques. C'eſt ainſi qu'ont chiffré les Hébreux & les Grecs, avec des lettres ſelon l'ordre de l'alphabet; Α, Β, Γ, Δ, &c. pour 1, 2, 3, 4, &c.

133. *Que les chiffres romains ne ſont pas des lettres, mais des images du geſte des doigts. Progreſſion quinaire de ce chiffre.*

Il n'en eſt pas de même du chiffre latin, quoique exprimé par des figures ſemblables à quelques lettres de leur alphabet, ſçavoir, I, 1. V, 5. X, 10. L, 50. C, 100. D, 500. M. 1000. Mais ces deux ou trois derniers ſignes ne ſont probablement pas du même tems, ni auſſi anciens que la premiere invention. Alors on n'alloit pas ſi loin dans les comptes. Dès qu'une quantité numérale devenoit ſi étendue, les Sauvages la regardoient & la déſignoient comme indéfinie.

Il n'y a évidemment dans ces prétendues lettres, dans leur puiſſance, ni

dans l'ordre où elles ſont priſes, rien qui indique un procédé tiré des lettres de l'alphabet. On y entrevoit quelque choſe de tout différent qui tient à la méthode ſauvage de compter ſur les doigts, & qui paroît nous découvrir la trace de la premiere invention. L'écriture des chiffres y ſemble faite ſelon la formule primitive d'écriture en figurant les images des choſes. *Un* y eſt repréſenté par la lettre I. qui eſt l'image d'un doigt levé. *Deux*, *trois*, *quatre*, par II, III, IIII. deux, trois, quatre doigts levés. *Cinq*, par la lettre V, qui eſt l'image du pouce & d'un doigt levé (les autres baiſſés.) *Dix* par par deux V, dont l'un renverſé & appointé à l'autre, ce qui eſt ſemblable à la lettre X. *Cinquante* ou cinq dixaines par la lettre L, qui eſt l'image du pouce & de l'index de la main gauche tenus dans la poſition repréſentée. La lettre C. pour *cent* pourroit être la même figure en courbant les deux mêmes doigts. La lettre D. pour *cinq*

cent, eſt l'index de la main droite courbé & joint au pouce de la même main tenu tout droit. La figure CIↃ pour *mille*, n'eſt autre choſe que la figure précédente doublée (pour deux fois 500.) & faite de la main gauche comme de la main droite en joignant les deux pouces, qui ne paroiſſent faire qu'une ligne droite entre deux courbes. En écrivant, on a pour plus de promptitude figuré ce geſte par M ou ∞ en forme du 8 arabe couché. Mais tous ces derniers nombres me paroiſſent trop étendus pour avoir eu lieu chez des peuples ſauvages. Ceux que nous connoiſſons ne vont pas ſi loin. Quand la quantité devient trop nombreuſe, ils ſe contentent de la marquer par un geſte général & indéfini ; par exemple, en prenant de la main une poignée de cheveux. Il ſe peut faire auſſi néanmoins que le C, pour *cent*, & l'M pour *mille*, ſoient des véritables lettres initiales de ces deux mots : qu'on ne ſçache pourquoi *cinq cent* eſt marqué par un D : & que ces der-

nieres formules, ainſi que quelques autres plus compliquées, ayent été ajoûtées à la premiere invention pour la commodité de l'art dans un ſiécle plus inſtruit. Mais j'avoue que l'opinion que j'ai cy-deſſus déduite ne paroît plus naturelle & plus probable.

Remarquons que les figures arithmétiques des Romains ont une progreſſion quinaire, & qu'elles changent & recommencent de cinq en cinq par l'unité: comme ſi au bout de ce nombre la table arithmétique eût été épuiſée. Le geſte employe une main ſeule tant qu'il peut compter par cinq: il ne les employe toutes deux que pour marquer un ſecond *quine* commencé ou complet, pour figurer la dixaine d'unités, ou la dixaine de centaines: ce qui eſt une marque ſenſible qu'on a procédé par compter d'abord avec une main, & une preuve démontrée que l'échelle arithmétique décimale doit ſa naiſſance aux dix doigts des deux mains. Le chiffre latin a des figures particulieres pour *cinq*, pour *dix*, (deux fois cinq) pour

cinquante, pour *cent*, pour *cinq cent*, pour *mille* : à chacune de ces différentes figures quinaires on ajoûte selon le beſoin les unités, les quines, les doubles quines ou dixaines, les centaines. On voit par un paſſage de Plutarque (*in Iſid.*) que cette méthode de nombrer par cinq étoit auſſi celles des Pelaſges ou Grecs ſauvages; car il dit qu'en cette langue πεντάζειν, *quiner*, ſignifioit autrefois ſimplement *compter*. Ceci fait voir que Bianchini s'eſt trompé dans ſon ſyſtême ſur l'origine de la figure des chiffres latins. (*Hiſt. univ. p.* 112;) car ce ſyſtême ſuppoſe pour principe que la progreſſion du compte eſt par 10, au lieu qu'elle eſt viſiblement par 5.

134. *Des figures de notre chiffre actuel.*

Nous nous ſommes ſervis en Europe de cette groſſiere façon de chiffrer juſqu'au treizieme ſiécle, ou le ſçavant aſtronome Alphonſe roi de Caſtille introduiſit l'uſage du chiffre indien que les Arabes

Planche VIII **Les CHIFFRES**

Romains.	*Europeans-Vulgaires empruntes des Arabes.*	*Arabes et Persans.*	*Chinois.*	*Japo*
I	*1*	١	一	
II	*2*	٢	二	
III	*3*	٣ ۳	三	
IIII IV	*4*	۴ ۴ ۴ ۴	四	
V	*5*	٥ ۵ ۵ ۵ ۵	五	
VI	*6*	٦	六	
VII	*7*	٧	七	
VIII	*8*	٨	八	
VIIII IX	*9*	٩ ۹	九	
X	*10*	١٠	十	

IFFRES *ou notes numérales des natio*

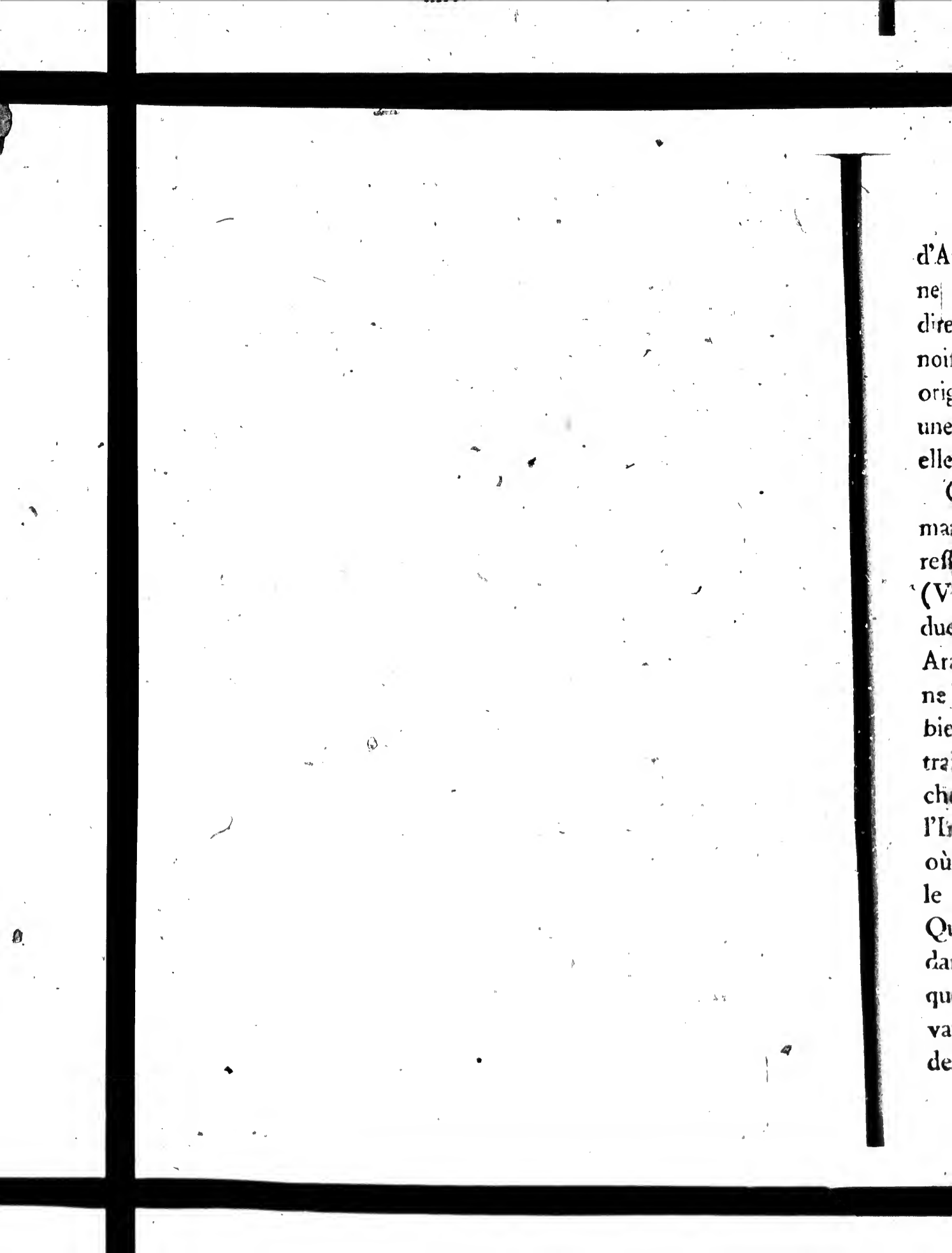
Chinois.	*Japonois.*	*du Tangut.*	*Brachmanes de l'Indostan.*	*Bananes.*
一		๑	๑	๑
二		๒	๒	๒
三		๓	๓	๓
四		๔	๔	๔
五		๕	๕	๕
六		๖	๖	๖
七		๗	๗	๗
八		๘	๘	๘
九		๙	๙	๙
十		๑๐	๑๐	๑๐

nérales des nations jusqu'a Dix.

achmanes de l'Indostan.	*Bananes.*	*Malabares.*	*Siamois.*	*du Th*
๑	๑	๑	๑	
๒	๒	๒	๒	
๓	๓	๓	๓	
๔	๔	๔	๔	
๕	๕	๕	๕	
๖	๖	๖	๖	
๗	๗	๗	๗	
๘	๘	๘	๘	
๙	๙	๙	๙	
๑๐	๑๐	๑๐	๑๐	

...is.	du Thibet.	de Bengale.	Baramas du R. d'Ava.
1	९	১	๑
2	২	২	๒
3	३	৩	๓
4	४	৪	๔
5	५	৫	๕
6	६	৬	๖
7	७	৭	๗
8	८	৮	๘
9	९	৯	๙
10	९०	১০	๑๐

B.R



d'Afrique avoient apporté en Eſpagne. Je ne ſuis pas aſſez inſtruit pour pouvoir dire ſi nos figures ſeroient encore reconnoiſſables en les comparant avec les traits originaux ; car il eſt poſſible que dans une ſi ancienne & ſi longue émigration elles ſoient fort alterées.

Celles des Malabares, Banians & Brachmanes actuels que je donne ici ne ſont pas reſſemblantes aux nôtres dans tous les traits. (Voyez *Pl.* IX.) Mais l'Inde eſt bien étendue. Qui peut ſçavoir quand & chez qui les Arabes les ont autrefois empruntées ? Nous ne les formons pas nous-mêmes à préſent bien ſemblables à celles des Arabes. Les traits ſe défigurent beaucoup en peu de tems chez toute nation qui n'a pas l'art de l'Imprimerie qui en fixe la forme. Par-tout où l'on n'écrit qu'à main courante, chacun le fait ſelon ſa maniere & ſon aptitude. Quelle différence ne trouvons-nous pas dans l'imprimé entre l'allemand, le gothique, l'italique, & le quarré ? Quelle variation dans nos écritures manuſcrites des différens ſiécles ? C'eſt un art parti-

culier que celui de les ſçavoir reconnoître. Cependant on voit bien que nos figures 1, 2, 3, 4, 7, ne ſont que peu altérées de l'arabe ١ ٢ ٣ ٤ ٧ ou ſimplement redreſſées ; que 9 eſt entiérement conforme ; que le point ou le zéro ſervent indifféremment pour marquer le progrès décimal, ſoit qu'on écrive 1. 2.. , ou 10. 200. De plus, il eſt facile de remarquer que preſque par-tout les trois premiers chiffres ordinaux, qui ſont le premier monument & la baſe de tout le reſte, ſe forment ſelon la méthode de l'écriture primitive en image figurée d'un, deux, & trois traits ou doigts, ſoit verticaux, ſoit horizontaux, que la célérité de la plume, au lieu de les laiſſer iſolés, a ſouvent joints par des liaiſons arrondies, & a chargé de queues ſuperflues.

135. *Qu'il vient originairement des Indiens.*

On attribue à diverſes nations l'origine de notre chiffre actuel, aux Grecs, aux Latins, aux Carthaginois, aux Celtes,

aux Scythes. Nul doute néanmoins qu'elle ne vienne de l'Orient. Nous tenons en notre langue le mot *chiffre* ſoit de l'arabe, ſoit de l'hébreu *ſaphar*, i. e. *numerare*. De plus la progreſſion de l'écriture de chiffres va à l'orientale de droit à gauche, les nombres à droite étant les plus ſimples, & ceux qui ſe continuent allant à gauche, augmentant de valeur & de puiſſance. Nous avons conſervé dans les chiffres ſans nous en appercevoir, cette formule orientale d'en diriger l'écriture de droit à gauche, quoiqu'en pratique, nous commencions par habitude de gauche à droite par les chiffres les plus puiſſans que nous nommons auſſi les premiers en prononçant. L'opinion ordinaire, qui les tire des Arabes ou Saraſins, de qui deſcendoient les Maures d'Afrique conquérans de l'Eſpagne, eſt la ſeule véritable : & ceux-ci les tenoient réellement des Indiens, ſelon l'opinion des écrivains les mieux verſés dans l'érudition orientale. « Parmi les » divers chiffres qu'ont les Perſans, dit » Chardin, (*tome ij, p.* 3,) ils en ont

» un composé de dix figures simples qu'ils
» appellent *asab Indi*, *compte ou chiffre*
» *des Indes*, parce qu'il paroît tout-a-fait
» semblable au chiffre ordinaire des Indiens
» dont je crois qu'il est tiré aussi : je
» trouve même que quand on y compare
» nos chiffres de près & avec attention, on
» trouve qu'ils en sont aussi sortis ; sur quoi
» on peut observer que le mot arabe
» *syfer* d'où est venu notre mot de *chiffre*,
» est indien d'origine : ce qui donne lieu
» de croire que les Arabes (qui ont les
» premiers supputé avec les *chiffres* au
» lieu qu'auparavant ils supputoient avec
» les lettres alphabétiques, comme tous les
» peuples de l'Orient & comme les
» Grecs & les Latins,) apprirent cette
» maniere des Indiens. Les Persans pré-
» tendent que le mot *syfer* est persan
» d'origine & veut dire *voyage*, *pro-*
» *gression*, *avancement* ; parce que c'est
» la voie des progressions numéraires ;
» mais ils conviennent que les Indiens
» les leur ont donné. Cela se trouve
» ainsi dans leurs anciens auteurs, & fort

» communément ils appellent ces figures » *Hazab ell Ind. Arithmétique du peuple* » *Indien.*

» Il nous semble, ajoûte à ce sujet M. de Guignes, » que ce fait ne » peut être contesté. Notre chiffre que » nous tenons des Arabes, est appellé par » ces peuples, chiffre indien, & nous » avons eu occasion de nous convaincre » qu'il subsiste encore dans l'Inde, par- » ticuliérement dans la langue des Telon- » gouts. C'est sans doute lorsque les » Arabes ont été dans l'Inde apprendre » les sciences des Brachmes qu'ils ont » substitué les chiffres à leurs lettres qui » leur en tenoient lieu. Ils les ont porté » en Espagne où il y avoit un très-grand » nombre de sçavans; & de l'Espagne, » ces chiffres se sont répandus dans toute » l'Europe.

136. *Admirables effets du chiffre arabe.*

L'introduction de l'usage de ces figures, & la méthode simple de leur arrangement qui donne la progression decimale, quarrée

cubée, &c. eſt un des plus grands pas qui ſe ſoit fait vers les ſciences. J'eſtime que nous lui devons en grande partie la ſupériorité que nous avons acquiſe ſur les anciens dans les ſciences de calcul, & qu'il nous eût été impoſſible de nous mettre à portée d'en venir au point où l'on eſt parvenu à cet égard dans le ſiécle préſent, ſi nous euſſions continué de nous ſervir de la méthode embarraſſée des figures numérales en uſage chez les Romains. Nous vantons beaucoup l'avantage qu'en ceci nous avons ſur les anciens. Mais une grande partie de notre mérite eſt dans l'inſtrument qu'ils n'avoient pas; & dont nous ne ſommes pas les inventeurs. Il y a eu beaucoup d'art dans l'invention du zéro doué d'une puiſſance, paſſive en lui-même, active dans les autres nombres. Mais, à cela près, il n'en falloit guères pour figurer chaque nombre juſqu'à dix par un ſeul caractere: & il n'étoit pas, à ce qu'il ſemble, fort difficile d'inventer l'hypothèſe qui ſuppoſe dans la ſuite des chiffres la progreſſion

décimale. Cependant cette petite clef a ouvert des bâtimens immenſes.

C'eſt ce qui arrivera toujours lorſqu'il s'agira de calculs, de combinaiſon, d'ordre & d'idées morales. Car ces ſortes de choſes n'étant point dans la nature, mais étant de ſimples manieres de percevoir les êtres réels, manieres que l'eſprit de l'homme crée & combine pour ſon propre uſage, elles fructifient avec une extrême facilité, & ſe développent avec une étendue ſans bornes dans ce terrein intérieur. L'eſprit trouve en ſoi la matiere & la forme; il eſt à la fois l'œuvre & l'ouvrier, & s'exerce avec un ſuccès aſſuré ſur des choſes auxquelles il a lui-même donné l'être. C'eſt par cette raiſon que les ſciences de calcul, l'algébre & la géométrie, ſont appellées *ſciences exactes*. Elles ſont les ſeules qui puiſſent l'être en effet. Mais cette prérogative ne leur vient que de ce qu'elles n'exiſtent qu'en l'homme & par l'homme, que par les conſidérations combinées & abſtraites de l'eſprit humain qui les produit; ſans qu'elles

ayent, hors de-là, aucune exiſtence réelle dans la nature; n'étant que de ſimples relations, que des êtres imaginaires qui ne ſont rien hors de la penſée qui les a créé & qui les conſidere. C'eſt donc cette entiere & parfaite connoiſſance d'un objet que l'homme a produit en lui-même, qui le fait arriver à ce point de certitude & d'exacte préciſion, qu'il ne peut atteindre lorſqu'il exerce l'opération de ſon eſprit ſur des objets réels, phyſiques, placés hors de lui, & dont il ne peut avoir qu'une idée incomplette. Ainſi la préciſion des ſciences exactes ne leur donne peut-être pas autant d'avantage qu'on le croit, ſur les autres ſciences, puiſqu'elles ne la doivent qu'à ce que les nombres & les lignes, objets de leur opération, n'ont aucune exiſtence dans la nature. Certainement la premiere, la plus éminente prérogative d'un être quelconque eſt la vérité réelle de ſon exiſtence phyſique. Une plante, un fait ont cette ſupériorité marquée ſur un nombre, ou ſur une ligne mathématique. N'o-

mettons

mettons pas cependant de dire en même tems que l'arithmétique & la géométrie ſont d'un ſi grand, d'un ſi fréquent uſage pour l'homme, d'une telle utilité pour l'ordre perſonnel qu'il ſe fait à lui-même dans la perception des objets réels, & dans le ſervice qu'il en tire relativement aux convenances qu'ils ont avec lui, qu'on ne peut trop louer ces deux ſciences, en admirer l'invention, & montrer de reconnoiſſance pour les travaux des mathématiciens qui en ont avancé le progrès & qui ont eu l'art de les adapter, comme inſtrumens, à tant de choſes infiniment utiles au genre humain.

137. *Qu'il eſt probable que les Grecs ont connu l'emploi du zéro.*

On a pu remarquer dans la table précédente contenant les chiffres de divers peuples, que quelques nations figurent le zéro par un point. Je viens de parler de cette excellente invention d'un ſigne qui décuple le chiffre précédent. J'ajoûterai qu'elle ne doit pas avoir été inconnue aux

anciens peuples Grecs, quoique nous ne la tenions pas d'eux. C'eſt une induction que je tire des mots κεντι, κεντα, *genti*, *ginta*, *centum* uſités pour déſigner le complément des dixaines, ou de la dixaine des dixaines. Cette expreſſion ſignifie certainement *un point*, venant de κεντεω (*pungo*) ainſi que κεντρον (*point* principal, *centre*.) On l'emploie d'abord après la premiere dixaine, pour marquer toutes les ſuivantes. διακατι, *duigenti*; c'eſt-à-dire, *deux fois le point*, *deux fois la dixaine*. Car les Latins ont d'abord dit *duiginti* pour *bis-ginti*, ou *viginti* (*vingt*, en Anglois *twenty*). De même τριακοντα *triginta* (trente:) εκατον, *centum* (cent.) Quant à la premiere dixaine, ces nations s'étoient contentées d'un mot qui exprimoit le *double* geſte, ou le geſte des *deux* mains: car c'eſt (ainſi que la reſſemblance des mots *deux* & *dix* me porte à le croire), ce que ſignifie δεκα, *decem*, *dix*. Le grand nombre χιλια, μυριας, *mille* (mille) dont nous nous ſervons, non-ſeulement comme nombre, mais auſſi dans le diſcours habituel comme d

l'expreſſion d'une grande quantité indéfinie, vient des mots orientaux *chel* (tout, total;) *mila* (plenitude, quantité.) De ce dernier viennent les mots *multum*, *multitude*, &c.

138. *De l'échelle décimale & de ſes défauts.*

On a dit que dans les nombres, le premier ordre juſqu'à *dix* & la progreſſion décimale ont leur origine dans les dix doigts des mains :

Hic numerus magno tunc in honore fuit :
Seu quia tot digiti per quos numerare ſolemus, &c.

OVID. Faſt. 3.

La main eſt l'organe primitif de l'expreſſion des nombres. Mais comme la nature n'avoit pas eu cet objet en la fabriquant, & qu'on n'a fait qu'appliquer ici un inſtrument fait pour autre choſe, il ne s'eſt pas trouvé, dans l'uſage, auſſi parfait qu'il l'auroit fallu; étant ſujet dans la diviſion à quantité de fractions incommodes. Car dans l'échelle décimale il n'y a que 2 & 5 qui multipliés l'un par l'autre donnent 10.

139. *L'échelle duodécimale ſeroit préférable.*

L'échelle duodécimale auroit été beaucoup meilleure en inventant deux figures de plus pour *dix* & *onze*, & marquant *douze* par le zéro précédé de l'unité 10. en telle ſorte que la centaine eût été de 12. fois 12. exprimée ainſi 100. au lieu de l'être ainſi, 144. Dans celle-ci 2. 3. 4. & 6. multipliés donnent le complet. Les trois quarts, la moitié, le quart, les deux tiers, le tiers & le ſixieme ſe marquent par une ſeule figure. Douze eſt le terme le plus parfait où puiſſe s'arrêter la premiere ſuite des ordinaux compoſés de peu de figures (car les figures ſurchargeroient trop la vue s'il falloit les varier juſqu'à ſoixante qui eſt le premier nombre où 10, & 12. ſe rencontrent par 6. fois 10. & par 5. fois 12.) Auſſi, quoiqu'une coutûme invétérée ait fait prévaloir preſque par-tout l'uſage de l'échelle décimale, on eſt forcé en beaucoup d'occaſions de recourir à l'autre, lorſque le calcul doit

être prompt & exact ; ſur-tout ſi la progreſſion eſt ſous-multiple. On s'en ſert s'il eſt queſtion de degrés, de pieds, de pouces, de ſols. On doit y avoir grand égard dans l'introduction des meſures, dans la fabrique des monnoies ; en un mot dans tout inſtrument de compte quel qu'il ſoit. Notre piéce d'or eſt fort bien aujourd'hui à 24 liv. & notre piéce d'argent à 120 ſols, ces deux nombres faiſant l'un deux fois 12. & l'autre dix fois 12. Dans la répartition journaliere des droits ſeigneuriaux dûs ſur les fonds de terre qui ſe diviſent & ſe réuniſſent ſans ceſſe, on ſe ſert de cette échelle duodécimale, d'une maniere ſous-multiple. Comme la pratique en eſt commode, & la formule peu connue, on me ſçaura peut-être gré de l'inſérer ici.

140. *Tablature de l'échelle duodécimale ſous-multiple.*

Unité ou as complet ..... 1.

Moitié ..... 06. [C'eſt-à-dire ſix ſols ou douzieme de l'unité convenue.]

Quart ..... 03.

Trois quarts.....09.

8e.....016. [Observez que ceci signifie un & demi & non pas seize.]

16e.....009. [Additionez 16. fois, vous aurez 1.]

32e.....046.

64e.....0023.

Tiers.....04.

Deux tiers.....08.

6e.....02.

12e.....01.

24e.....006.

48e.....003.

96e.....0016.

9e.....014.

18e.....008.

36.....004.

72e.....002.

144e.....001. (Si vous écrivez en toutes lettres, vous direz *le douzieme du douzieme.*)

Dans cette table on s'apperçoit au premier coup d'œil, par l'image & la diſpoſition des chiffres & des zéros, que les zéros ſont ici placés en ſens contraire à celui de la tablature commune, qui eſt une échelle de multiplication; au lieu que celle-ci eſt une échelle de diviſion : qu'ici l'effet du zéro eſt de faire dégrader le chiffre qu'il précede d'un ou de pluſieurs ordres de douzaines, comme dans notre arithmétique ordinaire l'effet du zéro eſt au contraire d'augmenter les chiffres qu'il ſuit d'un ou de pluſieurs ordres de dixaines. Cette table montre avec facilité en quel rapport les parties aliquotes ſont entre elles ou avec le tout. Par exemple : que le 36e eſt le douzieme du tiers : que le 16e eſt le douzieme des trois quarts, que le 96e eſt le douzieme du 8e que le 144e eſt le douzieme du 12e, &c.

Fin du Tome premier.

ERRATA.

PAGE 14, ligne 15, *ghen*, lisez *gheu.*
Page 18, ligne 23, n'aurons-nous pas un juste lieu, *lisez* n'aurons-nous pas lieu.
Page 22, ligne 1; chacune, *lisez* chacun.
Page 30, ligne 20, τυμος, *lisez* ἔτυμος.
Page 41, ligne 8, comme elles, *lisez* comme elles sont.
Page 51, ligne 7, établis, *lisez* établi.
Page 58, ligne 7, assujettis, *lisez* assujetties.
Page 77, ligne 7, daus, *lisez* dans.
Page 82, ligne 11, dûe Italiens, *lisez* dûe aux Italiens.
Page 85, ligne 25, s'entendoit, *lisez* entendoit.
Page 138, ligne 20, *ri*, lisez *vi.*
Page 148, ligne 14, raug, *lisez* rang.
Page 156, ligne 13, ou la figure, *lisez* on la figure.
Ibid. ligne 17, dout, *lisez* dont.
Page 181, ligne 10, l'a produit, *lisez* la produit.
Page 185, ligne 10, *ôtez* inférieure.
Page 209, ligne 17, ne descendoient pas même, *lisez* ne descendoient pas de même qu'eux.
Page 267, ligne 20, s'emploient, *lisez* sont employés.
Page 374, ligne 23, monnoies, *lisez* momies.
Page 407, ligne 12, les uns sur les autres, *lisez* les uns sous les autres.
Page 450, ligne 2, Ἐκδοσικαμ, *lisez* Ἐκφοσικαμ.
Page 452, ligne 15, n'étoient pas plus, *lisez* n'en étoient pas plus.

X. 16. p.
j. 2.

TRAITÉ
DE LA FORMATION
MÉCHANIQUE
DES LANGUES,
ET
DES PRINCIPES PHYSIQUES
DE L'ÉTYMOLOGIE.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez { SAILLANT, rue S. Jean de Beauvais.
VINCENT, rue S. Severin.
DESAINT, rue S. Jean de Beauvais.

M DCC LXV.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

Ne quis tam parva faſtidiat elementa : non quia magnæ ſit operæ conſonantes à vocalibus diſcernere, ipſaſque eas in ſemivocalium numerum mutarumque partiri ; ſed quia interiora velut ſacri hujus adeuntibus apparebit multa rerum ſubtilitas, quæ non modò acuere ingenia, ſed exercere altiſſimam quoque eruditionem ac ſcientiam poſſit. QUINTIL. *lib. 1, cap. 4.*

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce Volume.

CHAPITRE IX. *DE la formation des langues ; de leur progrès immenſe ſur de très-petits principes ; de leurs claſſes & dialectes.* Page 1

CHAP. X. *De la dérivation, & de ſes effets.* 86

CHAP. XI. *De l'accroiſſement des primitifs, par terminaiſon, prépoſition & compoſition. Des formules grammaticales, & de leur valeur ſignificative.* 173

CHAP. XII. *Des noms des êtres moraux.* 234

CHAP. XIII. *Des noms propres.* 275

CHAP. XIV. *Des racines.* 313

CHAP. XV. *Des principes & des régles critiques de l'art étymologique.* 418

CHAP. XVI. *De l'archéologue ou nomenclature universelle reduite sous un petit nombre de racines.* 489

Fin de la Table.

TRAITÉ

TRAITÉ
DE LA FORMATION
MÉCHANIQUE
DES LANGUES,
ET
DES PRINCIPES PHYSIQUES
DE L'ÉTYMOLOGIE.

****

CHAPITRE IX.

De la formation des langues; de leur progrès immenſe ſur de très-petits principes; de leurs claſſes & dialectes.

141. *Examen hypothétique de la premiere enfance d'une langue qu'on ſuppoſeroit*

formée ſans le ſecours d'aucun autre langage antérieur.

142. *Pluſieurs enfans élevés enſemble ſe feront certainement un langage.*

143. *Un homme ſeul ne feroit que très-peu d'uſage de ſa faculté de parler.*

144. *Adoleſcence des langues primitives.*

145. *Elle augmente les petites différences qu'elles pouvoient avoir dans leur origine.*

146. *Cauſes pour leſquelles les langues barbares d'un même pays doivent devenir différentes entr'elles ; & nous le paroître plus qu'elles ne le ſont en effet.*

147. *Fabrique des ſyntaxes barbares.*

148. *Forme de l'accroiſſement des langues adoleſcentes : & quelle part peut y avoir eu l'art.*

149. *Raiſon pour laquelle le langage des hommes ſauvages eſt plus rempli d'images & de figures empruntées de la nature. Cauſe du prétendu ſublime du langage oriental. Comment une langue ſortie de l'adoleſcence & dans*

ſa force devient plus ſévere & plus retenue.

150. *Cauſe de l'accroiſſement des langues. Pluſieurs petits langages de ſauvages iſolés ſe réuniſſent pour former une grande langue.*

151. *Comment une grande langue vient à ſe ſubdiviſer en dialectes.*

152. *Dans les divers dialectes la différence de voyelle affecte plus l'ouïe que la vue, & la différence de conſonne au contraire.*

153. *Caracteres eſſentiels de différence entre les langues tirés de l'ouïe & de la vue. Qu'il peut abſolument parlant ſe former un langage ſans l'intervention d'aucun de ces deux ſens.*

154. *Caracteres de différence entre les langues & les dialectes.*

155. *Caracteres qui marquent les claſſes & les ſubdiviſions entre les langues.*

156. *Diviſion des peuples par claſſes de langues.*

157. *Etat du langage des peuples ſpirituels & policés.*

158. *Cause de son abondance, de sa richesse, de ses variations.*

159. *Les mots se dépravent & la syntaxe se rectifie.*

160. *Difficulté d'éviter l'abus des mots.*

161. *Causes des synonimes & de leur multiplication : de leur vice & de leur utilité.*

162. *Effet des invasions sur le langage.*

163. *Altérations qu'y causent le commerce & les opinions nouvelles.*

164. *Les termes étrangers que les langues adoptent ne les rendent pas toujours plus riches en effet.*

165. *Difficulté de reconnoître l'origine d'un terme adoptif lorsqu'il est venu de loin par une longue émigration.*

166. *Observations sur les traces que le commerce des nations a autrefois laissées entre leurs langages.*

167. *Comment une langue parvenue à sa maturité décline & se perd.*

168. *Causes qui après le déclin d'une langue la conservent dans sa pureté sur le pied de langue morte.*

169. *En quoi consiſte l'identité d'une langue.*

141 *Examen hypothétique de la premiere enfance d'une langue qu'on ſuppoſeroit formée ſans le ſecours d'aucun autre langage antérieur.*

NOUS avons cy-devant reconnu qu'il y a certains premiers principes méchaniques & néceſſaires de la formation du langage, conformes à la conſtruction organique de l'inſtrument vocal, tel qu'il a été donné à l'homme par la nature. Tout naîtra ſans doute de ce premier état des choſes. Mais juſques-là le langage eſt encore bien foible, & ne contient que très-peu d'expreſſions. Attachons-nous à préſent à examiner ſon dévelopement & ſes progrès, depuis cette enfance primitive, qu'on peut appeller le *vagiſſement de la nature*, juſqu'à ſon enfance un peu plus raiſonnée, juſqu'à ſon adoleſcence, ſa maturité & ſa diſſolution. Ici la ſimple méchanique des organes ne

ſuffit plus pour nous guider. Il faut recourir à l'obſervation des faits & des procédés connus, dans leſquels nous ſçavons qu'il entre beaucoup de petits élémens arbitraires & de fantaiſie. Cependant comme, d'un côté, il ne nous eſt pas poſſible d'avoir ſous les yeux une langue parlée que nous puiſſions dire être primitive, puiſque quelque miſérable que ſoit une langue ſauvage que nous voudrions choiſir ; encore eſt-il certain qu'elle eſt dérivée d'une autre antérieure : comme, d'autre côté, il ne faut nous écarter ici que le moins que nous pourrons du plan de la nature, ayons recours à une hypothèſe poſſible qui nous mette en état de procéder en régle. Supposons qu'un certain nombre d'enfans ont dès leur bas âge été abandonnés loin de tout commerce humain dans un climat déſert, où ils ont trouvé le ſecret de ſe conſerver juſqu'à l'âge adulte. L'hiſtoire nous a tranſmis quelques exemples de faits pareils : & quoique je ne les regarde pas comme ſuffiſamment avérés, il faut convenir néanmoins qu'ils ſont poſſibles : ce

qui doit ſuffire ici. On ne peut douter d'abord qu'en cas pareil ce petit peuple ne ſe fît par des ſignes ou par des paroles une méthode vraiment primitive pour lui-même de s'entre-déſigner les noms des objets, enſuite de ſes conceptions intérieures ſur ces mêmes objets. C'eſt ainſi qu'en uſeroit un peuple d'enfans exactement élevés juſqu'à un certain âge dans un enclos où les perſonnes qui viendroient par intervalle prendre ſoin d'eux obſerveroient un parfait ſilence. Une telle expérience n'eſt pas impraticable. Elle ſeroit tout-à-fait curieuſe pour voir comment ſe forme une langue primitive ; & bien plus encore pour apprendre quelle eſt la portée de la raiſon humaine livrée à elle-même & à ſes propres forces ſans aucun ſecours d'éducation, & comment elle parvient à ſe développer.

142. *Pluſieurs enfans élevés enſemble ſe feront certainement un langage.*

En attendant j'avancerai ſans heſiter, & je regarderai toujours comme un fait

certain, qu'une troupe d'enfans, ſuppoſés mis enſemble, & abandonnés à la nature, ſe fera pour elle-même une langue propre & primitive, qui dans la ſuite par le dévelopement & l'extenſion des idées ſera ſujette à ſon progrès & à ſes variations. Sans que l'expérience nous ait diſtinctement montré ce qu'il en ſeroit, on peut aſſurer que les choſes arriveroient ainſi, auſſi hardiment qu'on aſſurera que ces enfans marcheroient; puiſque l'un eſt ainſi que l'autre une ſuite naturelle de leur conſtitution primitive. Les enfans qu'un ancien roi fit allaiter par des chévres loin de tout commerce humain, articuloient des ſons, & c'étoient ceux qu'ils imitoient du cri de leurs nourices, qu'ils ſaiſirent avec d'autant plus de facilité que ces ſons étoient compoſés de lettres labiales & gutturales qui ſe dévelopent les premieres dans les organes de l'enfant. Ce roi s'étoit figuré de pouvoir découvrir par une telle expérience quelle étoit la premiere langue du monde naturelle à l'homme.

Mais il raiſonnoit bien mal lorſqu'enten-

dant que les enfans disoient *beeck*, cri qu'ils imitoient des chévres leurs nourices, il en conclut que la langue phrygienne, où ce mot *beck* signifie *du pain*, étoit la plus ancienne du monde : comme si ces enfans, qui ne connoissoient d'autre nourriture que le lait de leurs chévres, eussent pû en demandant à manger avoir quelque idée d'un aliment composé tel que *le pain*. Sennert raconte (*in Paralipom.*) qu'un certain prince ayant fait séparer trente enfans, on n'entendit rien d'eux que des paroles confuses & mal articulées : *Ex sepositis triginta pueris nihil retulit rex Maguth quàm voces confusas & indistinctas.* Sans doute que ces enfans avoient été élevés chacun séparément. Car en ce cas le peu de besoin qu'un homme seul a de se faire entendre nuiroit fort au progrès du dévelopement de ses organes vocaux, devenus inutiles dans cette position singuliere à un être à qui la seule idée des objets suffit, & qui n'a nul besoin de la transmettre à d'autres par la parole. Si les trente enfans furent élevés ensemble, on

prit ſans doute pour confus, ce que l'on n'entendoit point (& ceci arrive ſouvent); ou bien l'on retira trop tôt les enfans, qui dans une telle épreuve auroient dû être laiſſés à eux-mêmes environ juſqu'à l'âge de dix ou douze ans au moins. Voyez enſemble trois ou quatre petits enfans inſtruits dans la langue vulgaire; vous ne les entendez pas: cependant ils s'entendent à merveille entre eux; ils ſe ſont déja fait un petit jargon. Lorſque Quintilien avance (*L. x, c. 1,*) qu'après l'épreuve faite de donner des enfans à élever dans la ſolitude par des nourices qui ne leur parloient pas, on a reconnu que quoique ces enfans articulaſſent certains mots, ils n'avoient pas la faculté de diſcourir; (*Infantes à mutis nutricibus juſſu regum in ſolitudine educati, etiamſi verba quædam emiſiſſe traduntur, tamen loquendi facultate caruerunt,*) il entend qu'ils ne paroiſſoient faire aucun diſcours ſuivi, ni bien nettement diſtinct: car il parle en cet endroit de la prononciation bien diſtincte, qui ne nous vient, dit-il, avec raiſon, ainſi

que l'uſage de la parole, que de l'habitude d'entendre dès notre enfance. Vous ce judicieux rhéteur qui convient que ces enfans s'étoient fait des mots, ne doutoit pas qu'il ne fût évident ſur ce ſeul principe, que s'ils avoient été pluſieurs enſemble, ils ne ſe fuſſent bientôt auſſi fait un diſcours, qui n'eſt autre choſe que l'aſſemblage de pluſieurs mots.

143. *Un homme ſeul ne feroit que très-peu d'uſage de ſa faculté de parler.*

C'eſt beaucoup en vérité qu'un enfant élevé de cette maniere ait fait entendre quelques mots. Que l'on ſuppoſe un homme vivant ſeul dès ſon enfance, & abſolument iſolé de toute ſociété, il ne fera pas, ou il ne fera que très-peu d'uſage de ſa faculté de parler. Elle ne ſert qu'à communiquer ſes idées à autrui. Un homme ſeul n'étant pas dans ce cas n'en a que faire. Tout ſon langage conſiſteroit en cris de ſentiment, en geſtes de ſurpriſe, en quelques articulations d'organe néceſſairement conformes à leur ſtructure : encore ſeroient-elles rares; parce que dans ſon

enfance il n'auroit eu ni beſoin ni exercice de ſa faculté de les fléchir. On entendroit de ſa part beaucoup de voyelles & ſeulement quelques conſonnes indiſtinctes. D'ailleurs en vivant ainſi ſéparé du reſte du monde, il exerceroit fort peu ſon jugement: il n'auroit preſque point d'idées, mais ſeulement dans l'ame la mémoire de quelques perceptions très-ſimples. De ſorte que ſi nous lui ſuppoſons tout d'un coup les organes dénoués, & la plus grande facilité phyſique pour diſcourir, il y ſeroit fort embarraſſé, faute de liaiſon & de combinaiſon d'idées dans l'eſprit. Le commerce avec les hommes donne occaſion non-ſeulement de parler pendant la converſation préſente, mais encore de réfléchir ſur les converſations paſſées, & de préparer celles à venir. Dans l'hypothèſe cy-deſſus qui prend les choſes au premier pas où il ſoit poſſible de les conſidérer, il n'y a point de langage qu'on puiſſe appeller *diſcours*, mais une eſpece de vagiſſement preſque inarticulé qui forme néanmoins quelques mots ſans ſuite. Mais

ſuppoſons deux ou pluſieurs enfans mis enſemble ; alors le naturel, le beſoin, l'habitude mettent en jeu les facultés. Chacun profite des inventions de l'autre, & les accroît en continuant d'opérer ſur ce premier fond. L'homme ſeul étoit à-peu-près un lievre dans les bois. La converſation de nos deux enfans ne ſera guères plus que celle de deux animaux domeſtiques, qui ont beaucoup plus l'air de s'entretenir que les animaux farouches ; parce qu'en effet une ſociété plus étendue leur donne plus de connoiſſance. La puiſſance phyſique qui manque aux animaux pour faire de certains progrès ne manquant pas à nos enfans, ce petit germe pouſſera de profondes racines, & jettera un jour des branches infinies ſur le plan donné par la nature.

144. *Adoleſcence des langues primitives.*

Il eſt donc indubitable qu'une troupe d'enfans abandonnés ſans éducation ni exemple d'un uſage antérieur de la parole, s'ils peuvent s'élever, ſe feront un langage.

On a cy-devant à-peu-près vû quels en ſeront les premiers germes, & qu'il y aura parmi eux un certain nombre d'expreſſions radicales néceſſaires, ou preſque néceſſaires, nées phyſiquement de la conformation naturelle de l'organe vocal humain, & produites auſſi par le beſoin qu'on a pour ſe faire entendre, de faire connoître de ſon mieux les choſes dont on veut parler. Il devient plus difficile d'examiner l'adoleſcence des langues, ſuppoſées premieres, dans leurs progrès obſcurs & leurs variations arbitraires, qu'il ne l'a été de démêler les premiers élémens de leur formation dans leur enfance, où la nature nous a ſervi de guide.

Quoiqu'elle ne s'écarte que peu de ſa maniere ordinaire de procéder, je ne prétends pas dire néanmoins qu'elle ne s'en écarte point du tout; étant elle-même ſujette à tant de petites variétés dans la production des individus de chaque eſpece. Elle en a mis, ſans doute, dans la fine ſtructure des organes vocaux, ſelon les climats & ſelon diverſes autres cauſes: elle a pû, par

exemple, donner quelque part, comme chez les Hurons, (Voyez n° 74,) plus de mobilité à un autre organe qu'à celui des levres, qu'on remarque parmi nous être le plus mobile chez les enfans, & le premier qu'ils mettent en jeu.

145. *Elle augmente les petites différences qu'elles pouvoient avoir dans leur origine.*

Mais ayant à parler en général ſur cette matiere, j'ai dû préſenter pour exemple ce qu'il y avoit de plus apparent : non que j'aie prétendu dire abſolument parlant, qu'à ſuppoſer quatre troupes d'enfans aux quatre confins de la terre, qui ſe feroient à elles-mêmes chacun un jargon primitif dévelopé par la nature, les quatre jargons fuſſent tout-à-fait pareils ſans aucune différence. La nature n'opere pas ainſi, puiſqu'il n'y a pas une feuille abſolument pareille ſur un même arbre : mais ils ſeroient du moins fort approchans, & formés en vertu des mêmes principes méchaniques. La diverſité qu'on y remarqueroit naîtroit, non du fond de la méthode pratiquée par la nature, mais

du changement par elle produit dans l'organiſation qu'elle y emploie, ſelon la différence des climats.

Quoique le cœur de l'homme ſoit au fond le même dans tous les pays & dans tous les ſiécles, ayant le même fond de paſſion & de ſentimens naturels, qui y produiſent le même fond de vices & de vertus, on voit néanmoins que le tableau de la vie humaine eſt perpétuellement diverſifié. Le germe des vertus & de la corruption que la nature a mis dans le cœur, par-tout le même en ſubſtance, eſt toujours différent dans la maniere dont il ſe dévelope. Les paſſions ſe diverſifient de mille & mille façons ſelon les objets qui les excitent, ſelon les nuances du caractere qui les modifient. L'amour & l'amour, la colere & la colere, variés dès leur premier éclat dans deux perſonnes différentes, ſont pourtant toujours dans toutes deux le deſir de jouir, & le deſir de ſe venger. A meſure que ces paſſions s'exercent, les variétés deviennent plus marquées, les effets & le produit

plus différens. De-là naît cette extrême variété de tableau des événemens produits par des cauſes pareilles.

Même marche, même jeu de la nature (auſſi eſt-ce le même agent) dans le tableau des langages où les diſſemblances vont comme les dévelopemens. Le principe de différence entre les quatre jargons, qui rendroit un peu diſſemblables leurs termes primordiaux, produiroit un effet très-ſenſible dans le progrès de chaque langue, à meſure qu'elle ſe chargeroit de dérivations ou d'approximations. De ſorte que la diverſité peu marquée dans l'enfance des jargons, le ſeroit ſenſiblement dans leur adoleſcence. Alors chacun des quatre prendroit un air ſpécifique, dont il ſeroit d'autant plus difficile de reconnoître à l'avenir les cauſes arbitraires, que le peuple ſeroit plus barbare, fantaſque, ſauvage, dépourvû d'idées, de raiſon & de ſuite dans l'eſprit. Or ce ſeroit certainement le cas de nos quatre troupes d'enfans iſolées. Chacune d'elles deviendroit la

tige d'un peuple ſauvage qui auroit une langue pauvre & chétive ; en un mot, ſelon la ſuppoſition que nous avons faite, elle ſeroit une langue primitive dans ſon adoleſcence.

Les langues orientales éxiſtantes, qu'il nous ſeroit poſſible d'examiner en cet état, ſont dans un cas moins favorable à mes principes, que celui de l'hypothèſe que j'ai poſée, parce qu'elles ſont déja infiniment plus loin de leur dérivation primitive. Mais puiſque nous n'avons pas ſous les yeux d'autres objets effectifs à conſidérer que ces langues ſauvages, prenons-les ici pour exemples : & voyons par quelle raiſon, lorſqu'on les compare entre elles, elles paroiſſent à peine ſe reſſentir d'une origine commune & néceſſaire.

146. *Cauſes pour leſquelles les langues barbares d'un même pays doivent devenir différentes entr'elles, & nous le paroître plus qu'elles ne le ſont en effet.*

Parmi les ſauvages d'Amérique, où

chaque nation vit ſéparée l'une de l'autre par de grands lacs & d'immenſes forêts, preſque ſans aucune entrevue entr'elles que pour ſe ſurprendre & s'entre-détruire, les langages différens ne paroiſſent avoir entr'eux que peu de rapport : comme ſi chaque peuple s'en étoit fait un pour lui-même primitif & particulier. C'eſt ainſi qu'on en pouvoit juger à l'inſpection des exemples que les Miſſionnaires nous ont donnés d'une même phraſe parallele traduite en pluſieurs langues ſauvages.

Ceci paroît d'abord contrarier l'opinion naturelle & raiſonnable qu'une langue ne peut être tirée que d'une autre, & que le premier auteur de chacune de ces nations ſauvages n'étant pas ſorti de terre tout formé, comme la fable le raconte des ſoldats de Cadmus, ne pouvoit parler d'autre langage que celui qu'en ſon enfance, il avoit apris de ſes peres. Et même à ſuppoſer, comme dans l'hypothèſe cy-deſſus, que chacune de ces nations ſauvages deſcendît d'une troupe d'enfans abandonnés dans le plus bas

âge, ne devroit-on pas reconnoître entre leurs divers langages actuels une analogie plus marquée, puiſqu'ils dérivent tous d'un même principe organique & néceſſaire ?

Il ſuffiroit pour répondre à cette objection d'obſerver que les langues actuelles des peuples ſauvages ſe trouvent aujourd'hui à une telle diſtance de leur état primitif & néceſſaire, qu'il ſeroit injuſte d'exiger qu'on rendît compte des cauſes inconnues de leur altération pendant un immenſe intervalle de tems. Mais outre ceci, remarquons, 1° Que quand des peuples ſans arts & ſans connoiſſance ont été conduits, tant par le genre de leurs mœurs que par celui du climat qu'ils habitent, à vivre iſolés de leurs voiſins, leur langage s'iſole auſſi dans la même proportion, de ſiécle en ſiécle ; & perd d'une maniere plus ſenſible, faute d'entretien, ce qu'il pouvoit avoir de commun avec ceux du voiſinage. 2° Que l'art de l'écriture, & les livres qui paſſent d'un peuple chez un autre étant l'une des principales cauſes de la richeſſe, de la propagation & du mêlange

des langages, les langues doivent être moins analogues, plus différentes, plus isolées dans les pays où cet art est inconnu : ce qui est vérifié par l'experience. 3° Que ces langues barbares doivent, en effet abonder plus que les nôtres en termes primitifs, puisqu'étant tout-à-fait pauvres dans leur commencement, lorsqu'elles ont eu besoin d'imposer un nouveau nom à quelque nouvel objet physique, elles n'ont pû, comme nous, le tirer de leurs voisins avec qui elles n'ont presqu'aucun commerce, mais seulement le dériver d'elles-mêmes sur quelques idées singulières, ou le forger sur quelqu'affection particuliere des sens. En ceci tous les peuples de quelque pays que ce soit doivent être considérés, comme ayant une fois été dans un tems ou dans un autre ce que sont aujourd'hui les Américains. 4° On doit moins s'étonner d'entrevoir si peu de rapport entre le langage des deux nations, parce que, quoique limitrophes, elles peuvent être fort distantes par leur origine. Les peuples sauvages n'ayant

rien à perdre dans le pays qu'ils abandonnent & beaucoup de facilité pour acquerir ailleurs le peu qui leur eſt néceſſaire, ne ſe font aucune difficulté de quitter leur demeure habituelle au moindre mouvement qui les y pouſſe. Une tranſmigration de 7 ou 800 lieues ne leur fait pas plus de peine qu'à nous un court voyage. Une nation mécontente de la contrée ou de ſes voiſins ſe tranſplante toute entiere au loin dans quelque terrein vuide, au milieu de diverſes nations dont l'idiome n'a, ni ne doit alors avoir de rapport avec le ſien. C'eſt ce qui arrive tous les jours aux Américains: c'eſt ce qui arrivoit autrefois aux Gaulois, aux Goths, aux Huns, &c. Nous avons même ſous les yeux des exemples de ces tranſplantations prodigieuſement éloignées, faites par les Romains, les Arabes, les Eſpagnols, les Hollandois, &c. 5° & c'eſt peut-être ici la principale raiſon, nous ne ſommes pas en état de juger de l'analogie qui peut ſe trouver entre diverſes langues que ſi peu d'Européens entendent, & que nul d'eux

n'eſt probablement capable de prononcer. Il faut néantmoins que pluſieurs de ces idiomes ayent quelqu'analogie, puiſqu'au rapport du P. de Raſles, celui qui ſçait la langue huronne peut en moins de trois mois entendre les cinq nations iroquoiſes. Le huron, dit-il, eſt la maîtreſſe langue, la plus majeſtueuſe, & en même tems la plus difficile de toutes les langues ſauvages. L'algonkin, ſelon la Hontan, eſt auſſi une des principales langues du Canada, plus étendue & plus châtiée que la plûpart des autres. Le P. d'Etré autre miſſionnaire, après avoir raporté que les langues des divers peuples habitans au bord du Maragnon ſont auſſi différentes entr'elles que le françois & l'allemand, (& ſans doute que ſur une ſimple inſpection elles nous le paroîtroient beaucoup davantage, quoique cette comparaiſon marque déja un rapport notable entr'elles,) ajoûte qu'il ne laiſſe pas d'y avoir parmi eux une langue ſçavante apellée la langue *del Inga* qui n'eſt entendue & parlée que par un petit nombre de perſonnes dans chaque

Mais il raiſonnoit bien mal lorſqu'enten-

nation. Tout ceci déſigne qu'il y a réellement plus d'analogie entre les langues ſauvages que nous ne ſommes en état d'y en appercevoir. Ces raiſons montrent qu'il n'eſt pas poſſible de ſuivre l'examen d'une langue ſauvage depuis le point de ſa premiere enfance juſqu'à celui où elle eſt parvenue, & que j'apelle le point de ſon adoleſcence ; & même en cet état-cy elle eſt parlée par un peuple qui n'a ni connoiſſances ni ſuite d'idées : de ſorte que nous ne pouvons ici ni décider par les faits que nous ignorons, ni juger par une ſuite de raiſonnemens réguliers dont ces ſortes de gens ne font guères d'uſage. Attendons, à l'égard d'une telle langue, à l'examiner de nouveau quand elle ſera dans toute ſa force ; & bornons-nous, quant, à préſent à conſidérer de quelle maniere elle pourra parvenir à ce point de maturité.

147. *Fabrique des ſyntaxes barbares.*

Dans ſon origine, elle n'a d'abord eu qu'un amas confus de ſignes épars appliqués

appliqués selon le besoin aux objets à mesure qu'on les découvroit. Peu-à-peu la nécessité de faire connoître les circonstances des idées jointes aux circonstances des objets, & de les rendre dans l'ordre où l'esprit les place, a, par une logique naturelle, commencé de fixer la véritable signification des mots, leur liaison, leur régime, leurs dérivations. Par l'usage reçu & invétéré, les tournures habituelles sont devenues les préceptes de l'art, bons ou mauvais, c'est-à-dire bien ou mal faits selon le plus ou le moins de logique qui y a présidé; & comme les peuples barbares n'en ont guères, aussi leurs langues sont-elles souvent pauvres & mal construites: mais à mesure que le peuple se police, on voit mieux l'abus des usages, & la syntaxe s'épure par de meilleures habitudes qui deviennent de nouveaux préceptes. Je n'en dis pas davantage sur l'établissement des syntaxes; & même si j'y reviens dans la suite, ce ne sera qu'en peu de mots. C'est une matiere immense dans ses détails qui demanderoit

ne nous vient, dit-il, avec raiſon, ainſi

un livre entier pour la ſuivre dans toutes les opérations méchaniques du concept, qui en général la rendent *néceſſaire* en conſéquence de la fabrique du ſens intérieur, mais très-*arbitraire* dans ſes petits détails, par le nombre infini de routes longues ou courtes, droites ou tortues, bonnes ou mauvaiſes, que l'on peut prendre pour parvenir au même but. Au ſurplus toutes ces routes bien ou mal faites ſervent également dans l'uſage, lorſqu'elles ſont une fois frayées & connues. *Non cùm primùm fingerentur homines*, dit Quintilien, *analogia demiſſa cœlo formam loquendi dedit, ſed inventa eſt poſtquàm loquebantur, & notatum in ſermone quid quomodo caderet. Itaque non ratione nititur, ſed exemplo; nec eſt lex loquendi, ſed obſervatio; ut ipſam analogiam nulla res alia fecerit quàm conſuetudo.*

148. *Form e de l'accroiſſement des langues adoleſcentes, & quelle part peut y avoir eu l'art.*

Quant aux termes de ces langues premieres, à leur augmentation en nombre

core ſeroient-elles rares ; parce que dans ſon

à meſure que les objets paroiſſent & que l'eſprit ſe dévelope, aux ſyſtêmes de dérivation commencée, je les croirois moins défectueux que les ſyntaxes, comme étant faits ſur des notions plus ſimples, moins combinées, plus faciles à ſaiſir. Les hommes impoſent les noms aux choſes pour leur beſoin qui les affecte ſenſiblement, promptement, & d'une maniere aſſez vraie. Les Sauvages operent en ceci pour les choſes ſimples au moins auſſi-bien qu'un homme méditatif qui auroit la tête remplie de relations & d'abſtractions. Si j'ai dit qu'une langue premiere en ſon adoleſcence eſt pauvre & chétive, c'eſt eu égard au petit nombre des termes, correſpondant au petit nombre des idées & borné à l'expreſſion des objets extérieurs les plus habituels. Mais le cercle étroit dans lequel on ſe renfermoit n'a peut-être ſervi qu'à rendre le procédé plus juſte. Dans le fond l'accroiſſement des langues adoleſcentes doit avoir été formé ſur un plan d'autant plus vrai qu'il étoit plus voiſin de ſes prin-

néanmoins quelques mots ſans ſuite. Mais

cipes. Le mêlange actuel de nos idées, l'habitude d'apercevoir en tout mille relations idéales, la multiplicité combinée de nos perceptions nous donne mille manieres de nous écarter à droit & à gauche, qu'on n'avoit point alors. On voyoit les choſes d'une maniere ſimple & directe. On les nommoit, autant qu'il étoit poſſible, en conſéquence de cette maniere de les enviſager ; & ſelon l'apparence aſſez ſouvent on ne rencontroit pas mal. C'eſt peut-être cette obſervation qui a fait avancer à quelques philoſophes que les langues avoient été formées par les hommes ſur un plan médité, & ſuivi avec réflexion. On ſent aſſez, & je l'ai fait voir par des exemples certains, que cela eſt impoſſible pour le premier fond d'une langue, qui eſt une production de la nature plutôt que de l'art. Le premier fond d'une langue eſt l'ouvrage du peuple & du vulgaire. Il fabrique les termes ſelon le beſoin qu'il en a :

.... *Utilitas expreſſit nomina rerum.*

LUCRET.

s'ils peuvent s'élever, ſe feront un langage.

Il les fabrique l'un après l'autre par un premier mouvement imité, autant qu'il peut, de la nature & de la vérité des objets; quelquefois auſſi ſur des perceptions mal examinées. Mais je croirois volontiers avec Platon, que ſouvent auſſi les premiers impoſiteurs des noms ont raiſonné juſte, & n'étoient pas des gens mal aviſés: qu'ils voyoient les objets comme ils devoient être vus; & qu'un bon moyen de bien connoître les choſes eſt d'en bien connoître les noms. Je demeurerai d'accord de ce qu'il dit, (*in Cratyl.*) *Suum à naturâ rebus ineſſe nomen; nec artificem nominum quemvis eſſe poſſe; ſed eum duntaxat qui & innatum, i cuique nomen pervidere, & illius quaſi formam literis deinde ac ſyllabis repræſentare poſſit:* pourvû toutefois qu'on ne veuille pas prendre ſes paroles dans un ſens trop étroit. Car, à cela près, je ne fais aucune difficulté de croire avec les Stoïciens qu'il n'y a point de mot dont l'origine n'ait une raiſon, connue dans les uns, inconnue dans les autres; mais ſur

ſelon diverſes autres cauſes : elle a pû, par

laquelle on doit employer la méthode générale de juger, en matiere de même eſpece, des points que l'on ne connoît pas par ceux que l'on connoît. Diſons que la nature d'abord, & l'art enſuite ont eu part à la formation des mots. Quand il a fallu augmenter une langue, la méthode fondée ſur l'habitude y eſt entrée pour beaucoup ; & l'on a ſuivi le plan commencé de ce qui étoit déja fait. C'eſt ce qui a fait dire à Quintilien, (*l. j, ch.* 6.) que le diſcours étoit fondé ſur la raiſon, l'ancienneté, l'autorité & l'habitude. De ces quatre ſources les trois dernieres ſe raportent à l'art & à la méthode : Mais ce qu'il appelle la raiſon, c'eſt de la part de l'homme la diſpoſition de ſes organes auxquels il eſt forcé d'obéir, & de la part des choſes extérieures la vérité de peinture qu'on s'efforce tant qu'on peut de leur donner dans les noms qu'on leur applique ; en un mot c'eſt la nature, à qui tout doit primitivement ſe rapporter, & à laquelle ſeule on doit les racines primordiales de chaque terme.

méthode pratiquée par la nature, mais

Un de nos meilleurs Journaliſtes fait là-deſſus une réflexion très-juſte. Dans la formation des langues, dit-il, les mots, n'étant faits que pour l'oreille, devoient s'adreſſer directement & plus ſenſiblement à l'organe, & y réveiller l'image phyſique de la choſe qu'ils déſignoient. Mais lorſque l'écriture a fixé les ſignes, le matériel des ſons étoit déja altéré, & l'analogie précieuſe du mot avec l'objet s'étoit détruite à proportion que les langues s'étoient éloignées de leur origine : les termes figurés, dans leur formation, avoient peu-à-peu, dans les langues dérivées, perdu par l'uſage la trace de l'image phyſique. *Journ. étrang. Janv.* 1761.

149. *Raiſon pour laquelle le langage des hommes ſauvages eſt le plus rempli d'images & de figures empruntées de la nature. Cauſe du prétendu ſublime du langage oriental. Comment une langue ſortie de l'adoleſcence & dans ſa force devient plus ſévere & plus retenue.*

Le même écrivain explique d'une

maniere fort nette, la raiſon pour laquelle les diſcours des peuples ſauvages ſont ſi remplis de métaphores & d'alluſions, & ſe reſſentent du ſtyle poëtique beaucoup plus que la proſe des nations policées. Le peu qu'il dit ſur cet article remarquable eſt ſi ſatisfaiſant que je n'ai rien à y ajoûter, ſinon que ce ſtyle qu'on appelle oriental, qu'on croit ordinairement fort ſublime, & qui, pour nous être moins familier, nous paroît plus guindé que le nôtre, eſt peut-être au contraire plus voiſin de la nature.

» Des hommes ſauvages, dont l'ame, » pour ainſi dire, toute au dehors, n'eſt » ébranlée que par des objets phyſiques, » & dont l'imagination eſt toujours frapée » des grands tableaux de la nature; des » hommes dont les paſſions ne ſont tem- » pérées ni par l'éducation ni par les » loix, doivent conſerver toute leur » impétuoſité, toute leur énergie; des » hommes dont l'eſprit, n'ayant que » peu d'idées abſtraites & point de termes » pour les rendre, eſt forcé de recourir » aux images matérielles pour exprimer

» leurs penſées ; de tels hommes, dit-il, » paroiſſent plus propres à parler le langage » de l'imagination & des paſſions. Chez » nous, l'ame, en ſe repliant ſur elle-même, » ſe détache en quelque ſorte des objets » extérieurs. L'habitude de la réflexion & » de la penſée émouſſe la ſenſibilité de » l'imagination & modere l'activité des » paſſions : l'eſprit devient plus ſévere & » s'accommode moins d'une latitude vague » & indéterminée. La langue acquiert plus » de préciſion & en même tems plus de » timidité. Il eſt bien prouvé que le ſtyle » figuré qu'on remarque dans toutes les » langues naiſſantes & ſauvages, n'ap- » partient pas trop au climat, & n'a pour » principale cauſe que l'indigence même » de ces langues.

150. *Cauſe de l'accroiſſement des langues. Pluſieurs petits langages de Sauvages iſolés ſe réuniſſent pour former une grande langue.*

Dans les pays ſauvages & peu cultivés les habitations ſont rares & diſtantes les

unes des autres. Les nations ayant peu de commerce entr'elles vivent, pour ainſi dire, par familles & par colonies ſéparées; chacune d'elle faiſant, à vrai dire, une nation particuliere, ayant auſſi ſon langage particulier, qui quelquefois n'a preſque rien de commun avec celui des voiſins. Il y a cependant preſque toujours parmi eux un idiome prédominant que tous connoiſſent, & dont ils ſe ſervent en commun quand ils ont beſoin de s'entendre. C'eſt ainſi que nous le voyons parmi les petites nations ſauvages de l'Amérique. Il n'y a point de peuple qui n'ait été plutôt ou plus tard dans le même état ou nous avons trouvé les Américains & les Négres; & il n'y a pas long-tems que notre Europe en eſt ſortie: c'eſt une vérité de fait à la preuve de laquelle je ne m'arrête pas. Chacune de ces petites langues eſt pauvre & contient peu de mots. Quand la police vient à réunir ces petites colonies en une même nation nombreuſe ſous des mœurs plus ſociables, leurs langages divers ſe confondent auſſi

en un ſeul, ou le plus vulgaire & par conſéquent le plus abondant prédomine toujours. Alors voilà une langue nouvelle, qui s'eſt conſtituée & qui a pris une forme. Comme elle s'eſt faite de pluſieurs autres qui avoient des mots différens pour exprimer un objet commun, il s'y trouve d'abord des ſynonimes ſur une même choſe. Mais bientôt l'uſage détruit & fait perdre les uns. On particulariſe peu-à-peu les autres en appliquant chaque terme aux différences d'un objet de la même eſpéce; tellement qu'à la longue, il n'y reſte preſque plus ou peut-être point du tout de purs ſynonimes.

151. *Comment une grande langue vient à ſe ſubdiviſer en dialectes.*

L'agrandiſſement de ce peuple raſſemblé dans une ſociété nombreuſe, ſes conquêtes, ſes émigrations, & ſur-tout la ſuite des ſiécles, auſſi-bien que le mêlange des nations policées entr'elles, portent au loin ſa langue, l'alterent & la diviſent dans les différentes contrées, en autant

richeſſe, de la propagation & du mêlange

de dialectes, qui ne ſont toujours que le fond de la même langue, un peu altérée dans les articulations. Ainſi les petits langages des familles ſauvages forment les langues meres des grands peuples, & les langues meres forment les dialectes des nations poſtérieures; ce qui ſignifie, à vrai dire, qu'il n'y a preſqu'aucune différence entre les dialectes (je dis dans les mots; car elle eſt ſouvent plus grande dans les ſyntaxes.) Qu'eſt-ce en effet que cette différence qui ne roule que ſur les voyelles, s'il n'y a qu'une voyelle, ainſi que je l'ai fait voir, n° 30 & ſuiv. Wachter, avec raiſon, n'a pas daigné parler du changement des conſonnes, dans les mêmes dialectes. La diverſité qui en réſulte quoiqu'un peu plus forte eſt bien légere; puiſque ces conſonnes, lors même qu'elles ſont diverſement figurées, y reſtent toujours à-peu-près les mêmes à l'oreille, (Voyez n° 35) comme étant des articulations du même organe. Il n'y a point de perſonne un peu attentive qui, à la ſeule inſpection d'une même phraſe écrite en latin, en

origine, Les peuples ſauvages n'ayant

italien, & en françois, ne diſcerne, ſans ſçavoir aucune de ces langues, qu'elles ſont de la même famille :

. . . . . *Facies non omnibus una*
Nec diverſa tamen, qualem decet eſſe ſororum.
OVID.

Cette reſſemblance tombe encore plus aiſément ſous le ſens de la vue que ſous celui de l'ouïe. Le latin *magiſter* & le françois *maiſtre*, paſſablement reconnoiſſables à l'œil pour être le même mot, forment à l'oreille des ſons très-diſſemblables, quoiqu'il n'y ait de différence que par l'éliſion de la lettre gutturale (qui s'omet le plus ſouvent dans la prononciation rapide à cauſe qu'elle eſt tout au bout de l'inſtrument vocal,) & par le changement de l'*e* pur en *e* muet. Voulez-vous avoir ce mot *magiſter* identique dans les deux dialectes, tant à l'œil qu'à l'oreille ? Il n'y a qu'à le repréſenter à la vue d'une maniere ainſi caractériſée, *MAgISTeR*.

152. *Dans les divers dialectes la différence de voyelle affecte plus l'ouïe que la*

trouver entre diverſes langues que ſi peu d'Européens entendent, & que nul d'eux

vue, & la différence de conſonne au contraire.

La voyelle agit ſur les ſens par le ſon, encore plus que par ſa figure alphabétique. Elle eſt plus du reſſort de l'oreille que de celui de la vue. La conſonne n'eſt que la forme du ſon, moins ſenſible à l'ouïe que le ſon même, & faiſant plus promptement ſon effet par ſa figure alphabétique: elle eſt plus du reſſort de la vue que de celui de l'oreille. Ainſi dans les mutations qui conſtituent les dialectes d'une même langue par la variation qu'elles mettent dans les mêmes mots, ſoit en changeant la voyelle (comme *aigue* pour *aqua*) ſoit en changeant la conſonne en une autre de même organe (comme *Water* pour ὕδωρ) la différence de la voyelle eſt fort perceptible à l'ouïe, & celle de la conſonne qui ne l'eſt pas beaucoup à l'oreille ſaiſit ſenſiblement la vue. Que l'on réfléchiſſe ſur ceci, on verra pourquoi, lorſqu'une langue nous eſt peu familiere, on entend ſi mal ceux qui parlent, quoiqu'on entende facilement ce qui eſt écrit. Car bien que

un petit nombre de perſonnes dans chaque

dans le ſens & la compoſition des mots les conſonnes ſoient tout autrement principales que la voyelle, il n'y a cependant qu'elle qui reſte dans l'oreille ; & tel qui n'entendoit pas un mot prononcé, l'entendra bientôt malgré la différence d'articulation du même organe qui peut ſe trouver dans la conſonne, s'il peut le voir par écrit, & en prononcer les voyelles à ſa maniere. On vient de voir par l'exemple du mot *magiſter* comment deux mots très-differens par le ſon peuvent facilement être rendus identiques à la vue.

153. *Caracteres eſſentiels de différence entre les langues, tirés de l'ouïe & de la vue. Qu'il peut, abſolument parlant, ſe former un langage ſans l'intervention d'aucun de ces deux ſens.*

Cette diſtinction de l'ouïe & de la vue quant au langage eſt très-importante, & ſert de baſe à la différence de caractere qui ſe trouve entre les deux claſſes de langages très-différens par leur principe. L'oreille guide autant la langue pour parler, que les yeux guident la main pour

eu qu'un amas confus de ſignes épars appliqués

écrire. C'eſt l'habitude de l'oreille qui inſtruit la langue à former, ſans ſçavoir comment, ces mouvemens fins dont la différence eſt ſi délicate & ſi peu ſenſible, que ceux qui les forment le mieux par une excellente prononciation auroient grande peine à rendre compte de l'art qu'ils y emploient, & à montrer nettement aux autres par écrit & par le ſeul ſecours de la vue comment ils doivent s'y prendre pour bien opérer. C'eſt l'ouïe qui tranſmet les idées par les ſons; & enſuite la vue connoît les ſons par les lettres. Car ce que l'œil lit, l'oreille eſt ſuppoſée l'entendre; quoique à force d'habitude on liſe tacitement ſans prendre garde à cette ſuppoſition. Cependant on ne peut pas dire qu'il ſoit impoſſible que l'œil, quoiqu'avec moins d'avantage, parvienne à appliquer une certaine complication de caracteres à la repréſentation immédiate des idées de l'eſprit, comme l'oreille y applique une ſemblable complication de ſons, & la langue une complication de mouvemens. Car, quoiqu'en l'état

immenſe dans ſes détails qui demanderoit

où ſont les choſes parmi nous, il ſoit vrai que les lettres ſont les caracteres immédiats des ſons, comme les ſons ceux des idées, il n'y a cependant rien dans la nature des lettres qui les empêche de repréſenter immédiatement les idées ſans l'intervention des ſons. Tellement qu'il pourroit y avoir par cette méthode un langage peint entre un peuple de ſourds & muets. Le même peuple par une autre méthode pourroit avoir auſſi un langage, qui au lieu d'être peint ſur le papier ne s'exprimeroit à la vue que par les articulations des doigts & par les geſtes de la main, inſtrument très-flexible & dont les mouvemens ſont agiles & variés. Il pourroit même y avoir un langage par les ſeuls geſtes de contact & par le ſeul ſentiment du toucher entre un peuple aveugle, ſourd & muet. Les muets du ſerrail s'expriment par ſignes avec tant d'intelligence qu'ils expliquent clairement toutes leurs penſées, juſqu'à raconter de longues hiſtoires avec leurs circonſtances. Ils ont inventé pour

mieres, à leur augmentation en nombre

la nuit un langage particulier qui consiste dans le simple attouchement des mains. De-là il resulte que quoique le sens de l'oreille, de l'œil & de la main s'entr'aident infiniment pour l'usage du langage, néanmoins les hommes, s'ils n'en avoient qu'un des trois, pourroient encore, absolument parlant, se parler, c'est-à-dire se communiquer leurs idées. Cela est si vrai qu'il se pratique quelque chose d'aprochant, non-seulement dans les langues chinoises composées de caracteres qui, représentant les choses & les notions indépendamment des mots, se prononcent différemment par des peuples qui les écrivent de même, mais même aussi parmi nous, quoique nous n'y fassions guères d'attention, quand nous traçons des caracteres d'arithmétique, d'algebre, & ceux dont nous nous servons pour signifier les poids, les métaux, les plantes, &c. Ces symboles sont employés par différentes nations pour exprimer les mêmes idées & le même sens, quoique rendus avec des sons & des mots aussi

vrai qu'il étoit plus voiſin de ſes prin-

différens que le ſont deux traductions d'une même phraſe en deux langues différentes.

Rien n'eſt donc plus poſſible que d'introduire un caractere univerſel avec lequel toutes les nations, quoique de langues différentes, pourroient exprimer leurs idées communes : je dis leurs idées ſimples & communes; car dès qu'elles ſeroient compliquées la difficulté de ſe mettre au fait de tant de ſymboles & de variations de chaque ſymbole l'emporteroit beaucoup ſur l'utilité de cette généraliſation. C'eſt ce qui fait que notre méthode de figurer chaque articulation des mots par autant d'élémens ſéparés, l'emporte encore de beaucoup, tout mis en balance, ſur la méthode chinoiſe de figurer à la fois toute une idée; malgré l'avantage qu'elle a de porter avec elle ſa traduction dans tous les dialectes chinois : & même on ne voit pas que cette méthode qui devroit avoir beaucoup plus de préciſion que la nôtre, en ait en effet davantage, ni quelle ſoit plus expéditive pour l'écriture.

154. *Caractere de différence entre les langues & les dialectes.*

Wachter marque ingénieuſement en deux mots le caractere de différence qu'il y a entre les langues & les dialectes. *Les langues*, dit-il, *diffèrent entre elles par des conſonnes.* (il entend, ſans doute, les conſonnes organiques) *& les dialectes par les voyelles.* Cela eſt ſi juſte & ſi précis que je n'ai rien à y ajoûter. Lorſqu'on remarque en diverſes langues que les mots de même ſignification s'expriment par les mêmes conſonnes, ou ne font que les varier par des mouvemens procédans du même organe, on peut dire que ce n'eſt que le même mot, malgré la différence totale des voyelles du mot, qui portent à l'oreille un ſon très-différent: & en conclure que les langues ſont ſœurs; c'eſt-à-dire, qu'elles ne ſont que des dialectes provenues d'une même mere. Au contraire ſi deux langues expriment habituellement leurs mots de même ſignification par des organes différens, c'eſt-

uns, inconnue dans les autres ; mais ſur

à-dire par des conſonnes différentes, c'eſt un ſigne que ces langues ſont étrangeres l'une à l'autre, & qu'elles n'ont pas la même origine immédiate. Ces obſervations font reconnoître dans un langage mêlangé, comme dans l'anglois, à moitié compoſé de tudeſque & de latin, ce qu'il tient de l'un ou de l'autre.

155. *Caracteres qui marquent les claſſes & les ſubdiviſions entre les langues.*

Il y a des différences entre les langues propres à faire reconnoître celles qui ſont d'une même claſſe, & réductibles à la même origine; propres à marquer auſſi les caracteres diſtinctifs qui particulariſent chacune de celles d'une même claſſe. Par exemple : celles qui parlent aux yeux figurant les ſymboles ſpécifiques des choſes, comme l'ancienne égyptienne & les chinoiſes ; & celles qui parlent aux oreilles par le ſon ou la figure des lettres : celles qui dans leur alphabet joignent le ſon avec ſa figure (la voyelle avec la conſonne) & qu'on appelle ſyllabiques comme la

racines primordiales de chaque terme.

ſiamoiſe ; & celles qui les ſéparent, & qu'on appelle littérales comme la nôtre : celles qui ont des affixes, comme l'hébraïque ; & celles qui ſéparent les pronoms : celles qui abondent en particules conjonctives comme la françoiſe ; en verbes auxiliaires à défaut de conjugaiſons, comme l'angloiſe ; en adjectifs compoſés, comme la grecque, &c. Mais ſi la différence eſt dans la ſyntaxe, elle marque moins que celle qui eſt dans les racines des mots, & ne peut guères ſervir que de ſubdiviſions entre les dialectes : par exemple, le latin & le françois, qui bien qu'ils ayent des ſyntaxes très-différentes, ne ſont néanmoins que la même langue : au lieu que quand la différence eſt dans le caractere ſpécifique même des langues, elle marque que ſi les deux peuples ont eu une origine commune, le tems en a effacé la trace la plus naturelle, & la plus ineffaçable ; exemple : le chinois & le latin.

La voie de décompoſition, d'analyſe & de comparaiſon mene aiſément à diſtribuer

Le même écrivain explique d'une

les langues par claſſes ſubdiviſées, chacune en pluſieurs eſpeces qui ſe rapportent dans leurs caracteres eſſentiels ; & à ſéparer les eſpeces par les variétés ſpécifiques ajoûtées aux caracteres communs. Alors en reprenant dans chaque claſſe le caractere eſſentiel de celle qui, étant la plus ancienne en ordre de date eſt devenue primitive à notre égard par l'extinction des langues meres antérieures, on y obſervera une forme primordiale, un génie grammatical plus original, un genre d'analogie répandu ſur toute ſa filiation, & qui, commun à ſes dialectes, leur donne un air de famille qui les annonce malgré la différence des contours & des traits. En reprenant enſuite dans chaque eſpece les variétés ſpécifiques, on y reconnoîtra une conſtruction & une compoſition propre, une forme paragogique toute particuliere, un idiotiſme qui n'appartient qu'à cette eſpece : on les diſcernera des caracteres généraux & communs aux autres eſpeces de la même claſſe.

356. *Diviſion des peuples par claſſes de langues.*

Je voudrois, diſoit Leibnitz, qu'on divisât les pays de la terre par claſſes de langues, & qu'on en dreſſât des cartes géographiques. Heinſelius l'a tenté dans les petites cartes géographiques inſérées au-devant de ſon *Harmonie des langues*. Il faudroit les diviſer par parties du monde, royaumes & provinces grammaticales. La premiere diviſion ſeroit marquée en mettant d'une part les langues faites pour les yeux, de l'autre celles faites pour les oreilles. Et je ſerois tenté de croire que la langue pour les yeux formeroit l'ancien monde, & la langue pour les oreilles le nouveau : du moins cela ſeroit aſſez vraiſemblable ſi l'on ne les conſidéroit que comme langues écrites. Il y avoit autrefois dans le vaſte continent de l'Aſie deux mondes, très-diſtincts l'un de l'autre : l'un ayant ſa pente juſqu'à la mer vers l'Orient, l'autre de même juſqu'à la mer vers l'Occident, tous deux ſi bien ſéparés par les hautes

hautes chaînes du mont Imaüs ou du mont Astay, que pendant grand nombre de siécles ils ne se sont pas connus, & que ce n'est que dans des siecles plus récens qu'ils ont commencé à communiquer ensemble. Le plus ancien des deux en art & en police paroît être l'oriental, où la langue écrite est fabriquée sur le sens de la vue.

La seconde division seroit entre les langues, dont les mots diffèrent par les consonnes (car alors elles diffèrent essentiellement.) Celles qui ne diffèrent que par les voyelles y formeroient une sous-division (car alors ce ne sont plus que des provinces d'un même état; que des dialectes d'une même langue.)

On peut aussi se servir, pour les ranger, de leur syntaxe, de leur génie, de leur caractere, en examinant & comparant leurs formules usitées. *Par exempl.* le François n'a point d'inversion, ne décline pas, met l'article aux noms, sépare le pronom, n'a point de duel, n'a presque pas d'adjectifs composés, ni de genre neutre; il conjugue, employe les verbes auxiliaires *être* & *avoir*,

met la prépoſition devant, n'a point d'augment, manque ſouvent de l'action du verbe, a le nominatif abſolu, &c. L'analyſe & la comparaiſon des langues rédigées par tables eſt très-propre à montrer leur origine & leur agnation. Mais encore une fois le meilleur tableau qu'on puiſſe faire ſur cette matiere eſt un grand archæologue, ou nomenclature générale, telle que je le propoſerai, Chap. XV. Il épargneroit tous les traités d'étymologie, tous les dictionnaires, toutes les diſſertations ſur les langues anciennes qu'on ne ceſſe de publier aujourd'hui, toutes les queſtions que l'on agite ſur le grammatical, & ſur l'hiſtorique de cette matiere, dont le parallele ainſi réuni ſous un coup d'œil facile préſenteroit évidemment la juſte déciſion.

157. *Etat du langage des peuples ſpirituels & policés.*

Une langue ſortie de ſon adoleſcence, &, pour ainſi dire, dans la force de ſon âge, devenue celle d'un peuple policé,

riche, nombreux, commode & oisif, d'un peuple qui, avide d'augmenter ses idées, exerce les facultés de son esprit, considere les objets de mille & mille manieres, en prend les noms en mille & mille acceptions différentes, & donne une libre carriere à son imagination; d'un peuple qui a des arts, des métiers, des sciences, des poëtes & des beaux esprits, qui voyage, commerce, va, revient, instruit & s'endoctrine; une telle langue, dis-je, prend alors avec promptitude un bien plus grand accroissement par une infinité de causes assez faciles à sentir, & dont je ne toucherai qu'un petit nombre.

158. *Cause de son abondance, de sa richesse, de ses variations.*

S'il y avoit sur la terre, dit Johnson, un idiome invariable, ce seroit celui d'une nation sortie peu-à-peu de la barbarie, séparée du reste des hommes, uniquement occupée à satisfaire aux premiers besoins de la nature, n'ayant ni écriture, ni livres, & se bornant à l'emploi des

mots d'un uſage journalier & commun ; ſuffiſant à ſon petit nombre d'idées. Cette nation laborieuſe & ignorante pourroit déſigner long-temps les mêmes objets par les mêmes voix. Elle auroit beaucoup de noms d'êtres phyſiques, & très-peu de noms d'être moraux : car les premiers ne ſont que pour le beſoin qui ne varie guères non plus qu'eux ; & les ſecours ſont pour la richeſſe & le luxe des idées, qui n'a point de bornes. Transformons cette nation ſauvage, en un peuple où les arts ſont en vigueur ; où les hommes forment différents ordres ; où les uns commandent, & les autres obéiſſent ; où les uns ne ſont rien, & les autres travaillent toujours ; où ceux qui ne ſçavent ou ne veulent pas remuer leurs bras, trouvent une reſſource glorieuſe contre la pareſſe, & contre la faim en remuant leurs idées. Alors, dit encore le même Johnſon, les fainéans dont l'unique occupation eſt de rêvaſſer, multiplient à l'infini les expreſſions pour ſuffire à l'inſtabilité de leurs perceptions. A chaque accroiſſement de la ſcience réelle

ou imaginaire, on voit naître de nouveaux mots, de nouvelles locutions. Il en faut pour les métiers, pour les arts, pour les sciences. Mais sur-tout il en faut une extrême abondance, si la science est du nombre de celles qui s'exercent au-dedans de l'esprit sur des objets qu'il a forgés, & qu'il conçoit lui-même à peine, plutôt que sur des objets extérieurs; si l'art est plutôt d'appareil que de nécessité, tels que l'éloquence & la poësie. Car ce sont ceux-ci qui font la plus grande dépense en mots; comme il arrive dans les grands états que ceux qui travaillent & servent le moins sont ceux qui consomment le plus. Sous l'empire du besoin, l'esprit ne s'écarte guères au de-là des objets nécessaires: mais affranchi de ce lien de sujétion, il s'échappe & bondit en liberté dans les plaines de l'imagination, il change à chaque instant de perceptions & d'idées. Avide de nouveautés, curieux de découvrir, empressé de transmettre ses découvertes, amoureux de ses chimeres même, il introduit la métaphore, les allusions inattendues,

les termes figurés de toute eſpece, les acceptions d'un même terme en mille ſens détournés de leur vrai ſens originel, ou les expreſſions d'un même ſens en mille termes qui n'y avoient ci-devant aucun rapport : ce qui ouvre un vaſte champ aux dérivations dénuées de toute analogie primitive. Alors les noms d'êtres moraux abondent dans le langage, & viennent à paſſer de bien loin celui des noms d'êtres phyſiques. La langue eſt appellée riche ; & en effet, les gens riches ſont ceux dont la dépenſe en ſuperflu & en commodités excede de beaucoup celle du néceſſaire. Mais il arrive parfois qu'à force de ſuperflu le néceſſaire en ſouffre. Et dans une langue le néceſſaire eſt la clarté, peut-être même la ſimplicité : c'eſt la fidélité de rapport entre le nom & l'objet qu'il déſigne ; en un mot, c'eſt la vérité de cette peinture par expreſſions que l'organe vocal doit exécuter pour rendre les choſes aiſément perceptibles, & promptement reconnoiſſables : vérité qui ne ſe trouve plus dans les langues, dès qu'on a

dépravé la nature par des allusions idéales qui lui sont étrangeres, & qu'on a écarté à tel point le dérivé de sa racine primordiale, que la connexité qui devroit facilement s'appercevoir entr'eux, n'y est plus sensible.

159. *Les mots se dépravent & la syntaxe se rectifie.*

N'omettons cependant pas d'observer que si dans un tel état de la langue les mots se dépravent, en récompense la syntaxe se perfectionne. Les termes s'écartent beaucoup de leur institution naturelle, mais leur assemblage se rapproche de plus en plus de l'ordre des idées actuelles de celui qui les employe. Il donne carriere à son imagination pour lui fournir les mots, & ne s'en rapporte qu'à la logique pour les arranger : une expression hazardée peut saisir l'auditeur, lui paroître une hardiesse heureuse & ingénieuse : une construction irréguliere & bizarre ne seroit quasi jamais qu'un barbarisme inintelligible.

160. *Difficulté d'éviter l'abus des mots.*

Les vices du langage provenant de l'abus des termes, ne ſont pas, je l'avoue, faciles à éviter, lorſque l'eſprit s'exerce beaucoup en une langue. Outre qu'il recherche l'abondance & la commodité, il ſent auſſi combien les termes reſtent au-deſſous de ſes idées : avec quelle imperfection les mots repréſentent les objets : combien les paroles ſont incomplettes pour ſignifier dans leur véritable étendue les circonſtances des choſes ſous le point fixe où l'on les veut faire appercevoir. C'eſt ce qui porte l'eſprit à redoubler ſes efforts ; à tout tenter bien ou mal, pour ſe faire entendre ; à inventer l'acception d'un terme en un ſens inuſité, dans l'eſpérance de le tourner en image ; à chercher des routes obliques, s'il ne peut arriver au but par la plus droite ; au riſque de s'en écarter davantage, & de devenir plus obſcur en voulant ſe rendre plus clair : à multiplier ſur un même objet les ſynonimes qui d'abord ne ſont pas vraiment tels : car le

créateur d'un terme nouveau, ou de l'acception nouvelle d'un ancien terme, ne vouloit, au contraire, que particulariſer ſon idée. Mais bientôt ſon intention ſe perd de vue par l'auditeur inappliqué, & le terme s'introduit dans l'uſage ordinaire, au même ſens qu'ont déja pluſieurs autres. Donnons un exemple de cette adoption des ſynonimes, choiſi parmi des expreſſions de même ſens, dont l'acception, quoique extraordinaire, ne ſoit ni abuſive à l'excès, ni auſſi détournée que beaucoup d'autres que je pourrois citer.

161. *Cauſes des ſynonimes & de leur multiplication : de leur vice & de leur utilité.*

Les ſynonimes des choſes viennent de ce que les hommes les enviſagent ſous différentes faces, & leur donnent autant de noms relatifs à chacune de ces faces. Si la choſe eſt un être exiſtant réellement & de ſoi dans la nature, ſa maniere d'exciter l'idée étant nette & diſtincte, elle n'a que peu ou point de ſynonime. *Exempl. Fleur.* Mais ſi la choſe eſt une perception

de l'homme relative à lui-même, & à l'idée d'ordre qu'il ſe forme pour ſa convenance, & qui n'eſt qu'en lui, non dans la nature, alors comme chaque homme a ſa maniere de conſidérer, & de ſe former un ordre, la choſe abonde en ſynonimes. *Exempl.* Une certaine étendue de terrain ſe nomme *Région*, eu égard à ce qu'elle eſt *régie* par le même prince, ou par les mêmes loix : *Province*, eu égard à ce que l'on y vient d'un lieu à un autre (*provenire*) : *Contrée*, parce qu'elle comprend une certaine étendue circonvoiſine (*tractus*, *contractus*, *contrada*) : *Diſtrict*, en tant que cette étendue eſt conſidérée, comme à part, & ſéparée d'une autre étendue voiſine (*diſtrictus*, *diſtractus* :) *Pays*, parce qu'on a coutume de fixer les habitations ſur les hauteurs ou près des eaux ; (car c'eſt ce que ſignifie le latin *pagus*, ſoit qu'on le tire du grec πάγος *collis*, ou de πηγὴ *fons*.) *Eſtat*, en tant qu'elle *ſubſiſte* dans la forme qui y a été *établie*. *Diocèſe*, *Reſſort*, *Gouvernement*, *Généralité*, *Cercle*, *Palatinat*,

& tant d'autres mots employés dans chaque langue pour désigner une étendue de terrein, qu'il seroit trop long d'expliquer, & dont la cause primitive est facilement apperçue quand on y fait attention. Toutes ces appellations sont nées d'une considération particuliere qui n'a souvent à la chose même qu'un rapport fort éloigné ; comme assurément *regere*, & *distrahere* n'en ont presqu'aucun à une étendue de terrein qu'on ne laisse pas que de nommer *région* & *district*. Cependant tous ces termes passent dans l'usage : on les généralise dans la suite ; & on les emploie sans aucun égard à la cause originelle de leur institution.

Autre Exemple tiré de la langue latine. Elle nomme un Prêtre *Sacerdos* eu égard à ses fonctions sacrées : *Presbyter* en considération de ce que les Prêtres étoient le plus souvent alors des personnes avancées en âge (πρέσβυς *senex* πρεσβύτερος *senior.*) *Antistes* parce qu'il se tient *debout devant* l'autel, (*Ante-stans;*) *Pontifex*, parce que, les processions des

Romains paſſant ſur les ponts du Tibre ; les Prêtres de leur religion étoient chargés de faire faire les ponts & de leur entretien (*pontes facere*). *Præſul*, parce que ſelon le rit uſité dans les cérémonies le Prêtre *ſautoit le premier* (*præſultans*) & marchoient en cadence au-devant du peuple qui imitoit la même cadence & rendoit le même mouvement. C'eſt ce que ſignifient ces paroles du vieux rituel citées par le poëte Lucilius :

Præſul ut amptruat, inde & volgus ea amptruat olli,

Amptruare, vieux mot de la langue latine telle qu'on la parloit au tems du roi Numa, ſignifie *danſer*, & à la lettre *aller & venir* comme les pois ou les petits morceaux de viande qui bouillent dans un pot. Auſſi ces Prêtres ſe nommoient-ils pareillement *Saliens*, i. e. *ſauteurs*. Cette variété de mots met dans les langues beaucoup d'embarras & de richeſſe. Elle eſt très-incommode pour le vulgaire & pour les philoſophes qui n'ont d'autre but en parlant que de s'expliquer clairement. Elle aide infiniment au poëte & à l'orateur en

donnant une grande abondance à la partie matérielle de leur ſtyle. C'eſt le ſuperflu qui fournit au luxe, & qui eſt à charge dans le cours de la vie à ceux qui ſe contentent de la ſimplicité. La plus riche langue du monde eſt l'arabe, qui n'a pas épargné les ſynonimes, même aux objets phyſiques: car elle a, dit-on, cinq cent mots pour ſignifier *un Lion*. Auſſi les Arabes prétendent-ils qu'on ne peut la ſçavoir en entier que par miracle. Aucune nation n'a fait tant de cas de la poëſie que celle-ci, ni n'a eu un plus grand nombre de poëtes. Quoique cette langue ſoit la plus belle de toutes celles d'Orient, une ſi exceſſive abondance n'y pourroit-elle pas bien paſſer pour un défaut?

162. *Effet des invaſions ſur le langage.*

Les émigrations des peuples, les colonies nombreuſes & ſoutenues, les invaſions ſubites, les conquêtes éloignées ſont des cauſes d'accroiſſement qui appartiennent plutôt à l'adoleſcence ou au déclin des langues, qu'à l'état de pleine formation dans lequel je les conſidere.

La langue conquérante ou la conquiſe ſont preſque toujours encore alors l'une ou l'autre dans un certain état de barbarie. Les invaſions ſont le fléau des idiomes comme celui des peuples, mais non pas tout-à-fait dans le même ordre. Le peuple le plus fort prend toujours l'empire ; la langue la plus forte le prend auſſi, & ſouvent c'eſt celle du vaincu qui ſoumet celle du conquérant. La premiere eſpece de conquête ſe décide par la force du corps ; la ſeconde par celle de l'eſprit. Quand les Romains conquirent les Gaules, le celtique étoit barbare ; il fut ſoumis par le latin. Lorſqu'enſuite les Francs y firent leur invaſion, le franciſque des vainqueurs étoit barbare, il fut encore ſubjugué par le latin. Cette colliſion des langues étouffe la plus foible & bleſſe la plus forte. Cependant celle qui n'avoit guères y acquiert beaucoup, c'eſt pour elle un accroiſſement ; & celle qui étoit bien faite ſe déforme, c'eſt pour elle un déclin. Ou bien le choc ſe fait au profit d'un tiers langage qui réſulte de cet accou-

plement, & qui tient de l'un & de l'autre en proportion de ce que chacun des deux a contribué à sa génération. Ainsi le latin a résulté du mêlange du grec éolique & du celtique, lorsque les colonies des deux peuples se sont rencontrées vers le Latium. Toute une vaste contrée d'Amérique étoit remplie de petites nations isolées. Les Mexicains s'éleverent, les soumirent, les réunirent. La langue mexicaine prit de même le dessus, mêlangée cependant de tous les petits idiomes. Les Espagnols y ont ensuite fait leur invasion. Leur langue plus riche en idées & en expressions assujettit la mexicaine, la couvre de son abondance sans l'anéantir; elle s'abâtardit elle-même: elle ne sera plus l'espagnol, mais un dialecte espagnol dénaturé par le mexicain, qui dans la suite des siécles sera regardé en Amérique comme une langue originelle & primordiale, ainsi que le phœnicien est regardé parmi nous.

163. *Altérations qu'y causent le commerce & les opinions nouvelles.*

Les petites émigrations telles que les

voyages & le commerce étranger, ſans produire dans le langage les révolutions ſubites & marquées, y apportent une variation lente & ſucceſſive. Des étrangers qui fréquentent enſemble ayant intérêt de ſe plier aux uſages, aux façons de parler réciproques, en prennent l'habitude, la tranſmettent & la rapportent. L'échange a lieu pour les mots comme pour toute autre denrée. L'effet de l'importation mutuelle gagne de proche en proche, s'étend des particuliers à la nation, & même à la longue de peuple en peuple.

164. *Les termes étrangers que les langues adoptent ne les rendent pas toujours plus riches en effet.*

Alors une langue s'accroît de peu à peu par une multitude de termes adoptifs; & s'enrichit, du moins en apparence, en s'appropriant une quantité d'expreſſions des langues antérieures, ou contemporaines, autres que la langue mere immédiate, d'où elle tire ſes dérivations habituelles. Elle y emploie divers procédés;

ſoit qu'elle traduiſe les mots ſpécifiques des langues étrangeres, en les rendant par des mots à-peu-près équivalens qu'elle trouve en ſa propre langue ; exemple : *χλαμύς caſaque, ſurtout ;* ſoit qu'elle les adopte tout nuds, & les faſſe paſſer dans ſon idiome, tels qu'elle les a trouvés chez l'étranger, lors même qu'il lui auroit été facile de les traduire ; exemple : *Thermometre, Evangile ;* ſoit qu'elle les plie un peu à ſa forme de conſtruire, d'articuler, & de terminer, pour leur faire perdre le ſon dur & bizarre que leur donneroit une prononciation purement étrangere ; exemple : *redingotte* pour *riding-coat*, i. e. *caſaque pour aller à cheval.* Ces adoptions multiplient prodigieuſement les mots dans une langue. Mais la rendent-elles plus riche en effet ? Non ; ou du moins rarement. Cette richeſſe eſt imaginaire, dès qu'il eſt facile de dire les mêmes choſes, en ſe ſervant des termes déja reçus & uſités dans la langue. Elle ne ſert qu'à y jetter de l'obſcurité ; qu'à mettre une partie des gens, qui entendent dire de

tels mots dans le cas de demander ce qu'ils ſignifient, & une partie de ceux qui s'en ſervent dans le cas de ne ſçavoir que leur répondre, du moins avec juſteſſe & préciſion. Que ſert de parler grec en françois ? de dire *thermometre* & *évangile*, quand il ſeroit plus clair & auſſi facile de dire *meſure-chaleur*, & *bonne-nouvelle* ? Etoit-il fort utile d'introduire chez nous le mot *riding-coat*, quand nous pouvions dire *habit-à-cheval*, qui n'eſt pas plus long à prononcer ? On ne parle que pour être entendu. Le plus grand avantage d'une langue eſt d'être claire. Tous les procédés de grammaire ne devroient aller qu'à ce but. Ce n'en eſt pas un bon que d'avoir introduit dans la nôtre tant de mots étrangers ; & ſur-tout des mots grecs tout purs : à moins qu'on ne puiſſe avoir autrement le nom ſpécifique & appellatif de quelque objet phyſique nouvellement connu. Mais ceux qui voyent quelque objet nouveau, & l'entendent nommer en la langue du pays où ils ſe trouvent, ont plutôt fait de répéter

le mot que de l'expliquer par une traduction ; & il paſſe ainſi dans l'uſage, ſans que la plûpart des gens ſçachent ce qu'il veut dire. Les ſçavans ont beaucoup contribué à cet abus, par les noms qu'ils ont les premiers impoſés à grand nombre de choſes nouvelles dont ils avoient à parler. Au lieu de chercher à ſe rendre intelligibles à tout le monde, ils ont eu l'affectation pédanteſque de faire emploi des expreſſions grecques qui donnoient un air d'érudition à leurs écrits. Il faut convenir néanmoins que ces termes tranſplantés ont quelquefois l'avantage de caractériſer ſpécifiquement l'objet nommé ; de le diſtinguer de tout autre objet de pareille eſpece, lorſque le terme tient lieu de nom approprié au ſeul objet nommé : ce qu'on ne feroit pas toujours d'une maniere auſſi préciſe, par la traduction en langue vulgaire d'un appellatif plus vague & plus étendu. *Evangile* dit pour nous quelque choſe de beaucoup plus particulier que *bonne-nouvelle*. Mais

Thermometre ne dit rien de plus que *mesure chaleur* ; & l'inſtrument ſeroit auſſi-bien nommé en françois qu'en grec. Notre langue auroit du moins gagné, à cette habitude de traduire, l'uſage des mots compoſés, qui donne à la langue grecque tant de préciſion, de richeſſe & d'harmonie qu'elle ne tire que de ſon propre fond.

165. *Difficulté de reconnoître l'origine d'un terme adoptif lorſqu'il eſt venu de loin par une longue émigration.*

La racine d'un terme uſité dans un pays ſe trouve quelquefois dans un autre pays fort éloigné, avec lequel celui-là pouvoit n'avoir que peu ou point de commerce. Les mots ne dérivent pas ſeulement d'idées en idées, de ſons en ſons, & de figures en figures. Ils coulent auſſi de contrées en contrées, par des tranſmigrations de proche en proche, juſqu'à ſe trouver tranſplantés dans des lieux fort diſtans de leur primitif, qu'on ne ſe ſeroit guères aviſé d'aller chercher

si loin. Notre langue appelle *Bazin* une étoffe fine & velue faite de coton. L'origine de ce mot est fort reculée. D'abord il nous est immédiatement venu de l'italien *Bambagine*, dont on a fait par aphérèse, (Voyez n° 129,) *Bagine*, *Bazin*. *Bambagine* du latin *Bombycinus*. Celui-ci remonte au grec Βόμβυξ, Βάμβαξ; à l'oriental *Bambatze*; à l'indien *Bambu*. Le *Bambon* est un arbrisseau dont l'écorce sert aux Indiens & aux Chinois à faire des étoffes & du papier. Les Egyptiens se servoient de la plante *Papyrus* à pareil usage. Les caracteres chinois *Pam Pu* signifient *étoffe velue du pays*. Ainsi l'on voit que ce mot nous est venu de régions en régions, d'une langue bien éloignée, & encore plus étrangere à la nôtre par sa forme constitutive que par la distance des lieux. Dans cette longue émigration il n'a rien perdu, à la vérité, de sa signification primordiale. Mais quelle différence entre le son de la clef chinoise, *Pam Pu*, & celui du mot françois *Bazin*? car, des deux clefs radicales *Pam Pu* qui se re-

trouvent encore dans l'italien *Bambagine* la derniere nous reſte ſeule, par le retranchement que le françois a fait de la premiere ſyllabe de l'italien, en le tranſportant dans ſa langue. On ne ſe ſeroit pas aviſé d'aller chercher dans la clef chinoiſe la racine de notre mot, ſi le fil de la dérivation ne fût reſté viſible & connu. J'ai voulu rapporter cette origine d'après Bayer (*Muſ. Sinic. tom. j, p.* 76,) parce qu'il eſt rare de pouvoir mettre de tels exemples à découvert. Celui-ci ſuffit pour faire comprendre que les tranſplantations d'une quantité de mots ſe ſont faites à de ſi grandes diſtances de tems & de lieux, que l'éloignement a mis les vrais primitifs, & à plus forte raiſon les racines, hors de portée d'être recouvrées. Une grande partie de nos anciens mots viennent des langues orientales. Nous ne connoiſſons, (& médiocrement encore) que celles qui avoient cours depuis l'Euphrate à la Paleſtine. Quand on eſt parvenu là, il faut s'arrêter tout court. Cependant combien ces langues-ci ne s'étoient-elles pas enrichies d'un fond

étranger, & d'un commerce ſucceſſif & lointain ? Tout ce qui eſt au de-là reſte couvert à notre égard des ténebres du tems. Nous prenons dans ces langages nos primitifs ; & ces prétendus primitifs ne ſont ſans doute, pour la plûpart, que des dérivés déja fort éloignés de la forme originale des vrais ſons primitifs & radicaux.

166. *Obſervations ſur les traces que le commerce des nations a autrefois laiſſées entre leurs langages.*

Que l'on ne s'y trompe point. Les mots courants des langues actuellement uſitées ſont ſouvent les primitifs d'où ont été tirés d'autres mots des anciennes langues mortes. Les Latins ont fait leur mot *Piſcis* ſur le primitif ſimple *Fish*, qui, dans les langues allemande & ſeptentrionale ſignifie la même choſe ; les Latins y ont ajoûté une terminaiſon de leur langue ; & de *Piſcis* les Italiens ont immédiatement dérivé *Peſce* & les François *Poiſſon* ; chaque nation ajoûtant ainſi

la terminaiſon analogue à l'uſage de ſa langue. Les Latins ont tiré quantité de mots des langues du Nord, ſoit immédiatement, ſoit médiatement par le Celtique qui entre pour beaucoup dans la compoſition de leur langage. Il étoit naturel que le mot *Piſcis*, entr'autres, vînt du côté du Nord, puiſque le poiſſon eſt infiniment plus abondant dans les mers de ces climats que dans tout autre; & que les peuples du Septentrion chez qui le grain eſt rare, ſont du poiſſon leur aliment ordinaire. Les noms latins des oiſeaux de mer viennent auſſi du langage ſeptentrional, comme *Fulica* de *Fugl* (*avis*); & auſſi le nom *Sagena* (Seine), du filet à pêcher que la langue du Nord appelle *Sayn*. Cette remarque avertit qu'il faut chercher les racines des mots dans les langues des peuples dont les mœurs ſont tournées à faire un grand & ancien uſage de la choſe nommée. On voit ici que les termes ſimples relatifs à la pêche ſe trouvent raſſemblés chez les peuples Septentrionaux qui, faute

de

de bled, en ont de tout tems fait métier, bien autrement que les Latins, les Grecs & les Orientaux.

Les traces du commerce des mots que les anciennes nations ont fait enſemble ſont encore reconnoiſſables, quand il ſe préſente quelque tradition qui les tranſmette. Hérodote rapporte (*liv. iv*, n°. 110,) que les Scythes en leur vieux langage appelloient les Amazones *Æorpata*, c'eſt-à-dire ἀνδροκτονους (*Viri-cidæ*, tueuſes d'hommes;) car, ajoûte-t-il, *Æor* en langue Scythe ſignifie l'*homme*, & *Pata* c'eſt *tuer* ou *battre*. On reconnoît d'abord ces deux mots dans l'ancien celtique: *Ur* (vir) & *Batten* (cædere). Il en faut auſſi-tôt conclure une analogie entre les deux vieilles langues abolies, malgré l'intervalle qui ſéparoit les deux peuples; & la reconnoître de même entre ces deux-ci & pluſieurs autres où les mêmes expreſſions ſe trouvent. *Æor*, c'eſt en tudeſque, *Bar* & *Ber*: en anglo-ſaxon *Var*: en arménien *Air*: en latin *Vir*. *Pata*, c'eſt en anglo-ſaxon *Beatan*: en allemand *Batten*

& *Patſchen :* en cimbrique *Baidda :* en latin *Batuo :* en françois *battre*, *bâton*, &c. Entre tous ceux-là, quel eſt l'original ? Probablement c'eſt l'ancien ſcythique rapporté par Hérodote.

On reconnoît encore en certains cas, l'affinité des vieux langages entre eux, lors même que les anciens veſtiges ne ſe laiſſent plus appercevoir, qu'à la faveur de quelques traces plus récentes qui indiquent l'ancienne communication. Prenons pour exemple une idée ſimple & commune, un mot très-uſité. *Fille* ſe diſoit en grec θυγατὴρ ; les Perſans diſent aujourd'hui, *dochter*, & les Anglois à un autre bout du monde, *daugther*. Les langues ſaxonne, gothique, allemande, ruſſe, danoiſe, flamande, diſent à-peu-près de même. On n'eſt pas étonné de trouver du rapport entre l'anglois & le perſan : car on ſçait que le fond de la langue angloiſe eſt ſaxon, & qu'il y a une quantité d'exemples qui montrent une affinité marquée entre l'allemand & le perſan. Mais d'où peut-elle naître, ſi ce

n'eſt d'une émanation de la langue ſcythique ſur les peuples des deux régions ; tant par les Parthes qu'on croit avoir été originaires de Scythie, que par les Aſes & les Goths qui ſont venus du voiſinage des mers Noire & Caſpienne ſe jetter ſur les contrées du nord ? Il y a de quoi s'étonner davantage de trouver cette affinité entre l'ancien grec & le perſan moderne. On en peut conclure que le vieux pélaſgique des Grecs ſauvages avoit des reſſemblances avec les langues ſeptentrionales des Sauvages Scythes & Européans ; & c'eſt ce qu'on induiroit encore de diverſes autres remarques critiques.

167. *Comment une langue parvenue à ſa maturité décline & ſe perd.*

Le commerce, les uſages, les opinions, ſont de grands producteurs de termes. Il en naît de nouveaux avec les modes & les uſages. Les uns paſſent avec les modes, & deviennent ſurannés comme elles : les autres reſtent. On en voit naître d'autres

avec d'autres uſages, avec de nouveaux ſyſtêmes d'opinions. Les opinions n'ont pas moins d'influence ſur les diſcours d'un peuple que ſur ſa conduite : quand elles deviennent populaires, c'eſt une petite révolution dans le langage comme dans les mœurs. Toute langue paſſe néceſſairement par un état de barbarie pour arriver à ſa perfection, & par un état de rafinement pour deſcendre de la perfection au déclin. L'exercice habituel de l'eſprit, la culture des ſciences, le deſir qu'ont les écrivains agréables de tout mettre en images & de ſurprendre par leur nouveauté & par leur ſingularité, en étendant les limites d'une langue, l'amenent à ſon plus haut point de maturité, où commence celui de la corruption. L'abondance des termes donne un plein eſſor au caprice du choix. Une foule de verbes deviennent d'une acception ſi vague & ſi générale, d'un uſage ſi libre & ſi illimité ; ils ſe plient à tant de ſignifications écartées de leur ſigne radical, qu'il eſt impoſſible d'en ſuivre le véritable

ſens à travers ce labyrinthe d'idées auxquels ils ſe fléchiſſent. La filiation des mots s'obſcurcit ; la race en dégénere comme celle des anciennes familles : on accrédite certaines expreſſions, pendant qu'on en dégrade d'autres. Celles-là font fortune : la mode leur donne du luſtre, & leur ſouffre d'occuper la place qu'avoient celles-ci. Le ſuccès de quelques libertés ingénieuſes autoriſe l'uſage des écarts forcés. Les figures gagnent de la poëſie dans la proſe, & de la proſe dans le langage familier. L'acception métaphorique ſupplante l'acception ſimple : les gens brillans qui veulent affecter le bon ton, & à qui la valeur originelle des acceptions eſt tout-à-fait étrangere, en diſpoſent avec une licence inconcevable. *Animadvertere eſt*, dit Aulu-Gelle à ce propos, *pleraque verborum ex eâ ſignificatione in quâ nata ſunt, diſceſſiſſe vel in aliam longè vel in proximam ; eamque diſceſſionem factam eſſe inſcitiâ temerè dicentium quæ cui modi ſint non didicerint.* L. xiij, cap. 29.

La diſtinction des mots diſparoît ; on en oublie la propriété, & la langue ſe hâte vers ſon déclin. La prononciation s'altere à ſon tour, & les terminaiſons changent, quelquefois par ignorance & par groſſiereté, plus ſouvent par air & par legéreté. Ce n'eſt plus une richeſſe dans le langage, mais une diſſipation, une intempérance. Le luxe annonce ici, comme dans les États où il regne ſans ménagement, la force paſſée & la ruine prochaine. Le mêlange des expreſſions produit dans les langues à-peu-près le même effet que produit dans les États le mêlange des conditions, ſigne certain de leur décadence, & probablement cauſe en partie de celle du langage. La multitude ne met aucune différence entre les terminaiſons juſtes & celles qui ſont affectées ou vicieuſes : elle allie les termes bas avec les nobles, les locutions ſonores avec les rudes, & fait un aſſemblage informe de tons groſſiers & délicats. L'écriture ſuit les viciſſitudes du diſcours, les fixe, les porte au loin. Les regles anciennes, à force d'être négligées, ne ſont plus

connues ni ſuivies. L'habitude courante leur en ſubſtitue d'autres qui varient ſelon les idiotiſmes particuliers des provinces, où la langue commune commence à ſe transformer & à ſe ſubdiviſer en différens dialectes. Dès que le coup eſt porté juſque ſur les terminaiſons & ſur la ſyntaxe, c'eſt le point de la diſſolution totale. Il n'y a plus d'identité dans la forme : à force de mutations, la langue originale s'eſt enfin tout-à-fait éteinte en ſe diviſant en dialectes; de même que le Rhin, formé du cours de cent moindres rivieres dont il avoit abſorbé les eaux, va perdre au milieu des marais de Hollande ſon nom & ſon exiſtence dans le trop grand nombre de canaux où il ſe partage. C'eſt alors une langue morte qui ne ſubſiſte plus que dans les écrits, & dont la mémoire ne durera qu'autant que dureront ces monumens, qui ne ſont rien moins qu'éternels. Après leur deſtruction ſçaura-t-on peut-être ſeulement ſi elle a jamais exiſté? Elle aura cependant encore un grand nombre de deſcendans ſur la ſurface de la terre.

168. *Causes qui, après le déclin d'une langue, la conservent dans sa pureté sur le pied de langue morte.*

» Une langue se corrompt, dit Gravina » (*Idea della Poesia*) lorsque la maniere de » parler vulgaire devient assez dominante » pour être employée par les gens de » naissance (*il pouvoit ajoûter*, ou lorsque » les gens sans éducation tiennent dans le » monde la même place que les gens de » naissance) ; mais de cette corruption » sort une autre langue qui se perfectionera, » & qui à son tour se divisera en noble & » en vulgaire. Il en est des langues comme » de toutes les choses naturelles ; elles ont » leur commencement, leur progrès & » leur fin. Lorsqu'une langue noble & » abondante de sa nature se trouve pendant » quelque tems être celle d'un grand » nombre d'excellens écrivains qui la font » servir à exprimer toutes sortes de ma- » tieres & qui lui font acquérir de l'éclat » tant en prose qu'en vers, elle est pour » lors au comble de sa gloire : elle a tout

» l'accroiſſement qu'on peut lui deſirer ;
» mais ſi l'on n'a ſoin de l'arrêter dans
» ſon point de perfection ; ſi l'on ne munit
» les richeſſes dont elle s'eſt accru de
» regles, d'obſervations, & de préceptes
» fixes, ſi on la laiſſe aller à l'aventure,
» elle paſſera par tant de variations, que
» venant enfin à être tout-à-fait différente
» d'elle même, on ne la reconnoîtra
» plus du tout. Au contraire, ſi l'on
» raſſemble en un corps des principes
» certains appuyés d'exemples des bons
» auteurs, ſi l'on forme des vocabulaires
» qui renferment ſes principes & ſes
» exemples, la langue pourra bien ſe
» perdre pour le peuple, & pour l'uſage
» ordinaire ; mais elle ſe conſervera dans
» ſes auteurs & dans ſes principes ; & de
» vulgaire & variable qu'elle étoit, elle de-
» viendra fixe & grammaticale. C'eſt par-là
» que les langues grecque, latine, italienne,
» françoiſe, & angloiſe pourront durer
» éternellement ;» non pas en tout ce
qu'elles contiennent, mais ſeulement
en ce qui eſt appuyé ſur les exemples

tirés des bons écrivains ; car on rejettera tout le reſte, comme on ſépare le métal pur du minérai groſſier. La langue latine n'eſt preſque aujourd'hui conſidérée que parce que nous en avons depuis Terence juſqu'à Juvenal.

169. *En quoi conſiſte l'identité d'une langue.*

Il faut bien faire attention à ce qui conſtitue l'identité formelle d'une langue. Ce n'eſt pas le nom qu'on lui donne ; ce ne ſont pas même les mots qui la compoſent ; c'eſt la terminaiſon, la prononciation, & l'orthographe uſuelle de ces mêmes mots, ainſi que la maniere de les aſſembler qu'on appelle *ſyntaxe*. Du françois & du françois ſont quelquefois plus diſſemblables que du françois & de l'italien. Je dis donc qu'une langue eſt identique pour une nation tant qu'elle eſt vulgaire & qu'elle peut être couramment entendue. Dès qu'elle ne peut plus l'être, elle ceſſe d'être identique. Les points fixes de l'un & de l'autre bout avancent pé-

riodiquement tous les jours, à-peu-près comme le tems qui amene les mutations. A chaque moment le point d'une des extrémités eſt celui ou l'on n'entend plus le langage antérieur à ce point; & l'autre extrémité eſt à celui où le vieux langage qu'on entend encore ceſſera d'être intelligible. Molinet trouvoit déja que le langage du Roman de la Roſe, & Clément Marot que celui de Villon avoient beſoin d'interprétation. Vers la fin du quinzieme ſiécle pour pouvoir jouer la farce de Patelin, probablement compoſée aux environs du régne de Charles V, il en fallut rajeunir le ſtyle. Comines étoit vieux du tems d'Amyot & de Montagne. Ceux-ci commencent à n'être pas entendus par beaucoup de gens. Quand ils ne le ſeront plus que des grammairiens de profeſſion, ils ſeront hors de la langue françoiſe identiquer, comme Ville-Hardouin auteur du treizieme ſiécle en eſt dehors à préſent. Au tems de Henri III, cet écrivain avoit déja tellement vieilli que pour plus de commodité, Vigenere mit une traduction

à côté du texte. Assurément le françois de Moliere est plus éloigné de celui de Ville-Hardouin qu'il ne l'est de l'italien de Goldoni. Cependant au tems de ce vieil historien des croisades les anciens actes en langue vulgaire & les romans écrits vers l'an 1100 dont les manuscrits se conservent à la bibliothéque du Roi, paroissoient sans doute être d'un langage suranné ; & ceux qui les avoient écrit trouvoient tels à leur tour celui du serment fait en 842 par Charles le Chauve & Louis le Germanique. Les vers latins composés sous le regne des rois n'étoient plus intelligibles à Rome, même pour les prêtres, vers la fin de la république. On n'a pas laissé néanmoins que d'appeller également du faux nom de françois & de latin des langages si peu semblables ; parce qu'il n'y a point de borne fixe où l'on puisse dire qu'une langue finit, & que l'autre commence ; c'est une dégradation journalière dont les nuances imperceptibles de proche en proche, ne deviennent sensibles que par la comparaison

des grands intervalles. C'en eſt aſſez pour faire voir, que toutes les langues ſe tiennent les unes aux autres par une filiation infinie; que dans leur maniere de ſe former tout eſt altération ou dérivation, & rien ou preſque rien n'eſt création, & qu'enfin l'art étymologique, loin d'être, comme tant de gens le diſent, arbitraire ou imaginaire eſt en général guidé dans ſa marche par des regles conſtantes, fondées ſur des faits indubitables, ſur des principes certains, dont il ne faut plus que ſçavoir faire une juſte application.

CHAPITRE X.

De la Dérivation, & de ſes effets.

170. *Toute langue connue eſt deſcendue d'une autre : tout mot eſt dérivé d'un autre, s'il n'eſt radical par organiſation ou par onomatopée.*

171. *Tous les mots ne viennent que des idées ſenſibles & des objets extérieurs, même ceux qui expriment des idées morales ou abſtraites.*

172. *Les mots en paſſant de dérivations en dérivations, s'écartent extrêmement de leur premier ſens.*

173. *La vivacité de l'eſprit humain, toujours preſſé de s'exprimer, raſſemble pluſieurs idées diverſes ſous une même forme matérielle de la parole, & charge de ſignifications différentes le même aſſemblage de ſyllabes.*

174. *Le ſens originel eſt pour l'ordinaire celui qui déſigne quelque être ſimple & phyſique, quelque uſage des tems groſſiers.*

175. *Exemples de dérivations altérées juſqu'à former un contre-ſens total entre le mot & la choſe.*

176. *On altere le ſens du dérivé pour n'avoir ſaiſi qu'en partie la définition du primitif.*

177. *Les dérivations fondées ſur de vieux uſages abolis, ſont ſujettes à s'écarter du ſens primitif.*

178. *Il peut y avoir contrariété entre les divers ſons d'un même mot, quoiqu'il y eût une idée d'analogie dans l'eſprit qui les applique.*

179. *Prodigieux effets de la métonymie dans la dérivation.*

180. *Dans le grand nombre de mots dont les langues s'enrichiſſent journellement, on n'en voit preſque aucun dont la fabrique nouvelle ſoit originale & radicale.*

181. *Suite du pouvoir & de l'extenſion de la métonymie dans le langage.*

182. *Deux genres de dérivation ; l'une idéale, l'autre matérielle.*

183. *Effet de l'un & de l'autre genre d'altération.*

184. *Différence de l'un & de l'autre genre d'altération.*

185. *Autre eſpece de dérivation idéale tirée de l'identité de ſignification. Elle nuit à la clarté des langues, en y introduiſant des ſynonimes de ſens, qui ne ſont pas ſynonimes d'expreſſions.*

186. *Cauſes de l'altération matérielle.*

187. *Effet d'altération par la prononciation inexacte & par la permutation des lettres.*

188. *La prononciation vicieuſe introduit de fauſſes opinions.*

189. *Effet bizarre de la dérivation, en ce qu'elle rend obſcenes des termes qui étoient honnêtes dans leurs primitifs.*

190. *Cauſe de l'altération des mots en*

passant d'une langue à une autre. Rapidité de cette altération.

191. *La permutation des lettres s'opere d'une maniere physique & nécessaire.*

192. *Des trois classes de changemens dans les mots entiers.*

193. *Observation sur un changement singulier qu'on rencontre quelquefois dans la direction d'une lettre.*

194. *Excellens effets de la terminaison.*

---

170. *Toute langue connue est descendue d'une autre : tout mot est dérivé d'un autre, s'il n'est radical par organisation ou par onomatopée.*

POUR plus d'intelligence de ce qui suivra, repassons en deux mots sur les principes établis dans les chapitres précédens, & ne craignons pas en pareille matiere de rappeller au lecteur des idées qui lui ont été déja présentées. Nul terme n'est sans étymologie, à moins qu'il n'ait

été produit en original d'une maniere néceſſaire, réſultante de la conformation phyſique des organes vocaux; ou d'une maniere preſque néceſſaire réſultante de l'imitation vocale de la choſe exprimée. Ces termes ſont ſeuls véritablement radicaux: car ils ont une étymologie phyſique; c'eſt-à-dire que leur cauſe de formation eſt, ſoit dans l'organe intérieur, ſoit dans l'objet extérieur. A l'exception de ceux-ci, de qui tout tout eſt primordialement venu, comme je le ferai voir ailleurs, il eſt auſſi certain qu'aucun autre terme n'eſt ſans étymologie de dérivation (qui eſt la véritable étymologie grammaticale) qu'il eſt certain qu'aucun enfant n'eſt ſans pere. *Ut in hominibus quædam ſunt cognationes & gentilitates, ſic in verbis.* (VARR. L. L. *lib. vij.*) Quand nous dirons qu'un tel mot eſt la racine d'un tel autre, c'eſt une maniere abrégée d'en indiquer la filiation prochaine. On peut appeller un mot primitif, lorſque dans ſa langue ou dans les voiſines on n'en trouve plus d'autres dont il ſorte. Cette dénomination

ſert à le diſtinguer des dérivés qui s'y rapportent. Mais la plûpart de ces racines ne ſont telles qu'improprement, étant elles-mêmes dérivées d'autres mots que nous ne pouvons indiquer, faute de pouvoir remonter au de-là de l'étendue de nos connoiſſances : de même que dans une généalogie le premier auteur connu de chaque famille avoit certainement un pere, quoiqu'on n'en ſache rien du tout, & qu'on ne puiſſe dire qui il étoit.

Aucune langue ne s'eſt faite tout d'un coup. Celles que le vulgaire apelle *langues meres* ſont véritablement meres de quelques-unes, mais filles de beaucoup d'autres. Toutes ont été formées peu-à-peu en empruntant le ſecours d'autres langues plus anciennes : on remarque dans toutes une altération inſenſible & journaliere ; jamais de création. Puiſqu'il eſt ſi facile de ſuivre nos langues modernes dans le progrès de leur formation, & d'y reconnoître un mêlange infini, l'auroit-il été moins autrefois, ſi l'on s'y fût appliqué, de reconnoître dans les anciennes langues

le même progrès & le même mêlange ? La ſeule langue primitive a dû être exempte de ce mélange. Mais cette langue même, quelle qu'elle ſoit, n'a pu qu'être fort pauvre, & ſe former peu-à-peu, à meſure que l'organe intérieur s'eſt développé, à meſure que les objets extérieurs ſe ſont préſentés. Repréſentons-nous ce que pouroit être un premier peuple dans ſon origine avant qu'il n'eût fait aucun exercice de ſon eſprit : brut, ſauvage, ſans arts, ſans connoiſſances, ſans autres idées que celles que lui donnoit la ſimple ſenſation des objets extérieurs ; ſa langue preſqu'entiérement compoſée de monoſyllabes ne contiendroit que les noms appellatifs des choſes phyſiques, ainſi que nous le remarquons dans les langues des peuples les plus barbares. N'ayant encore alors aucune idée combinée ou réfléchie, morale ou abſtraite, il ne pouvoit avoir pour les exprimer aucuns de ces termes ſi abondans dans nos langues actuelles ; & quand le développement de l'eſprit & la multiplicité des actions humaines fera

naître en lui ces idées, il en faudra tirer les noms de ceux déja imposés aux objets physiques; car comment forger autrement les noms de ces êtres moraux qui n'ont rien de sensible à l'extérieur, & dont les originaux ne subsistent que dans l'esprit qui les a conçus.

171. *Tous les mots ne viennent que des idées sensibles & des objets extérieurs, même ceux qui expriment des idées morales ou abstraites.*

» Rien ne peut, dit le célebre Locke, » nous approcher mieux de l'origine de » toutes nos notions & connoissances » que d'observer combien les mots dont » nous nous servons dépendent des idées » sensibles, & comment ceux qu'on em- » ploie pour signifier des actions & des » notions tout-à-fait éloignées des sens, » tirent leur origine de ces mêmes idées » sensibles d'où ils sont transférés à des » significations plus abstruses pour exprimer » des idées qui ne tombent point sous les » sens: ainsi les mots suivans, *imaginer*,

» *comprendre*, *s'attacher*, *concevoir*, » *inſtiller*, *dégoutter*, *trouble*, *tranquil-* » *lité*, &c. ſont tous empruntés des » opérations des choſes ſenſibles, & » appliqués à certains modes de penſer. » Le mot *eſprit* dans ſa premiere ſigni- » fication, c'eſt le *ſouffle*, & celui d'*ange* » ſignifie *meſſager*. Et je ne doute point » que ſi nous pouvions conduire tous » les mots juſqu'à leur ſource, nous » ne trouvaſſions que dans toutes les » langues les mots qu'on emploie pour » ſignifier des choſes qui ne tombent pas » ſous les ſens, ont tiré leur premiere » origine d'idées ſenſibles. D'où nous » pourrions conjecturer quelle ſorte de » notions avoient ceux qui les premiers » parlerent ces langues-là ; d'où elles » leur venoient dans l'eſprit, & comment » la nature ſuggéra inopinément aux hom- » mes l'origine & le principe de toutes » leurs connoiſſances, par les noms même » qu'ils donnoient aux choſes ; puiſque » pour trouver des noms qui puſſent » faire connoître aux autres les opérations

» qu'ils ſentoient en eux-mêmes, ou
» quelqu'autre idée qui ne tombât pas
» ſous les ſens, ils furent obligés d'em-
» prunter des mots des idées de ſenſation
» les plus connues, afin de faire concevoir
» par-là plus aiſément les opérations qu'ils
» ſentoient en eux-mêmes, & qui ne
» pouvoient être repréſentées par des
» apparences ſenſibles & extérieures. Après
» avoir ainſi trouvé des noms connus &
» dont ils convenoient mutuellement,
» pour ſignifier ces opérations intérieures
» de l'eſprit, ils pouvoient ſans peine
» faire connoître par des mots toutes
» leurs autres idées, puiſqu'elles ne pou-
» voient conſiſter qu'en des perceptions
» extérieures & ſenſibles, ou en des opé-
» rations intérieures de leur eſprit ſur ces
» perceptions; car, comme il a été prouvé,
» nous n'avons abſolument aucune idée
» qui ne vienne originairement des
» objets ſenſibles & extérieurs, ou des
» opérations intérieures de l'eſprit, que
» nous ſentons, & dont nous ſommes
» intérieurement convaincus en nous-

» mêmes. . . . Après avoir examiné ceci
» comme il faut, nous ſerons mieux en
» état de découvrir le véritable uſage
» des mots, les perfections & les imper-
» fections naturelles du langage, & les
» remedes qu'il faut employer pour éviter
» dans la ſignification des mots l'obſcurité
» ou l'incertitude, ſans quoi il eſt impoſ-
» ſible de diſcourir nettement ou avec
» ordre de la connoiſſance des choſes,
» qui, roulant ſur des propoſitions pour
» l'ordinaire univerſelles, a plus de liaiſon
» avec les mots qu'on n'eſt peut-être
» porté à ſe l'imaginer.

172. *Les mots en paſſant de dérivations en dérivations s'écartent extrêmement de leur premier ſens.*

Je compte établir en ſon lieu par un grand nombre de preuves le ſyſtême général de l'appellation des êtres moraux, toujours dérivée des noms déja donnés aux êtres phyſiques. Contentons-nous ici, où je ne fais que parcourir rapidement les principes, de joindre quelques autres exemples

à ceux que Locke a cités pour marquer encore plus préciſément comment les hommes ſe forgent des termes abſtraits ſur des idées particulieres, & donnent aux êtres moraux des noms tirés des objets phyſiques. En la langue latine *calamitas* & *ærumna* ſignifient *un malheur*, *une infortune*. Mais dans ſon origine le premier a ſignifié la diſette de grains ; & le ſecond, la diſette de l'argent. *Calamitas à calamis :* grêle, tempête qui rompt les tiges du bled. *Ærumna ab ære.* Nous appellons en françois *terre en chaume* une terre qui n'eſt point enſemencée, qu'on laiſſe repoſer ; & dans laquelle, après avoir coupé l'épi, il ne reſte plus que le tuyau (*calamus*) attaché à ſa racine. Comme une terre en *chaume* eſt une terre qui ſe repoſe, de-là vient qu'on a dit *chommer* une fête, pour, la célébrer, ne pas travailler ce jour-là, ſe repoſer. De-là vient le mot *calme* pour repos, tranquillité. Mais combien la ſignification du mot *calme* n'eſt-elle pas différente de celle du mot *calamité !* & quel étrange chemin n'ont

pas fait ici les expreſſions & les idées des hommes ?

En la même langue *incolumis* ſain & ſauf, *qui eſt ſine columna ;* expreſſion tirée d'un bâtiment qui étant en bon état n'a pas beſoin d'étaie. Diviſer, *dividere*, vient de la racine celtique *Div* c'eſt-à-dire riviere : le terme relatif *diviſer*, a été forgé ſur un objet phyſique, à la vue des rivieres qui ſéparent naturellement les terres : de même que de *rivales*, qui ſe dit dans le ſens propre des beſtiaux qui s'abreuvent à une même riviere, ou des poſſeſſeurs de fonds, qui tirent d'un même ruiſſeau l'irrigation de leurs champs, on en a fait au figuré, *rivaux*, *rivalité*, pour ſignifier la jalouſie entre pluſieurs prétendans à une même choſe. *Si inter rivales*, id eſt, *qui per eundem rivum aquam ducunt, ſit contentio de aquæ uſu*, &c. Ulpian. *Leg.* 1, ff. de aqua cotidiana. *Rivales dicebantur qui in agris rivum haberent communem, & propter eum ſæpè diſceptarent.* Acron *in art. poët. Horat.*

La tranſpoſition du ſens, ſi fréquente dans les termes relatifs & moraux, s'introduit dans le langage par une voie ſimple & naturelle ; comme lorſqu'on prend la cauſe pour l'effet, malgré l'oppoſition réelle que cette tranſpoſition met entre le terme & l'idée. Le latin nomme *fragor* un bruit ſubit & éclatant, dont l'effet eſt d'intimider ; & le françois nomme cette crainte *frayeur*. Il y a réellement ici une infraction de l'analogie radicale. L'articulation organique *F R*, & ſes dérivés *frango*, *fragor*, *fracas*, qui peignent par onomatopée le bruit ſubit & la rupture, ne peignent pas le ſentiment de ſurpriſe & d'épouvante qu'il inſpire.

173. *La vivacité de l'eſprit humain, toujours preſſé de s'exprimer, raſſemble pluſieurs idées diverſes ſous une même forme matérielle de la parole, & charge de ſignifications différentes le même aſſemblage de ſyllabes.*

Rien n'eſt plus ordinaire dans le cours

du langage que de conſerver les mots en changeant d'idées. L'eſprit humain veut aller vîte dans ſon opération ; plus empreſſé de s'exprimer promptement que curieux de s'exprimer avec une juſteſſe exacte & réfléchie. S'il n'a pas l'inſtrument qu'il faudroit employer, il ſe ſert de celui qu'il a tout prêt : c'eſt-à-dire qu'il a plutôt fait d'employer le mot qui ſe préſente que de chercher celui qui conviendroit, & qu'il trouve plus court de changer le ſens que de changer les ſyllabes, pour peu qu'il entrevoie une cauſe apparente de courir ainſi d'une ſignification à une autre. Par ce moyen il réunit ſous une même forme matérielle quantité d'idées qui n'ont ni connexité ni rapport véritable entr'elles, & qu'il auroit même revêtues de formes toutes oppoſées, s'il eût pris le temps de réfléchir ſur ſon opération. De *tempus*, on a fait *temperare*, & *tremper*, c'eſt-à-dire *plonger dans l'eau*, *mouiller*. Virgile ſe ſert du mot *temperare* en parlant d'un terrein dont le laboureur a *tempéré* la ſéchereſſe en

l'arroſant durant les grandes chaleurs:

Et cùm exuſtus ager moriêntibus æſtuat herbis,
Ecce ſupercilio clivoſi tramitis undam
Elicit. Illa cadens raucum per devia murmur
Saxa ciet, ſcatebriſque arentia temperat *arva.*
GEORG. I.

Pour éteindre la chaleur du fer rouge on le plonge dans l'eau, ce qui s'appelle *tremper; temperatio æris, temperatura ferri,* diſent les Latins, expreſſion que l'on emploie encore lorſque pour diminuer la force du vin on y mêle de l'eau. C'eſt ainſi qu'on dépeint la *tempérance* ſous la figure d'une femme qui verſe de l'eau dans une coupe de vin. On voit que l'uniformité de procédé a fait appliquer la même expreſſion à ces différens cas; mais il en a réſulté une force ſignificative toute contraire dans la même expreſſion. Car *tremper* du fer c'eſt le durcir, lui donner de la force; & *tremper* du vin c'eſt l'affoiblir. De plus l'expreſſion particuliere *tremper* généraliſée pour *mouiller, plonger* dans l'eau quelque choſe que ce

ſoit, n'a plus aucun rapport à *tempérer*, quoique ce ſoit ſyllabiquement le même mot. D'autre part, *tempérance* en a ſi peu avec *tempérament*, que ce dernier mot ſe prend quelquefois pour *intempérance*. Quoique tous les mots cy-deſſus ayent été fabriqués en conſéquence d'une certaine relation d'idées, il ne leur reſte après la fabrique aucune relation de ſens entr'eux, ni même avec le primitif *tempus* dont ils ſont dérivés. Il y a plus : les mots même *tempête*, & *température* n'en ont aucune avec le mot *tems*, lorſqu'il eſt pris en ſa ſignification ordinaire pour *durée*. Mais il faut obſerver que le *tems* ſe meſurant par les mouvemens céleſtes, on s'eſt ſervi, pour exprimer la durée ſucceſſive de ce mot *tems*, qui dans ſa véritable ſignification veut dire *le ciel à découvert*, *le vague de l'air*. Nous nous en ſervons journellement, en ce ſens lorſque nous diſons ; *il fait mauvais tems : le tems eſt couvert : le tems eſt nébuleux*. C'eſt en ce ſens qu'il a produit les mots *tempête*, &c. Ainſi *tempus* eſt le même

mot que *templum* qui dans ſa ſignification originale ne veut dire auſſi que *le ciel à découvert*, comme les Latins nous l'apprennent eux-mêmes, *Cœlum qua tuimur, templum : Templum ætheris : lucida cœli templa, &c.* Dans les premiers tems on adoroit la Divinité ſous le Ciel à découvert ; on y obſervoit les auſpices & les ſignes. Ce ne fut que dans la ſuite que les devoirs du culte public furent remplis dans des édifices fermés & deſtinés à cet uſage, que l'on nomma *temples :* autre aberration du ſens primitif, laquelle n'a aucun rapport à celles que j'ai ci-deſſus citées. J'en parlerai encore ſur le dérivé *contempler.*

174. *Le ſens originel eſt pour l'ordinaire celui qui déſigne quelque être ſimple & phyſique, quelque uſage des tems groſſiers.*

Tous les mots d'une langue, dit Scaliger, (*De cauſis ling. lat. c.* 193,) n'ont chacun qu'une ſignification premiere & propre. Les autres ſignifications ne ſont que

ſecondaires. *Cæteræ aut communes aut acceſſoriæ aut etiam ſpuriæ.* Entre ces diverſes ſignifications, la primitive & propre eſt preſque toujours celle qui déſigne un être ſimple, phyſique, matériel, où l'art ni les procédés humains n'ont point de part: (*Mém. de l'Acad. des B. L. tom. xx;*) de même, en fait d'uſages, celle qui indique les mœurs ſauvages plutôt que les coutumes d'un peuple policé. Souvent il arrive que cette ſignification originelle eſt la moins employée dans les langues, pendant que les ſecondaires y ſont très-uſitées; mais avec tant de différence ou même de contrariété entr'elles, qu'on ne vient à bout d'en marquer le ſens propre qu'en ramenant tous ces dérivés à leur ſource. Souvent auſſi cette ancienne ſignification reſte priſe à contre-ſens dans le langage vulgaire, parce que les uſages ſont changés & que le mot eſt reſté appliqué à ce qu'il ne veut plus dire. Les gens qui parlent ſans ſçavoir & par habitude (c'eſt le grand nombre) ne s'embarraſſent guères de ceci. Mais

un homme raiſonnable veut s'entendre lui-même & remonter à la cauſe de l'impoſition du nom. Quelquefois enfin la ſignification primitive nous eſt dérobée, faute de monumens qui l'indiquent en la langue. Alors cependant on la retrouve parfois en la recherchant dans les langues meres ou collatérales.

175. *Exemples de dérivations altérées juſqu'à former un contre-ſens entre le mot & la choſe*

Veut-on voir juſqu'où peut aller l'abus de la dérivation, à force d'étendre l'acception d'un même mot à des ſignifications dégradées de près en près ? *Seigneur* pour chef, homme conſidérable, vient du latin *ſenior*, i. e. *le plus vieux*. Le terme étoit bien appliqué dans un ſiécle où l'âge décidoit de la prééminence entre les hommes ; où le plus vieux de la tribu, du canton, de la famille étoit le chef des autres ; comme cela ſe pratique encore parmi les ſauvages. On a pu raiſonnablement auſſi dans une république appeller

ſénat, & *ſénateurs*, le conſeil des vieillards qui gouverne la nation. *Delecti quibus corpus annis infirmum, ingenium ſapientiâ validum, reipublicæ conſultabant: hi ex ætate...appellabantur.* (Salluſt. Catil.) Mais comme le mot *ſeigneur* déſignoit le plus conſidérable du canton, on a nommé ainſi, ſans égard à l'âge, le poſſeſſeur d'une terre, d'un château, d'une paroiſſe. Et comme les grands propriétaires des fonds ſont communément à la cour près de la perſonne du Souverain, on a nommé les gens de cour & de haute naiſſance *les Seigneurs*. De-là viennent ces locutions familieres parmi nous, *nos jeunes ſénateurs ; un jeune ſeigneur*, c'eſt-à-dire, *un jeune vieillard*. On n'eſt pas choqué d'une ſi ridicule façon de parler, parce que la traduction du mot a laiſſé perdre de vue ſon origine & ſon vrai ſens. Mais qui ne riroit de les voir tous deux accolés dans la même langue, & d'entendre dire en latin *juvenis ſenior* ?

Les idiotiſmes d'une langue, quand

elle en emprunte les termes d'un autre langage, donnent auſſi lieu à des aſſemblages bizarres où l'on met le mot en contrariété avec le ſens. L'emploi que nous faiſons de notre mot *quitte* a tiré ſon origine d'un latiniſme aſſez connu. *J'en ſuis quitte :* c'eſt-à-dire, on ne m'en parlera plus ; je ſuis en repos là-deſſus : *Quietus ſum ab illa re.* Sur cette locution nous avons fait le verbe *quitter*, pour, abandonner une dette, laiſſer en repos le débiteur. Mais bientôt on a dit *quitter*, pour *abandonner*, *délaiſſer* en quelque cas que ce ſoit. De ſorte que le mot *quitter* ſe trouve, dès la ſeconde génération, avoir quelquefois un ſens tout contraire au véritable, lorſqu'on vient à l'accoler avec ſon primitif. Car lorſqu'on dit ; *Je ſuis dans une grande inquiétude depuis le moment où vous m'avez quitté ;* n'eſt-ce pas comme ſi l'on diſoit en latin : *Valde ſum inquietus, ex qua die quietus ſum à te ?*

176. *On altere le ſens du dérivé pour*

n'avoir ſaiſi qu'en partie la définition du primitif.

On voit ſouvent ces ſortes de contradictions naître du peu d'attention que font les hommes au vrai ſens originel d'une expreſſion, tandis qu'ils ſaiſiſſent une circonſtance indirecte ou accidentelle à l'idée que réveille cette expreſſion. Tout mot d'une langue excite dans l'eſprit une idée complette, c'eſt-à-dire une définition ou une courte deſcription de l'objet. Cette définition eſt elle-même compoſée de pluſieurs mots qui ont chacun la leur. Mais quoique la définition de chacun de ces mots pris à part ne ſoit pas celle de l'original, dont l'idée n'eſt déterminée que par la réunion de tous les mots, ſouvent l'eſprit humain en voulant dériver un terme d'un autre, au lieu de conſidérer le ſens entier, s'arrête à l'un des mots de l'idée ou de la définition : ce qui le jette à l'écart du ſujet, altere le ſens véritable, & éloigne fort le dérivé du dérivant.

177. *Les dérivations fondées ſur de vieux uſages abolis ſont ſujettes à s'écarter du ſens primitif.*

A meſure qu'il s'établit chez un peuple quelque nouvel uſage, on introduit dans ſa langue de nouveaux noms pour les choſes relatives à cet uſage ; & on les fabrique d'une maniere qui l'exprime pour lors avec juſteſſe. Mais cette juſteſſe ne s'y retrouve plus, ſi en conſervant les expreſſions on vient à changer la forme des uſages. Alors l'expreſſion dérivée n'a plus qu'un faux rapport avec la choſe exprimée dont elle dérive ; ou même quelquefois n'en conſerve aucun. Exemple : *Ecuyer* du mot *equus*, i. e. *cheval*, eſt le titre d'un domeſtique qui donne la main à une princeſſe marchant à pied. Elles ne vont plus à cheval comme autrefois. Cependant le nom eſt reſté, quoiqu'il ne reſte plus aucun rapport entre le nom & la cauſe qui l'a fait impoſer, & qu'il y ait même aujourd'hui une ſorte de contrariété : car il y a oppoſition d'idées entre,

aller à cheval & aller à pied : ſi bien qu'*Ecuyer* dans ce ſens veut dire un homme à cheval qui eſt à pied. Ces exemples peuvent ſervir pour la dérivation de quantité de mots venus d'uſages que nous voyons à préſent abolis. Et combien n'y a-t-il pas eu de petits uſages dont nous ignorons juſqu'à l'ancienne exiſtence ?

Les uſages abolis laiſſent quelquefois dans les langues des traces bien extraordinaires par les termes qu'ils y introduiſent, & qui n'ont à l'uſage qu'un raport le plus bizarre du monde. Autrefois quand on vouloit bâtir une ville, on en traçoit l'enceinte avec une charrue : pour l'ordinaire on traçoit ces enceintes en rond ; ce qui les faiſoit nommer *orbes* ou *urbes*. Dans les endroits où l'on vouloit laiſſer les ouvertures pour y entrer, on levoit la charrue, & on la *portoit* plus avant, afin qu'elle ne traçât pas le ſillon en ces endroits : ce qui marquoit qu'en bâtiſſant la muraille, il falloit interrompre la clôture en ces places. De-là vient que les entrées

des villes, où l'on avoit *porté* la charrue, ont été nommées *portes*, ainſi que celles des maiſons, & même toutes autres entrées, ſpécialement celles de la mer dans les côtes maritimes. Car on a auſſi appellé *ports* les endroits du rivage, où l'eau entrant dans les terres, donne aux vaiſſeaux une commodité pour y aborder. Or comme il n'y a rien d'un uſage plus fréquent & plus commode que les *portes*, ni rien de plus incommode que de n'en pas trouver, on a étendu l'expreſſion juſqu'à une ſignification générale & figurée : en diſant d'une choſe ou d'un homme commode, qu'il eſt *opportunus ;* & d'un homme dont la préſence embarraſſe & fatigue qu'il eſt *importunus*. Il eſt même arrivé que cette épithéte, d'adjectif qu'elle étoit, s'eſt tournée dans notre langue, ainſi que pluſieurs autres, en demi-ſubſtantif, qui peut être employé ſeul, ou comme épithete ; car on dit également bien *un homme importun*, ou *un importun*. Qui croiroit que cette qualification a pour primitif le mot *portare ;* & pour origine

une vieille coutume peu connue, qui n'y a pas le moindre rapport apparent?

178. *Il peut y avoir contrariété entre les divers ſons d'un même mot, quoiqu'il y eût une idée d'analogie dans l'eſprit qui les applique.*

Quelquefois la contrariété n'eſt que dans la ſignification du même mot priſe en deux ſens oppoſés : elle n'étoit pas, à vrai dire, dans l'eſprit de l'impoſiteur du nom, qui ſe laiſſoit guider par une ſeule & même conſidération. Alors l'effet de la dérivation eſt de rendre la ſignification du dérivé commune à deux choſes contraires, ſi leur contrariété établit entr'elles une eſpece de relation. Je m'explique, en prenant pour exemple le latin *Altus* qui ſignifie également un lieu élevé & un lieu profond. Il vient de la clef ou racine celtique *Alt*, ou par renverſement *Tal*, qui ſert aux mêmes déſignations, *Dol* & *Tal* y ſignifiant également *Mons* & *Vallis*. Voyons comment les hommes ont pu ſe porter à exprimer par

le même terme *Alt* des idées diamétralement oppoſées. Ils ont voulu rendre cette idée-ci, qu'un objet étoit bien hors de la portée de leur main en ligne perpendiculaire : & après s'être ſervi de ce mot pour les choſes bien hors de portée en haut, ils l'ont auſſi employé pour les choſes hors de portée en bas ; ne s'arrêtant qu'à la généraliſation de cette idée, abſtraction faite de la contrariété qui s'y trouvoit relativement à celle des poſitions de l'objet. Ainſi *Alt* a été pour eux le ſommet des rochers, & le fond de la mer. *Uchel* ne ſignifie-t-il pas également auſſi dans la langue des Celtes *excelſus* & *profondus* ? & *Dun* ne s'y dit-il pas d'une montagne & d'une riviere, d'une ville haute & d'une ville baſſe ? Il faut que ce procédé ſoit bien naturel à l'homme, puiſque, ſelon la remarque de Falconet, ces deux ſignifications oppoſées ſe trouvent également dans le perſan *Nugal*, dans le turc *Derin*, dans le chinois *Chan* ; tout de même que dans le breton *Doun*,

le gothique *Duin*, l'illyrien *Dubina.*

En voici un autre exemple d'eſpece différente. *Hoſte* ſe dit également d'un étranger arrivant dans une ville, qui vient loger chez un citoyen & d'un citoyen qui reçoit l'étranger dans ſa maiſon. La premiere des deux ſignifications eſt la vraie. *Hoſtis* en latin, c'eſt *extraneus.* De-là *Hôtellerie* pour *demeure paſſagere, logement des étrangers.* Mais on a auſſi nommé *Hoſte* l'aubergiſte qui les loge, ou tout homme qui en loge un autre chez ſoi ; & on dit *Hôtel* pour demeure en général. Obſervons à ce propos que les Romains découvroient qu'elle étoit leur façon de penſer pour les autres peuples, lorſqu'ils ont donné au mot *Hoſtes* la ſignification d'*ennemis* à qui ils faiſoient la guerre. En effet toutes les nations *étrangeres* étoient pour eux, dans leurs principes de gouvernement, des objets de guerre & de conquête. D'*hoſtis* pris en cette ſignification particuliere vient notre vieux mot *oſt* pour camp de guerre ; & de-là vient *ôtage.* Il ſemble que les Romains ayent voulu adoucir cette dureté par une variété

dans l'expreſſion primordiale, en diſant *Hoſpes*, *hoſpites*, au lieu d'*hoſtes*, quand ils parloient des étrangers avec qui ils logoient à titre d'amitié. De-là le françois *Hôpital*, maiſon où l'on reçoit les étrangers par charité. Ce mot donne encore lieu d'obſerver une liaiſon entre deux anciens langages, le latin & le germanique. Car il n'eſt pas douteux que ſa premiere ſyllabe *Hos* ne ſoit la même que le germanique, *Houſe*, *maiſon*; & qu'*Hoſpites* ne ſoit un terme métif un peu altéré d'*Houspetentes*, *ceux qui viennent à la maiſon.*

179. *Prodigieux effet de la métonymie dans la dérivation.*

Toutes ces dérivations, nées de l'habitude de tranſporter un mot d'une ſignification à une autre ſignification voiſine de la premiere par quelque endroit réel ou imaginaire, ſont une ſuite de la métonymie, figure très-familiere à l'homme. Elle conſiſte à nommer une choſe du nom d'un autre relative à celle-ci; comme lorſque l'on dit *boire une bouteille*, c'eſt-à-dire *boire le vin qui eſt dedans.* J'ai vu

une diſpute entre deux des plus ſçavans hommes de notre ſiécle, MM. Freret & Falconet, ſur la véritable ſignification du mot celtique *Dunum* dont je viens de parler. Sans m'arrêter à la foule d'exemples qu'ils rapporterent en preuve de leurs opinions, & qui trouveront mieux leur place ailleurs, je joindrai à ce qu'ils dirent à ce ſujet quelques obſervations propres à montrer quel eſt le prodigieux effet d'une métonymie courante & dérivant de ſignifications en ſignifications. Selon Falconet *Dunum* ſignifie en général *un lieu élevé ;* il avoit raiſon de le ſoutenir ; & Freret avoit tort de le diſputer, quoiqu'il fût lui-même bien fondé lorſqu'il avançoit que *Dunum* ſignifioit en général *un lieu habité.* Falconet en convint ; mais il prouva très-bien qu'il n'a cette derniere ſignification que ſecondairement, & que ſon ſens primitif eſt celui de *montagne*, non celui de *ville.*

Sans la crainte de m'engager ici dans une trop longue digreſſion, il me ſeroit aiſé de faire voir en combien de ſens relatifs, dérivatifs & approchans les uns des autres, on a, par métonymie, pris

la racine *Dun*, *Toun*, *Dan*, *Than*, *Din*, *Thin*, &c. & ſes dérivés qui ſont en ſi grand nombre. Quand on trouve un mot qui eſt conſtamment le même, & qui a deux ſignifications, tel que *Dun* pour *mons* & pour *oppidum*, il faut ſentir que ces deux ſignifications, l'une néceſſairement eſt primordiale, & l'autre ſecondaire adoptée par métonymie. Or rien ne montre mieux laquelle des deux eſt primordiale que lorſque l'un ſignifie une choſe de la nature & l'autre une choſe de l'art. L'expreſſion d'une choſe matérielle, naturelle, où l'art n'a point de part eſt viſiblement primitive. Ainſi Wachter eſt tombé dans une faute de critique quand il a voulu traiter *Dun mons* comme une racine différente de *Dun*, *locus ſeptus*, autre racine ſelon lui, dont il dérive les noms de ville où cette racine entre. Ce qui l'a jetté dans la bizarrerie de faire venir d'une des racines *Lugdunum* des Séguſiens, & de l'autre *Lugdunum* des Bataves. La raiſon qu'il allégue que *Dun* déſignant un lieu élevé ne peut être applicable à tant

de villes ſituées au bord de l'eau, n'eſt pas ſuffiſante pour un auſſi habile homme que Wachter. Car il ne pouvoit ignorer que quantité de villes bâties d'abord ſur la hauteur pour plus de ſûreté, ont été enſuite tranſportées dans des lieux bas pour plus de commodité, & ſur-tout par le beſoin continuel d'être à portée d'avoir de l'eau. Ces villes n'en ont pas moins retenu leur nom, quoique leur nouvelle ſituation ne répondît plus ſi bien à la ſignification primitive : témoin la ville de Lyon (*Lug-dunum*, i. e. *corvi-collis*), autrefois bâtie ſur la montagne de Fourviere, à préſent ſur le bord de la Saone. Elle a changé de place ſans quitter le nom tiré de ſa premiere poſition. De plus la relation que les choſes différentes & les idées des choſes ont entr'elles y a communiqué & étendu les expreſſions. *Dun* ſignifiant *hauteur*, on a ainſi nommé les villes, non-ſeulement parce qu'elles étoient d'abord preſque toutes ſur des hauteurs, mais auſſi parce qu'elles ſont, hauteur ou élévation dans

la plaine unie. Ainſi *Dun* devenu générique pour *ville*, *habitation fermée* s'eſt dit de même de beaucoup de villes qui n'étoient pas ſur des hauteurs. Ne voyons-nous pas que *Berg* & *Burg* qui ſignifient premierement *montagne*, *hauteur*, ſignifient auſſi *ville* & *enceinte d'habitation?* Wachter n'a pas ici ſenti la métonymie, trope de la diction le plus important à obſerver. C'eſt par ſon moyen que les mots radicaux qui ſont en petit nombre même dans les langues les plus abondantes s'étendent ſans ſe multiplier, juſqu'à déſigner des choſes dont les ſignifications paroiſſent fort éloignées; mais en partant toujours d'une ſignification primitive qui déſigne une choſe matérielle, naturelle, ſimple, où l'art n'a point de part.

180. *Dans le grand nombre de mots dont les langues s'enrichiſſent journellement, on n'en voit preſque aucun dont la fabrique nouvelle ſoit originale & radicale.*

Je ne parle pas de certaines métonymies

qui peuvent s'introduire dans les langues par erreur de fait : comme lorſque nous avons apellé *Tabac*, qui eſt le nom américain de la pipe, l'herbe que les ſauvages fumoient, & qu'ils appellent *Cohiba*. Mais pour voir combien l'extenſion volontaire de l'emploi des termes eſt fréquente & puiſſante dans les langages, il n'y a qu'à obſerver combien les expreſſions nouvelles ſe multiplient tous les jours parmi les hommes, ſans que parmi tant de mots nouveaux dont chaque langue ou dialecte ſe ſurcharge, on voie preſque jamais créer une ſeule racine à l'exception de quelques nouvelles onomatopées, comme *Trictrac*. Tous les mots nouveaux que nous voyons créer ne le ſont que par dérivation, analogie, métonymie, ou figure. Si même il s'agit de quelqu'objet matériel ou phyſique nouvellement découvert, on prendra quelque nom de relation, de reſſemblance éloignée, ou de rapport même imaginaire qui puiſſe donner une idée quelconque de l'objet, plutôt que de créer une racine nouvelle qui ne ſeroit qu'un vain ſon qui

ne porteroit aucune idée à l'eſprit, ſi l'on ne joignoit toujours au mot une deſcription de l'objet. Et ſi nous en uſons ainſi pour nos langues ſi policées, ſi travaillées, ferions-nous quelque difficulté de croire que les Sauvages dans leurs langues pauvres & chétives ſe ſont volontiers portés à abuſer d'un mot reçu, en le prenant en toutes ſortes d'acceptions déraiſonnables, quand il a fallu nommer des choſes morales & relatives dont ils ne faiſoient pas grand uſage, plutôt qu'à fabriquer pour cela un terme abſolument neuf? Car ſi l'on fait des mots nouveaux, ce n'eſt jamais que pour nommer des êtres phyſiques & déterminés, inapperçus juſqu'alors.

181. *Suite du pouvoir & de l'extenſion de la métonymie dans le langage.*

La métonymie a été ſi loin ſur le mot *Dun*, quelle que ſoit ſa ſignification primitive, qu'on le trouve également pour *hauteur, habitation ſur la hauteur, habitation fermée quelconque, habitation ſur la riviere, riviere, lieu bas, ſeigneurie, ban-*

lieue, *ſeigneur*, *dynaſtie*, *contrée ou province*, &c. &c. en un mot tout ce qui peut avoir rapport à une contrée, élevée ſur des montagnes; abbaiſſée au bord des rivieres, habitée, & gouvernée par des hommes, & encore tout ce qui peut avoir rapport aux idées acceſſoires à ceci. Falconet a fait voir que la métonymie qui prend *Dun* pour *mons* & pour *oppidum*, ſe retrouve de même dans les autres racines de pareille ſignification : tels que *Berg*, *Burg*, πυργὸς; *Thor*, τόρος *Turris*, &c. & tant d'autres qui ſignifient également *Mons* & *oppidum*.

Les mêmes effets de la métonymie ne ſont pas moins remarquables dans le celtique *Pen* (*caput*) racine qui, (ſoit qu'on la prononce *Pen*, *Pin*, *Ben*, *Byn*, ou *Bann* ſelon les différens dialectes) déſigne en général tout ce qui eſt élevé, ſoit au ſens propre, ſoit au ſens figuré. On le trouve au ſens propre dans *Apennin*, *Alpes Penninæ*, *Pinnæ*, *Pinus*, *Pinacle*, *Pignon*, *Pennache*, &c. Pris au ſens figuré, comme *Bann* ſignifie *chef*, *ſeigneur*; & *Bannum* tout ce qui a rapport à la ſeigneurie &

l'exercice de la ſeigneurie, de-là vient que *Bannum* a été pris pour *mandatum*, *juriſdictio*, *exactio*, *interdictum*, *punitio*, *exſilium*, *bannalitas*, &c.

Tant d'exemples ſi pareils & ſi déciſifs tirés de mots comparés, différens pour le ſon, ſortis de racines très-diſtinctes, mais pourtant ſynonimes quant à l'idée, la ſignification, & la déſignation, démontre juſqu'à l'évidence quel eſt le pouvoir de la métonymie & l'extenſion inſenſible & ſucceſſive qui ſe fait en chaque langue lorſque le rapport des idées y produit l'identité des noms. Mais la dérivation des idées n'eſt pas permanente ſur le papier comme la dérivation des mots. Un ſimple grammairien voit la filiation de ceux-ci : il faut un métaphyſicien pour retrouver dans la ſuite des dérivés l'ordre ou les écarts de l'eſprit qui ont cauſé la dérivation ; & qui, ſans qu'il s'en apperçoive, l'ont de peu-à-peu amenée juſqu'à ſe trouver en contradiction avec elle-même. Ceci doit rendre timide à nier ſans examen des étymologies peu

probables en apparence, parce qu'elles ſont en effet peu raiſonnables. L'art étymologique eſt un excellent inſtrument pour diſſéquer les opérations de l'eſprit, & en découvrir la contexture. Il eſt vrai qu'on ne peut que s'étonner d'entendre dire que *Dun* qui déſigne *un lieu haut* déſigne auſſi *un lieu bas ;* & qu'on répugne beaucoup à le croire. Cependant ces mêmes perſonnes qui y répugnent ne font aucune difficulté de croire qu'*altus* en latin déſigne également *un lieu haut* & *un lieu fort bas*. D'où vient cette différence de ſentiment ſur deux points ſi pareils ? ſinon de ce qu'on eſt habitué dès l'enfance à entendre prendre *altus* dans les deux ſignifications contraires, & qu'on en a mille preuves à portée de ſoi ; au lieu qu'on l'entend dire de *Dun* pour la premiere fois, parce que c'eſt un terme étranger & barbare, dont on n'a nul uſage. C'eſt pourtant dans l'un & dans l'autre la même ſuite de procédés qui choquent la raiſon ; mais les choſes auxquelles on eſt habitué ne choquent jamais, juſqu'à ce que l'on vienne

à les repréſenter ſous des mots différens : car les hommes ſont toujours la dupe des mots.

182. *Deux genres de dérivations, l'une idéale, l'autre matérielle.*

Diſtinguons avec ſoin deux genres de dérivations qui n'ont rien de commun dans leurs cauſes. L'une eſt la dérivation d'idées (& c'eſt celle dont je viens de parler) lorſque le même mot ſubſiſtant, on vient à le prendre dans une acception nouvelle, en y attachant une idée qu'il ne déſignoit pas cy-devant. L'autre purement matérielle, lorſque le mot conſervant le même ſens vient à s'altérer dans le ſon ou dans la figure par un changement introduit dans la prononciation ou dans l'orthographe : car dans tout mot il y a deux choſes, la figure & la ſignification, toutes deux ſujettes à s'altérer chacune de leur côté. *Fraxinus*, freſne, *flagellum*, fléau ; voilà un changement remarquable dans le matériel du mot pendant que l'idée reſte bien identique. C'eſt tout le contraire dans l'exemple ſuivant. *Virtus* venu de la R. *vir* ſignifioit

la virilité, la force du corps. L'acception chez les Latins s'eſt aſſez naturellement étendue au courage de l'ame & de l'eſprit. Chez nous le mot *vertu*, ſans preſque ſouffrir aucune altération dans la figure, ſignifie l'attachement aux devoirs de la religion: en françois une femme *vertueuſe* eſt une femme pieuſe; tandis qu'en italien *virtuoſa* déſigne le talent, & ſignifie une femme habile dans l'art du chant.

183. *Effet de l'un & de l'autre genre d'altération.*

La déviation par le ſon ou par la figure attaque la forme du mot dont elle altere le matériel, quoique l'expreſſion ne ſouffre aucune altération quant au ſens. Elle eſt preſque toujours plus marquée dans le ſon que dans la figure; parce que l'exemplaire du ſon s'évanouit, & que celui de la figure eſt permanent. Exemple: *Satur*, *ſaoul*: voilà une grande variété produite à l'oreille par la ſeule éliſion d'une lettre intermédiaire (le *T*.) A cela près néanmoins, on reconnoît encore aſſez bien la figure du mot dans ſes élémens; &

l'on n'eſt pas ſurpris du changement de l'*R* en *L*, autre lettre du même organe. Mais l'oreille n'y reconnoît plus rien lorſqu'elle entend prononcer en françois *Sou*, au lieu de *Saoul* ou de *Satur*, en élidant tout à la fois dans un mot ſi court l'*A*, le *T*, & l'*L* ou *R*.

Du verbe *meare* le latin fait *commeatus* : l'italien varie l'inflexion labiale & fait *combiato* ; que le françois prononce *combjato*, & en fait ſon mot *congé*, où la R. *meare* eſt fort difficile à reconnoître.

La dérivation par les idées attaque le ſens du mot ſans toucher à la forme. Exemple : στυλος en grec eſt une colonne, un pilier droit qui reſte debout ; de la R. organique *ST*, (Voyez n° 80) *Stylus* en latin eſt un poinçon droit, une aiguille ou plume de bronze propre à écrire ſur des tablettes cirées. *Stylo* en italien eſt un petit poignard à lame d'acier très-fine, comme un poincon, & propre à faire des bleſſures fort dangereuſes. *Style* en françois eſt la maniere, bonne ou mauvaiſe, dont un auteur ſçait rendre ſes penſées

par écrit. Voilà quatre diverſités de ſignification bien marquées, ſans que le mot en éprouve aucune. Cet exemple ſert auſſi à faire voir combien un mot, en reſtant matériellement le même, ſubit de changement pour le ſens en paſſant d'une langue à une autre.

C'eſt ce qui arrive ſur-tout aux verbes dont l'acception étant plus vague que celle des ſubſtantifs, l'aberration du ſens y eſt auſſi plus fréquente. *Mittere*, *mettre*, voilà le même mot, mais non le même ſens. *Mittere* c'eſt *envoyer : mettre* c'eſt *ponere ;* les deux actions ne ſe prennent donc l'une pour l'autre que par une certaine latitude vague de ſignification : *envoyer*, *placer*, *poſer*, *mettre ;* on a regardé toutes ces actions comme revenant au même. L'aberration eſt encore moindre quand on ne fait que tranſporter le verbe du ſens propre au ſens figuré. Car quelquefois une langue n'emploie que dans l'un des ſens un terme qu'elle emprunte d'une autre langue où il n'étoit uſité que dans l'autre ſens. Par exemple : *inſiſter* ne ſe dit en fran-

çois qu'en ſens moral & figuré pour *s'obſtiner dans ſon ſentiment ;* quoique le latin ne s'en ſerve qu'au ſens propre pour l'action phyſique de ſe tenir debout ſur, ou au devant de quelque choſe.

Nulli fas caſto ſceleratum inſiſtere limen.

Autre Exemple : *tres*, *trois*. Voilà un primitif radical qui ſignifie un nombre. Romulus partagea ſon peuple en *trois* portions : il les appella *tribus ;* & ce nom reſta aux diviſions du peuple Romain, quoiqu'il ne leur convînt plus quand on en eut augmenté le nombre fort au-delà des trois premieres ; mais les uſages varient ſans que les noms qu'on leur a donnés changent ; tellement que le mot n'eſt plus propre à ce qu'on lui fait ſignifier. (Voyez n° 175.) Les tribus ſervoient à former les légions pour le ſervice militaire ; & l'on nomma *tribun* le commandant de chaque légion. Quand le gouvernement fut devenu populaire, & que le peuple, que les *tribus* comprenoient tout entier, voulut avoir des Magiſtrats ſpécialement chargés de ſes intérêts, on nomma auſſi

ces magiſtrats *tribuns*. Le peuple s'aſſembloit pour ſes affaires dans une place publique, où il écoutoit ce que le chef de l'Etat avoit à propoſer : le chef parloit du haut d'une terraſſe ou balcon pratiqué pour cet uſage ; & l'on nomma ce balcon *tribune*. Pour nous, nous appellons en françois *tribune* tout balcon ou terraſſe ornée de baluſtrades qui regnent le long du corridor d'un bâtiment public, quoiqu'on n'y faſſe point de harangues, & qu'il ne s'y aſſemble pas de *tribus*. Le peuple Romain diviſé par tribus payoit des ſubſides pour les beſoins de l'Etat : on appella ces ſubſides *tributs* ; & l'on ne donne pas d'autres noms aux impôts que le peuple Romain lui-même mettoit ſur les nations étrangeres qui n'étoient pas diviſées en tribus. Le parfourniſſement fait par une perſonne à une autre, ou par un peuple à un autre, a fait éclorre le verbe générique *tribuere* pour *donner à quelqu'un ce qui lui appartient* ; & enſuite les mots compoſés *attribuer*, *contribuer*, *diſtribuer*, *attributs*, &c. dont l'ac-

ception eſt encore plus générale. Ainſi que dans le mot *tribulations*, nom allégorique qu'on a donné aux afflictions, aux peines de corps & d'eſprit, parce que le latin appelle *tribules*, *tribuli* les épines à trois pointes, les chauſſes-trapes ou chevaux-de-friſe, les herſes garnies de pointes dont on ſe ſert en certains pays, au lieu de fleau, pour tirer le grain de l'épi; tous inſtrumens propres à bleſſer.

Tous les mots que je viens de rapporter à l'exception du primitif *tribus* n'ont rien de commun avec le nombre *tres* qui les a certainement tous engendrés; quoique moins évidemment qu'il n'a produit certains termes numériques, *tiers*, *tiercer*, *triolet*, *tierceline*, *tréfle*, &c. & entr'autres *très*, ſigne françois du ſuperlatif, pour marquer un troiſieme degré ſupérieur aux deux degrés précédens. Cependant une forte déviation dans les idées n'en a pas produit beaucoup dans le ſon ni dans la figure. Le caractériſtique élémentaire *TR* y reſte toujours bien marqué. Que ſi l'on veut me preſſer juſqu'à me demander pourquoi

cette inflexion organique, ce caractéristique *TR* eſt approprié par la nature à devenir le germe radical du nombre *trois*, je hazarderai une conjecture. *TR* eſt une onomatopée, un bruit vocal par lequel l'organe tâche de rendre l'image du mouvement qui ſe fait pour inſérer matériellement un corps entre un corps & un corps, pour *traverſer* les deux qui y ſont, & y mettre un *tiers*. Je vois en effet que cette articulation *TR*, dont le bruit peint aſſez bien le mouvement d'un paſſage forcé, & de la ſurvenance d'un nouveau corps où il y en avoit déja deux autres, ſe trouve dans une bonne partie des mots qui indiquent ce paſſage; & qui ſuppoſant l'exiſtence antérieure des deux objets, déſignent l'adjonction d'un troiſieme: *trans*, *intra*, *extra*, *ultra*, *citra*, *præter*, *propter*, *entrée*, *travers*, &c. (Voyez n° 203.) Mais revenons à l'altération idéale.

134. *Différence de l'un & de l'autre genre d'altération.*

Elle s'exerce ſans ceſſe ſur les noms

d'êtres moraux & abſtraits, de relations & autres qui n'exiſtant qu'en idée ſont ſujets à n'avoir qu'une ſignification peu déterminée ; faute d'archétypes exiſtans dans la nature auxquels on puiſſe les comparer comme à leur original. L'altération matérielle, quoiqu'elle s'étende à tout, appartient plus proprement aux noms d'êtres phyſiques qui ſont moins ſuſceptibles de l'altération idéale ; leur ſens étant invariable & leur idée ſe référant à des originaux connus. Cependant les noms de ceux-ci ne laiſſent pas que d'être aſſujettis à l'autre eſpece d'altération, lorſqu'ils ſont tirés de quelque circonſtance accidentelle à l'objet nommé plutôt que de ſa ſubſtance même.

185. *Autre eſpece de dérivation idéale tirée de l'identité de ſignification. Elle nuit à la clarté des langues, en y introduiſant des ſynonymes de ſens, qui ne ſont pas ſynonymes d'expreſſion.*

Les hommes s'attachent à toutes ſortes d'idées générales en impoſant les noms aux choſes, lorſque ces idées y apportent

quelques caracteres distinctifs, sur-tout si ces choses sont du nombre de celles où l'art & la main-d'œuvre ont part. De-là vient que des choses d'especes très-diverses ont des noms synonymes, quoique le mot paroisse fort différent, & que la chose soit en effet fort différente. Ils appellent la mine d'argent fondue & réduite en billes *piastres*, i. e. *formatæ* de πλασσω (*formare*.) Ils appellent le lait caillé & réduit en masse *formées* dans des moules, *fromage*, *formaticum*; deux noms également pris de la *forme* où l'on a réduit deux matieres premieres très-différentes. Ces deux mots sont donc les mêmes, non pour la figure ni pour le son, mais pour le sens. Il auroit été aisé de les ramener au même son & à la même figure, si l'on eût traduit le mot en disant *formées* au lieu de *piastres*. Le nombre de termes du même sens non traduits qui passent ainsi dans chaque langue la multiplient prodigieusement. On simplifieroit fort une langue en traduisant dans les termes propres à la langue même les ter-

mes étrangers qui s'y introduiſent ; en identifiant la figure & le ſon du mot, auſſi-bien que l'idée de la choſe, qui ſe perd bientôt faute de ceci : on rendroit en même tems la langue beaucoup plus claire ; car chacun entendroit la ſignification propre des mots dont il ſe ſert, ce qui n'arrive que rarement. Tous ces mots non traduits ont une étymologie de ſens qui n'eſt pas leur étymologie de lettre. Comme on range ceux-ci ſous leurs racines figurées, on pourroit ranger ceux-là ſous leurs racines idéales.

186. *Cauſes de l'altération matérielle.*

Mille cauſes habituelles alterent le matériel des mots. Chaque langue ayant adopté un certain nombre de terminaiſons qu'elle s'eſt particuliérement appropriées, rejette celles d'une autre langue pour y ſubſtituer les ſiennes, ou les accumule l'une à l'autre ; ce qui rend les mots ſi longs qu'il faut bien les retrancher en quelque endroit. On eſt toujours preſſé de faire entendre ce que l'on veut dire : on prononce avec rapidité : on retranche le commencement

du mot ; on le reſſerre au milieu ; on ſupprime, on élide la fin : on rend les ſons indiſtincts ſur l'inſtrument vocal, comme un muſicien qui veut exécuter avec trop de vîteſſe, brouille & mange les notes. Au lieu de *flagellum* on prononce rapidement *flael* en mangeant le milieu & la fin du mot : puis par une autre habitude qui change les finales *el* & *al* en *au*, on préſente aux yeux *fleau ;* mais le ſon qu'on fait entendre à l'oreille, eſt *flo.*

La délicateſſe des oreilles, l'euphonie, l'affectation porte à tranſpoſer, à permuter, à élider, à intercaler des ſyllabes ou des lettres. L'art de l'écriture ſurvient là-deſſus, entretient l'altération, quelquefois l'augmente, & toujours la fixe. Ceux qui ne ſçavent pas lire entendent mal, & parlent incorrectement. Lorſqu'un langage barbare & ſauvage commence d'être rapporté & comme attaché à un alphabet, les premiers qui ſe ſervent de cet alphabet s'efforcent d'appliquer les caracteres aux ſons le plus exactement qu'il leur eſt poſſible : en conſéquence ils font paſſer dans l'écri-

ture toute l'altération courante, qui s'étoit déja gliſſée dans les termes. La valeur des lettres eſt elle-même aſſez incertaine & vague, ſi l'on n'y donne une attention méthodique en les rapportant ſoigneuſement à leurs claſſes d'organes : elle le devient de plus en plus quand on les tranſporte d'une langue à une autre. En très-peu de tems, différentes mains repréſentent un même ſon par différentes combinaiſons de caracteres, & la même combinaiſon par des ſons différens : tellement que dès les premieres productions écrites de tous les peuples, il y a eu une infraction primitive de l'analogie.

187. *Effet d'altération par la prononciation inexacte & par la permutation des lettres.*

De legeres omiſſions dans le procédé de la formation des langues, donnent lieu à des altérations aſſez conſidérables dans le ſon des mots à meſure qu'ils dérivent ; tellement que la reſſemblance entre le dérivant & le dérivé ne frappe

plus au premier abord. Dans la prononciation l'*j* conſonne diffère de l'*i* voyelle ; de même l'*v* conſonne de l'*u* voyelle. On a eu ſoin à la vérité de leur donner des figures différentes, *j* & *i* ; *v* & *u*. Mais ce ſoin a été ſouvent négligé en écrivant ; de plus on a totalement omis de les diſtinguer par différens noms ſpécifiques à chacun. Cette omiſſion jointe à la négligence des écrivains a jetté de l'erreur dans la prononciation, lorſqu'on a pris une lettre pour l'autre. On a prononcé la voyelle comme ſi elle eût été conſonne. Qui plus eſt, par une ſeconde erreur on a figuré en écrivant, non cette conſonne-ci, mais une autre qui affectoit l'ouïe de la même maniere ; de ſorte que le mot s'eſt trouvé aſſez défiguré. On a écrit *Coulonge* (nom de lieu) au lieu de *Colonia* & même au lieu de *Coulonje* : ce leger changement a rendu aſſez ſenſible à l'oreille une altération qui eſt preſque nulle aux yeux : car il n'y en auroit point du tout, ſi l'on eût écrit *Colonie*. Du mot *pollis*, i. e. *fleur de farine* les

Latins ont fait *polenta*, i. e. *gâteau de farine*, *farine cuite*, & *polentiarius*; mais les François ont écrit *boulanger*, *polentjarius*. Les Grecs ont dit νεῦρον : les Latins *nervus* : les François ont enchéri ſur l'altération en ſubſtituant à l'*v* conſonne un autre ſifflement labial ; ils ont écrit *nerf*.

Il eſt aſſez ſingulier qu'on ait ainſi confondu avec l'*i* & l'*u* voyelles les conſonnes à qui on donne le même nom, quoiqu'elles n'y ayent aucun rapport apparent. Ceci vient de ce que l'*u* voyelle eſt l'extrémité de la voix, ou le bout extérieur de la corde vocale ; comme l'*v* conſonne eſt l'extrémité de l'inſtrument organique, ou le bout extérieur du ſifflement vocal. L'inattention a plus facilement confondu deux effets qui s'opèrent ſur la même place de l'inſtrument. L'*i* voyelle eſt le milieu de la corde vocale. L'*j* conſonne palatiale eſt le milieu du corps de l'inſtrument. De même l'aſpiration *h*, qui eſt le bout intérieur de la corde vocale, reçoit ſouvent de l'organe une inflexion plus caractériſée qui la

change en *ch* ou en *gh*, lorſque le mot paſſe d'une langue à une autre. Parmi nous pluſieurs conſonnes introduiſent auſſi des altérations de ce genre par la prononciation défectueuſe à laquelle l'habitude les rend ſujettes. A tout moment le *c* & le *t* ſont à notre oreille le ſon de l'*s*. L'analogie veut qu'on écrive *prononciation* & *collation*; l'uſage défectueux fait entendre *prononſiaſion* & *collaſion*. Le même uſage ſouvent adoucit l'*s* & y fait entendre un *z*: par-là le *z* ſe trouve ſubſtitué au *t* à qui il n'a nul rapport d'organe, parce qu'on a ſubſtitué l'*s* au *t*. Au lieu de *ratio* on écrit *raiſon*, & on prononce *raizon*. Au lieu du ſon organique & guttural qui eſt propre au *g* on lui donne la plûpart du tems le ſon palatial de l'*j*. On dit *vendanger* au lieu de *vendemjare* ou *vindemiare*. Un de nos vieux hiſtoriens, lorſqu'il dit en parlant d'une Princeſſe dont le mariage ne fut pas conſommé, *ſponſo ad vorum gaviſa non eſt*, nous apprend que notre mot *jouir* vient du latin *gaudere*; & que le mot

gaviſa ſe prononçoit probablement *jauiſa ;* ce qui le rapproche fort de notre mot *jouir* & *jouiſſance*, ainſi que de notre expreſſion *jouir d'une femme.* Ainſi *joye*, *joyau*, &c. viennent de *gaudium* par l'italien *gioie.*

188. *La prononciation vicieuſe introduit de fauſſes opinions*

La permutation, la tranſpoſition des lettres, le peu d'exactitude à les bien prononcer produit dans les mots dérivés des équivoques qui à leur tour donnent naiſſance à des préjugés, à des contes populaires. La critique les détruit en rétabliſſant le terme & en faiſant voir que la fable n'a d'autre fondement qu'une prononciation vicieuſe. On met au nombre des ſept merveilles du Dauphiné la *Tour ſans venin* près de Grenoble, où les animaux venimeux meurent, à ce qu'on prétend, auſſi-tôt qu'on les y porte. Le fait eſt démenti par l'expérience ; mais cela n'empêche pas que le peuple n'y ajoûte la même foi : c'eſt ſon uſage. Le vrai nom de cette tour & de la chapelle voiſine eſt : *Torre ſan Vereno*, *la tour*

ſaint Vrain. On a dit par une prononciation altérée *Torre ſan veneno*, & en françois par une mauvaiſe équivoque *Tour ſans venin ;* ce qui a ſuffi pour établir cette fable. Quelquefois auſſi les prononciations vicieuſes, peuvent par un hazard ſingulier, remettre l'obſervateur critique ſur la voie de la vérité dont les traditions s'étoient écartées. On ſçait qu'une grande partie des métamorphoſes de la Mythologie grecque ne ſont fondées que ſur des reſſemblances ou des équivoques de noms, ou ſur le double ſens de certaines expreſſions, de ſorte qu'il n'y a réellement de métamorphoſes que dans le matériel ou dans l'idéal du mot. Une des plus célebres eſt celle de Sémiramis reine d'Aſſyrie en colombe de montagne. C'eſt en effet ce que peuvent ſignifier les mots orientaux : *Sar-eman* (Har *mons* heman *columba;*) & il y a toute apparence que la fable eſt née de cette équivoque. Mais elle nous indique en même tems que le vrai nom aſſyrien de cette reine fameuſe étoit *Serimamis*, que les Grecs ont

mal écrit par tranſpoſition *Semiramis*. Elle nous en donne en même tems la véritable ſignification, *Sar-iman* (*Reine-Prêtreſſe*, *Reine divine*,) ſignification conforme à ce que nous ſçavons par quantité d'exemples, que les noms des rois d'Aſſyrie n'étoient compoſés que de titres ou épithetes honorifiques; l'une deſquelles eſt ordinairement le mot *Sar* (*Roi.*) Alors nous ne ſommes plus étonnés de trouver *Semiramis* en pluſieurs tems de l'hiſtoire d'Aſſyrie dont la différence embarraſſoit les chronologiſtes, puiſque ce nom a pu être porté par pluſieurs Reines Aſſyriennes, n'étant qu'une expreſſion générique compoſée de pluſieurs titres de dignité, ſelon le génie & la tournure ordinaire de la langue orientale.

189. *Effet bizarre de la dérivation, en ce qu'elle rend obſcenes des termes qui étoient honnêtes dans leurs primitifs.*

Un des plus ſinguliers effets de la dérivation eſt de rendre mal-honnêtes des expreſſions qui ne l'étoient pas dans leur

origine. Chez les peuples civiliſés, l'obſcénité attachée à certains termes bannis du diſcours, eſt une ſuite raiſonnable du reſpect qu'on doit aux mœurs. C'eſt un hommage qu'on leur rend, du moins de bouche, ſi ce n'eſt d'eſprit; car c'eſt à-peu-près-là qu'il s'arrête, comme je dirai plus bas. Mieux un peuple eſt policé, plus il ſe pique de montrer de l'honnêteté (du moins verbale) dans ſes mœurs, plus ſon langage ſe rafine, & devient ſujet à rejetter comme peu honnêtes certains termes ou locutions uſitées. A meſure que le ſiécle devient délicat, il trouve ſon langage moins chaſte. Moliere emploie dans ſes comédies pluſieurs expreſſions qu'on ne ſouffriroit pas aujourd'hui dans une piéce nouvelle. Avant Moliere & Corneille, le théatre en admettoit beaucoup d'autres que ceux-ci ne ſe ſeroient pas permiſes. Que ce ſoient les oreilles qui d'un ſiécle à l'autre ſoient devenues plus modeſtes, ou que ce ſoit l'imagination qui ſoit devenue plus aiſée à émouvoir, c'eſt ce que je n'ai pas deſſein

de

de rechercher avec ſoin. Ce n'eſt peut-être ni l'un ni l'autre, mais ſeulement une certaine délicateſſe qui tend à éloigner de plus en plus nos façons de parler de celles de la nature ſimple & ſauvage, & qui ſeroit choquée ſi en mille occaſions, on n'atténuoit la clarté de l'idée par l'ambiguité du mot.

Je ne m'éloignerois pas de croire que plus une langue a de termes qu'elle bannit comme obſcènes, moins elle reſte chaſte; & que le beſoin qu'elle ſe fait d'en venir à cette réforme, eſt une marque qu'elle ne l'eſt pas. En toutes langues les choſes dont il eſt néceſſaire de parler ont des noms appellatifs & ſimples. Ces noms ne devroient pas, dans le diſcours, faire plus de ſenſations que leurs équivalens; & il ſemble que la langue la plus chaſte ſeroit celle du peuple chez qui, nulle idée ne faiſant d'impreſſion dangereuſe, les mots ſeroient regardés comme indifférens à cet égard, & perſonne ne ſeroit ſurpris ni révolté d'entendre nommer chaque choſe par ſon nom. De tous les moyens de

rendre ſans effet les impreſſions que les idées peuvent produire, le plus efficace eſt l'habitude des objets même. A Sparte où les objets n'étoient pas indécens, il étoit impoſſible que les noms des objets le fuſſent. Quand un peuple eſt ſauvage il eſt ſimple, & ſes expreſſions le ſont auſſi : comme elles ne le choquent pas, il n'a pas beſoin d'en chercher de plus détournées, ſignes aſſez certains que l'imagination a corrompu la langue. Le peuple Hébreu étoit à demi-ſauvage ; le livre de ſes loix traite ſans détour des choſes naturelles que nos langues ont ſoin de voiler. C'eſt une marque que chez eux ces façons de parler n'avoient rien de licentieux ; car on n'auroit pas écrit un livre de loix d'une maniere contraire aux mœurs.

La cauſe qui a mis dans certains termes une indécence qu'ils n'avoient probablement pas dans leur ancien & premier uſage, paroît donc combinée ſur le double principe d'une plus grande corruption intérieure, & de l'affectation d'une

plus grande pureté extérieure, qui tient à la politeſſe des manieres. Ce ſeroit une groſſiéreté que de ſe ſervir du propre nom des choſes, lorſque l'imagination eſt devenue aſſez prompte pour en ſaiſir l'idée à demi-mot. Leur proſcription montre au moins qu'on veut ſe conformer aux décences introduites par le nouvel uſage, lors même qu'en ſe ſervant d'autres mots, ou de quelque façon de parler détournée, on ne laiſſe pas de préſenter les mêmes idées.

Les idées ſont mal-honnêtes, non ſelon les objets naturellement pris en eux-mêmes, mais ſelon le choix que les mœurs, les uſages, les religions des peuples ont fait de certains objets, que la légiſlation ou le préjugé ont regardés comme dangereux, en conſidérant l'abus qu'on en pouvoit faire. En Occident l'idée mal-honnête eſt attachée à l'union des ſexes : en Orient elle eſt attachée à l'uſage du vin ; ailleurs elle pourroit l'être à l'uſage du fer ou du feu. Chez les Muſulmans, à qui le vin eſt défendu par la loi, le mot *Cherab* qui ſignifie

en général ſyrop, ſorbet, liqueur, mais plus particuliérement le *vin*, & les autres mots relatifs à celui-là, ſont regardés par les gens fort religieux, comme des termes obſcènes, ou du moins trop libres pour être dans la bouche d'une perſonne de bonnes mœurs. Le préjugé ſur l'obſcénité du diſcours a pris tant d'empire qu'il ne ceſſe pas, même dans le cas où l'action à laquelle on a attaché l'idée eſt honnête & légitime, permiſe & preſcrite; de ſorte qu'il eſt toujours mal-honnête de dire ce qu'il eſt très-ſouvent honnête de faire.

A dire vrai, la décence s'eſt ici contentée d'un fort petit ſacrifice. Il doit toujours paroître ſingulier que l'obſcénité ſoit dans les mots, & ne ſoit pas dans les idées: ce qui néanmoins eſt à-peu-près ainſi; car ſans ceſſe on préſente honnêtement, ſous certaines expreſſions, des images qui ſeroient mal-honnêtes à préſenter ſous d'autres mots. L'obſcénité attachée par l'uſage à certains termes de chaque langue, ſe réduit aux mots, en laiſſant ſubſiſter

les images. Les gens les plus ſéveres diſent honnêtement qu'un mariage a été conſommé, quoique cette image ſoit abſolument la même qu'on ſe garderoit bien de rendre en d'autres termes. Et, ce qui n'eſt pas moins bizarre, tel mot eſt réputé obſcène, ſans que ſon primitif ni ſes collatéraux le ſoient : tel eſt le fréquentatif latin du verbe grec φύω, & les dérivés immédiats de ce fréquentatif dans les dialectes latins. La cauſe de cette bizarrerie vient, à ce que je crois, de ce que les mots de cette eſpece ſont devenus des termes propres, conſacrés par l'uſage à donner ſimplement & directement la ſeule image de l'objet ; au lieu qu'en ſe ſervant d'autres expreſſions, on joint à l'image ſimple, d'autres images acceſſoires qui partagent la penſée, & la détournent de s'occuper à la conſidération toute nüe de l'objet principal. Ainſi le palliatif eſt employé, parce qu'au fond on a deſſein de reſpecter les mœurs, en affoibliſſant l'image. Mais avec cela il eſt étrange qu'en ſe contentant d'atténuer

termes propres à la langue même les ter-

legérement les images deshonnêtes, on ait ſi ſévérement proſcrit les peintures verbales, dont la réforme auroit dû paroître infiniment moins importante. Il n'eſt pas moins ſingulier que la réforme ait ſacrifié certains termes, pendant qu'elle en épargnoit d'autres, qui ſont tout auſſi ſimples & ſignificatifs; puiſqu'ils expriment de même, ſans mettre à l'image ni acceſſoire, ni adouciſſement. J'en pourrois citer des exemples, ſi je ne voulois éviter d'employer ici aucune de ces expreſſions propres que la décence eſt convenue de bannir. Mais il n'y a nul inconvénient, & il eſt même de mon ſujet d'en indiquer les primitifs & les dérivés. Tous ſont des expreſſions honnêtes, & d'un uſage extrêmement commun. Je n'en employerai pas ici d'autres; & en cela je n'irai pas auſſi loin que Scaliger, Pontus de Thiard évêque de Châlon, l'abbé Ménage, Du-Cange, Leibnitz, & tant d'autres gloſſateurs, obligés comme moi par la nature de leur ſujet d'entrer dans quelque diſcuſſion relative à certains mots rejettés

du langage honnête. Ces ſçavans hommes ont jugé qu'il y auroit, à vouloir exclure de telles diſcuſſions d'un ouvrage de littérature qui les demande, une délicateſſe auſſi puérile que le ſeroit celle d'un anatomiſte qui retrancheroit de ſon ouvrage les obſervations d'un certain genre qu'on s'attend d'y trouver.

Le dérivé latin de *mens*, *mentis*, eſt, comme on le voit, bien éloigné d'avoir rien de mal-honnête dans ſon origine; non plus que ſon ſynonyme dérivé du teuton *mut*, i. e. *mens*, *anima*. *Mut* dans les différens dialectes des langues germaniques, ſe prononce, *mod*, *mode*, *muat*, &c. De même en langue gothique *miton*, i. e. *cogitare* : *mitons*, i. e. *cogitatio*. En grec, μῆτις, i. e. *intelligentia*: en latin *mens*, *mentis*. Tous les dérivés du germain *mut* déſignent en général *animatum*, *motum*, *quidquid movet ſe*. (Voyez Vachter.) Par-là le terme latin dérivé du teuton *mut*, donne l'image d'une choſe animée par elle-même, qui a ſa *vie* & ſon mouvement particulier

en conſéquence ils font paſſer dans l'écri-

indépendant de la volonté. Horace en employant cette expreſſion, l'a très-bien entendu de la ſorte, lorſqu'il a dit :

Huïc ſi .... verbis mala tanta videntis
Diceret hæc animus : Quid vis tibi ? Numquid ego à te,
Magnò prognatum depoſco conſule ....
Velatumque ſtola, mea cum conferbuit ira.

En effet les Latins emploient l'autre ſynonyme dérivé de *mente* comme pour faire entendre que ce dont ils parlent *mentem propriam ac voluntatem habet.*

Ils ont dans la même langue un troiſieme ſynonyme qui vient, à ce que je crois, non de *verenda*, mais plûtôt de *vir*, (comme *feretrum* de *ferre* :) *vir*, *vita*, *vitalis*. La modeſtie n'étant bleſſée dans aucune de ces origines, n'auroit pas naturellement dû l'être par les dérivés de ces derniers mots latins : bien moins encore ſi ce dérivé n'eſt en notre langue qu'une image adoucie & qu'une altération du latin *vectis* (un levier) comme un grand nombre de paſſages de la baſſe latinité paroît l'indiquer, & comme l'ont cru Ménage dans ſes additions, pag. 738, &

Du-Cange à la vue d'une ancienne loi angloiſe qui prononce une amende contre les mutilateurs : *Si libero teſticulos evulſerit, centum ſolidos componat : ſi vectem ſimiliter.* Tit. v. §. 7. Le primitif de *vectis* qui eſt *veho* ou *via* ainſi que ſes collatéraux *vehiculum*, *viator*, *voiture*, *envoyer*, ſont aſſurément des termes à l'abri de tout ſcrupule. Que ſi l'on me dit que ce neſt pas le mot *vectis*, mais l'idée, qui eſt indécente, je demanderai toujours pourquoi donc c'eſt le mot qu'on a proſcrit & non pas l'idée. L'acception ſinguliere des mots eſt encore plus marquée dans le dérivé du grec καυλὸς, en latin *caulis*, *virga*. De ces deux termes latins traduits dans notre langue, le dernier eſt reçu & l'autre rejetté.

Une autre dénomination licentieuſe dans la langue latine & dans la nôtre, n'eſt cependant que le même terme, que les mots grecs & latins, γένος, *genus*, *generatio*, &c. Le ſens s'y rapporte; & tous ces mots, tant ceux que je nomme, que celui que je ſupprime, ſont formés

des mêmes lettres organiques. Il y a beaucoup d'apparence que ce dernier étoit radical dans les anciennes langues barbares de l'Europe : En celtique *cwens*, *cona*, *chena*, *quena*, ſelon les différentes manieres de prononcer des divers dialectes, ſignifie *femelle*; en d'autres *kennen* ſignifie *gigni*, *naſci*; *kind*, *fœtus*, *proles*. La racine étoit appropriée à déſigner les ſexes, ſoit maſculin, ſoit féminins. La prononciation barbare *Quena* a laiſſé des traces dans notre langue relatives au ſexe mâle; & la racine en général, aujourd'hui reſtreinte à l'autre ſexe s'appliquoit alors à tous deux : *Gun*, *vir*, *Gund*, *virgo*; & auſſi *Gund*, *vulva*. Un ancien paſſage cité par M. de Valois fait voir que *Gund* avoit les deux ſignifications de *mulier*, & de *vulva* : *Quædam mulier nomine* Gunda *femora denudare*, *crura divaricare & pudenda* proprio nomini cognomina *cœpit oſtentare*. De-là viennent pluſieurs noms propres de femmes, où la racine eſt employée, ſoit dans le ſens de *pars muliebris*, ſoit dans celui de *virgo*, qui eſt

le même. *Gontrude* composé de *muliebris* & de *fidelis*. *Cunegonde* composé de *muliebris*, & de *regius*, &c. Le mot italien *gonna*, i. e. cotillon, juppe de femme, eſt fort bien dérivé par Leibnitz du terme latin propre : & de *gonna* vient notre mot populaire *gonée*, c'eſt-à-dire *mal-habillée*, *mal-ajuſtée*. C'eſt la même choſe en grec, γυνὴ *mulier* : En iſlandois *Cona*, *mulier* : En anglois *Quean*, *meretrix* ; & auſſi *Queen*, *Regina* ; dans le patois de quelques provinces de France *Gouine*, *meretrix*, *fœmina* : En tudeſque *Quen*, *uxor* ; &, comme le dit fort bien Wachter, *quælibet de ſexu*. On trouve auſſi chez les anciens Barbares de l'Europe, beaucoup de noms d'hommes compoſés ſur la même idée : *Gontran*, *Gondebaud*, *Gondemar*, &c. car il faut remarquer que le mot eſt réciproque, s'appliquant indifféremment au mâle ou à la femelle, ſans nul changement, ou avec un fort leger changement, comme dans le latin, *vir*, *vira*, *virgo*. *Fœminas Antiqui* viras *appellabant*, dit Feſtus.

vient du latin *gaudere ;* & que le mot

On voit ici par la comparaiſon des procédés du latin & de ceux des langues barbares, comment & pourquoi la racine s'eſt étendue des idées de ſexe, aux idées de force, & de puiſſance. Comme en latin *vir* a produit *vis*, *vires*, *virtus ;* en barbare la racine a produit *konnen*, *poſſe*, *valere :* d'où eſt venu *koning*, *rex*. *Kun* & *Keen* ſignifient le *Roi* & la *Reine*, comme ſi l'on diſoit l'homme & la femme par excellence. De la même racine ſont venus dans divers dialectes, *kŭng*, *kunig*, *koning*, *king*, *kongur*, &c. i. e. *Rex*. Telle eſt l'excurſion que font les mots. Il y en a bien d'autres ; car, par exemple, le latin qui dit au ſimple, *geno*, je *produis*, & au fréquentatif, *germino*, je *germe*, appelle *gemma* le bourgeon des plantes, qui germe & qui les propage : & enſuite *gemma*, la perle qui a la figure ronde du bourgeon des plantes : & encore *gemma* toute pierre qui eſt précieuſe comme la perle. Tous ces mots, comme on le voit, ſont fort honnêtes, à l'exception d'un ſeul en latin & en

françois ſur lequel eſt tombée la proſcription.

Dans nos langues actuelles, ſoit grecque, latine, ou leurs dialectes, la lettre de levre *φ F.* eſt devenue un germe radical ſouvent approprié à déſigner l'opération de la nature & celle de l'homme. *φύω*, i. e. *gigno*, *naſcor*, même mot que le latin *fio*, en grec *γίγνομαι*. *φύσις*, i. e. *natura*, phyſique. *φυτὸν*, i. e. *ſtirps*, *planta* : *φίτυμα* i. e. *germen*, *fœtus* : *fecundus* : *femina* : *feminalia* : *familia* : *fictus* : *figura* : *facio*, &c. *Facio* eſt un primitif dérivé de *fio*, qui a lui-même mille & mille deſcendans dont la liſte rempliroit pluſieurs pages. Il n'y a point de mots dans les langues, plus uſités, plus ordinaires, & moins ſuſpects d'immodeſtie. Il n'en eſt pas de même du fréquentatif latin de *φύω*, quoiqu'il ſoit fabriqué aſſez modeſtement par une image atténuée, (car il ne ſignifie à la lettre que *facio naturaliter* ;) & de plus le mot grec *φύτιον*, *planto*, n'eſt nullement un terme mal-honnête.

190. *Cauſe de l'altération des mots en paſſant d'une langue à une autre. Rapidité de cette altération.*

De la facilité qu'ont les lettres de même organe à ſe remplacer les unes les autres, naiſſent les variétés infinies qui ſe trouvent dans la prononciation des mots, & les altérations perpétuelles qu'ils ſouffrent en paſſant d'une langue à une autre ; altération dont la cauſe eſt double, à raiſon de deux ſens, de l'ouïe & de la vue. Car tantôt on copie comme on lit, & tantôt on écrit comme on entend. C'eſt ce que ceux qui s'adonnent à la matiere étymologique doivent ſoigneuſement obſerver. Les manuſcrits que nous avons des anciens auteurs, & qui nous tiennent lieu d'originaux, ſont remplis de fautes. Tout homme un peu intelligent diſcernera par le genre des fautes ſi le manuſcrit a été copié ſous la dictée ou à la vue d'un autre manuſcrit. Il reconnoîtra ſi les erreurs du copiſte viennent de l'oreille pour avoir mal ouï, ou de l'œil pour avoir mal lu. En étymologie dans

la comparaiſon des mots, il ne faut avoir aucun égard aux voyelles, & n'en avoir aux conſonnes qu'autant qu'elles ſeroient de différens organes. Si la variété dans la conſonne ne vient que de la différence des inflexions du même organe, on doit dire hardiment que c'eſt toujours la même lettre. C'eſt le caractériſtique de la ſuite d'organes qui doit guider dans cette comparaiſon. Si la ſuite du caractériſtique s'y retrouve, le mot eſt le même : encore n'eſt-il pas rare de le voir s'éclipſer lorſque la filiation n'eſt pas immédiate. Pour connoître combien les altérations ſont ſenſibles, combien le progrès en eſt rapide, il ne faut qu'obſerver combien il y a de termes dérivés, où le ſigne radical même n'eſt plus reconnoiſſable au bout de trois ou quatre générations. Je ne citerai que ce peu d'exemples dont j'ai déja donné le premier pour modele. *Pelerin* vient d'*Ager: Ager : Peragrare : Peregrinari : Pelegrino: Pelerin. Roſſignol* vient de *Luco canens: Luco canens : Luccinia : Luſciniola : Uſignuolo : Roſſignol. Jour* vient de *Dies :*

Dies, *Diurnus*. *Djiorno*. *Jour*. Ces altérations prodigieuſes ne doivent ni étonner, parce que les cauſes en ſont connues par les principes ci-deſſus établis ; ni rebuter, parce qu'elles ne ſont jamais immédiates. Un fils reſſemble à ſon pere, quoiqu'il n'ait ſouvent plus rien de ſon triſaïeul. D'une filiation à l'autre les mots ne ſont jamais méconnoiſſables. Tout dépend de les ranger dans un ordre qui les rende faciles à reconnoître : & cette méthode d'arrangement, que je donnerai ci-après, ne demande que du ſoin, n'a rien de difficile à pratiquer.

191. *La permutation des lettres s'opere d'une maniere phyſique & néceſſaire.*

Régle générale : le changement d'une lettre en une autre qui n'eſt pas de même organe naît de ce que dans la langue dérivante l'organe joignoit à la prononciation de la lettre changée, l'inflexion d'un autre organe ; & c'eſt celui de la lettre qui remplace. Pourquoi le *D* de *Diurnus* eſt-il devenu *J* dans *Journal* ? C'eſt que

ce dernier mot a passé en venant par l'italien *Giorno* qui se prononce *Djiorno*. Les dents articuloient seules dans le latin *Diurnus :* elles articuloient avec inflexion du palais dans l'italien *Djiorno ;* l'articulation du palais est restée seule dans le françois *Journal*.

Les lettres s'attirent les unes les autres, non pas au hazard, mais dans un certain ordre dicté par la nature & par une opération insensible, née de l'organisation même. Voyez ce que j'ai dit (n° 46,) sur la lettre de levre *M* & la maniere dont elle attire une autre labiale en se transformant en voix nazale. Exemple : *Numerus*, nombre ; *Cumulus*, comble.

Les lettres se détruisent de même par opération naturelle ; & plus que toute autre la lettre de *gorge* placée à l'endroit le plus reculé de l'instrument. Plus l'articulation de *gorge* est reculée, plus on est porté à la supprimer. *H* plus que *G* : *G* plus que *C ;* sur-tout au milieu des mots où la prononciation est plus rapide qu'au commencement. Exemple : *Hispania*,

Eſpagne, *fugere* fuir, *legere*, lire, *ſacramentum*, ſerment. Dès qu'un mot ayant un *G* intermédiaire paſſe dans une autre langue, on le contracte & le *G* ne s'y trouve plus. Lorſque par hazard il ſe trouve une articulation double produite par deux organes peu analogues l'un à l'autre, ce qui eſt une vraie diſſonance faite en touchant l'inſtrument vocal; dès que le mot où elle ſe trouve vient à paſſer d'une langue à une autre, il perd auſſi-tôt cette double inflexion contrariante & difficile à exécuter. Exemple: *Pſalmus*, ſalmo; *Ptolomeus*, Tolomei; *Pfifer*, fifre. Selon l'apparence dans l'ancienne langue du mot, l'uſage étoit de ne prononcer comme dans la moderne qu'une des deux articulations, & c'eſt celle qui s'eſt conſervée.

Les anomalies vicieuſes de certaines langues influent pareillement ici: tellement qu'il y a des lettres qui, ſans être du même organe, ſont devenues permutables par la prononciation fautive, ou par l'habitude d'orthographe d'un dialecte. Notre habitude de changer le *C* & le *T*

en *S*, (Voyez n° 187,) a introduit celle de regarder le *C* & le *T*, tout différens qu'ils ſont l'un de l'autre, comme communs, parce qu'ils le ſont *uni-tertio*. Par-là ils ſont devenus permutables comme *Platea*, *place*. Telle eſt encore parmi les Latins & parmi les Allemands, qui ſe plaiſent au ſifflement naſal, l'*S* ajoûtée avant la voyelle aſpirée gutturalement. Exemple : ἕξ *ſex*; ὑπὲρ *ſuper*; ἄλως (*area*, *atrium*) *aula*, *hall*, *halle*, *ſalle*. En cimraëc *had*, en allemand *ſat*, en latin *ſatus*, *ſemen*. Les dialectes dérivés du latin ont encore enchéri ſur lui en ceci. Exemple : *Quadratus* ſquadrones ; *plaga* ſpiaggia, &c. La propenſion qu'on voit ici aux peuples Latins plus ſeptentrionaux que les Grecs pour ajoûter ce ſiflement de nez, & aux Barbares du nord qui ont envahi l'Empire Romain pour enchérir encore ſur l'habitude latine, eſt un indice de la conformation d'organes qui leur eſt donnée par leur climat natal, à la différence des peuples du midi. Ceux-ci aſpirent beaucoup ;

ceux-là ſiflent beaucoup : chacun d'eux eſt conduit par ſon organiſation phyſique à toucher les deux bouts oppoſés de l'inſtrument vocal. (Voyez n° 19.) Les peuples plus ſeptentrionaux ſiflent également, ſoit du nez, ſoit des levres. Je viens de donner des exemples de l'addition du ſiflement nazal : en voici de l'addition du ſiflement labial ; ἑσπερος *veſper*, οἰνος *vinum*, ἐργον *work*, ὕδωρ *water*, &c. On pourroit faire ſur chaque langue une infinité d'autres petites remarques de pareille eſpece. Celles-ci ſuffiſent pour mettre ſur les voies les gens qui s'adonneront à l'art.

192. *Des trois claſſes de changemens dans les mots entiers.*

Outre les changemens qui ſe font dans les lettres, il s'en fait auſſi beaucoup dans les mots entiers : ils peuvent être rangés ſous trois claſſes.

Augmentation en tête du mot (*prothеſis*), *ſcala*, eſchelle : ou au milieu

(*epentheſis*), *gener* gendre : ou à la fin, c'eſt-à-dire terminaiſon (*paragoge*), *ratio*, raiſon.

Retranchement à la tête (*aphæreſis*), *avunculus* oncle ; *Ceſarauguſta* Saragoſſe : ou au milieu, c'eſt-à-dire contraction, (*ſyncope*) *ambulare*, aller ; *ridere*, rire ; *molendinarius*, meûnier ; *manducare*, manger ; *culicino*, couſin : ou à la fin (*apocope*), *terminus*, terme ; *clavicembalo*, clavecin ; *conſanguineus*, couſin.

Tranſpoſition des lettres ou ſyllabes, (*metatheſis*) comme μορφη forme : ou totale du mot entier par renverſement (*anaſtrophe*). Le renverſement de tout le caractere radical d'un mot eſt fort commun. Exemples : Ἁλς *ſal* ; Lœf *folium* φυλλον ; γαλα *l*... ; A-phil ε-λιφ *elephas* ; Saba *Abas* Abiſſin. A-neith A-thein *hæc virgo* : ce qui vient de ce que l'on a laiſſé les letttres dans le même ordre où elles étoient, quand le mot a paſſé par l'écriture, d'une langue qui écrivoit de droite à gauche, en une autre qui écrivoit de gauche à droite.

discussion relative à certains mots rejet

193. *Observation sur un changement singulier qu'on rencontre quelquefois dans la direction d'une lettre.*

Il est arrivé parfois qu'en changeant la ligne de direction, on a laissé une seule lettre dans l'ancienne direction ; ce qui a fait prendre cette lettre pour une autre qui lui ressembloit, & qui n'en différoit que par cette direction, comme *q* pour *p*, ou *b* pour *d*. Les exemples de cette singularité sont rares, mais il y en a ; & on y peut remarquer cette autre singularité qu'ils portent presque tous sur des noms de nombres : *bis*, *bis* : *petoar*, *quatuor* ; *pempe*, *quinque* ; *duiginti*, *biginti* ou *viginti* : *duellum*, *bellum*, &c. Les anciens grammairiens Latins conviennent de ce fait singulier, dont il nous reste des preuves dans quelques vieilles inscriptions, entr'autres dans celle de Scipio Barbatus, & qui d'ailleurs se montre ici avec assez d'evidence. Après tout, ce procédé n'est guères plus singulier que celui que nous pouvons remarquer dans notre mot nu-

méral *dix*. Nous le tirons du latin *decem* : & cependant au lieu de l'écrire avec le *c* latin, nous l'écrivons avec le κ grec, comme dans δεκα. Ce changement purement matériel n'a rapport ni à la voix ni à l'oreille, mais seulement à la vue. Je le cite comme exemple anomal de la permutation des lettres. Probablement le mot celtique & étruſque étant écrit ainſi en lettres étruſques 𐌞𐌠𐌌𐌞𐌠 (*pempe*), les Latins l'ont groſſiérement copié dans leurs propres caracteres fort approchans de ceux des Etruſques retournés de gauche à droite 𐌠𐌄𐌌𐌠𐌄 (*quinque*) retournant les uns & laiſſant les autres dans la poſition étruſque. La preuve qu'ils en avoient uſé ainſi pour ce terme numérique, eſt confirmée par un procédé tout pareil dans le terme précédent : car le 𐌠 étruſque de *petoar* eſt reſté dans ſon ancienne poſition au mot latin *quatuor*, *quatre*. Les noms de nombres, étant d'un uſage ſi fréquent & ſi néceſſaire, ſont de ceux qu'une nation groſſiere, quand ils lui

Ménage dans ſes additions, pag. 738, &

manquent, emprunte des premiers d'une nation plus inſtruite.

L'obſervation que je viens de faire ſur la fauſſe direction d'une lettre dans certains mots latins, eſt par elle-même de très-petite importance ; mais elle ſert d'adminicule à des points obſcurs de l'hiſtoire ancienne. Elle indique 1°, que c'eſt, comme il y a pluſieurs autres raiſons de le croire, des Etruſques que les Latins ont premiérement emprunté leurs lettres ; non des Grecs, dont l'alphabet eſt, à la vérité, fort ſemblable à l'Etruſque : les deux nations ayant également & immédiatement reçu leurs caracteres des colonies Phœniciennes. 2° Que les Latins peuvent avoir commencé par diriger leur écriture à la maniere orientale & étruſque, avant que de la rédiger à la grecque ; ce qu'ils ont néanmoins fait de très-bonne heure ; le commerce de l'écriture étant plus abondant pour eux du côté des Grecs, nation déja fort célebre, & très-verſée dans les ſciences, en un ſiécle où les Latins

en

en étoient aux premiers élémens, & où les Etruſques commençoient à décliner. 3° Que les noms des nombres étoient probablement les mêmes en Etrurie que chez les Celtes, car les mots *petoar* & *pempe* ſont celtiques. Il y a grande apparence que les Latins les ont immédiatement pris des Etruſques leurs plus proches voiſins, dont nous ſçavons qu'ils ont emprunté tant d'autres choſes, plutôt que des colonies Celtes un peu éloignées du Latium. 4° Que ſi les Celtes ont eu l'uſage de l'écriture, ils l'ont eu à l'orientale, ainſi que les Etruſques, avec un alphabet à-peu-près ſemblable; choſe très-ſimple, puiſque s'ils ont eu cet uſage (ce que je ne croirois pas volontiers,) ils l'ont reçu des navigateurs Phœniciens, qui faiſoient de fréquens voyages pour leur commerce dans la Gaule, dès le tems des Hercules, c'eſt-à-dire des capitaines de vaiſſeaux Tyriens. Je ne dis pas néanmoins qu'ils n'ayent pu le tenir auſſi des Phocéens d'Ionie, fondateurs de Marſeille.

194. *Excellens effets de la terminaiſon.*

Des huit formes de changemens ci-deſſus, la paragogique eſt la plus commune de toutes ; elle opere à tout moment dans le ſyſtême de dérivation, ſur-tout d'un dialecte à l'autre, où les terminaiſons, quoique reſſemblantes, ſont rarement identiques. Elle diverſifie les mots *néceſſaires* que j'ai dit n'avoir de variété marquée & arbitraire, que dans la terminaiſon. Elle domine dans les ſyntaxes qui ne différencient guères que par ſon moyen le nom, le cas, le genre, le nombre, le ſubſtantif, l'adjectif, le degré, le verbe, le tems, le mode, l'adverbe, &c. d'une même choſe, en variant ſeulement la terminaiſon ſur une même racine toujours répétée. (Voyez Chapitre XI.) Elle eſt un grand caractériſtique des idiomes, qui tous ſe ſont approprié chacun un certain nombre de terminaiſons ſingulieres qu'ils affectent d'employer. Elle regle & déſigne les claſſes de chaque modalité gramma-

ticale ; car dès que la terminaiſon a commencé de s'établir dans une langue pour y déſigner une certaine combinaiſon d'idées, on l'adapte toujours au même cas ; de ſorte qu'elle devient la marque générale de cette combinaiſon particuliere. Par exemple, dans le latin, *rum* ou *um* terminant le mot, marque non-ſeulement la choſe qu'on veut déſigner, mais encore qu'il y a pluſieurs de ces choſes, & qu'elles procedent d'une autre choſe : c'eſt le ſigne de tous les génitifs pluriels, *filiorum ; urbium. Imus* ou *iſſimus* au bout de l'adjectif font entendre que la qualité indiquée eſt au degré le plus éminent : c'eſt le ſigne de tous les ſuperlatifs, *pulcherrimus ; fortiſſimus*. Combien une peinture conventionelle, ſi aiſée, ſi breve, ſi commode n'eſt-elle pas admirable dans ſes effets ? Et cependant cela s'eſt établi par hazard, par beſoin, par occaſion, par habitude, bien plutôt que par réflexion. Il étoit naturel d'opérer de tels effets par la variété des terminaiſons ; car le premier mouvement eſt de dire la choſe, puis

d'ajoûter les circonſtances. Cependant on y a quelquefois auſſi employé la prothèſe ou augmentation en tête du mot, ſoit en repliquant la ſyllabe initiale ou autrement, comme font les Grecs & parfois les Latins pour déſigner le tems paſſé du verbe : *cado, cecidi :* **τύπτω, ἔτυπτον, τέτυφα.**

Les ſix autres formes de changemens cy-deſſus ne ſervent guères dans les ſyntaxes, & ne ſont que des abus introduits dans la prononciation.

Il n'en eſt pas de même de la ſimple permutation des lettres en d'autres de même ou de différent organe : elle eſt de grand uſage dans toutes les ſyntaxes, ſur-tout pour peindre commodément les différens modes & tems des conjugaiſons. **τύπτω, τέτυφα,** *lego, lectus ; vidi, viſum ; lire, liſez.* Cette matiere du changement & de l'accroiſſement dans les mots dérivés d'une même racine va être traitée dans le Chapitre ſuivant. Elle comprend toute la formation de la grammaire dans ſes parties conſtitutives.

CHAPITRE XI.

De l'accroiſſement des primitifs, par terminaiſon, prépoſition & compoſition. Des formules grammaticales, & de leur valeur ſignificative.

195. *L'accroiſſement des mots eſt le ſigne des idées acceſſoires que l'eſprit joint à l'idée de l'objet ſimple : il ſert à donner la forme & la liaiſon aux parties conſtitutives du diſcours.*

196. *Toute différence que ſubit l'objet nommé, ſoit qu'elle vienne de l'objet même où de l'eſprit qui le conſidere, produit une variété dans l'accroiſſement du nom.*

197. *Des accroiſſemens par terminaiſon. Chaque formule eſt deſtinée à marquer une certaine variété de l'objet ſimple.*

Les unes de ces formules ſont elles-mêmes dérivées d'un primitif fondamental: Les autres, quoiqu'arbitraires dans leur origine, ſont devenues néceſſaires au moyen d'une premiere introduction qui en a fixé l'uſage.

198. *Des accroiſſemens par prépoſitions. De l'origine des prépoſitions & des autres particules qui ſont la liaiſon du diſcours.*

199. *Des accroiſſemens par compoſition. Exemple des mots compoſés de pluſieurs primitifs.*

200. *Exemple d'un ſon radical ſuivi dans tous ſes développemens. Du verbe & de ſa conjugaiſon.*

201. *Des termes abſtraits. Des terminaiſons qui expriment des variétés intrinſeques à l'objet même; & de la force de leur ſignification.*

202. *Du nom ſubſtantif & adjectif; & de la déclinaiſon.*

203. *De l'adverbe.*

204. *Maniere de marquer le changement de la forme ſimple du verbe, par le chan-*

gement de ſa terminaiſon principale.

205. *Exemple du verbe accru par prépoſition. Valeur ſignificative de chaque prépoſition.*

206. *Exemple de l'accroiſſement par compoſition.*

207. *La nature ne fourniſſant qu'un petit nombre de primitifs intelligibles, l'homme eſt forcé de détourner en diverſes manieres le ſens de ceux qu'elle a établis.*

---

195. *L'accroiſſement des mots eſt le ſigne des idées acceſſoires que l'eſprit joint à l'idée de l'objet ſimple : Il ſert à donner la forme & la liaiſon aux parties conſtitutives du diſcours.*

LA dérivation, prise en général pour toute eſpece d'accroiſſement que chaque terme primitif peut recevoir avant ou après la racine ſimple, rend cette racine ſuſceptible d'extenſion en cent manieres commodes & variées ; au moyen deſquelles

elle devient propre à exprimer tout d'un coup toutes sortes d'idées accessoires, que l'esprit peut joindre au simple sens de la racine. Les dérivations qui marquent le cas & les nombres des choses, les tems, les personnes, les nombres & les modes des verbes sont des points si communs en grammaire, qu'il ne seroit guères nécessaire de faire des observations sur une pratique, qui a pourtant sa source dans une philosophie naturelle de l'esprit. L'homme a brièvement caractérisé son idée accessoire par un petit procédé dont il a rendu l'uniformité habituelle toutes les fois qu'il est trouvé dans le même cas, en disant *templo*, *viro*, *domino*; *legitis*, *facitis*, *dicitis*. Chaque langue, selon son génie, étend ses mots au-dessus ou au-dessous du générateur, mais plus souvent au-dessous; elle pourroit même les étendre au milieu. L'usage de ceci a des branches infinies que je vais parcourir cy-après par un exemple. Je le tirerai, soit du verbe *ago*, dont la racine *AC* désigne en général ce qui est en pointe, ce qui va en avant, ce

qui pousse le
verbe *Capio*, c
en général l'ac
que chose dans
quoi on peut
hiéroglyphique
rapport de Di
prendre par un
suivrai toutes
primitif, par
& composition
chaque extens
l'accroissement
l'idée simple
dans de tels e
en conséquenc
physique quel
humaines, sur
les relations
lui donne ave
les personnes,
réflexions, les
mations que l'
en sens physiqu
en premier, sec

sont pas usités dans le langage, étant en ceci du genre des racines ou clefs qui sont

Etymologie), à
dans les dérivés
cipauté, où les

qui pouſſe les autres corps : ſoit du verbe *Capio*, dont la racine *CAP* déſigne en général l'action phyſique de ſaiſir quelque choſe dans le creux de ſa main ; ſur quoi on peut remarquer que l'égyptien hiéroglyphique s'exprimoit de même, au rapport de Diodore, & figuroit le mot *prendre* par une main qui ſe fermoit. Je ſuivrai toutes les extenſions de ce ſigne primitif, par déclinaiſon, conjugaiſon, & compoſition ; en faiſant obſerver à chaque extenſion quelle idée acceſſoire l'accroiſſement donne en chaque cas à l'idée ſimple & primitive. On trouvera dans de tels exemples tout ce qui peut, en conſéquence d'un objet ou d'une action phyſique quelconque, exciter les idées humaines, ſur l'objet en lui-même, ſur les relations que l'eſprit lui trouve ou lui donne avec d'autres objets ou avec les perſonnes, ſur les abſtractions, ſur les réflexions, les combinaiſons, les approximations que l'homme prête aux choſes ; en ſens phyſique, moral & métaphyſique ; en premier, ſecond, ou troiſieme ordre ; &

Etymologie), à moins qu'elle ne ſe trouve dans les dérivés ſubſéquens, comme *principauté*, où les conſonnes caractériſtiques

selon les degrés particuliers de chaque ordre.

196. *Toute différence que subit l'objet nommé, soit qu'elle vienne de l'objet même ou de l'esprit qui le considére, produit une variété dans l'accroissement du nom.*

L'accroissement marque une variation qui n'affecte pas toujours l'objet exprimé par le générateur ; mais plus souvent les circonstances étrangeres, considérées relativement à lui ; car il sert pour l'ordinaire à exprimer plutôt l'exercice de l'esprit & ses vues combinées sur un objet, que ce qui existe réellement dans l'objet. L'effet des accroissemens est donc de marquer les variations extrinséques, & les variations intrinséques de chaque objet ; les unes & les autres fort nombreuses sur chaque générateur, quoique celles-là le soient encore plus que celles-ci. Si je dis *agam* au lieu d'*ago*, je change, non l'action, mais le tems de l'action ; & si je dis *ages*, en laissant l'action telle qu'elle est, je change à la fois le tems & la personne. Cette variation est donc

extrinséque à l'ac
je dis *agito* au lie
intrinséque à l'acti
en la rendant pl
changer au tems

Les accroissem
plient sur un mê
que l'objet qu'i
moins susceptible
grand nombre d'
dificatives. Il y a
croissent à la fo
nérateur, par co
tion ; produisan
partenante à l'ob
appartenante aux
l'objet. Exemple
sement antérieur
forme de l'actio
postérieur ne re
font l'action, &
croissement ant
positions, les p
souvent il déli
L'accroissement

200. *Exemple d'un son radical suivi dans tous ses développemens. Du verbe*

vent d'une maniere fo
& la variété des idée

extrinſéque à l'action. Au contraire, ſi je dis *agito* au lieu d'*ago*, la variation eſt intrinſéque à l'action : j'en change la forme en la rendant plus fréquente, ſans rien changer au tems ni à la perſonne.

Les accroiſſemens varient & ſe multiplient ſur un même générateur, à meſure que l'objet qu'il exprime eſt plus ou moins ſuſceptible de ſe trouver lié à un grand nombre d'idées acceſſoires & modificatives. Il y a une infinité de mots qui croiſſent à la fois avant & après le générateur, par compoſition & par dérivation ; produiſant variété intrinſéque appartenante à l'objet, & variété extrinſéque appartenante aux relations conſidérées avec l'objet. Exemple : *Suſ-cip-iunt*. Ici l'accroiſſement antérieur change quelque choſe à la forme de l'action ſimple : l'accroiſſement poſtérieur ne regarde que les perſonnes qui font l'action, & le tems où elle ſe fait. L'accroiſſement antérieur comprend les compoſitions, les prépoſitions, &c. Le plus ſouvent il déſigne une variété intrinſéque. L'accroiſſement poſtérieur comprend les dé-

quent d'une maniere fort brève la quantité & la variété des idées acceſſoires qu'on

clinaiſons, les genres, les conjugaiſons, &c. La variété qu'il déſigne eſt le plus ſouvent extrinſéque. Mais ce n'eſt pas une regle ; les langages ayant plutôt été fabriqués par routine que ſur un plan régulier, & immuable. Pour marquer le tems paſſé, la langue latine augmente le verbe au commencement dans *cecidi*, & l'augmente à la fin dans *credidi*. Il ſuffit pour changer de terminaiſon qu'il naiſſe dans l'idée une différence quelconque. La méchanique des terminaiſons ſert beaucoup à caractériſer la nuance des idées & des ſentimens. On le voit par l'exemple d'*ami* & d'*amant*, où deux mots différens partent de la même racine génératrice pour exprimer deux paſſions fort différentes, parties du ſentiment d'*aimer* qui leur eſt commun.

197 *Des accroiſſemens par terminaiſon. Chaque formule eſt deſtinée à marquer une certaine variété de l'objet ſimple. Les unes de ces formules ſont elles-mêmes dérivées d'un primitif fondamental. Les autres, quoiqu'arbitraires dans leur origine, ſont devenues*

CAP.....*to.* { Moi qui parle.

néceſſaires au moyen d'une premiere introduction qui en a fixé l'uſage.

Il paroît qu'il y a beaucoup d'arbitraire dans les terminaiſons. Cependant on a eu raiſon de remarquer qu'elles étoient ſoumiſes dans toutes les langues à des loix générales ; qu'en chaque langue, chaque terminaiſon indique preſqu'invariablement une même idée acceſſoire ; de maniere que ſi on connoît bien les terminaiſons uſuelles d'une langue, la connoiſſance d'une ſeule racine donne ſur le champ celle d'un grand nombre des mots de la langue. En effet, que l'on ſçache les terminaiſons qui ſont en petit nombre, & leur uſage ; que l'on ſçache les racines qui ſont en petit nombre auſſi, & qui ſe reſſemblent toutes d'une langue à une autre, on peut dire que l'on ſçaura la langue ; car dès que l'on ſçait ce que ſignifie la racine, il eſt aiſé de reconnoître par la terminaiſon quel eſt le genre d'idées acceſſoires qu'il y faut joindre : & alors on a la ſignification du total. Je crois que cette maniere philoſophique d'apprendre une langue eſt la plus

qui parlent, qui écoutent, ou qui ne parlent ni n'écoutent. Les caractériſtiques

expéditive de toutes pour un homme qui a l'esprit formé & l'habitude de combiner.

Mais puisque les terminaisons sont soumises à des loix générales, elles tiennent d'assez près au nécessaire de la formation des mots; non pas peut-être à la vérité dans leur principe, mais seulement dans leurs progrès. On a dit *issime* pour le signe du superlatif; & l'on pouvoit, ce me semble, se servir à volonté d'un autre signe; mais l'exemple, la clef une fois posée dans un cas, a servi de modele pour tous les cas pareils: *issimus* est devenu le signe général des superlatifs. Cette regle s'est établie dans le passage des mots d'une langue à une autre, même lorsqu'alors le signe des terminaisons, usuel pour un accessoire, n'est pas le même dans les deux langues. Quand le grec termine en ὡτατος, le latin termine en *issimus*. Voilà pour les adjectifs. De même pour les adverbes; quand le latin termine en *ter*, le françois termine en *ment*: *fortiter*, *fortement*. De même pour les substantifs: quand le latin termine

CEP..... *eram.* C'est toujours le

en *tio*, le françois termine en *ſon* ; *ratio*, *raiſon* ; *lectio*, *leçon*. Ce qui eſt moins l'effet de la traduction que de la force d'une loi générale d'analogie. De plus, les terminaiſons ne ſont-elles pas quelquefois formées & dérivées d'un primitif radical & unité, expreſſif de l'acceſſoire qu'elles déſignent ? On voit, par exemple, que la terminaiſon latine *urire* eſt appropriée à déſigner un deſir vif & ardent de faire quelque choſe ; *micturire*, *eſurire* ; par où il ſemble qu'elle ait été fondamentalement formée ſur le mot *urere* & ſur le ſigne radical *ur* qui en tant de langues ſignifie *le feu* : ainſi la terminaiſon *urire* étoit bien choiſie pour déſigner *un deſir brûlant* ; & les paroles ſuivantes de Séneque font ſentir qu'elle eſt l'effet d'un choix déterminé : *Ab eſuriente, à ſitiente, & ab omni homine quem aliqua res urit.* On a fait une pareille remarque ſur la terminaiſon *ſtus* (de *ſto*) qui déſigne la conſtance en une habitude morale : *juſtus*, *modeſtus*, *honeſtus* ; ſur le verbe inchoatif terminé en *eſco* qui déſigne *devenir* :

Juſqu'ici l'action eſt nettement indiquée

Albeſco, *frigeſco*, *feneſco*, ſoit qu'il vienne d'*ex* & de la location *ſenex exeo* ; ſoit que l'infinitif *eſcere* y ſoit employé comme inchoatif d'*eſſe*. Du même genre de loi générale réſultent les diminutifs, les augmentatifs, les inceptifs, les fréquentatifs, &c. où l'idée primitive ſe trouve toujours modifiée par l'acceſſoire que l'accroiſſement déſigne. Il y a bien d'autres exemples à tirer de la langue latine fertile en terminaiſons, où l'on voit comment *tio* indique l'action d'une maniere abſtraite ; *Captio*. *Tor* indique la perſonne qui fait profeſſion de faire l'action, *captor*. *Ax* déſigne l'aptitude à l'action, *capax*. *Acitas*, le penchant, le talent de mettre l'aptitude en action, *capacitas*, &c.

L'opinion de quelques ſçavans grammairiens eſt que toutes les terminaiſons uſuelles des langages ne ſont pas purement arbitraires ; mais qu'elles ont leur origine dans certaines racines, qui ſeules & iſolées exprimoient fondamentalement certaines idées ou objets ; racines qu'on a jointes

futur indéfini, lorſqu'on ne marque pas

en forme de terminaiſon au mot principal chaque fois qu'on a voulu exprimer avec lui l'idée acceſſoire que déſigne cette racine. Cette opinion me paroît vraie en pluſieurs occaſions, mais non pas dans toutes. Il eſt certain, par exemple, que la terminaiſon *ſtus* qui exprime la conſtante habitude des mœurs eſt née de la racine *ſto*, qui déſigne la fixité des objets phyſiques : *Juſtus*, *in jure ſtans*. Il eſt certain encore que les terminaiſons *eſſe* & *ice* qui ajoûtées au mot déſignent la femelle, comme *princeſſe*, *prêtreſſe*, *comteſſe*, *actrice*; *Principeſſa*, *ſacerdotiſſa*, *comitiſſa*, *actrix*, viennent de l'oriental *iſcha*, qui veut dire *vira* femelle. Il eſt probable que la terminaiſon *culum* vient de *colo*, mot approprié au terrein, au lieu, à l'habitation : *receptaculum*, *receptandi locus*. Il eſt probable encore que *ôs*, *iſſimus*, terminaiſons appropriées à déſigner le degré ſuperlatif des épithetes, ne ſont que des coups d'organe appuyés fortement, comme la nature indique de le faire pour ſignifier & dépeindre un plus grand degré

de force dans la qualité exprimée. Mais il y a une infinité d'autres terminaiſons dont je n'entrevois en aucune maniere la cauſe néceſſaire & primordiale. Tellement que je ſuis tenté de les juger purement arbitraires & fabriquées ſans autre motif que celui que je rapporte, n° 198. De ce genre ſont les déclinaiſons ou les conjugaiſons. Lorſque ſur la racine *res*, & ſur le primitif *reor* on a fait par le participe *ratus* les mots *ratio*, *rationis*, *rationi*, *rationem*, aſſignera-t-on à ces développemens acceſſoires d'autres cauſes ſignificatives que le ſimple uſage? Il n'y a rien autre dans ces inflexions qui marque qu'elles ſont originairement appropriées à exprimer le nominatif, le génitif, le datif, l'acuſatif. Mais je conviens bien que quand l'inflexion eſt une fois établie, elle acquiert un empire dans le langage, & une eſpece de néceſſité d'être toujours employée en cas pareil, où elle ſert d'exemplaire, chaque fois qu'on veut ajoûter un ſemblable acceſſoire au mot principal. (Voyez n° 194).

Comme l'action, quoiqu'abſtraite, eſt

198. *Des accroiſſemens par prépoſitions. De l'origine des prépoſitions & des autres particules qui ſont la liaiſon du diſcours.*

L'accroiſſement en tête des mots y amene une quantité fort variée d'idées acceſſoires. C'eſt un effet commun des prépoſitions, qui pourroit fournir la matiere d'un Chapitre très-philoſophique ſur leurs cauſes, leurs racines, leur force, leur effet, leurs ſignifications, leurs variétés. Je ne ferai que toucher cette matiere en fort peu de mots dans un exemple que je donnerai, & ſeulement pour mettre ſur les voies. (Voyez n° 203. . . .) Chacune des prépoſitions a ſon ſens propre, mais qu'on applique à beaucoup d'autres ſens par extenſion & par approximation. Elles ſont des formules abrégées dont l'uſage eſt le plus frapant & le plus commode dans toutes les langues pour circonſtancier les idées : elles ſont elles-mêmes racines primitives ; mais je n'ai pas trouvé qu'il fût poſſible d'aſſigner la

nature du *nom* par leur propre forme,

cauſe de leur origine : tellement que j'en crois la formation purement arbitraire. Je penſe de même des particules, des articles, des pronoms, des relatifs, des conjonctions, en un mot, de tous les monoſyllabes ſi fréquens qu'on emploie pour lier les paroles d'un diſcours, en former une phraſe conſtruite, & lui donner un ſens déterminé pour ceux qui l'entendent. Car ce n'eſt qu'en faveur de ceux qui écoutent, qu'on introduit cet appareil de tant de conjonctions. Un homme ſeul au monde ne parleroit que peu ou point. Il n'auroit beſoin d'aucune de ces conjonctions pour former ſa phraſe mentale : les ſeuls termes principaux lui ſuffiroient, parce qu'il en a dans l'eſprit la perception circonſtanciée, & qu'il ſçait aſſez ſous quel aſpect il les emploie. Il n'en eſt pas de même, lorſqu'il faut exprimer la phraſe au dehors. Un tas de mots iſolés ne feront non plus une phraſe pour l'auditeur, qu'un tas de pierres toutes taillées ne feroient une maiſon, ſi on ne les arrangeoit dans leur ordre, & ſi on ne les lioit avec du ſable & de la chaux.

la terminaiſon fait entendre. Car l'action

L'apprêt de cette eſpece eſt très-preſſé pour un homme qui veut ſe faire entendre. Cependant la nature, les images, l'imitation, l'onomatopée, tout lui manque ici : car il n'eſt pas queſtion de peindre & de nommer aucun objet réel, mais ſeulement de donner à entendre des petites combinaiſons mentales, abſtraites & vagues. Alors l'homme aura uſé pour conjonctions des premiers ſons brefs & vagues qui lui venoient à la bouche. L'habitude en aura bientôt fait connoître la force & l'emploi. Ces petits ſignes de liaiſon ſont reſtés en grand nombre dans chaque langue, où l'on peut les conſidérer comme ſons radicaux ; & ils y ont en effet leurs dérivés.

Il ne ſeroit pas aiſé de dire par quel motif tant de langages ont fait choix de l'articulation gutturale *Qu* autrement *x* grec, comme d'une racine & clef générale ſervant à déſigner les relations, à faire entendre qu'on vouloit exprimer entre les choſes dont on parloit un rapport d'exiſtence, de forme, de qualité, de nom, de

tems, de lieu, de nombre, de poſition, en un mot, d'idées & de perceptions quelconques, tendant à les comparer, à les rapprocher, à s'en enquérir, à les mettre enſemble de quelque maniere que ce ſoit, à parler de l'un à propos de l'autre. Cette racine ſert à former tous les pronoms qu'on appelle *relatifs :* on l'emploie à tout moment comme *conjonction* pour la liaiſon du diſcours : on en tire l'expreſſion générales des qualités, des quantités, des demandes ou enquêtes ſur le tems, le lieu, la durée, le nombre, enfin de toutes queſtions qu'on peut faire relativement aux objets ou aux idées qu'ils excitent. Tels ſont les mots *qui*, *quæ*, *quod*, *quis*, *quidam*, *quiquunque*, *qualis*, *quot*, *quando*, *quantum*, *quujas*, *quur*, *quia*, *quare*, *quum*, *quorſum*, *quoniam*, *quidem*, *quæſtio*, *quærere*, & beaucoup d'autres, ainſi que leurs dérivés, ſoit en latin, ſoit en d'autres langues, où cette petite formule conjonctive *qui*, *que*, *chi*, *che*, eſt du plus fréquent uſage dans le diſcours.

On met quelquefois les prépoſitions

dans l'*actif* avec un peu plus d'accroiſ-

les unes sur les autres, comme dans *préoccupation* : en ce mot il n'y a rien de simple que la racine *cap* qui désigne en général l'action de *prendre* : je fais plus en composant le verbe *capio* par *ob-capio* ou *oc-cupo*, je désigne que je m'empare, que je me mets dans le lieu, dans la place ; ce qui est plus que de prendre simplement. Si j'y ajoûte une seconde prépositon *præ-oc-cupo*, j'ajoûte encore à l'idée, en exprimant que je m'empare d'avance. Mais en détournant le mot *préoccupation* du sens physique au sens moral, je le particularise & j'exprime *qu'un sentiment s'est emparé d'avance de l'esprit.*

199. *Des accroissemens par composition. Exemple des mots composés de plusieurs primitifs.*

Les mots de cette fabrique sont des mots composés ; mais la composition est bien plus forte, quand le mot, quoiqu'il paroisse simple, est, ainsi qu'il arrive souvent, composé de deux primitifs bien distincts ; & souvent aussi ces primitifs ne

ſont pas uſités dans le langage, étant en ceci du genre des racines ou clefs qui ſont preſque toutes inuſitées. Par exemple: *Prince*, *Princeps* eſt compoſé de *primus*, & du grec κεφαλε *caput*, *chef*. On voit ici une contraction de deux mots qui en françois ſignifient *premier chef*; exemple qui, pour le remarquer en paſſant, montre que l'analyſe du mot donne pour l'ordinaire fort bien la définition de la choſe. Et ſi on contractoit ainſi les deux mots françois *Premchef*, on auroit quaſi le pur latin *Princeps*; & alors le mot ſeroit bien plus reconnoiſſable en françois qu'il ne l'eſt par le terme uſité *Prince*. Le double élément employé dans la formation de tant de mots en peut rendre la filiation très-difficile à ſuivre d'une langue à une autre; ſur-tout quand ils retiennent beaucoup de l'un & perdent beaucoup de l'autre, comme dans le mot *Prince* qui n'a conſervé que l'initiale de ſon ſecond élément; car alors il eſt fort aiſé de perdre de vue la ſignification primordiale élémentaire, (qui eſt le meilleur guide en étymologie,)

étymologie), à
dans les dérivés
cipauté, où les
de la ſeconde r
trouvent toutes
leur ordre.

La filiation ſe
ment encore da
deux primitifs c
aviſé, en les tra
une autre, de l
cher une ſyllab
mot. De *Jus-di*
Judicare, puis l
Alors le mot p
auroit peut-être
noître ſon origin
tement éclairé p
tion. Mais à d
remis ſur la voie
mots paralleles
ques-uns peuvent
membres primiti
comme ici le mo

étymologie), à moins qu'elle ne ſe trouve dans les dérivés ſubſéquens, comme *principauté*, où les conſonnes caractériſtiques de la ſeconde racine *ceps*, *caput* ſe retrouvent toutes ſans exception & dans leur ordre.

La filiation ſe préſente plus difficilement encore dans les mots compoſés de deux primitifs complets, quand on s'eſt aviſé, en les tranſportant d'une langue à une autre, de les ſyncoper & de retrancher une ſyllabe radicale au milieu du mot. De *Jus-dicere* on a fait le compoſé *Judicare*, puis le ſyncopé *Jucare*, *Juger*. Alors le mot prend un air ſimple. On auroit peut-être quelque peine à reconnoître ſon origine, ſi l'on n'étoit promptement éclairé par l'identité de ſignification. Mais à défaut de ceci on ſeroit remis ſur la voie par l'examen des autres mots paralleles & dérivés, dont quelques-uns peuvent avoir conſervé tous les membres primitifs de la compoſition, comme ici le mot *Judicature*.

200. *Exemple d'un ſon radical ſuivi dans tous ſes développemens. Du verbe & de ſa conjugaiſon.*

Rendons ces réflexions générales plus ſenſibles par un exemple détaillé, qui en montre la teneur & la ſuite, entée ſur une ſeule racine. Examinons le mot *Capio*, à le ſuivre dans tous ſes développemens, depuis ſon plus petit germe, qui eſt la lettre de gorge *C*, dont on s'eſt naturellement ſervi pour peindre par le ſon l'image du creux (Voyez n° 193,) en ſe ſervant d'une articulation profonde de l'inſtrument vocal. Elle eſt en effet le premier germe de la R *Cav*, *Cuv*, *Cap*, *Cup*, qui englobe toute cette claſſe de modalité d'êtres; & d'où ſont nés *Cavus*, *Cupa*, *Caupo*, &c. Mais je me reſtreins à *Capio* ou *Cupo*, pour le ſuivre dans ſes changemens ou accroiſſemens; les uns extrinſéques, les autres intrinſéques; les uns par terminaiſons, les autres par prépoſitions ou compoſitions. Tous mar-

quent d'une maniere fo
& la variété des idée
ajoûte à l'idée ſimple.

D'abord *Cap* déſig
tion phyſique de ſaiſir
le creux de la main,
image que dans ſon
ſans doute plus ſenſibl
en facilitoit l'intellig
fidelement exprimé
lorſqu'en leur langue il
prendre par la peintu
fermoit. Car on ne
dans la premiere naiſſ
les hommes ne ſoient
facultés, & de tou
leur corps, pour aide
& faire mieux entendr
dire. Ce ſont autant
tent un peu plus de
dans une peinture,
imparfaite.

quent d'une maniere fort breve la quantité & la variété des idées acceſſoires qu'on ajoûte à l'idée ſimple.

D'abord *Cap* déſigne en général l'action phyſique de ſaiſir quelque choſe dans le creux de la main, c'eſt-à-dire *prendre :* image que dans ſon origine on rendoit ſans doute plus ſenſible par le geſte, qui en facilitoit l'intelligence & qui étoit fidelement exprimé par les Egyptiens, lorſqu'en leur langue ils écrivoient le mot *prendre* par la peinture d'une main qu'il fermoit. Car on ne peut douter que dans la premiere naiſſance des langages, les hommes ne ſoient ſervis de toutes leurs facultés, & de toutes les habitudes de leur corps, pour aider au ſon de la voix, & faire mieux entendre ce qu'ils vouloient dire. Ce ſont autant de traits qui mettent un peu plus de netteté & de vérité dans une peinture, par elle-même fort imparfaite.

CAP.....*io.*	Exprime & indique que c'eſt	Moi qui parle.	Qui *prend* dans le moment préſent.
.....*is.*		Toi à qui on parle.	
.....*it.*		Une tierce perſonne de qui on parle.	
.....*imus.*		Nous ſommes pluſieurs.	
.....*itis.*		Vous êtes pluſieurs.	
.....*iunt.*		Il y en a pluſieurs.	

.....*iebam.*	Ici l'action, les perſonnes, & le nombre des perſonnes ſont les mêmes. Il n'y a que le tems qui change, ce n'eſt plus le moment préſent : c'eſt un moment paſſé, mais récent & indéfini.
.....*s.*	
.....*t.*	
.....*mus.*	
.....*tis.*	
.....*nt.*	

Remarquez comment dans un ſeul mot ſi chargé d'idées acceſſoires, tout eſt marqué ; chaque idée a ſon membre, & les formules analogiques ſont par-tout conſervées ſur le premier plan donné. *Cap-ieba-m* ; *Cap* c'eſt l'action ; *ieba* c'eſt le tems de l'action ; *m* c'eſt à la fois la perſonne qui agit, & le nombre marquant s'il y a une ou pluſieurs perſonnes

qui parlent, qu
lent ni n'écou
ne varient pas
M à un qui
parle, *T* à un
ſont pluſieurs
Mus, *Tis*, *nt*.

CEP.....
.....
.....
.....
.....
.....

mais le paſſé
le marquer e
quelque choſe
nérateur du
de *Cap*. C'eſt
lorſqu'on pa
logie conſer
toute occaſio
dre le tems
action.

qui parlent, qui écoutent, ou qui ne parlent ni n'écoutent. Les caractériſtiques ne varient pas & ſont conſacrés : ſçavoir *M* à un qui parle, *S* à un à qui on parle, *T* à un tiers dont on parle ; s'ils ſont pluſieurs on accroît la dérivation, *Mus*, *Tis*, *nT*.

CEP.....*i.*
.....*iſti.*
.....*it.*
.....*imus.*
.....*iſtis.*
.....*erunt.*

Même remarque. Tout reſte dans le même ordre que cy-deſſus, excepté le tems. Ce n'eſt plus le préſent, ni le preſque préſent, mais le paſſé décidé & déterminé. Pour le marquer encore mieux, on a changé quelque choſe dans le ſon voyel & générateur du ſigne radical : *Cep* au lieu de *Cap*. C'eſt ce que l'on fait ſouvent, lorſqu'on parle du tems paſſé. L'analogie conſervera ce changement en toute occaſion où il faudra faire entendre le tems paſſé du même verbe ou action.

CEP.....*eram.*
.....*s.*
.....*t.*
.....*mus.*
.....*tis.*
.....*nt.*

C'eſt toujours le tems paſſé, mais plus que paſſé, pour ainſi dire ; moins parfait cependant : car il eſt plus que parfait & plus indéfini.

CAP.....*iam.*
.....*ies.*
.....*iet.*
.....*iemus.*
.....*ietis.*
.....*ient.*

Ici le tems change tout-à-fait. Ce n'eſt plus ni le préſent ni le paſſé ; c'eſt le futur. Ainſi voilà les trois tems poſſibles où l'action ſe peut faire, le préſent, le paſſé & le futur, marqués, même avec leurs nuances ou dégradations en plus ou en moins. Car il y a d'autres manieres, auxquelles je ne m'arrête pas, de marquer par la terminaiſon les tems indéterminés ou aoriſtes, les preſque-futurs, les futurs éventuels, les futurs paſſés, les paulo-poſt-futurs, &c.

Juſqu'ici l'action eſt nettement indiquée d'une maniere certaine & abſolue, comme parlant d'une choſe qu'on *prend*, qu'on *a priſe*, qu'on *prendra*. Cette maniere eſt encore un élément de la penſee ou acceſſoire qu'on veut faire entendre & qu'on appelle, en termes de grammaire, la maniere ou le mode *indicatif*.

CAP...*e.* / ...*ite.* } Exprime que c'eſt { à toi / à vous } Que j'ordonne de *prendre*;

La maniere change : elle n'eſt plus indicative d'une maniere toute décidée. On ne fait pas l'action : on la commande : ce qui a quelque choſe d'éventuel & de futur. C'eſt ici le mode *impératif*, qui ne peut avoir ni premiere, ni tierce perſonne, mais la ſeconde ſeulement : car on ne parle pour ordonner, ni à ſoi-même, ni au tiers qui n'entend pas, mais ſeulement à celui qui écoute. Il y a dans l'impératif un futur préſent, lorſqu'on commande l'action pour être faite au moment même : *Cape*, *Capite* : & un

futur indéfini, lorſqu'on ne marque pas le moment : *Capito*, *Capitote*. Quelques langues emploient même une terminaiſon impérative, lorſque l'action du verbe eſt preſcrite en commandement à la tierce perſonne : *Capiunto ;* tandis que d'autres langues en pareil cas n'emploient le verbe qu'en ſubjonctif ; *Qu'ils prennent ;* ce qui me paroît plus régulier.

Tems préſent.	CAP.....*iam.*	Tems paſſé imparfait.	.....*erem.*
	.....*s.*		.....*s.*
	.....*t.*		.....*t.*
	.....*mus.*		.....*mus.*
	.....*tis.*		.....*tis.*
	.....*nt.*		.....*nt.*
Tems paſſé.	CEP.....*erim.*	Tems plus que paſſé.	.....*iſſem.*
	.....*s.*		.....*s.*
	.....*t.*		.....*t.*
	.....*mus.*		.....*mus.*
	.....*tis.*		.....*tis.*
	.....*nt.*		.....*nt.*

Tems futur.

CEP.....*ero.*
.....*is.*
.....*it.*
.....*imus.*
.....*itis.*
.....*int.*

C'eſt la même ſuite de tems, de perſonnes, & de formules; mais la maniere de l'action change; elle eſt dépendante, conditionelle & éventuelle; *ut capiam*, *ſi cepiſſem*, *cùm cepero*. Auſſi faut-il qu'il y ait un verbe de mode certain qui procede ce mode-ci, qui n'eſt que *ſubjonctif* au précédent.

CAP *ere.* } Ici les idées acceſſoires ont
CEP *iſſe.* } extrêmement changé. Il ne s'agit plus des perſonnes ni de leur nombre. On n'y conſidere que l'action même, d'une maniere abſtraite, indépendante de l'agent : *Capere*, *prendre*. Cette maniere indéfinie de conſidérer par abſtraction a été nommée *le mode infinitif*.

Comme l'action, quoiqu'abſtraite, eſt encore ſuſceptible d'être conſidérée dans le tems préſent, paſſé ou futur, on a conſervé au ſigne radical des terminaiſons appropriées aux tems.

Cette maniere abſtraite de ne conſidérer que l'action du verbe tourne le *verbe infinitif* en un eſpece de *nom ſubſtantif* indéclinable, qui ſera le générateur de divers *adjectifs* ſervant à exprimer la qualité ou épithete déſignée par l'action, relativement aux tems, aux genres, aux perſonnes & à leur nombre : ſi bien que le mot prend à l'infinitif une forme mixte, ſuſceptible à la fois de conjugaiſon & de déclinaiſon, ſelon le beſoin qu'on a de s'exprimer. C'eſt un mot qui *participe* du nom & du verbe.

CAP.....*iens*, préſent actif.
.....*turus*, futur actif.
.....*tus*, paſſé paſſif.
.....*iendus*, futur paſſif.

} Sont des adjectifs qui participent de la nature du verbe,

puiſqu'on y marque les tems de l'action ; mais ils participent encore plus de la

nature du *nom* par leur propre forme, ſuſceptible des genres & de la déclinaiſon.

CAP *tus, a, um.*	CAP *iendus, a, um.*
.....*i.*	.....*iendi.*
.....*o.*	.....*o.*
.....*um.*	.....*um.*

Tous ces mots *participes* préſentent l'action ſous divers rapports qui ſont trop connus par l'uſage pour m'arrêter ici à les décrire l'un après l'autre. Obſervons ſeulement que lorſqu'on a été dans le cas de fabriquer de francs ſubſtantifs dérivés du verbe, on les a fait émaner du participe, plutôt que de tout autre endroit du verbe, qui de ſa nature ne s'approcheroit pas autant que le participe de la forme des noms déclinables. La langue latine tire habituellement les ſiens du *participe-paſſé-paſſif*.

Juſqu'ici j'ai obſervé le verbe comme *actif*. Venons à l'obſerver comme *paſſif*. C'eſt encore une des idées acceſſoires que

la terminaiſon fait entendre. Car l'action peut s'exercer par quelqu'un, & alors il eſt l'*agent*, ou ſur quelqu'un, & alors il eſt le *patient*.

PASSIF.

Maniere indicative.

Préſent.	Préſent paſſé *ou* Paſſé imparfait.
CAP.....*ior.*	.....*iebar.*
.....*ieris.*	.....*ris.*
.....*itur.*	.....*tur.*
.....*imur.*	.....*mur.*
.....*imini.*	.....*mini.*
.....*iuntur.*	.....*ntur.*

Futur.

CAP.....*iar.*
.....*ieris.*
.....*ietur.*
.....*iemur.*
.....*iemini.*
.....*ientur.*

Maniere impérative.

Préſent.	Futur.
CAP.....*iere.*	.....*itor.*
.....*imini.*	.....*iminor.*
	.....*iuntor.*

Maniere ſubjonctive.

Préſent.	Préſent paſſé.
CAP.....*iar.*	.....*erer.*
.....*iaris.*	.....*ris.*
.....*iatur.*	.....*tur.*
.....*iamur.*	.....*mur.*
.....*iamini.*	.....*mini.*
.....*iantur.*	.....*ntur.*

Maniere infinitive.

CAP..*i.*

A chaque tems, nombre, perſonne, & maniere, ce ſont les mêmes ſuites des formules, les mêmes exemplaires que

dans *l'actif ;* avec un peu plus d'accroiſſement, avec une petite variété qui marque chaque différence ſpéciale ; mais ſur-tout avec un caractériſtique général conſacré à ſignifier le *paſſif*, ſçavoir la conſonne *R*. Voyez la comparaiſon de l'un à l'autre & la ſuite analogique bien marquée.

CAP-*iba-m* } *s* } *t* } *mus* } *tis* } *nt* }
r, } *ris*, } *tur*, } *mur*, } *mini*, } *ntur* }

Toute cette compoſition eſt l'ouvrage non d'une combinaiſon réfléchie ni d'une philoſophie raiſonnée ; mais d'une métaphyſique d'inſtinct, qui, à meſure qu'elle forme de nouveaux accroiſſemens, chemine ſur le plan analogique & exemplaire que les mouvemens de l'organe vocal ont commencé de tracer. Il faut donc s'attendre à trouver ſouvent l'analogie irréguliere & incomplette. *Mini* eſt ici une irrégularité : ailleurs il y en a un grand nombre & de très-conſidérables. Rien de ſi commun que les verbes défectueux, qui ont une partie de leurs membres

mal conſtruits, ou qui en manquent tout-à-fait. On a dû s'appercevoir ici qu'à l'indicatif paſſif les Latins n'ont point de terminaiſon pour marquer le tems paſſé, & qu'au ſubjonctif-paſſif ils n'en ont ni pour le paſſé ni pour le futur. Le latin fait entendre ces tems comme il peut, avec le participe-paſſif, *captus*, à l'aide de l'auxiliaire *fui* ou *ero*. En ceci la plûpart des langues ſont encore plus défectueuſes que la langue latine : elles ſe ſervent tant qu'elles peuvent des verbes fort communs & fort généraux comme d'autant d'auxiliaires. On eſt ſi preſſé de dire ſa penſée, qu'on aime mieux la rendre d'une maniere mal conſtruite & embarraſſée, que d'attendre qu'on ait trouvé mieux. Les terminaiſons ſe fabriquent ſelon le beſoin. S'il eſt fréquent elles ne peuvent guères manquer d'être bien faites ; elles le ſont mal, ſi les idées acceſſoires ſont fort impliquées & indéfinies, & ſi le beſoin de les exprimer eſt rare. S'il eſt très-rare, les terminaiſons manquent tout-

à-fait. On a eu plutôt fait dans ces cas peu communs de prendre une circonlocution embarraſſée. Les irrégularités, les défectuoſités ſe rencontrent plus ſouvent dans le paſſé que dans le préſent, dans le paſſif que dans l'actif. A meſure qu'on a trouvé que l'idée étoit moins nettement déterminée, & le terme d'un uſage moins habituel, on a négligé d'y faire une terminaiſon exprès, ou de la bien faire. Car ce ſont des barbares peu curieux & peu fournis d'idées implexes qui ont été les opérateurs. Dans la ſuite l'uſage eſt reſté tel qu'il étoit établi. On a eu beau polir nos dialectes modernes, on n'a pas purgé la vieille ſyntaxe des conjugaiſons embarraſſées que les peuples barbares avoient à la bouche en défigurant l'idiome latin. Le latin dit *cepiſſe*, le françois par un mauvais emploi de la langue latine dit *avoir pris*, *habere captum*. Réaliſant par abſtraction le mot *pris*, il en parle comme d'un objet réel : il dit *j'ai pris*, comme il diroit, *j'ai une maiſon*. Le

latin même ſe reſſ
ſa premiere barba
terminaiſons rudes

201. *Des termes*
naiſons qui
intrinſéques à
la force de le

C'eſt aſſez m'arr
ſimple *Capio* & de
on peut le charge
qu'il y ait rien de
même. Tous ces
ſéques à l'action
tiennent qu'à ceux
dans les terminaiſo
la R simple *Cap* n'e
comme *verbe*, c'eſ
affirme & indique
par un être réel
un jugement de l'e
réels l'un à l'autre
dérer cette R *Cap*
même, c'eſt-à-dire
comme qualité d'

latin même ſe reſſent encore au paſſif de ſa premiere barbarie dans de groſſieres terminaiſons rudes à l'oreille.

201. *Des termes abſtraits. Des terminaiſons qui expriment des variétés intrinſéques à l'objet même ; & de la force de leur ſignification.*

C'eſt aſſez m'arrêter à l'examen du verbe ſimple *Capio* & des idées acceſſoires dont on peut le charger par terminaiſon, ſans qu'il y ait rien de changé dans l'action même. Tous ces acceſſoires ſont extrinſéques à l'action abſtraite : ils n'appartiennent qu'à ceux qui l'exercent. De plus dans les terminaiſons que j'ai parcourues, la R̸ ſimple *Cap* n'eſt encore conſidérée que comme *verbe*, c'eſt-à-dire comme mot qui affirme & indique, ſoit une action exercée par un être réel ſur un autre être, ſoit un jugement de l'eſprit qui lie deux objets réels l'un à l'autre. Il faut encore conſidérer cette R̸ *Cap* comme objet réel elle-même, c'eſt-à-dire comme *ſubſtantif ;* & comme qualité d'objet réel, c'eſt-à-dire

comme *adjectif*. Les idées acceſſoires y vont amener des terminaiſons en grand nombre.

CAP *tio* y nomme l'action d'une maniere abſtraite, conſidérée comme *objet réel qui exiſte* & non plus comme *ce que l'on fait quand on prend*. *Captio*, *priſe*. L'eſprit conſtitue ici cet être, comme ſi c'étoit un être phyſique qui exiſtât par ſoi dans la nature. Ce mot eſt de ceux qu'on appelle en grammaire *termes abſtraits*; car s'il exiſte des corps qui peuvent être *pris* réellement, il n'y a pas hors de nous un être réel qui ſoit *la priſe*. Mais à l'occaſion des objets extérieurs notre eſprit forme un concept ſingulier, comme s'il y avoit un objet réel qui répondît à notre penſée; & ne pouvant faire connoître notre penſée autrement que par la parole, nous donnons des noms aux concepts métaphyſiques, comme nous en avons donné aux objets réels. Après avoir conſtitué phyſiquement tel le mot *captio*, l'eſprit dérive d'idées en idées, & ſans

rien changer
il le conſtitue
au relatif, a
ſens propre,
ſurpriſe, *trom*

CAP *tiuncula* nom
conſidérée en
moyen d'une
au diminutif.
priſe.

....*tura* indique
priété paſſive
genre de ce
l'exercer. *Ca*
prendre, *Cap*
ſens dérivé,
la choſe priſe.

....*tus* ſubſtantif
locale d'exer
génitif *ûs*, p
teindre pour *p*
au figuré, *con*
portée de l'eſp

....*tor* indique la

rien changer au ſon, ni à la figure, il le conſtitue encore tel au figuré, au relatif, au moral. *Captio*, au ſens propre, *priſe*; au ſens figuré, *ſurpriſe*, *tromperie*.

CAP*tiuncula* nomme la même action conſidérée en moindre quantité; au moyen d'une terminaiſon affectée au diminutif. *Captiuncula*, *petite priſe*.

....*tura* indique que la choſe a la propriété paſſive de l'action, étant du genre de celles ſur qui on peut l'exercer. *Captura*, *choſe bonne à prendre*, *Capture*, *proie*; & en ſens dérivé, *gain*, *profit* qu'apporte la choſe priſe.

....*tus* ſubſtantif, indique la poſſibilité locale d'exercer l'action. *Captus*, génitif *ûs*, portée où l'on peut atteindre pour *prendre* avec la main; au figuré, *compréhenſion*, *capacité*, *portée* de l'eſprit.

....*tor* indique la perſonne qui fait pro-

fession de faire l'action. *Captor*, *preneur.*

CAP*trix* indique que cette personne est une femelle ; *Captrix*, *Captatrix*, *preneuse*, *trompeuse.*

.....*iens* indique la personne faisant actuellement l'action ; *Capiens*, *prenant.*

.....*iendus* indique que l'action se fera sur la chose, *res capienda* ; *chose à prendre.*

.....*tus* indique que la chose a reçu une certaine qualité par l'action qui a été exercée. *Captus*, *pris.*

.....*tivus* indique que la chose reste dans l'état où l'action l'a mise. *Captivus*, *captif.*

.....*tivitas* nomme cet état de la chose, & le constitue en forme d'existence réelle ; *Captivitas*, *captivité.*

.....*ax* désigne l'aptitude à l'action, la propriété active d'exercer l'action ; *Capax*, *capable*, c'est-à-dire propre à *prendre*, & à contenir dans son

creux. On a vu ci-deſſus, que *Capturus* déſignoit la propriété paſſive. Le latin indique le plus ſouvent cette propriété paſſive par la terminaiſon, *ilis* ou *bilis.*

CAP *acitas* nomme le penchant à cette aptitude, le talent d'en faire uſage; *Capacitas*, *capacité.* Ce mot ſe dit au ſens propre de ce que peut contenir un vaſe creux; mais il s'étend fort loin au ſens figuré.

.....*edo* indique la facilité qu'une choſe a pour *prendre* ou pour être *priſe*; *Capedo*, *Capeduncula*, meſure à liqueurs; vaiſſeau emmanché pour le *prendre* facilement.

.....*anna* déſigne le lieu qui peut *prendre*, *contenir*, *recevoir. Capanna*, en françois, *petite maiſon. Cabane*, c'eſt, dit Iſidore, *tectum quod unum capit.* Nous nommons auſſi *Cabas* ces grands paniers où l'on renferme des proviſions, *quia capiunt, ſunt capaces.*

Toutes ces terminaiſons ſont uſitées dans la langue latine qui le joint au générateur, *Cap*. Elle y en auroit pu joindre une quantité d'autres, habituelles à l'idiome latin, quoique non reçues avec la R. *Cap*. Telles ſeroient *Capeſco*, *Captillo*, *Capacibilis*, *Captuoſus*, *Captuarius*, *Captatorius*, *Captutum*, *Capaciter*, *Capimen*, *Captantia*, *Captitius*, *Capeſtus*, &c. &c. Chaque accroiſſement auroit donné au ſigne radical *Cap* le même acceſſoire d'idées qu'il a coutume de donner aux primitifs où l'uſage le joint.

202. *Du nom ſubſtantif & adjectif ; & de la déclinaiſon.*

Tous les mots cy-deſſus ſont des noms, ſoit *ſubſtantifs*, exprimant les noms dont l'exiſtence eſt cenſée réelle ; ſoit *adjectifs* exprimant les attributs des choſes. Tous ſont *déclinables ;* par-là ſuſceptibles de recevoir de nouveaux accroiſſemens, qui ſignifieront de nouvelles idées acceſſoires,

distinguées les unes des autres par la variété de la désinence.

CAP*tio* est le nom simple de la chose, purement énoncée d'une maniere directe. Les désinences accessoires vont *décliner* de cette énonciation directe, & s'en détourner.

....*tionis* indique que la chose nommée a un rapport d'émanation de quelqu'autre objet. On l'appelle *génitif*; & les langues qui n'ont point de désinences appropriées aux substantifs indiquent ce *cas* ou rapport, par les périphrases *de*, *de qui*, *dont*, *d'où*, (de, *de quo*, *de unde*, *de ubi*.)

....*tioni* indique un rapport de destination. On l'apelle *datif*. Notre langue sans désinences l'exprime par *à*, *au*, *à qui*.

....*tionem* indique un rapport de déclaration: on l'appelle *accusatif* (de *ad-causam*;) car *accuser* signifie ici *déclarer*; comme lorsqu'on dit *accuser le point* en jouant au piquet.

CAP*tione* indique un rapport fort vague de ſéparation, d'approximation, ou comparaiſon. On l'appelle *ablatif*. Je parle, dans tous ces cas, des rapports les plus fréquens; car ſelon la teneur de la phraſe, chacune de ces déſinences ſert à indiquer une infinité de rapports différens, qu'il ſeroit fort long d'analyſer, & que l'on ſent encore mieux qu'on ne pourroit les décrire; l'uſage habituel les ayant déterminés ſans beaucoup de réflexions.

CAP*tiones.*
.....*um.*
.....*ibus.*
} Indiquent les mêmes rapports, ſans que rien ait changé que le nombre de la choſe nommée: cy-devant il n'y avoit qu'une choſe; ici il y en a pluſieurs.

Le ſubſtantif & l'adjectif ſont également ſuſceptibles de déclinaiſon. De plus l'adjectif eſt ſuſceptible de comparaiſon, ou de quantité; car il exprime un attribut, dont la choſe peut être douée en un degré plus grand ou moindre qu'une autre choſe.

CAP*tioſus*

CAP *tiosus* exprime l'atttribut à un degré simple & indéfini.

.....*ior* l'exprime à un degré plus grand qu'un autre à qui on le compare.

.....*issimus* l'exprime à un degré le plus grand qu'il soit.

Ces terminaisons marquent l'augmentation du degré, il y en pouroit avoir d'autres qui marqueroient la diminution du degré. Le latin ne les a pas, parce qu'en comparant deux objets, il fait toujours porter le signe de comparaison sur le plus grand. Notre langue n'a de terminaisons dans l'un ni dans l'autre cas, & se sert de périphrase pour exprimer la comparaison.

203. *De l'adverbe.*

Il faut encore dans le langage exprimer certaines idées dérivées de l'attribut ou adjectif, lorsqu'on veut faire entendre d'une façon abstraite une circonstance qualificative de la maniere de faire l'action. L'expression de cette espece s'appelle *adverbe*, parce qu'on la joint au verbe pour exprimer avec quelle qualité on

agit. Or comme la qualification peut être plus grande ou moindre, l'adverbe eſt ſuſceptible, ainſi que l'adjectif, de certaines déſinences conſacrées à meſurer le degré d'attribut ; & ces déſinences ſont fabriquées ſur la formule de l'adjectif.

CAP *tiosè*,
.....—*iùs*.
....—*iſſimè*,

L'adverbe eſt une formule abſtraite qui n'exprime pas l'attribut, mais ſeulement l'emploi de l'attribut. N'étant pas ſuſceptible des mêmes rapports que les *noms*, il ne l'eſt pas d'être *décliné* comme eux.

204. *Maniere de marquer le changement de la forme ſimple du verbe, par le changement de ſa terminaiſon principale.*

Quand il y a des variétés intrinſéques à l'action même du verbe *Capio*, qui changent la forme ſimple de l'action en une forme compoſée, on le fait entendre à l'oreille, ſoit par un changement

de terminaiſon, ſoit par un accroiſſement au devant de la ℞ CAP. Ces derniers accroiſſemens ſont très-communs : on les appelle *prépoſitions*. J'en ai dit quelque choſe cy-deſſus : j'en vais parler encore, pour définir la force & la valeur habituelle de chacune. Rapportons d'abord quelques formules uſitées de terminer la ℞ CAP, lorſqu'on veut modifier la ſignification ſimple du verbe *capio*.

CAP *io*, comme on l'a vu, eſt le verbe de l'action ſimple.

CAP *to* exprime qu'on cherche à *prendre*, qu'on y eſt diſpoſé, qu'on s'y étudie, qu'on en fait habitude. *Captare*, *chercher à ſurprendre*, *épier*, *tâcher de tromper & d'attraper* ; en ſens figuré, *flatter*, *avoir du manége*. Chaque verbe ſous cette nouvelle forme aura ſes mots propres, pour l'agent, l'action, l'attribut & la maniere ou adverbe. *Captator*, *Captatio*, *Captioſus*, *Captioſè* ; & l'on détournera le ſens propre, pour appliquer les termes par extenſion à toute la claſſe

de ce qui eſt nuiſible par *ſurpriſe*, piége & tromperie.

CAP *eſſo* exprime la fréquence & l'ardeur avec laquelle on ſe porte à l'action de *prendre*. *Capeſſere*, *empoigner ; prendre avec toute la main*, & au figuré, *prendre grand ſoin de quelque choſe*.

205. *Exemple du verbe accru par prépoſition. Valeur ſignificative de chaque prépoſition.*

Accipio [*ad-capio*, où le ſimple eſt joint à la prépoſition *ad* qui ſignifie le mouvement local que l'on ſe donne pour une fin,] exprime que l'on eſt arrivé, que l'on fait un mouvement, que l'on ſe préſente pour *prendre*. *Accipere*, *accepter*, *recevoir ;* & en ſens figuré *apprendre*. (Voyez les remarques faites n° 241, ſur les mots *accepter*, *recevoir*, *apprendre*.) Ce verbe compoſé a, comme les précédens & les ſuivans, ſes dérivés déduits de ſa forme propre ; comme *Accipiter*, oiſeau de proie, oiſeau qui *prend*. Les Latins nomment auſſi cet oiſeau *Acceptor*.

Accepto. [*Ad-capto*] eſt le fréquentatif d'*Accipio.* Il énonce la volonté libre & contente de celui qui reçoit : car *accepter* eſt plus que *recevoir* : on dit *recevoir une bleſſure*, & *accepter un préſent.*

Anticipo. [*Ante-capio*, joint à la prépoſition qui déſigne la priorité de tems ou de lieu], exprime que l'on *prend* d'avance, avant qu'on ne donne. *Anticipare*, *prendre d'avance*, *anticiper*, *devancer*, *prévenir.* Au figuré, *Anticipatio*, *connoiſſance prématurée des choſes.*

Concipio [*Cum-capio*, joint à la prépoſition qui déſigne l'enſemble & l'aſſemblage de pluſieurs choſes] exprime que l'on prend pluſieurs choſes à la fois, & auſſi que l'on *prend* une choſe avec ſoi pour la conſerver en ſoi. *Concipere*, *comprendre*, *concevoir*, ſoit intellectuellement, ſoit corporellement ; *engendrer*, en parlant de la femelle qui a reçu en ſon ſein le germe du mâle. De-là vient *conceptus*, *conceptio*, productions de la terre, ou de l'eſprit : *conceptaculum* terrein propre à produire, lieu où les choſes ſont produites.

La terminaiſon *culum*, habituelle au latin, eſt équivalente à *locus*, & peut tirer ſon origine du verbe *colo*. Bien des gens penchent à croire que comme toutes les terminaiſons ont leur ſignification propre & adaptée à une certaine formule d'expreſſions, elles ont auſſi leur dérivation propre, non arbitrairement fabriquée, mais tirée de quelque terme général. (Voyez n° 197.) Si cela eſt ainſi (ce que je ne voudrois pas aſſurer dans tous les cas, quoique la propoſition ſoit vraie dans un grand nombre de cas,) il en faut conclure qu'une bonne partie des mots, qu'on ſeroit tenté de regarder comme ſimples, ſont en effet compoſés ſur deux racines diſtinctes & effectives, comme ici *Ceptaculum* de *Cap* & de *Col*.

Circumcipio joint à la prépoſition qui déſigne la forme ronde & le local à l'entour (*circa*, *circum*, *circus*, *circulus*, *circuitus*) exprime que l'on *prend* autour ce qui environne.

Decipio (*De-capio*, joint à la prépo-

sition qui désigne l'exclusion & la soustraction) exprime que l'on empêche de *prendre*, que l'on fait manquer de *prendre*. *Decipere*, *décevoir*, *tromper*, *attraper*, *surprendre*. De-là *Decipulum*, *Decipula*, *piége*, *machine qui trompe*, *trébuchet*, *souricière*. La terminaison *ula* paroît avoir été faite sur le grec ὕλη *materia*, *res*; de sorte que *Decipula* est *res*, *ens*, *machina quæ decipit*.

Discepto (*Dis-capto*, joint à la prépositition qui désigne la séparation & la distinction) exprime que l'on *prend* les choses à part les unes des autres, ou de part & d'autre, sans les mêler. *Disceptare*, au figuré, *discuter*, *disputer*, *examiner de part & d'autre*, *juger avec examen*.

Excipio (joint à la prépositition qui désigne le dehors du lieu) exprime, 1° l'exception, c'est-à-dire qu'en *prenant* les autres choses on laisse celle-ci, tellement qu'elle reste hors de la prise. *Excipere*, *excepter*; c'est à-peu-près l'opposé de *concipere*. 2° Le transport de lieu à lieu, ou de personne à personne; la chose

prise venant d'un autre lieu ou d'une autre personne. *Excipere*, *recevoir*, *recueillir*, *ramasser* : *Excipulus*, *récipient*, *vase*, *panier*. *Excipere* exprime une action opposée à *accipere* ; en ce que dans *accipere prendre*, le mouvement est censé venir de celui qui *prend* ; & dans *excipere*, *recevoir*, le mouvement est censé venir de celui qui donne. C'est-là le sens strict & primordial ; mais dans le discours ordinaire on néglige ces petites différences, & l'on emploie les termes l'un pour l'autre.

Incipio. Ce verbe offre une remarque singuliere. Quoique formé par analogie de langage sur le modele des précédens avec une prépositon qui désigne le dedans du lieu, il ne vient pas de *Capio*, & de la R. *Cap* en tant qu'elle veut peindre le creux de la main, mais d'une autre R. *Cap* qui signifie *tête* : *Caput*, *le commencement*, *le premier bout d'une chose quelconque*. Car *incipere* ne signifie nullement *prendre dedans*, mais *commencer*, *être au premier bout* ; ainsi il est évident qu'il vient d'*in-capite*.

Intercipio, [joi
désigne une différ
tance de tems ou
l'on *prend* entre
entre un lieu & u
qu'on a *pris* hors
convenu. *Intercipe*
par surprise, *s'em*
pedo, *intervalle* o

Occupo (*Ob-cap*
sition qui désigne q
au-devant de la
prend de dessein p
tant en place pou
se rendre maître
usurper, *prévenir*,
pare, *præoccupare*
un accessoire plus
degré d'avance. Au
prévention, sentim
emparé d'avance
raison que *occupa*
dessein, *occupatio* s
sur la chose *prise* p
occupation, *exerci*

Intercipio, [joint à la prépoſition qui déſigne une différence d'*eſpace*, une diſtance de tems ou de lieu], exprime que l'on *prend* entre un tems & un tems, entre un lieu & un lieu; ce qui ſuppoſe qu'on a *pris* hors du tems & du lieu convenu. *Intercipere, intercepter, prendre par ſurpriſe, s'emparer.* De-là, *Intercapedo, intervalle* où l'on peut prendre.

Occupo (*Ob-capio*, joint à la prépoſition qui déſigne qu'on s'eſt mis à deſſein au-devant de la choſe) exprime qu'on *prend* de deſſein prémédité, en ſe mettant en place pour *prendre. Occupare, ſe rendre maître, ſaiſir, s'emparer, uſurper, prévenir, anticiper. Ante-occupare, præoccupare* ajoûte encore à l'idée un acceſſoire plus fort, un plus grand degré d'avance. Au figuré, *préoccupation, prévention*, ſentiment qui a *pris*, qui s'eſt emparé d'avance de l'eſprit. Par la raiſon que *occupare* exprime *prendre à deſſein*, *occupatio* ſignifie l'action d'opérer ſur la choſe *priſe* pour un certain deſſein; *occupation, exercice, emploi.*

Occipio vient d'*ob-caput* comme *incipio*. *Occipere*, *commencer*; nouvelle preuve qu'en étymologie, c'eſt ſur-tout la ſignification du mot qu'il faut conſulter.

Percipio, [joint à la prépoſition qui déſigne la traverſée, le mouvement local à l'intérieur], exprime que l'on *prend* en paſſant. *Percipere percevoir*, *recueillir*, *recevoir*, *comprendre*. *Perceptio*, *récolte*; & au figuré, récolte que fait l'eſprit, *perception*, *intelligence*, *connoiſſance* que l'eſprit reçoit des objets extérieurs. La langue françoiſe redouble la prépoſition ſur ce mot, & dit *appercevoir*; c'eſt *prendre* connoiſſance des objets par les ſens, ou par la pénſée.

Præcipio [joint à la prépoſition qui déſigne la priorité de perſonnes ou d'action], exprime que l'on *prend* le premier. *Præcipere*, *anticiper*, & au figuré *prévoir*. Mais il y a un autre *præcipio*, qui vient de *caput* comme *incipio*. *Præcipere* en ce ſens c'eſt *commander*: alors le verbe eſt formé ſur *præceptum*, ou

præ-caput. *Primun*
premier chef, *princ*
choſe qu'il faut faire
mandement, *inſtr*
même *præceptio*,
ment: *Præceptor*, *p*
Præcipuus, *princ*
Princeps, *principi*
& auſſi *deinceps*
c'eſt-à-dire *enſuite*.
præcipito, *præcipi*
qui dans leur ſens l
ſe jette *la tête la*

Recipio, [joint
déſigne l'itération]
ce qu'on avoit dé
Recipere, *reprend*

Recepto eſt un au
retirer, *receler*. *Rec*
taculum, *lieu de re*

Suſcipio (*Super*
ſition qui déſigne u
locale) exprime q
que l'on *prend*,
peint que l'on ſe

præ-caput. Primum caput, c'eſt-à-dire *premier chef, principal chapitre, précepte*, choſe qu'il faut faire en premier lieu, *commandement, inſtruction, maxime.* De même *præceptio, inſtruction, enſeignement: Præceptor, précepteur* qui enſeigne, *Præcipuus, principal*, premier chef. *Princeps, principium, principalis*, &c. & auſſi *deinceps* (*de* capite *in capite*) c'eſt-à-dire *enſuite.* Et encore *præceps, præcipito, præcipitatio*, &c. tous mots qui dans leur ſens littéral déſignent qu'on ſe jette *la tête la premiere.*

Recipio, [joint à la prépoſition qui déſigne l'itération], exprime qu'on *prend* ce qu'on avoit déja *pris* une autre fois. *Recipere, reprendre, recevoir.*

Recepto eſt un augmentatif, *Receptare, retirer, receler. Receptus, retraite, Receptaculum, lieu de retraite, réceptacle.*

Suſcipio (*Super-capio*, avec la prépoſition qui déſigne une plus grande hauteur locale) exprime que l'on met ſur ſoi ce que l'on *prend*, image par laquelle on peint que l'on ſe *charge* de l'action de

prendre, que l'on en fait ſa propre affaire. *Suſcipere*, *prendre ſur ſoi*, *ſe charger*; en françois nous diſons d'un ſeul mot *entreprendre*.

Outre ces prépoſitions il y en a pluſieurs autres que l'on joint à chaque verbe, ſelon que ſon action le rend ſuſceptible d'être modifié par les rapports qu'elles déſignent. L'uſage s'eſt contenté de joindre au verbe *Capio* celles qui lui conviennent le plus ordinairement. Il y a même des prépoſitions compoſées de deux autres, comme *præter* qui déſigne le mouvement local de paſſer au travers ſans s'arrêter & d'aller plus loin, compoſé de *præ* & du ſon radical *TR* ſervant à exprimer le mouvement de paſſer au-dedans avec quelque rapidité *trans*, *tranſire*, *trahere*, *traverſer*, &c. *Propter* déſigne le mouvement local de paſſer tout le long à côté, non par dedans. On s'en ſert au figuré pour déſigner la cauſe occaſionnelle & prochaine. *Propter*, *à cauſe de*; & c'eſt ainſi qu'on détourne ſouvent le ſens primitif des prépoſitions.

206. *Exemple de l'accroiſſement par compoſition.*

Participo (*Partem-capio*) exprime diſertement qu'on *prend* une partie de la choſe, & qu'une autre perſonne *prend* l'autre partie. *Participare*, *participer*, *communiquer*. Ce verbe eſt ainſi que les ſuivans, compoſé de deux mots effectifs. *Particeps*, *compagnon*, *complice*.

Aucupo. *Aucupor* (*Aves-capere*); *prendre des oiſeaux*; & au figuré *rechercher avec ſoin*, ſe donner de la peine pour *prendre*. *Auceps*, *oiſeleur*; *Aucupium*, *chaſſe à l'oiſeau*, *recherche pénible*.

Nuncupo, (*nomen-capere*) *nommer*, *appeller*.

Municipo (*Munus-capere*) *prendre* charge ou emploi public comme citoyen. De-là *Municipium* pour dire *une ville qui eſt gouvernée* par ſes propres Magiſtrats. Il ſignifie auſſi le droit de *prendre* un tel emploi, d'exercer une telle fonction publique. *Municeps*, *municipalis*, *municipatim*, &c. expriment les perſonnes,

les attributs, les manieres relative sà cetre fonction.

Mancipo (*Manu-capere*), *prendre avec la main*, ſe ſaiſir ſoi-même ou enſaiſiner un autre, lui vendre. *Mancipium*, dans la ſignification reſtrainte, ſignifie un *eſclave*, un *captif*, un priſonnier de guerre *pris* avec la main. *Emancipare*, c'eſt lui lui rendre la liberté, l'ôter de ſa main; ce qui ſe dit auſſi des mineurs, & des fils de famille à qui l'on rend un droit d'agir librement qu'il n'avoit pas; *Emanciper*. *Manceps* ſignifie un *entrepreneur*, un *ouvrier* qui *prend* un ouvrage public à faire.

Forceps (de *Forte-capere*, ou plutôt de *Foras-capere*) inſtrument propre à *prendre* pour tirer *dehors; tenailles, ciſeaux.*

207. *La nature ne fourniſſant qu'un petit nombre de primitifs intelligibles, l'homme eſt forcé de détourner en diverſes manieres le ſens de ceux qu'elle a établis.*

L'uſage le plus pur de la langue latine

autoriſe tous les accroiſſemens cy-deſſus, qui expriment des idées acceſſoires de la R[illegible] *Cap*, employée dans une ſeule de ſes branches où elle ſignifie *prendre*; en tirant l'image radicale du *creux* de la main avec laquelle on *prend*; image figurée par un ſon de la voix *creux* & guttural. La racine a diverſes autres branches non moins étendues, telles que *Cupa*, *Cava*, *choſe creuſe*, &c. Elle n'eſt pas une des plus fécondes, ni des plus divergentes. Il m'étoit facile pour l'analyſe qu'on vient de lire, de faire choix de bien d'autres racines qui ſe propagent infiniment plus loin. Celle-ci ſuffit pour faire connoître combien une ſeule peinture d'objet phyſique, où le ſon de la voix s'efforce d'imiter l'objet nommé, ſe développe de peu-à-peu dans le langage, & ſert de baſe, à meſure que l'eſprit dérive, à l'introduction d'une infinité de termes, où l'on ne croiroit pas d'abord que les objets fuſſent mis en image. C'eſt cependant, au fond, preſque la ſeule méchanique que l'homme puiſſe employer pour commu-

niquer ſes perceptions à un autre homme. Le principe en eſt dans la néceſſité de ſe faire entendre. Elle entraîne celle d'exprimer les objets abſens par des geſtes qui les rendent préſens, en les figurant, tant bien que mal à l'oreille ou à la vue, pour exciter une ſenſation pareille à celle qu'ils ont eux-mêmes excitée par leur préſence ; ſans quoi on n'en pourroit donner l'idée. Elle entraîne enſuite une ſeconde néceſſité de ſe ſervir de l'image établie d'un objet réel pour exprimer un objet intellectuel & abſtrait, qui n'étant pas ſuſceptible de peinture, faute d'exiſtence extérieure & phyſique, eſt néanmoins ſuſceptible de quelque comparaiſon avec un objet qu'on peut peindre : *Verborum tranſlatio inſtituta eſt inopiæ causâ.* (CICER. *de Orat.* iij, 39). Par-là on parvient à en exciter une notion, mais beaucoup plus imparfaite que celle qu'exciteroit un objet apparent. Malgré les efforts que fait l'homme pour rapporter à un type connu les êtres métaphyſiques & moraux qui n'exiſtent que dans ſa

penſée, il ne réuſſit guères à en donner une idée bien complette & préciſément telle qu'il l'a lui-même : auſſi reſte-t-il toujours plus ou moins de confuſion dans la maniere dont on s'entend ſur les perceptions de cette eſpece ; chacun ſe figurant l'original à ſa maniere. On diſpute tous les jours ſur la ſignification du mot *eſprit* ou autres pareils ; perſonne ne s'aviſe de diſputer ſur celle du mot *fleuve*.

dre à l'oreille, soit par un changement

CHAPITRE XII.

DES Noms des êtres moraux.

208. *Des noms imposés aux choses intellectuelles & aux actions relatives aux sens intérieurs.*

209. *Maniere de les fabriquer en les assimilant aux noms des choses physiques & relatives aux sens extérieurs ; en transportant les peintures d'objets matériels à des objets intellectuels.*

210. *Exemples.*

211. *Preuve & explication des exemples cités.*

212. *Autres exemples de noms d'operations intellectuelles, de relations, d'habitudes,* &c. *formés sur des images visibles, & même par onomatopée.*

213. *Maniere singuliere de forger les noms des choses spirituelles, par images comparatives.*

214. *Facilité de trouver des termes de comparaiſon pour exprimer les qualités ou les relations des objets.*

215. *La preuve connue d'un grand nombre de mots de cette eſpéce doit établir un précepte général ſur les autres mots de même eſpece, à l'origine deſquels on ne peut plus remonter.*

216. *Inconvéniens qui réſultent de cette méthode imparfaite, dans les uſages, les opinions & les mœurs.*

---

208. *Des noms impoſés aux choſes intellectuelles & aux actions relatives aux ſens intérieurs.*

IL y a une infinité de choſes dans les idées des hommes, & par conſéquent une infinité de mots dans leur langage, relatifs à certains êtres qui, ſans avoir hors de l'homme aucune exiſtence réelle, ne ſont que dans & par l'eſprit humain, & n'ont dans la nature aucun original

Acceptor.

phyſique. Ils ne peuvent donc tomber ſous les ſens extérieurs ; mais ils naiſſent dans l'eſprit humain du mêlange interne de diverſes perceptions ſimples qu'il a reçues des objets du dehors, dont il ſe forme un réſultat abſtrait qui affecte les ſens intérieurs, ſur-tout l'entendement. Telles ſont les idées mentales, les abſtractions, les conſidérations de l'eſprit, ſes réflexions, les jugemens qu'il porte des choſes réelles, les relations qu'il y obſerve, les combinaiſons qu'il y établit pour ſa propre commodité, en un mot, tout ce qu'on appelle penſées abſtraites ou êtres métaphyſiques & moraux ; parce qu'en effet ce ne ſont pas des êtres phyſiques, & qu'ils ne paroiſſent exiſter que moralement parlant & incorporellement. Telles ſont les idées qu'on exprime par les termes de *réflexion*, *conſidérer*, *délibérer*, *remarque*, *contemplation*, *deſir*, *doute*, *qualité*, *caprice*, *frugalité*, &c. tous êtres ſans exiſtence corporelle, & ſimples modalités de penſée, qui, naiſſant dans le cerveau de l'homme, fructifient dans leur

terrein natif avec une prodigieuſe abondance. C'eſt ſur eux ſur-tout que s'exerce la culture de l'eſprit parmi les peuples policés, bien plus encore que ſur les êtres phyſiques : ce qui nous oblige d'introduire dans notre langage, pour nous faire entendre, une grande quantité de termes dont n'ont aucun beſoin les peuples ſauvages qui ne s'occupent guères de morale, d'abſtractions, ni d'exiſtences métaphyſiques. L'embarras de fabriquer de telles expreſſions, ne paroît pas médiocre. Les objets extérieurs étoient ou viſibles, ou bruyans, ou palpables : ils produiſoient ſur les ſens extérieurs un effet qui avoit ſervi à leur donner une dénomination. On pouvoit les préſenter à la vue, à l'ouïe, au toucher par l'imitation de leur image, de leur ſon, de leur forme. Que faire ici, où toutes ces circonſtances manquent ; où l'objet même manque auſſi ; les ſens intérieurs n'ayant reçu aucun moyen de la nature de le mettre avec évidence à portée des ſens extérieurs ? Car il eſt très-important de remarquer ici philoſophiquement

en général, qu'autant les organes ont de facilité pour transmettre leurs sensations à l'esprit, qui n'a de connoissances que celles qu'il acquiert par cette route, autant l'esprit a-t-il de difficulté à représenter ses conceptions aux organes.

209. *Maniere de les fabriquer en les assimilant aux noms des choses physiques & relatives aux sens extérieurs ; en transportant les peintures d'objets matériels à des objets intellectuels.*

La nature avoit guidé la voix dans la fabrique des mots *nécessaires*, de la maniere expliquée, Chapitre VI. Le langage s'étoit étendu sur ce premier germe. On avoit suivi le chemin tracé ; & lorsqu'il avoit fallu trouver de nouveaux noms pour des choses peu susceptibles d'être imitées par l'organe vocal, on avoit saisi quelque coin de ressemblance entre le nouvel objet & un autre objet déja nommé que l'organe avoit pu peindre : on s'en étoit servi pour fabriquer le nouveau nom par une approximation ou par une comparaison

plus ou moins éloignée, en le dérivant d'un ancien terme déja reçu. (Voyez n° 88, 171, &c.) Il fallut étendre cette nouvelle méthode de comparaiſon aux noms des choſes intellectuelles & morales, puiſqu'il n'y avoit aucun moyen de les rendre ſenſibles, qu'en les ramenant à une premiere image de quelqu'objet réel & phyſique qui eût affecté les ſens, & auquel on les aſſimiloit pour en donner une idée. Cette application d'une méthode déja très-imparfaite à des êtres dont la comparaiſon étoit encore plus éloign[illegible] la rendoit encore plus défectueuſe. Mais il n'y avoit pas d'autre reſſource ſi l'on vouloit ſe faire entendre. On étoit obligé d'emprunter les mots des idées de ſenſation extérieure les plus connues, afin de faire concevoir par-là les opérations intérieures, qui ne pouvoient être autrement rendues que par quelque apparence ſenſible. *Tranſlationes enim quaſi mutuationes ſunt; cùm quod non habeas aliunde ſumas.* (CICER.) Les termes reçus pour exprimer des ſenſations extérieures, furent transférés à des

significations plus abstruses pour exprimer des actions & des notions qui ne tomboient pas sous les sens. C'est l'opinion déja rapportée, n° 171, du célébre Locke, le plus grand maître qu'il y ait eu en cette matiere; & l'on peut voir, *ibid.* la conclusion qu'il en tire pour montrer combien l'examen des mots nous rapprocheroit de l'origine de nos premieres notions & des principes de nos connoissances intellectuelles. Il est si vrai que les termes qui n'appartiennent qu'au sentiment de l'ame sont tous tirés des objets corporels, que je ne crois pas qu'il fût possible de citer en aucune langue aucun terme moral dont la racine ne se trouvât physique, lorsqu'il est possible de l'assigner. Comment pourroit-on former l'expression des idées de cette espece qui n'offrent aucune image, si on n'alloit les chercher dans la ressemblance indirecte de quelqu'image physique ? Et pour m'expliquer nettement là-dessus, j'appelle *termes physiques* les noms de tous les individus qui existent réellement dans la nature : j'appelle *termes moraux* les noms des choses

choses qui n'ayant
& sensible dans la
par l'entendement
duit les archétypes

210.

Si nous faisons
l'origine qu'ils tire
voulons les expliq
signification qu'ils
sens des primitifs
nous verrons, par
c'est *regarder le solei*
sol. Contempler c'
contemplari ; &. *T*
æther. Considérer c'
& *desirer* c'est *les*
derare, desiderare ;
c'est *la vue de la lune*
Luna. On doit être
toutes ces expressio
dont quelques-unes
porter également à la
qui affectent vivem
qu'il ne peut y avoi

choſes qui n'ayant pas une exiſtence réelle & ſenſible dans la nature, n'exiſtent que par l'entendement humain qui en a produit les archétypes ou originaux.

210. *Exemples.*

Si nous faiſons remonter ceux-ci à l'origine qu'ils tirent de ceux-là; ſi nous voulons les expliquer à la lettre dans la ſignification qu'ils auroient ſelon le vrai ſens des primitifs dont ils ſont dérivés, nous verrons, par exemple, qu'*admirer* c'eſt *regarder le ſoleil: mirari;* R. *Mihr*, i. e. *ſol. Contempler* c'eſt *regarder le ciel: contemplari;* R. *Templum*, i. e. *cœlum, æther. Conſidérer* c'eſt *regarder les aſtres*, & *deſirer* c'eſt *les perdre de vue; conſiderare, deſiderare;* R. *Sidera. Admonition* c'eſt *la vue de la lune; Moneo;* R. *moun*. i. e. *Luna*. On doit être déja frappé de voir toutes ces expreſſions de même eſpece, dont quelques-unes de même idée, ſe rapporter également à la vue des aſtres, objets qui affectent vivement les ſens; & ſentir qu'il ne peut y avoir ni erreur ni hazard

le verbe eſt formé ſur *præceptum*, ou

dans une telle rencontre. *Penſer* c'eſt tenir un corps en *ſuſpenſion* par un fil : *pendere*, *penſum*, *penſitare*. *Délibérer*, c'eſt *tenir en balance : deliberare*. R. *Libra*. Encore ici même analogie entre le ſens détourné & les primitifs propres. *Empêcher* c'eſt *lier les pieds*, & *expédier* c'eſt les *délier : Impedire*, *expedire*. R. *Pedes*. *Réfléchir* c'eſt *faire un pli : re-flectere* ; R. *flecto*. *Remarquer* c'eſt *mettre une borne, circonſcrire* ; R. *march*, i. e. *finis*, *terminus*. *Caprice* ſont des *cheveux hériſſés*, de l'italien *Capo riccio*, &c. &c. &c. Comme on ne m'en croira peut-être pas volontiers à ma parole ſur des origines qui ne paroiſſent au premier aſpect avoir que ſi peu de rapport à leurs relatifs, donnons une explication plus détaillée de la dérivation de chacun de ces termes. Elle n'en fera que mieux entendre les propoſitions cy-deſſus expoſées, toujours un peu fatiguantes pour le lecteur, quand on ne les poſe qu'en général d'une maniere abſtraite, ſans les particulariſer par des exemples qui les rendent faciles à ſaiſir.

DU L

III. *Preuve & ex*

Conſidérer, reg
objet ; au figuré,
Tel eſt le ſens act
mot ; mais dans ſ
dû ſeulement ſign
Conſiderare. R. *Si*
ſur l'attention avec
regarde une conſt
long tube pour e
enſemble, *conſtell*
les anciens ſans
l'invention des v
laiſſoient pas que
regarder les aſtres
en dégage les fau
qui exprime cette
être que très-ancie
ſi commun uſage à
Il nous montre pa
de l'aſtronomie eſ
hommes. Cette ex
vient ſans doute de
dérivation, ſoit p

111. *Preuve & explication des exemples cités.*

Conſidérer, regarder attentivement un objet; au figuré, réfléchir en ſoi-même. Tel eſt le ſens actuel & générique de ce mot; mais dans ſon premier uſage, il a dû ſeulement ſignifier, *regarder le ciel. Conſiderare.* Rj. *Sidus.* Expreſſion formée ſur l'attention avec laquelle un aſtronome regarde une conſtellation à travers un long tube pour en mettre les étoiles enſemble, *conſtellare*, *con-ſiderare*; car les anciens ſans avoir comme nous l'invention des verres de lunettes ne laiſſoient pas que de ſe ſervir pour regarder les aſtres d'un long tuyau qui en dégage les faux rayons. Le terme qui exprime cette idée morale ne peut être que très-ancien, puiſqu'il eſt d'un ſi commun uſage à l'eſprit de l'homme. Il nous montre par-là combien l'étude de l'aſtronomie eſt ancienne parmi les hommes. Cette expreſſion métaphorique vient ſans doute des Chaldéens, ſoit par dérivation, ſoit par traduction. Car je

primitif des prépositions.

ne prétends pas dire que le mot *conſiderare* ſoit l'ancien mot dont on s'eſt d'abord ſervi, mais ſeulement qu'il en doit être une traduction littérale. J'ai cité un ſecond exemple également tiré de la N. *Sidus* très propre à faire voir que cette étymologie ſinguliere n'eſt nullement imaginaire. C'eſt le mot *deſir* ſyncopé du latin *deſiderium*, qui ſignifiant dans cette langue plus encore le regret de la perte que le ſouhait de la poſſeſſion, s'eſt particuliérement étendu dans notre langue à ce dernier ſentiment de l'ame. Sa particule privative *Dé* précédant le verbe *ſiderare* nous montre que *De-ſiderare* dans ſa ſignification purement littérale ne vouloit dire autre choſe, qu'*être privé de la vue des aſtres ou du ſoleil*, ſe trouver dans le regret du jour, & dans l'embarras de l'obſcurité. Le terme qui exprimoit la perte d'une choſe ſi ſouhaitable pour l'homme, s'eſt généraliſé pour tous les ſentimens du regret, & enſuite par tous les ſentimens de deſir qui ſont encore plus généraux : car le regret n'eſt que le

municipatim, &c. expriment les perſonnes,

ſouhaité de ce que l'on a perdu; & le deſir regarde auſſi-bien ce que l'on voudroit obtenir que ce qu'on ne poſſede plus. Ces deux exemples ſont d'autant plus frappans que les deux expreſſions *con-ſiderare* & *de-ſiderare* n'ayant rien de commun dans l'idée qu'ils préſentent, ni dans l'affection de l'ame, & ſe trouvant chacun précédé d'une prépoſition qui les caractériſe, on ne pourroit les tirer ainſi tous deux *à ſidere*, ſi le développement de l'opération de l'eſprit dans la formation des mots n'avoit été tel qu'on vient de le décrire. Ajoûtons que ces deux expreſſions priſes dans leur ſens purement littéral viennent naturellement à la bouche d'un peuple ſauvage qui vit en plein air: & n'oublions jamais que c'eſt toujours à ce tems qu'il faut remonter quand on veut trouver la véritable origine des choſes; ſur-tout celle des expreſſions de cette eſpece, qui ne ſont généraliſées qu'après avoir été reçues dans un ſens particulier, matériel, & tout-à-fait à portée des eſprits peu exercés. Le com-

posé *Præ-sideratio* s'est conservé à-peu-près dans le sens propre ; car il signifie que les saisons du froid & du chaud sont plus avancées qu'elles n'ont coutume de l'être dans l'ordre ordinaire de la nature : au lieu que le simple *sideratio* ne se dit que d'un mal subit & épidémique qui attaque tout-à-coup les animaux & les végétaux ; chose que dans les tems d'ignorance on attribuoit à l'influence des astres.

Pour fortifier la même observation j'ai encore cité le mot *contempler*, à-peu-près synonime de *considérer*, & dont l'origine est la même. *Contemplari* de la Rl. *Templum*. Or le mot *temple* qui signifie aujourd'hui un lieu sacré & fermé, ne signifioit au contraire dans son origine, qu'un grand espace ouvert soit dans le ciel soit sur la terre, libre de toute part à la vue. Varron, l. vj, le définit ainsi : *Cœlum quà tuimur, dictum templum*. Les expressions *templum ætheris*, *ætherea templa* sont usitées chez les plus anciens Grecs & Latins. Ainsi *considérer* & *contempler*,

l'homme puiſſe employer pour commu-

c'eſt également *regarder le ciel.* Le mot *temple* très-générique dans ſon origine, l'eſt devenu un peu moins lorſqu'on l'a reſtreint à ſignifier un eſpace ouvert en plein air, où les anciens peuples ſauvages s'aſſembloient autrefois, comme ils s'aſſemblent encore en Amérique, pour prier, pour adorer le ciel & les aſtres. Car dans les premiers ſiecles on ne faiſoit point de prieres dans un lieu fermé. Mais quand l'uſage a changé totalement à cet égard, la ſignification du mot *temple* s'eſt particulariſée tout-à-fait dans le ſens où nous l'avons depuis long-tems.

Admirer, *mirari*, ſe dit de tout ce que l'on conſidere avec une ſurpriſe mêlée de plaiſir; & auſſi de tout ce que l'on regarde avec attention, ſur-tout s'il s'attire du reſpect, & s'il éblouit la vue ou l'ame. Dès-lors n'eſt-il pas facile de voir, que parmi tant de mots latins dont on ſçait que l'origine ſe trouve dans les langues d'orient, le terme *mirari*, ſervant à exprimer un ſentiment de l'ame tel que celui que nous venons de décrire, a été

à un type connu les êtres métaphysiques & moraux qui n'exiſtent que dans ſa

formé ſur le mot oriental *mihr* i. e. *le ſoleil*, qui eſt en effet le plus *admirable* de tous les objets de la vue, & celui du culte des anciennes nations? De-là ſont dérivés les mots *miracle*, *miroir*, *mire*, *merveille*, &c.

J'ai dit auſſi que *Monition* avertiſſement, *monere* avertir, venoit de *Moun*, i. e. *Luna* (*celticè* Mon, *græcè* Μὴν, *perſicè* maen, *anglicè* Moon, &c.) Il faut le prouver. Rappellons ici les uſages antiques. Les premiers peuples n'avoient d'autre méthode ou d'autre inſtrument propre à meſurer la durée du tems que d'obſerver le cours des aſtres. Ils ſe ſervoient ſur-tout du cours plus limité de la lune, dont les phaſes leur donnoient à cet égard une grande commodité. La nouvelle lune après le déclin commençoit une nouvelle période de tems appellée (de Μὴν) *menſis* mois, qu'on célébroit par une fête appellée *néo-ménie*, *nova luna*. On tenoit en ſentinelle ſur un lieu élevé une perſonne chargée d'obſerver la lune & d'avertir (*monere*) le peuple, ſi-tôt que ſa lumiere

commenceroit à redevenir visible. C'étoit la pratique des Hébreux, & de bien d'autres nations. Tous ces faits sont parfaitemens connus. J'en conclus après les meilleurs étymologistes, que le terme servant à signifier le plus usité de tous les avertissemens s'est étendu à tous autres ; que le mot générique *monere*, exprimant une idée intellectuelle & purement relative à l'opération de l'ame, ne pouvant dès-lors avoir une racine qui ne soit tirée d'un objet physique, on la trouve dans la R. *Mon*, *Luna*. On y retrouve la convenance de son, de figure & de raison, puisque la lune servant aux hommes des premiers siécles de mesure du tems & de la durée, étoit pour eux le *moniteur* perpétuel & journalier. Aussi les Latins nommoient-ils *moneta* la même divinité qu'ils appelloient *Luna*, *Djana*, [i. e. la Déesse journaliere (de *Dies*] *Jana* & *Juno*, la Déesse & la Reine des airs. Elle avoit son temple à Rome, où l'on établit la fabrique des piéces d'argent ayant cours pour l'échange des choses usuelles, qui

des choſes ſpirituelles, par images comparatives.

retint le nom de *moneta*, *monnoie*; mais le ſens de *monnoie* n'a plus de rapport à celui de *monition*; comme celui de *monition* n'en a plus à celui de *mois*. L'idée a couru de branches en branches; tandis que la figure moins altérée nous indique encore que les branches peuvent ſe rapporter à un même tronc, & que l'obſervation nous le démontre. Le nom purement latin de *Minerve*, une de leurs divinités, vient auſſi de la même origine, & ſe rapporte à la même cauſe. Son nom ſignifie la Déeſſe de l'*avertiſſement*, ou du conſeil. On n'en peut douter quand on voit que dans le vieux langage que parloient au tems du roi Numa les prêtres Saliens, qui avoient dans leur rituel des hymnes en l'honneur de Minerve, *promenervare* ſignifie *promonere*. Ainſi quelques Mythologiſtes n'ont pas eu tort de dire que *Minerve* étoit la même que *Diane*. On voit ici pourquoi Minerve étoit regardée comme la Déeſſe de la prudence, du bon conſeil, de l'avertiſſement; rôle qu'elle joue dans les poëmes anciens

& comment les premieres origines de chaque divinité ſe rapportent toujours au Sabeïſme, ou culte des aſtres.

Réfléchir de *re-flectere*, à la lettre c'eſt *plier en deux*, comme ſi l'on replioit ſes penſées les unes ſur les autres pour les raſſembler & les combiner. Comment auroit-on pu peindre autrement que par cette image comparative la duplication & la combinaiſon des penſées ? *Repliquer*, *re-plicare*, c'eſt de même redoubler ſes paroles. *Réfléchir* s'applique aux penſées, *repliquer* au diſcours, & *remarquer* aux objets : c'eſt diſtinguer un objet, le particulariſer, le circonſcrire en le ſéparant des autres ; de la Rl. *Mark*, i. e. borne, confin, limite. Peut-être pourroit-on m'objecter à la rigueur que les mots cy-deſſus *pli* & *marque* ne ſont pas des noms de ſubſtances phyſiques & réelles, mais de modes & de relations. Mais il ne faut pas preſſer ceci ſelon une métaphyſique trop rigoureuſe. Les qualités & les accidens des ſubſtances réelles peuvent bien être rangés auſſi dans la claſſe du

dalités de penſée, qui, naiſſant dans le cerveau de l'homme, fructifient dans leur

phyſique, à laquelle elles appartiennent bien plus qu'à celle des purs êtres moraux.

212. *Autres exemples de noms d'opérations intellectuelles, de relations, d'habitudes, &c. formés ſur des images viſibles & même par onomatopée.*

Délibérer, *deliberare*, c'eſt tenir en balance; de la R. *Libra*. i. e. *balance*. Cette peinture phyſique eſt très-bonne & directement appliquée à de telles opérations de l'eſprit. Mais le mot *libra*, *balance* eſt fait ſur le mot *liber* qui de même que *codex*, ſignifie dans ſon origine *un morceau de bois*, ſoit qu'on s'en ſervît pour poids, ſoit qu'on s'en ſervît pour planche ſuſpendue ſur laquelle on mettoit deux corps en équilibre. Le latin *libella*, i. e. régle de bois propre à poſer les corps de niveau a produit l'anglois *level* & le françois *niveau*, *nivellement*.

Il y a des termes moraux ſi bien fabriqués pour faire rapporter la juſte application de ce qui eſt externe, à l'opération des ſens intérieurs, qu'on pourroit croire

des ſens extérieurs? Car il eſt très-important de remarquer ici philoſophiquement

que leur fabrique eſt le produit d'une obſervation combinée & philoſophique, s'il n'étoit plus naturel encore de la prendre pour l'effet rapide d'une grande juſteſſe d'inſtinct. Tel eſt le mot *ratio*, *raiſon*, qui, ſelon la force de la ſignification originelle, équivaut aux expreſſions ſuivantes, *la vérité de la choſe*, *l'exiſtence réelle de la choſe*, en un mot, *la choſe même*, en la conſidérant comme tranſportée du dehors au dedans de l'eſprit. Cette juſte conformité de l'idée intellectuelle avec l'objet phyſique eſt ce qui conſtitue préciſément la vérité, c'eſt dire *la raiſon*, & le fondement de la raiſon tant dans le fait que dans les *raiſonnemens* ou conſéquences qui découlent du fait. Voici quelle a été la fabrique du mot *ratio*. Du ſubſtantif générique *res*, *rerum*, les Latins ont fait le verbe *reri*, pour ſignifier *faire paſſer quelque choſe dans ſon eſprit*, *la connoître comme vraie & exiſtente*, *la croire telle* : comme nous dirions littéralement & abſolument (ſi le mot étoit reçu dans notre langue) *choſir*

ſervi pour fabriquer le nouveau nom par une approximation ou par une comparaiſon

dans ſa tête, y mettre un objet, en avoir l'idée toute telle qu'il eſt. De *reri* on a fait le participe *ratus*, & le terme abſtrait *ratio*, *raiſon*. On ne pouvoit mieux peindre la force de cette opération de l'entendement qu'en y appliquant le mot *res*, pour faire entendre que la *raiſon* c'étoit la *choſe* même toute réelle & toute vraie. C'eſt bien auſſi ce que ſignifie le mot *réalité* tiré du même primitif. Ce qu'eſt la *réalité* dans la nature, la *raiſon* l'eſt dans l'eſprit. Ceci paroît encore confirmé par le verbe grec λεγω *dico*, *loquor*; car *parler* c'eſt *nommer les choſes*.

Excellence c'eſt une courſe plus rapide que celle d'un autre coureur : image ſauvage qui repréſente fort bien quel eſt entre pluſieurs perſonnes celui qui ſurpaſſe les autres, & qui mérite d'être préféré. Le mot oriental *kel*, i. e. *celer*, *velox* a produit le verbe grec κελλω *provenio*, *adpello*, & en latin le verbe ſimple *cellere*, i. e. *avancer*, *agiter*, *remuer*. De-là on a fait les verbes compoſés *præ-cellere*, i. e. *être avancé le premier*, & *ex-cellere*, i. e.

ouveau nom par
une comparaiſon

Les termes reçus pour exprimer des ſenſations extérieures, furent transférés à des

être avancé *hors de rang*, *être aſſis plus haut*; ce qui eſt une marque de prééminence parmi les hommes aſſemblés. Juſques-là le mot reſtoit encore à-peu-près dans ſon ſens phyſique. Quand on l'a voulu étendre au ſens moral, on a dit *ex-cellent* pour le *meilleur*, l'objet préférable à tout autre du même *genre*. Quand on a voulu s'en tenir à la ſignification purement littérale, de *cello* on a fait *pro-cella* pour ſignifier *tempête rapide*, *agitation violente*.

Donnons un exemple d'un objet phyſique & réel dont le nom ſerve de Rl. à celui d'une conſidération de l'eſprit purement relative, & d'une relation d'un genre ſingulier, telle qu'eſt par exemple la parenté entre pluſieurs perſonnes. *Frere*, en latin *frater*, en anglois *brother*, & ainſi de même en quantité d'autres langues. Tous ces mots paroiſſent venir de la vieille Rl. celtique *Bru*, i. e. *venter*, *uterus*; de ſorte que le mot *frater*, dans ſa propre ſignification eſt ſynonime d'*uterinus*; l'idée relative contenue dans le mot *frere* ſe trouve

ainſi exprimée par une dérivation tirée d'un objet phyſique. On peut encore remarquer en paſſant ſur ce mot que la terminaiſon *ter*, paroît appropriée dans beaucoup de langues aux mots qui expriment des rapports venus par génération charnelle. Sçavoir, outre le générateur commun *venter*, *Pater* pere; *Mater* mere; *Frater Brother*, i. e. frere; *Siſter*, i. e. ſœur. Dochter. Θυγατηρ, Docter, Daughter, *i. e.* fille, &c.

J'ai dit qu'*empêcher* c'étoit à la lettre *lier les pieds*; & qu'*expédier* c'étoit *les délier*. Cela s'explique tout ſeul par le latin *impedire*, i. e. *pedes intricare*, & *expedire*, i. e. *pedes liberare*. Cette image eſt très naturelle, très-pittoreſque : car il n'y a guères de meilleur moyen d'empêcher un homme d'agir, ou de lui en rendre la facilité. Mais à combien d'*empêchemens* & d'*expéditions* cette allégorie n'a-t-elle pas été transférée. Les Latins s'en ſervent dans un ſens moral tout-à-fait détourné lorſqu'ils diſent *expedit* pour *il eſt à propos*; d'où nous avons fait *expédient*.

Ne diſons-nous pas
dition d'un acte de N
copie aux parties int

Il n'y a ſorte d'in
ne s'aviſe de tranſpo
ſignification intelle
racine qui déſigne la

(*) *Galad* en Ph
Challek (*lapis.*) χα
(*caillou plat,*) d'où vie
s'eſt premierement ſerv
pierres en guiſe de jet
(*durus.*) Challex, au
rocher. Collis. Colli
(deſcendre d'un roch
roide.) Gallet (*caillou*
Cal, en général, rivag
de rochers & de gail
que je crois, les nor
Galli Καλιτοι, Γαλατα
là que toute la régio
de l'Europe ſur la
été nommée *Gallia*,
de Caux.) Callæcia (
pays de Galles.) W
Cala-is (*Portus Icciu*
ce qui eſt une eſpe
commun en géograp
Cale-donia, (*dura*, v
Callis, (ſentier battu,

Ne diſons-nous pas auſſi *délivrer expédition d'un acte de Notaire*, pour en donner copie aux parties intéreſſées ?

Il n'y a ſorte d'image matérielle qu'on ne s'aviſe de tranſporter par métaphore en ſignification intellectuelle. *CAL* eſt une racine qui déſigne la dureté des corps (*);

(*) *Galad* en Phœnicien, (*dureſcere.*) Challek (*lapis.*) χαλιξ (*lapillus.*) Calculus (*caillou plat*,) d'où vient *calculer*, parce qu'on s'eſt premierement ſervi pour *calculer* de petites pierres en guiſe de jettons. Kaled, en celtique (*durus.*) Challex, au pays de Gex, ſignifie *rocher.* Collis. Colline. Calare en italien (deſcendre d'un rocher, gliſſer d'une pente roide.) Gallet (*caillou plat* du rivage de la mer.) Cal, en général, rivage maritime, rivage garni de rochers & de gallet; de-là viennent, à ce que je crois, les noms de Caletes, Celtæ, Galli Καλητοι, Γαλατοι. J'eſtime que c'eſt de-là que toute la région qui faiſoit l'extrémité de l'Europe ſur la grande mer océane, a été nommée *Gallia*, Celtica. Caleti (*le pays de Caux.*) Callæcia (*la Gallice.*) Wallia (*le pays de Galles.*) Wallones (*les Flamands.*) Cala-is (*Portus Iccius.*) Portugal (*Port-Cal*, ce qui eſt une eſpece de pléonaſme aſſez commun en géographie. Cilicia (*lapidoſa.*) Cale-donia, (*dura*, vel *lapidoſa regio.*) Callus. Callis, (ſentier battu, d'où viennent Callere,

de-là vient *Caillou*, *Galet*, *Caledonia. Cilicia*, *Calus*, *Calx. Calcare*, &c. Le grand uſage de manier des corps durs rend les mains *calleuſes*, & la calloſité des mains indique ce grand uſage. Il n'en a pas fallu davantage aux Latins pour fabriquer là-deſſus le verbe *callere*, lorſqu'ils ont voulu exprimer que l'eſprit avoit une pratique uſitée, & une connoiſſance parfaite de quelque ſcience. Ils ont préſenté l'image d'un eſprit *endurci* par l'uſage, comme un ſentier (*callis*) eſt *endurci* pour avoir été battu & fréquenté. Ils ont encore étendu l'image, en diſant *calliditas* pour exprimer le prompt & ſubtil diſcernement acquis par la pratique habituelle des choſes. Cependant alors l'image eſt déja bien loin de ſon original.

Calliditas.) Calx. Calceus, (d'où viennent) Caligæ, Caleçon, Chauſſer.) Calcar. Culco. Calco, (d'où vient Calquer.) Calx. Chaux. Calciner. Calva, (*crâne, tête chauve, teſtnud,*) d'où viennent Calotte & Calot (coquille de noix.) Calvi-mons (*rocher pelé, Chaumont.*) Gelu Glacies. Glarea (*gravier.*) Glaiſe, (*terre dure.*) Caillou. Calus, &c. &c.

Voyez encore com
parler, *avoir de l'in*
qu'un, *pencher en ſa*
des images phyſiques
& comment on expr
de l'ame par les mots
qui ſont la figure des m
C'eſt auſſi une fort bo
que d'avoir nommé
d'eſprit d'une femme q
comme le *coq* agace
ſieurs poules à la foi
d'exemple pour les t
par onomatopée, qu
ſemble le plus diffici
Certainement le nom
oiſeau *gallus* a été
naturelle du glouſſem
n'en faut pas d'autre
d'autres peuples très-
l'ont ainſi nommé natu
poule en langue des
de la N. Guinée. ſe
caquet viennent de
déſigner un babil con

Voyez encore comment ces façons de parler, *avoir de l'inclination pour quelqu'un*, *pencher en ſa faveur* ſont vraiment des images phyſiques de choſes morales; & comment on exprime les mouvemens de l'ame par les mots *penchant* & *incliner*, qui ſont la figure des mouvemens corporels.

C'eſt auſſi une fort bonne peinture naturelle que d'avoir nommé *coqueterie* le caractere d'eſprit d'une femme qui agace vingt amans, comme le *coq* agace & fait l'amour à pluſieurs poules à la fois. Ce mot-ci ſervira d'exemple pour les termes moraux venus par onomatopée, qui eſt la ſource d'où il ſemble le plus difficile de les voir ſortir. Certainement le nom celtique *coq* de notre oiſeau *gallus* a été formé par imitation naturelle du glouſſement de cet oiſeau. Il n'en faut pas d'autre preuve, ſinon que d'autres peuples très-inconnus aux Celtes l'ont ainſi nommé naturellement, & qu'une *poule* en langue des ſauvages Auſtraliens de la N. Guinée ſe dit *cooq*. *Caqueter*, *caquet* viennent de la même R. pour déſigner un babil continuel & importun,

tel que le glouſſement continuel des poules. Les deux termes *caqueter* & *coqueter* ſont preſque ſemblables, parce qu'ils viennent de la même R. quoiqu'ils expriment des idées fort différentes. La derniere n'a plus rien de l'onomatopée ni de l'imitation du cri; & cependant elle en vient, ainſi qu'une infinité d'autres, dont la liaiſon n'eſt pas facile à démêler.

Caprice, qui ſe dit d'une diſpoſition d'eſprit bizarre & déréglé dans ſes ſaillies, ne ſignifie à la lettre que *chevelure crêpue, tête hériſſée*, en italien *capo riccio*. En effet cet extérieur eſt aſſez ſouvent un ſigne d'une telle diſpoſition d'eſprit. On a jadis nommé *Hurepois* ou *Hurepoil* une contrée voiſine de Paris, à cauſe des façons groſſieres des habitans de ce canton, à poil levé, hériſſé & mal peigné. (Voyez FAUCHET, *Antiquit. l.* 4.) *Pellevé* famille éteinte en Normandie, dont un Cardinal, effréné ligueur, portoit pour armoiries une tête à poil levé & hériſſé: le dernier de cette famille eſt mort fol. Pour preuve que *caprice* vient de *capo-*

riccio, on doit remarquer que la derniere moitié eſt caractériſée, & la même que dans le mot *hériſſé* qui vient de l'anglois *hair* (*capillus*) & de *right*, *riccio*, ou *erectus*

Délire, égarement de l'eſprit, folie; *Delirare*, n'eſt autre choſe que *labourer un champ de travers* au lieu de bien ſuivre les ſillons en lignes droites. RL. *Lira*, i. e. *ſillon*. *Lirare* eſt un vieux mot latin qui ſignifie, labourer un champ par raies. Il vient de l'oriental *Nir*, i. e. ſilloner, labourer. *Delirare* ſe diſoit des bœufs qui, en traçant le ſillon, s'écartoient des raies déja tracées. On a depuis appliqué ce mot aux écarts de l'eſprit. . . *Faute*, de *faux* & de *falſitas*, venus eux-mêmes de *falſus* & de *fallere*. *Fall* eſt un ancien mot germanique qui ſignifie proprement *tomber*: nous en avons ſuivi l'idée dans notre idiotiſme françois, *tomber en faute*. Le verbe germanique paroît ſorti de la racine générique *FAL*, *BAL*, qu'on trouve appropriée à déſigner, en quantité de langues, ce qui eſt en haut, en l'air,

Latins. Ainſi *conſidérer* & *contempler*,

élevé, ſupérieur, ſoit phyſiquement, ſoit moralement, ſoit allégoriquement. Les Latins ont emprunté le verbe *Fall* dont la ſignification eſt phyſique pour exprimer une idée morale fort étendue, en diſant *fallere* pour *tromper*, ne pas *tenir* comme on le croyoit : métaphore priſe d'un appui peu ſolide qui *trompe* en *tombant* d'en-haut, lorſqu'on croyoit s'appuyer deſſus. Les Germains s'en ſont auſſi ſervis en ce ſens, en diſant *fœllen* pour *decipere*, d'où vient notre mot *félonie*. Les deux idées ſont raſſemblées dans le mot *félé* par lequel on exprime qu'un vaſe d'argile s'eſt fendu en *tombant* & ne *tient* pas l'eau. On a dit *falſus*, *faux* de tout ce qui *trompe* & ne ſe *ſoutient* pas. Ainſi le terme *faux* pris moralement pour tout ce qui n'eſt ni aſſuré ni vrai, ſignifie, pris phyſiquement, ce qui *tombe*, ne ſe ſoutient pas, & ne reſte pas tel qu'on l'avoit placé.

Aſtuce, artifice de l'eſprit, *aſtutia*, ne devroit littéralement ſignifier qu'*habitation dans une ville*, étant dérivé du grec Ἄστυ, i. e. *Urbs*, *Civitas*. Ainſi *aſtutus* dans

celui que nou

DU

ſon origine ne
ſi l'on eût dit
ſunt ruſtici. Ἀστὸ
pulcher. Mais
manſiones, v
maneo, qui ſort
tere primitif ou
priée par la natu
(n° 78,) à de
fixité.....

Flaterie, e
Flare, *flatus*. L
aux oreilles d'u
qui lui peuvent
de la premiere c
caractériſtique &
des choſes *fluid*
(Voyez n° 80)

Doute, *dubi*
ſe peint par la
l'embarras entre
à duobus incipi
rien Latin.

Souci, peine
qu'une bleſſure

celui que nous venons de décrire, a été

ſon origine ne ſeroit qu'*urbanus :* comme ſi l'on eût dit *civilior & peritior quàm ſunt ruſtici.* Ἀστῶος, i. e. *civilis, urbanus, pulcher.* Mais le même mot Ἄστυ ſignifie *manſiones*, venant de στάω, i. e. *ſto, maneo*, qui ſort immédiatement du caractere primitif ou clef organique *St* appropriée par la nature, ainſi que je l'ai fait voir (n° 78,) à déſigner l'immobilité & la fixité.....

Flaterie, eſt un *ſouffle adouciſſant. Flare, flatus.* Le flateur eſt celui qui ſouffle aux oreilles d'un autre des choſes fauſſes qui lui peuvent être agréables. *Flare* vient de la premiere clef ſimple & organique *FL*, caractériſtique & imitative du mouvement des choſes *fluides*, telles que l'air & l'eau. (Voyez n° 80)....

Doute, *dubium*, incertitude de l'eſprit ſe peint par la racine *duo* qui déſigne l'embarras entre *deux penſées : dubium à duobus incipit*, dit un ancien grammairien Latin.

Souci, peine de l'ame, n'eſt à la lettre qu'une bleſſure corporelle. Le françois ne

chargée d'observer la lune & d'avertir (*monere*) le peuple, si-tôt que sa lumiere

s'en sert qu'au sens figuré : le latin l'emploie également au propre & au figuré ; *saucius* pour *vulneratus* & pour *mœstus*.

VIRGIL.... *Fugit cùm saucias aram*
Taurus, & incertam excussit cervice securim....
At regina gravi jam dudum saucia cura....
LUCRET.... *Unde est saucia amore ;*
Nam plerumque cadunt in vulnus....

Mais le grec n'emploie la R. σκαω que pour *vulnero*. Et ces mots grecs σκαω, σκαζω sont formés sur la clef primitive & organique *SC* qui désigne en général le creux, l'excavation, l'enfoncement, la diminution d'un corps en le creusant ; ce qui est l'effet d'une blessure. (Voyez n° 80.) Voilà comment se forgent les termes intellectuels en passant de langues en langues, du primitif organique & nécessaire au sens propre, & du propre au figuré ; si bien qu'en quelques siécles on en perd tout-à-fait la vue & la connoissance dans leur sens littéral.

Ange, Angelus ἄγγελος signifie *ministre, envoyé,*

fabrique des pièces d'argent ayant cours pour l'échange des choſes uſuelles, qui

envoyé, *meſſager*. Il ſe dit également de tout meſſager de quelque eſpece qu'il ſoit, comme il ſe dit en particulier des ſubſtances incorporelles miraculeuſement envoyées du ciel. Ce nom vient du verbe ἀγγέλω, i. e. *nuntio*, dont le primitif eſt ἄγω, i. e. *duco*, & de même en oriental *agi*, i. e. *duxit*, le tout dérivé de la clef primitive *AC* qui déſigne tout ce qui va en avant. (Voyez n° 225.) Les primitifs n'exprimoient qu'une idée purement humaine & corporelle : le dérivé Ἄγγελος embraſſe à la fois le corporel & l'incorporel. On le trouve employé en parlant d'un miniſtre & d'un meſſager humain, comme en parlant d'un miniſtre & d'un meſſager céleſte. Parmi nous le mot *ange* n'a jamais que cette derniere ſignification, & la plûpart des gens ignorent même qu'il en ait une autre. Combien de fois ne nous arrive-t-il pas de prendre dans le ſens intellectuel, à préſent ſeul uſité, d'anciens faits ; ou de vieilles expreſſions d'anciennes langues qui n'avoient d'abord eu qu'un ſens purement phyſique ?

du bon conſeil, de l'avertiſſement; rôle qu'elle joue dans les poëmes anciens

213. *Maniere ſinguliere de forger les noms des choſes ſpirituelles par images comparatives.*

Les hommes ſont bien moins embarraſſés qu'on ne le croiroit pour impoſer des noms aux choſes ſpirituelles, inviſibles, en un mot, aux êtres qui peuvent le moins tomber ſous les ſens extérieurs. L'imagination les ſert au beſoin, ſans être toujours fort délicate ſur le choix. Comme elle eſt celui de tous les ſens intérieurs qui agit le plus fortement & le plus vîte, elle ſe hâte de revêtir d'une figure quelconque les choſes qui n'en peuvent avoir : ce qui lui donne des facilités pour en forger le nom ſur celui de la figure imaginée. Qu'on veuille peindre une inquiétude qu'on a dans l'ame, provenue d'une cauſe petite en apparence, mais par laquelle on ſent néanmoins à tout moment ſa conſcience gênée & bleſſée, on dit *ſcrupule;* c'eſt-à-dire qu'on va chercher l'image d'une petite pierre qui étant entrée dans le ſoulier, met en peine, & bleſſe le pied en

les accidens des ſubſtances réelles peuvent bien être rangés ici dans la claſſe du

marchant, pour la comparer à l'effet d'un embarras inquiétant qu'on a ſur la conſcience. Car c'eſt-là ce que ſignifie à la lettre le mot *ſcrupulus*. Il ne veut dire autre choſe dans ſon origine qu'un petit éclat de pierre, ou un gravier détaché d'un bloc en le creuſant & l'excavant avec force; & ce terme, comme on l'a vu, n° 80, a ſa racine & ſon onomatopée dans l'articulation organique *SCR*, par laquelle la voix a cherché à peindre l'excavation produite par un mouvement rude.

En langue grecque ψυχη *Pſyché* eſt le nom du papillon. C'eſt auſſi celui de l'*ame* qui toujours en mouvement & en action ſe tranſporte ſans ceſſe çà & là par la penſée. Cette application du terme eſt auſſi une ſuite de la comparaiſon que les anciens faiſoient des *papillons* avec les *ames* ou *manes*, qui après leur ſéparation des corps erroient & voltigeoient ſans ceſſe aux environs de leurs anciennes demeures. Le papillon étoit chez les anciens une eſpece d'hiéroglyphe de l'ame. C'étoit probablement ainſi qu'au tems de l'écriture par images, les anciens,

cation de ce qui eſt externe, à l'opération des ſens intérieurs, qu'on pourroit croire

& en particulier les Egyptiens, écrivoient le mot, *ame*, *penſée*; & le nom de l'objet matériel eſt devenu celui de l'*ame* à qui il auroit été bien difficile d'en donner un qui ne vînt pas d'une pareille ſource. Les Latins ainſi que nous, l'appellent *anima*, c'eſt-à-dire, *ſouffle*, *reſpiration*, non-ſeulement comme un être inviſible & d'une ténuité infinie, mais parce que la *reſpiration* eſt le ſigne propre de l'*animation* & de la vie, & que l'*ame* eſt cenſée ſubſiſter dans le corps tant qu'il *reſpire*.

214. *Facilité de trouver des termes de comparaiſon pour exprimer les qualités ou les relations des objets.*

Que s'il s'agit de nommer, non les êtres même matériels ou ſpirituels, mais quelque qualité abſtraite de ces êtres; ou d'exprimer quelque nuance délicate des idées relativement à ces êtres; l'eſprit humain n'a pas beaucoup à travailler pour trouver des termes de comparaiſon, & donner aux choſes des noms figurés ſur l'image des objets ſenſibles. Quand l'eſprit

dirions littéralement & abſolument (ſi le mot étoit reçu dans notre langue) *choſir*

eſt fortement rempli d'une penſée, l'objet s'en préſente à l'idée avec les acceſſoires & les approximations. Ainſi il a très-naturellement recours à une figure voiſine de l'objet, pour le peindre aux autres comme il le ſent lui-même. On dit : *Dans la* fleur *de la jeuneſſe, l'homme ſe laiſſe entraîner par* le flot des *paſſions ; cependant le tems* s'envole *ſans qu'il s'en apperçoive*, &c. Ces images *fleur, flot, vol*, ſont employées pour rendre la peinture plus ſaillante, en préſentant à l'idée quelques objets réels & bien apparens. Ces façons de parler comparatives conſtituent le ſtyle figuré plus commun qu'on ne le croit, & peut-être plus que le ſtyle ſimple ; plus commun à coup ſûr dans la bouche d'un Sauvage, que dans celle d'un philoſophe. (Voyez n°)

A plus forte raiſon l'image comparée reçoit une application plus facile quand il ne faut que la tranſporter du phyſiqué au phyſique, & non du phyſique au moral. On dit un *os exfolié*, *une feuille de papier*. Pourquoi ? ſi ce n'eſt

on a fait les verbes composés *præ-cellere*, i. e. *être avancé le premier*, & *ex-cellere*, i. e.

parce que ces corps très-minces ont promptement excité avec eux l'idée de *feuille* d'arbre; objet très-mince auſſi. Mais pourquoi ces mots *folium* φύλλον, *feuille*, *flot*, *fleur*? ſi ce n'eſt parce qu'on voit ces parties des plantes ſans ceſſe agitées par le *fluide* de l'air. Et pourquoi ce mot *fluide*? ſi ce n'eſt parce que l'organe a peint, ou cru peindre une impreſſion de ce genre par l'articulation organique & très-liquide *FL*. Vous voyez en effet que tous les mots cy-deſſus, *fleur*, *flot*, *feuille*, *vol*, *fluide*, ne ſont formés que par la lettre de levre *F*, modulée par la lettre de langue *L*, pour former le ſifflé-coulé *FL*, *VL*, (Voyez n° 54,) qui eſt le coup d'organe le plus propre à peindre les choſes fluides. (Voyez n° 80.) Or tous les mots cy-deſſus, en quelque ſens qu'on les employe ſe rapportent primitivement à cette claſſe d'impreſſion ſenſible.

215. *La preuve connue d'un grand nombre de mots de cette eſpece doit établir à*

præ-cellere, i. e.
ex-cellere, i. e.

ſignification eſt ſynonime d'*uterinus*; l'idée relative contenue dans le mot *frere* ſe trouve

précepte général ſur les autres mots de même eſpece, à l'origine deſquels on ne peut plus remonter.

Il ſeroit aiſé de multiplier ces exemples en très-grand nombre. Ceux-ci doivent ſuffire aux perſonnes intelligentes pour les mettre ſur les voies de la maniere dont procède la formation de ces ſortes de termes exprimant des idées relatives ou intellectuelles; pour leur démontrer qu'il n'y en a point de cette eſpece qui ne vienne d'une image, d'un ſon, d'une clef primitive, ou, en un mot, d'un objet extérieur & phyſique; qu'il eſt poſſible d'en remonter quelquefois la chaîne juſqu'au premier germe organique, & de lier les termes intellectuels & abſtraits même avec l'onomatopée ou imitation d'un bruit matériel qui les a réellement engendrés. Dès-lors que ce point eſt bien prouvé; dès qu'il eſt mal-aiſé ſur-tout de démêler le fil de ces ſortes de dérivations, où la racine n'eſt ſouvent plus connue, où l'opération de l'homme eſt toujours vague,

à propos ; d'où nous avons fait *expédient.*

Calé-donia, (*durâ*,
Callis, (sentier battu,

arbitraire & fort compliquée, on doit en bonne logique juger des choſes que l'on ne peut connoître par celles de même eſpece qui ſont bien connues, en les ramenant à un principe dont l'évidence ſe fait appercevoir par-tout où la vue peut s'étendre. Quelque langue que l'on veuille parcourir, on y trouvera dans la formation de leurs mots les mêmes procédés dont je viens de donner ici des exemples.

216. *Inconvéniens qui réſultent de cette méthode imparfaite, dans les uſages, les opinions & les mœurs.*

Tout cela doit ſervir à nous faire voir combien nos termes moraux ſont incertains dans leur ſignification ; combien même ſont incomplettes les idées de cette eſpece. Car les penſées des hommes ſur cet article étant ſi délicates & ſi peu circonſcrites, le moyen qu'un eſprit puiſſe les tranſmettre à un autre avec une entiere préciſion ſans plus ni moins, lorſqu'il n'en peut préſenter l'original à ſes ſens exté-

rieurs ? Le moye
par une approxim
une comparaiſon
primitif qui a ſou
à la dérivation,
juſteſſe ou peindr
choſes ſignifiées ?
vénient qui ſemble
de choſe en ſoi-m
être toute diſpute
incomplette, a qu
conſequences, &
cette méthode imp
ner du côté des m
opinions, & du d
de l'homme travai
eſt travaillé : touj
de netteté dans les
plus on parle, moi
on eſt d'accord. L
n'en peut avoir. C
qui s'en rapporter
l'évidence ? (Voye
plus grand mal pour
s'en tient pas là. La

Calle-dona, (*dura, vel lapidosa regio.*) Callus.
Callis, (sentier battu, d'où viennent Callere,

rieurs ? Le moyen que des termes faits par une approximation si éloignée, par une comparaison si disparate, dérivés d'un primitif qui a souvent si peu de rapport à la dérivation, puissent exprimer avec justesse ou peindre avec ressemblance les choses signifiées ? Cependant cet inconvénient qui sembleroit n'être que très-peu de chose en soi-même, comme devroit être toute dispute de mots ou toute idée incomplette, a quelquefois les plus graves conséquences, lorsque l'application de cette méthode imparfaite vient à se tourner du côté des mœurs, des usages, des opinions, & du dogme. Sans cesse l'esprit de l'homme travaille à ces choses & en est travaillé : toujours on en parle. Faute de netteté dans les idées & dans les mots, plus on parle, moins on s'entend ; moins on est d'accord. La dispute n'a de fin ni n'en peut avoir. Car, où est l'original à qui s'en rapporter pour qu'il décide par l'évidence ? (Voyez n° 10, 70, 41.) Le plus grand mal pour l'humanité est qu'on ne s'en tient pas là. La dispute passe aisément

Gelu Glacies. Glarea (*gravier.*) Glaiſe, (*terre dure.*) Caillou. Calus, &c. &c.

désigner un babil co

du moral au phyſique : c'eſt-à-dire de la diſſenſion à la diſcorde. On ſe diviſe de mœurs comme d'opinions : on s'éloigne de cœur & d'eſprit : on ſe hait, on ſe bat, on s'egorge très-réellement, en conſéquence d'une contrariété d'avis ſur la ſignification de certains mots qui peut-être ne ſignifient rien.

CHAPIT

DES NOM

217. *Les noms propr*
origine ſignifica
ſens dans le lan
ſur les mêmes p
mots d'une lan

218. *Les noms propr*
partie du jargon
Méthode de les
en ſont aiſém
fication.

219. *Des diverſes m*
noms propres,
rentes nations.
des noms héré
uſage ſur les m
de penſer.

220. *De la forme d*
des Orientaux

désigner un babil continuel & importun.

CHAPITRE XIII.

DES Noms propres.

217. *Les noms propres perſonnels ont une origine ſignificative, & forment un ſens dans le langage. Ils ſont formés ſur les mêmes principes que les autres mots d'une langue.*

218. *Les noms propres viennent en grande partie du jargon populaire & ruſtique. Méthode de les former. Cauſes qui en font aiſément perdre la ſignification.*

219. *Des diverſes manieres d'impoſer les noms propres, uſitées par les différentes nations. Introduction de l'uſage des noms héréditaires. Effets de cet uſage ſur les mœurs & ſur la façon de penſer.*

220. *De la forme des noms propres chez les Orientaux & chez les Grecs.*

le dernier de cette famille eſt mort fol. Pour preuve que *caprice* vient de *capo-*

221. *Uſages des Romains dans l'impoſition des noms propres.*

222. *Indication des différentes ſources d'où ſont ſortis les noms héréditaires uſités parmi nous.*

223. *Cauſe de l'impoſition des noms de lieux.*

224. *Les noms perſonnels & les noms de lieux ont conſervé les reſtes de l'ancien langage de chaque pays. Utilités hiſtoriques, critiques & grammaticales qu'on peut retirer de la recherche & de l'examen de ces noms.*

---

217. *Les noms propres perſonnels ont une origine ſignificative, & forment un ſens dans le langage. Ils ſont formés ſur les mêmes principes que les autres mots d'une langue.*

TOUS les mots formant les noms propres ou appellatifs des perſonnes, ont, en quelque langage que ce ſoit, ainſi que les mots formant les noms des

trouve appropriée à designer, en quantité de langues, ce qui est en haut, en l'air,

choses, une origine certaine, une signification déterminée, une étymologie véritable. Ils n'ont, pas plus que les autres mots, été imposés sans cause, ni fabriqués au hazard seulement pour produire un bruit vague. Cependant comme la plûpart de ces mots ne portent à l'oreille de ceux qui les entendent aucune autre signification que de désigner les personnes nommées, c'est sur-tout à leur égard que le vulgaire est porté à croire qu'ils sont dénués de sens & d'étymologie. Il est vrai que l'arbitraire du choix y a plus influé que nulle part ailleurs; & que très-souvent la signification, & par conséquent la dérivation, en reste inconnue par l'ignorance où l'on est des causes particulieres qui les ont fait imposer; par la maniere dont la diversité des prononciations les a défigurés à la longue; par la perte des primitifs dont ils sont tirés & qui faisoient partie de quelque langue ou de quelque jargon aboli. Mais aucun n'a été imposé que sur une signification antérieure & relative à quelque objet de la nature, que

Astuce, artifice de l'esprit, *astutia*, ne devroit littéralement signifier qu'*habitation dans une ville*, étant dérivé du grec Ἄστυ, i. e. *Urbs, Civitas.* Ainsi *astutus* dans

rien Latin.

Souci, peine qu'une blessure

sur une considération particuliere qui a décidé du choix, qu'en conformité de l'usage habituel suivi la-dessus dans chaque pays. Si on faisoit attention à la foule des noms propres qui offrent à l'oreille un sens connu; (Exemple : Nerestan, *Nigrum Stagnum*, ou *Nero-Stagno*; Narmoutier, *Nigrum-Monasterium*; Rochechouart, *Rupes nigra*; (*Schwart* en tudesque *Niger.*) Mortemar en France; Mortimer en Angleterre, *Mortuum mare.* Pontailler en France, Ponfret en Angleterre, *Pons sciſſus*, *Pons fractus.* Pequillin ou Pui-Guillaume *Podium Willielmi.* Du-Chatel, Du-Four, Du-Chesne, La-Riviere, Maisonfort, Richelieu, Châteauneuf, Villeroi, &c.) Si on observoit qu'ils sont tirés de cent causes suffisantes & sensibles, on en concluroit bien vîte que leur formation a toujours été dirigée sur la même méthode générale, & qu'on n'a pas employé une autre maniere pour ceux dont mille causes dérobent aujourd'hui la dérivation que pour ceux où elle reste encore connue.

218. *Les noms*
partie du
Méthode
en font
cation.

Il est très-a
dans ce cas-ci
qué à l'objet
pour désigner
vention partic
distinctif d'une
Or celle-ci ne
fort peu de ten
en vertu duqu
pour elle. De
facilité les no
même changer
gens de villag
de grandes ter
gnorent pas q
changent de n
par l'habitude
donner des so
moindre circ

rien Latin.

Souci, peine de l'ame, n'eſt à la lettre qu'une bleſſure corporelle. Le françois ne

218. *Les noms propres viennent en grande partie du jargon populaire & ruſtique. Méthode de les former. Cauſes qui en font aiſément perdre la ſignification.*

Il eſt très-aiſé de la perdre, ſur-tout dans ce cas-ci où le mot n'étant plus appliqué à l'objet qu'il étoit naturellement fait pour déſigner, eſt tranſporté par une convention particuliere à ſervir comme ſigne diſtinctif d'une perſonne ou d'une famille. Or celle-ci ne peut manquer de perdre en fort peu de tems le rapport de convenance en vertu duquel on avoit adopté ce nom pour elle. De plus on ſçait avec quelle facilité les noms propres s'alterent, ou même changent en entier, ſur-tout parmi les gens de village. Tous ceux qui poſſedent de grandes terres & d'anciens terriers n'ignorent pas que les familles des payſans changent de nom preſque à chaque ſiécle, par l'habitude où ils ſont entr'eux de ſe donner des ſobriquets qui leur reſtent. La moindre circonſtance perſonnelle à un

au figuré ; si bien qu'en quelques siècles on en perd tout-à-fait la vue & la connoissance dans leur sens littéral.

Ange, *Angelus* Ἄγγελος signifie *ministre*, *envoyé*,

homme suffit parmi les gens rustiques pour lui faire imposer un sobriquet qu'on joint d'abord à son nom actuel, mais qui dès la génération suivante reste seul à ses enfans, quoiqu'ils n'ayent plus en eux la convenance qui l'a fait donner. Leur usage, à cet égard, n'est pas nouveau : il ne diffère en rien de celui des anciens Romains, chez qui les familles, même les plus relevées, n'étoient ordinairement désignées que par un surnom tiré de quelque cause personnelle, commune, & quelquefois même ridicule ; en un mot, par un véritable sobriquet. (*Sobriquet*, dit Ménage, de *Subridiculetum*.) Ceux que nos gens de village imposent en leur jargon fort intelligible pour eux, ne le sont guères pour nous. Cependant parmi les noms propres il y en a une infinité de ceux-ci. Car ce sont les campagnes qui peuplent les villes, & non les villes qui peuplent les campagnes. Autrefois dans toute l'Europe, si on en excepte la Grèce & l'Italie, les villes étoient bien moins nombreuses, moins étendues, moins habitées qu'elles ne sont

ciennes langues qui n'avoient d'abord eu qu'un ſens purement phyſique ?

aujourd'hui. Preſque tout le monde, nobles ou roturiers, conquérans ou conquis, libres ou ſerfs, ſeigneurs ou vaſſaux, habitoient les campagnes. Les uns, Barbares d'origine, étoient nobles; parce qu'ils étoient les vainqueurs; parce qu'ils avoient la force & les armes à la main; parce qu'il leur paroiſſoit honteux de travailler eux-mêmes aux choſes néceſſaires qu'ils pouvoient ravir aux autres; parce que la profeſſion militaire, ſi eſtimée chez nous par de meilleures raiſons, étoit la ſeule priſée parmi eux. Les autres étoient ignobles par la loi du plus fort, & par la régle *Malheur aux vaincus;* quoique leur origine Gauloiſe ou Romaine valût au moins celle des Francs de Germanie. Mais en tout tems & en tout pays ces conſidérations ſont ſurtout réglées par l'état des perſonnes. Celui du peuple conquérant & celui de la nation vaincue ont été confondus dans la ſuite des ſiécles par les viciſſitudes des choſes. On peut hardiment affirmer qu'il n'exiſte plus guères de familles ſorties du peuple conquérant, leſquelles ayent conſervé ſans

pule; c'eſt-à-dire qu'on va chercher l'image d'une petite pierre qui étant entrée dans le ſoulier, met en peine, & bleſſe le pied en

interruption dans ce long intervalle l'état de leur ancienne origine. Sans parler du plus grand nombre, qui ſont éteintes; la pauvreté réduiſant la plûpart des autres aux profeſſions regardées comme ignobles, les a remis au niveau des conditions communes, dont pluſieurs d'entr'elles ont pu ſortir de nouveau par les mêmes voies dont celles qui étoient reſtées dans l'état d'abbaiſſement, ſe ſervoient pour s'élever. On ne peut douter que preſque toutes les familles aujourd'hui ſubſiſtantes ne viennent originairement de gens de village. Le petit nombre eſt de ceux qui les habitoient comme anciens poſſeſſeurs de fiefs & de biens nobles. Le grand nombre eſt de payſans qui ayant acquis une fortune plus aiſée, ſont devenus bourgeois habitans des villes. Parmi ceux-ci pluſieurs ſe ſont autrefois, & ſucceſſivement annoblis, ſoit par les armes, ſoit par les emplois, ſoit par une poſſeſſion non conteſtée. Ainſi c'eſt dans le langage des campagnes & dans les mœurs ruſtiques qu'il faudroit principalement chercher l'origine des noms propres, leur va-

anciennes demeures. Le papillon étoit chez les anciens une espece d'hiéroglyphe de l'ame. C'étoit probablement ainsi qu'au tems de l'écriture par images, les anciens,

leur significative, & la cause de leur imposition. Mais pour pouvoir rendre raison de chacun, il faudroit sçavoir de quelle province une famille est originaire; entendre le jargon populaire de cette province, & connoître la cause qui a fait imposer le nom : ce qui est impossible.

219. *Des diverses manieres d'imposer les noms propres, usitées par les différentes nations. Introduction de l'usage des noms héréditaires. Effets de cet usage sur les mœurs & sur la façon de penser.*

Chaque nation a là-dessus des usages particuliers : autant de peuples, autant de manieres d'imposer les noms personnels. Les Occidentaux modernes suivent presque par toute l'Europe l'habitude venue des Romains, d'en donner un propre & distinctif à chaque famille, & de les rendre héréditaires des peres aux enfans dans chaque race. Au contraire les Orientaux, tant anciens que modernes, sont dans l'usage de donner un nom particulier à chaque per-

main n'a pas beaucoup à travailler pour trouver des termes de comparaiſon, & donner aux choſes des noms figurés ſur l'image des objets ſenſibles. Quand l'eſprit

ſonne de la même race, quoiqu'ils diſtinguent la race elle-même par une dénomination propre & commune à tous ceux qui en deſcendent : *Les Meimnades, les Macchabées, les Barmécides, les Ottomans.* Chez eux le nom propre de la perſonne eſt ordinairement quelque titre ou épithete arbitraire qu'un pere, ſelon ſa fantaiſie, donne à ſon enfant; quelque aſſemblage de mots formant une courte phraſe dont le ſens eſt agréable ou de bon augure. La Gréce preſque par-tout peuplée de colonies orientales ſuivoit le même uſage. Les Grecs employoient ſouvent auſſi la forme patronimique : c'eſt-à-dire qu'ils appelloient une perſonne *fils d'un tel* en y joignant le nom de ſon pere : *Æacides, Pelides, Atrides, Heraclides ;* coutume ſuivie par les Ruſſes [*Alexiowits* fils d'Alexis, *Fœdorwits*, fils de Fœdor, *Petrowna* fille de Pierre; *Iwanowna*, fille de Jean :] par les Hollandois [*Janſſon* Johannis filius, *Ariſclaſz* Adrianus Nicolai filius, *Diricz* Theodorici filius,] & fréquemment auſſi par les Anglois [*Richardſon, Thomſon,*

il ne faut que la transporter du physique au physique, & non du physique au moral. On dit un *os exfolié*, *une feuille de papier*. Pourquoi ? si ce n'eſt

Filz-james, *Filz-Moris* :] & par les Juifs [*Maimonides. Ben Ezra, Ben Iſraël.*]

On ne voit pas au juſte en quel tems les Romains ont commencé d'avoir des noms héréditaires, contre la coutume de la plûpart des autres nations antérieures à eux. Les premieres familles où je trouve un nom conſtamment héréditaire ſont celles de *Marcius* & des *Tarquins*. Le pere, l'aïeul & les deux fils du roi *Marcius*, Sabins d'origine, portoient le même nom. *Tarquin* l'ancien étoit d'Etrurie, & d'une famille originaire de Corinthe. Son pere s'appelloit *Démarate* ; mais ſa poſtérité retint conſtamment le nom de *Tarquin*. *Tarquinia*, femme du roi *Servius*, étoit ſa fille : *Tarquin* le Superbe étoit ſon petit-fils : *Sextus Tarquinius* fils de celui-ci, *Tarquinius Aruns*, *Tarquinius Collatinus* mari de Lucrece, & pluſieurs autres contemporains de même nom, étoient de la même famille. Ainſi, ſoit que l'origine de cette coutume vînt des Sabins, ſoit que ce fût un des uſages étruſques que *Tarquin* l'ancien eût apportés à Rome

sensible.

215. *La preuve connue d'un grand nombre de mots de cette espece doit établir*

avec beaucoup d'autres que nous sçavons être venus de-là; soit qu'il ait commencé par quelqu'autre cause à s'introduire alors à Rome, c'est à-peu-près vers ce tems qu'on voit naître un usage qui pour lors parut peut-être indifférent & sans conséquence, & qui depuis a si prodigieusement influé sur les mœurs & sur la façon de penser des hommes.

Au rapport de Varron, les Romains dans les commencemens, ainsi que les Latins leurs ancêtres, ne portoient qu'un seul nom; comme les noms de *Remus*, *Romulus*, *Faustulus*, *Amulius*, *Numitor* en font foi. Ce fût des Sabins & des Albains qu'ils emprunterent, après le mêlange des nations, la coutume d'en prendre plusieurs. *Numa Pompilius* leur second roi, Sabin de naissance, paroît en avoir apporté l'usage. On sçait que *Pompilius* étoit son nom véritable. *Numa* est un surnom qui signifie *législateur*. Il fut en effet celui des Romains. Le surnom précede ici le nom propre, contre l'usage que les Romains suivirent constamment

dès qu'il eſt mal-aiſé ſur-tout de démêler le fil de ces ſortes de dérivations, où la racine n'eſt ſouvent plus connue, où l'opération de l'homme eſt toujours vague,

depuis de ne le placer que le dernier.

Selon cet uſage chaque perſonne portoit trois noms, un perſonnel [*prænomen*,] un de famille, ſucceſſif du pere aux enfans & qui ne changeoit pas; c'étoit le nom véritable [*Nomen;*] un d'épithete ou de ſobriquet par lequel on diſtinguoit les branches d'une même race [*cognomen.*] Nous en uſons à-peu-près de même en France. Nous avons trois noms, celui du baptême qui eſt perſonnel, quoique commun à une infinité de gens de races différentes, comme le prénom des Romains; celui de la famille, qui eſt le véritable nom héréditaire; & celui d'une terre que l'on prend pour diſtinguer les différentes branches d'une même ſouche. L'uſage des noms héréditaires eſt très-ſagement établi. Il a, comme je l'ai remarqué, prodigieuſement influé ſur la façon de penſer & ſur les mœurs. Il fixe & perpétue la gloire des gens illuſtres & des bons citoyens: il eſt fait pour inſpirer à leurs deſcendans une noble émulation. On ſçait quel admirable effet il a produit chez les Romains. Rien n'a

précision ſans plus ni moins, lorſqu'il n'en peut préſenter l'original à ſes ſens exté-

plus grand mal pour
s'en tient pas là. L

peut-être contribué davantage à la grandeur de la république que cette méthode de ſucceſſion nominale, qui incorporant, pour ainſi dire, la gloire de l'Etat à la gloire des noms héréditaires, joignoit le patriotiſme de race au patriotiſme national. On ſe récrie ſouvent ſur la folie que chacun a pour ſon nom, mais très-mal-à-propos, ce me ſemble, puiſqu'il n'y a rien de plus naturel; j'oſe même le dire, de plus raiſonnable. Tous les hommes ont l'amour de la propriété, & n'ont pas tort de l'avoir; car il eſt juſte & même fort heureux d'aimer ce qui eſt à ſoi par préférence. Mais qu'avons-nous qui ſoit plus à nous, & qui nous appartienne d'une maniere plus incommutable, plus inaliénable que notre nom? La poſſeſſion de tous les autres biens eſt précaire dans une famille. Titres, terres, fortune, honneurs, tout varie & change de mains. Il n'y a au monde que cette petite propriété ſyllabique qui ſoit tellement à une race, que rien ne peut la lui enlever, ſi elle veut la conſerver. Perſonne n'eſt

n'eſt certain qu'une p
autre que celle-ci,
cendance, tant qu'el
l'amour de la propr
donc pas par préfére
qu'il n'eſt pas poſſibl

220. *De la forme de*
les Orientaux, (

On peut encore a
la ſignification d'une
nous reſtent des langu
nicienne, aſſyrienne
que ces noms ſont en p
ne ſont qu'un aſſembla
ſignifiant pour la plûp
neur; & que ces mots
répétés ſont aiſés à r
mots qu'ils compoſer
excelſus. Sara, *Domi*
chi-ſedech, *Rex juſ*
Abibal, *Pater Deus*.
lech-Carth, *Rex urb*
tart, *Aſtrum*, *ignis po*

plus grand mal pour l'humanité eſt qu'on ne s'en tient pas là. La diſpute paſſe aiſément

n'eſt certain qu'une poſſeſſion quelconque, autre que celle-ci, reſtera dans ſa deſcendance, tant qu'elle durera. Pourquoi l'amour de la propriété ne ſe fixeroit-il donc pas par préférence ſur la ſeule choſe qu'il n'eſt pas poſſible de perdre ?

220. *De la forme des noms propres chez les Orientaux, & chez les Grecs.*

On peut encore aujourd'hui démêler la ſignification d'une partie des noms qui nous reſtent des langues hébraïque, phœnicienne, aſſyrienne, égyptienne; parce que ces noms ſont en petit nombre; qu'ils ne ſont qu'un aſſemblage de pluſieurs mots ſignifiant pour la plûpart des titres d'honneur; & que ces mots ſe trouvant ſouvent répétés ſont aiſés à reconnoître dans les mots qu'ils compoſent. Ab-ram, *Pater excelſus.* Sara, *Domina*, *Regina.* Melchi-ſedech, *Rex juſtus.* Adad *unicus.* Abibal, *Pater Deus.* Melicerte, ou Melech-Carth, *Rex urbis.* Eſther, ou Aſtart, *Aſtrum*, *ignis potens.* Chinaladan,

ou Khan-el-adon *Princeps-fortis-dominus.* Sennacherib, ou Senny-cherif *Presbyter nobilis.* Benjamin, *filius doloris.* Mercheretz *herus terræ.* Bacchus, ou Barchush Dio-Nyſius *filius Arabiæ*, *Deus Nyſſæ.* Sapor, ou Schah-Pour *Rex Deus*, ou ſelon d'autres *Regis filius.* Les noms des anciens Rois d'Aſſyrie ne ſont qu'un amas de titres honorifiques : Sardanapale, ou Aſar-adon-Baal (*Rex Dominus-Deus.*) Nabuchodonoſor, ou Nabo-Chadon-Aſar (*Propheta* vel *divinus Dominus Rex.*) Ces titres chez les peuples Sabéites ont un rappport aux aſtres qu'on appelloit ainſi, & dont les Souverains prenoient les noms. Le docteur Hyde explique le nom de Pileſer, ou Belaſſar, par *Jovi-Martius :* Baal ou Bel étoit la planette *Jupiter*, & Azer ou Ader la planette *Mars.* La méthode de compoſer les noms propres d'un aſſemblage d'expreſſions uſitées & ſignificatives ſubſiſte aujourd'hui dans toutes les langues orientales modernes qui ont parfaitement con-

ſervé le génie des an
Exemples : Mahome
Amurat, *Deſir :* M
par Dieu : Soliman
Lumiere : Tamerlan,
Dara, *Souverain :* C
pagnon d'Alexandre.
zadeh, *Fille d'une f*
neuſe : Schemſelniha
Gulhindi, *Roſe m*
Roſe-Grenade : Giaul
Chemame, *Pomme*

Quoique les Gre
même, il ne paroît pa
même eſprit. Leurs no
à la vérité quelque cho
equos. Alexandre *præ*
chares, *populo gratus*
pugnans. Amphitryon
mene, *fortis fœmina*
voie aucun rapport d
le nom & la perſon
eux il paroît purer
ſans autre cauſe que l
poſiteur.

ſervé le génie des anciennes à cet égard. Exemples : Mahomed, *Louable :* Morad, Amurat, *Deſir :* Muſtapha, *Elu, Choiſi par Dieu :* Soliman, *Pacifique :* Nour, *Lumiere :* Tamerlan, *Fer boiteux :* Darius, Dara, *Souverain :* Chandorſaheb, *Compagnon d'Alexandre.* Pariſatis, ou Perizadeh, *Fille d'une fée :* Roxane, *Lumineuſe :* Schemſelnihar, *Soleil du jour :* Gulhindi, *Roſe muſcade :* Gulnare, *Roſe-Grenade :* Giauhare, *Pierre précieuſe :* Chemame, *Pomme de ſenteur.*

Quoique les Grecs en ayent uſé de même, il ne paroît pas que ce ſoit dans le même eſprit. Leurs noms propres ſignifient à la vérité quelque choſe (Philippe, *amans equos.* Alexandre *præſervans vir.* Demochares, *populo gratus.* Nicomaque, *victor pugnans.* Amphitryon, *duplex bos.* Alcmene, *fortis fœmina,*) mais ſans qu'on voie aucun rapport de convenance entre le nom & la perſonne nommée. Chez eux il paroît purement arbitraire & ſans autre cauſe que la fantaiſie de l'impoſiteur.

221. *Usages des Romains dans l'imposition des noms propres.*

Les Romains nous ont indiqué eux-mêmes de quelle source ils tiroient leurs prénoms ; quelles causes en déterminoient ordinairement le choix. *Lucius*, celui qui étoit né à la pointe du jour (*Lucis.*) *Manius* celui qui étoit né le matin (*Manè.*) *Gayus* ou *Caïus*, à cause de la joie que sa naissance donnoit à ses parens (*Gaudium.*) *Cnæus*, celui qui naissoit avec des marques sur le corps [*Nævus.*] *Aulus*, celui qu'on n'avoit élevé & nourri qu'avec beaucoup de peines & de soins [*alere*]. *Marcus*, *Quintus*, *Sextus*, ceux qui étoient nés aux mois de Mars, de Juillet [*Quintilis,*] ou d'Août [*Sextilis.*] On appelloit aussi *Quintus* & *Sextus* le 5e & le 6e enfant. *Publius* celui dont la mere étoit accouchée en plein air hors de chez elle & dans un lieu public ; chose qui pouvoit souvent arriver aux femmes de ce peuple long-tems rustique. On appelloit aussi *Publius*, celui qui étoit resté orphelin avant l'âge

partie de quelque langue ou de quelque jargon aboli. Mais aucun n'a été imposé que sur une signification antérieure & relative à quelque objet de la nature, que

de puberté [*Pupillus* ou *Pubis*] : car ce n'étoit qu'à cet âge qu'on commençoit à porter les prénoms. *Tiberius* celui qui étoit venu au monde dans une maison voisine du Tibre. *Spurius* celui dont l'origine tenoit de la bâtardise. *Servius* l'enfant qu'on avoit conservé en perdant la mere [*servare*], &c. (Voyez VALERE-MAX. *l. x.*) On avoit ordinairement l'attention de ne pas donner le même prénom à deux freres : car c'étoient les prénoms qui marquoient la distinction individuelle des personnes de même nom. Les filles n'avoient ni prénom ni surnom. Elles ne portoient que le nom de la famille. La fille de Scipion s'appelloit *Cornelia*, celle de Métellus *Cæcilia*, celle de Ciceron *Tullia*, &c.

Quelquefois les Romains nous apprennent aussi la valeur significative des noms de famille. *Æmilius* [agréable], &c. Souvent elle se présente d'elle-même, comme *Porcius* celui qui nourrit ou fait commerce de porcs, *Fulvius* le Roux; *Flavius*, le Blond, &c. Ils tiroient les surnoms de mille causes ou circonstances

différentes. Du lieu de l'origine, *Collatinus*, *Maluginenſis*. Du métier qu'on faiſoit; *Metellus*, ouvrier à gages, *metallo conductus*. *Aurifex* orfevre. De la culture des légumes, *Cicero*, *Piſo*, *Lentulus*. De l'habitude du corps, *Coſſus*, front ridé; *Scaurus*, boiteux; *Plautus*, pied large; *Sura*, gras de jambe; *Strabo*, louche; *Cocles*, borgne; *Scævola*, gaucher; *Capito*, groſſe tête. De la couleur du teint, *Rufus*, *Niger*, *Albinus*, *Ænobarbus* [Barberouſſe;] *Aquilius* [bazané.] Des qualités de l'ame & du corps: *Cato*, prudent; *Nero*, vaillant; *Druſus*, fort, robuſte; *Brutus*, ſtupide; *Pulcher*, beau. Des penchans, inclinations & goûts; *Catilina*, gourmand, friand, *Catillos-lingens*. *Muræna*, Lamproie; *Orata*, Dorade. De quelques circonſtances de la naiſſance; *Poſthumus*, né après la mort de ſon pere; *Cæſar*, né avec des cheveux; *Agrippa*, né d'un accouchement difficile, *ægrè partus*. De la reſſemblance avec quelque animal, *Vacca*, *Gracchus*, *Aſellio*. De quelques modes introduites, *Fim-*

par l'habitude où ils ſont entr'eux de ſe donner des ſobriquets qui leur reſtent. La moindre circonſtance perſonnelle à un

bria porte-frange ; *Torquatus* porte-collier. Souvent ces ſurnoms étoient acquis d'une maniere très-honorable ; par la faveur du peuple, *Publicola*, *Magnus* : par la conquête de quelques nouvelles provinces acquiſes à l'Empire Romain, *Africanus*, *Dalmaticus*, *Numidicus*, *Iſauricus*. Remarquons ſur les noms propres des familles Romaines, qu'il n'y en a pas un ſeul chez eux qui ne ſoit terminé en *ius* ; déſinence fort ſemblable à l'υἱος des Grecs, c'eſt-à-dire, *filius* : en effet nous ſçavons que *Cæcilius* ſignifie fils de *Cæcula* : *Julius* fils d'Iule : *Æmilius*, fils d'*Æmilos*, &c. par où on pourroit conjecturer que les noms de familles, du moins ceux des anciennes maiſons, ſeroient du genre patronimique, & que c'eſt en cette forme qu'ils furent établis, lorſque les Romains les rendirent héréditaires aux deſcendans, contre l'uſage des autres nations. Peut-être les Romains n'ont-ils pas toujours eu cet uſage eux-mêmes, quoique nous n'en voyions pas nettement le commencement parmi eux.

gnes. Autrefois dans toute l'Europe, ſi on en excepte la Gréce & l'Italie, les villes étoient bien moins nombreuſes, moins étendues, moins habitées qu'elles ne ſont

222. *Indication des différentes ſources d'où ſont ſortis les noms héréditaires uſités parmi nous.*

Parmi nous les noms propres héréditaires ne ſont uſités que depuis peu de ſiécles. Lorſqu'on commença d'en introduire l'uſage, chacun n'avoit de nom propre que ſon nom de baptême, & y ajoûtoit, pour ſe diſtinguer, ſoit le nom du lieu dont il étoit natif, ou qu'il poſſédoit, ou dans lequel il faiſoit ſa réſidence; ſoit le nom de ſa profeſſion; ſoit celui de quelque marque corporelle propre à lui ſervir de ſignalement. On voit par-là que chez nous la méthode de fabriquer les noms eſt fort ſemblable à celle que les Romains employoient pour leurs ſurnoms, & que ces deux peuples les ont tiré des mêmes eſpéces de circonſtances & de conſidérations.

Une coutume religieuſe a dès long-tems porté les Chrétiens à prendre à la cérémonie du baptême le nom de quelque ancien perſonnage béatifié par l'Egliſe,

siécles par les viciſſitudes des choſes. On peut hardiment affirmer qu'il n'exiſte plus guères de familles ſorties du peuple conquérant, leſquelles ayent conſervé ſans

pour la ſainteté de ſa vie, & à ſe mettre ſous ſon patronage & ſa protection. Mais pluſieurs de ceux dont on prend le nom, portoient eux-mêmes durant leur vie ces noms qui n'ont été ſanctifiés qu'après leur mort. Ainſi l'uſage de prendre des noms de Saints n'étoit pas ſi général autrefois qu'il l'eſt aujourd'hui. Il paroît qu'à cet égard la méthode des peuples Chrétiens étoit ſouvent la même qu'ils avoient ſuivie avant leur converſion. On auroit peine à dire quels étoient les patrons de S. Louis, roi de France, de S. François, de S. Charles Borromée. Ceux-ci portoient ces noms par d'autres cauſes; & il en faut rechercher plus loin la premiere origine. Ceux des François étoient Tudeſques. Wachter & M. Jault en ont fort bien expliqué pluſieurs dans leurs dictionnaires. Ceux des Gaulois étoient les uns Celtiques, les autres Romains vû le mêlange des deux nations, depuis pluſieurs ſiécles. Le détail des noms Celtiques ſe trouvent dans les lexiques de cette langue & de ſes dialectes. Ils ont ſouvent

poſſeſſion non conteſtée. Ainſi c'eſt dans le langage des campagnes & dans les mœurs ruſtiques qu'il faudroit principalement chercher l'origine des noms propres, leur va-

de l'affinité avec les noms Tudeſques ; le langage & la nation des Celtes ayant été fort répandus dans la Germanie ; & même beaucoup plus avant, à l'orient & au midi, par un grand nombre de peuplades. De plus, les divers langages des Barbares Européens avoient entr'eux une analogie qu'on y remarque encore d'une maniere ſenſible dans ce qui nous en reſte. Les hiſtoriens de l'antiquité les comprennent ſouvent ſous le nom de *Celtes*, & leur langue ſous celui de *Celtique* : comme dans le Levant on les appelle tous du nom de *Francs*, quoiqu'il n'appartienne proprement qu'aux François, & que la Celtique proprement dite, ne fût que le pays compris entre la Seine & la Garonne.

Les origines connues des noms perſonnels de famille ſont dérivées

1° Des noms de lieux, *Rochefort*, *Nauville*, *Dupré*, *La Fontaine*, *Dugué*, *Champier*, *Deſchamps*, *la Roche*, *la Baume* [i. e. Précipice, lieu eſcarpé.] *Villete*, *Semur*, [i. e. *Sine muro* :] *La*

réditaires des peres aux enfans dans chaque race. Au contraire les Orientaux, tant anciens que modernes, ſont dans l'uſage de donner un nom particulier à chaque per-

Ferté [de *Firmitas*, une ferme, & de *feritas*, un parc de bêtes ſauves.] *Duvivier*, *Dubois*, *Vergier*, *la Cheſnaye*, *Châtillon*, *Beaufremont* [i. e. Montagne de Befroy ou de la Cloche ;] *Montbrun*, *Châteauvert*, &c. Cette origine eſt la plus ordinaire de toutes. La ſignification de tous ceux qu'on vient de lire ſe préſente d'elle-même ; mais il y en a de ſi défigurés qu'on ne peut les reconnoître, ſi on n'eſt d'ailleurs remis ſur la voie. *Briquemaut*, nom d'une famille ancienne, c'eſt *de Pré Grimault*, [*de prato Grimaldi.*]

Les noms de lieux ſont eux-mêmes, comme il eſt aiſé de le remarquer, en tous les pays & en toutes les langue, dérivés de leur poſition phyſique, des productions du terroir, de quelque qualité naturelle ou accidentelle à l'endroit. Les ſeigneurs prenoient les noms des lieux qu'ils poſſédoient. Mais les gens natifs ou habitans du lieu le prenoient auſſi pour ſe faire reconnoître. C'eſt encore a coutume parmi les moines qui ont retenu

par les Hollandois [*Janſſon* Johannis filius, *Ariſclaſz* Adrianus Nicolai filius, *Diricz* Theodorici filius,] & fréquemment auſſi par les Anglois [*Richardſon*, *Thomſon*,

les uſages ainſi que les habillemens des ſiécles de leur inſtitution. Il y a des ordres religieux dont les membres n'ont d'autre nom que celui du baptême, joint à celui de leur lieu natal. Une marque infaillible d'ancienne nobleſſe eſt d'avoir pour nom de famille celui de la terre qu'on poſſede; pourvû qu'on ait, de tout tems connu, porté le nom & poſſédé la terre; ou du moins qu'on ſoit évidemment connu pour deſcendant de ceux qui réuniſſoient les deux circonſtances. C'eſt un article ſur lequel on commet bien des ſupercheries & de bien des manieres. En général il n'y a point de titre de nobleſſe plus clair, moins conteſtable, moins ſujet à la fraude que la poſſeſſion de la même terre, continuée de pere en fils pendant pluſieurs ſiecles; ſoit qu'on n'en porte pas le nom ſoit qu'on l'ait toujours joint à la poſſeſſion de cette terre; ce qui eſt encore mieux.

Comme les lieux ont donné le nom aux perſonnes, il eſt ſouvent arrivé que les perſonnes ont donné leur nom aux

la même famille. Ainſi, ſoit que l'origine de cette coutume vînt des Sabins, ſoit que ce fût un des uſages étruſques que *Tarquin* l'ancien eût apportés à Rome

lieux où elles ont fait de nouveaux établiſſemens, ſoit en bâtiſſant, ſoit en défrichant. C'eſt ce qu'on remarque très-ſouvent dans les campagnes, ſur-tout dans celles où les villages ſont diviſés par hameaux, chacun deſquels porte le nom d'un ancien chef de famille. Les Romains ont autrefois laiſſé leurs noms dans une infinité de lieux, où ils ont eu des habitations, comme *Luzi*, *Germanci*, *Pompone*, c'eſt-à-dire, *Lucii*, *Germanici*, *Pomponii* ſubaud. *Villa*. Coquille en ſon Hiſtoire de Nivernois, en cite grand nombre d'exemples.

2° Des noms de nations, *Allemand*, *le Normand*, *Sarrazin*, *Bretonnier*, *Picart*, *l'Anglois*.

3° Des noms de baptême. Quand l'uſage de porter le nom héréditaire, inconnu aux Barbares & aux Orientaux, mais conſtamment pratiqué par les Romains, a commencé de s'introduire en France, les noms de baptême ſont devenus héréditaires à ceux qui n'en voulurent pas prendre, ou qui n'en avoient pas d'autres à porter,

Pompilius étoit ſon nom véritable. [illegible] eſt un ſurnom qui ſignifie *légiſlateur*. Il fut en effet celui des Romains. Le ſurnom précede ici le nom propre, contre l'uſage que les Romains ſuivirent conſtamment

Pluſieurs maiſons nobles ſont dans ce cas; mais ils ſont ſur-tout aujourd'hui fort communs parmi les familles bourgeoiſes.

Le chriſtianiſme répandu dans un ſi grand nombre de climats, a produit partout de ſaints perſonnages. De plus, j'ai déja remarqué que les noms adoptés au baptême ne ſont pas toujours des noms de Saints, mais ſouvent des noms habituels & anciens chez chaque nation. Ainſi les noms de baptême viennent de toutes ſortes de langues. Il y en de celtiques comme *Richard*; de barbares, comme *Albert*; de gothiques, comme Geoffroy (*Gothofridus*) de grecs, comme *Nicolai*; de latins, comme *Julienne*; d'hébreux, comme *Jeannin*, &c. Au village, pour peu qu'un homme ait un nom de baptême ſingulier, les gens du lieu lui laiſſent ce nom & le continuent à ſes deſcendans, en leur faiſant perdre celui qu'ils avoient auparavant. Mais ils le défigurent étrangement par leur mauvaiſe prononciation. J'en ai ſous les yeux quantité d'exemples, comme *Dauvet* pour *David*, *Safurin* pour *Syl-*

des gens illuſtres & des bons citoyens : il eſt fait pour inſpirer à leurs deſcendans une noble émulation. On ſçait quel admirable effet il a produit chez les Romains. Rien n'a

phorianus. Les altérations nées d'une prononciation vicieuſe qui n'eſt plus aujourd'hui que chez les peuples ruſtiques, étoient communes par-tout, avant que la nation fût inſtruite & lettrée. *Senneterre* ancien ſeigneur de la Ferté, c'eſt *Nectaire*, *Sanctus Nectarius* dérivé du latin *nictare*, i. e. *clignoter* comme font les gens qui ont la vue foible. Ce nom eſt du genre de ceux qu'on a tiré d'une habitude corporelle.

4°Des titres, emplois, arts & profeſſions, ſoit qu'on les exerçât réellement, ou par quelque alluſion en forme de ſobriquet qui y avoit rapport. *Le Prince, le Roi, l'Empereur, l'Evêque, le Duc, Comte, Bailli, Doyen, Lemoine, Prieur, Leclerc, le Maître, Medicis, le Tonnelier, Chevalier, le Veneur, Marchand, Maſſon, Charpentier, Marin, Forgeron, le Fevre, ou Fabri*, &c.

Parmi les noms de cette eſpece-ci, il y en a beaucoup dont la ſignification eſt perdue, parce qu'ils ſont alluſion à des fonctions autrefois uſitées, & dont le non-uſage a

fait abolir le nom. Ceux dont le hazard nous a conſervé le ſens comme *Machecco*, *Colbert*, &c. ſont une preuve de l'impoſſibilité où l'on eſt d'en expliquer beaucoup d'autres, malgré la certitude où l'on doit être qu'ils ſignifient quelque choſe en effet. (Voyez le Dictionnaire de MENAGE ſur ces deux mots).

5° De la forme ou des habitudes du corps. *Petit*, *le Gros*, *le Boſſu*, *le Mingre*, *le Blanc*, *le Noir*, *Brunet*, *Moreau*, *Bureau*, *Teſtard*, *le Beau*, *Joly*, *Tondu*, &c.

6° Des qualités de l'ame & de l'eſprit. *Le Sage*, *Doucin*, *Hardy*, *Martel*, *Prudhomme*.

7° De la reſſemblance vraie ou prétendue avec certains animaux. *Le Belin*, *Mouton*, *Berbis*, *Chevreau*, *Taureau*, *le Bœuf*, *Renard*, *Roſſignol*, *le Coq*, &c.

Ces trois ou quatre dernieres eſpeces ont introduit des noms fort bizarres ſur leſquels Falconet a fait diverſes remarques en parlant de l'établiſſement des noms propres. (Mem. de l'Acad. t. xx, p. 444.) Tels ſont *Huche-chien*, *Eveillé-chien*,

à la grecque, ſa mere, j'y trouverois le

Egorge-cochon, Horloge, Tailleser. Quatre-Parbes, Quatre-sols, Aux-épaules, le Busle, la Busleſſe, &c.

8°. De quelques circonſtances de la naiſſance, de l'âge, de la parenté. *Beſſon*, (gemeau) *Vieux, Lejeune, Frere, Couſin*, &c.

9°. Enfin de mille circonſtances ſingulieres; événemens de la vie d'un homme, faits & perſonnalités, la plûpart du tems, inconnus, propres à lui avoir fait impoſer un titre, une épithete, un ſobriquet, en un mot, une dénomination quelconque.

223. *Cauſes de l'impoſition des noms de lieux.*

Dès qu'il eſt démontré que les noms appellatifs des perſonnes ont leurs ſignifications provenues de cent cauſes variées, il devient inutile de prouver que les noms appellatifs des lieux ont tous auſſi la leur. Dans ceux-ci les cauſes de l'impoſition ſont plus reſtreintes & plus faciles à

nature qui paroît les avoir appropriées à

connoître. Elles sont géographiques, morales, ou personnelles; c'est-à-dire, provenues, soit de la nature & de la situation des lieux ou des productions du terroir; comme *Hollande*: terre creuse, pays-bas; *Hesperie*, pays occidental; *Biledulgerid*, pays des dattes; soit du caractere, des mœurs & des usages de la nation qui l'habite; comme *Belges*, peuple féroce, querelleur; *François*, peuple libre; *Bourguignons*, peuple habitant des lieux clos & murés; soit du nom du fondateur ou de celui d'une colonie survenue: comme *Peloponnese*, isle de Pelops; *Andalousie*, pays des Vandales. De ces trois causes, la premiere étant la plus sensible, est aussi la plus ordinaire. La dérivation par le nom du fondateur ne doit être admise qu'autant qu'on l'a trouvé fondée sur un fait historique bien prouvé. Dans les siécles d'ignorance où l'on écrivoit l'histoire sans critique, on faisoit venir les François de Francus, petit-fils d'Hector; les Bretons, de Brutus; les Medes, de

Medus, fils de
Turk, fils de Ja
soit prêt quelqu
n identique,
dont on le disoit
des monumens
forgé sur celui
admettre son e
l'histoire, sur-to
suffisamment dé
ces faits, de ce
à plaisir. Le plu
comme fabuleux
ne soit accompa
semblables & h
du tems; & de
gine du nom d
S'il est plus que
tion commune
reçue, que la p
des nations,
tirent leurs nom
tendu fondateu
peut-on penser
étymologies du

identiquement qu'une seule & même

La le

Medus, fils de Medée ; les Turcs, de Turk, fils de Japhet. On avoit toujours tout prêt quelque Prince imaginaire, d'un nom identique à celui de chaque peuple dont on le disoit auteur. Malgré le silence des monumens historiques, son nom forgé sur celui de la nation suffisoit pour admettre son existence. Je ne sçais si l'histoire, sur-tout l'histoire ancienne, est suffisamment dégagée de ces noms, de ces faits, de ces étymologies inventées à plaisir. Le plus sûr est de les regarder comme fabuleux, à moins que le récit ne soit accompagné de particularités vraisemblables & bien liées avec l'histoire du tems ; & de chercher ailleurs l'origine du nom des villes & des nations. S'il est plus que douteux, malgré l'opinion commune & presque généralement reçue, que la plus célebre des villes & des nations, Rome & les Romains, tirent leurs noms de Romulus son prétendu fondateur, (Voyez n° 260) que peut-on penser de la plûpart des autres étymologies du même genre ?

La lettre labiale fifflée, doucement

224. *Les noms personnels & les noms de lieux ont conservé les restes de l'ancien langage de chaque pays. Utilités historiques, critiques & grammaticales qu'on peut retirer de la recherche & de l'examen de ces noms.*

Je ne m'arrêterai pas à montrer par un plus grand nombre d'exemples, que les noms géographiques, soit de lieux, soit de peuples, dérivent des trois sources que je viens d'indiquer. La foule de ceux qu'on peut apporter en preuve sur chaque espece est si grande, que d'eux-mêmes ils s'offrent à l'esprit par milliers. On feroit un assez gros livre en se bornant à rassembler en forme de Dictionnaire géographique les noms des lieux, avec l'explication de ce que chacun d'eux signifie. Ce seroit un ouvrage fort curieux que de recueillir en un même volume tout ce que la connoissance de l'histoire & des langues anciennes offre sur cette matiere dans un grand nombre de sçavans écrits où le

détail en eſt répandu. Il n'y auroit guères de nomenclature plus utile. On y démêleroit d'un coup d'œil le vrai ou le faux de quantité de faits & d'opinions hiſtoriques. On y reconnoîtroit la véritable poſition des villes anciennes, dont le nom décrit ſouvent l'aſſiette & la nature du terroir. Le nom moderne n'eſt quelquefois qu'une pure traduction, qu'un renverſement, preſque toujours qu'une altération de l'ancien nom. On a beau chercher le *Portus Iccius*, où Céſar s'embarqua pour l'Angleterre, ailleurs qu'à *Calais*; l'identité du nom, plus forte que toutes les diſſertations conjecturales tirées de quelque argument en faveur d'un autre lieu voiſin, nous ramenera toujours à celui-ci, en voyant que *Cala* ſignifie *Portus*, & qu'*Is* eſt le même mot qu'*Iccius*. On dit que *Samarobriva* eſt le même lieu qu'*Amiens*. Mais on peut auſſi-bien préſumer ſur l'inſpection du mot que c'eſt *Bray-ſur-Somme*, *Briva ad Samaram*, ainſi nommée à cauſe de ſon pont ſur la Somme

percant, pénétrant, allant en avant, ou

car c'eſt ce que le mot *Briv* (*) ſignifie en langue celtique. *Iſpahan*, ſelon quelques auteurs, eſt l'ancienne *Hecatompile*; mais le nom montre au contraire que c'eſt l'ancienne *Iſpadana* c'eſt-à-dire la *Cité des cavaliers*. La cauſe du nom s'y eſt conſervée comme le nom même: car les habitans de cette ville ſont encore aujourd'hui les plus adroits cavaliers de l'univers.

On remarqueroit encore dans ce recueil que des noms tout-à-fait différens par leur ſon & par leur forme ſont abſolument

(*) Bray, *Braium*, i. e. *Lutum*. M. de Valois, dans ſa notice, a très-bien expliqué ce mot qui entre dans la compoſition d'un aſſez grand nombre de lieux géographiques en France; mais le mot *Briv*, *Brik*, *Brig*, qui ſignifie *Pont*, y eſt encore plus commun. Le latin *Briva* & le pont ſur la Somme, qui n'eſt pas à Amiens, mais près d'Amiens à Bray ſur la Somme, ſont autant de preuves de la véritable poſition du lieu, de la correſpondance du nom ancien *Briva* avec le nom moderne *Bray*, & de ſa vraie ſignification en cet endroit-ci.

courbé en pointe

les mêmes par le sens & par l'idée qu'on a voulu exprimer. Qu'il y a beaucoup de synonymes qui ne s'offrent pas pour tels à la vue ni à l'ouïe : comme *Rome* & *Valence*; (Forteresse) *France* & *Phrygie* (pays libre;) *Tyrrheniens* & *Bourguignons* [habitans des enceintes murées]; *Pelasges* & *Nomides* [peuple dispersé, vagabond,] sans que ces peuples ayent entr'eux rien de commun que l'habitude d'un certain usage qui leur a fait imposer le même nom en divers langages. Que les racines des noms géographiques, tirés de la nature & de l'assiette des lieux, sont en très-petit nombre, & reviennent à tout moment dans la fabrique de ces noms. Que celles même qui paroissent différentes à l'œil ou à l'ouïe, ne sont que des synonymes exprimant le même sens en différens langages. Dans un des chapitres précedens, j'ai indiqué par quelle méthode on pourroit retrouver en partie les langues perdues. Mais rien ne fourniroit tant de mots que le recueil des noms géographiques d'un pays, si on parvenoit à démêler leur signification. C'est

Et de même en d'autres langues, sont

là sur-tout qu'ils se sont matériellement conservés comme en dépôt, en même tems que leur force significative est tombée dans l'oubli. Le principal vocabulaire actuel d'une ancienne langue abolie, c'est la table géographique des noms de lieux. Il est certain en effet qu'il n'y a pas un nom de lieu, considérable ou non (car aux champs les moindres piéces de terre ont leur nom particulier) qui n'ait eu sa signification propre en la langue du pays. Plusieurs sont encore intelligibles. Un plus grand nombre ne le sont plus. Leibnitz a dit avec vérité [*Miscellan. Berol. j.* 1.] qu'autant nous voyons de noms de contrées, peuples, villes, rivieres, champs, prés, bois, montagnes, &c. [*ajoûtons*, & de personnes] dont la signification ne nous est pas connue, autant nous pouvons assurer que nous avons perdu de mots dans l'ancienne langue du pays.

CHA;

CHAPITRE XIV.

Des Racines.

225. *Difficulté de remonter une grande partie des mots jusqu'à leur racine organique ou clef primordiale.*

226. *Des racines improprement dites, & des racines absolues.*

227. *Les racines absolues peuvent éprouver par la prononciation des changemens qui rendent leur identité méconnoissable.*

228. *Les vraies racines doivent être considérées en bloc comme des clefs. Exemples des clefs syllabiques. Il y en a même qui ne sont composées que d'un seul caractere.*

229. *Exemple de la maniere dont les dérivés s'écartent de la forme & du sens primordial de leur racine.*

230. *Exemple des écarts prodigieux de l'esprit & de l'abus qu'il fait des*

racines en les employant à exprimer des choſes qu'elles ne ſont nullement propres à dépeindre.

231. *Exemple de ce qu'une racine peut produire en ordre naturel & progreſſif, & de ce qu'elle ne produit qu'en ſous-ordre par une fauſſe application de l'image primitive.*

232. *Une même racine pouſſe des branches de dérivés qui n'ont en apparence rien de commun pour le ſens, le ſon & la figure.*

233. *Premier exemple.*

234. *La néceſſité de combiner le nombre prodigieux des objets & des ſentimens, par le petit nombre des inflexions vocales, a contraint de fabriquer les mots par une méthode de ſynthèſe & d'approximation.*

235. *Autre Exemple.*

236. *Les dérivations équivoques, qui paroiſſent prendre des routes oppoſées, aboutiſſent pourtant preſque toujours à la même racine : nombre infiniment petit des racines.*

237. *Les écarts de l'esprit sont plus fréquens & plus difficiles à reconnoître, que ceux de la figure ou du son.*

238. *On s'écarte quelquefois jusqu'à arriver au point opposé, & à exprimer précisément le contraire de ce qu'on veut dire.*

239. *Source des anomalies dans la fabrique des mots.*

240. *On forme sur une racine nécessaire les substantifs physiques par imitation ou par organisation ; & l'on dérive de ceux-ci, par la même méthode, tous les autres mots d'une langue.*

241. *Les racines sont, pour la plûpart, des mots inusités dans les langues, où ils ne servent qu'à former les mots d'usage, par une méthode de synthèse.*

242. *Cette méthode de synthèse est facile à reconnoître dans tous les langages où l'on fait quelqu'exercice de l'esprit.*

243. *Comparaison des signes radicaux avec les conceptions abstraites.*

244. *Les primitifs sont souvent inusités aussi.*

245. *Exemple des occasions où les primitifs*

qui ſont hors d'uſage ailleurs, ſe ſont conſervés.

246. *Cauſe des variétés de dénomination d'un même objet en différens langages.*

247. *Variations introduites par l'uſage, dans les dérivés d'un même primitif.*

248. *Forme générale des racines & des dérivations par dégrés.*

249. *Cauſe phyſique qui rend inévitable l'altération des primitifs.*

250. *Obſervation particulière ſur l'origine des mots françois.*

251. *Il y a des racines, autrefois venues de notre langue, qui y ſont rentrées ſous une autre forme, & ſous un autre ſon, mais avec la même valeur ſignificative, qui n'eſt plus guères entendue.*

252. *La racine des verbes eſt dans l'impératif.*

253. *Du ſigne radical de la négation & de la formule des locutions négatives.*

254. *Difficulté de connoître la racine organique des particules & des propoſitions.*

255. *Remarques ſur les racines des terminaiſons.*

---

225. *Difficulté de remonter une grande partie des mots juſqu'à leur racine organique ou clef primordiale.*

TOUT ce que j'ai dit juſqu'à préſent des opérations naturelles & néceſſaires de l'organe vocal tendoit à établir l'exiſtence d'un petit nombre de ſons radicaux, dont tous les mots des langages ont tiré leur premiere origine par une grande variété de dévelopemens. Il s'en faut peu que je n'aye ſuffiſamment traité cette matiere, quand j'ai parlé des ſix ordres des mots primitifs, néceſſairement, ou preſque néceſſairement fabriqués par la nature, & réſultans de la conſtruction phyſique des organes vocaux : (*Vid.* Chap. VI.) c'eſt de-là qu'eſt ſortie, immédiatement ou médiatement, la fabrique entiere des mots uſités dans les langages quelconques. Il ne reſte plus qu'à faire ſur les racines

quelques remarques particulieres ; qui indiquer, par l'exemple de quelques fon radicaux, par l'analyſe de leurs dévelop-pemens, comment on doit s'y prendre pour chercher & retrouver les racines; pour obſerver leur propagation, & les rapport bien ou mal établis entr'elles & leurs dérivés : qu'à montrer comment on peut les reconnoître, quoique les mots où on les trouve n'ayent plus aucun rapport de ſignification avec le ſigne radical. On verra ici quelles ſont les cauſes de ces altérations prodigieuſes du ſens primitif : on ſentira que, puiſqu'il eſt rarement poſſible de pouvoir les ſuivre & les reconnoître, il ne faut ni s'étonner qu'on ne puiſſe pas toujours rendre raiſon du procédé, ni exiger qu'on ramene tous les dérivés à leur racine primitive & organique, dont ils ſe ſont ſi prodigieuſement & ſi irréguliérement écartés.

226. *Des racines improprement dites, & des racines abſolues.*

Les racines ſont de deux eſpeces : les

nnes ſont improprement dites ainſi, pour indiquer la ſimple deſcendance d'un mot, ſans qu'il ſoit queſtion de remonter à ſa premiere ſource. (Voy. n°. 76.) Comme lorſque je dis que le verbe latin *Cendo*, i. e. *brûler, luire*, ou, (ce qui eſt la même choſe) que le mot *Canus*, i. e. *blanc, éclatant, blanc de lumiere*, eſt la R. du françois *Chandelier*, par les intermédiaires *Candens*, *Candela*, *Candelabrum*. De même du françois *Candidat*, par les intermédiaires *candeo*, *canus*, *candidus*, *candidatus*, i. e. vêtu de blanc. De même du françois *incendie*, par les intermédiaires *cendo*, *incendo*, *incendium*. De même du françois *cendres*, par les intermédiaires *cendo*, *cinis*, *cineres*. Tous ces mots françois tirent leur origine du mot *cendo*, que je puis appeller leur primitif, parce que je le trouve dans le latin, dont la langue françoiſe eſt la fille immédiate. Mais je ſçais bien que ce mot n'eſt nullement primitif : ce n'eſt que par uſage & par maniere de parler, que je l'appelle ainſi. Si je remontois de la langue latine

à la grecque, ſa mere, j'y trouverois le vieux mot κάω *uro*; *accendo*; & de-là, en remontant à l'oriental, le mot קדח *cadah*, i. e. *incendit*. Avec tout cela, je n'aurois pas encore le véritable primitif, qu'il faudroit chercher plus avant; car je ſens bien que je ne ſuis pas arrivé à la pure racine organique & primordiale. Mais, faute de connoiſſances ultérieures, le mot *cadah* m'en tiendra lieu; & je l'appellerai *racine*, quoique les racines de cette eſpece ne méritent ce nom qu'improprement.

On ne devroit proprement le donner qu'à l'autre eſpece de racines, comprenant les ſons vocaux, nés de la conformation de l'organe indépendamment de toute convention arbitraire, propres à peindre par imitation l'exiſtence phyſique de l'objet exprimé, ou à montrer les rapports généraux, qui ſe trouvent entre certaines impreſſions & certains organes. (Voyez n° 68--80.) Celles-ci ſont véritablement des racines abſolues & primordiales; telles enfin, qu'elles ſemblent données par la

nature qui paroît les avoir appropriées à désigner tout un genre d'idées, toute une espece de modification des êtres. C'est ainsi que nous avons reconnu ci-dessus, par une analyse soutenue, que ST peignoit la fixité; SC l'excavation; FL le liquide & la fluidité, &c. (Voyez n° 79.)

227 *Les racines absolues peuvent éprouver, par la prononciation, des changemens qui rendent leur identité méconnoissable.*

Les véritables racines de cette espece subissent quelquefois de notables changemens jusques dans leurs germes, par la seule diversité que deux peuples, qui emploient egalement cette racine, auront mise dans la maniere foible ou appuyée d'en articuler les élémens, quoiqu'ils y employent exactement les mêmes organes, & dans le même ordre. On auroit peine alors, sans quelque attention, à reconnoître les deux mots si diversement prononcés par deux peuples, pour n'être

identiquement qu'une ſeule & même racine : mais dans les dérivés, où l'altération & la diſſemblance ne ſont que s'accroître, on n'y reconnoît plus rien du tout. Par exemple, les dialectes latins diſent FoRT : les dialectes tudeſques, pour exprimer la même idée, diſent VaLD. Voilà deux primitifs radicaux, qui diffèrent beaucoup à l'oreille, & même à la vûe, d'ailleurs identiques pour le ſens. Analyſons leurs élémens : nous verrons que chacun de ces mots eſt compoſé de trois coups d'organes, donnés par les mêmes organes, & dans le même ordre, ſans autre différence, ſinon qu'ils ſont rudes dans l'un des mots, & plus foibles dans l'autre. Que pourroit-on exiger de plus pour l'identité, lorſqu'on y trouve auſſi celle de la ſignification, ſans laquelle les autres ne prouveroient rien, & ne ſeroient qu'un effet du hazard ? Nous trouverons dans ces deux mots,

1° La lettre labiale ſifflée, rudement ſifflée, ... F

La lettre labiale ſifflée, doucement ſifflée V

2°. La letrre de langue rude . . . . R
La lettre de langue moyenne. . . L

3° La lettre dentale forte . . . . .
La lettre dentale moyenne. . . D

On reconnoît donc, par l'analyſe, ces deux mots, déja les mêmes quant à la ſignification, ſont matériellement auſſi les mêmes, quelque diſſemblables qu'ils euſſent paru d'abord. La différence eſt encore plus marquée dans les dérivés *Forteresſe* & *Validité*. Qui ſe douteroit qu'ils ſont ſortis de la même racine ? Ne pouſſons pas plus loin cette minutieuſe anatomie, qui ne feroit qu'ennuyer & fatiguer le lecteur. Il ſentira, ſans peine, par ce ſeul exemple, combien dans le parallele des langues on trouveroit de mots, diſparates en apparence, qui néanmoins ſe trouvent tenir à la même racine, lorſqu'on a la patience de la déterrer à fond, & de la diſſéquer dans le plus exact détail.

228 *Les vraies racines doivent être considérées en bloc comme des clefs. Exemples des clefs syllabiques. Il y en a même qui ne sont composées que d'un seul caractere.*

Il seroit peut-être plus juste & plus à propos de considérer chaque racine véritable de ce dernier genre, non par la voyelle ni par ses consonnes, mais en bloc comme une figure hiéroglyphique, comme un caractéristique (ou clef à la chinoise), représentant d'une maniere nécessaire (à ce que je crois, mais si l'on veut conventionnelle ou habituelle) l'objet extérieur d'un certain genre qui a frapé l'oreille ou la vue. J'ai déja donné des exemples très-sensibles de ceci, (Voyez *ibid.*) En voici un autre qui n'est pas moins frapant; & j'en rassemblerois un grand nombre, au besoin, si j'avois dessein d'épuiser la matiere. Le caractere *AC* doit être considéré en lui-même comme désignant dans le sens propre ou figuré tout ce qui est pointu,

perçant, pénétrant, allant en avant, ou qui agit de cette maniere. C'eſt ſous cette clef *AC* que la multiplicité des noms de choſes qui déſignent de telles actions ou de tels effets viennent ſe réunir.

Ἀκή. pointe.
Ἀκάζω. aiguiſer.
Ἀκαλήφη. ortie.
Ἄκανθα. épine.
Ἄκατος. barque légere à proüe pointue.
Ἀκινάκης. cimeterre.
Ἀκμή. dard, point, vigueur pénétrants.
Ἄκων. trait, javelot.
Ἀκόνη. pierre à aiguiſer.
Ἀκονίτον. herbe qui tue.
Ἀκοστή. orge piquant, bled barbu.
Ἄκρα. ſommet, ſommité, pic, pointe qui s'avance.
Ἀκτίν. rayon.
Ἀκούειν. écouter attentivement, prêter, dreſſer, pointer l'oreille.
Ἀκίς. bleſſure.
Ἀγκών. coude, angle.
Ἄγκιστρον. hameçon.

Ἀγκύλος. courbé en pointe.
Ἀγλαὸς. brillant, rayonnant.
Ἀκρόαμα. pointe, jeu de mots.
Ἄκος. douleur aiguë.
Ἄκυρον paille, tige, baguette, barbe d'épi.
Ἀιγυπιὸς. oiseau de proie, oiseau à serre pointuë, &c.

Acus.	Acre.
Acuo.	Aigre.
Alacer.	Aigu.
Acies.	Aiguille.
Acinus.	Acide.
Acumen.	Acier.
Acetum.	Agacer.
Aculeus.	Aigrette.
Acerra. Navette pointue par les deux bouts.	Aigle.
	Aquilin.
Acervus. Monceau en pointe.	Ancre.
Accipiter.	Angle.
Accipio.	Anguille.
Angor.	Angoisse.
Anxietas.	Agonie, &c.
Angulus.	
Anguſtia.	
Anchora, &c.	

Et de même en d'autres langues, sans parler de divers autres dérivés dont le sens n'a plus de rapport au caractere radical, comme *ancilla*, servante qui donne le bras à sa maîtresse d'ἀγκὼν *cubitus*. De même d'ἀγκὼν (*cubitus*) les Grecs ont donné au concombre le nom d'ἄγγουριον parce qu'il est long & *coudé*. Mais sur ce dernier mot grec, les Vénitiens apellent *Angouri* une grosse pasteque verte, ou melon d'eau tout rond, qui n'est ni oblong ni *coudé*.

Tous ces mots paroissent venir originairement de l'oriental עקם *pungere* dont *AC* est le caractere radical. Je n'ai pas besoin d'avertir que le mot latin *ago*, agir, aller en avant, vient de la même R. ainsi que ses composés & ses dérivés sans nombre en tant de langues.

L'articulation rude R par laquelle l'organe frôle l'air, c'est-à-dire le pousse d'un mouvement suivi, mais par soubresaults, forme seule une clef ou germe radical servant à nommer la classe des choses rapides, roides, rudes, ruineuses, rompues, qui

ont des inégalités ou des rugosités, &c; un mot susceptible de maniere ou d'autre, soit activement, soit passivement, d'un mouvement vif & réitéré par soubresaults, tel que l'organe le peint en l'effectuant sur l'instrument vocal; en cherchant à rendre l'image de la chose même par l'image du mouvement qu'elle opere ou qu'elle a reçu. Ces termes imitatifs, par rudesse ou râlement, sont nombreux en chaque langue, parce qu'ils ont à peindre un effet très-commun dans la nature; effet dont la peinture peut d'ailleurs être aisément appliquée par métaphore aux choses intellectuelles & morales. Je ne citerai que quelques-uns de ceux qui peignent l'action physique, laissant à part le nombre prodigieux de leurs dérivés où cette action est allégoriquement exprimée.

Ῥάζαγος.	*Strepitus.*
Ῥαίνω.	*Irroro.*
Ῥάκτης.	*Præcipitium.*
Συῤῥάσσω.	*Confligo.*
Ῥόγχος.	*Fremitus narium.*

ῥόμβος.	*Rota.*
ῥεῦμα.	*Fluentum, fluxio.*
ῥύμη.	*Impetus.*
διαῤῥέω.	*Interfluo.*
ῥῆξις.	*Fractura.*
ῥίγεω.	*Horreo, rigeo.*
ῥίνη.	*Lima.*
ῥίπτομαι.	*Præcipitor.*
ῥόθος.	*Fremitus aquarum.*
ῥοῖζος.	*Stridor.*
ῥύω.	*Traho.*
ῥώμη.	*Robur, &c.*

Rado.	
Raſtrum.	*Irrito.*
Rapio.	*Rigor.*
Rabies.	*Rima.*
Ramentum.	*Ringo.*
Rarus.	*Ripa.*
Raucus.	*Rivus.*
Remex.	*Rixa.*
Retro.	*Robur.*
Rhedæ.	*Rodo.*
Rhenus.	*Rota.*

Irrigo.	*Roſtrum.*
Rubus.	*Ruo.*
Ructus.	*Ruptura.*
Rudera.	*Rupes.*
Rudis.	*Ruſcus.*
Rumor.	*Rutilus.*
Rumpo.	*Rutrum.*
Ruga.	*Rurſus*, &c.

Racler.	Rainure.
Rage.	Râler.
Rape.	Ronce.
Ravir.	Rapt.
Rauque.	Raſoir.
Rame.	Rateau.
Rapide.	Raie.
Ruer.	Rive.
Ruine.	Riviere.
Rot.	Rogue.
Ronfler.	Rompre.
Rabot.	Roue.
Roide.	Rouler.
Rigoureux.	Ruiſſeau.
Rugir.	Rumeur, &c.

Sans parler de tant d'autres mots où le frôlement de langue, ſe joignant à d'autres articulations des organes voiſins, ſert de baſe & de principe d'énonciation, tels que *FR*, *SCR*, *STR*, &c. ſans parler auſſi de la prépoſition *re*, qui en tant de langages eſt conſacrée à exprimer le mouvement de l'action répétée & continuée par itération.

&c.

229. *Exemple de la maniere dont les dérivés s'écartent de la forme & du ſens primordial de leur racine.*

Je viens de citer le mot *ancilla* (ſervante) venu d'ἀγκὼν (coude;) & le coude a été ainſi nommé à cauſe de ſa figure en *angle*. Ce mot *ancilla*, lorſqu'il eſt iſolé, ne tient plus rien à l'idée générale d'aigu, de perçant, d'anguleux. Il offre un exemple de la prodigieuſe extenſion que prennent les racines organiques & abſolues, telles que la R. *AC*, à force de diverger & de ſe propager de branches en branches. On y voit comment les idées en

&c.

s'écartant de près en près par de petites routes détournées, parviennent en peu de marches à ſe trouver fort loin du point du départ; & comment elles forcent les racines ſimples & originales à dériver avec elles, à varier de ſon & de figure, en ſecond, troiſieme & quatrieme ordres, correſpondans aux ordres & aux nombres d'idées ſucceſſivement entées les unes ſur les autres. *AC* eſt l'expreſſion générale de ce qui eſt aigu. Ἀγκύλος ſignifie en particulier une ligne courbée, pliée en pointe, un angle, un crochet. Ἀγκών eſt plus particuliérement le pli des os du bras, le coude. De-là vient qu'à Rome on a nommé *ancilla* une ſervante dont la fonction propre, ſemblable à celle de nos écuyers, étoit de donner le bras, le coude à ſa maîtreſſe, lorſqu'elle marchoit par les rues : comme on y nommoit *ancile* le bouclier qu'on portoit ſur le coude. Mais comme *ancilla* étoit une eſpece de ſervante, on y a bientôt appellé de ce nom toutes les ſervantes domeſtiques d'une maiſon, quel que fût leur emploi. Le vieux verbe *anculo* dérivé d'*ancon* y eſt

devenu ſynonyme du verbe *miniſtro* dérivé de *manus*, & a ſignifié toute ſorte de ſervice quelconque. Après être deſcendu du général au particulier, on a remonté du particulier à une autre eſpece de généraliſation qui n'a plus rien de la précédente.

230. *Exemple des écarts prodigieux de l'eſprit, & de l'abus qu'il fait des racines, en les employant à exprimer des choſes qu'elles ne ſont nullement propres à dépeindre.*

On a pu remarquer dans l'exemple précédent qu'en même tems que l'eſprit vague & dérive d'idées en idées, il ſe tient toujours attaché au ſon radical par lequel la nature lui avoit indiqué d'exprimer ſa premiére idée; & qu'il s'y tient, malgré le changement qu'il apporte en ſa maniere de conſidérer les objets. En uſant de cette méthode, il s'écarte de ſon point fixe fort vite & fort loin. Telle une corde attachée par un bout en ſe déployant de plus

en plus par l'autre bout, parcourt des terreins de diverſes natures.

Donnons un autre exemple où l'on verra comment l'eſprit, ſans perdre de vue la clef radicale, la figure primordiale & caractériſtique qu'il avoit ſaiſie, va cheminant & s'égarant d'idées en idées, d'objets en objets, parce que dans le nombre des perceptions qu'offroit un objet, l'eſprit s'eſt particuliérement attaché à l'une d'entr'elles, & tournant là ſa conſidération, a ſenti réveiller en lui l'idée d'un autre objet lié au précédent par cette modalité d'exiſtence. Mais ce nouvel objet entrant dans l'idée avec tous les acceſſoires qui lui ſont propres, l'eſprit en prend occaſion de ſe jetter ſur une nouvelle conſidération qui lui amene un troiſieme objet auſſi revêtu de ſes acceſſoires propres, & ainſi de ſuite en ſuite, de ſous-ordre en ſous-ordre. Cependant l'eſprit, en s'écartant ainſi, ſe tient toujours attaché au ſon ou à la figure radicale ſur laquelle étoit formé le nom du premier objet; ſi bien qu'il ne manque pas de former ſur ce ſigne primitif

les noms des objets secondaires ; quoiqu'il n'y ait plus aucun rapport entre ses considérations subordonnées, & la premiere considération qui avoit déterminé le nom par un signe primitif. En effet la modalité d'existence qui rangeant le premier objet dans une certaine classe d'êtres, avoit déterminé l'organe vocal à lui donner un tel nom propre & convenable, ne se trouve plus dans les objets secondaires ; ceux-ci ayant au contraire d'autres modalités qui auroient dû les faire comprendre dans d'autres classes. Il arrive néantmoins que le mot reste établi, quoique ce que l'on a voulu exprimer par le mot n'y soit plus.

L'exemple va rendre ce raisonnement plus clair. *ST* est le signe radical, l'expression organique & primitive qui désigne la fixité, l'immobilité des objets : on comprend sous cette clef générale toute cette modalité d'existence, presque par-tout exprimée par l'articulation dentale *ST*. (Voyez n° 79.) Voilà le premier ordre générique & absolu. Passons au second. On a vû que dans le nombre prodigieux des

aſtres de la nuit, tous (à l'exception de cinq ou ſix) reſtoient fixes & immobiles dans les mêmes parties du ciel; là-deſſus on a nommé les aſtres *Stellæ*, i. e. les fixes, à la différence des cinq non-fixes qu'on a nommées *Planetæ*, i. e. errantes. *Stellæ dictæ à ſtando quia ſemper fixæ ſtant in cælo.* (ISIDOR. iij, 70.) Voilà un ſecond ordre né de la conſidération particuliere de fixité que l'eſprit a choiſie par préférence, au lieu de tout autre qu'il auroit pu choiſir, en nommant les étoiles, les *Lumineuſes*, les *Nocturnes*, &c. En un mot, en les apellant *Stellæ*, il a peint leur état d'immobilité; il a déſigné qu'il les diſtinguoit des planettes errantes, & qu'il les rangeoit dans la claſſe des objets fixes. Juſques-là il ne s'eſt guères écarté de ſon premier ordre : le mot & l'idée ſe conviennent : l'expreſſion vocale & la conſidération de l'eſprit marchent encore enſemble. Mais elles vont incontinent s'écarter. On a vu que les étoiles parſemoient le fond du ciel de points brillans : autre effet qui n'a nul rapport à la fixité. On a ſaiſi cet autre effet & abandonné le premier; & voyant

voyant que la peau du lézard marqueté étoit de même parsemée de points plus colorés, on a nommé cet animal *stellio* par comparaison d'un objet à l'autre. Voilà un troisieme ordre où il n'est plus question de considérer la classe des objets fixes, mais celle des objets marquetés. Cependant pour former le nom du nouvel objet on a continué de se servir du signe radical de fixité qui ne lui convient plus, mais seulement à l'objet précédent. Ce n'est pas tout, on s'est figuré que le lézard stellion, en quittant, comme d'autres reptiles, sa peau qui seroit un excellent remede en medécine, la dévoroit pour empêcher l'homme d'en profiter, *devorare eam; quoniam nullum animal fraudulentiùs invidere homini tradunt: indè stellionis nomen aiunt in maledictum translatum.* (PLIN. XXX, 10.) Sur cette imagination que le lézard stellion étoit enclin à frauder l'homme, on s'est avisé de nommer *stellionat* l'espece de contrat de vente frauduleuse qu'on fait d'une chose qu'on ne possede déja plus. C'est un quatrieme ordre

de mots où le ſigne radical de fixité reſte toujours, quoiqu'il ne ſoit plus queſtion de la claſſe des objets fixes, ni même de celle des objets marquetés, mais ſeulement d'une nouvelle claſſe d'objets trompeurs. Ainſi l'opération de l'eſprit pervertiſſant l'opération de la nature qui avoit réſervé une certaine eſpece d'analogie à dépeindre la fixité, s'aviſe de l'employer encore pour dépeindre la maculature, & la tromperie que l'articulation dentale ST ne figure point du tout à l'oreille.

231. *Exemple de ce qu'une racine peut produire en ordre naturel & progreſſif, & de ce qu'elle ne produit qu'en ſous-ordre par une fauſſe application de l'image primitive.*

Voyons encore, ſur une autre racine, les divers ordres de dérivations ſucceſſives ſe développer de branches en branches, ſur une même racine à laquelle elles n'ont plus qu'un rapport matériel de figure ſans aucun rapport intellectuel de ſignification.

Développons dans cet exemple avec quelque détail ce qu'une racine peut & doit naturellement produire, en le distinguant de ce que les hommes y ont (pour ainsi dire) enté par un continuel abus de la dérivation. L'organe se sert de *l'articulation labiale* jointe au *frôlement de langue FR*, lorsqu'il veut peindre l'action de briser, de mettre en morceaux; ce son *pouſſé* & *rude* lui paroissant propre à peindre une telle action. Voilà le germe d'où sort le premier ordre; *PHouR* (en hébreu) *FRegit, FRango, FRio, FRico, FRagor, FRuſtum*, &c. (en latin.) BRiser, *BRoyer*, &c. (en françois:) & si le mouvement est très-vif, & la chose brisée fort menu, l'oriental redouble la syllabe, pour marquer cette action poussée à l'excès: il dit PHaRPHaR, *fruſtulatim diffringere.*

Le latin applique cette peinture au bled moulu & entiérement brisé: il dit *FaR*, *FuRFuR*, *FaRina*; c'est un second ordre, où l'image générale est appliquée à caractériser un objet particulier.

L'usage qu'on fait de la *farine* est de la

cuire pour la manger. Le latin qui veut nommer le lieu où on la fait cuire, tire du mot *FaRiNa* tous les élémens du nouveau nom qu'il veut fabriquer ; & dit *FuRNus*. Voilà un troiſieme ordre. Le françois dit auſſi *FouR*, & appelle *FouRNeau* tous les lieux fermés, tous les vaiſſeaux où l'on fait du feu ; ſans égard à l'uſage auquel on les emploie ; ce qui eſt encore en ſous-ordre.

Après que la farine eſt cuite au *FouR*, le pain, aliment néceſſaire, eſt la principale proviſion dont on a ſoin de *FouRNir* ſa maiſon. Mais on généraliſe cette expreſſion *fournir*. On l'emploie pour, *apporter des proviſions quelconques*, *ſe pourvoir de quelque choſe que-ce ſoit* : c'eſt un quatrieme ordre. De plus on emploie ce mot en des ſignifications impropres : on va juſqu'à dire qu'un cheval a bien *fourni* ſa carriere, pour exprimer qu'il a bien fini ſa courſe : on le dit auſſi d'un homme qui a vécu avec honneur, lorſqu'il a bien fini ſa vie. Autre ſous-ordre.

L'italien fait pis ; car il dit tout ſimplement

fornire pour *finire : e fornito ; c'eſt fait, c'eſt fini :* comme s'il diſoit *voilà tout ; on vous a tout livré, tout fourni.*

Ce cinquieme ordre eſt ſi éloigné du premier germe, qu'à la vue d'un tel exemple, on ne doit pas s'étonner qu'il ſoit difficile d'aſſigner la cauſe de tant de termes uſités dans le langage, lorſqu'ils y ſont arrivés par des routes ſi extraordinaires, & ſi peu analogues aux images que le premier germe cherchoit à peindre. C'eſt néanmoins ce qui arrive continuellement dans les langues par l'exceſſif abus que les hommes font des mots.

Que ſi nous prenons à préſent quelques autres des premieres branches immédiatement ſorties de la racine FR, nous verrons ſortir de *FRuſtum*, *FRuſtro FRuſtra FRaus*, &c. De *FRango*, *FRagilis* (*FRéle :*) *amFRactus* (détour, route en ligne courbe ou briſée :) *FRaces*, (marc des fruits preſſurés,) d'où on a tiré *FRaadus* (odeur de pourri ou de moiſi :) *FRagment ; FRanges : FRaiſes*, (paliſſades :) *inFRaction : réFRactaire*, &c. De

FRio, (BRoyer) *FRivolus*, qui à la lettre signifie *réduit en miettes*, & qui en notre langue ne s'emploie qu'au figuré: *FRetin*, &c. De *FRico*, *FRotter*: *FRetiller*; *ERitillus* (cornet à remuer les dés:) *FRinguer*: *FRingilla* (FRiquet sorte d'oiseau:) *FRinguant*; *FRipper*: *FRippon*: *FRoisser*: *FRayer* un chemin: *FRayer*, parlant du poisson qui *FRotte* en passant la femelle ou ses œufs, &c. De *FRagro*, qui signifie à la lettre *BRoyer des fleurs* dans la main pour en extraire la senteur, *quoniam odor*, *FRactâ specie*, *major est*, ainsi que l'explique Servius, *FRagrantia* (bonne odeur:) *FRaga*, *FRaise*, fruit d'une odeur admirable, &c. De *FRumen* qui signifie la partie de la bouche & de la langue qui broye les alimens, rumine & avale; *FRumentum* (bled) *FRuctus* (*FRuit*) *FRuor* (jouir. *Frui est vesci*, à *frumine*, *quæ est summa pars gulæ*, dit Donat.) *FRuges*, *FRugi* (homme FRugal, homme sobre, & figurément, homme de bien, &c.) On a dit *FRui* pour *jouir* en général, de quelque maniere que ce

fût ; parce que la choſe dont on jouit le plus, c'eſt du produit des fonds de la terre.

Si nous reprenons la racine ſimple *FR*, comme deſtinée par ſon inflexion rude & pouſſée à dépeindre un mouvement violent capable de rompre & de briſer, nous verrons que par-là même, elle produit immédiatement *FuRo : FuRor ; FuRia : FeRa* (d'où viennent *FieR*, *FéRocité*, *eFFaRé* :) *FRemo* (*FRémir* de colere ; & ſi l'action vient d'un ſentiment plus foible, la voix recule ſon inflexion au dedans en le portant de l'organe labial à l'organe *dental ;* au lieu de *FRemo* elle dit *TRemo*, *TRembler ;* comme *FRacas*, ſi l'action eſt moins forte, c'eſt *TRacas :*) *FRendeo* (grincer des dents, ſerrer avec les dents,) d'où vient *FRenum : FRagor*, d'où viennent *FRayeur*, *eFFRroy*, *eFFRroyable : FeRio* (FRaper :) *FeRveo*, d'où viennent *FRetum*, *FeRveur*, *FReTer*, &c.

La même inflexion rude & pouſſée qui la rend propre à dépeindre un mouvement violent, une action puiſſante, paroît avoir

fait éclore le primitif *FoRt*, *FoRtis*, *FoRce*, & les nombreux dérivés de ce primitif.

Si nous reprenons de nouveau cette même racine *FR* d'une maniere encore plus ſimple, & purement phyſique, comme lorſqu'elle ne veut qu'imiter au naturel les choſes qui ſont le même bruit, telle qu'eſt, par exemple, la viande qu'on jette dans l'huile bouillante, elle produit *FRigo*, *FRire*, *FRiller*, *FRiand*, *FRricaſſée*, *FRicandeau* : & en ſous-ordre *Friſer*, (tourner les cheveux avec un fer chaud) *Friſure*, &c.

Par une autre imitation naturelle de ſon propre bruit elle produit *FRôler*, *FRedonner*, *FRitinnire*, *FRoncer*, *BRuire*, *BRailler*, *BRaire*, &c. On voit aſſez que les mots françois *BRiſer*, *BRoyer*, *BRéche*, &c. n'ont pas d'autre racine primitive que cette ſimple inflexion de l'organe.

Je citerois mille exemples ainſi détaillés; s'il eſt vrai toutefois que j'en puiſſe citer mille, & que ce ne ſoit pas d'un bien plus petit nombre de racines organiques que

ſont ſortis de ſiécles en ſiécles tous les mots de toutes les langues d'Orient & d'Europe.

232. *Une même racine pouſſe des branches de dérivés qui n'ont en apparence rien de commun pour le ſens, le ſon & la figure.*

Les choſes par cent lignes variées, quelquefois même croiſées, s'éloignent de leur deſcendance de degrés en degrés, à tel point qu'on ne ſe doute plus qu'il y ait de parenté réelle (pour me ſervir de ce terme) entre certaines expreſſions, qui ſe trouvent cependant être de la même famille, lorſqu'on en ſuit la filiation juſqu'à la premiere ſource d'une nombreuſe poſtérité diſperſée. Tout ſe rallie en repliant la troupe ſur le centre commun dont elle s'étoit écartée. Il ſuffit, dit judicieuſement Johnſon, pour conſtater l'identité d'étymologie entre deux mots, malgré leur diverſité de ſignification, qu'on puiſſe conjecturer ſur certains veſtiges qui ne diſparoiſſent jamais

entiérement, que le paſſage de l'un des ſons à l'autre n'étoit pas impoſſible ; & l'on aura toujours ce degré de certitude, ſi les deux ſons peuvent être compris ſous une même idée générale.

233. *Premier exemple.*

On ſent combien ce procédé ordinaire à l'eſprit humain peut produire de filiations dérivées. Les hommes ont tant de manieres d'enviſager les choſes, de les rapprocher les unes des autres ſous un certain aſpect, de les unir par des rapports ſouvent imaginaires qui ſont plutôt dans la tête de l'homme que dans l'objet, qu'on ne finiroit pas ſi l'on vouloit détailler la variété de procédés par leſquels l'homme parvient à dériver de la même racine une quantité d'objets fort diſſemblables. Bornons-nous à quelques exemples.

Le nom de *Verſailles*, ce village aujourd'hui ſi ſuperbe, paroît déſigner qu'on l'avoit bâti dans une terre défrichée, ou nouvellement labourée : *Verſaliæ, terræ*

Verſatæ, comme *Eſſarts* d'eſſarter, & *Noailles* de *Novalia* terres novales. Il vient donc de *Verſus* ou *Vertere*. D'autre part le mot *Verſus* dérivé de *Vertere terram* ou de *Vertere boves* ſignifie à la lettre *un ſillon*, une *ligne de labourage*. Il a depuis ſignifié en cette langue un *vers*, c'eſt-à-dire une ligne d'écriture quelconque, ſoit proſe ou poëſie; parce qu'on a comparé la ſuite des lignes ſur le papier à la ſuite des ſillons dans un champ. Pour nous, au lieu d'appeller ainſi toutes ſortes de lignes écrites, nous avons reſtreint dans notre langue la ſignification du mot *vers* aux lignes de poëſie ſeulement. Qui pourroit ſe figurer que trois choſes auſſi différentes entr'elles qu'un ſillon, une ligne de poëſie & le château de Verſailles, euſſent leurs noms tirés de la même racine? Que la racine qui ſignifie *retourner* n'eût elle-même aucun rapport apparent à aucune de ces trois choſes? Ainſi naiſſent les noms des choſes. La moindre petite circonſtance relative ſuffit pour les déterminer. Le bœuf trace une ligne ſur la terre avec la charrue;

la main trace une ligne ſur le papier avec la plume. Il n'en a pas fallu davantage : d'autant mieux qu'il y a eu un tems où la direction des lignes d'écriture étoit la même que celle des ſillons, la ſuivante recommençant du même côté où finiſſoit la précédente ; ce que l'on appelloit écriture *bouſtrophée*, c'eſt-à-dire, comme les *bœufs ſe retournent* en labourant. Il reſte encore quelques inſcriptions tracées de cette maniere. *Verſus vulgò vocati ſunt quia ſic ſcribebant antiqui, ſicut aratur terra : à ſiniſtrâ enim ad dextram primùm deducebant ſtylum : deinde convertebantur ab inferiore & rurſum ad dextram Verſus : quod & hodie ruſtici* Verſus *vocant.* (ISIDOR. vj, 13.) *Apud nos hodie* Verſus *dictus eſt à* Verſuris, *id eſt, à repetitâ ſcripturâ eâ ex parte in quam deſinit. Primis enim temporibus, ſicut quidam aſſerunt, ſic ſoliti erant ſcribere. Ut enim à ſiniſtrâ parte initium facere cœpiſſent & duxiſſent ad dextram, ſequentem cuſtodire adhuc in ſuis liris ruſtici : hoc genus ſcripturæ dicebant* Bouſtrophem *à boum verſatione. Unde*

adhuc in arando ubi desinit sulcus & undè alter inchoatur, Versura *proprio verbo nuncupatur.* (MARIUS VICTORIN. lib. j.)

234. *La nécessité de combiner le nombre prodigieux des objets & des sentimens, par le petit nombre des inflexions vocales, a contraint de fabriquer les mots par une méthode de synthèse & d'approximation.*

Les hommes en prenant l'habitude de réunir ainsi une multitude d'expressions sous une même idée générale, & abstraite, rendue par une seule & même inflexion de la voix humaine, n'ont eu besoin pour dénommer toutes sortes d'objets que d'un petit nombre de primitifs, & que d'un nombre de racines beaucoup moindre encore. C'est une méthode naturelle de synthèse qu'ils emploient par instinct, par un premier mouvement, sans s'en appercevoir, sans raisonner là-dessus. Elle est prompte & commode, mais peu réguliere, (Voy. n° 173;) car elle les conduit à tout

moment à de prodigieux écarts, Elle a la ſource dans le nombre infini des objets extérieurs & des idées intérieures que l'homme eſt obligé de rendre par le nombre très-borné des inflexions poſſibles à la voix humaine : ce qui entraîne la néceſſité de combiner une quantité d'idées ſur la même articulation, puiſqu'on n'a que ce de moyens pour produire une infinité d'effets.

Si nous diſons, *vague* de la mer, *vaciller*, *vagiſſement*, nous nommons trois choſes fort différentes, dont nous allons voir les expreſſions ſe replier ſans peine ſur le même primitif employé dans les langages divers à rendre la même idée générale. *Vague* eſt un adjectif dont on ſe ſert tant au propre qu'au figuré; *une démarche vague*, *un diſcours vague*; c'eſt un mot commun à pluſieurs langues pour un branlement, un mouvement continuel, ſoit incertain, ſoit d'oſcillation. On croit que la Ꝟ. eſt le teuton *Wagan*, i. e. *motitare*. *Waage* en hollandois, *Wage* en bas ſaxon, *Woge* en haut allemand, *Vague* en françois, i. e. *Unda*,

fluctus ; d'où vient le françois *voguer*, de même le latin *Vagus*, *Vagari*, pour désigner une démarche incertaine & sans arrêt, & peut-être aussi, *Veho*, *Vectus*, *Via*, *Viator*, & les dérivés de ces derniers termes, comme le françois *Voiture* ; ce qui peut être confirmé par les termes allemands *Wag*, i. e. Chariot, *Wag-meſtre*, i. e. Chef des équipages. Dans les langues tudeſque *Wago*, i. e. *abyſſus* : *Wag*, i. e. *lacus* ; en gothique *Wagid*, i. e. *Commotus eſt*. *Wage* en allemand, i. e. balance, bras de balance qui oſcille. *Vectis* en latin, i. e. Levier, bras de ſtatere. *Waga*, i. e. Lit à bercer, berceau, d'où vient, à ce que je crois, le latin *Vagitus*, & le françois *Vagiſſement*, pour ſignifier les cris d'un petit enfant qui veut être bercé.

Du mot latin *firmus* nous avons fait l'adjectif *ferme*, pour déſigner une poſition ſolide & non vacillante. Nous avons auſſi appliqué l'épithete aux qualités du cœur & de l'eſprit. *Affirmer*, *confirmer*, c'eſt aſſurer ſolidement ou de nouveau l'exiſtence d'une choſe ou d'un fait. *Confirmation* eſt le ſacrement où les Chrétiens renouvellent à

l'Eglise leurs vœux faits au baptême. *Fermes*, sont les piéces de bois qui terminent par le haut & arrêtent l'assemblage de la charpente d'un toît. Nous disons *fermer* une porte (*firmare portam*) pour, l'arrêter, l'empêcher de balancer, d'être ouverte & mobile. Puis nous avons dit *fermer*, *renfermer*, pour, resserrer, tenir clos sous une porte, ou dans un lieu non-ouvert. *Fermes* sont les lieux clos dans les campagnes, les maisons d'agriculture, où l'on renferme les fruits de la terre après la récolte. *Fermier* est le cultivateur des campagnes à qui ces fruits appartiennent, pour un prix qu'il en donne annuellement au propriétaire du fonds, &c. Voilà comment les hommes appliquent les mêmes expressions à toute sorte d'usages & de sens différens. *Ferme* pour *métairie* peut venir de *firmitas*, lieu fortifié où l'on se mettoit en sûreté, lieu propre à se mettre à couvert. Mais j'adopte plus volontiers l'autre cause de dérivation. On a commencé dans le bas empire à se servir en latin dans ce sens des mots *firma* & *firmarius*.

235. *Autre Exemple.*

Donnons encore de ceci un autre exemple fortement caractériſé. *Etoile*, *ſtipulation*. *conſiſtance* ſont trois mots de notre langue très-diſſemblables aſſurément de ſon & de figure. Quant au ſens & à la ſignification, il ne ſemble pas qu'il ſoit poſſible d'en trouver qui ayent moins de rapports. Ils viennent néanmoins de la même idée générale, de la même figure ſimple, de la même racine organique exprimant toute une modalité d'être, ſçavoir la fixité preſque partout exprimée par l'articulation dentale ST. (Voy. n° 79.) *Etoiles* de *ſtellæ*; c'eſt-à-dire *fixes*. Cela s'entend; & je viens de l'expliquer ſuffiſamment (n° 227,) où j'ai ſuivi la deſcendance de certains termes qui ſortoient en particulier de cette branche, *ſtella*. Mais ceux que j'examine en ce moment ne deſcendent que de l'aſcendant commun : la parente vient de plus loin. *Stipulation* ſignifie la convention d'un marché, d'un contrat, l'acte de traité écrit

par-devant notaires entre les parties contractantes. Ce mot vient du latin *ſtipula*, i. e. une tige de paille, une petite baguette. Dans les ſiécles groſſiers des Latins, & de même dans les nôtres, la maniere de conclure un marché étoit de partager une paille entre les contractans, ce qui s'appelloit *ſtipulare. Dicta autem* ſtipulatio *à* ſtipulâ. *Veteres enim quando ſibi aliquid promittebant* ſtipulam *tenentes frangebant quam iterùm iungentes, ſponſiones ſuas cognoſcebant.* (Ibid. lib. v, cap. 24.) L'hiſtoire nous raconte quelque choſe de pareil ſur la piéce de monnoie rompue lors du traité ſecret entre le roi Childeric chaſſé de ſes Etats & Wiomar ſon ami; &, comme nous le verrons bientôt, cette piéce de monnoie pouvoit être une baguette de métal. On voit des traces de cet uſage dans l'ancienne maniere de donner les inveſtitures, en rompant un petit morceau de bois, dont on retrouve quelquefois les fragmens roulés à l'extrémité du parchemin des Chartes. (Voyez Du-Cange.) « Autre-» fois, dit Furetiere, on donnoit un *feſtu*

» à l'acquéreur, quand on faisoit une vente
» en signe de réelle tradition : ce qu'on
» observe encore en quelques coutumes
» de France entr'autres à Verdun. On avoit
» aussi coutume anciennement, quand on
» faisoit quelque obligation de rompre une
» paille ou un bâton, dont chacun des con-
» tractans emportoit un morceau, qu'ils re-
» joignoient après pour reconnoître leur
» promesse : ce qu'on a fait depuis en
» France pour les contrats de commerce
» maritime ou de louage de vaisseaux, au
» moyen des écritures coupées appellées
» *charte-parties*, par la raison, dit le pré-
» sident Boyer, que *per medium carta in-*
» *cidebatur*, *& sic fiebat carta partita*,
» parce qu'au tems que les notaires étoient
» moins communs, on n'expédioit qu'un
» acte de la convention qui servoit aux
» deux parties. On le coupoit en deux pour
» en donner à chacun sa portion. Elles les
» rassembloient au retour pour connoître
» si elles avoient satisfait à leurs obliga-
» tions. Ce qu'il atteste avoir vu encore
» pratiquer de son tems ; de même qu'en

» uſoient les Romains dans leurs ſtipula-
» tions en rompant un bâton dont chacun
» en gardoit un morceau pour en conſerver
» la marque. » De cet uſage de contracter avec une paille, vient notre phraſe proverbiale ; *rompre la paille*, pour *conclure un marché*, proverbe que le mot *rompre* nous fait ſouvent prendre en ſens contraire pour *rompre un marché*. Moliere dit, (Dép. amour. Act. IV, Sc. 4 :)

Il faut rompre la paille. Une paille rompuë
Rend entre Gens d'honneur une affaire conclue.

Le latin *ſtipula*, i. e. un petit tronc, une petite tige, eſt un diminutif de *ſtips* ou *ſtipes* un *tronc*, une tige d'arbre, ainſi nommé parce qu'il eſt droit, fixe, immobile ; *quia ſtat.*

Quant au mot *conſiſtance*, on voit aſſez qu'il vient de *conſtans*, *conſiſtere*, termes compoſés ſur le verbe ſimple *ſtare*, i. e. être droit, être immobile & fixe : de ſorte que toutes ces expreſſions ſi éloignées les unes des autres ſe rapportent également au primitif *ſto* tiré de la racine organique ST ; clef générale appropriée

par la nature à exprimer toute idée d'immobilité.

Observons que l'on donne d'autres étymologies toutes différentes, & fort probables aussi, du mot *stipulation*, qui loin de nuire à la maxime que j'ai avancée sur les racines organiques ne font au contraire que la confirmer davantage. Les uns veulent que le terme *stipulare* vienne de la stabilité du traité irrévocablement convenu. *Hoc nomine inde utitur quod* stipulum *apud veteres* firmum *appellabatur fortè a* stipite *descendens.* (Instit. de verb. obligat. l. iij, tit. 16.) Stipulatio *dicta quasi* fixum *adstringendæ obligationis vinculum.* (Paul. recept. sentent. l. v, tit. 7.) *στυφω enim astringo & alligo significat.* Les autres veulent que le terme *stipulare* soit venu de l'argent qu'on donnoit pour le marché. C'est l'opinion de Varron (*Ling. lat.* lib. iv,) qui peut être bonne ; car on sçait que l'ancienne monnoie s'appelloit *stipes*, *stips*, parce qu'elle étoit grossiérement faite en forme de petites baguettes de cuivre liées en faisceaux ; & par cette

raiſon, les Romains avoient retenu la vieille coutume de nommer la paye du ſoldat *ſtipendium*. *Stipendium à ſtipe appellatum eſt quòd per ſtipes, id eſt, modica æra colligitur.* (ULPIAN. *ad Edict.* l. xvij.) J'entre exprès dans ce détail, pour montrer que, quelqu'opinion qu'on adopte, la premiere ſource reſte également la même, & que tous les primitifs, que l'on veut donner au mot *ſtipulation*, ſortent, tous les uns comme les autres, du verbe *ſto*, & de la Pl. organique ST. C'eſt une marque démonſtrative que la régle eſt bonne, puiſque toutes les routes que l'on prend y conduiſent toujours. Ici plus il y a d'incertitude ſur la deſcendance, mieux l'origine eſt confirmée. On ne diſpute pas ſur le premier auteur de la filiation, mais ſur la deſcendance par une ou par une autre branche.

236. *Les dérivations équivoques, qui paroiſſent prendre des routes oppoſées, aboutiſſent pourtant preſque*

toujours à la même racine : nombre infiniment petit des racines.

Je pourrai dans la ſuite donner pluſieurs autres exemples d'étymologies dont la filiation intermédiaire ſe trouve également recevable en bonne critique de divers côtés qui ne paroiſſent pas avoir entr'eux le moindre rapport, & qui néanmoins, en les ſuivant, viennent enfin tous aboutir au point de la même racine organique. En un mot, il y a dans les langues de l'univers des millions de termes dérivés, mais bien peu de mots originels. Le nombre de ces racines monoſyllabes, quoique grand, ne l'eſt point aſſez, pour n'être pas facilement écrit ſur un ſeul quarré de papier. (Voy. n° 12.)

237. *Les écarts de l'eſprit ſont plus fréquens & plus difficiles à reconnoître, que ceux de la figure ou du ſon.*

Dans un tel intervalle de ſéparation, dans une marche ſi bizarre de l'eſprit,

dans une ſi grande diſconvenance de la peinture avec l'objet qu'on a voulu peindre, comment reconnoître la raiſon ſuffiſante de l'impoſition des noms, & retrouver leur véritable racine primitive, lorſqu'il n'y a plus de monument qui ait rendu le fil des idées permanent, & tranſmis la connoiſſance de l'irrégularité des ſallies de l'eſprit ? Il eſt rare d'en pouvoir ſuivre la piſte ; car l'idée toute intérieure, toute incorporelle & toute vague, ne laiſſe pas ordinairement au dehors des veſtiges apparens & permanens ; comme le ſon en laiſſe à l'oreille, & comme la figure en laiſſe aux yeux. Ce qui fait que les dérivations & les écarts, qui naiſſent du ſon ou de la figure, ſont plus faciles à reconnoître & à ſuivre, que ceux qui naiſſent de l'idée. Cependant ceux-ci ſont plus fréquens & plus irréguliers que les autres. L'eſprit humain, toujours preſſé de nommer les objets, & de faire entendre ſes idées, ſaiſit les traits généraux ſur un premier coup d'œil, & ſans trop d'examen. Il enchaîne les idées entr'elles, & enſuite

enſuite les expreſſions, ſouvent même les objets (ce qui eſt bien d'une plus grande conſéquence) par la force des analogies quelquefois trop legérement ou mal-à-propos appliquées.

238. *On s'écarte quelquefois juſqu'à arriver au point oppoſé, & à exprimer préciſément le contraire de ce qu'on veut dire.*

L'anomalie de la dérivation peut aller par l'abus qu'on fait des racines, juſqu'à former un contre-ſens abſolu entre le mot & la choſe; juſqu'à conſtituer une oppoſition directe entre l'objet nommé, & la ſignification du nom qu'on lui donne; ſi bien qu'on exprime juſtement le contraire de ce qu'on veut dire. J'en ai déja fait la remarque, & je crois devoir y inſiſter encore. Cette inadvertence vient de ce que l'eſprit a perdu le fil de ſon opération. Preſque jamais il n'en voit l'enſemble, lorſqu'après être deſcendu du général au particulier, il remonte du particulier à

une autre eſpece de généraliſation, ou à la même eſpece : car, en remontant, il ne ſuit pas les mêmes traces, & il arrive à un autre point. Sans ſortir de l'exemple que j'ai cité, les aſtres de la nuit ont reçu le nom d'*étoiles*, c'eſt-à-dire *fixes*, parce qu'on vouloit les diſtinguer d'un très-petit nombre d'entr'eux, qu'on appelle, au contraire, *errantes* ou *planettes*, parce qu'ils ſont des aſtres *errans*. Voilà le général & le particulier bien établis ſur la connoiſſance des faits, & par une ſignification convenable. Mais il y a tant de fixes, & ſi peu d'errantes, que le grand nombre l'emporte, & entraîne à généraliſer de nouveau, en parlant du petit nombre, à qui on donne le nom d'*étoiles*, comme au grand nombre. Dans l'uſage du diſcours ordinaire, le particulier rentre dans la claſſe du général. On perd de vûe une ſignification qui devroit contenir le diſcours dans une forme d'expreſſions juſtes ; & l'on dit habituellement qu'une *planette* eſt une *étoile* ; ſans ſonger à la contrariété directe

des deux expreſſions qui n'ont été introduites dans le langage, que pour ne ſe trouver jamais enſemble. Car, à rendre cette phraſe à la lettre, c'eſt dire *qu'une errante eſt une fixe.* Mais, comme on n'entend plus ce qu'on dit, l'expreſſion paſſe en uſage commun, & l'habitude tient lieu de raiſon. Cependant de telles expreſſions deviennent tout-à-fait choquantes, quand elles ſont miſes à découvert. Mais, quelqu'étranges que ſoient ces anomalies, on voit pourtant qu'elles peuvent être ramenées aux principes naturels & généraux, ci-devant établis; ces branches, contrefaites par l'extravaſion, & par le mauvais cours donné à la bonne ſéve de l'arbre, n'ont pas moins reçu naiſſance de la racine qui reſte bien ſaine.

D'autres fois, on trouvera une identité de ſignification entre deux mots ſynonymes, qui n'expriment qu'une même idée, pendant que les deux racines, d'où ils ſortent ont deux ſens tout-à-fait contraires. Les Latins appellent les *entrailles* des victimes

exta, *quia exſtabant*, parce qu'on les tiroit en *dehors*, pour les conſulter ſur les prognoſtics. Salluſte, homme fort exact à conſerver l'ancienne orthographe qui montre mieux l'analogie des mots, écrit toujours *exſta*. Les deux termes *exta* & *entrailles* viennent des deux Pr. *ex* & *in*, ou *extrà* & *intrà* dont le ſens eſt diamétralement oppoſé.

239. *Source des anomalies dans la fabrique des mots.*

Mille cauſes paſſageres & la plûpart du tems inconnues ont laiſſé dans le langage, de fauſſes manieres de s'exprimer, à la trace deſquelles il n'eſt plus poſſible de remonter. De nouvelles mœurs, de nouveaux uſages, un nouvel arrangement des choſes, introduit de nouveaux termes. On les fabrique ſur une racine propre à peindre ce qu'on veut exprimer. Mais les nouveaux uſages ſont ſujets aux variations de la mode. Ils s'aboliſſent ou changent à tel point,

que le nom, qui leur reſte, ne les dépeint plus comme dans l'origine : de ſorte qu'il ſe trouve, dans une langue, une certaine quantité de termes qui n'ont plus de convenance avec leur objet : (Voy. n° 227 & ſuiv.) ſans parler de ceux qui, dès leur naiſſance, n'ont eu d'autre cauſe que le bel air & la fauſſe affectation du langage. Mais une ſource perpétuelle d'anomalies dans la fabrique des mots vient de ce que l'homme & la nature ont tous les deux leur opération à part. Ces deux opérations ne vont pas toujours enſemble ; rarement même alors elles vont d'un pas égal. Rien de plus commun que de voir changer la nature des choſes, tandis que leur forme reſte, *vel vice versâ*. Ce n'eſt pas en étymologie ſeulement que ceci produit de grandes difficultés, & forme une ample matiere d'obſervations & de réflexions. Mais comme nous ne conſidérons ici que notre ſujet propre, contentons-nous de dire que l'on donne des noms aux choſes ſur leur nature ou ſur leur forme ;

& que c'eſt ſouvent celle des deux, dont on a fait choix, qui périt, tandis que le nom reſte.

240. *On forme ſur une racine néceſſaire les ſubſtantifs phyſiques par imitation ou par organiſation ; & l'on dérive de ceux-ci, par la même méthode, tous les autres mots d'une langue.*

La méchanique de l'organe vocal forme les racines par des ſons qui tâchent de peindre les objets, ou d'indiquer leur maniere d'être. (*Vid.* 63-64.) Ces racines ont été les premiers noms tant des ſubſtantifs appellatifs des choſes phyſiques, que des adjectifs exprimant les qualités de ces choſes. Par extenſion, par comparaiſon, par approximation, les racines ont ſervi non-ſeulement aux noms des êtres qui ont une exiſtence réelle & phyſique, mais encore aux noms de ceux qui n'ont qu'une exiſtence abſtraite, morale, métaphyſique, ou qui ne ſont que des relations conſidérées. Dans cette mé-

thode on a passé du propre au figuré, du visible à l'intellectuel, des images réelles & communes aux images allégoriques & rafinées.

Peut-être les verbes ne sont-ils venus qu'après les premiers substantifs réels. On les a formé sur le premier nom déja reçu, ou sur certaines racines organiques, qui indiquent la modalité des êtres. La racine ST est l'articulation dentale, qui cherche à peindre la fixité. On a fait là-dessus le verbe *sto*. La R. FL. est l'articulation coulante de langue & de levre, qui peint la liquidité : on en a fait le verbe *fluo*. La R. AC est appropriée par l'organe, à désigner ce qui va en pointe, ce qui va en avant ; on en a fait le verbe générique *Ago*. La R. labiale AM est le mot nécessaire par lequel l'enfant nomme sa mere ou sa nourrice ; car c'est la seule syllabe que la nature lui permette encore de prononcer. (Voy. n° 57.) On s'en est servi pour exprimer le sentiment de tendresse pour un objet chéri, en faisant là-dessus le verbe *Amo*. La R. TAC est

une onomatopée imitative du bruit qu'on fait en frappant ſur quelque choſe du bout du doigt : on en a fait verbe TAGO, Τάγω *Tango*, *tactus*, *Toccar*, *toucher*, &c.

Souvent il eſt très-difficile de demêler la racine des verbes, & leur liaiſon avec les primordiaux. L'arbitraire y influe beaucoup plus que dans les noms des ſubſtantifs phyſiques, parce que l'action qu'exprime le verbe vient ſouvent de l'homme, plus que de la choſe, & que d'ailleurs les verbes, à ne les conſidérer qu'en eux-mêmes, peuvent être mis au nombre des termes abſtraits. Enſuite le procédé commun dans la fabrique des langages, eſt de former ſur les verbes les ſubſtantifs qui expriment l'action du verbe; les adjectifs qui participent à cette action, & qu'on appelle ſimplement, en grammaire, *participes*; les adverbes qui indiquent la maniere ou le degré de l'action. Le tout remonte toujours au phyſique, comme à ſon germe primordial. Il y a même des adverbes vagues, qui, ne paroiſſant nullement relatifs à des peintures

ſenſibles, ſe trouvent néanmoins n'être compoſés d'autre choſe, lorſqu'on les analyſe. Les Latins diſent *præſertim* (pour *in primis*,) l'ayant formé de *quod præ ſeritur*: ils diſoient *antigerio*, (vieux mot pour *valdè*, *oppido*,) l'ayant formé de *quod antè geritur*. *Oppido* même, au rapport de Feſtus, ne ſignifie autre choſe que *quantùm oppido ſatis eſſet*. Ces manieres de s'exprimer ſont des adverbes généraux, formés ſur des images viſibles, communes & champêtres.

241. *Les racines ſont, pour la plûpart, des mots inuſités dans les langues, où ils ne ſervent qu'à former les mots d'uſage, par une méthode de ſynthèſe.*

Les racines ou clefs radicales ſont preſque toujours inuſitées dans le langage commun, & doivent l'être. Les hommes n'ont & ne peuvent preſque point avoir d'idées ſi parfaitement ſimples, qu'il ne s'y joigne quelque circonſtance ou conſidération acceſſoire, que la parole ex-

prime avec l'idée ſimple, par une extenſion du mot formé ſur la clef radicale, déſignatrice de l'idée ſimple. ST eſt la clef radicale de la fixité & de l'immobilité; mais on ne l'emploie jamais ſeule, que par forme d'interjection : *ST*, *arrête*. Quand je dis *Sto*, je marque non-ſeulement l'*arrêt*, mais encore que c'eſt *moi qui m'arrête*. Auſſi les clefs radicales ne ſont-elles, pour la plûpart, que des ſignes abſtraits, exprimant, en général, toute une modalité d'idées, & applicables dans la compoſition des mots, comme étant leur germe, toutes les fois que la conſidération de l'objet exprimé roule ſur cette modalité.

L'ancienne langue indienne des Brachmanes va fournir un exemple excellent & fort clair de ce que je poſe par-tout ici comme un principe de fait, confirmé par mes obſervations ſur la fabrique du langage : ſçavoir, Que les hommes appliquent un petit ſigne vocal à toute une claſſe d'idées, à toute une maniere de conſidérer les choſes : Que

ce ſigne leur ſert conſtamment de primitif, pour former là-deſſus une infinité de dénominations des objets extérieurs, parce qu'ils viennent à les enviſager abſtraitement ſous une certaine face, & à ſe ſervir de cette racine comme d'un noyau autour duquel ils raſſemblent toutes les circonſtances de leur penſée, relatives à l'objet dénommé : Que ce ſigne ne nommant pas un objet phyſique, mais indiquant ſeulement la forme de ſon exiſtence, il s'enſuit de-là que, pris ſeul, il doit être inuſité dans le langage où il ne pourroit exiſter ſéparément du ſujet dont il n'eſt que la forme.

Un miſſionnaire Jéſuite nous a donné une très-bonne deſcription de la méthode ſynthétique ſur laquelle eſt fabriquée la langue Samskroutan des Indiens. C'eſt une langue ſçavante & des plus anciennes de l'univers. Ce qu'il en dit montre par quelle voie naturelle le langage d'un peuple policé parvient à s'enrichir avec abondance, & à ſe perfectionner. Il ſert même encore à confirmer ce que plu-

leurs autres remarques m'ont fait avancer ailleurs, que les Indiens étoient une des plus anciennes nations du monde, c'eſt-à-dire, des plus anciennement inſtruites.

» La grammaire des Brachmanes peut, dit-il, » être miſe au rang des plus belles » ſciences. Jamais l'analyſe & la ſynthèſe » ne furent plus heureuſement employées » que dans leurs ouvrages grammaticaux » de la langue Samskret ou Samskroutan. » Il me paroît que cette langue, ſi ad- » mirable par ſon harmonie, ſon abon- » dance & ſon énergie, étoit autrefois » la langue vivante dans les pays ha- » bités par les premiers Brachmanes. » Après bien des ſiécles, elle s'eſt in- » ſenſiblement corrompuë dans l'uſage » commun; de ſorte que le langage des » anciens Richi ou Pénitens, dans les » Vedans ou Livres ſacrés, eſt aſſez » intelligible aux plus habiles, qui ne » ſçavent que le Samskret fixé par les » grammaires.

» Il eſt étonnant que l'eſprit humain

» ait pu atte
» qui éclate
» auteurs y
» la plus ric
» petit nomb
» peut regard
» de la lang
» par eux-mê
» ſignifient p
» lement rap
» ple, *Kru* à
» ſecondaires
» ſont les ter
» nom ou ve
» il doit ſe
» certain nom
» l'élément
» quelques
» proche de
» primitif ch
» par exemp
» lui eſt ajo
» *Kir*, &c.
» bine tous
» une variété

» ait pu atteindre à la perfection de l'art
» qui éclate dans ces grammaires. Les
» auteurs y ont réduit, par l'analyse,
» la plus riche langue du monde, à un
» petit nombre d'élémens primitifs, qu'on
» peut regarder comme le *caput mortuum*
» de la langue. Les élémens ne sont,
» par eux-mêmes, d'aucun usage; ils ne
» signifient proprement rien; ils ont seu-
» lement rapport à une idée, par exem-
» ple, *Kru* à l'idée d'action. Les élémens
» secondaires, qui affectent ce primitif,
» sont les terminaisons qui le fixent à être
» nom ou verbe; celles selon lesquelles
» il doit se décliner ou se conjuguer; un
» certain nombre de syllabes à placer entre
» l'élément primitif & les terminaisons;
» quelques prépositions, &c. A l'ap-
» proche des élémens secondaires, le
» primitif change souvent de figure: *Kru*,
» par exemple, devient, selon ce qui
» lui est ajouté, *Kar*, *Kâr*, *Kir*, *Kri*,
» *Kîr*, &c. La synthèse réunit & com-
» bine tous ces élémens, & en forme
» une variété infinie de termes d'usage.

» Ce ſont les régles de cette union & » de cette combinaiſon des élémens, » que la grammaire enſeigne ; de ſorte » qu'un ſimple écolier, qui ne ſçauroit » rien que la grammaire, peut, en opé- » rant, ſelon les régles, ſur une racine » ou élément primitif, en tirer pluſieurs » milliers de mots vraiment *Samskrets.* » C'eſt cet art qui a donné le nom à la » langue ; car *Samskret* ſignifie ſynthéti- » que ou compoſé. » (Lettres édifian- tes, tome xxv.)

242 *Cette méthode de ſynthèſe eſt facile à reconnoître dans tous les langages où l'on fait quelqu'exercice de l'eſprit.*

Si cette forme de compoſition ne ſe trouve pas auſſi méthodique, auſſi régu- liérement ſuivie dans les autres langages, que dans celui-ci, il eſt au moins facile de reconnoître qu'on en a toujours plus ou moins fait uſage, dans tous ceux des peuples un peu policés, & qui ont quel-

que étendue dans les idées. Ce que la philoſophie opéreroit dans le langage, s'il étoit poſſible d'introduire parmi les hommes une langue philoſophique, fabriquée par combinaiſon réfléchie, & de la rendre vulgaire, l'inſtinct, la commodité, la néceſſité l'ont à-peu-près opéré, quoique d'une façon moins réguliere & moins exacte. Pour peu qu'une langue contienne quelque développement des connoiſſances ou des réflexions humaines, il n'y en a point qui n'emploie la méthode de ſynthèſe, pour former l'expreſſion réunie & diverſifiée de ſes concepts. Car je laiſſe à part ici le langage de quelques nations tout-à-fait brutes, dont on nous raconte des anomalies ſurprenantes; récit qui n'eſt peut-être fondé que ſur le peu de connoiſſance qu'on en a. J'en parlerai ailleurs, n'en ayant voulu dire que fort peu de choſe dans le Chapitre IX, pour ne pas interrompre le fil des propoſitions.

Un certain ſon organique & radical n'a d'abord repréſenté qu'un certain objet

réel & phyſique, auquel on l'aſſimiloit le moins mal qu'on pouvoit ; mais cet objet ayant un caractere commun avec beaucoup d'autres, on a généraliſé le ſon qui l'exprimoit pour déſigner le caractere même. On a fait rouler ſur un petit nombre de pivots de cette eſpece tout l'aſſemblage des expreſſions, en ſe réuniſſant du particulier au général, en s'écartant du général au particulier. On a donné à ces racines autant d'expanſion qu'il en falloit pour correſpondre à celle des idées.

243. *Comparaiſon des ſignes radicaux avec les conceptions abſtraites.*

En ceci les racines ſont dans le langage à-peu-près ce que les abſtractions ſont dans la penſée. Les premieres ſont des ſignes ſonores, les autres ſont des *concepts* auxquels la parole ou l'eſprit rapporte les êtres qui ont une certaine maniere d'exiſter, laquelle leur eſt commune, & nous frappe par cette unifor-

mité, ſous laquelle nous les conſidérons, ſans avoir égard à leurs autres manieres d'exiſtence que nous laiſſons à part en ce moment. C'eſt un point de réunion pour les images & les expreſſions de même eſpece, lorſque l'impreſſion qu'ils cauſent eſt pareille, quoiqu'elle ſoit cauſée par des objets différens. Mais on ne s'arrête qu'à cette parité qui les fait raſſembler ſous un même *concept*, ou ſous une même dénomination, & qui en forme ainſi une claſſe générale d'idées ou de mots ſous un terme abſtrait ou ſous une racine. Il y a, dans la nature, des objets *blancs* en grand nombre. Le ſentiment uniforme, qu'ils excitent en nous, a fait inventer le mot *blancheur*, pour marquer le point qualificatif, ſelon lequel tous ces objets ſe raſſemblent, quoiqu'il n'y ait point d'être réel qui ſoit la *blancheur*; de ſorte que la *blancheur* n'eſt qu'une exiſtence abſtraite & une conſidération métaphyſique, ſous laquelle la penſée réunit tous les objets doués de cette qualité qui leur ſert de centre commun. Il

en eſt de même de tous les êtres *fortunés* ou *infortunés* ; car il n'y a point d'être réel qui ſoit le *bonheur* ou le *malheur*. Comme ces *concepts* abſtraits ſont des êtres *inexiſtans*, qui n'ont d'autre fin que d'exprimer commodément une qualification générale ; de même les racines ſont des mots inuſités, de ſimples articulations d'organe, qui n'ont ſervi que comme exemplaires pour fabriquer promptement un grand nombre de termes d'uſage, lorſque les choſes qu'on avoit à nommer, pouvoient ſe reſſembler, ſe toucher, ſe rapprocher ou ſe lier par un point commun, que déſignoit l'articulation radicale. Mais il y a cette différence entre les abſtractions & les racines, que les abſtractions ſont le point où convergent toutes les impreſſions ſenſibles, pour former une idée abſtraite ; au lieu que les racines ſont le point d'où tous les mots dérivés divergent, pour ſe particulariſer en mille manieres diverſes. Il ſemble que quantité d'impreſſions venuës des objets extérieurs, ayant affecté

l'eſprit d'une certaine maniere, & contribué à former un certain *concept* abſtrait, l'eſprit ait voulu peindre ce concept par un coup d'organe vocal, qui tout de ſuite a ſervi de germe d'où ſont éclos les noms des choſes relatives à ce concept général. L'air, l'eau, le feu ſont des corps qui ont la qualité d'être très-*fluides*. L'impreſſion, qu'ils ont faite ſur les ſens, a fait naître dans l'eſprit l'idée abſtraite de *fluidité*. La voix a peint cette image des choſes, & le concept de l'eſprit par l'articulation d'organe très-liquide FL. Le langage a dérivé de cette articulation les mots *flatus*, *flumen*, *flamma*, qui peignent les effets de l'air, de l'eau & du feu. Puis une infinité de mots ont été fabriqués non-ſeulement ſur le *ſouffle*, le *fleuve* & la *flamme*, mais ſur tout ce qui eſt ou paroît être dans un état de *fluidité* aërienne, aquatique, ignée : *flûte*, *felouque*, *flambeau*, &c.

244. *Les primitifs ſont ſouvent inuſités auſſi.*

Les *primitifs* ſont auſſi le plus ſouvent

inusités comme *simples* dans les langues où on les emploie à la composition d'autres mots usités. On dit *auceps* preneur d'oiseaux, *avium-ceps :* on dit *forceps instrument à prendre ou à tirer dehors*, tenaille, *foras-ceps :* on dit *particeps* celui qui *prend* part, *partis-ceps ; manceps* celui qui prend avec la main, *manu-ceps*. Le tout de la R. *Cap* qui désigne en général l'action de prendre. (Voy. n° 198--204.) Mais le simple *ceps* n'est nullement en usage en la langue latine. C'est une des raisons pour laquelle les primitifs, qui forment la véritable étymologie, ne sont pas toujours facilement apperçus, parce que ce sont des mots simples, dont on ne se sert pas. Il est fort ordinaire que les verbes composés ne soient pas d'usage au simple, & que le simple primordial ne soit pas reçu dans le langage, s'il n'est joint à une prépositon. En *françois* on dit *concevoir*, *recevoir*, *décevoir*, *percevoir*. Mais on ne se sert pas du verbe simple *cevoir*, qui est pourtant le pur latin *capere*, sorti de la R. *Cap*. On dit *ac-*

cepter ; mais on ne dit pas le verbe ſimple *cepter*, qui eſt encore le pur latin *capere*. Le latin, au contraire, ſe ſert également ici du ſimple & des compoſés, toutes les fois qu'il eſt queſtion de *prendre* ou de modifier l'action de *prendre ; Capere*, *concipere*, *recipere*, *decipere*, *percipere*, *accipere*, *acceptare*. Mais la langue françoiſe n'a formé ſon verbe ſimple & direct, *prendre*, que ſur le latin *prehendere*, qui n'eſt pas fréquemment uſité au ſimple. Et toutes les fois que le françois emploie ſon verbe ſimple *prendre* en forme compoſée, il lui donne un ſens tout-à-fait détourné du ſens primitif ; *apprendre*, *comprendre*, *reprendre*. Telles ſont les variations de l'eſprit dans l'uſage qu'il fait des racines & des primitifs. Il s'écarte, il les étend ; il abuſe, en cent mille manieres différentes, de l'inſtitution originelle des mots. C'eſt ici que le langage ſe dilate amplement & arbitrairement, mais toujours ſur un fond primitif, dicté par la nature & par la néceſſité. C'eſt ce qu'on a vu dans l'exemple détaillé,

que j'ai donné (n° 198 & suiv.) des extensions qu'une seule des branches de la R. *Cap.* a reçu dans l'usage de la seule langue latine.

245. *Exemple des occasions où les primitifs qui sont hors d'usage ailleurs, se sont conservés.*

Les verbes simples, non usités dans une langue, s'y retrouvent néantmoins parfois, lorsque l'idée est un peu modifiée. On dit en françois *Capter* pour *tâcher de prendre.* Ils s'y retrouvent encore dans les termes appropriés à certains arts, & consacrés à une seule occasion particuliere. Au jeu de brelan, on dit *Caver Capere. Caver* de sa boëte, ou *Caver* de sa poche, c'est *prendre*, dans sa boëte ou dans sa poche les fiches ou l'argent qu'on doit jouer. Cet argent, qu'on appelle *prise* aux autres jeux, s'appelle *Cave* au brelan. Le hazard y a conservé le mot simple & la R. *Cap* inusitée par-tout ailleurs.

Clin est un primitif presque inusité dans

notre langue, où l'on rencontre fréquemment les composés de ce terme ; *enclin*, *déclin*, &c. Le primitif ne s'y trouve jamais qu'avec un régime, & dans cette seule expression *un clin d'œil* ; mais ce germe que la voix applique en général, quand elle veut exprimer une descente, un penchant, une dégradation progressive, continuée, mais peu sensible, est la source de quantité d'expressions qui ont un rapport physique ou allégorique à cette premiere considération simple, *déclinaison*, *inclination*, *climat*, *climatérique*, &c. de même dans les langues grecque & latine, &c. *Clin* n'est pourtant qu'un primitif où l'organe figure la voix nazale *in* avec un coup de gorge coulé sur la langue, *CL*. C'est cette articulation de gorge coulée *CL*, qui est la véritable racine. La voix, par cette inflexion creuse & coulée, s'est méchaniquement efforcée de peindre une descente glissée. Elle n'emploie pas d'autres élémens que la *gorge coulée* dans la fabrique premiere des mots françois *glisser*, *couler*, du mot italien

calare (descendre doucement, descendre en glissant.) *Clin d'œil*, c'est la descente de la paupiere sur l'*œil*. *Clignotement*, c'est l'habitude de ce mouvement. *Climat*, en langue grecque, c'est une échelle servant à descendre ou à monter peu-à-peu.

246. *Cause des variétés de dénomination d'un même objet en différens langages.*

Voyez ici comment les hommes s'attachent à toutes especes de considérations pour forger des mots, peindre les objets, & rendre leur conception, à force d'images naturelles. Pour dire une échelle, ou, en général, ce qui aide à descendre ou à monter, les uns disent κλίμαξ ayant égard à la pente insensible, qu'ils expriment par la ℞. *CL*, c'est-à-dire, par une inflexion de gorge coulée-doux; les autres disent *ſcala*, ayant égard aux excavations où on met le pied; ce qu'ils expriment par une inflexion creuse & appuyée, en tirant le terme de la ℞. *SC*, qui

qui désigne l'
tres, portan
efforts que l'o
grimper, disen
par l'inflexio
par la ℞. *GR*
rudement frô
considérer le
par les uns ou
produisent da
diversité déj
même, & q
leurs dérivés.
diversité dans
ni dans la méc
On avoit tou
l'objet par u
autant qu'il é

247. *Variation*
les dériv

Quelquefois
racine propre
rive à la fois

qui désigne l'excavation : tandis que d'autres, portant leur considération sur les efforts que l'on fait pour monter, *gravir*, *grimper*, disent *Gradus*, peignent cet effort par l'inflexion creuse, poussée & rude, par la R. *GR*, qui est un coup de gorge, rudement frôlé. Ces diverses manieres de considérer le même objet, & de le saisir par les uns ou par les autres de ses effets, produisent dans les dénominations une diversité déja grande dans les racines même, & qui ne fait que croître dans leurs dérivés. Mais il n'y avoit aucune diversité dans le but qu'on se proposoit, ni dans la méchanique qu'on y employoit. On avoit toujours en vue de représenter l'objet par un son assimilé à ses effets, autant qu'il étoit possible.

247. *Variations introduites par l'usage dans les dérivés d'un même primitif.*

Quelquefois le langage, sans quitter la racine propre ni son verbe primitif, dérive à la fois par l'idée & par la figure ;

variant, ſelon l'occaſion, la forme de chaque dérivé, pour l'approprier à chacune de ſes idées. De la racine *tang* ou *tact* le latin fait le verbe ſimple *tangere*, *tactum*; & le verbe compoſé *attingere*. Du latin *tactum* l'italien fait le verbe ſimple *toccar*, & le françois le verbe *toucher*. Mais du latin *attingere* le françois ne fait pas *attoucher*; il fait le compoſé *atteindre*, s'attachant, par préférence dans la dérivation de ſon idée, à la forme matérielle du mot latin. D'autre part, l'anglois, employant ce mot en une ſignification détournée, dit *atteinder* pour *conviction*. Jamais le françois ne dit *atteindre* pour *convaincre*, ſi ce n'eſt dans la formule conſacrée à la Juriſprudence criminelle; *il eſt atteint & convaincu d'un crime*. Dans cette phraſe le mot *atteint* eſt tourné en image : il peint l'accuſation comme ayant porté coup, & l'accuſé comme *touché* & frappé du coup. On trouve dans les termes *techniques* conſacrés aux arts & aux ſciences pluſieurs exemples de verbes où la racine primor-

diale eſt conſervé
propre & originel
fication tout-à-fait
n'emploie jamais q

248. *Forme général*
dérivation

Les racines ſont c
monoſyllabes, &
figures, une voyelle
Les dérivés s'allong
par des prépoſitions
conformes à l'uſage
La prononciation du
mal articulée abrége
& varie les inflexio
Les ſeconds dérivés
de nouvelles termin
velle langues où ils p
on les altere encore p
ſi bien que le ſign
quelquefois à la fin
qu'un mot aſſez cou
poſé dans la filiation

diale eſt conſervée tantôt en ſon ſens propre & originel, tantôt en une ſignification tout-à-fait détournée, & qu'on n'emploie jamais qu'en cette occaſion.

148. *Forme générale des racines & des dérivations par degrés.*

Les racines ſont courtes, communément monoſyllabes, & de deux ou de trois figures, une voyelle entre deux conſonnes. Les dérivés s'allongent deſſus & deſſous par des prépoſitions & des terminaiſons conformes à l'uſage de chaque langue. La prononciation du vulgaire, rapide & mal articulée abrége les mots compoſés, & varie les inflexions du même organe. Les ſeconds dérivés de ceux-ci prennent de nouvelles terminaiſons dans les nouvelles langues où ils paſſent On les abrége, on les altere encore par la prononciation; ſi bien que le ſigne radical ſe trouve quelquefois à la fin comme étouffé; & qu'un mot aſſez court eſt ſouvent compoſé dans la filiation d'un grand nombre

de ſyllabes. Comme chaque idiome a ſes prépoſitions & ſes terminaiſons familieres ; comme la dérivation ſuppoſe, la plûpart du tems, quelque choſe d'ajoûté à l'idée précédente, les mots, à force de paſſer de langues en langues, & de s'éloigner de leur ſource, deviendroient à la fin d'une longueur impraticable, ſi la néceſſité du diſcours facile & courant n'introduiſoit l'uſage de les contracter par une prononciation rapide, qu'on ſuit après dans l'écriture, en abrégeant l'orthographe. Les exemples de ceci ſont remarquables ſur-tout dans les noms propres qui nous viennent des langues d'Orient où l'uſage eſt de compoſer ces noms de pluſieurs mots diſtincts, que l'on a fondus enſemble en un ſeul têrme rapide & plus commode. Exemple, *Sardanapale*, pour *A-ſar-adon-Bazl* ; Miramolin, pour *Emir-el-Mouminim*. Les contractions ou ſyncopes de cette eſpece ſont fréquentes, même dans les dialectes d'une même langue. Exemple, *dortoir* pour *dormitorium*, *deſir* pour *deſiderium*, *orpiment* pour *auripigmentum*,

rond pour *rotundus*, *mûr* pour *maturus*, *croire* pour *credere*. Ils ſont communs ſurtout dans les noms des lieux. Exemple, *Lyon* pour *Lugdunum*, *Melun* pour *Melodunum*, *Auxerre* pour *Altiſſiodurum*, *Mâcon* pour *Matiſco*, *Lorraine* pour *Lotharingia*, *Louis* pour *Litavicus* ou *Chlodovechus*.

Le fâcheux effet de ces contractions eſt d'empêcher le commun des hommes de reconnoître de combien de primitifs accumulés chaque mot ſimple eſt compoſé; ce qui donneroit au vulgaire une idée beaucoup plus nette des choſes, & lui faciliteroit infiniment la connoiſſance des ſciences, en lui développant d'un coup d'œil toutes les idées qui ſont entrées dans la compoſition de chaque mot. On a vu, dans le paſſage de Freret, que j'ai cité plus haut, que ce ſçavant homme auroit voulu que chaque dérivé fît connoître, à la premiere vue, non ſeulement la compoſition de l'idée correſpondante, mais encore en quelles idées ſimples il faudroit la réſoudre en la décompoſant. Ce qu'il propoſoit ici dans

peuples un peu policés, & qui ont quel-

n'a d'abord

la fabrique d'une langue philoſophique, ſe rencontre tout naturellement dans les nôtres. Mais il n'y a que des gens de lettres qui puiſſent le reconnoître, en procédant à l'analyſe des termes, au moyen de laquelle ils retrouvent l'aſſemblage & le réſultat des idées; comme il n'y a que les anatomiſtes qui connoiſſent les reſſorts & les cauſes actives du corps humain, dont tout le monde voit les mouvemens. Vouloir que l'aſſemblage des primitifs reſte toujours préſent à chaque dérivé, c'eſt exiger qu'un langage quelconque reſte toujours fixe, & ſans altération, dans la bouche de ceux qui le parlent; c'eſt demander une choſe impraticable aux hommes. Si une langue philoſophique, fabriquée dans la plus exacte perfection, devenoit vulgaire, les traits en ſeroient défigurés au bout de peu de ſiécles.

Les contractions ſont ſouvent aſſez fortes, pour donner un air primitif & monoſyllabe à tel mot qui ſera pourtant compoſé de trois autres primitifs. Un grammairien apperçoit fort bien dans le mot

n'a d'abord représenté qu'un certain objet

Juſte, *Juſtus*, trois primitifs qui forment les trois élémens du mot, dont ils donnent en même tems la définition complette : *Juri-ſtans-vir.* 1° *Jus* : 2° *ST*, ſigne radical & commun de la fixité ; 3° *us*, ſigne primitif & commun du genre maſculin. (Voy. n° 255.) Mais il n'y a que les grammairiens qui s'arrêtent à de telles obſervations, quand elles leur ſont néceſſaires ; dans le courant du diſcours on n'y fait jamais aucune eſpece d'attention. Il en faudroit beaucoup dans les noms où les primitifs, ſouvent tirés de divers langages, ne ſont pas moins défigurés qu'entaſſés, quelquefois même ſans que le mot conſerve aucun rapport apparent avec pluſieurs d'entr'eux. Par exemple, *Tierache*, (nom d'une contrée de Picardie). c'eſt *Thierry-lieu*, *Theodoriciacum*: Ce mot eſt compoſé de deux primitifs Grecs, Θεὸς Dieu, δωρὸν don, & de deux primitifs celtiques ; *Rix*, puiſſance, Etat, ſeigneurie, Seigneur ; *ac*, contrée, lieu, région, pays. Ainſi le mot *Tierache*, par ſon développement, montre

mune, & nous frappe par cette unifor-

la raiſon hiſtorique du nom qu'il a reçu. C'eſt *Deo-dati domini pagus ; le pays du Seigneur Dieu-donné.*

249. *Cauſe phyſique qui rend inévitable l'altération des primitifs.*

Il ſeroit fort utile ſans doute que les hommes n'euſſent pas ainſi rendu méconnoiſſables les élémens de leurs diſcours, puiſque la parole eſt le plus grand moyen qu'ils ayent de communiquer enſemble, & le principal inſtrument de la ſociété humaine. Mais ſi l'on y fait attention, on reconnoîtra bientôt que ces altérations continuelles ont dans la nature des choſes une cauſe phyſique, qui les rend inévitables ; & qu'il n'eſt pas plus poſſible de fixer une langue parlée, que de fixer l'air inviſible & mobile par ſa nature : l'air eſt le véhicule du ſon, le ſon eſt le produit de la parole ; produit inviſible & mobile comme l'air qu'il frappe ; comme lui variable par ſon eſſence. *Ex hoc omnis inconſtantia tumultuſque eſt.... Quid eſt enim vox, niſi intenſio aëris, ut audia-*

tur, linguæ formata percuſſu? (SENEC. *Qu. nat.* II, 6.) Le même auteur dit, en parlant des mots : *Naſcuntur enim in re fugaci & mutabili. Quomodo poteſt enim in aëre aliquid idem diu permanere; cùm ipſe aer nunquam idem maneat?* (*Ibid.* VII. 22.) L'effet du ſon eſt inſtantané & ſans permanence. Dès qu'il eſt évanoui, il n'en reſte qu'une mémoire infidele, ſujette à le reproduire avec peu d'exactitude, quand on le répete. Ajoûtons à ceci que la diverſité des climats en met aſſez dans la conſtruction des organes, pour rendre l'imitation correcte des mêmes ſons, très-difficile entre les hommes. Il eſt probable que, ſans ces inconvéniens, le genre humain n'auroit jamais parlé qu'un même langage. Il eſt du moins certain que, s'il exiſtoit une eſpece d'hommes qui manquât totalement du ſens de l'ouïe, & qui ne diſcourût que par écrit, ſon langage, n'opérant pas ſur l'air, & ayant une maniere permanente de fixer ſes élémens, n'éprouveroit que fort peu d'altération dans une longue ſuite de ſiécles & d'émigrations.

nuës des objets extérieurs, ayant affecté

250. *Observation particuliere ſur l'origine des mots françois.*

Les mots françois, venus de la langue latine, ſe défont le plus ſouvent de leur terminaiſon inutile : par-là ils ſe rapprochent encore plus de la racine, que ceux même d'où ils paroiſſent ſortis. Exemple : *collum, col : pannus, pan : ſiccus, ſec.* La langue latine a tiré quantité de mots du Celtique, tant par l'Etruſque, l'Ombre & l'Oſque, que par les Colonies Gauloiſes, qui s'établirent en Italie, lors de l'enfance de cette langue. Elle les chargea ſans doute de ces terminaiſons uſitées chez elle ; & je ne m'éloigne point du tout de croire que ces mots ſont reſtés immédiatement dans notre langue, & que nous les tenons plutôt des Celtes, que des Latins qui les avoient pareillement, & qui les ont trouvés ſemblables aux leurs, lorſqu'ils ont apporté parmi nous leur langue avec leur domination. En devenant dominante chez les Gaulois, elle

Les *primitifs* ſont auſſi le plus ſouvent

y retrouva les mots qu'elle avoit pris d'eux, tout établis : par conſéquent il n'a pu ni dû y avoir alors aucune innovation, à cet égard, dans le langage des Gaulois. Il eſt naturel de penſer que ces termes, qui ſont parmi nous en grand nombre, ſe trouvent dans le françois, plutôt parce qu'ils étoient déja uſités dans la langue nationale, que parce qu'ils y ont été introduits avec la langue latine qui les avoit jadis adoptés. *Sec* vient plutôt immédiatement du celtique *ſyck*, que du latin *ſiccus ;* d'autant mieux que preſque tous les termes, dont j'entends parler, rejettent la terminaiſon paragogique, que les Latins y avoient autrefois ajoûtée, & que nous avons conſervée ſur le génitif latin dans ceux qui nous viennent réellement des Latins. *Sermon* ne vient pas du nominatif *ſermo*, mais du génitif *ſermonis*.

251. *Il y a des racines, autrefois venues de notre langue, qui y ſont rentrées ſous une autre forme, & ſous un*

autre ſon, mais avec la même valeur ſignificative, qui n'eſt plus guères entendue.

Les Latins nous ont quelquefois rapporté nos propres mots celtiques, aſſez altérés pour être méconnus au premier coup d'œil. Nous les employons tantôt comme nous les avons reçus des Romains, tantôt tels que nous les tenons de nos anciens patriotes. Mais, dans ce dernier cas, nous ne les entendons guères, & nous n'avons fait que multiplier les termes, ſans multiplier les idées. La terminaiſon *Gill*, *Gilum*, eſt très-commune en notre ancien langage dans les noms de lieux. Nous la rendons en françois par la terminaiſon *euil : Nantogillum*, *Nanteuil : Vernogilum*, *Verneuil ;* & les Italiens par *oglio : Brogilum*, *Broglio*, Breuil. Cette expreſſion ſignifie primitivement *rivus*, *aqua parva*, *locus ad rivum*. On en a étendu le ſens à déſigner un lieu, une habitation quelconque, ainſi qu'il eſt arrivé aux mots radicaux *ac*,

ce qu'on a vu dans l'exemple détaillé,

aun, *an*, *tan*, *dun*, à-peu-près synonimes de celui-ci. Les Latins en ont fait *acum*; ou *amnis*, *ona*, *enus*; ou *tania*, *dunum*. Ces trois expreſſions ſignifient *lieu habité*, & les deux derniers plus particuliérement *lieu* voiſin de l'eau. De même *Gill*, *Will*, ou *euill*, en la langue celtique, déſigne le lieu, l'endroit, l'habitation. Les Gaulois des Colonies d'Italie ont porté ce mot dans la langue latine, où il eſt ſi commun en ce ſens. Les Romains, qui le prononcent *Villa*, l'ont rapporté dans notre langue francoiſe, où, ſelon leur maniere d'écrire, nous le prononçons le plus ſouvent *Ville*. Et puiſque nous l'avons reçu, c'eſt de cette maniere qu'on auroit dû rendre les noms de lieux gaulois en *gwill* & en *Will*. Mais, au lieu d'en uſer ainſi, on leur a conſervé une tournure barbare, en les traduiſant par *Gilum*, *euil* ou *oglio*; termes qu'on n'entend pas, & qui ne reſſemblent plus à *Ville*. C'eſt ainſi qu'à force d'émigrations, les mots, même les mots identiques pour le ſens & la figure,

Clin eſt un primitif preſque inuſité dans

ſe multiplient, s'alterent & deviennent méconnoiſſables, lors même qu'ils ſont revenus à la ſource dont ils étoient ſortis.

La terminaiſon *ieu*, ſi commune dans les noms géographiques, eſt peut-être la même que celle en *euil* : en tout cas elle eſt certainement la même pour le ſens que le celtique *ac*, qui a la même force ſignificative, & déſigne le lieu. *Maximiacum*, Méximieux : *Gordiacum*, Cordieu : *Cremiacum*, Crémieu. D'autres pays mettent cette terminaiſon en *ec*, comme *Meriadec*, *Kergournadec*, ou en *ex*, comme *Tournex*, *Fernex* : d'autres conſervent ſans altération l'*ac* celtique. *Cognac*, *Fronſac*, *Armagnac*. C'eſt de cette racine que viennent tant d'autres terminaiſons patrionimiques en *ic*, *inc*, *ing* ou *ens*. *Germanicus*, *Lotharingia*, *Turonenſes*, &c.

252. *La racine des verbes eſt dans l'impératif.*

Selon la remarque de Leibnitz (*Otium*

Hanoverianum, pag. 427,) la vraie racine des verbes eſt dans l'impératif. Le premier & le plus naturel uſage du verbe eſt de s'en ſervir à l'impératif, en ordonnant l'action qui eſt à faire. Ex. *voi*, *prends*, *tiens*, *fais*. Ce tems du verbe eſt ſort ſouvent monoſyllabe dans la plûpart des langues. Lors même qu'il ne l'eſt pas, il eſt plus dépouillé qu'aucun autre des additions terminatives ou augmentatives, qui chargent la racine premiere du mot, & peuvent empêcher qu'on ne la diſcerne. En rangeant les verbes ſynonymes de toutes les langues ſur leur R. premiere, il eſt à propos de ſe ſervir de ce tems abſolu, plutôt que de l'infinitif qui eſt allongé, & que du préſent de l'indicatif qui, ſans être plus long dans certaines langues, exige en pluſieurs l'adjonction du pronom. Exemple: *Da*, *Do*; *Donne*, *je Donne*.

253. *Du ſigne radical de la négation & de la formule des locutions négatives.*

L'homme, pour communiquer ſes per-

ceptions, a besoin d'exprimer non-seulement les objets existans & la maniere de leur existance, mais encore de quelle maniere ils n'existent pas. De même pour les sentimens, il a besoin de faire connoître s'ils sont conformes ou non-conformes à sa volonté. Il faut donc qu'outre les diverses racines, servant à exprimer les idées positives, & les diverses classes d'objets, il ait une autre racine qui lui serve aux idées négatives, purement appropriée à indiquer que ce qu'il peint n'est pas dans ce qu'il veut peindre. Une seule racine suffit par-tout à cet effet, à quelqu'objet qu'on l'adapte. La négation n'étant qu'un sentiment absolu & privatif, une pure contre-assertion, c'est assez qu'il y ait un signe vocal, une articulation d'organe consacrée à avertir l'auditeur que ce que l'on dit n'est pas dans le sujet dont on parle. Le sentiment négatif renfermant en soi une volonté positive & contraire, il n'est pas difficile à l'homme de l'exprimer par un geste, ou, ce qui est la même chose, par un coup d'organe;

tive à la fois par l'idée & par la figure ;

car les ſons vocaux quelconques ne ſont qu'autant de geſtes de l'organe vocal. Dans la formation de pluſieurs langages, l'homme a choiſi pour l'expreſſion du ſentiment négatif le geſte naſal, ſoit voyelle, ſoit conſonne. N'auroit-il pas été naturellement conduit à ce choix par la raiſon que des deux tuyaux dont l'inſtrument vocal eſt compoſé, (Voy. n° 27 & 31,) celui du nez eſt le moins uſité, & qu'il change le ſon de la voyelle ; ce qui lui aura machinalement mérité la préférence pour l'interjection du doute, & pour l'expreſſion de l'idée privative ; (Voyez n° 34 & 55 ;) car il eſt aſſez ſimple de toucher les ſons de cette eſpece ſur la moindre partie de l'inſtrument ? On a donc ſouvent employé ici la voyelle nazale IN, ou la conſonne nazale S, ou la conſonne très-liquide N, laquelle a beaucoup d'analogie avec la voyelle nazale. Dans le nombre des conſonnes de l'alphabet Malabare, on trouve une conſonne N purement nazale, particuliere aux Indiens, & différente de l'N ordi-

exemples de verbes où la racine primor-

posé dans la filiatio

naire, conſonne de langue qui ſe trouve auſſi dans le même alphabet. J'ai déja remarqué ci-deſſus cette analogie entre l'N, le tuyau nazal, & le ſentiment négatif, lorſque j'ai fait voir (n° 34 & 55) par des exemples très-frappans, que ce rapport du ſentiment & de l'organe tenoit au phyſique de la machine, & prouvoit une détermination donnée par la nature.

S'il eſt poſſible d'exprimer par le geſte vocal le ſentiment négatif, il ne l'eſt pas de peindre la négation d'un objet extérieur, ni de donner à la privation, autrement que par une méthode fort indirecte, un nom qu'elle ne pouvoit recevoir d'une maniere purement poſitive. Comment auroit-on pu prendre le néant, *non ens*, dont il eſt impoſſible d'avoir d'image, & par conſéquent d'idée, & dont l'eſſence chimérique eſt de n'exiſter pas ? Comment lui donner un nom, puiſque les mots dans leur origine ne ſont que des peintures plus ou moins imparfaites des choſes réelles ? On ne l'a pu; mais en remplacement on a adopté le geſte vocal

du ſentiment
par analogie,
objets extéri
par exemple
ou la conſo
jointe au no
ſignifier qu'il
de ce qu'on d
Sur le germe
à la voix na
ne, *ni*, *nec*
radical a été
de cette eſpe
faite pour a
cution. Mais
on ne pourro
à un mot po
ſéparément,
réelle & le
eſt impoſſibl
ment privati
qui ne conti
poſitive. Mê
garde comm
l'eſt, mais

posé dans la filiation d'un grand nombre

du ſentiment négatif, en le tranſportant, par analogie, des ſentimens intérieurs aux objets extérieurs. Pluſieurs nations ont, par exemple, pris la voyelle nazale *in*, ou la conſonne nazale *S*, qu'elles ont jointe au nom poſitif de l'objet, pour ſignifier qu'il falloit entendre le contraire de ce qu'on diſoit : *infinité*, *sfortunato*, &c. Sur le germe de l'articulation N, analogue à la voix nazale, on fait la racine *non*, *ne*, *ni*, *nec* & le verbe *nego*. Ce ſigne radical a été appoſé par-tout aux locutions de cette eſpece, comme marque générale faite pour avertir du vrai ſens de la locution. Mais jamais on ne l'emploie, ni on ne pourroit l'employer, ſans le joindre à un mot poſitif ; de ſorte qu'on annonce ſéparément, quoiqu'à la fois, l'exiſtence réelle & le ſigne négatif. En un mot il eſt impoſſible de former un nom abſolument privatif, c'eſt-à-dire une locution qui ne contienne pas une idée vraiment poſitive. Même dans ceux que l'uſage regarde comme termes négatifs, aucun ne l'eſt, mais au contraire. *Rien* ſignifie

préciſément *quelque choſe*. On ne l'emploie en ſens contraire que parce que l'on fait toujours précéder une négative. *Non habeo rem; Je n'ai rien.* De même en latin *nihil: hilum*, étant un vieux mot de cette langue, qui ſignifie *choſe*, *quelque choſe*, le même que le grec ὕλη, i. e. *materia;* on y a joint le ſigne négatif *ni*, pour en faire *nihilum*, & déſigner la privation d'exiſtence. De même *perſonne*, en latin *nemo*, *ne-homo*. De même *pas* & *point*, & en certains patois *gen*, *paſſus*, *punctum*, *genus*, termes phyſiques de la langue latine, qu'on a traduits dans notre langue, pour déſigner *quelque choſe en général*, & qu'on n'y peut employer, ſans y joindre la R. de négation : non plus que *jamais* qui, à la lettre, ſignifie toujours (*à jamais*, i. e. à toujours;) & qui ne veut dire le contraire qu'au moyen du ſigne oppoſé qu'on joint à la phraſe; *je n'en veux pas*, *je n'en ai point*, *je n'y vais jamais*. Obſervons en paſſant ſur ce mot *jamais*, que c'eſt une expreſſion fort bien faite, quoique peut-être ſans

réflexion, sur les deux adverbes latins *jam*, déja, *magis*, encore plus, qui représentent le passé & l'avenir; ce qui est *déja*, & ce qui arrivera *encore* : il n'y avoit pas de meilleure maniere de rendre l'idée de l'infini. Ce mot *jamais* est beaucoup mieux fabriqué que le latin *unquam* ou *ne unquam*.

Il y a des mots où la racine négative semble disparoître, tant on est accoutumé à s'en servir pour un sens ou pour une idée positive. Tel est le mot *nécessité* qui exprime qu'une chose se fait absolument, toujours & sans cesser; *ne-cessare*.

254. *Difficulté de connoître la racine organique des particules & des prépositions.*

J'ai fait voir, n° 196, combien il étoit difficile de trouver le premier germe radical des particules conjonctives du discours. Leur examen m'a fait pencher à croire qu'elles étoient pour la plûpart arbitraires, & que le prompt & prodi-

posé de trois autres primitifs. Un grammairien apperçoit fort bien dans le mot

gieux beſoin qu'on en a pour s'énoncer, ayant forcé les hommes de chaque pays à prendre le premier monoſyllabe ou geſte vocal indéterminé qui lui venoit à la bouche dans le beſoin preſſant, l'uſage réitéré en avoit déterminé l'habitude ſignificative.

Il n'eſt guère plus aiſé d'aſſigner la premiere origine des prépoſitions, quoiqu'un peu plus compoſées que les ſimples particules conjonctives. Je ne dirai rien de fort ſatisfaiſant, ſi je dis ſur les particules *in* & *ex*, qui marquent le *dedans* & le *dehors*, la même choſe qu'avance Nigidius ſur les pronoms *nos* & *vos*, ſçavoir, que le mouvement de l'organe ſe fait en retour intérieur dans le premier, & pouſſe le ſon à l'extérieur dans le ſecond. Les langages ont peu de variétés dans les prépoſitions, les empruntant d'un langage à l'autre, & les cumulant quelquefois avec profuſion les unes ſur les autres, pour n'en former qu'une ſeule; comme lorſque nous diſons en françois *auparavant*, en réuniſſant

contrée, lieu, région, pays. Ainſi le mot *Tierache*, par ſon développement, montre

quatre prépoſitions latines *ad-per-ab-ante.* Les nôtres ſont grecques pour la plûpart. L'origine ancienne des mots grecs primitifs nous eſt aujourd'hui le plus ſouvent inconnue ; de ſorte qu'on ne ſçauroit diſcerner quelles ſont les prépoſitions radicales, ou celles qui ont été formées par la contraction de certains mots plus compoſés. On voit bien que *ſur* vient de *ſuper ; ſuper* de ὑπερ & celui-ci du Chaldéen עבר (*ibr.*) On voit bien que *præ* & *pro* ont rapport à *primus ;* que *chez* eſt une traduction de l'italien *caſa ;* & que quand on dit *chez vous*, c'eſt comme ſi l'on diſoit *caſavoi* (maiſon de vous.) Et encore ce dernier mot eſt plutôt dans notre langue un adverbe qu'une particule, ainſi que beaucoup d'autres dont l'origine devient plus facile à reconnoître. Mais quand ce ſont de pures particules, il eſt mal-aiſé de retrouver la premiere cauſe de leur formation, qui ſans doute a ſouvent été arbitraire & précipitée ; comme je l'ai remarqué, en parlant de petites expreſſions conjonctives, qui ne ſer-

lui variable par ſon eſſence. *Ex hoc omnis inconſtantia tumultuſque eſt.... Quid eſt enim vox, niſi intenſio aëris, ut audia-*

vent qu'à former la liaiſon du diſcours. (Voyez n° 198.)

255. *Remarques ſur les racines des terminaiſons.*

Quant aux terminaiſons, j'en ai auſſi parlé plus haut, & n'ai pas fait difficulté d'avouer, avec quelques grammairiens, qu'un bon nombre d'entr'elles ont leur racine propre & particuliere, reconnoiſſable à la force ſignificative, & à l'idée acceſſoire que les terminaiſons ajoûtent à chaque mot. Cette partie de la matiere étymologique eſt curieuſe; mais ſi l'on vouloit la traiter en détail, on feroit peut-être un livre entier. Chaque langue a ſes terminaiſons propres, caractériſtiques de ſon idiome & de ſa ſyntaxe. Chaque langue en a un très-grand nombre & de très-variées: cependant la plûpart ſont copiées & dérivées les unes des autres. Il eſt facile d'obſerver que la plus grande partie de celles de nos dialectes ſortis du latin ſont celles même de la langue latine.

On

veroit que fort peu d'altération dans une longue ſuite de ſiécles & d'émigrations.

On pourroit diviſer les terminaiſons en trois claſſes, eu égard à leurs racines. 1°. Celles qui ont une racine évidente & connue, & qu'on voit être par elles-mêmes de vrais mots autrefois ſéparés de ceux auxquels on les a joint, pour ajoûter à ceux-ci le ſens acceſſoire de ceux-là; comme ſeroit *ſiturire*, brûler de ſoif, *ſiti ureri*, & les autres exemples cités n° 197. On peut mettre dans cette claſſe celles qui, ſans être évidentes, ſont fort vraiſemblables; comme il eſt certain que *ment*, terminaiſon de nos adverbes, vient de *mente*; *prudement*, *prudenti mente*: *fortement*, *forti mente*; que *age* vient ſouvent d'*agere* ou d'*agens*: *partage*, *partem agens*: *courage*, *cor agens*, &c. Ces deux formules-ci nous viennent de l'italien, qui dit *mente*, *agio*.

2°. Celles qui ne ſont que des dérivés d'autres langues anciennes, qu'un langage plus moderne a copiées. Je les appelle *dérivés*, plutôt que *racines*, parce qu'en les remontant aux plus anciennes langues, on ne les y trouve pas employées ſeules & comme mots iſolés, qui avoient leur

langue avec leur domination. En devenant dominante chez les Gaulois, elle

ſignification propre, ainſi que ceux de la claſſe précédente. Les latins ont quatre terminaiſons dans leur langue, pour marquer le mode infinitif du verbe, *are*, *ere*, *ere*, *ire*. Elles forment les quatre conjugaiſons de leur ſyntaxe : le françois les a copiées pour les quatre conjugaiſons de la ſienne, *er*, *oir*, *re*, *ir* : *aimer*, *avoir*, *rendre*, *ouïr*. Mais en latin ces ſignes paroiſſent arbitrairement choiſis pour déſigner l'infinitif : ils ne ſont employés que comme pure terminaiſon. On ne les trouve pas ailleurs comme mots ſimples, ayant une ſignification iſolée & particuliere, qui ait pu les faire appliquer par préférence aux verbes *amare*, *habere*, *rendere*, *audire*, comme circonſtance acceſſoire pour en marquer l'infinitif. Il en eſt de même de toutes les terminaiſons tant des verbes conjugués, que des noms déclinés. J'en ai donné les exemples dans le Chap. XI. Nous avons formé les nominatifs de notre langue, tantôt ſur le nominatif, tantôt ſur le génitif du latin, en conſervant les déſinences à-peu-près pareilles : *honor*, honneur, *quan-*

de notre langue, qui y ſont rentrées ſous une autre forme, & ſous un

titas, quantité, *clementia*, clémence, *actionis*, action. Nous les tirons ſouvent & immédiatement de l'italien qui les a priſes du latin : ſouvent encore nous ne les exprimons que par notre *e* muet, (*juſtus*, juſte.) Nous les ſupprimons en partie (*ſupplementum*, ſupplément) ou même tout-à-fait (*fortis*, fort.) Dans toutes ces déſinences, nous voyons bien la cauſe dérivative ; mais nous ne trouvons pas la cauſe radicale, ſi ce n'eſt dans un petit nombre de cas où elle ſe laiſſe appercevoir ; & alors les terminaiſons rentrent dans la claſſe précédente. Par exemple, le latin forme ſes terminaiſons des trois genres, maſculin, féminin & neutre, *us*, *a*, *um*, à l'imitation du grec ος, η, ον. Je ne vois pas la raiſon primitive du choix pour les deux derniers genres ; mais je crois l'entrevoir pour le premier. La terminaiſon habituelle du grec en *os*, convertie par le latin en *us*, laquelle déſigne, chez l'un & chez l'autre peuple, le genre maſculin dans les noms tant ſubſtantifs que perſonels, paroît répondre à la terminaiſon

rivum. On en a étendu le ſens à déſigner un lieu, une habitation quelconque, ainſi qu'il eſt arrivé aux mots radicaux *ac*,

égyptienne *is* ou *es* ; du moins ſi les Grecs dans leurs Hiſtoires nous ont fidélement rendu les noms de cette langue, ſans y ajoûter une finale à leur mode. Alors il ſeroit naturel de dériver cette finale *is* du mot oriental *ish* qui ſignifie *vir*, *le mâle* ; & ce ſeroit la raiſon qui l'auroit fait choiſir pour déſigner le genre maſculin.

3ª. Celles où l'on n'apperçoit aucune trace de racine ni de dérivation ; mais qui paroiſſent être de pure fantaiſie de la part du peuple qui les emploie. Peut-être celles de la ſeconde claſſe ont d'abord été de ce genre dans leur premiere origine. Il y en a fort peu de cette eſpece dans notre langue françoiſe ; peut-être même point du tout. Du moins il ne s'en préſente aucune à ma mémoire que je puiſſe citer pour exemple : mais elle n'eſt pas la ſeule langue que je conſidere ici. Il y a tant d'anomalies dans les langages, que peut-être à cet égard peuvent-elles fournir une claſſe particuliere de finales.

Si les terminaiſons de tous les langages étoient réduites en tables, & accouplées

reſſemblent plus à *Ville*. C'eſt ainſi qu'à force d'émigrations, les mots, même les mots identiques pour le ſens & la figure,

parallélement de ſuite dans leur ordre de filiation, on les verroit ſortir les unes des autres par la dérivation, & ſe raſſembler comme les mots, ſous un petit nombre de primitifs. Une pareille table ſeroit très-utile à joindre à l'archéologue ou nomenclature univerſelle, dont je traite dans le Chap. XVI. On mettroit à chaque article l'explication de ce que ſignifie chacun de ces acceſſoires ajoûtés à la fin des mots. Ce ſeroit un tableau rapproché d'une grande partie de la ſyntaxe des langues: il en abrégeroit l'étude ennuyeuſe, & en faciliteroit beaucoup la connoiſſance.

Freret remarque avec raiſon (*dans l'Eloge de Fourmont*) que les différens langages n'ayant tous qu'un ſeul & même objet, celui de communiquer aux autres hommes nos idées, nos affections & nos jugemens, par le moyen des ſons de la parole, une des plus grandes ſources de la variété qui regne entr'eux, c'eſt celle qui regne dans le choix des moyens employés pour exprimer la liaiſon & les rapports que nous appercevons entre les

l'impératif.

Selon la remarque de Leibnitz (*Otium*

idées, l'action & la réaction des objets les uns sur les autres, & l'impression qu'ils font sur nous. Qu'on emploie des signes particuliers pour désigner ces différens rapports. Que la plûpart des langages les joignent & les attachent à ceux qui étoient déja établis pour exprimer les idées même; enforte que les deux signes réunis ne font plus qu'un seul & même mot. Que les changemens de rapport entre les idées se marquent par un changement & par une altération faite dans le mot. Que les hommes, qui se sont accordés dans le choix des moyens de les exprimer, qui conviennent dans la maniere d'employer & de combiner les mêmes signes, parlent le même langage, & peuvent converser entr'eux; de legeres nuances de variétés ne suffisant pas pour constituer une nouvelle langue, mais seulement différens dialectes.

On les a combinées ensemble, autant & aussi souvent que les objets extérieurs & leurs circonstances étoient combinés dans l'esprit. « Les élémens vocaux, dit

la formule des locutions négatives.

L'homme, pour communiquer ſes per-

» Freret, (*Mém. de l'Acad. Tom. XVIII,*)
» ſuivent l'analogie des idées qu'ils expri-
» ment : or le nombre de nos idées pri-
» mitives eſt aſſez borné. Toutes nos
» autres idées, perceptions, jugemens &
» ſentimens ſont compoſés des premieres
» idées ſimples, diverſement combinées.
» Ces différentes combinaiſons forment
» encore, à tout moment, de nouveaux
» rapports, & par conſéquent de nou-
» veaux aſſemblages : ainſi, quoique le
» nombre des idées primordiales ſoit
» aſſez borné, celui des idées complexes
» ou dérivées croît à proportion que nous
» avons acquis plus de connoiſſances. On
» peut obſerver la même progreſſion dans
» les langues. Un aſſez petit nombre de
» termes primitifs, que l'on appelle *Ra-*
» *cines*, répondent aux idées ſimples, &
» forment un très-grand nombre de dé-
» rivés qui, combinés encore entr'eux,
» ou avec d'autres racines, forment tous
» les mots qui expriment les idées com-
» poſées..... Une langue véritablement

la même chose, par un coup d'organe;

» philosophique seroit, ajoûte-t-il, celle » qui exprimeroit toujours les idées sim- » ples ou primitives par des termes radi- » caux, & les idées complexes par des » termes dérivés ou composés de ces pre- » miers. Le dernier point de perfection » seroit de s'exprimer de telle façon, » que chaque mot dérivé fît connoître, à » la premiere vue, non seulement la » composition de l'idée correspondante, » mais encore en quelles idées simples » il la faudroit résoudre, en la décom- » posant. Nous n'avons point de langues » où l'on paroisse avoir eu cette vue, si » ce n'est dans l'écriture chinoise. Les » idées simples & primordiales, ou celles » qui sont participées par un grand nombre » d'êtres particuliers, y sont exprimées » par des caracteres simples & radicaux; » & les idées complexes ou dérivées sont » représentées par des caracteres compo- » sés de ces premiers, que nous avons » nommés *simples*. » Si Freret y avoit voulu faire attention, il auroit reconnu

ne N purement nazale, particuliere aux Indiens, & différente de l'N ordi-

le même méchaniſme dans nos langues. Un ſon compoſé n'y eſt qu'un amas de primitifs ſimples. Toute la différence entre le Chinois & l'Européan, eſt que l'un forme la compoſition par des traits, & l'autre par des ſons.

que des peintures plus ou moins imparfaites des choſes réelles ? On ne l'a pu ; mais en remplacement on a adopté le geſte vocal

CHAPITRE XV.

Des Principes & des Régles critiques de l'Art étymologique.

256. *Quels ſont les principes qui doivent guider en étymologie.*

257. *La langue étymologique parle plus à l'eſprit qu'à l'œil, & plus à l'œil qu'à l'oreille.*

258. *Preuve de la bonté d'une étymologie.*

259. *Obſervation à faire ſur l'application des principes à la preuve.*

260. *Néceſſité de procéder avec exactitude en déduiſant les principes d'un art ; quand même l'art ſeroit de peu d'importance.*

261. *On doit chercher les étymologies dans la langue du pays même, à moins qu'il n'y ait quelque raiſon connue de les chercher dans un autre langage.*

MÉCHAN

262. *Maniere*
vient un
gine.

263. *Chaque*
ſon habit
tain ordr
compoſée

264. *La conn*
chaque la
pas être

265. *Diviſion*
probable

266. *Dans le*
bles on
phyſique
& moral

267. *On doit*
d'un pro
poſent d
nommé.

268. *L'incerti*
particuli
tude des
d'où nai
ſur une

positive. Même dans ceux que l'usage regarde comme termes négatifs, aucun ne l'eſt, mais au contraire. *Rien* ſignifie

262. *Maniere de diſcerner de quelle langue vient un mot dont on cherche l'origine.*

263. *Chaque langue eſt reconnoiſſable à ſon habitude d'employer dans un certain ordre les articulations ſimples ou compoſées.*

264. *La connoiſſance des vieux mots de chaque langage, même inuſité, ne doit pas être négligée.*

265. *Diviſion des étymologies en certaines, probables, & poſſibles.*

266. *Dans le choix des étymologies poſſibles on doit préférer celles qui ſont phyſiques à celles qui ſont hiſtoriques & morales.*

267. *On doit préférer celles qui naiſſent d'un procédé naturel à celles qui ſuppoſent du merveilleux dans l'objet nommé.*

268. *L'incertitude de certaines étymologies particulieres n'influe pas ſur la certitude des principes généraux. Cauſe d'où naiſſent les diverſités d'opinions ſur une même étymologie.*

vais jamais. Obſervons en paſſant ſur ce mot *jamais*, que c'eſt une expreſſion fort bien faite, quoique peut-être ſans

269. *Maniere de reconnoître, entre pluſieurs étymologies probables d'un même mot, quelle eſt la véritable.*

270. *Cauſes de l'altération que peuvent éprouver les racines juſque dans leur premier germe. Maniere de diſcerner quelle eſt l'articulation véritable & radicale.*

271. *Il y a dans les langues des mots entierement pareils qui n'ont pas la même origine.*

---

256. *Quels ſont les principes qui doivent guider en étymologie.*

LEs régles qui doivent guider en étymologie ſont tirées du ſens, de la figure, & du ſon du mot dérivé, comparés avec le ſens, la figure & le ſon du mot dérivant. 1° L'identité du ſens & de la ſignification fait raiſonnablement préſumer que l'idée, l'objet, & la dénomination étant les mêmes ou pareils, le mot eſt auſſi le même,

croire qu'elles étoient pour la plûpart arbitraires, & que le prompt & prodi-

ſi les autres circonſtances néceſſaires s'y rencontrent. 2° La figure marque ce qui eſt du reſſort de la vue : elle ſert à rectifier l'altération continuelle que le ſimple ſon a ſoufferte d'une prononciation rapide ou trop difficile à exécuter : elle indique par les caractériſtiques de lettres propres à chaque peuple de quelle langue ſort une expreſſion, & que c'eſt-là qu'il en faut aller chercher l'origine. 3° Le ſon fait entendre quels organes ſont employés pour le produire ; en quel ordre ils agiſſent : il apprend qu'on ne doit avoir aucun égard aux diverſités d'inflexions ; quand on reconnoît que malgré leurs variétés elles partent du même organe ; qu'en matiere de dérivation la voyelle ne doit preſque être comptée pour rien ; & qu'il faut s'arrêter aux conſonnes pour vérifier ſi, malgré leur différence de figure dans les deux mots comparés, elles ne viennent pas du même organe ; ſelon le principe phyſique établi (n° 26,) que chaque organe forme ſa claſſe particuliere d'articulations facilement permutables entr'elles. Quand ces

unes ſur les autres, pour n'en former qu'une ſeule; comme lorſque nous diſons en françois *auparavant*, en réuniſſant

trois régles, tirées de l'eſprit, de la vue & de l'ouïe, ſe trouvent d'accord en un même ſujet d'obſervation, l'étymologie en queſtion eſt comme démontrée.

257. *La langue étymologique parle plus à l'eſprit qu'à l'œil, & plus à l'œil qu'à l'oreille.*

On voit aſſez qu'entre ces trois conditions ci-deſſus exigées, la premiere, relative à l'objet exprimé où ſe trouve le point commun de tendance générale (Voy. n° 3,) mérite la préférence ſur les deux autres; & qu'il faut donner beaucoup plus d'attention au ſens qu'au ſon ou à la figure des mots. La langue étymologique parle à l'eſprit plutôt qu'aux yeux ou qu'aux oreilles. Mais elle parle bien moins encore aux oreilles qu'aux yeux. La raiſon en eſt que l'image, qui eſt du département de la vue, étant auſſi permanente, que la voix, qui eſt du département de l'ouïe, l'eſt peu, doit par conſéquent être moins ſujette à ſubir des changemens de forme. Ainſi lors

vent été arbitraire & précipitée ; comme je l'ai remarqué, en parlant de petites expreſſions conjonctives, qui ne ſer-

même qu'on ne retrouve plus rien dans le ſon ; on retrouve tout dans la figure avec un peu d'examen. Le ſon ne conſiſte que dans la voyelle, qui chez tous les hommes eſt tout-à-fait vague. La figure au contraire ne conſiſte que dans la lettre, qui, quoique variable, ne s'égare que rarement tout-à-fait, ne ſortant même guères des bornes de l'organe qui lui eſt propre.

258. *Preuve de la bonté d'une étymologie.*

Exemple. Si je dis que le françois *ſceau* vient du latin *ſigillum*, l'identité de ſignification me montre d'abord que je dis vrai. L'oreille au contraire me doit faire juger que je dis faux, n'y ayant aucune reſſemblance entre le ſon *sò*, comme on le prononce ; & le latin *ſigillum*. Entre ces deux juges d'opinion contraire je ſçais que le premier eſt le meilleur que je puiſſe avoir en pareille matiere, pourvu qu'il ſoit appuyé d'ailleurs ; car il ne prouveroit rien ſeul. Conſultons donc la figure ; & ſçachant que l'ancienne terminaiſon françoiſe en *el* a été récemment changée

plus grande partie de celles de nos dialectes ſortis du latin ſont celles même de la langue latine.

On

en *eau* dans pluſieurs termes ; que l'on diſoit *ſcel* au lieu de *ſceau*, & que l'ancienne terminaiſon s'eſt même conſervée dans les compoſés du mot que j'examine, puiſque l'on dit *contre-ſcel* & non pas *contre-ſceau*, alors je retrouve dans le latin *ſigillum* & dans le françois *ſcel* la même ſuite de lettres ou d'articulations organiques, *ſgl* & *ſcl* : c'eſt-à-dire, que le *nez*, la *gorge* & la *langue* ont agi dans le même ordre en formant ces deux mots : par où je vois que j'ai eu raiſon de déférer à l'identité du ſens, plutôt qu'à la contrariété des ſons. S'il eſt enſuite queſtion d'examiner le mot *ſaut* où le ſon *sò* eſt le même que dans le terme précédent ; ſans y déférer, la figure & le ſens me font voir que l'origine eſt dans le latin *ſaltus*. De même pour le mot *ſeau* à puiſer, où le ſon eſt pareil & la figure preſque pareille, je ne défere ni à l'un ni à l'autre, pour ne m'arrêter qu'à la ſignification qui me fait voir qu'il faut tirer ce terme du latin de même ſens *ſitula*, & de la Rl. *ſitis*, quoique la figure & le ſon du mot françois

les remontant aux plus anciennes langues, on ne les y trouve pas employées seules & comme mots isolés, qui avoient leur

soit altéré au point de ne conserver presque plus aucun rapport avec la racine. Mais je comprends sans peine que l'altération vient de ce qu'en élidant par une prononciation rapide le *t* qui est au milieu du mot *situla*, on disoit *siula*, d'où on a fait *seille* en vieux françois, & ensuite *seau* en francois moderne, par le changement ordinaire & ci-dessus mentionné d'*eil* en *eau* : ainsi le mot s'est fort éloigné de sa R. *sitis* parce que la prononciation vicieuse a détruit le *t* qui étoit l'un des caractéristiques radicaux.

Dans le françois *pain* aliment, *pin* arbre, semblable de son, peu différent de figure ; dans l'anglois *pin*, i. e. épingle, tout pareil au précédent à la vue & à l'ouïe, la raison me fait discerner qu'il faut les dériver de *panis*, de *pinus*, & de *spina* : quant au françois *peint*, l'idée, l'oreille & la vue s'accordent à me montrer qu'il vient de *pingo*, *pictum*.

259. *Observation à faire sur l'application des principes à la preuve.*

Il y a néanmoins quelques occasions

nitif du latin, en conſervant les déſinences à-peu-près pareilles : *honor*, honneur, *quan-*

où ce n'eſt pas aſſez de conſulter le ſens, la figure & le ſon. Il ne ſuffit pas même d'avoir obſervé le caractériſtique du mot pour reconnoître en quelle langue il en faut chercher l'origine. Il faut encore s'aſſurer de certains faits dont la réalité pourroit détruire l'opération de l'ouvrier. Car l'eſprit travaille en vain ; c'eſt inutilement qu'il forme ſon jugement ſur des preuves apparentes, ſi elles ſont démenties par la vérité hiſtorique. Que je cherche, par exemple, l'origine du mot *pirogue*, qui eſt le nom d'un petit canot dont les Indiens de la mer Pacifique ſe ſervent pour traverſer l'eau d'une iſle à l'autre, j'aurai volontiers recours à la langue eſpagnole : d'autant mieux que tout ce parage eſt journellement fréquenté, & en partie habité par les Eſpagnols, qui ont répandu dans ces climats une infinité d'expreſſions de leur langue. Je dirai donc, que *pirogue* vient de *por aguas ;* & je croirai d'abord que j'ai rencontré juſte, puiſqu'en cherchant dans la langue à laquelle je pouvois vraiſemblablement m'adreſſer, j'ai trouvé

dans les noms tant ſubſtantifs que perſonels, paroît répondre à la terminaiſon

la convenance aſſez bonne pour le ſens, plus formelle encore pour la figure & pour le ſon. Mais en apprenant des voyageurs que ce mot *pirogue* eſt ancien dans la langue Indienne, je reconnoîtrai auſſi-tôt que la dérivation que je viens de donner eſt fauſſe : que c'eſt par un hazard ſingulier qu'une ſignification aſſez juſte tirée de la langue Eſpagnole, où j'ai pu la chercher, ſe trouve appuyée d'une conformité de figure & de ſon, & que c'étoit le cas de m'aſſurer avant tout par le fait, s'il étoit vrai que le mot vînt réellement de la langue eſpagnole où je le cherchois. Je n'en regarderai pas moins comme certains les quatre élémens que j'ai poſés comme principes pour opérer avec certitude en étymologie ; ſçavoir la langue d'où le mot eſt venu, la figure du mot, le rapport du ſon, & la vérité de la ſignification ; pourvu toutefois que l'application de ces quatre élémens ſoit juſte dans tous les points : car mon erreur n'étoit née que d'une fauſſe application du premier de ces quatre points. L'étymologie tirée de *por*

nales.

Si les terminaiſons de tous les langages étoient réduites en tables, & accouplées

guas ne s'eſt pas trouvée juſte, parce qu'encore qu'il ſoit vraiſemblable que le mot *pirogue* puiſſe être né de la langue des Eſpagnols qui ont introduit pluſieurs mots dans ces iſles, il n'eſt néanmoins pas vrai en fait qu'ils y ayent introduit celui-ci, qui étoit en uſage dans la langue indienne avant leur arrivée.

On pourroit croire que *Stanboul*, nom que les Turcs donnent à la ville de Conſtantinople, eſt une forte contraction du vrai nom de cette ville : *Stanpol* pour *Conſtantinopolis*. Mais le prince Cantemir bien inſtruit des faits nous apprend qu'il vient plus ſimplement d'εἰς τὴν πολιν, c'eſt-à-dire *à la ville*. Les Turcs, lors de leur invaſion en Thrace, entendant dire aux Grecs de la campagne qui alloient à Conſtantinople, qu'ils alloient à la ville εἰς τὴν πολιν, prirent l'habitude d'appeller la ville *Stanpol*. Au reſte le primitif πολις ſe trouve de même dans l'une & dans l'autre origine.

Nous appellons *Truchemans* (interprétes) les perſonnes dont on ſe ſert à Con-

ployés pour exprimer la liaiſon & les rapports que nous appercevons entre les

ſtantinople & dans le Levant pour expliquer de part & d'autre aux gens d'Europe & d'Orient qui ont des affaires enſemble, ce que chacun dit en la langue de ſon pays. Si quelqu'un lit dans le poëme du Boïardo, le mot *Turcimano* (homme Turc) que le poëte emploie en ce ſens, il croira d'abord que le mot françois *trucheman* vient d'une origine ſi naturelle. Cela n'eſt pas néanmoins. Notre mot françois ne vient pas de l'Italien, où le poëte a un peu altéré la dérivation, peut-être à deſſein de faire un jeu de mot. Tous deux ſont corrompus du Turc *terjiman* ou *meturgeman* (interpréte :) de la racine Chaldeenne *targum* (*explanatio, interpretatio.*) Nos conſuls des Echelles du Levant diſent *drogueman :* ce n'eſt qu'une diverſité de prononciation ; *trocman.*

Nous avons introduit dans notre langue l'expreſſion nouvelle *fronder* pour dire murmurer tout haut contre quelqu'un ; critiquer ſa conduite ; ou contrarier ſon opinion. On ne manqueroit pas de dériver ce mot du latin *frendere* dont le ſens

& auſſi ſouvent que les objets extérieurs & leurs circonſtances étoient combinés dans l'eſprit. « Les élémens vocaux, dit

s'y rapporte aſſez bien, ſi ſon origine ne nous étoit d'ailleurs parfaitement connue. En 1648 une troupe de petits garçons de la ville de Paris avoit pris l'habitude de s'aſſembler à la Bute S. Roch, où elle ſe partageoit en deux bandes qui ſe lançoient des pierres avec la fronde. Les officiers de police les venoient chaſſer; mais dès qu'ils avoient le dos tourné, les petits garçons ſe raſſembloient, & ſe remettoient à fronder comme auparavant. Ce fut en ce même tems que s'éleverent les troubles entre la cour & le parlement, au ſujet des impôts dont le peuple ſe voyoit accablé ſous le miniſtere du cardinal Mazarin. La chaleur devint extrême dans les deux partis; & les vexations du miniſtre furent cauſe que le parlement s'oublia de ſon côté juſqu'à former pluſieurs délibérations téméraires. Un jour Bachaumont, conſeiller au parlement, jeune homme de beaucoup d'eſprit, entendant le préſident le Cogneux, ſon pere, parler d'une maniere qui ne lui plaiſoit pas, dit, en faiſant alluſion aux petits gar-

cons de la Bute S. Roch, qu'il ſe taiſoit en ſa préſence, mais que dès qu'il n'y ſeroit plus, il ſe préparoit à fronder contre cet avis. D'autres racontent que Gaſton, duc d'Orléans, étant venu aſſiſter aux délibérations du parlement pour en modérer la vivacité, Bachaumont voyant qu'on n'oſoit opiner en préſence de ce prince auſſi librement que de coutume dit à ſon voiſin, « *ſi fortè virum* » *quem conſpexere, ſilent;* mais quand il » n'y ſera plus, il faudra fronder comme » il faut. » Cette expreſſion parut plaiſante, & ſe mit à la mode, comme il arrive preſque toujours en France. On fit la chanſon qui commençoit :

Un vent de fronde
S'eſt levé ce matin,
Je crois qu'il gronde
Contre le Mazarin.

Toutes les petites parures nouvelles ou autres choſes d'un uſage encore plus commun ſe nommerent *à la fronde*. Le nom de *frondeurs* fut donné à la faction oppo-

sée à la cour. Le cardinal contribua lui-même à donner cours à cette expression, dans un moment de réconciliation qu'il y eut entre le parlement & lui, où il dit en badinant aux députés de cette compagnie, qu'il étoit devenu *frondeur*, & leur fit voir son chapeau garni d'une fronde en guise de cordon. C'est ainsi que le mot *fronder* s'est introduit parmi nous dans la signification ci-dessus rapportée. On a coutume d'appeller *frondeurs* ceux qui critiquent le gouvernement présent.

260. *Nécessité de procéder avec exactitude en déduisant les principes d'un art, quand même l'art seroit de peu d'importance.*

En étymologie, comme en toute autre matiere, il faut commencer par être bien instruit de la vérité des faits avant que d'en tirer des conséquences : *Ex facto jus oritur.* Ici comme ailleurs, & peut-être même plus souvent, la rencontre fortuite des convenances & des circonstances peut rendre

265. *Division des étymologies en certaines,*

rendre tout-à-fait vraiſemblable une choſe qui n'eſt néanmoins pas vraie. L'étymologie demande autant, & plus de diſcernement, d'attention & de connoiſſances détaillées, qu'aucune autre ſcience. J'entends que beaucoup de gens me diront là-deſſus qu'il n'importe guères ſi l'on ſe trompe, ou non, en cette matiere. J'en conviendrai ſans peine, & je ne laiſſerai pas que d'ajoûter, pour réponſe, que ceux qui raiſonnent ainſi, font un raiſonnement fort plat; parce que, lorſqu'un écrivain s'engage à donner les principes d'un art (frivole ou non,) il doit s'appliquer à le faire avec la plus grande juſteſſe poſſible. Et quant à cette prétendue frivolité reprochée à l'art dont je traite ici, le reproche n'eſt pas mieux fondé que celui qu'on pourroit faire à tant d'autres ſciences, arts, ou connoiſſances qui, ſans être de premiere ni de ſeconde néceſſité pour l'homme, ne laiſſent pas que d'amuſer agréablement ou utilement la curioſité de l'eſprit humain. Celui-ci a de plus l'avantage de former ſa raiſon dans un des principaux

mes ont fait ſuccéder l'uſage à celui des

exercices qu'il en fait ; ſçavoir, dans la logique des paroles qui conſiſte dans la juſte convenance des mots avec les idées qu'ils expriment, & avec les objets qu'ils repréſentent.

261. *On doit chercher les étymologies dans la langue du pays même, à moins qu'il n'y ait quelque raiſon connue de les chercher dans un autre langage.*

L'étymologiſte doit s'attacher, avec ſoin, à la langue d'où le mot dont il recherche l'origine, doit naturellement être ſorti, & ne pas adopter légérement les ſignifications, même vraiſemblables, qu'un autre langage lui offriroit, s'il n'a la preuve que le nom a été impoſé par le peuple qui le parloit. Il ne tirera pas le nom des Georgiens des mots grecs γῆ & ἔργον comme ſi c'étoit γεωργοὶ *laboureurs, travaillans à la terre ;* bien que les noms des peuples aient ſouvent une origine de cette eſpece. Car, outre que les Georgiens ne ſont pas plus adonnés à l'agri-

Kirk, i. e. *templum*, du mot *quercus*, parce qu'autrefois, dans ces contrées, les

culture que quantité d'autres nations, la langue grecque n'eſt pas la langue natale du pays. Il tirera le nom de la Georgie du fleuve *Kur* ou *Cyrus* qui l'arroſe. Les Orientaux appellent la Georgie *Gurgiſtan* (Pays de Kur;) & le mot *Kur*, chez les anciens Orientaux, ſignifie *ſcaturire*, nom convenable à une ſource & à une riviere. Nous ſçavons qu'il eſt le primitif de celui que les Phœniciens donnerent à la célebre ville de Cyréne, en Lybie, à cauſes des ſources d'eau dont elle étoit environnée. Une partie des habitans des contrées de l'Aſie, habitées par les Georgiens, portoient autrefois les noms de *Cardieni* & de *Gordyæni*. Les nationaux ſe donnent aujourd'hui celui de *Carthuels*. Près de-là les *Curdes* & le *Curdiſtan* ſont partie de l'ancienne Aſſyrie. Toutes ces petites obſervations rapprochées montrent que c'eſt dans le primitif *Kur*, qu'il faut chercher les noms des peuples & des contrées de cette région de l'Aſie.

Au contraire l'étymologiſte qui recherchera l'origine du nom de *Lisbonne*, en

d'un même mot, il faut préférer les dé-

rejettant la fable du prétendu voyage d'*Ulyſſe* ſur cette côte où il fonda, dit cette fable, la ville appellée de ſon nom *Ulyſſipo*, ne fera pas de difficulté de s'adreſſer, avec Bochart, à la langue phœnicienne, malgré la grande diſtance des lieux, parce qu'il ſçait que les navigateurs Tyriens ont porté dans ces parages leur langue, avec leur commerce & leurs nombreuſes colonies, & qu'ils y ont fondé & donné le nom à une infinité d'établiſſemens. Il admettra volontiers la conjecture de ce ſçavant homme, lorſque, s'appuyant ſur la ſituation maritime & ſur la nature des productions du terrein, il explique le nom *U-lyſſippo* (Lisbonne) par *la baie des amandiers*, en le tirant de deux mots phœniciens *Luz*, (*amygdala*) *Ubbo*, (*ſinus.*) Il en uſera de même dans la recherche de la valeur ſignificative des noms d'une quantité de lieux des côtes d'Eſpagne & d'Afrique, par-tout garnies d'entrepôts & d'échelles du commerce immenſe des Tyriens.

ſon Recueil ſur l'Exode, donne une ori-

262. *Maniere de diſcerner de quelle langue vient un mot dont on cherche l'origine.*

Hors des cas ſinguliers, on diſcerne, ſans peine, à quelle langue il faut s'adreſſer, pour ſuivre, en remontant, la dérivation d'un terme. L'inſpection du mot l'indique, parce qu'il a preſque toujours retenu quelque caractériſtique particulier, affecté par la langue dont le mot eſt immédiatement ſorti. Les lettres *PH*, *TH*, *CH*, *ST*, *RH* ſont propres à l'alphabet grec, qui les figure par un ſeul caractere. Les mots où elles s'offrent, ſortent communément du grec, ainſi que ceux qui ont le double *GG* équivalent à *NG* : *Philoſophe*, *Théorie*, *Charité*, *Statique*, *Arrhes*, *Ange*.

Les terminaiſons, par augmentatifs ou par diminutifs, indiquent la langue italienne, à qui elles ſont familieres, *one*, *ino*, *ello*. Ex. *Canton*, *Sallon*, *Bala-*

repouſſant les vagues en tout ſens, les

din, *Fantaſſin*, *Capeline*, *Soutanelle*, *Brocatelle*, *Vermicelle*.

Si un mot commence par *al*, qui, en arabe, eſt l'article du ſubſtantif, le mot s'annonce volontiers pour être ſorti de l'arabe, ſoit immédiatement, ſoit par un intermédiaire de la langue eſpagnole, dans laquelle l'invaſion des Maures a jetté tant de termes arabes. *Algébre* (*), *Alma-*

(*) Algébre ne ſignifie autre choſe, dans ſon origine, que le *Guébrique*, ou la langue des Guebres, ſçavoir l'ancien *Pelhavi* qui, depuis long-tems, n'eſt plus entendu. Ainſi *Algébre* ſignifie à la lettre *la langue inintelligible*. Joignez à cela que les Guebres ont l'habitude de réciter leurs prieres, en marmotant, ſans articuler; de ſorte qu'on n'entend pas ce qu'ils diſent. Les Arabes ont ainſi nommé cette ſcience, à cauſe des caracteres extraordinaires, dont elle ſe ſert pour trouver les nombres & les puiſſances inconnues. Nous diſons proverbialement, pour déſigner une choſe difficile à entendre, que *c'eſt de l'algébre*. En Languedoc, on appelle *Guébrique* une langue qu'on n'entend pas. Les Anglois appellent auſſi *Gibberish* un langage mal prononcé ou inarticulé.

ayant été abandonné par ſes ſucceſſeurs,

nach, *Alambic*, *Amiral*, (*d'Emir*, ou *Almihr*;) *Elixir* (*d'al-icſir*, *eſſentia*,) &c. Il y a même des mots qui nous viennent immédiatement du latin, leſquels décélent par cet article *al*, leur origine arabe; comme *allouette*, *alauda*, i. e. *la chanteuſe*, cet oiſeau étant un de ceux qui chantent le mieux & plus ſouvent. *Laudare*, dans ſa véritable & ancienne ſignification latine, c'eſt *cantare*. Le mot eſt d'origine orientale. Dans notre traduction latine de la bible, il ſignifie preſque toujours *chanter*. *Laudans invocabo Dominum*, j'invoquerai le Seigneur par mes chanſons. *Laudate Dominum in choris; laudate in pſalterio & decachordo*, &c.

Les Arabes ont porté en Eſpagne un inſtrument à cordes pincées, dont ils ſe ſervoient habituellement, pour accompagner leurs voix, & qu'ils appelloient *al-laud*. Nous le tenons des Eſpagnols qui l'appellent auſſi *laud*; & nous le nommons *luth*.

Le *Gu* initial, qui, chez nous, remplace l'aſpiration barbare; le *ald* final,

turelle & raiſonnable. La premiere n'eſt

que nous prononçons *aud*, désigne une origine tudesque : *guarnir*, *ribauld*, &c. Il en est de même des syllabes *ert*, *erd*, *ild*, *old*, & autres, où le mouvement des dents succede au mouvement de la langue. *Child*, *Bert*, &c. Cette façon de faire résonner l'instrument vocal, appartient aux langues barbares de l'Europe. Au contraire les Grecs & les Latins aiment que le mouvement de la langue succede au mouvement des dents, des lévres ou de la gorge, & que l'articulation fixe précede l'articulation liquide, *TR*, *PN*, *BL*, *CL*, *GR*, &c.

263. *Chaque langue est reconnoissable à son habitude d'employer dans un certain ordre les articulations simples ou composées.*

Chaque peuple a sa maniere de toucher l'instrument, &, pour ainsi dire, son goût de musique verbale, aussi-bien caractérisé que celui de musique chantante. Le goût que chaque langue affecte dans la suite

» sa tente toute dressée en cet endroit,
» après le siége de Babylone. En 968,

habituelle des articulations organiques, dans la disposition des consonnes, & le mêlange des liquides avec les fixes, n'échappera pas à un observateur exact, & servira beaucoup à l'étymologiste. Il reconnoîtra le langage d'un peuple, à sa maniere de frapper l'air, & d'observer, en figurant les sons, un certain ordre successif, qui n'est pas celui d'un autre peuple. Par exemple, la langue d'Orient emploie le frôlement de langue *R*, précédé du sifflement nasal *S*; & le Phœnicien appelle une fortereſſe *Bosra*. Mais le génie de la langue grecque ne souffrant pas cet arrangement de consonnes, & voulant, au contraire, que le sifflement nasal suive le frôlement de la langue, le Grec, en répetant le mot phœnicien, dit *Byrsa*; & nomme ainsi la fortereſſe de Carthage bâtie par les Tyriens. Mais le hazard ayant fait que *Byrsal* est un autre mot phœnicien, qui signifie *cuir*, (d'où vient notre mot *bourse*) les Grecs, qui ne restent jamais courts, bâtissent sur cette rencontre fortuite une ridicule histoire,

» que les fondemens furent jettés presque
» partout, avant qu'on eût éclairci le

au ſujet d'un terrein de l'étendue d'un cuir de bœuf, vendu à Didon par un Numide avare : ils racontent que Didon, pour avoir une grande place, lorſqu'on ne croyoit lui en vendre qu'une petite, eut l'adreſſe de couper le cuir en bandes étroites, & prit tout le terrein que les bandes purent entourer.

Les Grecs diſent χείλεσιν en articulant d'abord ſur la *gorge C*, enſuite ſur la *levre P*. Les Latins répetent, après eux, le même mot ; mais ils frappent les touches de l'inſtrument d'une maniere inverſe, d'abord la *lévre P*, & enſuite la *gorge C* : ils diſent *ſpecto*. Les Hébreux diſent *Tſelem*, image. Le Perſique, qui s'accommode de cette prononciation orientale *TS*, a fait là-deſſus le mot *TSilmenaja* ; & l'Arabe le mot *TSaliman*. Mais nos langues d'occident n'ont pas dans leur alphabet la lettre צ *Tſade* : elles n'aiment pas l'inflexion compoſée, où l'air, après avoir été battu par les *dents*, eſt rechaſſé par le *nez* ; de ſorte qu'en répétant le mot oriental, les Grecs diſent

opinion, *le grand Caire, la grande Ville*. C'eſt en effet une des plus grandes villes

& les François *Taliſman.*

Le Phœnicien dit *Pzar;* mais les Occidentaux tranſpoſent l'articulation de ce mot, de *Pz* en *Sp*. Le Grec, dans la même ſignification, dit *σπαρω*, le Latin *ſpargere*, le François *diſperſer.*

Dans le nombre des articulations que les organes vocaux ſont capables d'exécuter, & dont la liſte complette forme le total des alphabets quelconques, il y en a dont certains peuples ne font jamais aucun uſage, quoiqu'elles ſoient très-communes par-tout ailleurs: ſoit que l'exemple ou la longue habitude ait ainſi déterminé, chez ces peuples, le cours ordinaire de la parole; ſoit que la nature, en les formant, leur ait refuſé la facilité de mouvoir leur organe de la maniere propre à moduler dans l'air les inflexions qui leur manquent. (Voy. n° 19.) L'alphabet des Hurons n'a pas la lettre labiale. Nous n'avons pas certaines lettres gutturales uſitées chez les peuples méridionaux de la pointe d'Afrique. Il nous eſt même impoſſible d'en imiter l'inflexion; comme il eſt impoſſible

peut dériver un même mot avec une

aux Chinois d'articuler la lettre rude & canine *R* ſi commune chez toutes nos nations anciennes & modernes. Ces différences établiſſent entre les peuples une diſtinction auſſi remarquable que bien caractériſée : elles montrent évidemment qu'un peuple ne vient pas de l'autre. C'eſt une ligne de ſéparation que la nature elle-même a tracée. Cette preuve naturelle ſuffiroit, ſans autre raiſon, pour démontrer que les Européans ne viennent pas des Hottentots.

Quelques perſonnes célebres dans la littérature s'efforcent de ſoutenir aujourd'hui ce fameux paradoxe, que les Chinois ſont une colonie venue d'Egypte ; que les Egyptiens ſont les auteurs de la nation & de la langue chinoiſe. Comment cela pourroit-il être, lorſque les Chinois n'ont jamais eu aucun uſage de la lettre *R* ſi familiere aux anciens Egyptiens, & ne peuvent venir à bout de l'articuler ? On ſent aſſez qu'un peuple, en ſe tranſportant dans un climat éloigné, ne quitte pas auſſi-tôt, ni peut être même à la longue les articu-

aſſujés, quoiqu'il y ait des cas particu-

lations ordinaires de ſa voix, ſur-tout lorſqu'il y introduit ſon langage & ſon écriture : car c'eſt de cette introduction même que les auteurs du ſyſtême nouveau prétendent tirer leur principale preuve. Au moins la lettre *R* ſe repréſenteroit encore dans les anciens noms chinois, ſi elle ne ſe trouve plus dans les noms modernes. Les Egyptiens, au moment de leur émigration ſuppoſée, (que mille & mille autres raiſons combattent; & j'aurai lieu de les déduire ailleurs,) ont-ils tout d'un coup perdu, par miracle, l'habitude ordinaire de leurs inflexions vocales? en ont-ils caché les exemples à leurs enfans, de peur qu'ils ne les imitaſſent dès leur bas âge? Ont-ils ſubitement & volontairement entr'eux quitté leurs articulations & leur alphabet, pour en fabriquer un nouveau, à l'uſage de leur poſtérité? L'homme peut changer d'habitation, mais non pas d'habitudes, ſur-tout quand elles ſont du nombre de celles qui tiennent à lui comme ſa propre nature. Cependant, comme les perſonnes qui propoſent cette

même ſouche, tellement qu'il n'y auroit
du à remonter la filiation un peu plus haut,

opinion nouvelle, ſont du nombre des plus ſçavantes que l'on connoiſſe, ſur-tout dans l'hiſtoire & les langues d'Orient; comme elles ont l'avantage de joindre à une érudition peu commune une honnêteté d'ame encore plus eſtimable dans les gens de lettres, & qui doit leur mériter une grande foi; comme elles affirment qu'elles ont des preuves invincibles du fait qu'elles avancent, il faut attendre qu'elles les produiſent, & ſe rendre à la vérité, dès qu'elle ſera miſe en évidence. Mais j'oſe dire que juſques-là on doit s'abſtenir de donner en public ce ſentiment comme un principe certain en hiſtoire & en littérature, comme un fait conſtant & avéré.

264. *La connoiſſance des vieux mots de chaque langage, même inuſité, ne doit pas être négligée.*

Ceux qui s'adonneront à la recherche des dérivations, doivent faire une étude toute particuliere des vieux mots de chaque

ſe ſont univoquement rencontrés en ce dernier point, c'eſt déja un grand pré-

langage. Quoique ces mots ſoient paſſés d'uſage dans le beau ſtyle des anciens auteurs que nous liſons, ils ſe ſont ſourdement conſervés dans les Provinces & parmi le peuple ; d'où ils ont pouſſé des branches en d'autres langues. Nous en connoiſſons pluſieurs de cette eſpece dans la langue latine. Elle a eu des Grammairiens qui nous les ont tranſmis, & qui en ont laiſſé perdre un beaucoup plus grand nombre. Mais les langues barbares n'ont point eu de Grammairiens. Preſque tout y eſt perdu ; & la ſignification des mots, qu'on retrouve dans quelques vieilles piéces, n'étant pas expliquée, reſte fort incertaine. C'eſt ce qui fait que l'origine de tant de mots demeurera toujours inconnue. Peu de gens connoiſſent dans la langue latine le vieux verbe *mullare*, (i. e. *coudre ;*) d'où vient le nom de la chauſſure que nous appellons *mulle ;* en latin *mulleus :* (*ſoulier couſu, ſoulier d'étoffe.*) Feſtus l'explique : *Calcei purpurei dicti ſunt à mullando*, i. e. *ſuendo*

faces ; examen qui donneroit les divers degrés de probabilités, par l'accroiſſement

265. *Diviſion des étymologies en certaines, probables & poſſibles.*

Les étymologies ſe peuvent diviſer en certaines, probables & poſſibles. Cette diviſion, donnée par Wachter, eſt très-bonne. Elles ſont certaines, ou par l'évidence, comme *lire* vient de *legere*; ou par le fait & l'autorité hiſtorique. Tite-Live nous apprend pourquoi la fortereſſe de Rome fut nommée *Capitole* du mot *caput*. Lyon, ville de France, dont le nom actuel eſt une contraction du nom latin *Lugdunum* (*Luun*,) vient des mots celtiques *Lug*,(corvus,)*Dun*,(collis.)Ainſi l'on ſçait, par le récit de Plutarque, (*in fluviis*) que ce nom de lieu françois *Lyon*, quoiqu'il n'ait preſque plus aucune reſſemblance de ſon ni de figure avec ſon origine, ſignifie *colline du corbeau*, & que le nom de la ville, traduit à la lettre du celtique en latin, auroit été *corvi-collis*.

Nous ſçavons comment le nom d'*Andriennes* a été donné aux robes longues, ouveries & abbatues, dont nos fem-

mes ont
habits tr
toient au
tent enc
modes c
Rue Jéſu
françois
l'Andrie
françois
jouoit le
l'Iſle d'A
nom d'
de vête
une occ
femme
L'habill
mes de
& nom
tues *An*
Il y a c
il l'eſt q
cautus
remarqu
Il y
dérivoi

mes ont fait succéder l'usage à celui des habits troussés & rattachés, qu'elles portoient auparavant, comme elles les portent encore à la Cour, où les anciennes modes ont été conservées. Le P. de la Rue Jésuite, ayant fait jouer au théâtre françois, sous le nom du comédien Baron, l'Andrienne de Térence traduite en vers françois, la comédienne Dancourt, qui jouoit le rôle de Glycérium, femme de l'Isle d'Andros, d'où la comédie tire son nom d'*Andrienne*, inventa cette espece de vêtement; deshabillé convenable en une occasion où elle représentoit une femme malade, qui releve de couches. L'habillement parut si commode aux femmes de Paris, qu'elles en prirent l'usage, & nommerent ces sortes de robes abbatues *Andriennes*.

Il y a des étymologies probables, comme il l'est que le mot *chat* vient du latin *catus*, *cautus*, prudent, défiant; qualité fort remarquable en cet animal.

Il y en a des possibles; comme si je dérivois l'anglois *church*, ou l'allemand

Kirk, i. e. *templum*, du mot *quercus*, parce qu'autrefois, dans ces contrées, les grands chênes étoient des objets sacrés pour les peuples barbares, qui se rassembloient vers ces arbres, pour rendre un culte à leurs Divinités, du nombre desquels étoient souvent les arbres mêmes, & en particulier le gui de chêne chez les Druides. Si, pour fortifier cette conjecture, j'ajoûte qu'alors, chez la plûpart des anciens peuples, le mot *lucus*, i. e. *bois de futaie*, étoit à-peu-près synonyme du mot *templum*, j'aurai satisfait à toutes les conditions demandées pour qu'une étymologie soit bonne; car l'identité de son & de figure se trouvant entre les mots *Kirk* & *Quercus*, j'ai fait voir que l'identité de signification & de raison, qui est la principale, s'y rencontre aussi.

266. *Dans le choix des étymologies possibles on doit préférer celles qui sont physiques à celles qui sont historiques & morales.*

Dans le choix des étymologies possibles

d'un même mot, il faut préférer les dénominations physiques aux dénominations morales; se déterminer par le fait plutôt que par le raisonnement; & entre les faits s'arrêter à ceux qui naissent de la nature même de la chose, plutôt qu'aux récits historiques, s'ils ne sont appuyés de preuves, ou fondés sur une autorité suffisante. La mer entre la Gréce & l'Asie mineure s'appelle *Mer-Egée*. Si l'on en croit les Mythologues, elle a reçu son nom d'Egée, Roi d'Athenes, qui, voyant de loin revenir le vaisseau athénien, avec une voile noire, qu'on étoit convenu de changer en cas d'heureux succès, crut que son fils Thésée avoit péri dans l'expédition contre le Minotaure, & se précipita dans la mer. Toute cette fable puérile, assez connue, n'a rien qui puisse fonder une juste étymologie. D'autres ont dit que cette mer avoit reçu son nom d'Egée, reine des Amazones, qui y avoit fait naufrage; mais l'existence de cette reine n'est pas moins douteuse que celle de ce peuple femelle. Lighthfoot, dans

ſon Recueil ſur l'Exode, donne une origine beaucoup meilleure. Il croit que cette mer fut nommée par les Phœniciens qui y navigeoient, *Mare Gojim* (*Mare gentium, la Mer des nations,*) d'où on a fait, en ajoûtant l'article, *Mare Egojim, Egæum,* la Mer Egée. En effet la bible, lorſqu'elle parle de ce canton de la terre, des pays de Iaouan & de Cethim, c'eſt-à-dire, de l'Ionie & de la Gréce, le nomme volontiers le *pays des nations.* Ainſi il eſt aſſez vraiſemblable que le même nom ait été donné à la mer. Voici cependant une autre opinion rapportée par un ancien ſcholiaſte, laquelle paroît préférable. *Mer Egée*, c'eſt-à-dire, *mer des chévres.* On ſçait que les marins appellent *moutons* ou *chévres* les vagues de la mer, lorſqu'étant médiocrement agitées, elles ſautent, danſent & blanchiſſent, en s'entre-choquant, comme les animaux auxquels on les compare ; c'eſt ce qui arrive ſur-tout dans les mers ſerrées entre des terres ; & plus ſouvent que nulle part ailleurs dans cette mer toute parſemée d'iſles dont les côtes

repoussant les vagues en tout sens, les forcent à s'entre-choquer. Il est donc très-naturel qu'on lui ait donné le nom de *mer des chévres*, du grec Αἴξ, Αἰγος, i. e. *Capra*.

267. *On doit préférer celles qui naissent d'un procédé naturel à celles qui supposent du merveilleux dans l'objet nommé.*

S'il faut préférer les dénominations physiques aux dénominations historiques & morales, à plus forte raison faut-il préférer celles qui supposent un procédé tout naturel, à celles qui seroient fondées sur le merveilleux. On a même souvent l'avantage, en rétablissant l'origine du mot, d'assigner la cause frivole du merveilleux qui s'y est mêlé, & de le faire disparoître. Une longue rue de Paris, derriere le Palais de Luxembourg, se nomme *rue d'Enfer*. On rapporte trois origines de ce nom. 1° Le Palais de Vauvert, (*Vallis viridis*) bâti par le roi Robert,

ayant été abandonné par ses successeurs, le bruit se répandit qu'il y revenoit des lutins. C'est de-là que le diable de Vauvert s'est rendu formidable à Paris, parmi le menu peuple qui s'imagine qu'il court les rues pendant la nuit, pour battre les passans. Les Chartreux, établis au village de Gentilli, demanderent ce bâtiment inhabité, & s'y établirent dans la rue d'Enfer, ainsi nommée des lutins qui revenoient dans le Palais. 2° Il y avoit deux chemins de ce côté pour arriver à Paris, qui ne contenoit autrefois que l'isle du Palais : l'un par le dessus de la colline, *via superior* ; c'est la rue S. Jacques : l'autre par le bas, *via inferior*, en françois *rue d'Enfer*. 3° Ce quartier étant fort écarté, les gueux & les filoux s'y retiroient, & y faisoient sans cesse des juremens & un bruit *infernal*. Il n'y a personne, pour peu qu'il ait le sens commun en étymologie, qui ne s'apperçoive bien vîte que de ces trois étymologies, que je rapporte exprès, il n'y a que la seconde qui soit bonne, comme étant la seule na-

turelle & raiſonnable. La premiere n'eſt pas ſans vraiſemblance ; quoiqu'il n'y en ait point dans le fait ſur lequel on le fonde ; le préjugé des revenans, aſſez commun parmi le peuple, a pu ſuffire pour fonder une dérivation. Mais il eſt bien plus vraiſemblable que le nom d'*Enfer*, déja donné à la rue, & le vieux bâtiment inhabité ont donné cours à la fable des lutins revenans. C'eſt un terrible mot que ce mot *infernal ;* cependant par lui-même il ne ſignifie pas plus que le mot *inférieur.*

Voici ce qu'on raconte au ſujet du nom de *Caire*, donné à la ville capitale de l'Egypte. « On ſçait l'aſcendant prodigieux » que l'aſtrologie judiciaire a ſur les en- » trepriſes des Orientaux. Les Arabes » avoient bâti une ville ſur les ruines de » l'ancienne Babylone d'Egypte qui fait » aujourd'hui la partie du grand Caire, » (nommée en général par les Arabes » *Miſr*) qu'ils appellent *Foſthah*, c'eſt-à- » dire, *pavillon* ou *tente*, parce qu'Amrou, » lieutenant du calife Omar, avoit laiſſé

» ſa tente toute dreſſée en cet endroit,
» après le ſiége de Babylone. En 968,
» Moëſleddin, prince Africain, premier
» calife de la Dynaſtie des Fathimites,
» fit porter la guerre en Egypte par
» Gervar ſon affranchi, qui, ayant pris
» la ville de Foſthah, eut ordre de bâtir
» tout auprès une nouvelle ville, ſous l'aſ-
» cendant d'une conſtellation qui lui fut
» indiquée. Gervar, ayant fait creuſer
» les fondemens, fit tendre tout autour
» des cordes auxquelles étoient attachées
» pluſieurs ſonnettes qui correſpondoient
» les unes aux autres, afin que les ouvriers,
» qui tenoient les matériaux tout prêts,
» fuſſent en état de jetter les fondemens
» tout à la fois, quand l'aſtronome ob-
» ſervateur leur en donneroit le ſignal,
» en tirant un bout de ces cordes. Or il
» arriva que des corneilles vinrent ſe poſer
» ſur les cordes tendues, & mirent toutes
» les ſonnettes en mouvement; ce que les
» ouvriers ayant pris pour le ſignal donné,
» ils ſe preſſerent ſi fort d'employer les
» matériaux qu'ils tenoient tout prêts,
» que

» que les fondemens furent jettés preſque » par-tout, avant qu'on eût éclairci le » fait. On obſerva que la planette de » Mars dominoit alors ; ce qui ſembloit » augurer que cette ville ſeroit ſujette » à de continuelles guerres ; mais Gervar, » voulant tourner l'augure à ſon avantage, » s'attacha au ſurnom de *Kaher* que les » Arabes donnent à la planette de Mars, » qui ſignifie *le Victorieux*, &, par con- » venance à ce ſurnom, donna à la nou- » velle ville le nom de *Kahera* qui veut » dire *la Victorieuſe*. Elle fut achevée de » bâtir en l'an 973 .» (Granger, *Voyage d'Egypte*, p. 135.) Cette hiſtoire, contée par les Arabes, eſt peut-être vraie : elle eſt du moins conforme à leur façon de penſer, & à leur méthode de ne rien entreprendre, ſans avoir ſoigneuſement conſulté les aſtres. Cependant, quand on ſçait que le mot *Cair* ſignifie *Ville*, n'eſt-il pas bien plus naturel de juger que le nom n'a pas d'autre origine que ſa ſignification propre ? L'épithete, qu'on y joint preſque toujours, vient à l'appui de cette

opinion, *le grand Cair, la grande Ville.* C'eſt en effet une des plus grandes villes du monde.

Rien de moins rare que de voir le nom ou la ſignification d'un mot donner naiſſance à une hiſtoire qui reſte répandue dans le vulgaire, long-tems après que la ſignification du mot eſt perdue pour lui. L'opinion populaire, que le jugement dernier & univerſel ſe tiendra en Paleſtine, dans la vallée de Joſaphat, ne vient que de ce que le mot *Joſaphat*, (nom d'un Roi Hébreu qui gagna une bataille dans cette vallée, *Vid. Aben. Ezra,*) ſignifie *Jugement de Dieu.* (*Jah* Dieu, *ſchaphat* juger.)

268. *L'incertitude de certaines étymologies particulieres n'influe pas ſur la certitude des principes généraux. Cauſe d'où naiſſent les diverſités d'opinions ſur une même étymologie.*

Les diverſes origines, deſquelles on

peut dériver un même mot avec une égale vraiſemblance, jettent ſouvent dans l'embarras du choix, & donnent lieu à une forte objection contre ce que j'ai ſoutenu juſqu'ici de la certitude de la ſcience étymologique. Car enfin rien n'eſt plus ordinaire que de voir les Grammairiens & les Critiques, diviſés d'opinion ſur la dérivation d'un terme, ſoutenir chacun leur ſentiment d'une maniere probable. D'où il faut conclure que, ſi l'une eſt vraie, les autres ſont fauſſes, quoiqu'elles aient l'air de vérité; que, ſi l'un des Grammairiens a raiſon, les autres ont tort, même en ſuivant les regles de l'art Il n'y a de-là plus qu'un pas à faire pour inférer en général que les raiſons, que chacun apporte pour étayer ſon opinion, ſervant à détruire les autres, leurs efforts mutuels ne font que les renverſer toutes également; que l'étymologie eſt un art plutôt arbitraire que certain, s'il n'eſt même en tout une pure chimere grammaticale.

Je réponds, 1° qu'un art peut en général être certain, & avoir des principes

assujés, quoiqu'il y ait des cas particuliers où l'on ne puisse pas faire une juste application des principes, faute de connoître toutes les circonstances qui doivent diriger l'application. Nous sommes convenus qu'il y avoit un grand nombre de termes dont l'origine resteroit toujours totalement ignorée. On ne peut nier qu'il n'y en ait un beaucoup plus grand nombre encore dont l'origine est parfaitement connue. Entre ces deux points d'ignorance & de certitude, il y a plusieurs points intermédiaires, qui sont ceux du doute, de la probabilité, de la vraisemblance. D'où il suit qu'il y a nécessairement des étymologies douteuses, qu'il y en a d'autres probables, d'autres vaisemblables.

2.° Les diverses origines, auxquelles on rapporte un même mot, & qu'on croit fort différentes, ne le sont souvent qu'en apparence. Qu'on observe les différens primitifs où l'on rapporte le dérivé, on verra que souvent ils ne sont tous eux-mêmes que les dérivés d'un autre primitif commun, que des branches sorties d'une

même ſouche ; tellement qu'il n'y auroit qu'à remonter la filiation un peu plus haut, pour voir tous les derniers dérivés & tous les différens ſentimens ſur une étymologie ſe réunir à la rencontre de l'aſcendant. Alors on reconnoîtra que c'eſt même l'aſcendance commune, qui a pu faire naître la diverſité d'opinions ; l'un des Grammairiens ayant ſuivi une branche, l'autre une autre. J'en ai donné un exemple démonſtratif ſur le mot *ſtipulation*, n° 231.

On peut ſe tromper, en expliquant la cauſe d'une dérivation, en déduiſant la filiation d'un mot depuis ſa racine, ſans qu'il ſuive de-là que l'étymologie donnée ſoit fauſſe. Il en ſuit ſeulement qu'on a mal vu le méchaniſme de l'opération. Rien n'eſt plus commun que de faire des raiſonnemens faux, en diſant des choſes vraies. Que dix perſonnes donnent l'explication d'un phénomene de la nature, il ſe peut faire que chacun en donnera une explication très-différente, même lorſqu'ils aſſigneront tout le phénomene à la même cauſe primordiale. Que s'ils

ſe ſont univoquement rencontrés en ce dernier point, c'eſt déja un grand préjugé qu'ils ont trouvé la cauſe véritable; peut-être même quand ils ſe ſeroient tous trompés dans le détail de l'explication. Puiſque tant de routes égarées, & priſes de travers, les ont tous fait arriver au même point, il faut bien qu'ils y aient été amenés par quelque force majeure, qui n'eſt probablement autre que le fil caché de la vérité. Je dis donc, en appliquant ce principe à mon ſujet, que les explications toutes différentes de la même étymologie, loin de prouver qu'elle eſt fauſſe, prouvent plutôt qu'elle eſt vraie, ſi toutes remontent à la même origine.

3° Si les Grammairiens ſont diviſés d'opinions, c'eſt preſque toujours leur faute, en ce qu'ils operent mal, & ne font pas une ſuffiſante application de l'art critique à l'étymologie. Ils ſont mal informés des circonſtances, ou négligent de s'en inſtruire. Ils donnent trop à la premiere apparence de probabilité, au lieu d'examiner l'objet par ſes différentes

faces ; examen qui donneroit les divers degrés de probabilités, par l'accroiſſement & la réunion deſquelles on arrive à la certitude. Ils ſe contentent de la premiere idée qui leur vient ; & peut-être n'ont-ils pas grand tort, vû que la choſe eſt de peu d'importance. Cependant, quand on opere, il faut tâcher de le faire avec juſteſſe, ſans quoi il ſeroit mieux de ne s'en pas mêler.

269. *Maniere de reconnoître, entre pluſieurs étymologies probables d'un même mot, quelle eſt la véritable.*

Dans la plûpart des cas où les étymologiſtes ne ſont pas d'accord ſur l'origine d'un mot, ſi on veut ſe donner la peine de critiquer leurs opinions, on diſcernera aſſez facilement quelle eſt la bonne. Il y a plus d'une maniere de le reconnoître, plus d'une méthode à y employer, lors même que chaque opinion porte avec elle un grand degré de vraiſemblance. Elle eſt rarement ſi égale, qu'on n'en puiſſe

meſurer les degrés par les principes ci-deſſus établis, ſoit que la cauſe de l'incertitude vienne du fait, ou de la forme matérielle du mot, ou du ſens de l'expreſſion. Les exemples vont expliquer ceci, & montrer l'emploi de la méthode.

Tirons le premier du mot *Falbala*, nouveau dans notre langue. Ce ſont des agrémens de taffetas découpés; les uns pliſſés, les autres étendus, dont la mode a commencé d'orner les juppes des femmes dans le courant du ſiécle paſſé. M. de Caillières fonde l'origine de ce nom ſur un fait qu'il raconte: « M. de Langlée, » étant avec une couturiere, qui lui montroit une juppe, au bas de laquelle il » y avoit une de ces bandes pliſſées, il » lui dit, en raillant, que ce falbala étoit » admirable, & il lui fit accroire qu'on » appelloit ainſi, à la Cour, ces ſortes » de bandes. La couturiere apprit enſuite » ce mot à une de ſes compagnes, qui » l'apprit à une autre, &c. Ainſi, de main » en m[illegible] mot a paſſé dans l'uſage. »

Cette origine du mot eſt probable, puiſqu'elle eſt hiſtorique, ou du moins donnée pour telle. Cependant un bon Critique n'en reſtera pas fort ſatisfait, ſentant qu'elle eſt fondée ſur un petit conte puérile, qu'on a probablement imaginé par plaiſanterie après coup, pour rendre raiſon d'un mot qu'on ignoroit. J'en ai donné une autre plus ſimple & meilleure; la voici: Les falbalas, ſur-tout s'ils ſont un peu amples, volent & jouent, comme des éventails, ſur les juppes où ils ne ſont pliſſés & couſus que par un bout. On les appelle aujourd'hui *volans*. Leur découpure, en forme d'aîles ou d'éventails, m'a fait juger qu'ils avoient été nommés *falbalas* du latin *flabella*, éventails. Cette origine, fondée, non ſur une hiſtoriette douteuſe, mais ſur la figure du mot, ſur le ſens & ſur une comparaiſon très-naturelle, ſera préférée à l'autre, & paroîtra bonne, ayant les convenances requiſes par les principes & une juſte poſſibilité. Mais, au fond, ce n'eſt qu'une conjecture fort vraiſemblable dans tous ſes points.

On ne tardera pas à l'abandonner, après avoir entendu M. Leibnitz. Il nous apprend que les femmes de la haute Allemagne portent un habillement plissé & froncé, qu'elles appellent *fald-plat*, c'est-à-dire, en leur langue, *juppe plissée*, ou plus littéralement *feuille plissée*. Il n'y a plus à hésiter : voilà le fait : voilà le mot & la chose même. Elle se confirme encore par deux observations : l'une que le mot *falbala* a un air étranger, qui nous conduit à le chercher plutôt dans une langue étrangere, que dans une langue dialecte : l'autre que les noms de modes, & en particulier ceux des habillemens nouveaux, retiennent volontiers, soit le nom des pays dont la mode est venue, comme *Brandebourg*, *Polonoise*, *houppelande*, soit le nom même qu'ils avoient en la langue du pays, & que nous transportons, presque sans aucun changement, dans la nôtre ; comme *Gands* (de l'allemand *Wante*,) *redingote*, &c.

Les changemens successifs, que les mots subissent par une dérivation continuelle,

à travers tant de dialectes & de ſignifications variées, ſont une des principales cauſes qui en rendent l'origine méconnoiſſable ou douteuſe. Le changement va quelquefois juſqu'à faire diſparoître le caractériſtique principal & radical. Plus ſouvent une partie des élémens du primitif s'égare, quand le mot paſſe en d'autres dialectes; & ce ne ſont pas toujours les mêmes élémens. Un dialecte élide ceux qu'un autre conſerve, en laiſſant perdre, à ſon tour, ceux que le premier avoit gardés. La bonne maniere de vérifier quelle eſt la véritable origine, entre pluſieurs qui ſe préſentent, eſt de comparer enſemble tous les dérivés du même primitif, qui ſont répandus en divers dialectes paralleles. En les rapprochant ainſi, on retrouve les caracteres complets du primitif: on s'aſſure de la véritable dérivation par la réunion de tous les élémens diſperſés de côté & d'autre: on reconnoît quel eſt le primitif qu'il faut préférer entre pluſieurs qui paroiſſoient également probables. Exemple: *Barter* peut venir de

παραλεῖν *obloqui*, ou de παραβάλλειν *conferre, conjicere.* Je dois choisir entre ces deux étymologies; le sens est convenable dans l'une & l'autre, mais plus direct encore dans la premiere, qui paroît d'abord préférable à plusieurs égards. La syncope παρλειν y est plus naturelle. Le simple λαλεω *loquor* s'y rapporte parfaitement bien; au lieu que le simple βαλλω *jacio* ne paroît pas s'y rapporter. Mais je sçais que les verbes simples prennent souvent une signification fort différente, lorsqu'on les joint à une préposition qui les compose; & qu'alors ils ont un sens mixte, détourné ou figuré, au lieu du sens simple qu'ils avoient d'abord eu; comme ici *jacere, conjicere.* De plus, en examinant les mots qui expriment la même idée que le mot *parler*, & qui ont une signification commune avec lui, je trouve aussi-tôt le grec παραβολη *collatio, comparatio*; & le latin *parabola*, dont Quintilien détermine le sens, l. 5, p. 111. *Parabola, quam Cicero collationem vocat, longiùs res quæ comparantur repetere solet.*

Seneque, *Epiſt.* 59, lui donne un peu plus d'étendue : *Parabolæ neceſſariæ .... ut diſcentem & audientem in rem præſentem inducant.* Voilà donc le mot *parabola* devenu à-peu-près ſynonyme du mot *diſcours* ; & je vois que les ſiécles de la baſſe latinité (*ap.* DU-CANGE) le prennent en ce ſens. *Non dicam illas parabolas quas vos dixeritis ad me, & mandaveritis mihi ut celem eas.* Que s'il me reſte quelque difficulté ſur ce que les deux élémens *B* & *O*, que contient le grec παραβολὴ manquent dans le françois *parler*, je n'ai qu'à rapprocher les mots des dialectes paralleles ; je retrouverai les deux élémens qui me manquent, l'un dans l'eſpagnol *palabra*, l'autre dans le françois *parole* ; & je verrai que, malgré l'effet de la ſyncope, qui n'eſt pas le même chez tous les peuples, l'un élidant des lettres que l'autre conſerve, tous les élémens du mot original ſe retrouvent dans un dialecte, ou dans un autre ; comme dans le latin *ridere*, où le *D* radical, éclipſé dans le françois *rire*, ſe préſente

dans un autre mot françois collatéral, *ridicule*. Par-là je ſuis aſſuré que le françois *parler*, & tous ſes dérivés viennent de παραβολὴ, & de παραβάλλειν, mots compoſés ſur le primitif βάλλω ſorti lui-même de la R. *Bal* qui a produit quantité d'autres branches très-éloignées de celle-ci, & qui n'a elle-même aucune eſpece de rapport avec l'idée rendue par le mot *parler*.

Le doute naiſſoit ici tant du ſens que de la forme matérielle du mot dérivé *parler*. En d'autres cas il ne vient que du dérivant, lorſque deux primitifs de formes à-peu-près pareilles donnent un ſens également juſte pour le dérivé. Il y a pourtant preſque toujours alors une voie de diſcerner à laquelle des deux origines également vraiſemblables on doit donner la préférence. *Adorer*, *rendre hommage à Dieu*, peut venir de l'oriental *or*, *lumiere*, ſoleil levant, ou du latin *os*, *oris*. Le ſoleil ayant été une des principales & des plus anciennes Divinités, *adorer*, en le dérivant d'*or*, *lumiere*, s'explique très-bien par *rendre un culte au ſoleil*; comme on ſait

que tant de peuples l'ont fait. Cette signification eſt bonne & fondée ſur l'hiſtoire. *Adorer*, en le tirant *d'oris*, s'explique auſſi très-bien par *invoquer la Divinité, réciter des prieres, lui rendre un culte de bouche.* Cette ſignification eſt encore très-bonne & fondée ſur le fait habituel & journalier. Mais, dans le doute, il n'eſt pas difficile de diſcerner laquelle de ces deux étymologies eſt la bonne. Il ne faut qu'obſerver qu'*adoratio* eſt un mot compoſé, dont le ſimple *oratio* eſt en uſage, & ſignifie *diſcours, parole, récit de bouche.* Il eſt donc certain qu'*oratio* vient d'*os, oris*, bouche, & non d'*or*, lumiere; que c'eſt-là ſa ſignification générale; que le mot *oratio, priere*, n'eſt qu'une ſignification particuliere & adaptée, d'où l'on a tiré les compoſés *adoratio*, *adorare*, qui n'ont pas une autre origine que le mot ſimple.

Non ſeulement il faut comparer les dérivés d'un même primitif répandu en divers dialectes, mais auſſi les ſynonymes du même mot ou des expreſſions du même

ſens en différens langages. Cette comparaiſon fait ici une partie de l'art critique. Elle aidera beaucoup à la juſteſſe de l'étymologie, en montrant quelle idée les hommes avoient dans la tête, en impoſant un nom; ſous quelle face ils conſidéroient l'objet nommé, & quelle étoit la véritable ſignification du mot original. Quoiqu'elle paroiſſe ſouvent perdue pour nous, elle ne l'étoit pas autrefois, lorſque d'autres peuples, voulant donner dans leur langue un nom au même objet, l'ont impoſé, par traduction équivalente, à ce que ſignifioit le nom de l'objet en une autre langue plus ancienne; d'où il eſt arrivé que les deux noms, quoique ſans aucun rapport de ſon ni de figure, ne laiſſent pas que d'exprimer la même idée dans les deux langues. Alors la langue la plus moderne nous apprend quel eſt le vrai ſens qu'on ne faiſoit que ſoupçonner dans l'ancienne, & décide ſur le choix de la dérivation.

Nous appellons *yeuſe* une eſpece de chêne verd, en latin *ilex*. C'eſt un grand

arbre toujours verd, dont le bois eſt fort dur, & dont on dit que le gland eſt paſſable à manger. Iſidore, XVII, 6, tire ſon nom d'*eligere*, parce que les hommes ſauvages avoient *choiſi* le gland pour leur nourriture. *Ilex ab* electo *vocata, hujus enim arboris fructum homines primum ad victum ſibi elegerunt. Undè Poëta:*

Mortales primùm ructarunt gutture glandem.

Priùs enim quàm frumenti uſus eſſet, antiqui homines glande vixerunt.

Cette étymologie, qui tire *ilex* d'*electus*, eſt très-forcée, & ne répond pas à l'idée que veut donner Iſidore; car, lorſqu'on a nommé une autre eſpece de chêne, relativement à la nourriture qu'il fourniſſoit, on l'a tout naturellement appellé *eſculus*, (*ab eſcâ*) comme on a nommé le foyard *fagus*, parce qu'on en mangeoit la faine, de φαγειν *comedere*. Voſſius tire le nom d'*ilex* de l'hébreu *elah*, qui, en général, ſignifie *arbre dur*, & plus particuliérement le *chêne*; de la R. El (*fortis, robuſtus.*)

Pour confirmer cette origine, il n'y a

qu'à voir que les Latins nomment ainſi, en leur langue, le chêne *robur*. La même idée, priſe de la conſidération de *dureté*, a produit le nom dans les deux langues.

On diſpute ſur l'origine du mot *loup-garou*. On l'a tiré de *lupus varius*, (loup bigarré, marqueté;) de *varoſus*, (*varare*, *fugere*, d'où nous avons fait *gare*, *garouage*, *égaré*, *evaratus*;) de l'oriental *haraboth* (*nocti-vagus*;) du celtique *gar* ou *ur* (*vir*.) Il eſt fort aiſé de voir que cette derniere interprétation, fondée ſur le préjugé du petit peuple, que les méchans ſorciers ſe transforment en loups, pour dévorer les paſſans, eſt la véritable, & que le mot ſignifie *loup-homme*; il n'y a qu'à comparer la langue grecque, en laquelle loup-garou ſe dit λυκάνθρωπος (*lupus-homo*), ou l'allemande en laquelle il ſe dit *werwolf* (*vir lupus*.) La crédulité, à cet égard, que Pline, dès ſon tems, appelloit *fabuloſa tot ſæculis*, eſt très-ancienne chez les peuples Celtes, Scythes, Grecs, &c. Wachter rapporte là-deſſus des choſes fort curieuſes.

Parmi les Gaulois, les prêtres portoient le nom de Druides, tiré, comme on ſçait, du nom celtique du chêne, arbre fétiche de la nation (Derw. Δρῦς *Quercus.*) Tout confirme cette dérivation : la vénération des Gaulois pour les bois de chêne, dans leſquels ils célébroient leurs rites religieux : la cérémonie ſolemnelle du gui de chêne : la reſſemblance que j'ai déja remarquée entre le latin *kerkus*, & l'allemand *kirk* (*templum ;*) la ſignification du mot *lucus*, (*bois*) ſynonyme à *templum*. Tant de circonſtances ſe feroient difficilement réunies par hazard, pour aſſurer la vérité de cette dérivation. Cependant Freret la jugeoit fortuite, & vouloit tirer d'ailleurs l'étymologie du nom des Druides. Après avoir obſervé que c'étoit dans l'Iſle Britannique que le Druidiſme avoit ſon centre principal, & qu'il s'étoit conſervé dans ſa plus grande pureté, il ajoûtoit que *Derwidd* étoit compoſé du celtique *Deus*, & de l'irlandois *Rhaidhim* (*loquens ;*) de ſorte que le nom Druide étoit, ſelon lui, ſynonyme du grec Θεολόγος (*loquens de Deo, théologien.*)

Pour lui répondre, il auroit ſuffi de lui faire voir que Diodore nomme, en ſa langue grecque, les prêtres gaulois *Saronides* du mot σάρων, qui, ainſi que Δρῦς, ſignifie *chêne*. Il n'eſt pas poſſible de repliquer à la démonſtration qui réſulte de cette homonimie.

On raconte de vingt manieres différentes l'origine du nom de la fameuſe ville de Rome. Les faits que les anciens écrivains ont débités à ce ſujet, ſont, pour la plûpart, ou dénués de preuves ſuffiſantes, ou fondés, ſoit ſur de vieux contes populaires, ſoit ſur la prétendue exiſtence de certaines perſonnes qui n'exiſterent peut-être jamais, ou accompagnés de fables qui rendent très-ſuſpect le reſte du récit. Tel eſt celui qu'on fait de Remus & de Romulus. Cependant l'opinion, qui leur attribue la fondation de Rome, & qui tire d'eux l'origine de ſon nom, eſt généralement adoptée, tandis qu'on avoit ſous les yeux l'origine ſimple, naturelle & véritable de ce nom dans le nombre de celles que Denis d'Hali-

carnaſſe & Plutarque ont rapportées. Je remets à m'étendre ailleurs (dans un Traité particulier des Noms géographiques, matiere extrêmement étendue) ſur les traditions curieuſes & très-variées qui nous reſtent, concernant la fondation de cette capitale de l'Univers, & les différentes cauſes qu'on allégue du nom qui lui fut impoſé. Il ſuffit d'éclaircir ici la plus ſimple & la plus apparente.

Rome, ſoit qu'elle ait été bâtie par les deux petits-fils de Numitor ſouverain d'Albe, ſoit, comme il eſt plus vraiſemblable, que ces deux jeunes gens, revoltés contre Amulius leur oncle, ſe ſoient retirés, à la tête d'une poignée de brigands, dans cette place conſtruite avant eux, & qu'ils aggrandirent; Rome, dis-je, étoit la fortereſſe de ce canton du Latium. La langue du pays étoit dès-lors fort mêlangée de grec qui en a toujours fait le principal fond. Or ῥώμη en langue grecque ſignifie *forteresſe*; c'eſt un ſynonyme du latin *arx*. Faut-il chercher ailleurs l'origine du nom de *Rome*, & s'arrêter à des fables, à des

traditions, à des noms de perſonnes, quand elle ſe préſente ici d'une maniere ſi naturelle. Que s'il reſtoit quelque doute, il ſeroit levé par l'obſervation ſuivante. On ſçait qu'autrefois les villes avoient, outre leur nom vulgaire, un nom ſacré & myſtérieux, qu'on tenoit ſecret, pour en dérober la connoiſſance aux ennemis de l'Etat, dans la crainte que, s'ils venoient à inveſtir la place, ils n'évoquaſſent à leur parti les Dieux protecteurs de la ville, en les appellant à eux par le nom propre & ſacré de la ville, ſelon le rit des formules religieuſes, conſacrées à ces évocations, à qui le préjugé national attribuoit une grande efficacité. Cette eſpece de Palladium, ce nom myſtérieux de la ville de Rome, étoit *Valentia* qui ſignifie de même une *forteresſe*, en latin *locus validus*, en celtique *Walt*, (*un fort.*) Ainſi les deux noms de *Rome*, l'un vulgaire, l'autre ſecret, s'expliquent fort bien l'un par l'autre, étant tous deux ſynonymes & tirés, l'un de la langue greeque, l'autre de la langue celtique, dont le mêlange donna

pour lors naiſſance à langue latine, par la rencontre des colonies Gauloiſes, venues du nord de l'Italie, avec les colonies Grecques, venues du midi, qui ſe joignirent dans le Latium ſur les bords du Tibre.

270. *Cauſes de l'altération que peuvent éprouver les racines juſques dans leur premier germe. Maniere de diſcerner quelle eſt l'articulation véritable & radicale.*

Il eſt rare que les racines éprouvent une variation eſſentielle dans leur premier germe, juſqu'à paſſer de l'articulation propre d'un organe à l'articulation propre d'un autre organe. Car un germe radical ne ſubit, à vrai dire, aucun changement, tant qu'il ne ſort pas des diverſes inflexions propres à un même organe. Que le ſon organique, donné par la nature, pour nommer *pere*, *mere*, où ce qui y a rapport, ſoit prononcé AB, AM, AP, AF, AV, BA, MA, PA, FA, &c.

(Voy. n° 58—61,) c'eſt toujours la lettre labiale ; c'eſt toujours même organe, même germe radical. Mais nous avons vu, n° 59, que ce ſon primitif a paſſé, chez pluſieurs peuples, de l'organe labial à l'organe dental, qui en eſt voiſin, & que ceux-ci l'articulent AT, TA, &c. C'eſt une variété conſidérable, dont on ne peut guères aſſigner d'autres cauſes que l'extrême mobilité de la voix humaine, que les variétés que le climat peut mettre dans la ſtructure de l'inſtrument vocal, & que la facilité que certains endroits de l'inſtrument ſe trouvent avoir par-là d'être mis en jeu plutôt que d'autres. La mobilité de la voix lui donne tant de pente à dériver d'une inflexion à une autre ; qu'il faut une forte attention, qu'on ne donne guères, pour toucher l'inſtrument bien juſte, retenir parfaitement le ſon primitif, & le rendre avec une exactitude, faute de laquelle on peut l'altérer dans ſon principe même.

L'articulation de langue *oL* eſt appropriée à déſigner l'action & les objets de l'odorat,

rat, qu'on indique auſſi par l'articulation dentale *od*. On voit bien cependant que ce n'eſt qu'une variété du même germe, & qu'il a également produit les mots *olens*, *olidus*, *olfactus*, *olfacere*, *oleum*, *oglio*, *huile*, (ou parfum) *olive*, *olus*, (les plantes cultivées dans les jardins) *odor*, *odorat*, &c. Que ſi je ſuis curieux de ſçavoir ſi c'eſt le ſon *ol* figuré par la *langue*, qui eſt le véritable primitif, ou le ſon *od* figuré par les *dents*, je ne tarderai pas à découvrir que c'eſt le premier, & qu'*odos* n'eſt qu'une ſyncope d'*olidos*.

Je reconnois ceci à deux marques, 1° aux mots où l'inflexion n'a fait que varier un peu, ſans s'altérer ni ſortir de ſon organe; car alors c'eſt ſur la lettre de *langue*, que cette legere déviation s'eſt faite, lorſqu'en prononçant *N*, autre lettre de *langue*, au lieu de *L*, on a formé *ungere*, *onguent*, *oint*, *onction*, & autres relatifs à l'odorat, comme ceux ci-deſſus cités.

2° Si j'examine le ſecond ordre de mots formés ſur cette racine par une aberration du ſens, je trouve qu'ils ont conſervé

l'articulation de *langue*. *Oleſcere*, verbe formé ſur le mot *olus*, *plante*, *légume*, ſignifie, ainſi qu'*adoleſcere*, *croître*, *grandir*, *mûrir* : il s'eſt dit des végétaux, & l'expreſſion s'eſt auſſi étendue aux animaux. On a nommé *adoleſcence* l'âge de l'homme, où il commence d'être formé, d'être en pleine ſéve, en état d'engendrer & de porter du fruit. L'âge de ſa *puberté* a été nommé l'âge *adulte*. *Adultere* eſt un jeune galant qui corrompt une femme mariée, ou la femme qui ſe livre à lui, ou la faute qu'elle commet. *Adulterinus* ſe dit des choſes que l'on corrompt par le mêlange de ce qui n'y devoit pas entrer. Il ſe dit du vin frelaté, d'un acte falſifié, d'une drogue ſophiſtiquée. Et l'on voit ici que, malgré l'aberration du ſens, les images naturelles ne ſont pas trop mal déduites l'une de l'autre, & de branches en branches depuis leur tronc.

271. *Il y a dans les langues des mots entiérement pareils qui n'ont pas la même origine.*

Il arrive quelquefois que des mots d'une

même langue, très-semblables par la forme & par le son, ne viennent pas des mêmes primitifs. Cela arrive lors même que l'un des primitifs est fort semblable aux dérivés, & paroît leur convenir également bien à tous; lors même que le sens paroît se rapporter, & que, parmi les dérivés, l'un paroît être le verbe simple, & l'autre un verbe composé sur le simple; lors même enfin que les deux expressions dérivées sont absolument semblables dans la même langue. C'est ce que l'art critique doit discerner. La remarque, étant essentielle, demande d'être soutenue par des exemples.

Mine, air du visage, & *mignon* ne viennent pas du même primitif, malgré l'analogie sensible entre ces deux mots; car on dit *un visage mignon*. Le premier doit être tiré du latin *minari*, i. e. *menacer par l'air du visage*. Ainsi l'expression n'a d'abord été appliquée qu'à une mine terrible ou fâcheuse, comme lorsque nous disons en françois *faire la mine*. Toute altération de l'air du visage, soit qu'elle

provienne de paſſion ou d'affectation, a été auſſi nommée *mines*; & enfin l'expreſſion s'eſt étendue à toute ſorte d'air du viſage: on a dit *une jolie mine*, *une mine gracieuſe*. L'origine primitive de ce terme eſt la racine ou clef *man* qui ſe rapporte en général à l'homme & à la face humaine. *Mignon* vient immédiatement du latin *minium*, & originairement du phœnicien *menin*, i. e. *vermillon*, *cinnabre*. Les Phœniciens, lorſqu'ils découvrirent l'Eſpagne, trouverent, ſur les bords du fleuve *Minho*, beaucoup de terre minérale, de couleur rouge, qui, à ce que croit Vitruve, fut appellée *minium* du nom du fleuve, comme nous avons appellé *indigo* la couleur bleue qui nous vient de l'*Inde*. Iſidore & Juſtin diſent, au contraire, que le fleuve Minius a tiré ſon nom de la terre de couleur rouge qu'on trouve ſur ſon rivage. L'un & l'autre récit ſont également vraiſemblables, & reviennent au même; car on ſçait que la plûpart des noms de lieux en Eſpagne ont été impoſés par les anciennes colonies de commerçans Phœniciens,

dont la langue appelloit le vermillon *menin*. Pour nous, nous avons nommé les petits portraits peints avec le *minium* ou le vermillon *miniatures* ; & nous donnons l'épithete de *mignon* à un joli petit visage qui a de belles couleurs. Nous appellons aussi, par extension, *mignones* les petites choses bien faites.

Indolence, caractere d'une ame languissante & sans activité, ne vient pas du latin *indoles*, quoique ce dernier signifie le caractere intérieur & naturel; mais du latin *dolens : dolere*, i. e. être dans un état d'abbatement. Ce mot *dolens* est proprement applicable aux maladies de langueur, quoique nous l'ayons étendu à toute espece de souffrances & de *douleurs*. *Indoles* vient de la vieille prépositiòn latine inusitée *indu* ou *endo* qu'on retrouve encore dans les anciens auteurs de cette langue, qui disent, *induperator* & *endopedire* pour *imperator* & *impedire*. De-là viennent aussi *intùs*, (fait sur le grec ἔνδοθι i. e. *intùs*) *intrà*, *entrer*, *intérieur*, *intimité*, *intimé*, &c.

Lécher & *allécher* ſortent de deux principes différens ; quoique le ſecond ait tous les caracteres d'un verbe compoſé du premier, & qu'on diſe en notre langue *alléché par l'odeur des mets*. Lécher eſt une opération propre de la langue ; ainſi il eſt évident que le terme vient de l'hébreu *liſchan* (*lingua.*) Il n'eſt pas moins évident qu'*allécher* nous vient du latin *allicere*, *allectum*, qui ſignifie *attirer*, *faire venir à ſoi*. Or il eſt clair qu'*allicere* ne vient pas de l'hébreu *liſchan*, mais du latin *licia* qui ſignifie *lice*, *leſſe*, *treſſe*, cordon dont on ſe ſert pour attirer à ſoi.

A peine dans les phraſes ſuivantes, *à peine étois-je arrivé*, *à peine a-t-il de quoi vivre*, n'eſt pas la même choſe que dans celle-ci, *à peine de déſobéiſſance*, *à peine de mort*. Cette derniere expreſſion vient du latin *ad pœnam*. La premiere, employée comme adverbe, pour dire *preſque pas*, *difficilement*, vient de *penè*, (preſque, peu) ſorti de *penia* (*egeſtas.*) *Penu* ſignifie le néceſſaire phyſique, comme *penus*, le vivre : *penula*, un gros habit d'étoffe

commune ; & *penuria*, la diſette des choſes néceſſaires. De-là viennent *penarium*, le lieu intérieur où l'on reſſerre la proviſion : *Penates*, les Dieux domeſtiques & de l'intérieur : *penitus*, l'intérieur, ou (adverbialement) tout-à-fait, au-dedans, entiérement ; & là-deſſus on a fait le verbe *penetrare*, dont le ſens eſt bien loin de celui de la Rl.

Bornons-nous au nombre ci-deſſus d'obſervations critiques & d'exemples propres à les ſoutenir. On en pourroit faire beaucoup d'autres dont le détail fatigueroit à la fin le lecteur : elles ſe préſenteront d'elles-mêmes aux perſonnes qui ſeront en uſage d'opérer. Je n'en ai ſans doute que trop dit ſur une matiere, curieuſe à la vérité pour ceux qui l'aiment, & qui ſentent de quelle utilité elle peut être dans l'étude des belles-lettres, & dans la recherche des antiquités, mais ſéche & ingrate, il faut l'avouer, pour la plûpart des lecteurs. Peu d'entr'eux, peut-être, auront la force d'aller juſqu'au bout de ce Traité. Moi-même, je ne me ſuis déter-

miné à l'écrire que par deux raiſons principales : l'une, qu'il fait l'hiſtoire de l'eſprit humain & de ſon opération ſuivie dans la fabrique des langages ; ce qui eſt une partie eſſentielle de la philoſophie : l'autre, qu'il donne à connoître l'influence que les mots fabriqués par les hommes ont à leur tour ſur leurs opinions & ſur leur façon de penſer.

CHAPITRE XVI.

De l'Archéologue ou Nomenclature universelle réduite sous un petit nombre de racines.

272. *Projet d'un archéologue ou nomenclature universelle par racines.*

273. *Utilité d'y joindre les mots des jargons populaires.*

274. *Maniere de procéder à l'examen métaphysique de chaque idiome.*

275. *Nécessité de dresser un modele comparé de tous les langages.*

276. *Plan de l'archéologue.*

277. *Il doit être dressé selon l'ordre organique & naturel des lettres, non selon l'ordre de l'alphabet vulgaire.*

278. *Suite de l'instruction sur la méthode de dresser l'archéologue, sur l'arrangement des racines, des primitifs, & des mots dérivés.*

279. *Uſage de l'archéologue.*

280. *Néceſſité d'en dreſſer un dans l'état actuel de la multiplicité des langages & des connoiſſances humaines.*

---

272. *Projet d'un archéologue ou nomenclature univerſelle par racines.*

POUR perfectionner la matiere étymologique, & la réunir ſous un ſeul coup d'œil, il ſeroit à propos de faire un ouvrage qu'on va regarder d'abord comme immenſe, & qui ne l'eſt point du tout. Ce ſeroit de dreſſer par racines une nomenclature univerſelle de tous les mots des langues d'Europe & d'Orient. Sous chacune des racines on rangeroit les dérivés qu'elle a dans quelque langue que ce ſoit. Les racines & les primitifs montreroient, d'une maniere diſtincte, ce qui appartient à chaque langue; tandis que l'arrangement de leurs dérivés en feroit voir évidemment la filiation immédiate, ſans qu'il fût beſoin de l'appuyer d'autres preuves ni d'expli-

cations étendues. Tout l'art conſiſte à rendre la chaîne continue ; en telle ſorte que l'acception idéale, ou la figure matérielle des mots s'altérant legérement d'un chaînon au ſuivant, la vraiſembiance & la clarté ſe conſervent, & que l'on paſſe par des nuances inſenſibles d'une idée, d'une figure ou d'un ſon à d'autres très-différens, ſans être choqué du contraſte. Encore un coup je demande inſtamment qu'on ne ſe laiſſe pas prévenir à l'apparence, en regardant ceci comme un labyrinthe, comme un chaos, à l'aſpect duquel le courage va manquer. J'ai examiné cette matiere avec quelque ſoin, par rapport aux langues que je connois, & j'ai été étonné de voir combien le nombre des racines eſt petit, en comparaiſon de la multitude infinie des termes dérivés. On croiroit d'abord qu'il y a une prodigieuſe quantité de ces racines. Nullement : toutes enſemble réunies ne feroient qu'une fort petite brochure. J'en dis trop, dans la crainte d'avancer ce

que je crois pourtant déja voir aſſez clairement, ſçavoir que tous les monoſyllabes abſolument primordiaux & radicaux, ſur leſquels les autres racines moins ſimples ſont formées, ne rempliroient pas une page de papier de lettre. Il en eſt de ceci comme des étoiles du ciel, qui paroiſſent innombrables, quand on les regarde, & qui ſe réduiſent en un fort petit nombre, quand on les compte. J'ai vu que la nature n'avoit formé qu'un bien petit nombre de primitifs radicaux, proportionné à la faculté très-imparfaite & très-bornée qu'elle a donnée à l'inſtrument vocal, pour imiter, par le bruit aërien des coups d'organes, les images des choſes ſenſibles. C'eſt cependant de ce fond ſi pauvre que les langages quelconques ont été contraints de tirer leur ſyſtême immenſe de dérivation. Ainſi ce travail de dreſſer une nomenclature univerſelle, ſur-tout s'il étoit fait par pluſieurs Grammairiens réunis, (car une ſeule perſonne ne peut pas poſſéder toutes les langues,) ne ſeroit

pas ſi énorme qu'on le croiroit ; les termes dérivés venans en foule ſe réunir ſous les termes radicaux.

Que l'on prenne les langues angloiſe, françoiſe, italienne, eſpagnole, provençale & latine, dont plus des trois quarts des mots n'expriment que des idées relatives ou morales, on verra tous ces termes ſe ranger à la file ſous un petit nombre de racines *grecques* ou *germaniques* ; les racines grecques ſe réunir ſous un moindre nombre de racines orientales, & le tout enfin ſe raſſembler, par troupes immenſes de toutes les nations, ſous un nombre infiniment petit de racines organiques, qui ſont comme des clefs particulieres naturellement adaptées par l'homme (on ne ſçait pas toujours pourquoi) à déſigner certaines modalités d'idées : de ſorte que tout ce qui peut ſe ranger dans la claſſe d'une de ces généraliſations, ſe trouve ſortir de la racine organique qui la déſigne, & en porter le caractériſtique. On m'entendra, ſi on veut recourir à ce que j'ai dit, n° 47, 82 & ſuiv. J'ai commencé d'en

faire l'épreuve ſur la lettre M, que j'ai choiſie comme la plus immuable, pour voir combien elle me fourniroit de vrais primitifs monoſyllabes où elle fût initiale, & combien chacun d'eux auroit de dérivés. Ceux-là tiennent à peine quelques lignes : ceux-ci ſont en nombre infini ; & cependant j'en omets encore une prodigieuſe quantité que je n'ai pas apperçu ; car ce n'eſt pas un travail qu'on puiſſe faire, comme il doit l'être, en parcourant une ſeule lettre : il faut tenir les vocabulaires entiers. Remarquez encore que, quand vous avez la racine premiere de toute une claſſe de mots dans un ſeul dialecte de l'Europe, (par ex. *main* & ſes dérivés,) vous l'avez pour toute cette claſſe de mots dans preſque tous les autres dialectes de l'Europe, qui ne forment, à vrai dire, qu'une même langue ; les variations legeres, qui les diſtinguent, ne tombant pas ſur le ſigne radical. Si j'ai le tems ou la patience de finir ce travail minutieux ſur la lettre M, je le donnerai dans un Chapitre à part, réduit en table, pour eſſai de l'archéolo-

gue que je propoſe. On y verra qu'il y a beaucoup de variétés dans chaque mot, mais qu'il n'y a guères de mots. Véritablement je n'entends parler ici que des mots habituels de chaque langue, non compris les noms appellatifs ſinguliers de certains objets phyſiques qui ne ſont pas d'un fréquent uſage dans le cours de la vie, & qui ne fourniſſent que peu de dérivés. Mais auſſi l'on verra que tous les noms propres de lieux & de perſonnes, dont la ſignification n'eſt pas encore méconnue, (& il y en a une très-grande quantité) viennent ſans peine ſe ranger ſous la racine d[illegible] ils ſortent.

273. *Utilité d'y joindre les mots de jargons populaires.*

Il y faudroit joindre les termes ſinguliers, tant du vieux langage de chaque pays, que des jargons populaires deſquels il y a beaucoup d'inductions à tirer. Les différens degrés, par leſquels le même mot a paſſé, en recevant pluſieurs chan-

gemens ſucceſſifs, dans ſa prononciation, dans ſon orthographe, &c. ſont autant de chaînons qui conduiſent de proche en proche à l'origine du mot actuellement en vigueur.

274. *Maniere de procéder à l'examen métaphyſique de chaque idiome.*

De plus il ſeroit néceſſaire (& cette partie de l'Ouvrage ſeroit plus pénible que le reſte) de montrer d'où ſont nés les idiotiſmes ou façons de parler propres à chaque nation, de ſuivre chaque grammaire dans le progrès de ſa formation, de faire voir comment une langue, en même tems qu'elle s'approprioit preſque tous les mots d'une autre, adoptoit la ſyntaxe d'une troiſieme; comment le françois, par exemple, dont preſque tous les termes ne ſont qu'un latin corrompu, s'eſt aviſé, contre l'uſage de la langue latine, de former toutes ſes déclinaiſons par des articles, & une bonne partie de ſes conjugaiſons par les verbes auxiliaires

avoir & *être*, en ſuivant pied à pied dans ce même verbe *être* toutes les irrégularités ſi caractériſées de l'*eſſe* des Latins. Ce ſeroit aſſurément un travail digne d'un métaphyſicien, que de prendre une piéce conſidérable en quelque langue fort connue, pour examiner les dérivations dans la maniere d'exprimer les idées; & par les diverſes locutions faire remarquer, phraſe à phraſe, les opérations de l'eſprit humain dans la tournure de chaque façon d'énoncer les penſées. Les comiques en proſe, dont le ſtyle eſt plus ſemblable au diſcours ordinaire de la converſation, paroiſſent devoir être choiſis par préférence. On auroit à parler auſſi de la cauſe des différentes terminaiſons dans les langues, de la ſignification des prépoſitions, de leur variété à cet égard; car les mêmes ont pluſieurs ſens très-différens. En traitant des prépoſitions & des valeurs de chacune, on examineroit leur adaptation aux verbes, & les termes compoſés; & ainſi du reſte en tout ce qui regarde les procédés de

l'esprit, par rapport à la fabrique des locutions. C'est une matiere extrêmement vaste & très-philosophique. Je n'ai fait que la toucher, en peu de mots, dans l'un des Chapitres précédens.

275. *Nécessité de dresser un modele comparé de tous les langages.*

Enfin il faudroit joindre, par forme d'*appendix*, à l'archéologue proposé un court exemplaire de toutes les langues de l'Univers. Ceci a été en partie tenté par le P. Kirker, dans son *Œdipus ægyptiacus*; par Gesner, dans son *Mithridate*; par M. Leibnitz, & sur-tout par Chamberlayn. Mais les modeles qu'ils ont pris, ne paroissent pas bien choisis. Ceux-ci nous ont donné l'Oraison dominicale, avec quelques autres prieres, & Kirker un Eloge de l'empereur Ferdinand. Il faut que ce modele soit fait exprès avec beaucoup d'art, de maniere à représenter d'un coup d'œil tout ce qu'a de principal le

génie de chaque langue, & à montrer ſes rapports avec d'autres langues. Le meilleur ſeroit de dreſſer, en une page ou deux, ſur un ſujet clair & ſimple, une eſpece de centon, où l'on feroit entrer les principaux noms généraux, tant des ſubſtances phyſiques, que des êtres moraux & intellectuels; les termes qui expriment les relations, les qualités, les accidens, les épithetes les plus communes; les pronoms perſonnels & poſſeſſifs; les nombres ordinaux, les termes métaphyſiques d'un commun uſage; quelques autres termes privatifs; les verbes les plus uſités; les particules conjonctives & disjonctives; quelques adverbes, prépoſitions, interjections & autres parties d'oraiſon: en obſervant de varier, quoique toujours d'un ſtyle très-ſimple, la tournure des phraſes, en telle ſorte qu'il s'y trouvât quelqu'exemple d'impératif, d'interrogations, de ſubjonctifs, de participes: en un mot, tout ce qui regarde les tems, les modes, le fini, l'indéfini; l'actif, le paſſif; le ſingulier, le plurier;

les cas des déclinaiſons, &c. Le modele doit être écrit en latin ; langue la plus vulgaire de toutes, & qui ſe prête le plus aiſément au génie des autres. Un pareil exemplaire, où le latin ſe trouveroit, ſoit répété en entre-ligne à chaque traduction, ſoit plutôt chiffré, au-deſſus de chaque mot, dans l'un & dans l'autre, ſeroit d'un grand uſage aux perſonnes intelligentes, pour commencer à apprendre quelque langue que ce fût; & par-là il deviendroit d'une grande utilité, quand même il n'en réſulteroit point d'autre. C'eſt grand dommage que les anciens n'ayent pas eu la penſée de dreſſer un tel *ſpecimen omnium linguarum*. Quelle facilité ne nous donneroit-il pas aujourd'hui ? Combien de choſes n'y découvririons-nous pas ? Le roi Mithridate, qui, outre tant de dialectes orientaux & ſcythes qu'il poſſédoit, ſçavoit auſſi la langue des Grecs, & preſque certainement celle des Romains, auroit été lui ſeul fort propre à avancer un pareil ouvrage.

276. *Plan de l'Archéologue.*

INSTRUCTION pour conſtruire le grand Archéologue ou Vocabulaire univerſel par racines.

Prenez un Dictionnaire de chaque langue.

Prenez autant de cahiers de papier blanc que de Dictionnaires. Il eſt à propos que ces cahiers ſoient compoſés de demi-feuilles repliées verticalement, afin qu'ils ſoient longs & étroits. Il faut de plus en diviſer chaque page en deux par une marge.

Ecrivez ſur chaque cahier la liſte alphabétique des principaux mots de chaque langue.

Après quoi, le maître ouvrier écrira, en marge de chaque mot, celui dont il eſt dérivé, & le ſigne radical de ce mot; par exemple, en marge du mot *difficulté*, il écrira *facere* Rl. *fac*; en marge du mot *perfection*, il écrira de même *facere* Rl.

vivre : *penula*, un gros habit d'étoffe

fac ; en marge du mot *confiture*, il écrira de même *facere* Rl. *fac.* Il n'eſt pas beſoin de s'expliquer davantage : car on voit aſſez que *difficulté* vient de *facere*, par les mots *facilitas* & *facultas ;* que *perfection* en vient auſſi, par *perfectus* & *perficere ;* de même que *confiture*, par *confetti* & *conficere.*

Après quoi, vous releverez de tous les cahiers les mots originaux mis en marge, que vous reporterez, par ordre alphabétique, ſur un nouveau cahier : en marge de chaque mot vous écrirez le ſigne radical.

Cela fait, prenez une grande quantité de cartes ; & écrivez, en tête de chacune, un de vos ſignes radicaux, ou racines, en faiſant mention de la langue dont elle eſt tirée. Ce ſera toujours celle où ſe trouve le plus ancien terme primitif connu. Que ſi votre racine n'eſt qu'un germe du langage, c'eſt-à-dire une articulation ſimple de l'un des ſix organes vocaux, elle appartient à la langue organique, primitive & commune à tout le genre humain.

Diſpoſez vos cartes par ordre alphabétique. Ecrivez enſuite ſur ces cartes, & ſous chaque racine, tout ce qui ſe trouve de relatif à cette racine dans vos cahiers précédens. Ayez attention de n'écrire ſur les cartes que d'un côté, afin de pouvoir couper ces cartes en pluſieurs piéces ou petits bulletins, à votre volonté.

Cela fait, le maître-ouvrier, ayant ſous les yeux à la fois tous les mots de toutes les langues, dérivés d'une même racine, les rangera & diſpoſera dans l'ordre le plus convenable, ſelon leur analogie & leur plus grande approximation, chacun ſous leurs principaux primitifs dérivés d'une même racine. Ces primitifs feront comme autant de claſſes ou de petits chapitres ſous chaque racine.

Vous aurez ſoin de remonter, autant qu'il ſera poſſible, les racines monoſyllabes juſqu'a leur premier germe, qui eſt l'articulation organique. Ainſi, après avoir écrit en marge du mot *conſiſtoire*, *ſiſto*, & en marge de *ſiſto*, *ſto*, vous ferez bien encore d'écrire en marge de *ſto* le pre-

mier germe qui eſt le mouvement dental ; modulé par le nez *ſt*, autrement le *ſiflé-battu*. Cependant vous emploierez toutes vos racines monoſyllabes, en dreſſant votre table radicale par ordre alphabétique, ſans vous aſtreindre à ne faire entrer dans cette table que les premiers germes des racines. Ce ſeroit la réduire trop au ſimple. Car j'ai fait voir qu'il y a des racines qui n'ont pour germe que le mouvement ſimple d'un ſeul organe. Par exemple, l'articulation de gorge *c* ou *gh*, pour la claſſe des choſes creuſes & profondes, c'eſt-à-dire des êtres qui peuvent être conſidérés ſous l'aſpect de cette modalité d'exiſtence ; le frôlement de langue *R* pour la claſſe des choſes rapides, roides, rudes, rompues, &c.

277. *Il doit être dreſſé ſelon l'ordre organique & naturel des lettres, non ſelon l'ordre de l'alphabet vulgaire.*

En rangeant les racines par ordre alphabétique, vous ne ſuivrez pas cet ordre, tel

tel qu'il eſt reçu dans l'uſage, mais tel qu'il eſt donné par la nature. C'eſt un guide qu'il ne faut pas ici perdre de vue. Nous avons reconnu qu'il n'y a que ſix lettres conſonnes, parce que l'inſtrument n'a que ſix parties, qui ſont ſes ſix organes; chacun deſquels eſt doué de ſon articulation propre. Votre archéologue n'aura donc que ſix diviſions, diſpoſées dans leur ordre propre, en commençant par les trois muettes, plus fixes, plus conſonnes, plus inſtantanées que les trois autres; ſçavoir, *levre*, *gorge*, *dent*; en rangeant les variations de chacune en leur ordre de *douce*, *moyenne* & *rude*. Continuez par les trois liquides qui participent un peu de la voyelle, étant ſuſceptible d'un petit prolongement, ſçavoir, *palais*, *langue*, *nez*. J'ai fait voir, n° 39, que cet ordre étoit au fond celui de l'alphabet grammatical.

La voyelle ne doit entrer dans la diviſion de votre table alphabétique des racines monoſyllabes, qu'autant qu'elle forme ſeule le germe radical, ſans mêlange d'aucune conſonne, par un ſimple cri non-figuré,

de l'appuyer d'autres preuves ni d'expli-

comme ἄω, *respiro*; ce qui est fort rare. Hors de-là, c'est à la consonne qu'on doit rapporter la racine: car c'est l'articulation consonne qui, figurant & peignant par onomatopée, est la cause efficiente de la formation du mot, & qui approprie la racine & ses dérivés à toute une classe des noms, à toute une modalité d'existence. Ainsi, lors même que la racine commence par une voyelle qui suit la consonne, il faut, dans votre table alphabétique, rapporter cette racine dans le Chapitre de la consonne, qui la caractérise. La R. AC, si bien fournie d'une infinité de descendans, doit, avec tous les siens, être placée, non à la voix *A*, mais à la lettre *gorge C*. C'est en cet ordre de lettres, & sous cette racine que vous placerez le latin *ago*, le turc *aga*, (*dux*,) le françois *réaction*, le grec ἀγωνία, &c.

Il y a plus de difficulté dans l'arrangement des inflexions composées, pour sçavoir en quel ordre on les disposera, lorsqu'un des organes, outre son mouvement simple, affecte l'esprit propre à un autre organe, & forme une consonne

double. Sur quoi il faut obſerver en général, que les conſonnes doubles, étant preſque toujours compoſées d'une fixe & d'une ou de pluſieurs liquides, alors la véritable conſonne, baſe ſolide de l'articulation, eſt la fixe : le reſte n'eſt qu'un acceſſoire qu'elle emprunte d'un organe liquide. Les inflexions *PS*, *CL*, *TR* appartiennent à la *levre*, à la *gorge*, à la *dent* : le *ſifflé*, le *coulé*, le *frôlé*, qu'elles affectent ici, ſont acceſſoires. Ainſi les racines, formées par ces inflexions doubles, appartiennent à leur lettre fixe. Je penche à croire qu'il faut s'en tenir à ſuivre cet ordre, lors même que le *ſifflement nazal* eſt joint aux conſonnes fixes, (ce qui arrive ſi ſouvent) & que les articulations radicales *SP*, *SC*, *ST* appartiennent à leur fixe, plutôt qu'à la lettre *Nez*, dont le ſiflement, quoiqu'initial, n'eſt ici qu'acceſſoire à la fixe. Exceptez toutefois de cette régle générale la lettre liquide de langue *L* & *N*, lorſqu'elle eſt mouillée, comme dans *Ignace* & dans *Meglio* ; car alors l'aſpiration gutturale *G* eſt empruntée de la fixe par la liquide qui

eſt principale : ainſi les articulations mouillées *GN*, *GL* appartiennent à la conſonne *langue*.

Cela poſé, venons à l'ordre que vous obſerverez dans l'arrangement & la ſuite des conſonnes doubles ou triples de chaque diviſion. Ce ſera celui de l'eſprit ou inflexion propre & habituelle à chaque organe, ſelon l'ordre que vous avez déja ſuivi pour les organes ou conſonnes ſimples. D'abord l'eſprit habituel de la *levre*, puis celui de la *gorge*, &c. c'eſt-à-dire le ſiflé *labial*, l'aſpiré *guttural*, le battu *dental*, le coulé de *palais*, le frappé ou le frôlé de *langue*, le ſiflé de *nez* ; *PF*, *PG*, *PT*, *PZ*, *PL*, *PR*, *PS*.

Même ordre à obſerver pour la troiſieme conſonne, ſi la racine en a trois ; comme *SCR*, *STR*. Ici, par exemple, dans *SCR* la *gorge C* eſt la principale articulation peignant le creux ; le ſifflement nazal *S* eſt le principal eſprit ajoûté pour peindre l'excavation *SC* ; le frôlement *R* eſt encore ajoûté comme ſecond eſprit, comme inflexion plus forte, pour peindre le creux

excavé avec action rude & forte; *SCRobs*, *SCRutari*, &c. De même dans *STR* la *dent T* eſt principale lettre cherchant à peindre la fixité; *S* y rend l'action plus ferme & plus marquée; *R* y ajoûte encore la rudeſſe; *STRingo*, *STRido*, *STRangulo*, &c.

Au reſte, ce n'eſt que pour l'exactitude, que je m'attache à décrire, avec quelque ſoin, l'arrangement qu'on doit donner à la tablature des racines. En quelque ordre qu'on les eût diſpoſées, ceux qui voudront chercher dans l'archéologue la racine ou la filiation d'un mot dérivé, le trouveront facilement, en cherchant le mot à la table purement alphabétique des mots de chaque langue, qui doit être miſe à la fin de l'archéologue. Ce mot renverra le lecteur à la page ou au numero de l'archéologue où il trouvera ce qu'il cherche.

278. *Suite de l'inſtruction ſur la méthode de dreſſer l'archéologue, ſur l'arrangement des racines, des primitifs & des mots dérivés.*

Le maître-ouvrier, dans le détail &

l'arrangement des dérivés, mêlangera tous les mots des langues quelconques, ſans mettre à part d'un côté les mots françois d'une certaine dérivation, & d'un autre les mots italiens de la même dérivation. Il aura ſoin ſeulement, au-devant de chaque mot, de mettre en petites capitales le nom abrégé de langue; ainſi FR. IT. (françois, italien.)

Pour ſa facilité, qu'il prenne une grande table, & qu'il découpe toutes ſes cartes en bulletins qu'il rangera ſur la table, à la ſuite des uns des autres, dans l'ordre convenable, tant ſur une même ligne, que par alinéa. Après quoi, il les fera copier au net ſur une feuille, portant en tête la racine originale. Il faut écrire le ſigne radical en grandes capitales rouges, tant en lettres vulgaires, qu'en lettres de l'alphabet organique, dont j'ai donné le modele, n° 58; les principaux primitifs en grandes capitales noires; tous les mots ordinaires quelconques en lettres quarrées; la ſignification de ces mots, s'il eſt beſoin de l'ajoûter, en italiques; le nom de la langue du

moyen petites capitales italiques ; les discours, explications, ou paſſages néceſſaires, en petites lettres quarrées, entre deux crochets.

Il eſt fort néceſſaire d'écrire chaque racine en lettres organiques ; car la même racine varie beaucoup, figurée en lettres vulgaires. AM, AB, AP, MA, BA, PA, FA ne ſont qu'une même racine. Vous le faites voir, en l'écrivant en lettres organiques. (Voy. n° 45.,) qui ne varie pas autant pour la figure. Toutes celles ci-deſſus peuvent ſe réduire à celle-ci, *voix pleine figurée par la levre.* C'eſt pourquoi il ne faut pas manquer à chaque racine, 1° d'énoncer quels organes agiſſent, en quel ordre, en quelle maniere ; 2° d'expliquer ce que l'organe veut peindre, (quand on le ſçait ;) quelle claſſe de choſes cette racine cherche à déſigner ; à quelle qualité des êtres, à quelle modalité d'exiſtence elle eſt appropriée.

Vous direz, par ex. *FLO*, *FLUO*, *levre ſifflante, avec le coulé de langue ;* articulation très-liquide, peinture de la mobilité, de la

fluidité, soit aërienne, soit aquatique, soit ignée. Cette Rl. désigne les choses coulantes, fluides, mobiles, facilement mises en mouvement. Elle comprend aussi les noms qu'on peut donner aux choses non-sensibles, en les formant par une comparaison tirée de cette espece d'image naturelle. Elle comprend encore diverses autres choses sensibles qui, ayant quelque rapport aux choses fluides & mobiles, autre néanmoins que celui de la fluidité ou mobilité, n'ont pas laissé que de recevoir leur nom d'elles, par une dérivation inexacte, où l'on a eu plus d'égard au rapport quelconque des choses entr'elles, qu'à la force significative du mot.

Remarquez de plus que ce que nous disons ici de l'unedes racines organiques, est applicable à toutes. Chacune d'elles comprend, non seulement les choses naturelles que l'organe veut imiter, mais encore les choses non-sensibles qu'on veut rendre sensibles par l'image des premieres; & aussi plusieurs choses relatives aux premieres par quelqu'autre côté que celui qui-

feroit la convenance de peinture. Il y a dans ce dernier point un très-grand, mais très-commun abus des mots & de la dérivation.

STO, battu des dents, précédé du ſifflement nazal; peinture de la fixité, de l'immobilité, de la ſtabilité, de la permanence en la même poſition. Cette RL. déſigne les choſes qui ont cette qualité, ou qui y participent. Elle comprend les êtres qui peuvent être conſidérés en l'état d'être poſés debout, ou de reſter fixes dans la ſituation où ils ſont. Si on joint le *frôlement de langue R*, ainſi *STR*, alors la RL. déſigne que l'état de fixité & de permanence eſt produit par une action rude & forcée.

CAP, CEP, CAV, CUP, CUV, *GOUF, gorge* & *lèvre*. Cette RL. par l'articulation gutturale, déſigne le creux, la cavité naturelle. Elle ſert, dans ſes dérivations nombreuſes, à nommer les choſes de ce genre, ce qui s'y rapporte, ce qui en réſulte, ce qui y participe, ce qui peut y être comparé en un ſens, ſoit allégorique,

ſoit moral. Si le ſifflement nazal s'y joint *SC*, c'eſt un ſigne qui marque encore plus, qui ajoûte à la peinture de cavité l'idée d'action qui la produit. Si on y ajoûte encore le frôlement de langue *CR*, *SCR*, c'eſt pour peindre que la choſe ou l'action ſur la choſe eſt produite avec roideur & violence. Les exemples, mis en leur ordre, donneront la preuve de ces aſſertions.

AC, AQ, AG, AGG, ANC, ANG, *voix pleine ou nazale figurée par la gorge.* Cette R. déſigne ce qui agit, ce qui va en avant, ce qui pouſſe; ce qui eſt en pointe, en angle, en aigu, ce qui agit comme perçant & pénétrant: elle déſigne auſſi en ſous-ordre ce qui eſt relatif à ce genre d'action. En renforçant la R. par des inflexions plus compliquées, comme **ANGL, ANCHR, ERG, OURG,** on ajoûte à l'action des modifications qu'on reconnoîtra facilement, en voyant les expreſſions dérivées.

C'eſt à-peu-près de la ſorte qu'il faut donner une idée de l'intenſité & de la force productrice de chaque R. en faiſant

ſentir d'avance quels ſeront les effets des développemens du genre. La vérification détaillée de ce qu'on aura annoncé, portera au plus haut point de démonſtration le vrai ſyſtême naturel de la parole & de la formation des langages. Mais il ne faut pas eſpérer qu'on puiſſe, en toute occaſion, mettre l'opération de la nature à découvert.

En diſpoſant les mots, ayez ſoigneuſement égard à l'ancienneté des langues, mettant, autant qu'il ſe pourra, le mot de la plus ancienne le premier en ordre dans la même ligne; à moins toutefois que la plus ancienne n'ait formé ſon expreſſion ſur la plus moderne; ce qui arrive quelquefois, & ce qui eſt facilement apperçu dans l'occaſion. Par exemple, la langue italienne eſt plus ancienne que la langue françoiſe: elle eſt ſon aînée en filiation de la langue latine leur mere. Mais le mot italien *cinghiale* eſt emprunté & corrompu du mot françois *ſanglier*, immédiatement tiré du latin *ſingularis*, pour nommer un gros marcaſſin qui va ſeul, & le diſtinguer des plus

jeunes qu'on appelle *bêtes de compagnie*.

Le françois, à ſon tour, eſt plus voiſin du latin que l'anglois : cependant il y a des mots françois, venus du latin, qui ont paſſé par l'anglois, avant que d'entrer dans la langue françoiſe. *Andier*, gros chenet de fer, à l'uſage de la cuiſine, vient de l'anglois *handiron*, *chenet* ; à la lettre, *main de fer* ; *hand*, main, *iron*, fer, qui ſe prononce en anglois *airan*, à peu-près comme le françois *airain* ; du latin *as*, *eris*.

Vous trouverez une quantité de mots compoſés de deux, de trois & même d'un plus grand nombre de primitifs. Ces mots compoſés doivent être rapportés ſous chacun des principaux primitifs qui entrent dans la compoſition ; mais ſeulement pour donner le complet de ſa filiation, en renvoyant le lecteur à l'endroit où vous donnez l'explication & l'analyſe du mot, s'il eſt beſoin de la donner. Vous ſerez ſouvent dans ce cas. La décompoſition des principes d'un mot donne, pour l'ordinaire, une notion fort exacte des idées

que le mot eſt fait pour exprimer; l'aſſemblage de ces principes formant la définition même du mot. C'eſt ce qu'il eſt bon de développer, quand l'occaſion s'en préſente, par deux raiſons; l'une qu'on montre ainſi la juſteſſe de l'opération de l'eſprit dans la fabrique du terme; l'autre que cet accord des principes radicaux du terme avec ſa définition eſt une preuve évidente qu'on a rencontré juſte dans l'origine & la dérivation cherchée. Par ex. ſur le verbe italien *calpeſtar*, (fouler aux pieds) il eſt bon de faire obſerver que le mot eſt compoſé de trois primitifs latins *calx*, (talon) *pes*, (pied) *ſtare*, (être debout;) que ces trois expreſſions donnent très-bien la définition du terme; *alicui inſtare*, *aliquem impingere calcibus & pedibus*; que l'inſtinct a promptement réuni ces trois primitifs ſimples, pour peindre, avec vivacité, l'image de l'action violente d'un homme debout, qui, fixe à la même place & peſant avec force ſur un autre homme renverſé, fait ſes efforts pour l'écraſer des pieds & du talon. Le verbe

plus simple *pestar* (fouler, détruire avec les pieds) signifie à-peu-près la même chose ; mais l'action n'est désignée qu'avec les pieds ; au lieu que dans *calpestar* elle est désignée avec les pieds & avec les talons ; ce qui ajoûte à la force de l'action, & à l'énergie de la peinture. On aura lieu d'observer encore que ces deux mots *pestar* & *calpestar*, où la même idée est si bien suivie, confirment, l'un par l'autre, la vérité de l'étymologie donnée.

On conclura peut-être de cet exemple & de tant d'autres, qu'il ne faudroit pas ôter la liberté de forger une nouvelle expression dans le langage, toutes les fois qu'elle formeroit, avec précision, une image claire & vive, justement correspondante à l'idée. C'est ensuite au Public qu'il appartient d'adopter ou de rejetter le nouveau terme. Il le consacrera par l'usage, s'il est bien fabriqué : s'il le rejette, ce sera la marque qu'il ne l'a pas trouvé bien fait, ou assez facilement intelligible. Mais pourquoi se faire aujourd'hui tant de scrupule de hazarder de

nouveaux mots ? Un langage eſt-il jamais aſſez riche ? Notre langue françoiſe n'auroit jamais été miſe au point où elle eſt, ſi on eût jadis craint d'y rien ajoûter ; ſi l'on eût eu les mêmes ſcrupules ſur le puriſme que l'on montre à préſent. Je penche à croire qu'il n'y a pas de point fixe où une langue doive abſolument être arrêtée, & qu'elle eſt toujours ſuſceptible d'un plus grand degré de perfectibilité.

Je ſerois aſſez d'avis que l'on mît deux fois les mots de la langue dont les caracteres ne ſont pas les mêmes que les nôtres, tels que les Phœniciens, Hébreux, Ruſſes, Allemands, même les Grecs ; ſçavoir dans leur propre caractere, & en caractere vulgaire, pour qu'il fût facile à tout le monde de les lire. Reſte à ſçavoir s'il faudroit les écrire comme on les lit, ou comme on les prononce ; mais rien n'eſt ſi variable que la prononciation : chacun la réduit à l'uſage habituel de ſon climat. Ainſi il vaudroit mieux ſuivre l'orthographe littérale des mots, l'écriture étant plus fixe que la parole, & conſervant mieux les élémens

que la prononciation élide ſouvent. L'inconvénient eſt que la dérivation part auſſi ſouvent d'une prononciation défigurée, que des élémens figurés par écrit.

Mettez dans la même ligne tous les mots de même ſignification formés de la même racine.

Mettez alinéa, dès que la ſignification change.

Si tous les mots de toutes langues, contenus dans la même ligne, ſont de même ſignification, il n'eſt pas beſoin de l'ajoûter, parce qu'ils ſe traduiſent tous eux-mêmes réciproquement les uns les autres; par exemple:

LAT. *difficultas*, IT. *difficolta*, FR. *difficulté*, ANGL. *difficulty*.

Si les mots ne ſe traduiſent pas les uns les autres, il faut ajoûter à chacun la ſignification. Remarquez qu'il y a beaucoup de mots de figure ſemblable à leur plus prochain primitif, & néanmoins de ſignification aſſez différente. Par ex. *miſſion* doit être à la ſuite de *miſſio* dans la même ligne; mais non pas *mettre* à la ſuite de

mittere, *mettre* n'étant pas la traduction de *mittere*; comme *fermer* n'eſt pas la traduction de *firmare*. Il a, quoique dérivé, un ſens tout différent; ainſi il doit être écrit alinéa.

Servez-vous, pour traduire, & pour tout le corps de l'ouvrage, de la langue françoiſe, parce qu'elle eſt la plus vulgaire de toutes, après la langue latine, & parce qu'il y a quantité de termes relatifs aux mœurs, uſages & inventions des derniers ſiécles, qui ne ſe trouvent pas dans la langue latine. Sans ceci, la langue latine ſeroit fort préférable, parce qu'elle eſt plus riche, parce qu'elle laiſſe un peu plus de liberté de compoſer des termes, & ſurtout parce qu'elle eſt breve, & qu'elle n'emploie pas, comme le françois, des articles pour les noms, & des auxiliaires pour les verbes. Obſervez de raſſembler, autant qu'il vous ſera poſſible, les vieux mots inuſités de chaque langue, & les termes ſinguliers du jargon de chaque province. Ils vous ſeront d'un très-grand uſage pour la filiation étymologique. Joi-

ment simple, lorsque l'organe [illegible]
autre organe, & forme une consonne

gnez-y, autant que vous le jugerez convenable, les noms propres dont la signification sera connue. Ceci vous fera voir quantité d'origines des noms de lieux & de familles.

Ne vous jettez dans les citations & dans les explications, qu'autant qu'elles seront absolument nécessaires. Vous n'en aurez pas souvent besoin. Vous verrez que l'arrangement des mots porte sa preuve avec lui. Mais vous ne pourrez vous dispenser d'ajoûter la définition des termes singuliers qui, sans elle, ne seroient pas facilement entendus.

L'ouvrage peut être fait en peu de tems, si l'on a plusieurs atteliers, avec un maître-ouvrier à chacun; & il est nécessaire d'en avoir plusieurs; car une seule personne ne possede pas toutes les langues.

L'ordre, dans lequel les mots d'un vocabulaire universel se trouveront ainsi disposés, fera voir, d'un maniere claire, l'étymologie prochaine & éloignée de chaque terme, l'entiere filiation des mots, & même celle des langues, sans qu'il soit besoin de faire aucun discours, ni d'entrer

en dissertation, pour le prouver; l'arrangement seul des mots le faisant voir avec assez d'évidence.

De cette maniere, le grand archéologue contenant toutes les langues d'Europe & d'Orient, ne contiendra pas plus de volumes que certains dictionnaires. Il faut seulement avoir soin de l'imprimer à deux ou trois colonnes, à cause des fréquens alinéa, & avoir des signes de division pour chaque page en cinq ou six parties, afin de trouver plus promptement ce qu'on cherchera.

Ne songez qu'aux langues européennes & à celles qu'on appelle communément *orientales*, c'est-à-dire, bornez-vous à tout ce qui peut provenir du celtique & du phœnicien, aux pays où les Phœniciens & ensuite les Arabes ont porté leur commerce & leurs connoissances; où ils ont introduit leurs langues qui se sont mélangées avec le fond des vieux langages barbares que parloient les anciens peuples des régions de l'Europe. Ceci comprend, 1.° l'ancienne langue orientale parlée dans

les régions ſituées entre l'Euphrate & le Nil, avec ſes différens dialectes & idiomes, tant anciens que modernes; 2° les différens langages barbares parlés dans les régions de l'Europe, c'eſt-à-dire le peu qu'il nous reſte de vieux pélaſgique, d'illyrien, d'oſque, umbrien & étruſque, de celtique, de cantabre & ibérien, de ſcythique, de tudeſque, de gothique, de runique, &c. 3° les langages plus récens, qui ont réſulté, tant du mêlange de quelques-uns de ceux-là, que du mêlange poſtérieur des derniers formés avec d'autres plus anciens, lequel a, dans la ſuite, & de ſiécles en ſiécles, produit de nouveaux langages; tels que le grec, hellénique, éolique, ionien; le latin; l'allemand; l'italien, &c. Ces langages, qui rentrent à tout moment les uns dans les autres, & dont vous verrez les racines bornées à quelques centaines de monoſyllabes, comprennent preſque tous les peuples de la terre, qui ont policé leurs mœurs, cultivé les arts, & exercé leur eſprit; ou du moins preſque tous ceux dont les

idées & les connoiſſances ſont parvenues juſqu'à nous. Que ſi d'autres nations aſiatiques, venues des bords de l'Inde & du Gange, ont antérieurement inſtruit & policé celles-ci, tout ce qui regarde leurs idées, leurs connoiſſances & leur langage, eſt mis, par le tems, hors de la portée de nos recherches, & reſte enſeveli pour nous dans les ténebres de l'oubli.

Les langues, qui parlent aux yeux, non aux oreilles, dont le chinois paroît être l'original, ne doivent point entrer dans votre ſyſtême, puiſqu'elles procédent d'un de nos ſens qui n'a rien de commun dans ſes ſenſations primitives, avec le ſens dont procédent nos langages. Ceux-ci viennent de l'ouïe; ceux-là de la vue. Selon l'apparence, ils ne pourroient ſe plier à votre méthode. Leur génie & leur caractere eſt ſi différent, que leurs racines ne doivent pas l'être moins. Les langues ſauvages d'Afrique, d'Amérique n'y doivent pas entrer non plus. Ce qu'elles viennent d'acquérir de nouveau, par le commerce des Européens, eſt tout récent &

tout crud : on le retrouve en Europe. L'ancien fond de ce qu'elles contiennent, auroit de grandes utilités, s'il étoit poſſible de le raſſembler ; parce qu'il formeroit un recueil de l'expreſſion organique & imitative des idées ſimples, primitives & phyſiques, telles que les ont les peuples ſauvages. Mais une telle adjonction rendroit, à vrai dire, l'exécution de l'ouvrage propoſé impraticable quant à préſent ; outre qu'elle le groſſiroit d'une maniere énorme. On y pourra revenir dans la ſuite & peu-à-peu ; car ce que je propoſe ici, eſt une eſpece d'Encyclopédie grammaticale, qui ne peut être portée à ſa perfection qu'à la longue & par degrés. Seulement il ſeroit curieux & à propos de joindre le catalogue des mots de langues ſauvages au recueil des gloſſaires particuliers dont je vais parler ci-après. Les vocabulaires imparfaits de ces langues ſont répandus en grand nombre dans les relations des voyageurs & des miſſionnaires. J'en poſſede moi-même un amas conſidérable en manuſcrits raſſemblés par un des plus ſçavans

hommes qui aient vécus dans notre siécle. C'eſt le même recueil qui a ſervi à Monſieur Bullet, pour la comparaiſon du langage celtique avec les autres langages, & que je lui ai communiqué, il y a pluſieurs années, ainſi qu'une partie du Traité que je donne ici au Public, dans le tems qu'il mettoit la derniere main à ſon curieux Dictionnaire. Quand on aura un grand nombre de ces vocabulaires barbares, à la ſuite les uns des autres, il ſera tems d'en entreprendre l'examen & le parallele, d'obſerver ce que les expreſſions ont d'organique & de radical, & de les rapporter peu-à-peu aux racines & aux primitifs déja contenus dans le grand corps de l'ouvrage.

A la ſuite de l'archéologue vous mettrez premiérement une table des racines écrites, tant en lettres vulgaires qu'en lettres organiques. Il ſeroit même à propos d'y joindre, ſous chaque racine, les principaux primitifs qui en ſont immédiatement ſortis. Ceci formeroit un petit racourci du grand tableau qui en contiendroit tous les prin-

mieres par quelqu'autre côté que celui qui

cipaux linéamens. Vous mettrez enſuite le vocabulaire particulier de chaque langue, c'eſt-à-dire la liſte des mots principaux, chacun ſuivi d'un chiffre qui renvoie à la page chiffrée & à la diviſion de la page, ou au numero de l'archéologue, (ſi vous avez numeroté les racines, au lieu de chiffrer les pages,) pour trouver l'endroit où l'étymologie du mot eſt préſentée.

Pour faire ces index ou gloſſaires particuliers de chaque langue, vous ne ferez que reprendre les liſtes que vous aviez précédemment faites, & les donner à imprimer en caracteres menus, à cinq ou ſix colonnes par page, afin qu'elles tiennent peu d'eſpace.

279. *Uſage de l'archéologue.*

Le grand archéologue ſervira de Dictionnaire commode pour toutes les langues; en ſorte que l'on pourroit, pour les expliquer, ſe borner à celui-là ſeul. En même tems il montrera ce que chaque langue

être comparé en un sens, soit allégorique,

langue a emprunté de chaque autre. On pourra voir dans ce tableau grammatical l'ancienneté, l'origine, les émigrations, le mêlange des différens peuples. On sçait assez que rien ne sert davantage à juger de la connexion des peuples que leurs langages. Par exemple, la langue des Abyssins nous fait connoître qu'ils ne sont pas un peuple Africain, mais une très-ancienne colonie des Arabes qui a traversé le détroit de Babel-Mandel. Il y a aussi des langues qui, sans avoir une descendance directe l'une de l'autre, ont une affinité marquée, qui ne peut venir que d'une origine commune, aujourd'hui inconnue ou totalement perdue : telles sont, à ce qu'on dit, l'allemand & le persan. Toutes deux, si cela est, descendent de l'ancien scythe que nous ne connoissons plus du tout. On trouveroit la preuve de ces affinités dans le vocabulaire parallele, où ces langues prendroient place, non comme ascendantes, mais comme collatérales.

Par l'usage des noms que les peuples ont imposé aux choses, on reconnoîtra quels sont

force productrice de chaque R. en faisant

qui va

les usages & autres points relatifs aux mœurs, loix, rites & religion qu'ils ont emprunté les uns des autres. On y verra l'ordre & la marche de l'esprit humain, & un tableau, bien plus singulier qu'on ne se l'imagine, des opinions des hommes & de leur source.

280. *Nécessité d'en dresser un dans l'état actuel de la multiplicité des langages & des connoissances humaines.*

Il faudra bien d'ailleurs tôt ou tard en venir à un pareil ouvrage. Les langues sont les clefs des sciences. Il est indispensable de les sçavoir; mais elles servent à y entrer, sans en faire, à vrai dire, elles-mêmes partie : cependant on consume un tems infini à les apprendre. Plus on ira en avant, plus il y en faudra mettre, puisque les langues vont toujours en se multipliant de siécle en siécle, & que les anciennes se conservent par le moyen de l'impression. On trouvera dans chacune des choses utiles ou curieuses qu'on voudra

qui va ſeul, & le diſtinguer des plus

connoître ; de l'hiſtoire, de la poëſie, des ſciences & des arts. Les choſes de pur agrément (& ce ne ſont pas celles dont on eſt le moins empreſſé,) conſiſtant ſur-tout dans le ſtyle, ne ſe trouvent pas dans les traductions : il faut connoître les originaux. A la fin on conſumeroit ſa vie à s'inſtruire de la ſignification des mots. On convient qu'à la Chine, l'énorme multiplicité des mots dont il faut s'inſtruire, a beaucoup contribué à y retarder le progrès des ſciences. On ſera donc forcé d'en venir un jour à trouver une méthode qui facilite ce genre d'étude. Il n'y en a guères, ce me ſemble, de plus propre que celle-ci, qui, diſtribuant par claſſes toutes les langues de même eſpece & de même origine prochaine, préſente un tableau d'analogie, que l'œil ſaiſit tout d'un coup, que la mémoire retient ſans effort, au moyen des approximations. J'en ai ſouvent fait l'expérience avec ſuccès. Quand je ſuis obligé de lire quelque choſe d'une langue qui ne m'eſt pas familiere, & que je me trouve arrêté par un mot, mon uſage eſt

dinaire, une notion fort exacte des idées

d'examiner ce que ce terme a de radical ; & d'en deviner là-deſſus la ſignification dérivée, en la combinant avec le ſens du reſte de la phraſe ; ce qui me réuſſit ſouvent, & beaucoup plus vîte que ſi je cherchois le mot dans un Dictionnaire. On ſçait aſſez, par les épreuves, que plus on poſſede de langues, plus on a de facilité pour en apprendre de nouvelles ; ce qui vient de la méthode des comparaiſons. Elle eſt bien plus efficace, quand elle ſe fait ſur les racines même, qui parlent non-ſeulement à la mémoire, mais en même tems à l'eſpr .

FIN.

ERRATA.

PAGE 52, ligne 9, les ſecours, *liſez* les ſeconds.

Page 87, ligne 15, *divers ſons*, liſez *divers ſens.*

Page 102, ligne 17; on s'eſt ſervi, pour exprimer la durée ſucceſſive de ce mot *temps*, *liſez* on s'eſt ſervi (pour exprimer la durée ſucceſſive) de ce mot *temps.*

Page 112, ligne 4, *divers ſons*, liſez *divers ſens.*

Page 117, ligne 6, que ces deux ſignifications, *liſez* que de ces deux ſignifications.

Ibid. ligne 11, lorſque l'un, *liſez* lorſque l'une.

Page 156, ligne 7, en barbare, *liſez* en langue barbare.

Page 195, ligne 12, d'une main qu'il fermoit, *liſez* d'une main qui ſe fermoit.

Page 268, ligne 12, tant qu'il *reſpire. Ajoutez :* Quant à la reſpiration même, ſon organe propre eſt appellé en notre langue *poumon*, en latin *pulmo*, par tranſpoſition du grec πνευμα pour πνυμα (ſpiritus, halitus,) ℞. *PNeu.* Cette racine eſt organique compoſée de deux mouvemens, dont le premier *P* chaſſe l'air au dehors & repréſente l'exſpiration du ſouffle, & l'autre *N* le ramene au dedans & repréſente l'inſpiration.

Page 316, ligne 24, *propoſitions*, liſez *prépoſitions.*

Page 328, ligne 2, un mot, *liſez* en un mot.

Page 428, ligne 1, *guas*, liſez *aguas.*

tenigible. Mais pourquoi le faire aujour-
d'hui tant de ſcrupule de hazarder de

ajour-
er de

mots, l'écriture étant plus fixe que la parole, & conservant mieux les élémens

dcit être à la ſuite de *miſſio* dans la même
ligne; mais non pas *mettre* à la ſuite de

la même
a ſuite de

province. Ils vous ſeront d'un très-grand uſage pour la filiation étymologique. Joi-

terme, l'entière liaison des mots, de même celle des langues, ſans qu'il ſoit beſoin de faire aucun diſcours, ni d'entrer

ans qu'il soit
s, ni d'entre

barbares que parloient les anciens peuples
des régions de l'Europe. Ceci comprend,
1.° l'ancienne langue orientale parlée dans

cultivé les arts, & exercé leur eſprit ; ou du moins preſque tous ceux dont les

leur esprit ;
eux dont les

nent d'acquérir de nouveau, par le commerce des Européens, est tout récent &

moi-même un amas considérable en manuscrits rassemblés par un des plus sçavans

lérable en ma-
les plus ſçavans

Ceci formeroit un petit racourci du grand tableau qui en contiendroit tous les prin-

expliquer, se borner à celui-là seul. En
même tems il montrera ce que chaque
langue

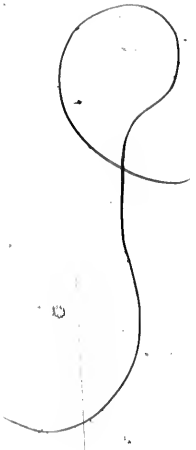
aque
ngue

Par l'usage des noms que les peuples ont
imposé aux choses, on reconnoîtra quels sont

l'impreſſion. On trouvera dans chacune des choſes utiles ou curieuſes qu'on voudra

qui ne m'e
trouve arrê

qui ne m'eſt pas familiere, & que je me trouve arrêté par un mot, mon uſage eſt

Page
Page

Page 328, ligne 2, un mot, *lisez* en un mot.
Page 428, ligne 1, *guas*, lisez *aguas*.